Collection Archéologie de Montpellier Agglomération
AMA 2

Des rites et des Hommes

Les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne

Sous la direction de Réjane Roure et Lionel Pernet

Préface de Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication
Avant-propos de Jean-Pierre Moure, président de la Communauté d'Agglomération de Montpellier,
Henri Marchesi et Xavier Delestre, conservateurs régionaux de l'archéologie de Languedoc-Roussillon et PACA,
Xavier Llovera Massana, directeur des musées d'archéologie de Catalogne,
Jean-Michel Roddaz, directeur du Département Sciences Humaines et Sociales à l'Agence Nationale de la Recherche

editions errance

Ouvrage édité par l'Agglomération de Montpellier à l'occasion de l'exposition « Des rites et des Hommes » organisée au Site archéologique *Lattara* – Musée Henri Prades de Montpellier Agglomération, du 9 juillet 2011 au 8 janvier 2012, en partenariat avec les Museu d'Arqueologia de Catalunya.

Cette exposition est reconnue d'intérêt national par le ministère de la Culture et de la Communication/ Direction générale des patrimoines/Service des musées de France. Elle bénéficie à ce titre d'un soutien financier exceptionnel de l'État.

Commissaires

Lionel Pernet, conservateur du patrimoine, directeur du Site archéologique *Lattara* – Musée Henri Prades de Montpellier Agglomération, rattaché à l'UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes

Réjane Roure, maître de conférences en Archéologie à l'Université Paul Valéry, Montpellier 3, rattachée à l'UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes, directrice du projet de recherche PRISME « Pratiques rituelles et Symboliques en Méditerranée nord-occidentale, VIII^{e}-I^{er} siècles avant notre ère », subventionné par l'Agence Nationale de la Recherche (ANR-09-JCJC-0143-01)

Coordination technique et administrative, Musée Henri Prades

Isabelle Grasset, Mario Marco, Martine Colombini, Véronique Laissac, Martine Millet, Anthony Alisendre, Hubert Sagliocco

Relecture du catalogue, visites, accueil

Nathalie Cayzac, Florence Mourot, Anne-Claire Soulages, Norbert Biland, Marie-Laure Monteillet, Sophie Dybich-Mattei

Traductions catalan/espagnol-français

Nuria Rovira

Maquette et mise en pages du catalogue

Laurence Rodriguez

Scénographie de l'exposition

Saluces (Avignon)

Illustrations de couverture

Crâne humain cloué, os et fer, Puig de Sant Andreu/Ullastret, III^{e} siècle avant notre ère.
Archives du Musée d'archéologie de Catalogne-Ullastret.

Linteau ou chevaux de Roquepertuse, III^{e} siècle avant notre ère.
Musée d'archélogie méditerranéenne. Musées de Marseille. Photo D. Giancatarina.

Carte des sites faisant l'objet d'une notice dans ce catalogue.

Pour recevoir gratuitement
notre catalogue et des informations
sur les nouveaux titres publiés
par les Éditions Errance
concernant l'archéologie,
l'histoire et le patrimoine,
veuillez nous adresser vos coordonnées
ou nous envoyer votre carte de visite.

contact@editions-errance.fr

© Éditions Errance, Paris, 2011
7, rue Jean-du-Bellay 75004 Paris
Tél. : 01 43 26 85 82
Fax : 01 43 29 34 88
ISBN : 978-2-87772-460-9

Comité d'honneur

Pour l'Agglomération de Montpellier

Jean-Pierre Moure, président de la Communauté d'Agglomération de Montpellier, conseiller général du canton de Pignan, maire de Cournonsec
Josette Claverie, conseillère spéciale « Archéologie, Site archéologique *Lattara* – Musée Henri Prades, culture occitane » de l'Agglomération de Montpellier, conseillère municipale de Montpellier
Cyril Meunier, vice-Président de l'Agglomération de Montpellier, conseiller général du canton de Lattes, maire de Lattes

Pour l'État

Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication
Claude Baland, préfet de la Région Languedoc-Roussillon
Henri Marchesi, conservateur régional de l'archéologie de Languedoc-Roussillon
Xavier Delestre, conservateur régional de l'archéologie de PACA

Pour la Generalitat de Catalunya

M. Joan Pluma Vilanova, director general del Patrimoni Cultural, Departament de Cultura de la Generalitat de Catalunya
M. Xavier Llovera Massana, director del Museu d'Arqueologia de Catalunya, Departament de Cultura de la Generalitat de Catalunya

Pour l'Agence Nationale de la Recherche (ANR)

Eva Pebay-Peyroula, présidente
Jean-Michel Roddaz, directeur du Département Sciences Humaines et Sociales

Pour l'Université Paul-Valéry Montpellier III

Anne Fraïsse, présidente
David Lefèvre, directeur de l'UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes, directeur de l'UFR 3

Pour le Centre national de la recherche scientifique (CNRS)

Ghislaine Gibello, déléguée régionale Languedoc-Roussillon
Françoise Le Mort, INSHS, directrice adjointe scientifique pour l'Archéologie

Comité scientifique et auteurs

Nasrine Anwar, Université Montpellier 3, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Patrice Arcelin, CNRS, UMR 6573 Centre Camille Jullian, Aix-en-Provence
Bibiana Agusti, associée au Musée d'Archéologie de Catalogne Gérone-Ullastret
Michel Bats, CNRS, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Maria-Carme Belarte, chercheur ICREA, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, Tarragone
Alexandre Beylier, Université Montpellier 3, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Philippe Boissinot, EHESS, UMR 5608 TRACES, Toulouse
Helena Bonet, Musée de Préhistoire de Valence, Espagne
Lidia Colominas, Université autonome de Barcelone
Jean Chausserie-Laprée, Service archéologique de la Communauté de Communes de l'étang de Berre, Martigues
Elsa Ciesielski, Université Montpellier 3, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Ferran Codina, associé au Musée d'Archéologie de Catalogne-Ullastret
Aurélien Creuzieux, Université Montpellier 3, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Anne-Marie Curé, Université Montpellier 3, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes

Claire-Anne de Chazelles, CNRS, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Gabriel De Prado, Musée d'Archéologie de Catalogne-Gérone/Ullastret
Henri Duday, CNRS, UMR 5199 PACEA, Bordeaux
Éric Gailledrat, CNRS, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Dominique Garcia, Université de Provence, UMR 6573 Centre Camille Jullian, Aix-en-Provence
Armelle Gardeisen, CNRS, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Benjamin Girard, associé à l'UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Raphaël Golosetti, Université de Provence, UMR 6573 Centre Camille Jullian, Aix-en-Provence
Thierry Janin, Université Montpellier 3, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Mireia López-Bertran, Ministerio de Educacion-FECYT, Espagne, Honorary Research Fellow, School of Humanities, University of Glasgow
Aurora Martin, Musée d'Archéologie de Catalogne-Gérone/Ullastret
Lionel Pernet, Site archéologique *Lattara* - Musée Henri Prades, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Rosa Plana, Université Montpellier 3, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Enriqueta Pons, Musée d'Archéologie de Catalogne-Gérone
Michel Py, CNRS, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Réjane Roure, Université Montpellier 3, UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes », Lattes
Élisabeth Rousseau, docteur en Histoire
Maria Saña, Université autonome de Barcelone
Marta Santos, Musée d'Archéologie de Catalogne-/Ampurias
Jean-Christophe Sourisseau, Université de Provence, UMR 6573 Centre Camille Jullian, Aix-en-Provence
Anna Vargas, associée au Musée d'Archéologie de Catalogne-Gérone
Béatrice Vigié, Musée d'Archéologie Méditerranéenne, Marseille
Jaime Vives-Ferrándiz, Musée de Préhistoire de Valence

Les organisateurs et les commissaires tiennent à remercier particulièrement

Les prêteurs

Centre des monuments nationaux, Saint-Rémy-de-Provence, Site archéologique de Glanum
Direction Régionale des Affaires Culturelles de PACA, Service Régional d'Archéologie
Direction Régionale des Affaires Culturelles de Languedoc Roussillon, Service Régional d'Archéologie
Société archéologique de Montpellier, Musée Languedocien
Ville d'Aix-en-Provence, Musée Granet
Ville de Grenoble, Musée de Grenoble
Ville d'Hyères-les-Palmiers, L'Autre Musée
Ville de Le Cailar
Ville de Martigues, Service archéologique
Ville de Marseille, Musée d'Archéologie Méditerranéenne (Vieille-Charité) et Musée d'Histoire de Marseille (Bourse)
Ville de Narbonne, Musée archéologique
Ville de Nîmes, Musée archéologique
Ville de Sigean, Musée des Corbières
Generalitat de Catalunya, Museu d'Arqueologia de Catalunya-Ullastret, Museu d'Arqueologia de Catalunya-Girona, Museu d'Arqueologia de Catalunya-Empuries et Museu d'Arqueologia de Catalunya-Barcelona
Disputación de València, Museo de Prehistòria
M. et Mme Gervais
M. Morand

Nous adressons nos plus chaleureux remerciements :

– à tous les auteurs de ce catalogue qui ont mis leurs compétences au service de ce projet pour replacer chaque objet de l'exposition dans son contexte archéologique et historique
– aux services de conservation, documentation, régie des musées et institutions partenaires, dont le soutien a été décisif, en particulier aux équipes des Museu d'Arqueologia de Catalunya qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour nous aider à organiser cette exposition
– à nos partenaires et prestataires qui ont mis à disposition leur savoir-faire
– au Centre Camille Julian et au Centre archéologique du Mont-Beuvray pour la mise à disposition de nombreuses photographies
– aux Services Régionaux de l'Archéologie de PACA, Languedoc-Roussillon et Midi-Pyrénées, en particulier pour leur soutien aux recherches archéologiques programmées
– au Conseil Régional de Languedoc-Roussillon, Direction de la Culture et du Patrimoine, Service Patrimoine Régional
– à la commune de Le Cailar, et son maire Mme Reine Bouvier, qui soutiennent la fouille programmée de la Place de la Saint-Jean depuis ses débuts et qui ont participé financièrement à la restauration des armes découvertes sur ce site
– à Christine Lucand, gestionnaire de l'UMR 5140, qui assure le suivi administratif et financier du projet ANR PRISME
– à Mme Isabelle Lemesle, présidente du Centre des Monuments Nationaux
– à Mme Véronique Legrand, administratrice du site de Glanum (CMN)
– à M. Laurent Deguarra, président de la Société archéologique de Montpellier
– à M. Bruno Ely, directeur du Musée Granet
– à M. Guy Tosatto, directeur du Musée de Grenoble
– à M. Jacques Politi, maire d'Hyères-les-Palmiers
– à Mme Martine Sciallano, directrice du Musée d'Hyères, L'Autre Musée
– à M. Gaby Charroux, maire de Martigues
– à M. Jean Chausserie-Laprée, directeur du service archéologique de Martigues
– à Mme Christine Poullain, directrice du Musée d'Archéologie Méditerranéenne de Marseille
– à M. Laurent Védrine, directeur du Musée d'Histoire de Marseille
– à M. Jean Lepage, directeur du Musée d'archéologie et des Beaux-Arts de Narbonne
– à Mme Dominique Darde, directrice du Musée archéologique de Nîmes
– à M. Roger Combes, maire de Sigean
– à Mme Françoise Sarret, directrice du Musée des Corbières de Sigean
– à M. Xavier Llovera, directeur des Museu d'Arqueologia de Catalunya
– à Mme Aurora Martin, directrice des Museu d'Arqueologia de Catalunya-Ullastret et Girona
– à Mme Helena Bonet, directrice du Museo de Prehistòria de València

ainsi que, à divers titres :

ABAC restauration, Xavier Aquilue, Michel Bats, Laurent Bernard, Marie Bonnabel, Maia Bresciani, Loïc Damelet, Carine Deal, Denis Delpalillo, Monique Drieux et Julie Touzeau (Materia Viva, Toulouse), Xavier Fernbach, Pierre Garmy, David Geoffroy, Michèle Giffault, Vincent Guichard, Nick Healing, David Lefevre, Pierre Machu, Antoine Mailler, Maeva Meplain, Nathalie Rey, Carme Rovira i Hortalà, Nuria Rovira, Clément Sarrazanas, Joachim Tremoleda, Eugénie Verdier-Cros, Béatrice Vigié, Ludmila Virassamykaïken.

Cette exposition a pu être organisée grâce au soutien constant de :

M. Jean-Pierre Moure, maire de Cournonsec, conseiller général du canton de Pignan, président de la Communauté d'Agglomération de Montpellier
Mme Josette Claverie, conseillère municipale de Montpellier, conseillère spéciale « Archéologie, Site archéologique *Lattara* – Musée Henri Prades, culture occitane » de l'Agglomération de Montpellier
M. Cyril Meunier, maire de Lattes, conseiller général du canton de Lattes, vice-président de l'Agglomération de Montpellier
M. Christian Fina, directeur général des services de la Communauté d'Agglomération de Montpellier
M. Jean-Jacques Domecq, directeur des affaires culturelles et du pôle Culture, sport, solidarité de la Communauté d'Agglomération de Montpellier
M. Philippe Bélaval, directeur général des patrimoines
Mme Marie-Christine Labourdette, directrice adjointe, chargée des musées
M. Didier Deschamps, directeur régional des affaires culturelles du Languedoc-Roussillon

Sommaire

8 **Préface**
Frédéric Mitterrand

10 **Avant-propos**
Jean-Pierre Moure

11 **Avant-propos**
Xavier Delestre, Henri Marchesi

12 **Avant-propos**
Xavier Llovera Massana

13 **Avant-propos**
Jean-Michel Roddaz

15 **Introduction**
Lionel Pernet, Réjane Roure

Chapitre 1

25 **L'expression monumentale des rites protohistoriques en Gaule méditerranéenne et dans la partie nord-est de la Péninsule Ibérique**
Stèles, bâtiments cultuels et sculptures
Patrice Arcelin, Rosa Plana

Encadré
37 Les collections à caractère cultuel et rituel de Roquepertuse, *Béatrice Vigié*

Notices de sites
63 Entremont, *Patrice Arcelin*
72 Roquepertuse, *Philippe Boissinot*
78 Glanum, *Raphaël Golosetti*
84 Nîmes, *Michel Py*
90 Le Marduel, *Michel Py*
94 Corconne, *Claire-Anne de Chazelles, Benjamin Girard*
97 La Ramasse, *Dominique Garcia*
101 Castelnau-le-Lez, *Thierry Janin*
104 Les Touriès, *Philippe Gruat, Nathalie Albinet, Guylène Malige, Georges Marchand, Jérôme Trescarte*

Chapitre 2

113 **La pratique des têtes coupées et les dépôts d'armes en Gaule méditerranéenne et dans le nord-est de la Péninsule Ibérique**
Elsa Ciesielski, Henri Duday, Benjamin Girard, Réjane Roure, Aurora Martin, Bibiana Agusti

Encadrés
122 Les restes humains en Gaule continentale, *Élisabeth Rousseau*
130 Le casque de Montlaurès, *Claire-Anne De Chazelles, Michel Feugère*

Notices de sites
146 Le Cailar, *Réjane Roure, Benjamin Girard, Elsa Ciesielski, Henri Duday, Armelle Gardeisen, Aurélien Creuzieux, Michel Py*
152 Pech Maho, *Éric Gailledrat, Nasrine Anwar, Alexandre Beylier, Anne-Marie Curé, Henri Duday, Armelle Gardeisen*
158 Ullastret, *Aurora Martin, Gabriel De Prado, Ferran Codina, Bibiana Agusti*

Chapitre 3
165 Les manifestations de pratiques rituelles en contexte domestique en Ibérie et en Gaule méditerranéenne
Maria-Carme Belarte, Claire-Anne de Chazelles

Encadré
179 Phiale en argent à tête de loup du Castellet de Banyoles (Tivissa, Catalogne), *Benjamin Girard*

Notices de sites
189 Martigues et sa région, *Jean Chausserie-Laprée*
194 Lattes, *Nasrine Anwar, Anne-Marie Curé*
198 Montlaurès, *Claire-Anne de Chazelles*
205 Mas Castellar, Pontós, *Enriqueta Pons, Lidia Colominas, Maria Saña, Anna Vargas*
211 Puntal dels Llops et Castellet de Bernabé, *Helena Bonet Rosado, Mireia López-Bertran, Jaime Vives-Ferrándiz Sánchez*
217 La Bastida de les Alcusses, *Helena Bonet Rosado, Mireia López-Bertran, Jaime Vives-Ferrándiz Sánchez*

Chapitre 4
223 Cultes et pratiques rituelles dans les communautés grecques de Gaule méditerranéenne et de Catalogne
Marta Santos Retolaza, Jean-Christophe Sourisseau

Notices de sites
256 Olbia de Provence, *Michel Bats*
260 L'Acapte, Giens, *Michel Bats*

265 Conclusion
Philippe Boissinot, Réjane Roure

272 Notices des objets exposés

Préface

Le rite est cette convention symbolique à travers laquelle les hommes relient les fils d'un présent aux racines du passé. Exhumer les vestiges des pratiques de la protohistoire permet d'approcher l'imaginaire culturel des civilisations. Depuis une trentaine d'années, les archéologues découvrent sur les sites celtiques, ibères et grecs du bassin nord-occidental de la Méditerranée des séries d'évènements tels des banquets, des dépôts, des prélèvements de parties de corps humains ou encore des sacrifices animaux.

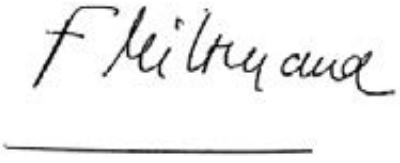
L'histoire des religions grecque, celtique et romaine a longtemps été l'apanage des historiens de l'Antiquité et des linguistes. Les chercheurs privilégiaient, jusque dans les années soixante, presque exclusivement les sources écrites et pour reprendre l'analyse de John Scheid : l'intérêt se focalisait, en Grèce sur le mythe, sur les tragiques et les mystères, à Rome sur le fantasme moderne des cultes dits orientaux et sur les spéculations philosophiques.

Depuis Georges Dumézil et Jean-Pierre Vernant, nous savons toutefois que le rite est l'élément central de ces religions. Mais si les textes décrivent de grandes fêtes ou de grands rituels solennels, il est rare que l'enchaînement des pratiques symboliques les plus courantes soit abordé. Cette remarque est d'autant plus vraie pour la religion celtique. Pendant des décennies, la religion gauloise fut réduite aux quelques pages de César qui donnent plus l'image d'un panthéon gaulois romanisé que celle d'une religion structurée évoluant sur plusieurs siècles.

En prenant en charge l'organisation de cette exposition, la Communauté d'Agglomération de Montpellier et le musée Henri Prades offrent à un large public une ouverture sur les avancées de la recherche sur la question de ces rites. C'est donc pour honorer cette ambition et la qualité du travail présenté que j'ai décerné à cette belle manifestation le label d'exposition d'intérêt national.

Enfin, je me dois de saluer le partenariat exemplaire noué pour cet événement avec les musées archéologiques de Catalogne, l'Université Paul Valéry de Montpellier et le CNRS qui permettent au public français de mieux connaître la civilisation ibère dont nombre des pratiques rituelles se rapprochent de celles mises en évidence dans les terres celtiques du midi de la France.

Quand les archéologues regardent la terre, ils perçoivent les continuités, les strates, ils observent également les ruptures, les fossés. Ils voient aussi qu'à certains moments ces fossés ont cessé d'exister, qu'à d'autres moments ils ont été complètement bouchés. Walter Benjamin dit que les choses du passé peuvent parfois faire un « saut de tigre » dans le temps. Cette exposition s'inscrit pleinement dans l'ambition que je porte pour l'archéologie et sa mise en valeur dans notre pays, comme l'illustre les deuxièmes *Journées nationales de l'archéologie* qui se sont déroulées les 21 et 22 mai derniers.



Frédéric Mitterrand,
ministre de la Culture et de la Communication

Stèle de Castelnau-le-Lez, IX^e^-VIII^e^ siècles avant notre ère.

Avant-propos

La recherche sur les pratiques rituelles gauloises et ibères a fait des avancées importantes ces trente dernières années. Des découvertes spectaculaires, y compris dans le sud de la France, ont bouleversé les cadres de pensées sur la conception que nous avions de ces religions préromaines. Pourtant, aucune exposition thématique consacrée à cette question n'a été organisée dans le midi de la France depuis longtemps.

Grâce aux travaux financées par l'Agence nationale de la recherche sur les pratiques rituelles des Celtes, des Ibères et des Grecs en Méditerranée nord-occidentale et au Site archéologique *Lattara* – Musée Henri Prades de Montpellier Agglomération, le grand public va pouvoir profiter pleinement des avancées des archéologues. D'abord en visitant l'exposition « Des rites et des Hommes », ensuite en consultant le présent catalogue, conçu et réalisé par le musée et ses partenaires. Parmi ceux-ci, en plus de l'Agence nationale de la recherche, il faut citer le ministère de la Culture et de la Communication, les DRAC LR et PACA, le CNRS, l'Université Montpellier III et les Musées archéologiques de la Generalitat de Catalunya (Gérone, Ullastret, Ampurias et Barcelone).

Prélèvement et exposition de crânes d'ennemis tués au combat, vénération d'ossements d'ancêtres conservés pieusement, dépôts d'offrandes animales près des murs des maisons, sacrifices de chiens, dédicaces de vases à des divinités grecques… des découvertes de Roquepertuse (Velaux) et d'Entremont (Aix-en-Provence) à celles très récentes de Pech Maho (Sigean), de Le Cailar (Gard), d'Ullastret en Catalogne ou de La Bastida en Pays Valencien, le présent ouvrage propose un voyage dans le temps à la découverte de pratiques surprenantes. Quel sens donner à ces gestes ? Que nous disent-ils sur les croyances et les religions de ces populations celtes, ibères et grecques entre le VIII^{e} et le I^{er} siècle avant notre ère ?

Si les Celtes ont été longtemps considérés comme un peuple pratiquant une religion naturaliste et de sanglants sacrifices humains, l'exposition « Des rites et des Hommes » donne au contraire à voir la complexité des croyances et des rites celtiques, la manière dont ils permettent à ces sociétés de l'âge du Fer de se structurer – avec par exemple le phénomène des stèles gravées qui délimitent des espaces dédiés aux héros d'une communauté –, ou leur rapprochement précoce avec certaines pratiques du monde grec.

Le label d'exposition d'intérêt national attribué à ce projet par le ministère de la Culture et de la Communication souligne l'ample portée de ces problématiques et leur intérêt pour un très large public, tant local qu'international.

Jean-Pierre Moure,
président de la Communauté d'Agglomération de Montpellier,
conseiller général du canton de Pignan,
maire de Cournonsec

Avant-propos

L'exposition « Des rites et des Hommes » et son catalogue offrent au grand public les acquis de plusieurs décennies de recherche sur un thème qu'il n'est pas facile d'appréhender par l'archéologie. L'archéologie est d'abord une étude de l'histoire matérielle des sociétés du passé puisque c'est à partir des vestiges matériels de ces sociétés qu'elle tente d'en reconstituer l'histoire et l'organisation sociale. Cependant, la multiplication des recherches sur le long terme et sur une aire géographique cohérente, le nord-ouest de la Méditerranée, permet aujourd'hui de proposer, au-delà de la description des vestiges découverts, une approche globale des rituels et ainsi d'aborder un pan de l'univers mental et religieux des sociétés protohistoriques.

Entre le début de l'âge du Fer et la conquête romaine, la société connaît de profonds changements. Dans ce contexte où héritages et mutations se mêlent, les pratiques funéraires témoignent elles aussi de ces bouleversements. Mais ce ne sont pas de ces gestes qui accompagnent l'homme dans l'Au-delà dont il est question ici mais plutôt de l'évolution des mentalités, des religions et des pratiques qui leur sont associées. Et si approcher les sociétés du passé par les pratiques accompagnant la mort est relativement aisé car la documentation est abondante, saisir la perception des rites à travers des représentations souvent fugaces ou dénuées de sens immédiat est bien plus complexe.

Pour ce qui est des régions françaises qui ont fourni matière à cette exposition, la recherche a pu avancer à grands pas grâce à la présence de plusieurs équipes de chercheurs du CNRS et d'enseignants universitaires regroupés dans les unités mixtes de recherches d'Aix-en-Provence et de Lattes-Montpellier. Ces équipes mènent depuis longtemps un travail rigoureux de fouille et d'analyse des données sur l'ensemble des sites archéologiques présentés dans cette exposition. C'est plus particulièrement par les recherches toujours en cours sur les sites d'Entremont, Pech Maho et Le Cailar que la connaissance a été grandement renouvelée récemment grâce à la fouille minutieuse, car particulièrement complexe, de dépôts de crânes et d'armes. L'analyse fine de ces pratiques qui marquent parfois l'abandon, au moins pour un temps, de ces habitats permettra dans les prochaines années de mieux comprendre le déroulement de ces rites. La fouille, elle aussi en cours, du sanctuaire des Touriès dans l'Aveyron permet une nouvelle approche d'un lieu dédié entièrement aux pratiques rituelles dont témoignent les nombreuses stèles qui y ont été découvertes.

La plupart de ces découvertes provient de fouilles programmées autorisées et financées en grande partie par le ministère de la Culture et de la Communication. Certains sites emblématiques tels que Roquepertuse, *Glanum* ou Entremont pour la Provence, Pech Maho, Montlaurès et Lattes pour le Languedoc, dont les vestiges font l'objet d'une étude détaillée dans ce catalogue, sont protégés au titre des Monuments historiques, de même que le site grec d'Olbia de Provence dans le Var. Cette protection assure leur conservation et permettra aux générations futures de découvrir leur richesse. Récemment, l'archéologie préventive a permis la mise au jour, lors de la fouille du sanctuaire du Mas de Causse sur la commune de Lattes, d'un important dépôt de plus de trois cents disques de bronze.

Ces fouilles, ainsi que leur mise en valeur, reposent sur une collaboration étroite de l'État avec les collectivités territoriales. Le projet de recherche PRISME financé par l'Agence Nationale de la Recherche et porté par l'UMR 5140 Lattes-Montpellier du CNRS intéresse d'ailleurs nombre de sites archéologiques dont la connaissance repose sur ce type de partenariat, comme à Pech Maho, Le Cailar, Lattes, Olbia de Provence et Les Touriès. Gageons que ces travaux apporteront de nouveaux éléments de compréhension des rites des hommes de l'âge du Fer dans nos régions au carrefour des influences celtiques, ligures, ibères et grecques.

Xavier Delestre, Conservateur régional de l'archéologie de Provence-Alpes Côte d'Azur
Henri Marchesi, Conservateur régional de l'archéologie de Languedoc Roussillon

Avant-propos

Le Museu d'Arqueologia de Catalunya (MAC) est très impliqué dans la recherche archéologique et je me réjouis que nombre de mes collègues participent au projet de recherche PRISME sur les pratiques rituelles de l'âge du Fer en Méditerranée nord-occidentale. Depuis de nombreuses années, les fouilles de sites comme Illa d'en Reixac, Puig de Sant Andreu, Mas Castellar de Pontós ou Empúries mettent au jour des objets particuliers ou des ensembles d'objets qui sortent de l'ordinaire de ces sites d'habitat : crânes humains, vases miniatures, dépôts d'armes, statuettes ou statues... Rattachés à la sphère rituelle, ils constituent des documents rares permettant de construire une connaissance de plus en plus fine des pratiques ibériques et grecques sur ces différents sites. Dans la sphère culturelle ibérique, ces témoignages sont d'autant plus importants que les textes sur leurs croyances et leurs pratiques religieuses sont rares. En mettant bout à bout tous ces indices, on arrive toutefois à percevoir la finalité de certains rites, même si les divinités honorées restent inconnues. Offrandes à des divinités de la guerre ou de la fécondité, qui au fil des siècles seront rapprochées de celles du panthéon grec puis romain.

Je me félicite d'autant plus de notre participation à ce projet qu'il aboutit à une grande exposition au Musée archéologique Henri Prades de Lattes. Cette collaboration s'inscrit dans la longue liste des projets associant chercheurs catalans et français depuis le début des fouilles programmées à Lattes au début des années quatre-vingt.

Cette coopération internationale permet de faire découvrir au public français ou de passage à Montpellier les richesses des musées de Catalogne (Gérone, Ullastret, Empúries et Barcelone), aux côtés de celles de Provence, du Languedoc et de la région de Valencia. Si certains sites sont déjà bien connus en France, comme Empúries, cette exposition est l'occasion d'évoquer et de mieux faire connaître de nombreux sites ibériques.

Pour terminer, je tiens à remercier chaleureusement tous les partenaires de ce projet, particulièrement la Communauté d'Agglomération de Montpellier qui a financé une large part de l'exposition et du présent catalogue, ainsi que l'Agence Nationale de la Recherche, le ministère de la Culture et de la Communication, le CNRS et l'Université Paul Valéry de Montpellier, qui ont contribué chacun par divers aspects à faire de ce projet international une réussite.

Xavier Llovera Massana,
directeur des musées d'archéologie de Catalogne

Avant-propos

La valorisation d'une quête scientifique n'est pas toujours tâche aisée. Réjane Roure et Lionel Pernet ont donc eu beaucoup de mérite à monter cette exposition au Musée archéologique Henri Prades de Lattes qui, une fois de plus, joue pleinement son rôle de vecteur de la recherche et des belles découvertes scientifiques.

L'Agence Nationale de la Recherche ne peut que se féliciter de la concrétisation du programme PRISME et se réjouir de la capacité d'un projet de jeune chercheur à fédérer et à rassembler les travaux des meilleurs spécialistes de l'histoire et de l'archéologie du sud de la Gaule et de la partie nord-orientale de la péninsule ibérique. On retrouve en effet, dans ce catalogue, tous les grands noms de ceux qui, depuis quelques décennies se sont investis sans relâche et souvent avec beaucoup de succès sur les sites archéologiques de Provence, du Languedoc et de Catalogne. L'exposition leur rend hommage : qu'elle ait reçu le soutien du ministère de la Culture et qu'elle se fasse en collaboration avec les musées de Catalogne témoigne de sa pertinence et de son opportunité tout en garantissant une large résonance et en s'assurant un appréciable rayonnement.

Construite autour de quatre thématiques qui doivent permettre de dresser un inventaire exhaustif des matériaux archéologiques concernant les pratiques symboliques des populations qui ont occupé ce vaste espace méditerranéen avant que Rome n'y impose sa présence et sa marque, l'exposition est destinée à offrir à un large public une synthèse complète de nos connaissances sur le sujet. Elle est aussi une invitation à la découverte d'un certain nombre de sites méconnus ou mal connus tout en suscitant la réflexion sur les pratiques rituelles de ces peuples dont il nous reste encore beaucoup à apprendre. Le catalogue de l'exposition s'inscrit dans la droite ligne d'un programme de recherche qui a su allier avec succès ces disciplines sœurs que sont l'archéologie, l'anthropologie et l'histoire, avec ce souci de la pluridisciplinarité bien construite et innovante que l'ANR appelle de ses vœux, et qui, dans le cadre de cette belle initiative, nous permet de revisiter, avec un nouveau regard, notre passé.

Jean-Michel Roddaz,
directeur du Département Sciences Humaines et Sociales
à l'Agence Nationale de la Recherche

Introduction

Lionel Pernet
Réjane Roure

Les pratiques rituelles et symboliques des populations protohistoriques habitant la Provence, le Languedoc, la Catalogne et le Pays Valencien sont encore largement méconnues. Ces pratiques, dont nous excluons ici le domaine funéraire, sont très diverses : les archéologues en décèlent des traces aussi bien dans la sphère domestique – dans les maisons – que dans la sphère publique – dans des espaces à vocation collective.

Dans le domaine spirituel, les données matérielles sont rares et toujours difficiles d'interprétation. Beaucoup de manifestations symboliques relèvent de ce qu'on appelle désormais le patrimoine immatériel. Il peut sembler paradoxal de présenter une exposition d'archéologie de cette nature, quand cette discipline scientifique est fondée sur l'exploitation de vestiges matériels. Pourtant, cette démarche n'est pas isolée ; elle s'inscrit dans des approches récemment développées : aborder des aspects de nature immatérielle – le rite – à travers les traces matérielles que l'accomplissement de ces rites est susceptible de laisser. Une archéologie du rite est possible, comme le démontrent depuis quelques années les travaux novateurs de John Scheid (Scheid 2000 ; Scheid 2005).

Les pratiques rituelles sont définies par les anthropologues comme des ensembles d'actes, de paroles, de manipulations (substances, objets), de représentations symboliques et de productions sonores (musique, chants, bruits) qui s'enchaînent selon un ordonnancement très précis, avec la participation de plusieurs personnes, voire de toute la société. Ces pratiques ne sont pas exclusives de la sphère religieuse, mais peuvent aussi se dérouler en dehors de toute référence à des cultes, dans des domaines très divers : politique, social, domestique, commercial. Les ethnologues mettent en avant l'idée d'efficacité sociale du rite, les différentes pratiques rituelles étant destinées à capter l'attention et à captiver les consciences pour les rendre conformes à ce qu'en attendent les usages culturels. Les pratiques rituelles sont l'un des ressorts fondamentaux, parmi d'autres, de cette conscience collective. Le principe fondamental de l'élaboration d'un rite étant sa répétition (Lévi-Strauss 1971), l'archéologie est susceptible d'identifier des pratiques rituelles en corrélant des données matérielles éparses et en multipliant les comparaisons pour identifier ce type de manifestation. Il est certain qu'on ne pourra jamais appréhender la totalité du « fait » rituel pour les populations protohistoriques puisque certaines dimensions de ces pratiques (paroles, chants) et surtout leur signification symbolique et spirituelle nous échapperont toujours, mais on peut étudier les expressions matérielles de ces pratiques, en étant pleinement conscient qu'il s'agit d'une vision partielle (mais n'est-ce pas un caractère propre à toute approche archéologique et même historique ?). Trop souvent, il est vrai, le domaine du rituel a été utilisé pour attribuer un sens à des objets dont l'identification posait problème et dont les fonctions semblaient obscures. Dans le sillage de l'archéologie « processuelle » des années 1960 (appelée aussi *New Archaeology*, qui consistait en une approche positiviste et matérialiste des données archéologiques), certains archéologues ont beaucoup lutté contre cette tendance, jusqu'à une dérive fonctionnaliste qui a conduit à bannir quasiment toute dimension rituelle de ces sociétés de l'âge du Fer. Cependant, on doit échapper à ces deux tendances – le tout fonctionnel contre le tout religieux, pour schématiser – afin d'analyser les aspects matériels des pratiques rituelles, sans chercher à déterminer absolument le sens de ces gestes, mais en

ouvrant des perspectives et en proposant des hypothèses, après avoir étudié l'ensemble de ces manifestations dans leur contexte et sans idées préconçues.

Cette démarche fonde le projet de recherche PRISME (« Pratiques Rituelles et Symboliques en Méditerranée nord-occidentale »), financé par l'Agence Nationale de la Recherche, dans le cadre de son soutien aux projets « jeunes chercheuses, jeunes chercheurs ». Démarré à l'automne 2009, ce programme réunit pour trois ans une équipe internationale de plus de quarante spécialistes, appartenant au CNRS, aux universités, à des musées, à des collectivités territoriales etc. autour de la thématique des pratiques rituelles et symboliques des populations protohistoriques des rivages de la Méditerranée nord-occidentale durant l'âge du Fer, entre le VIII^{e} et le I^{er} siècle avant notre ère.

Une exposition destinée au grand public s'est rapidement imposée comme une évidence, un prolongement naturel de ce projet de recherche, en particulier à Lattes, où sont réunis équipe scientifique et musée archéologique. Fondée sur des données archéologiques issues de fouilles aussi bien anciennes que récentes – le dépôt de La Bastida de les Alcusses a été mis au jour en 2010 –, l'exposition « Des rites et des Hommes » confronte pour la première fois un certain nombre d'objets parmi les plus emblématiques de la Gaule méditerranéenne et de la Catalogne – statuaire de la région nîmoise et de Provence (Entremont, Roquepertuse), masques et figurines d'Ullastret et d'Ampurias – et vestiges en grande partie, voire totalement, inédits, rarement sortis des réserves ou parfois jamais encore montrés au public – armes restaurées de Pech Maho et du Cailar, vases inscrits de L'Acapte, offrandes de Pontos ou de Castellet de Bernabé.

Le dépôt d'armes et de têtes coupées de Le Cailar (Gard) en cours de fouille.

Cette exposition est d'autant plus pertinente qu'aucune exposition n'avait encore mis l'accent sur les pratiques des Gaulois méridionaux, encore moins sur les rapports étroits entre ces Gaulois et les Ibères tout proches. Elle s'inscrit toutefois dans une longue série de présentation de la religion gauloise au grand public, dont nous retiendrons quelques exemples, comme « Les Dieux Gaulois, un défi à César » présentée à Lattes et au Musée d'archéologie Nationale en 1999. La lecture du catalogue, à l'initiative de Simone Deyts (Deyts *et al.* 1998), permet de mesurer le chemin parcouru depuis. En fait de religion gauloise, on y parlait surtout de syncrétisme gallo-romain : les dieux gaulois (en fait gallo-romains) étaient présentés par l'intermédiaire de leurs représentations d'époque romaine (statuettes, bas-reliefs, etc.). La conception de la religion gau-loise se fondait alors en grande partie sur le fameux texte du livre VI de la *Guerre des Gaules* de César, rapprochant divinités gauloises et divinités romaines.

Autel de Cernunnos de Reims : Cernunnos, dieu gaulois, entre Apollon et Mercure, divinités gréco-romaines.

Les avancées de la recherche archéologique ont fait depuis l'objet de plusieurs expositions autour des pratiques rituelles ou cultuelles. Ainsi en 2006, la grande exposition de Lyon « Religion et société en Gaule », qui sortait définitivement des clichés habituels induits par le texte de César pour montrer, comme le rappelle Christian Goudineau dans le catalogue, à quel point on ne saurait « définir et encore moins décrire *une* religion qui aurait imprégné la Gaule » (*Religion et société en Gaule* 2006, 7). En 2007, on fêtait les 150 ans de la découverte du site emblématique de La Tène en Suisse – où des corps et des centaines d'armes celtiques ont été mis au jour – avec l'exposition « La Tène. La recherche – les questions – les réponses » ; de nouvelles études ont démontré que ces corps avaient subi des lésions importantes après le décès des individus (La Tène 2007, 46-59).

Pour le monde ibérique, aucune exposition récente n'est venue renouveler les connaissances du grand public sur la question des pratiques rituelles dans le nord-est de la péninsule, même si plusieurs expositions plus générales sur la culture ibérique ont été proposées ces quinze dernières années, en particulier « El Mundo ibérico, una nueva imagen en los albores del año 2000 » en 1996 à Valence ou « Les Ibères » à Bonn, à la Caixa et au Grand Palais en 1997-1998.

Le présent catalogue accompagne et prolonge l'exposition, en offrant un état des lieux de nos connaissances sur ces pratiques rituelles protohistoriques, à la pointe de la recherche, tout en gardant constamment sa vocation d'ouvrage à destination du grand public.

Exposition et catalogue se sont attachés à présenter de la façon la plus précise possible le contexte archéologique et historique des données et des objets retenus, de manière à restituer les dynamiques de ces pratiques symboliques au sein des sociétés, de leur rôle éventuel dans la constitution des territoires et l'affirmation des identités, de leur place au sein des échanges culturels et des métissages. Y apparaissent aussi bien des pratiques domestiques, repérées dans les habitats privés, que des pratiques publiques collectives mises en évidence au sein des habitats groupés dans des espaces consacrés, à travers des vestiges monumentaux et également à travers une pratique très spécifique des Gaulois, que l'on retrouve aussi ponctuellement en Catalogne : l'exposition de têtes coupées et d'armes mutilées. En contrepoint sont montrés quelques aspects des cultes grecs, auxquels participaient parfois les populations celtes et ibères.

L'espace géographique abordé ici est vaste, épousant les rivages de la Méditerranée nord-occidentale, de la Provence au Pays Valencien. Il a accueilli des colonies grecques – Marseille et Ampurias – venues s'installer au début du VI^{e} siècle avant notre ère au contact des populations celtes et ibères, ethnonymes connus par les sources antiques, grecques et

Épées et fourreau de La Tène.

romaines, qui regroupent vraisemblablement sous une même appellation divers peuples, parfois désignés de manière plus précise dans quelques régions ou à partir d'une certaine époque : Ligures sur la côte des Alpes provençales et italiennes, Ségobriges puis Salyens dans la région de Marseille, Volques Arécomiques en Languedoc, Elisyques autour de l'Aude, Sordes dans le Roussillon, Indiketes dans la région de Gérone, Edetans dans celle de Valence.

Concrètement, bien des aspects de la vie matérielle de tous ces peuples et tribus affichent des caractères communs, depuis les modes de construction jusqu'à la vaisselle et aux bijoux : artefacts et manière de faire reflètent simplement leur temps et ne sauraient se confondre avec ceux de l'âge du Bronze ou de la période romaine. La richesse, et la complexité, de cette période de l'âge du Fer viennent aussi du fait qu'aux problématiques proprement indigènes se greffent les interactions avec les civilisations méditerranéennes classiques, non seulement grecque, mais aussi étrusque, phénicienne, punique puis plus tard romaine. Certes, de nombreuses données nous échappent, dans des domaines où s'incarnent véritablement d'ailleurs les identités culturelles, comme ceux des langues parlées – avant que ne se développe véritablement l'usage de l'écriture dans ces régions –, des règles sociales et des pratiques rituelles, mais le dossier des manifestations symboliques dans le monde celtique s'est considérablement enrichi au cours des dernières décennies.

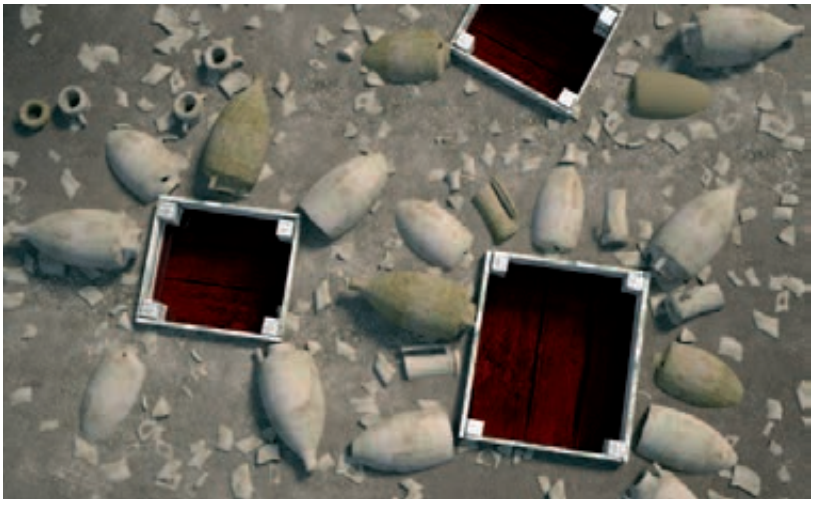
De fait, si on estime souvent l'archéologie relativement démunie pour appréhender le domaine spirituel, ce sont pourtant des fouilles archéologiques qui ont éclairé tout ce pan de la civilisation celtique avec la mise au jour des grands sanctuaires de Gaule Belgique fouillés dans les années quatre-vingt en Picardie à Gournay-sur-Aronde puis à Ribemont-sur-Ancre (Brunaux *et al.* 1980) et par la suite dans les années quatre-vingt-dix ; c'est encore l'archéologie qui a révélé tout le champ des pratiques rituelles publiques au sein des habitats gaulois avec notamment les fouilles d'Acy-Romance (Lambot, Méniel 1992 ; Verger 2000). Ces découvertes majeures ont bouleversé nos conceptions des pratiques rituelles protohistoriques et ont contribué à redynamiser cette branche de la recherche. Pendant très longtemps en effet, les pratiques rituelles protohistoriques n'avaient été perçues qu'au travers des auteurs de l'Antiquité classique et principalement selon une vision naturaliste héritée du XIX^{e} siècle dont l'image d'Epinal de druides cueillant du gui reste solidement ancrée dans l'imaginaire populaire, aidée en cela par un célèbre héros de bande dessinée ! Les vestiges matériels n'étaient que peu sollicités pour documenter les pratiques rituelles de l'âge du Fer alors qu'ils renouvelaient profondément, à partir des années soixante, les recherches concernant l'économie antique et protohistorique. Les découvertes spectaculaires mentionnées plus haut ont conduit il y a trente ans à une réorientation globale des problématiques de recherche sur la religion gauloise d'une part, sur les pratiques rituelles de l'autre. L'archéologie a ainsi permis de montrer la complexité de rites impliquant d'importantes quantités de sacrifices d'animaux, l'exposition et le bris d'armes, l'offrande de parures ou de denrées dans des vases. Des pratiques qui appellent des comparaisons avec celles des populations grecques ou italiques. Depuis la fin des années quatre-vingt-dix, un autre aspect des pratiques rituelles gauloises a été révélé par les recherches de Matthieu Poux, qui a montré le rôle politique et religieux des grands banquets gaulois, notamment sur le site de Corent (Puy-de-Dôme). Peu de temps après, des découvertes comme celle du Cailar dans le

Détail de la reconstitution de la porte du sanctuaire de Gournay-sur-Aronde lors de l'exposition « Religion et société en Gaule » à Lyon Fourvière.

Armes pliées et mutilées de Gournay-sur-Aronde : *umbo* de bouclier, épée et fourreaux en faisceau.

Gard, ou de Pech Maho dans l'Aude et la reprise de l'étude de fouilles anciennes sont venues étoffer le dossier de la Gaule méridionale. Aujourd'hui, ce sont toutes les Gaules qui sont concernées par ces rituels. Des sites totalement ignorés jusqu'ici ont fait leur apparition dans la longue liste des sanctuaires gaulois : Tintignac dans le Limousin, Aunou-sur-Orne en Normandie ou l'étonnant site du Mormont dans le canton de Vaud en Suisse, où des centaines de puits remplis d'offrandes animales et céramiques ont été fouillés.

On peut donc tenter de répondre aujourd'hui à des questions qui trouvaient jusque-là des réponses limitées, du fait de l'indigence des textes antiques sur la religion celtique : en quoi consistent les pratiques gauloises d'avant la conquête romaine ? Sur quels éléments se fonder si les textes se révèlent des sources peu fiables ?



Corent (Puy-de-Dôme) : cuves à vin et leurs amphores sur le sanctuaire de Corent, avec une proposition de restitution.

Les spécialistes ont commencé à donner des débuts de réponses. Plusieurs colloques internationaux touchant de façon plus ou moins spécifique aux pratiques rituelles ont eu lieu au cours de ces dernières années : en 2001, un colloque de l'École française de Rome et du CNRS a été consacré à un aspect de ces pratiques : *« Les rites de victoire (IV^e siècle avant J.-C. - I^er siècle après J.-C.) »* ; en 2004, un colloque international intitulé *Saturnia Tellus. Definizioni dello spazio consacrato in ambiente etrusco, italico, fenico-punico, iberico e celtico* a été organisé à Rome conjointement par l'École française de Rome, le CNR et l'École espagnole d'histoire et d'archéologie à Rome (*Saturnia Tellus*) ; en 2005, le volet thématique du XXIX^e colloque international de l'AFEAF (Association française pour l'étude de l'âge du Fer), organisé à Bienne (Suisse), portait sur « Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer » (Barral P. *et al.* 2006) ; en 2007, la thématique de la table-ronde organisée à Neuchâtel pour commémorer le 150^e anniversaire de la découverte du site de La Tène était « dépôts, sanctuaires et sociétés » (Honegger *et al.* 2009) ; enfin, en 2008, les XXIX^e Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes ont été consacrées aux dépôts sous le titre « Du matériel au spirituel : réalités archéologiques et historiques des « dépôts » de la préhistoire à nos jours » (Bonnardin *et al.* 2009).

Différents programmes de travail ont vu le jour en France et en Espagne, portant par exemple sur l'armement dans les pratiques rituelles (Mar Gabaldon Martinez 2004) et pour la Gaule, un dossier collectif intitulé *Cultes et sanctuaires en France à l'âge du Fer* a été publié en 2003 dans *Gallia*, sous forme de synthèses régionales et de notices de sites, avec une introduction de Patrice Arcelin et Jean-Louis Brunaux (Arcelin, Brunaux 2003). Pour la Gaule méditerranéenne, un premier travail de synthèse avait été effectué au début des années quatre-vingt-dix (Arcelin, Dedet, Schwaller 1992), dans le cadre d'une étude sur les « espaces et monuments publics protohistoriques de Gaule méridionale », dirigée par Dominique Garcia. En Espagne, un bilan a été

Le dépôt d'armes et de carnyx (trompettes gauloises) de Tintignac.

Le Mormont (Vaud, Suisse) : dépôt de vache complète dans une des fosses à offrandes du site.

réalisé en 1995 pour le domaine celtibère (Sopena Genzor 1995) et plus récemment, en 2003, pour le monde ibérique (Moneo 2003).

Ce catalogue apporte lui aussi des éléments nouveaux au dossier et, surtout, rassemble une documentation encore très disparate. Il n'est toutefois aucunement, rappelons-le, un ouvrage sur la religion des Grecs, des Ibères et des Gaulois. Pour les deux derniers, nous l'avons dit plus haut, nous sommes de toute manière bien en peine pour proposer une vision exhaustive et structurée de leur religion. Enfin, pour les Grecs des côtes méditerranéennes nord-occidentales, les choses ne sont pas si simples que l'on pourrait le croire, comme le rappellent Jean-Christophe Sourisseau et Marta Santos dans le chapitre qui leur est consacré.

L'ouvrage se fonde sur la démarche des archéologues de terrain : il met côte à côte des centaines d'indices se rapportant, peut-être, car dans ce domaine rien n'est jamais sûr, à la sphère spirituelle, comme l'expliquent Carmen Belarte et Claire-Anne de Chazelles dans leur synthèse sur les rituels domestiques : assemblages de mobilier ne ressemblant pas à ceux des fosses de détritus couramment mises au jour, sépultures de nouveau-nés, fosses remplies de vaisselle de banquet, etc. Le chapitre sur les dépôts d'armes et les prélèvements de crânes nous fait passer dans la sphère militaire en expliquant les différentes étapes de certains de ces dépôts et en mettant en évidence la récurrence de ces découvertes de crânes en Provence, en Languedoc et en Catalogne. Enfin, au début de cet ouvrage, Patrice Arcelin et Rosa Plana synthétisent la vaste thématique des stèles gravées, de la statuaire et des bâtiments – portiques dans le Midi et temples en Catalogne – où ces communautés pouvaient se réunir et rendre hommage à leurs dieux.

Tous ces éléments intriguent les archéologues, les font réfléchir, les incitent à chercher des comparaisons et des équivalents qui n'existent parfois pas. Commence alors un long processus interprétatif auquel sont invités les lecteurs de cet ouvrage : quelle est la finalité de ces gestes, quelle portée symbolique voire religieuse leur donner ?

À rebours de l'histoire de la recherche traditionnelle, où l'histoire des religions grecque, celtique et romaine a été l'apanage des historiens de l'Antiquité ou des linguistes, les archéologues reconstituent non pas des religions ou des systèmes intellectuels et sociaux, mais le déroulement concret de certains rites souvent totalement absents des sources antiques. Ils redonnent un peu de vie à ces pratiques symboliques pour lesquelles nous ne possédons souvent pas, et ne posséderons probablement jamais, la clé. En croisant leurs données avec les résultats des recherches des anthropologues et des historiens des religions, ils proposent des hypothèses, mais dans ce domaine, encore plus que dans d'autres, il faut apprendre à observer et décrire en acceptant qu'on n'atteindra jamais vraiment la pensée derrière le geste. L'exposition « Des rites et des Hommes » et le catalogue qui l'accompagne sont construits autour de ce paradoxe, certes déroutant, mais proche du terrain et des chercheurs, sans faux-semblants.

Orientations bibliographiques

Arcelin, Brunaux 2003 : P. Arcelin, J.-L. Brunaux, Un état des questions sur les sanctuaires et les pratiques cultuelles de la Gaule celtique, dans Cultes et sanctuaires en France à l'âge du Fer, *Gallia* 60, 2003, p. 1-8.

Arcelin, Dedet, Schwaller 1992 : P. Arcelin, B. Dedet et M. Schwaller, Espaces publics, espaces religieux protohistoriques en Gaule méridionale, dans Espaces et monuments publics protohistoriques de Gaule méridionale, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 15, 1992, p. 181-242.

Barral *et al.* 2006 : P. Barral, A. Daubigney, C. Dunning, G. Kaenel, M.-J. Roulière-Lambert (éds.), *L'âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges. Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer. Actes du XXIX^e colloque international de l'AFEAF, Bienne, 5-8 mai 2005*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006 (Annales littéraires ; Série « Environnement, sociétés et archéologie »).

Bonnardin *et al.* 2009 : S. Bonnardin, C. Hamon, M. Lauwers et B. Quilliec (dir.), *Du matériel au spirituel. Réalités archéologiques et historiques des « Dépôts » de la préhistoire à nos jours. XXIX^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Éditions APDCA, Antibes, 2009.

Brunaux 2000 : J.-L. Brunaux, *Les religions gauloises*, Paris, Errance, 2000.

Brunaux *et al.* 1980 : J.-L. Brunaux, P. Méniel et A. Rapin, Un sanctuaire gaulois à Gournay-sur-Aronde (Oise), *Gallia* 38, 1980, p. 1-25.

Deyts *et al.* 1998 : S. Deyts *et al.*, *À la rencontre des Dieux Gaulois, un défi à César*, RMN, Paris, 1998.

El mundo ibérico 1996 : catalogue de l'exposition *El mundo ibérico una nueva imagen en los albores del año 2000*, Generalitat Valencia, 1996.

Honegger *et al.* 2009 : M. Honegger *et al.* (dir), *Le site de La Tène : bilan des connaissances – état de la question. Actes de la table ronde internationale de Neuchâtel, 1-3 novembre 2007*, Neuchâtel, 2009 (Archéologie neuchâteloise 43).

La Tène 2007 : catalogue de l'exposition *La Tène. La recherche – les questions – les réponses*. Musée Schwab, Bienne 2007.

Lambot, Méniel 1992 : B. Lambot et P. Méniel, *Le site protohistorique d'Acy-Romance (Ardennes). I. L'habitat gaulois 1988-1990*, Reims, 1992.

Les Ibères 1997 : catalogue de l'exposition *Les Ibères*, AFAA, Paris, 1997.

Lévi-Strauss 1971 : Cl. Lévi-Strauss, *L'Homme nu*, t. IV des *Mythologies*, 1971.

Mar Gabaldon Martinez 2004 : M. del Mar Gabaldon Martinez, *Ritos de Armas en la edad del Hierro. Armamento y lugares de culto en el antiguo mediterraneo y el mundo celta*, Madrid, Ediciones Polifemo, 2004 (Anejos de *Gladius* 7).

Moneo 2003 : T. Moneo, *Religio iberica. Santuarios, ritos y divinidades (siglos VII-I A.C.)*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2003.

Saturnia Tellus 2008 : *Saturnia Tellus. Definizioni dello spazio consacrato in ambiente etrusco, italico, fenico-punico, iberico e celtico*, Atti del Convegno internazionale svoltosi a Roma dal 10 al 12 novembre 2004, a cura di Xavier Dupré Raventos, Sergio Ribichini, Stéphane Verger, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Rome, 2008.

Religion et Société en Gaule 2006 : catalogue de l'exposition *Religion et société en Gaule*, Paris, Errance, 2006.

Scheid 2000 : J. Scheid, Pour une archéologie du rite, *Annales. Histoire, Sciences Sociales,* 55e année, n° 3, 2000, p. 615-622.

Scheid 2005 : J. Scheid, *Quand faire, c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris, 2005.

Sopena Genzor 1995 : G. Sopena Genzor, *Etica y ritual. Aproximacion al estudio de la religiosidad de los pueblos celtibericos*, Saragosse, Université de Saragosse, 1995.

Verger 2000 : S. Verger (dir.), *Rites et espaces en pays celte et méditerranéen. Étude comparée à partir du sanctuaire d'Acy-Romance (Ardennes, France)*, Rome, 2000 (Collection de l'École française de Rome 276).

Chapitre 1

L'expression monumentale des rites protohistoriques en Gaule méditerranéenne et dans la partie nord-est de la Péninsule Ibérique

Stèles, bâtiments cultuels et sculptures

Patrice Arcelin
Rosa Plana-Mallart

La Gaule méditerranéenne

Émergence, développement et transformation durant l'âge du Fer

La façade méditerranéenne de la Gaule apparaît dans ses croyances et ses expressions religieuses comme un ensemble composite par sa diversification régionale. Il résulte non seulement des héritages variés de la Préhistoire récente, mais également de leurs évolutions jusqu'à la fin du II^e^ siècle avant notre ère, moment où la part des apports d'autres cultures devient plus marquée.

Parmi l'ensemble des hommages rendus aux divinités d'un large panthéon qui se formalise, mais aussi aux génies protecteurs locaux, la part des rituels développés autour des disparus, hommes illustres d'une communauté, d'un clan, voire d'une famille dominante, va régulièrement s'accroître dès le début du Premier âge du Fer. L'humanité héroïsée de quelques-uns, fondamentalement masculins et guerriers, les transforme en demi-dieux. Ils font dès lors l'objet de rituels dévotionnels qui s'intègrent au sein des pratiques communautaires. Ces « héros », loués dans les récits épiques véhiculés par les bardes, vont prendre une part croissante au long des siècles dans la religiosité des populations. Leur origine les rend proches de l'attente des adorants et attentifs à leurs prières. La bravoure guerrière qui était la leur ou la sagesse qui avait présidé à des décisions majeures en fait les meilleurs protecteurs des groupes sociaux dont la sédentarisation s'accroît sur les territoires au long de l'âge du Fer. Ces personnages exceptionnels constituent une puissante composante identitaire des communautés, images de leur vaillance et de leur singularité, mais aussi gage de leur emprise territoriale. Le héros vénéré en devient le garant et le défenseur spirituel, singulièrement aux limites des possessions et le long des axes de circulation. Le témoignage épigraphique de la présence d'un *heroôn* à Léron et sa parèdre Lériné dans les îles de Lérins (Île-Saint-Honorat, Cannes) illustre bien la pérennisation de ces pratiques jusqu'à la fin de l'âge du Fer. Dès les VIII^e^ et VII^e^ siècles avant notre ère, les lieux cultuels aux divinités mais surtout aux héros pourront faire l'objet d'aménagements parfois monumentalisés autour de différentes expressions symboliques ou réalistes (peintes, gravées, en bas-relief ou en ronde-bosse), voire de reliques physiques conservées.

Si la vénération populaire autour de l'âme des disparus et de la bravoure héroïque complète les cultes aux divinités, ce sont avant tout les classes sociales dominantes qui vont

Carte des sites mentionnés dans ce chapitre.

développer la glorification des personnages remarquables au sein d'aménagements soignés et pérennes. La valeur guerrière des « héros » les désigne comme issus pour l'essentiel de leurs rangs. Les grandes familles de l'élite du VIIIe au Ve siècle avant notre ère, puis de l'aristocratie du Second âge du Fer vont pleinement utiliser et amplifier cet engouement populaire pour asseoir leur légitimité et justifier leur prééminence. Elles ont très tôt favorisé la monumentalisation d'espaces sacrés sur les territoires communautaires, puis dès la fin du Ve siècle dans le cadre de leurs propriétés domaniales. Les premières marques commémoratives et votives sont d'abord constituées par des stèles, puis dès le VIIe siècle par une représentation plus réaliste en ronde-bosse. Avec les groupes en pierre de l'Aveyron et du Tarn, ce sont ceux de la basse vallée du Rhône et de ses abords qui illustrent la progression de ces pratiques jusqu'au début du IIe siècle avant notre ère, et leur maintien parfois jusqu'au tout début de l'Empire romain.

Au travers de trois grandes composantes retenues pour caractériser les expressions monumentalisées dans la pierre, il est possible de percevoir non seulement la pérennisation de plusieurs pratiques, l'amplification ou le renouvellement d'autres, mais aussi d'évaluer l'impact culturel issu des contacts économiques méditerranéens développés à partir du début du VIe siècle. Il convient également d'insister sur le fait que ces lieux remarquables sont, tout au long de l'âge du Fer, répartis en des points jugés sensibles ou sacrés des territoires (sommets, plateaux, sources, voies de passage). L'usage de ces espaces ouverts pour les réunions collectives demeure fondamental durant cette période. Ce n'est qu'à partir du IIIe siècle à Pech Maho et plus tardivement encore ailleurs à Entremont ou à Glanum que vont apparaître de tels aménagements au sein des habitats groupés. Mais pour ce dernier exemple, on ne saurait oublier que le contexte culturel des régions côtières et de l'axe rhodanien s'est alors modifié au contact d'une présence gréco-romaine bien plus affirmée. Ces apports déterminent une transformation des modes de vie de l'aristocratie indigène, désormais bien plus attirée dans ces régions par les valeurs méditerranéennes que par celle, traditionnelle, de l'héroïsme guerrier. La chute de l'aristocratie salyenne provençale suite à l'intervention romaine de 124-123 avant notre ère précipite également cette évolution dans l'arrière-pays des Marseillais. Ce sera alors, à Saint-Blaise, à Constantine autour d'un aven, ou vers l'axe rhodanien dans les amples agglomérations d'Arles, d'Avignon, de Glanum ou de Nîmes qu'apparaîtront des monuments soignés, en grand appareil de type gréco-italique, qui deviendront essentiels au Ier siècle avant notre ère, prenant le pas en quelques décennies sur les concepts et les savoir-faire traditionnels.

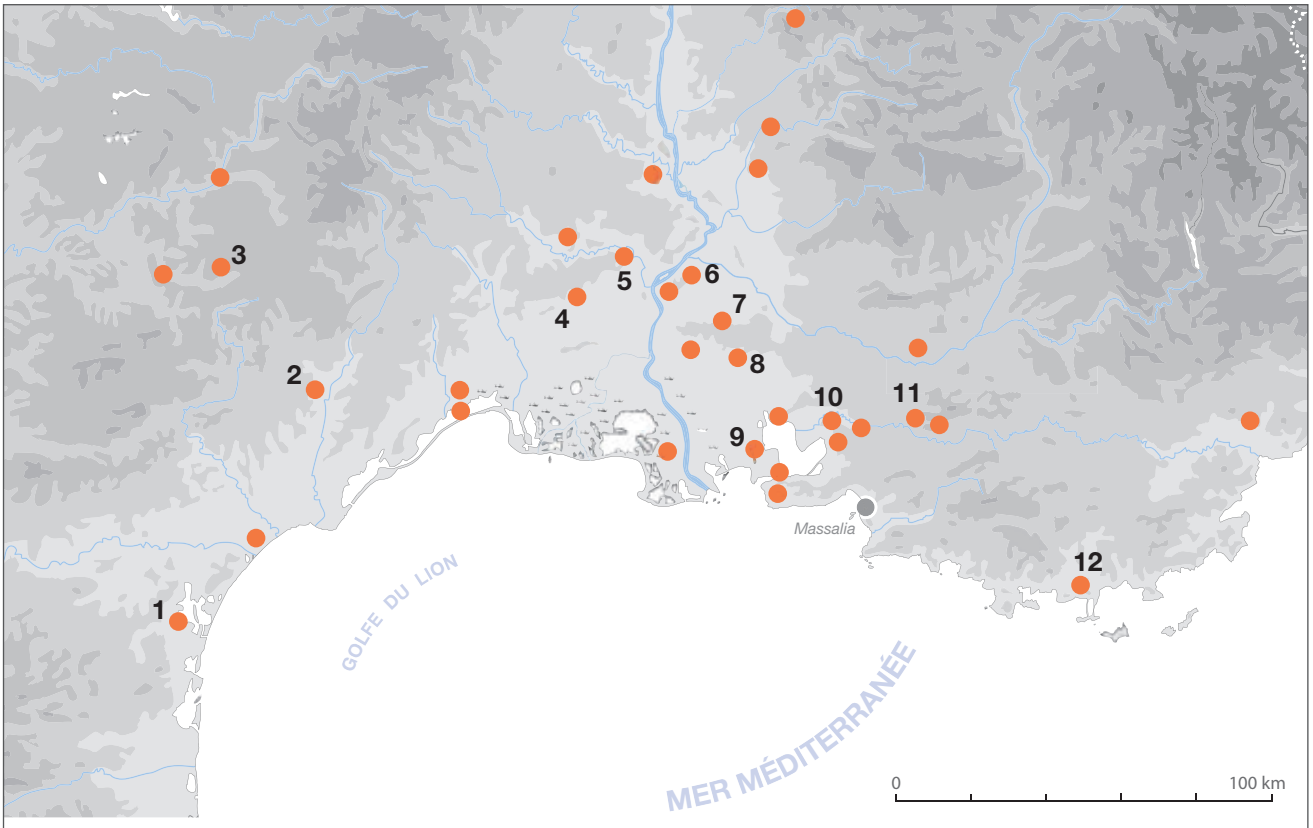
Par ailleurs, il faut rappeler qu'aucun de ces aménagements monumentaux n'a vraiment été retrouvé en position initiale, à deux exceptions près cependant : celle de l'esplanade aux stèles des Touriès récemment fouillée dans l'Aveyron et celle bien plus tardive de Glanum, avec stèles et statues de personnages assis remployées.

Édifices et aménagements monumentalisés

Parmi les manifestations de pratiques cultuelles des régions considérées à l'âge du Fer, il est possible de dégager trois grands ensembles d'expressions isolées ou concomitantes au sein des vestiges les plus monumentaux.

Les stèles votives, regroupements et symbolique

Il s'agit de fûts, verticaux ou sommairement pyramidaux, taillés en forme de piliers ou de dalles avec plus ou moins de soins (fig. 1). Les sommets sont aplatis ou arrondis. Très fréquemment leurs angles sont émoussés, chanfreinés, plus exceptionnellement en feuillures. La plupart des surfaces sont lisses et sans doute initialement peintes. Mais d'autres portent des décors gravés, piquetés, plus rarement en bas-relief, autant d'expressions symboliques ou semi-réalistes qui soulignent le soin apporté à ces objets et leur dévolution. De tailles très variables (jusqu'à plus de 2 m de hauteur), avec une base grossière pour une implantation



1 : Pech Maho, Sigean (Aude) ; **2 :** La Ramasse, Clermont l'Hérault (Hérault) ; **3 :** Les Touriès, Saint-Jean et Saint-Paul (Aveyron) ; **4 :** Mont Cavalier, Nîmes (Gard) ; **5 :** Le Marduel, Saint-Bonnet du Gard (Gard) ; **6 :** La Roque, Graveson (Bouches-du-Rhône) ; **7 :** Glanum, Saint-Rémy de Provence (Bouches-du-Rhône) ; **8 :** Les Caisses, Mouriès (Bouches-du-Rhône) ; **9 :** Saint-Blaise, Saint-Mître-les-Remparts (Bouches-du-Rhône) ; **10 :** Roquepertuse, Velaux (Bouches-du-Rhône) ; **11 :** Entremont, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) ; **12 :** Saint-Michel de Valbonne, Hyères (Var).

1. Carte de distribution des stèles protohistoriques dans le Midi gaulois (les sites numérotés sont appelés dans le texte).

en pleine terre ou finie pour un réceptacle taillé, ces stèles apparaissent comme clairement commémoratives et dévotionnelles dans la continuité des bétyles (pierres sacrées) et cippes soignés de la Préhistoire récente.

Plus de 500 exemplaires sont actuellement recensés dans le Midi méditerranéen (fig. 1), dont une large part en position de réemploi dans des constructions ultérieures et surtout des bases de fortifications. Ce lien physique aux habitats groupés, mais non exclusif, pourrait induire la proximité des implantations initiales. Pourtant, l'analyse des contextes implique le plus souvent une antériorité chronologique. Des groupements de stèles, seules ou accompagnées d'autres structures (portiques ou sculptures en ronde-bosse), occupaient une partie du site antérieurement à l'installation de l'agglomération et de sa fortification. Ce pourrait même être la charge spirituelle et la renommée des lieux qui soient à l'origine du choix de l'implantation ultérieure. On se reportera aux découvertes présentées dans les notices sur Glanum, Roquepertuse (n° 10), Le Marduel (n° 5), La Ramasse (n° 2) ou Entremont (n° 11). Avec les découvertes récentes de Graveson (n° 6) et des Touriès (n° 3) se profile aujourd'hui une meilleure image de la disposition ou des aménagements liés à la présentation de ces stèles. Comme au Néolithique et à l'âge du Bronze, ces pierres sont regroupées en des points

commémoratifs signifiants : chemins de circulation, anciennement lieux funéraires et désormais votifs comme les sommets ou les sources. Tous ces aménagements, en partie liés à des abris en bois ou des portiques en pierres, sont dispersés en milieux ouverts sur les territoires communautaires. Mais des cas de proximité et de cohabitation entre une agglomération et un lieu cultuel sont probables. Celui du vallon de Notre-Dame de Laval à Glanum (n° 7) est un exemple possible. Dans ce dernier cas, la présence de stèles, voire d'au moins un portique aux piliers décorés et peints, semble relativement assurée près de la source du vallon et de l'accès d'une fortification primitive.

Les ensembles majeurs de stèles proviennent de constructions du VI^e^ siècle au IV^e^ siècle avant notre ère. Ceux des sites de Saint-Blaise près de l'Étang de Berre (n° 9), des Caisses de Mouriès (n° 8), de Glanum à Saint-Rémy-de-Provence (n° 7), de La Roque à Graveson (n° 6) ou de La Ramasse à Clermont-l'Hérault (n° 2) sont composés de plusieurs dizaines d'exemplaires. Une première typologie a été établie en 1985 à partir de la publication des sites de Saint-Blaise et de Glanum. Elle doit être aujourd'hui complétée par les récentes découvertes dont celle des Touriès, en Aveyron (n° 3). Il est désormais assuré que l'essentiel des exemplaires connus appartient au Premier âge du Fer et plus précisément à une période allant du VIII^e^ au début du V^e^ siècle avant notre ère. Ainsi les premières implantations des Touriès sont au moins du VII^e^ siècle et les dernières du début du V^e^ siècle. Les exemplaires du Marduel (n° 5) sont antérieurs à 500, ceux de Saint-Blaise ou de Graveson au dernier tiers du VI^e^ siècle. Une part des stèles de Glanum est incluse dans un mur de fortification du V^e^ siècle et les terrasses voisines du II^e^ siècle avant notre ère.

Parmi les découvertes du littoral gaulois, trois ensembles monumentaux retiennent particulièrement l'attention. Le premier est celui de l'*oppidum* des Caisses à Mouriès (n° 8) (fig. 3 et 4). L'essentiel des stèles a été découvert en réemploi dans une fortification du II^e^ siècle avant notre ère. Ces éléments sont accompagnés d'exemplaires retaillés pour compléter des linteaux et éléments de piliers appartenant à un ou plusieurs portiques. Ce travail de reprise laisse entrevoir une relativement longue durée d'utilisation et plusieurs étapes successives. Stèles mais aussi éléments architecturaux sont amplement décorés de motifs gravés à l'aide d'une technologie ancienne, celle de la percussion fine donnant des tracés punctiformes. Les mains sont à l'évidence multiples et la décoration s'est étalée dans le temps, en autant de marques de dévotion. Ces images sont composées de motifs symboliques (quadrilatères, enclos ?) mais également de schématisations d'équidés à des degrés divers et de personnages isolés (position de l'orant, bras levés) ou associés à leurs montures (cavaliers brandissant une lance ou un javelot). Ces documents appartiennent à une aire de dépôt dans le cadre grandiose de ce site avec, dans un second temps, l'aménagement d'au moins un portique, avec piliers et linteaux monolithes. Il succède peut-être à d'autres abris similaires en bois. La fréquentation de ce lieu cultuel semble relativement longue. Il a été avancé l'hypothèse d'une disposition à proximité de l'habitat repéré des VI^e^ et V^e^ siècles avant notre ère. Mais on pourrait tout aussi bien faire état, ici comme à Glanum proche, de la technique préhistorique d'une gravure par piquetage pour envisager de remonter un peu plus haut l'implantation initiale, entre le VIII^e^ et le début du VI^e^ siècle. Quoi qu'il en soit, les stèles et portiques associés semblent, de par leurs motifs décoratifs, répondre à un culte héroïque exaltant la bravoure guerrière et sa survie dans l'Au-delà. Le rôle psychopompe du cheval, compagnon de l'élite guerrière, s'affirme déjà et deviendra un thème récurrent tout au long de l'âge du Fer. La présence d'adorants souligne aussi la réalité de pratiques dévotionnelles régulières, voire de dépôts d'offrandes sur le site.

Les découvertes effectuées voici une dizaine d'années sur le site de La Roque, au pied de l'*oppidum* du Mourre Pela à Graveson (n° 6) (fig. 5), positionné au nord-est de la chaîne de

2. Bétyle avec silhouettes de têtes humaines et cheval. Saint-Michel-de-Valbonne (Var). Fin du Premier âge du Fer ?

la Montagnette, viennent compléter la documentation méridionale antérieure, grâce à un contexte de réemploi précis et aux apports de l'environnement immédiat. La base orientale de cet *oppidum* touche aux plaines alluviales de la Petite Crau régulièrement inondées. Deux fortifications sont établies dans ce secteur bas du site, avec l'appui de barres rocheuses. La seconde enceinte est très conséquente, avec l'aménagement d'une voie d'accès au site renforcée par deux importants bastions quadrangulaires bâtis en moyen appareil. Ces deux édifications se succèdent rapidement du dernier tiers du VI^e^ siècle avant notre ère à la première moitié du suivant. Une puissante résurgence pérenne a été reconnue à proximité immédiate. C'est surtout dans les vestiges d'un bastion de la seconde enceinte près de la zone humide que 30 éléments de stèles différentes ont été découverts, malgré la disparition de l'essentiel des élévations à partir de la fin du Second âge du Fer. Certains fragments ont été observés en place dans les fondations, blocage et parements des deux murs défensifs. Mais les exemplaires les plus nombreux ont été extraits à proximité immédiate, dans les limons de l'aire humide. Leur analyse montre que ces derniers ne sont pas en position initiale. Ils proviennent de rejets, peut-être volontaires, lors du démantèlement des enceintes. Ces stèles correspondent à des types déjà connus dans les sites du département, en particulier dans ceux proches de Glanum ou de Mouriès. Les exemplaires se répartissent en deux grands groupes, de section massive ou au contraire aplatie en forme de dalles. Les arêtes sont surtout chanfreinées et les décorations gravées quasiment inexistantes. Les matériaux utilisés sont extraits à faible distance et travaillés directement à proximité sur le site. Plusieurs exemplaires sont inachevés. Cette découverte est également intéressante pour le *terminus ante quem* fourni : les années 530-520 avant notre ère. L'analyse du façonnage laisse envisager leur réalisation et leur implantation en terre entre le milieu du VII^e^ et le début du VI^e^ siècle. Par ailleurs, leur concentration uniquement en bordure de la zone humide suggère une implantation à proximité immédiate. Il pourrait même s'agir d'un lieu dévotionnel de grande renommée dédié à la divinité solaire et guérisseuse Bélénos dont le nom a survécu sous l'Empire dans celui de l'agglomération proche de la *mutatio Bellinto*.

3. Stèle de l'*oppidum* des Caisses de Mouriès (Bouches-du-Rhône), avec chevaux et cavalier gravés. Début du Premier âge du Fer.

4. Détail d'une stèle des Caisses de Mouriès (Bouches-du-Rhône), avec cheval et cavalier gravés. Début du Premier âge du Fer.

Très récemment, les recherches entreprises sur le site des Touriès en Aveyron (n° 3) ont apporté une information majeure qui précise et complète la perception des aménagements comme l'organisation d'un ensemble important de stèles lisses ou figurées selon des présentations monumentalisées. Des piliers-bustes, au torse pourvu d'un armement défensif (cuirasse avec épaulières et *cardiophylax*) (fig. 6) et à la tête dégagée (malheureusement arasée), forment par ailleurs un groupe original dans l'ensemble du Midi. Une des stèles de La Ramasse, peut-être contemporaine, reprend de manière bien plus simplifiée une telle représentation de la cuirasse. Le nombre élevé de fragments retrouvés sur le site des Touriès et surtout la succession reconnue des aires de présentation (empierrement, puis terrasses de grande étendue) démontrent l'ampleur de ce site, son importance dans un cadre d'altitude dominant et son entretien dans la longue durée. Les premières stèles, fichées dans des cavités alignées, sont véritablement mises en scène, avec des sols empierrés. Céramiques et datations radiocarbone placent cette première étape aux VIII^e^ et VII^e^ siècles avant notre ère, un moment

peut-être contemporain des premières réalisations de Mouriès. Les dernières étapes touchent à la fin du Premier âge du Fer (fin du VI^e et début du V^e siècle) avec plusieurs grandes plateformes parementées dans un cadre de circulation aménagé et palissadé. Un recouvrement partiel en bois est probable. C'est à cette étape que se rattachent les stèles figurées de guerriers armés. Ce site illustre d'une manière remarquable les premières expressions monumentales de l'héroïsation ainsi que les pratiques cultuelles liées, et dans le cas présent funéraires.

Au Second âge du Fer ce mode dévotionnel tombe en désuétude. Il réapparaîtra sous d'autres formes dans ou aux limites des agglomérations dès le III^e siècle, comme à Pech Maho près de la fortification (n° 1), ou au sein d'un coffre de dalles au sommet du Mont-Cavalier près de l'enceinte de Nîmes (n° 4). Mal daté, mais établi antérieurement au début de l'époque augustéenne, un coffre de pierres sèches est disposé devant l'enceinte sur cette éminence au centre d'une petite aire sommairement délimitée. Il contient une stèle-statue anthropomorphe rudimentaire, masculine ou féminine (voir la notice). Il s'agit très certainement d'un petit lieu cultuel, une « chapelle » dédiée à une entité protectrice de l'enceinte et de sa tour sommitale, une évolution somme toute des stèles figurées plus anciennes. Généralement, dès la fin du II^e siècle avant notre ère, la stèle votive cède la place sur le littoral gaulois à d'autres formes empruntées au monde méditerranéen : colonnes à chapiteau, autels, plaques, vasques lustrales éventuellement inscrites. Il en est ainsi à Aumes dans l'Hérault et près des sources de l'Arcoule au Paradou ou du Groseau à Malaucène en Provence. Dans les milieux proto-urbains des agglomérations de Nîmes ou de Glanum, ces réalisations s'éloignent de la simple dévotion populaire et accompagnent désormais l'évergétisme des grandes familles. Ainsi, les édicules aux stèles peintes et statues de guerriers assis disposés en bordure de l'accès au centre monumental de ce dernier site apparaissent, vers la fin du II^e ou le début du I^er siècle avant notre ère, comme les édifications de familles indigènes importantes et de vieille lignée. Ces monuments sont en effet des assemblages d'éléments anciens rapportés et hautement valorisés par le temps (les stèles couchées, les guerriers), disposés dans un cadre contemporain mais somme toute traditionaliste : le héros ancien de la famille honoré sur un socle haut, preuve de la longévité de la lignée actuelle ; les stèles décorées de chevaux peints, symboles de son éternelle survie et de sa protection désormais étendue à l'agglomération.

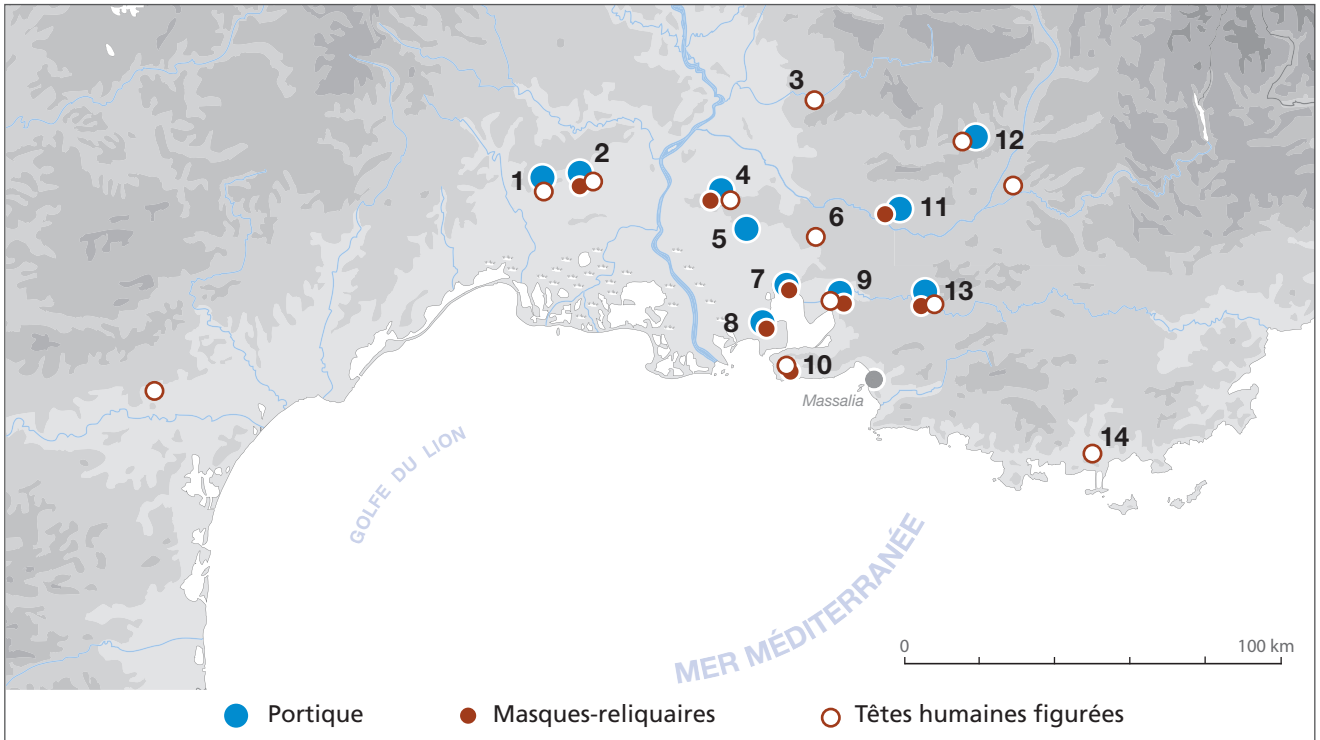
5. Stèle complète du site de La Roque à Graveson (Bouches-du-Rhône), avec fût abrasé soigné et base rustique. Début du Premier âge du Fer.

6. Le pilier-stèle des Touriès représentant le torse d'un guerrier avec cuirasse (stèle n° 3).

Les portiques, bâtiments cultuels du souvenir et des lignages

Avec les groupements de stèles, la construction de portiques en bois et surtout en pierre compose le second volet monumental des manifestations cultuelles protohistoriques. Autant la stèle apparaît dans ces pratiques comme le signe d'une expression individuelle, au mieux familiale, autant l'édification coûteuse d'un portique aux composantes monolithes relève d'une action communautaire ou, dans certains cas, d'un puissant clan familial. Ces constructions sont de conception très simple, un abri ouvert pour protéger les vestiges vénérés des intempéries. La forme architecturale est donc élémentaire et se place dans la tradition des anciennes constructions en bois sur poteaux porteurs, à recouvrement de terre. Elle répond à des besoins évidents dans la protection des œuvres peintes qui ne sauraient être directement exposées. La forme du portique, largement ouverte à la circulation, est par ailleurs la construction idéale pour la lisibilité extérieure d'une exposition permanente avec une circulation ou un stationnement aisé des visiteurs.

La dispersion des portiques reconnus dans le Midi gaulois est répartie sur la bande littorale, pour l'essentiel dans la basse vallée du Rhône et singulièrement la Provence (fig. 7). Elle est donc plus concentrée que celle des stèles. Les témoignages les plus anciens caractérisés par des piliers et linteaux monolithes appartiennent au début du Premier âge du Fer, entre le VIII[e] et le début du VI[e] siècle avant notre ère. Ils sont également présents au Second âge du Fer et la forme subsistera après le milieu du II[e] siècle mais avec des fonctions



7. Carte de distribution des portiques protohistoriques dans le Midi gaulois, avec présence de réceptacles pour des masques-reliquaires ou des simulacres sculptés (les sites numérotés sont appelés dans le texte).

1 : Source des Castels, Nages-et-Solorgues (Gard) ; **2 :** Source de la Fontaine, Villa Roma et Les Arènes, Nîmes (Gard) ; **3 :** découverte ancienne, Venasque (Vaucluse) ; **4 :** Glanum, Saint-Rémy de Provence (Bouches-du-Rhône) ; **5 :** Les Caisses, Mouriès (Bouches-du-Rhône) ; **6 :** Badasset, Vernègues (Bouches-du-Rhône) ; **7 :** Constantine, Lançon de Provence (Bouches-du-Rhône) ; **8 :** Saint-Blaise, Saint-Mître-les-Remparts (Bouches-du-Rhône) ; **9 :** Roquepertuse, Velaux (Bouches-du-Rhône) ; **10 :** Saint-Pierre, Martigues (Bouches-du-Rhône) ; **11 :** Le Castellar, Cadenet (Vaucluse) ; **12 :** Le Pied de l'Aygue, Rustrel (Vaucluse) ; **13 :** Entremont, Aix en Provence (Bouches-du-Rhône) ; **14 :** Saint-Michel de Valbonne, Hyères (Var).

différentes ou des technologies d'influence méditerranéenne. Un handicap majeur de l'appréhension du phénomène réside dans le fait que, à une exception près, les éléments découverts pour cette longue période l'ont été dans des contextes de réemploi et donc sans observations possibles des dispositions initiales. C'est dans la lecture de l'iconographie et ses comparaisons, également les marques relevées sur les éléments architecturaux ou les objets d'accompagnement, qu'il est possible d'interpréter la finalité de ces bâtiments et des vestiges associés.

C'est sans doute sur le site des Caisses à Mouriès dans les Bouches-du-Rhône (n° 5) que se situent les premiers indices de l'existence d'un ou de plusieurs portiques réalisés avec des éléments monolithes. Ces édifications pourraient être légèrement postérieures à l'apparition des premières stèles ornées (voir précédemment), du fait de la transformation de plusieurs d'entre elles en linteaux. Des fragments de fûts décorés semblent devoir être rattachés à des piliers. Tous ces éléments architecturaux portent une décoration « gravée » de motifs dépouillés mais naturalistes. On y reconnaît principalement, comme sur les stèles qui les ont précédés et les accompagnent, le motif de l'orant aux bras levés et celui du cheval escorté ou non d'un cavalier armé. C'est dire que ces éléments architecturaux, comme les surfaces des stèles, servent de supports dédicatoires aux pèlerins. Les pratiques de ce lieu sont nettement vouées aux défunts avec la symbolique récurrente du guerrier qui voyage sur son cheval vers l'Au-delà. Si l'on se place, avec les stèles, entre la fin du VIII^e^ et le début du VI^e^ siècle avant notre ère, on peut considérer que les dédicants utilisent ces symboles de l'héroïsation comme la marque inscrite de leur visite et de leur hommage rituel.

Le site proche de Glanum à Saint-Rémy-de-Provence (n° 4) connaît une importante occupation au tout début du Premier âge du Fer, plus restreinte ensuite jusqu'au début du II^e^ siècle avant notre ère. Ces implantations en terrasses et en fond de vallon sont proches d'un captage des eaux qui sera aménagé ultérieurement en grand appareil. Le caractère primordial de l'eau dans la fréquentation du site et de son accroissement ultérieur a été souligné. On observe en effet dès 175 avant notre ère un puissant essor dans l'élan du développement territorial régional, mouvement qui se poursuivra par l'amplification de l'agglomération et la création d'un centre monumental politique et religieux entre la fin du II^e^ et la première moitié du I^er^ siècle avant notre ère. Parmi les réemplois des aménagements successifs du V^e^ au I^er^ siècle, plusieurs dizaines de stèles aux décors proches de ceux de Mouriès (chevaux, avec cavaliers armés, cervidés) et des éléments architecturaux monolithes ont été découverts dans les parements de fortifications ou les aménagements plus récents du centre urbain. Ces vestiges monumentaux bouleversés sont bien sûr difficiles à dater. Ils semblent d'ailleurs s'étaler dans le temps. Comme à Mouriès, les stèles décorées peuvent être placées entre la fin du VIII^e^ et le VI^e^ siècle, du fait des premiers réemplois dans une enceinte du V^e^ siècle. Mais d'autres, comme les éléments de piliers, sont différents par leurs surfaces lisses. L'un d'eux, massif et quadrangulaire, porte les traces nettes d'une décoration de bandes et motifs géométriques peints en ocre rouge sur un repérage incisé. Des traces similaires sont connues à Entremont. D'autres présentent des alvéoles céphaloïdes, simples ou doubles (fig. 8). Ces dernières sont majoritairement antérieures aux remaniements de la fin du II^e^ siècle avant notre ère.

Ce qui est ici fondamental, c'est que les portiques intègrent désormais dans leur architecture monumentale des crânes humains et, comme cela a été démontré, une partie seulement de ces crânes, à savoir la face antérieure. Avec cette observation, il apparaît que les lieux cultuels de la fin du Premier âge du Fer au Second ne font plus seulement appel à une symbolique eschatologique (motifs végétaux, animaux, créations fantastiques et cavaliers) mais également aux reliques physiques des disparus les plus prestigieux. Il a été proposé ces dernières années de bien séparer les vestiges humains des rites de victoire que sont les têtes prélevées sur le champ de bataille et l'armement accumulé en trophées (voir le chapitre suivant), de ces incrustations dans les piliers ou linteaux des portiques. Ces dernières sont nettement associées à la décoration architecturale, peintes comme à Roquepertuse (n° 9) ou sculptées en bas-relief comme à Entremont (n° 13). Le terme de « masque-reliquaire » a été

8. Détail d'un linteau de Glanum à Saint-Rémy-de-Provence, avec deux des encoches de fixation de masques-reliquaires. Fin du II^e siècle ou début du I^er siècle avant notre ère.

choisi pour qualifier la présentation de ces restes humains qui ne pouvaient être exposés que sous un recouvrement modelé et peint, valorisant et réaliste. La relique ainsi exhibée doit pouvoir être attribuée et dénommée par le visiteur. Le portique devient alors le lieu de la présence physique des ancêtres majeurs de la communauté concernée. Un bâtiment du souvenir sans doute mais surtout, pour la classe dirigeante, celui des rassemblements épisodiques lors des fêtes traditionnelles ou des assemblées politiques pour conforter la pérennisation des pouvoirs acquis au travers de l'exaltation des lignées claniques et familiales.

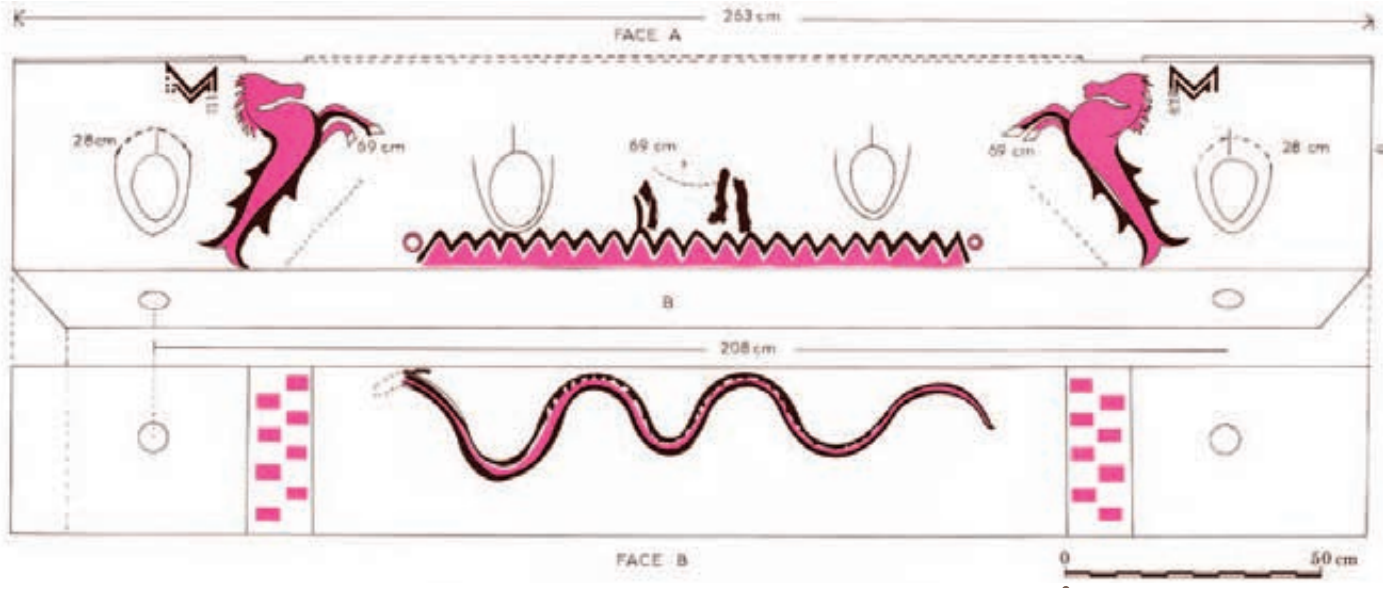
Parmi les témoignages régionaux, celui du site de Roquepertuse (n° 9) est de loin le plus riche d'informations. Connu dès la fin du XIX^e siècle, il a été réexaminé dans ses vestiges et fouillé à nouveau ces dernières années. Au cœur d'un village d'environ un demi-hectare, une partie sommitale réduite est fortifiée au cours du Second âge du Fer. C'est dans cette enceinte qu'est aménagée, au cours de la première moitié du III^e siècle, une galerie à portique sans doute établie sur deux niveaux. Mais les dispositions primitives ont été amplement perturbées par les remaniements de la phase ultime de l'habitat comme par les fouilles anciennes. Si l'on s'en tient aux vestiges recueillis et aux nouvelles recherches, il existait bien un portique avec piliers et linteaux monolithes volontairement détruit dans le courant du III^e siècle. Ces éléments ont conservé le témoignage d'un riche décor peint de motifs géométriques, mais aussi zoomorphes et anthropomorphes, liés très certainement à un discours eschatologique complexe (fig. 9). Des alvéoles céphaloïdes s'insèrent parfaitement au sein de cette décoration, ce qui sous-entend que cette dernière a été réalisée autour de l'emplacement des futurs masques-reliquaires à insérer. L'autre intérêt majeur du site réside dans la présence des éléments d'une sculpture de grande qualité, désormais bien connue : une dizaine de statues, en ronde-bosse et peintes, de guerriers armés en grandeur naturelle, mais aussi des œuvres sans doute incluses dans les dispositifs architecturaux. Il s'agit d'un rapace en ronde-bosse ou d'un groupe de quatre chevaux gravés, également d'une double tête humaine en haut-relief, groupe qualifié « d'Hermès bicéphale » et destiné à être disposé en hauteur (fig. 10). On lira dans cette dernière sculpture très soignée, un simulacre double de masques-reliquaires, peut-être couronnés de feuilles de gui.

Si, à Roquepertuse, la création du portique et l'usage probable de la statuaire peuvent être datés du début du III^e siècle avant notre ère, nous verrons que cette dernière est, au plan

stylistique, bien plus ancienne (Ve siècle). Comme l'envisage d'ailleurs l'auteur de la notice, rien n'oblige à lier dans leurs dispositions spatiales portique et statuaire. Cette dernière n'était pas forcément protégée sous le portique reconnu. Si l'ensemble du site de Roquepertuse n'est évidemment pas globalement un sanctuaire, mais avant tout un village avec ses activités vivrières et productives, l'existence d'une partie sommitale et intérieure, fortifiée au IIIe siècle, dotée aussi d'un riche portique décoré pour un culte aux défunts héroïsés, singularise puissamment cette petite agglomération. Il a été proposé d'assimiler l'ensemble à une résidence domaniale de l'aristocratie entourée de ses dépendances et pourvue de son propre lieu cultuel. Une telle disposition se retrouve en Gaule plus septentrionale, autant au sein de puissantes et vastes résidences que de fermes plus modestes.

Plusieurs autres sites de la basse vallée du Rhône apportent et complètent cette première documentation mais sans contexte chronologique précis. Saint-Blaise (n° 8), Saint-Pierre-les-Martigues (n° 10) et Constantine (n° 7) dans les Bouches-du-Rhône ou Cadenet (n° 11) dans le Vaucluse montrent les traces d'une exposition de masques-reliquaires. Un couronnement de pilier ou chapiteau de Nîmes (n° 2) est particulièrement intéressant pour le soin apporté à l'environnement des deux reliques exposées. Elles sont soutenues par deux personnages et accompagnées dans l'Au-delà par des équidés, figurés sur l'autre face. Au Second âge du Fer, ces masques-reliquaires sont également associés à leur représentation sculptée réaliste (avec cheveux et moustaches) comme à Entremont sur les bas-reliefs des piliers découverts en 1817 (n° 13) ou sur la frise du linteau de Nages (n° 1 et fig. 11) au milieu d'une frise d'équidés. Mais c'est dans la représentation géminée en ronde-bosse de Roquepertuse (n° 9 et fig. 10) ou bien plus tardivement encore dans les masques sur crânes humains de la fameuse Tarasque de Noves que résident les meilleures répliques sculptées.

Fondamentalement liée à la classe aristocratique et à ses valeurs de la bravoure guerrière, la pratique de l'exposition de masques-reliquaires devrait en toute logique disparaître progressivement après le milieu du IIe siècle avant notre ère en parallèle avec l'évolution des valeurs sociales, rapide dans l'axe rhodanien, plus lente ailleurs. Pourtant, la présentation de telles reliques semble bien ancrée dans les processus familiaux de valorisation si l'on en juge par le linteau décoré tardo-hellénistique de Glanum (extrême fin du IIe siècle ou début du Ier siècle avant notre ère ?). Cet élément d'un portique ou édicule comporte en effet quatre emplacements et les traces du système de fixation de tels masques-reliquaires. Il est apparemment contemporain ou de peu postérieur aux réaménagements avec stèles et statues disposés près de la porte du centre monumental (voir précédemment et fig. 8). Le linteau de



9. Restitution graphique d'un linteau du portique de Roquepertuse, peintures et encoches de fixation de masques-reliquaires. Début du IIIe siècle avant notre ère.

10. Bloc sculpté dit de « l'Hermès » bicéphale de Roquepertuse. L'analyse du travail des différentes parties de ces têtes peintes suggère la représentation de deux masques-reliquaires. Début du III[e] siècle avant notre ère.

Nages constitue un second exemple tardif, avec les traces d'un accrochage interne par mortaises (fig. 11). Par ailleurs, en milieu funéraire, la Tarasque de Noves, sans doute d'époque augustéenne, confirme bien la vivacité de ces rituels auprès des classes dirigeantes en cours de romanisation.

Les reliques physiques étaient certainement réservées aux personnages majeurs de la classe aristocratique. Mais les autres disparus sont également honorés au travers d'une iconographie peinte, gravée, en relief dans le creux, puis en bas-relief de visages isolés, déconnectés de toute allusion au corps. Seuls le nez et les yeux clos, éventuellement la bouche sont suggérés de manière stylisée. Qualifiées jusqu'à une époque récente de « têtes coupées » dans l'acceptation guerrière du terme, il faut désormais percevoir ces représentations en tant qu'expression symbolique de l'âme des disparus, de leur survie après la mort et de leur présence près des vivants. Ces figurations apparaissent au moins dès la fin du Premier âge du Fer sur des stèles comme à Saint-Michel-de-Valbonne à Hyères dans le Var (n° 14 et fig. 2) ou à Entremont (n° 13 et fig. 12). Le motif deviendra ensuite récurrent en liaison avec les piliers et linteaux des portiques, isolé, en groupe ou associé aux entailles des masques-reliquaires (fig. 14). Certains assemblages tête-bêche de ces figurations, comme à Entremont, à Vernègues, Badasset (n° 6) dans les Bouches-du-Rhône et récemment à Venasque (n° 3) dans le Vaucluse, laissent entrevoir une dialectique eschatologique difficile à traduire, peut-être celle de la mort à la réincarnation. Ces visages dépouillés sont également présents en groupements sur des éléments architecturaux de la fin du Second âge du Fer (II[e] ou I[er] siècle avant notre ère), en haut-relief et en frises à Nîmes, sur des blocs découverts près de l'Amphithéâtre (n° 2) ou en bas-relief à Entremont (n° 13 et fig. 13).

Les collections à caractère cultuel et rituel de Roquepertuse

Béatrice Vigié

Historique des collections

La découverte des vestiges des statues de Roquepertuse, en 1860, précède de peu l'ouverture du Musée d'archéologie au château Borély en 1863. Isidore Gilles (1873) les décrit avec précision en concluant qu'elles *sont évidemment gauloises*. Dans ses notes (publiées après son décès en 1900), il indique qu'il les a *cédées au musée de Marseille*. Elles semblent avoir intégré les collections *vers 1873* (Lescure 1991), mais ne sont pas mentionnées dans le catalogue publié en 1876 (Penon, Saurel 1876). En 1901, *les deux curieuses statues gauloises* sont exposées au rez-de-chaussée du château (Clerc 1901). Michel Clerc attribue à ces statues des caractères propres à l'architecture grecque, sans nier leur réalisation par des *Salyens celtisés, ceux de la seconde période*.

L'intérêt suscité par ces vestiges exceptionnels est à l'origine des fouilles faites par Henri de Gérin-Ricard, conservateur-adjoint, pour le compte du musée, entre 1919 et 1927. Plusieurs fragments de pierre calcaire se rapportant à des éléments d'architecture et à des sculptures sont découverts. Les assemblages permettent de restituer trois piliers incomplets et une partie de linteau, peints et creusés d'alvéoles céphaloïdes, interprétés comme les restes du portique d'un monument cultuel. Les fragments de cinq crânes humains sont mis au jour à proximité des piliers. Parmi les pièces lapidaires remarquables apparaissent une sculpture de deux têtes humaines accolées, un bloc de pierre portant le décor d'une frise de chevaux, ainsi qu'une sculpture d'oiseau morcelée.

Dans la préface de la publication qui suit sans tarder (Gérin-Ricard 1927), M. Clerc déplore le peu de place dans le château et explique ainsi que les vestiges seront *entassés*. Pendant plus de 50 ans, les éléments monumentaux et les sculptures anthropomorphes sont rassemblés afin de former *un ensemble, incomplet évidemment mais singulièrement suggestif, de la civilisation qui a régné dans la Basse-Provence de la fin des temps néolithiques jusqu'à la conquête romaine*. Les piliers sont alors rehaussés et complétés par un coffrage en ciment, afin de pouvoir présenter le linteau et l'oiseau en élévation. Des crânes (modernes) sont placés dans les alvéoles pour restituer aux piliers leur fonction de porte-trophées et évoquer un culte typiquement gaulois. Les statues de guerriers ou de divinités, les têtes accolées et la frise aux chevaux font partie du dispositif. Leur déménagement dans le musée lapidaire, en 1950, n'entraîne pas de modification profonde sur le plan de la conception muséographique.

Le transfert du Musée d'archéologie méditerranéenne à la Vieille Charité, en 1989, provoque une étude des collections et de nouvelles fouilles de 1994 à 2002 (voir la notice). Un projet scientifique et culturel donne lieu à l'ouverture, dès 1992, d'une salle entièrement dédiée à la civilisation celto-ligure au sein d'un musée consacré aux civilisations anciennes. Les dérestaurations – retrait des ajouts de ciment des piliers – et de nouvelles restaurations (Collectif 1991) offrent une lecture différente des collections de Roquepertuse. La muséographie permet de présenter chaque élément sans forcer l'interprétation, respectant la part d'énigme qui prévaut dans les étapes de construction et de fonction du site.

Les collections

Les trois fragments de piliers monolithes (III^e^ siècle avant notre ère) creusés, sur une face, d'un à trois alvéoles, étaient initialement peints sur les quatre faces. Le pilier creusé de trois alvéoles a conservé des décors polychromes, rouge et noir, géométriques et animaliers sur les faces A, B, C. Un des piliers dotés d'un alvéole présente des décors sur les faces B et D.

Le linteau à entailles a été complété ; un décor d'un cheval marin polychrome est restitué sur l'une des faces, celui d'un serpent sur l'autre. La mortaise, sur la face au décor de serpent, laisse entendre qu'il se trouvait enchâssé au sommet d'un pilier. Les alvéoles, peu profondes, suggèrent l'exposition de crânes privés de tout élément vertébral.

Un bloc de pierre, décrit comme un linteau, est décoré sur une face d'une frise de quatre têtes de chevaux, peintes et gravées, soulignée d'un trait ondulé de couleur rouge. Des pigments de couleur ocre rouge et bleue ont été observés sur les éléments de harnachement. Attribué à un travail du V^e^ siècle avant notre ère (Fleury Alcaraz 1998), il entre néanmoins dans la composition du monument cultuel du III^e^ siècle.

Linteau aux chevaux.

L'oiseau, assimilé à un rapace (vautour), est associé au monument cultuel.

Les statues de guerriers, peut-être intégrées à l'espace cultuel au III^e^ siècle, sont datées stylistiquement du V^e^ siècle avant notre ère. De très nombreux fragments de bras, de jambes, de dossières et d'acrotères attestent la présence de plusieurs autres statues, dont le remontage est impossible. Les arts de la sculpture, de la gravure et de la peinture sont rassemblés et en font des pièces passionnantes. Elles livrent des informations sur le vêtement et les accessoires, en particulier les bijoux, qui témoignent des arts du métal : torque, bracelets de biceps. L'une d'elles a conservé sa main droite, repliée, creusée d'une mortaise dans laquelle était fixé un accessoire (étendard, épée, lance ?).

Les deux têtes accolées, datées du V^e^ siècle avant notre ère, ont été sculptées dans un bloc monolithe. Les visages ne sont pas identiques ; l'un est plus émacié tandis que l'autre est plus massif. Des traces de peinture, ocre et noire, sont encore visibles (cheveux, moustaches).

Cet ensemble encore empreint de mystère, pour être plus exhaustif, devra être complété par la description de nombreux autres fragments de piliers, de linteaux, de sculptures animalières et anthropomorphes, de dossières, d'épées en calcaire, pour certains exposés, pour d'autres en réserve ou au dépôt de fouille, et qui nécessitent des études préalables.

Orientations bibliographiques

Collectif 1991 : Collectif, La sanctuaire protohistorique de Roquepertuse, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 14, 1991, p. 7-88.

Clerc 1901 : M. Clerc, *Le musée archéologique du château Borély à Marseille*. Ext. de la Revue Internationale de l'Enseignement, A. Chevalier-Marescq et Cie Edt., 1901.

Fleury-Alcaraz 1998 : K. Fleury-Alcaraz, Marseille : les Provençaux de l'Âge du Fer, *Archéologia*, 351, 1998, p. 36-41.

Gérin-Ricard 1927 : H. de Gérin-Ricard, *Le sanctuaire préromain de Roquepertuse à Velaux (Bouches-du-Rhône). Étude sur l'art gaulois avant les temps classiques*, Marseille, éd. de la Société de Statistique, d'Histoire et Archéologie de Marseille, 1927.

Gilles 1873 : I. Gilles, *Les Saliens avant la conquête romaine. Velaux. Sainte-Eutropie et les deux statues de la Roque-Pertuse*, Paris, Thorin ; Marseille, Camoin, 1873.

Lescure 1991 : B. Lescure, Roquepertuse, dans *Voyage en Massalie : 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud*. Exposition, Marseille, Musée d'Archéologie Méditerranéenne, Centre de la Vieille Charité, 19 novembre 1990 - 24 février 1991. Marseille : Edisud, 1991, p.165-171.

Penon, Saurel 1876 : C.-J. Penon, A. Saurel, *Le musée d'archéologie de Marseille*, Marseille. Barlatier-Feissat, 1876.

Muséographie des collections de Roquepertuse au Musée d'archéologie méditerranéenne de Marseille mise en place en 1998.

Rapace en ronde-bosse.

11. Linteau d'un portique ou édicule au pied de l'*oppidum* de Nages, près d'une source. Face avec frise de chevaux et masques-reliquaires en bas-relief, revers avec mortaises de fixation. Fin du IIe siècle ou début du Ier siècle avant notre ère.

12. Pilier d'un portique décoré de douze têtes humaines stylisées. Découvert en réemploi dans un bâti de la fin du IIe siècle avant notre ère sur le site d'Entremont. Sans doute initialement de la fin du Premier âge du Fer ou du début du Second ?

Nous avons déjà indiqué que les portiques linéaires doivent certainement disparaître après le milieu ou le troisième quart du IIe siècle avant notre ère. Ils cèdent alors la place au sein de quelques agglomérations à d'autres types de bâtiments, des salles fermées hypostyles intégrant un savoir-faire plus hellénique (colonnade axiale, chapiteau en pierre, grand appareil éventuellement) comme à Saint-Blaise au milieu ou dans le troisième quart du IIe siècle, espaces qui se retrouvent également à Glanum au début du Ier siècle avant notre ère (espace XXXII). À Ensérune, à la même époque, ce type d'espace public, en milieu proto-urbain, ne reprend plus les fonctions des anciens portiques régionaux. Ils paraissent davantage s'intégrer parmi les nouvelles pratiques culturelles et politiques des agglomérations. Un dernier exemple incomplet de portique à Nîmes, près de la source de la Fontaine, est daté du premier quart du Ier siècle. Il pourrait adopter, dans une technologie de type gréco-italique, l'aspect de la galerie ouverte sur un de ses côtés. Mais rien n'indique que le secteur conservé constitue un tout indépendant. Le portique pourrait tout aussi bien se développer sur deux ou trois côtés, autour d'un espace central ouvert.

Seule une vaste construction hypostyle de l'*oppidum* d'Entremont, pourvue d'un premier étage et édifiée au cours du dernier quart du IIe siècle (n° 13), paraît constituer une transition formelle, à défaut de fonctionnelle, entre le portique cultuel protohistorique et les premières salles publiques précédentes. Ce bâtiment à pans de bois, ouvert en rez-de-chaussée par un jeu de piliers sur une des grandes voies qui traversent l'agglomération, était pourvu d'une ou de plusieurs salles en étage, soigneusement décorées. L'édification utilise dans ses fondations de très nombreux éléments de portiques analysés précédemment. Si une dévolution collective est certaine au vu de son ampleur et de sa qualité architecturale, difficile en revanche de lui attribuer un rôle précis dans les manifestations et les assemblées de l'agglomération. Aucun élément de la statuaire du site n'a été découvert dans cet espace ou la rue mitoyenne. D'ailleurs ces œuvres étaient totalement détruites à cette époque (voir plus loin).

On ne saurait enfin lui attribuer une vocation première de nature cultuelle, si l'on excepte, au travers des amphores retrouvées en rez-de-chaussée, la pratique de libations. La présence de têtes humaines coupées, exposées à l'intérieur et en façade (voir le chapitre suivant), est certainement circonstancielle et découle de la reprise des conflits régionaux vers 100-90 avant notre ère, comme le suggèrent la stratigraphie du site et les textes anciens.

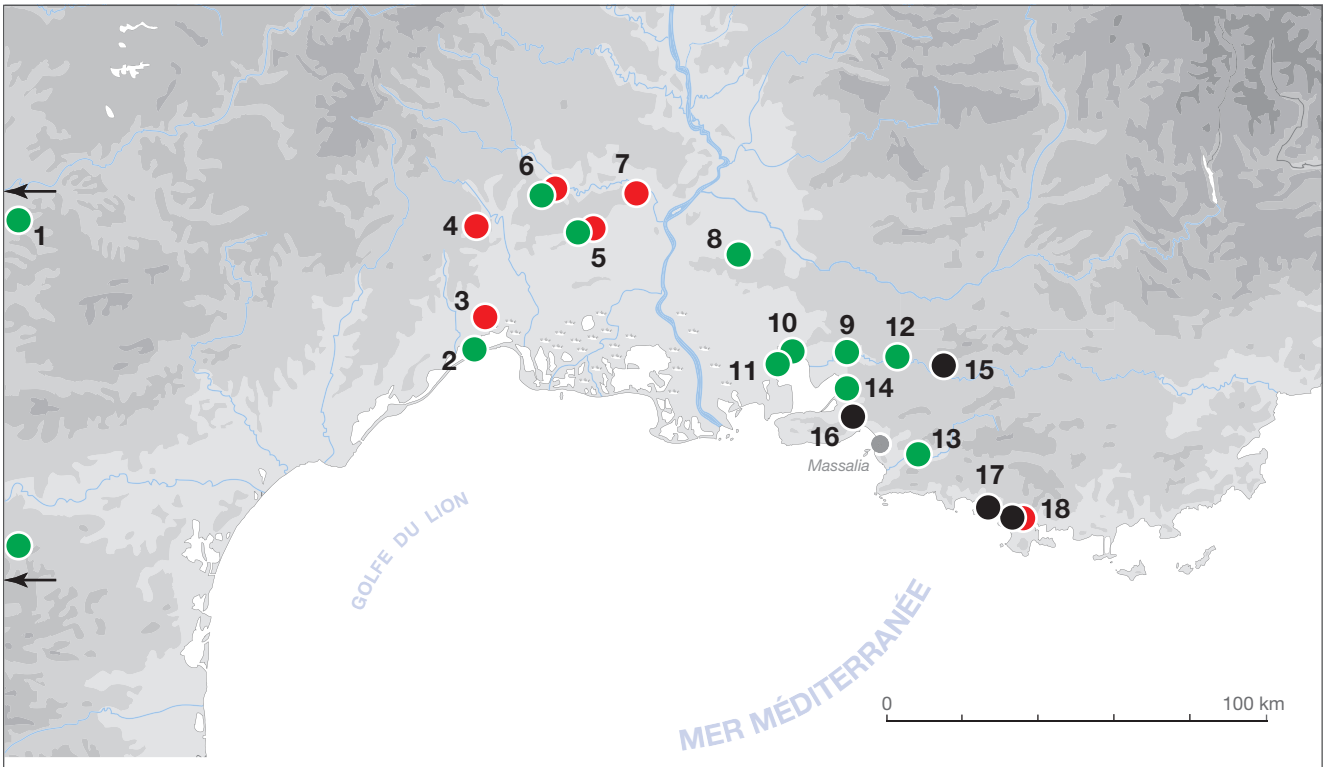
Photo de gauche
13. Détail de masques-reliquaires en bas-relief sur un pilier ou piédroit de porte d'une salle monumentale d'Entremont. Second ou troisième quart du IIe siècle avant notre ère.

La statuaire, une expression commémorative des élites

Parmi les documents les plus spectaculaires des pratiques cultuelles et de leurs rites figurent ceux de la sculpture réaliste de l'âge du Fer méridional. C'est aujourd'hui plus d'une quarantaine de réalisations travaillées pour l'essentiel en ronde-bosse, plus rarement en bas-relief, qui sont inventoriées (fig 15). Ces œuvres sont assez diversifiées, mais globalement axées sur la représentation d'un personnage masculin, le plus fréquemment un guerrier. La carte de répartition spatiale et chronologique présentée montre un puissant regroupement sur la basse vallée du Rhône et la Provence occidentale. Elle suggère également une succession de groupes ou « écoles ».

Ci-dessus
14. Détail d'un linteau de portique sans doute de la fin du Premier âge du Fer ou du début du Second, réemployé à la fin du IIe siècle avant notre ère sur l'*oppidum* d'Entremont. Encoche de fixation d'un masque-reliquaire et simulacre en relief dans le creux. Proposition de restitution graphique.

Tous les exemplaires connus sont en position secondaire ou en réemploi, mais quelques-uns proposent un contexte chronologique de découverte utile à la fixation d'un *terminus ante quem*. La plupart sont devenus de simples matériaux ou d'éventuels objets protecteurs au sein de constructions familiales ou collectives. Le problème de leur analyse et de leur datation initiale se complique également du fait d'une très longue conservation dans le temps. La présentation qui suit intègre les données archéologiques disponibles mais également celles d'un large comparatif européen. Des contradictions stylistiques et chronologiques se manifestent si l'on applique à la datation de la statuaire le seul apport des autres mobiliers, en particulier de la vaisselle céramique du site. Ce serait admettre qu'une œuvre sculptée, qui a nécessité souvent l'intervention d'un artiste spécialisé itinérant, aurait une même durée de vie moyenne qu'un lot de vases. Comme l'Antiquité gréco-romaine le révèle au travers de l'archéologie et des textes, les œuvres sculptées circulent et, dans la sphère religieuse, peuvent être très longtemps conservées et honorées. Les référentiels plus récents encore regorgent d'exemples. De telles distorsions archéologiques apparentes se retrouvent ainsi dans les sites de Roquepertuse et d'Entremont, comme elles peuvent se lire dans les contextes de découverte des bustes du



1 : Le Coutarel, Poulan-Pouzols (Tarn) ; **2 :** Saint-Sauveur, Lattes (Hérault) ; **3 :** Sextantio, Castelnau-le-Lez (Hérault) ; **4 :** Le Val de Crémal, Corconne (Gard) ; **5 :** Source de la Fontaine et Grézan, Nîmes (Gard) ; **6 :** Camp-Guiraud et Castelvielh, Sainte-Anastasie (Gard) ; **7 :** Le Marduel, Saint-Bonnet du Gard (Gard) ; **8 :** Glanum, Saint-Rémy de Provence (Bouches-du-Rhône) ; **9 :** Roquepertuse, Velaux (Bouches-du-Rhône) ; **10 :** Calissanne et Constantine, Lançon de Provence (Bouches-du-Rhône) ; **11 :** Castellan, Istres (Bouches-du-Rhône) ; **12 :** Pierredon, Eguilles (Bouches-du-Rhône) ; **13 :** Marseille, Les Baou de Saint-Marcel (Bouches-du-Rhône) ; **14 :** Plan du Clapier, Rognac (Bouches-du-Rhône) ; **15 :** Entremont, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) ; **16 :** La Cloche, Les Pennes-Mirabeau (Bouches-du-Rhône) ; **17 :** Le Mont-Garou, Sanary (Var) ; **18 :** La Courtine, Ollioules (Var).

15. Carte de distribution des œuvres de la sculpture protohistorique dans le Midi gaulois. Répartition par groupes chronologiques (les sites numérotés sont appelés dans le texte).

grand site aristocratique de Saint-Symphorien à Paule, dans les Côtes-d'Armor. Ces décalages, dont nous ferons état, peuvent atteindre un ou deux siècles, voire davantage dans l'exemple de Glanum (n° 8*)*. Ils soulignent surtout la volonté des familles ou des clans concernés de sauvegarder dans la durée ces œuvres porteuses de valeurs spirituelles, de veiller également à leur pérennité réelle ou légendaire, source ultérieure de la justification de leur domination et de leur pouvoir.

Analysés et publiés depuis une trentaine d'années, les exemplaires méridionaux se répartissent en trois étapes majeures, complétées de pièces plus singulières. Beaucoup, dès le Premier âge du Fer, présentent des traces de polychromie.

Les premières figurations de héros

C'est avec le phénomène de structuration des groupes sociaux et leur hiérarchisation qu'apparaissent les premières œuvres réalistes en ronde-bosse, conjointement au développement des stèles et des premiers portiques (fig. 15, points en rouge). D'emblée, la spécificité de ces réalisations est celle de l'hommage rendu au guerrier et sa survie par l'image l'élevant au rang de Héros après sa disparition.

C'est au moins dans la seconde moitié du VII^e siècle et la première partie du VI^e siècle qu'apparaissent plusieurs bustes de personnages casqués en Languedoc oriental. Il s'agit de figuration de têtes de guerriers hiératiques, aux yeux ouverts ou clos, disposés sur un socle bas. Dans certains cas, la présence d'une mortaise inférieure renvoie à une disposition honorifique en élévation sur un pilier. Ces bustes languedociens du Premier âge du Fer sont aujourd'hui au nombre de six répartis sur quatre sites. Quatre d'entre eux sont proches par le style de leur casque (à Sainte-Anastasie et Castelnau-le-Lez). Ils composent le « style de Sainte-Anastasie » (fig. 16 et 17). Ce sont en effet les deux exemplaires similaires de ce site qui sont les mieux conservés (n° 6). Exhumées en plein champ à Camp-Guiraud, les têtes sont couvertes d'un casque très enveloppant pourvu d'un ample cimier dont le panache déborde en crinière sur l'arrière du socle. De part et d'autre de cette coiffe sont figurées des trompes musicales, symboles de l'environnement tonitruant de leurs victoires passées ou des fêtes commémoratives lors des hommages rendus. Épaulières de cuirasse et torque désignent un guerrier de haut rang et une frise d'équidés, sa survie glorieuse dans l'Au-delà. Il a été proposé d'associer la présentation en élévation de ces bustes jumelés à un enclos funéraire ou à un lieu cultuel dépendant de la ferme d'une famille dominante. Les deux autres exemples, détériorés ultérieurement, proviennent de *Sextantio* à Castelnau-le-Lez (n° 3). La découverte en réemploi, dans une édification du début du V^e siècle au Marduel (Saint-Bonnet du Gard), d'un autre buste double ou plus précisément à deux têtes opposées (mais disparues) sur un même socle finement égrisé, confirme bien son appartenance au Premier âge du Fer, et sans doute à un sanctuaire avec stèles qui aurait pu précéder sur la colline l'habitat de la fin du VII^e siècle ou être contemporain des premiers aménagements du début du VI^e siècle (n° 7). Ces têtes, sans doute aussi disposées sur un pilier, étaient pourvues d'un

16. Un des bustes peints de Camp-Guiraud à Sainte-Anastasie. Première moitié du Premier âge du Fer.

17. Restitution graphique des décors incisés et peints sur l'un des bustes de Camp-Guiraud à Sainte-Anastasie. Première moitié du Premier âge du Fer.

torque et destinées à être observées sous plusieurs angles. La sculpture pourrait être plus ancienne que celle du « style de Sainte-Anastasie ». Un dernier buste, qui provient de Corconne, est également celui d'une tête masculine casquée, avec de manière ramassée la figuration en bas-relief des membres supérieurs ainsi que la présence suggérée d'un bouclier et d'une épée à bouterole (n° 4). Bien qu'originale et isolée, cette œuvre, malheureusement très dégradée, peut se rapprocher des bustes précédents et de leur chronologie, ou du plein VI^e^ siècle, voire du début du V^e^ siècle comme le suggèrent les auteurs de la notice.

Un autre ensemble de sculptures du Premier âge du Fer va reprendre le concept de la stèle anthropomorphe de Durenque, dans l'Aveyron, datée de l'extrême fin de l'âge du Bronze. Ce sont les torses ou statues-colonnes dont l'exemplaire le mieux conservé est celui du Grézan à Nîmes (n° 5). Conservé jusqu'à la taille, hiératique et les bras le long du corps, il est pourvu de sa cuirasse, avec plaques métalliques ventrales et dorsales décorées de type *cardiophylax* ainsi que d'un torque et d'un casque enveloppant à cimier et crinière proches de ceux de Sainte-Anastasie. Cette statue-colonne s'insère dans le style de Sainte-Anastasie, mais l'agrafe de ceinture à quatre crochets a déterminé aussi une proposition chronologique plus basse au début du Second âge du Fer (fin V^e^-début du IV^e^ siècle). Une statue-colonne similaire est également connue depuis 1854 dans le Var, sur le site de La Courtine à Ollioules (n° 18). Enfin, une autre sculpture du Tarn, encore proche du caractère ramassé de la stèle, est rattachée également au VI^e^ siècle dans son état initial. Il s'agit de l'œuvre en grès tendre du Coutarel à Poulan-Puzols (n° 1), avec coiffure en mèches torsadées et torque au cou. Elle aurait une très longue durée, avec des compléments figurés rapportés à la fin du Second âge du Fer ou à l'époque romaine.

C'est dans ce même mouvement languedocien de la seconde partie du Premier âge du Fer, influencé par les courants culturels italiques et ibériques, que s'insère une sculpture fragmentaire exceptionnelle découverte à Lattes (n° 2) (voir la notice) en réemploi dans une construction du III^e^ siècle avant notre ère. Il s'agit d'un personnage masculin, un genou à terre, pourvu d'une cuirasse à disques pectoral et dorsal, avec large ceinture à crochet. Une tunique à franges couvre ses cuisses. Les jambes sont protégées par des cnémides. Datée de l'extrême fin du VI^e^ siècle ou du début du suivant par comparaisons régionales et ibériques, cette sculpture, regardée comme la représentation d'un archer ou d'un porteur de lance, relève d'un savoir-faire bien plus évolué et d'une disposition étrangère au restant des œuvres méridionales du Premier âge du Fer. Elle aurait pu d'ailleurs s'insérer dans une composition lapidaire plus complexe.

Le réalisme plastique d'un archétype héroïque

C'est dans le contexte culturel des réalisations précédentes qu'émerge un nouveau groupe de sculptures différentes dans leur expression formelle, totalement dégagées du bloc de la stèle ou du pilier et bien plus réalistes dans leur plastique morphologique. Il s'agit de personnages masculins en ronde-bosse et en grandeur naturelle, assis en tailleur, pourvus d'une tunique courte et revêtus d'une cuirasse à large protection dorsale. Il a été montré récemment que certains sont également porteurs de l'épée ou tiennent en main un additif métallique (lame d'épée ou autre élément plus symbolique). La position frontale et hiératique de la composition exprime des personnages de haut rang dans l'attitude de l'accueil et de l'écoute. Cette disposition digne et attentive sera celle qui, jusqu'à la fin de l'âge du Fer méridional et même ultérieurement, symbolise le défunt héroïsé et semi-divinisé. Ces œuvres sont peintes, et les tuniques comme les cuirasses remarquablement décorées de motifs géométriques préalablement incisés. Le savoir-faire des réalisateurs de ces sculptures découle du développement des relations entretenues avec le milieu culturel grec de Marseille depuis au moins le milieu du VI^e^ siècle avant notre ère. C'est au sein de ce dernier que les artistes se seraient formés avant de reporter leur maîtrise technique et artistique vers leurs propres besoins expressionnistes. C'est ce que montrent d'ailleurs les emprunts de motifs grecs présents sur quelques sculptures, tels les encadrements d'acrotères aux angles des sièges

(à Glanum ou à Nîmes par exemple). C'est au total une trentaine d'exemplaires qui sont à ce jour répartis dans la seule basse vallée du Rhône (fig. 15, points en vert). Tous proviennent de réemplois architecturaux ou de réutilisations au sein de structures archéologiquement en place, mais incorporant des apports figurés antérieurs, parfois même bien plus anciens. Par comparaisons européennes, ces statues en grandeur naturelle sont attribuées à l'extrême fin du VI^e^ siècle et surtout au V^e^ siècle, peut-être encore au tout début du IV^e^ siècle avant notre ère. Mais d'autres choix chronologiques ont été avancés en fonction des contextes de découverte, au III^e^, voire au II^e^ siècle avant notre ère (voir les notices sur Nîmes ou Glanum).

Les éléments de statues découverts à Glanum pourraient être parmi les plus anciens, vers l'extrême fin du VI^e^ ou le début du V^e^ siècle (n° 8) (fig. 18, 19 et 20). Découvertes sous un sol augustéen, ces œuvres, peut-être déjà incomplètes de longue date, devaient être présentées en disposition centrale de chapelles édilitaires établies à la fin du II^e^ siècle avant notre ère près d'une porte d'accès au centre monumental de l'agglomération. En comparaison avec la statuaire du Second âge du Fer présentée ci-après, l'archaïsme stylistique est criant. Le décalage chronologique envisagé à Glanum ne peut

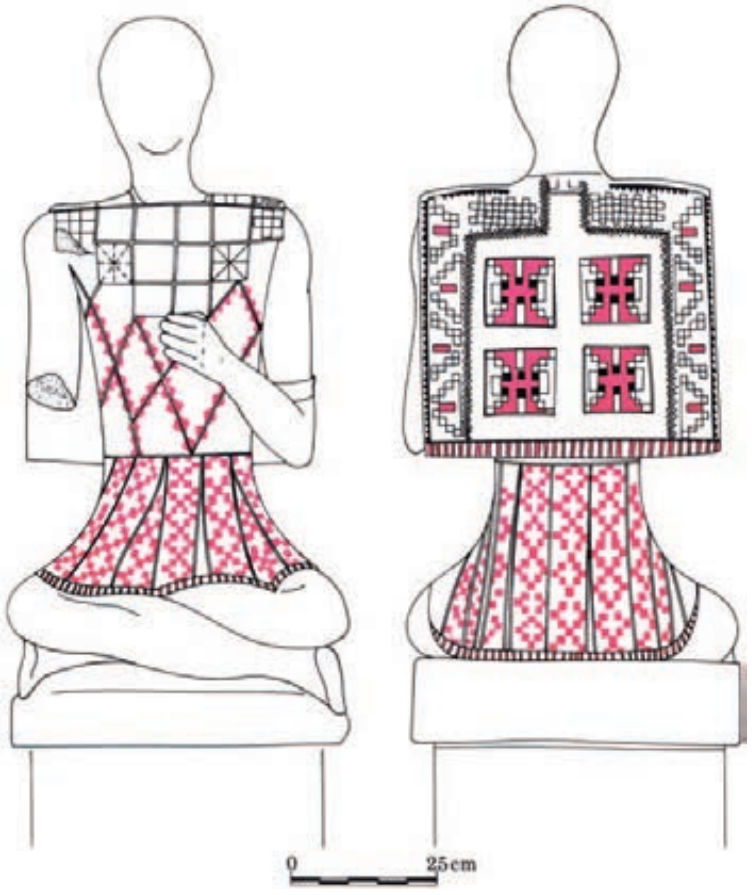
18. Une des statues de personnage masculin assis du site de Glanum. Socle avec acrotères aux angles.

19. Restitution graphique (hors couverture) d'un des édicules disposés près de l'accès au centre monumental de Glanum. Aménagement sans doute vers la fin du II^e^ siècle avant notre ère, avec le réemploi de stèles (couchées) et d'une statue datant de l'extrême fin du Premier âge du Fer.

s'expliquer que par la succession de contextes différents durant trois siècles et demi, au gré des générations et des branches familiales dominantes, la sacralisation et la connotation des œuvres s'amplifiant au fil du temps. Un tel processus rend bien compte des caractères puissamment conservateurs de l'aristocratie méridionale et plus précisément ici, en bordure de ce centre de conception architecturale gréco-italique, d'un glissement des anciennes valeurs guerrières vers l'affirmation d'un lignage familial indigène noble. C'est aussi le site de Roquepertuse et ses installations de la première moitié du III^e^ siècle qui a donné un ensemble remarquable d'une dizaine d'œuvres fragmentaires, également privées de leur tête (n° 9) (fig. 21-22). Plusieurs autres statues isolées sont répertoriées dans les Bouches-du-Rhône comme à Lançon-de-Provence (n° 10), Rognac (n° 14), Éguilles (n° 12), Istres (n° 11) et même près de Marseille, aux Baou de Saint-Marcel (n° 13). Deux exemplaires sont présents dans le Gard, à Castelvielh de Sainte-Anastasie (n° 6) et sur le site de Villa Roma à Nîmes (n° 5). Il a été souligné que ces œuvres du « style de Roquepertuse » montrent des mains différentes et se répartissent sans doute en plusieurs étapes évolutives sur la période chronologique proposée.

20. Restitution picturale d'une des statues de personnage masculin assis du site de Glanum.

21. Statue B de personnage masculin assis du site de Roquepertuse. Le fond incisé de la décoration des vêtements et de la cuirasse est parfaitement lisible.



22. Restitution graphique de la statue B de Roquepertuse.

L'expressionnisme baroque du Second âge du Fer

Un dernier ensemble de sculptures en ronde-bosse est présent dans la basse vallée du Rhône dès la fin du IVe siècle avant notre ère. La répartition des quatre sites de découverte (fig. 15, points en noir) montre leur regroupement autour de Marseille grecque, sur les territoires des peuples salyens. Seuls deux des sites fournissent des informations, soit sur la possible disposition des œuvres, soit sur la période de leur destruction. Il s'agit des habitats de La Cloche aux Pennes-Mirabeau (n° 16) et d'Entremont à Aix-en-Provence (n° 15). Ce groupe provençal, fort de 26 à 28 personnages individualisés, est concentré pour l'essentiel dans ce dernier site, source principale de notre connaissance.

Ces réalisations du Second âge du Fer ont désormais une thématique plus diversifiée même si les attitudes des personnages découlent directement de celles du groupe précédent. Il en est ainsi de la position assise, jambes croisées, pour la présentation primordiale du sujet héroïsé. Mais ce qui est nouveau, c'est l'hyperréalisme de ces sculptures qui montrent non seulement les héros guerriers pourvus de tous leurs armements et bijoux, mais également de membres de leurs familles tout aussi luxueusement pourvus.

Le site d'Entremont est exceptionnellement riche par le regroupement des œuvres en une aire restreinte vers une des entrées de l'*oppidum* (fig. 23-30). Le contexte stratigraphique précise qu'elles ont été volontairement détruites vers 125 avant notre ère. Elles étaient préalablement exposées à couvert dans des édicules près du lieu de découverte sans doute dès le milieu du IIe siècle. La diversité des factures suggère un rassemblement circonstanciel d'œuvres régionales en ce lieu, à l'amorce des conflits avec Marseille et des premières interventions romaines sur la côte provençale. Les parures et les armes figurées se rapportent à des objets connus en Europe occidentale de l'extrême fin du IVe siècle au début du IIe siècle. La vingtaine de sculptures reconstituées est composée de figurations en ronde-bosse, mais aussi de scènes d'offrandes en bas-relief. On isolera par ailleurs des bas-reliefs allégoriques relevant d'un discours eschatologique présent sur des éléments architecturaux découverts très anciennement. Ces figurations sur piliers ou piédroits (d'un bâtiment non découvert, antérieur à 125 ?) retracent en trois phases la vie glorieuse des héros à leur présence ultérieure parmi les vivants sous l'exposition de masques-reliquaires (voir la notice).

23. Buste d'un héros assis de l'*oppidum* d'Entremont. Il est revêtu de sa tunique et d'une cotte de mailles, avec torque et bijoux. Il porte une épée au côté droit. IIIe siècle avant notre ère.

Détail du buste : sous son bras droit apparaît la poignée à pommeau trilobé de son épée.

Parmi les réalisations en ronde-bosse, la moitié se rapporte à des personnages masculins en grandeur naturelle, assis en tailleur et en tunique courte, porteur d'une cotte de maille, de l'épée au côté droit et de bijoux, de bracelets et parfois d'un torque. Ces sujets sont des guerriers dont la vaillance au combat est soulignée par les simulacres des têtes prélevées à l'issue des combats. Au travers de ces héros figurés, réels ou légendaires, les familles ou les clans veulent exhiber leur richesse et leur puissance. Le luxe du détail réaliste, appuyé par une vive polychromie, montre globalement le goût du baroque de cette classe aristocratique régionale et son besoin d'affirmation. Plusieurs têtes retrouvées confirment bien le sens de l'individualisation de chaque œuvre. Les personnages ne sont pas casqués ou seulement porteurs d'un riche bandeau honorifique. Avec la présence ou non du torque, cette coiffure souligne les nuances apportées par les artistes à la différenciation des sujets traités et aux détails propres à leur rang. Par ailleurs, l'absence de plaque inférieure suggère que ces œuvres ne sont sans doute plus disposées isolément sur des piliers mais au sein de compositions plus complexes. Les habitats varois du Mont-Garou à Sanary (n° 17), de La Courtine à Ollioules (n° 18), ou celui de La Cloche, aux Pennes-Mirabeau (n° 16) dans les Bouches-du-Rhône présentent des éléments similaires.

L'autre moitié des exemplaires exhumés appartient à des créations nouvelles dans la grande statuaire de la Gaule méridionale. Ce sont d'abord des sujets féminins assis sur un siège bas, genoux relevés, revêtus luxueusement d'une tunique, d'un manteau, aussi d'un voile à franges recouvrant la tête. Ces femmes, chaussées de sandales, sont disposées sur une grande dalle de base. Elles portent de riches bijoux (colliers, bracelets et boucles d'oreille) et des vêtements tissés décorés. Au moins deux d'entre elles tiennent à bout de bras, dans leur main gauche, une situle qui repose devant leur genou. On lira dans ce dispositif le signe de la participation de ces dernières aux rituels développés autour des héros familiaux ainsi qu'aux libations votives. Avec les quatre exemples féminins d'Entremont, deux autres sont connus au Mont-Garou et à La Courtine. L'autre grande nouveauté réside dans la présence de groupes équestres. Les éléments de chevaux et de leurs cavaliers appartiennent au minimum à cinq œuvres monolithes pratiquement en grandeur naturelle. Le cavalier casqué (une tête retrouvée) tient d'une main les rênes de sa monture et un bouclier ovalisé du côté gauche. Paré aussi d'une cotte de mailles, il est revêtu d'un manteau rejeté dans son dos et porte des bottines fermées, à lacets. Tenue du cavalier et harnachement de la monture sont très détaillés et peints. Ces œuvres exceptionnelles ne sont connues qu'à Entremont. Elles confortent la valeur du héros, en reprenant le thème désormais traditionnel du cheval guidant le défunt vers un Au-delà radieux, tout en assurant le visiteur de la continuité de sa lignée. Il a été suggéré qu'une part de ces œuvres pouvait être mise en scène par regroupements des trois formes sculpturales au sein de grands édicules. Enfin, deux blocs architecturaux représentent une scène votive en bas-relief. Sur l'exemplaire le mieux conservé, deux personnages sont en position de l'orant et tiennent chacun une offrande sacrificielle, sans doute un chevreau. Cette scène souligne l'existence de pratiques dévotionnelles et sacrificielles auprès des héros divinisés.

Cette grande sculpture, pour l'essentiel des III^e^ et début du II^e^ siècles, disparaît de la région provençale après les interventions romaines de 124-123. L'exemplaire découvert dans un horizon de destruction du milieu du I^er^ siècle avant notre ère au sein du village de La Cloche, dépendant de Marseille grecque, relève de la persistance en quelques lieux du goût pour ce mode d'expression par-delà les puissantes transformations culturelles et politiques en cours.

24. Tête isolée d'un héros assis de l'*oppidum* d'Entremont. Elle révèle le soin extrême apporté au rendu du détail de la chevelure. Les traces de peinture sont encore très nettes dans la partie haute du cou. III^e^ siècle avant notre ère.

Statuaire du site d'Entremont

25. Fragment d'une tête féminine isolée. Elle montre le soin des finitions anatomiques, de l'aspect de la peau ainsi que de la boucle d'oreille.

26. Une des têtes féminines isolées, revêtue de son voile qui descend dans le dos. Des traces de peinture sont lisibles.

27. Bloc architectural décoré sur une de ses faces par une scène d'offrandes sacrificielles (chevreau ?). Découvert parmi les fragments de la statuaire. Traces de peinture bien conservées. III[e] siècle ou trois premiers quarts du II[e] siècle avant notre ère.

28. Tête isolée d'un héros assis. On note le soin extrême apporté au rendu de la chevelure et au bandeau honorifique qui la surmonte. III[e] siècle avant notre ère.

29. Tête isolée appartenant sans doute à un cavalier. La terminaison bouletée du casque, finement détaillé, a disparu. Les traces de peinture sont nettes sur le visage et le cou. III[e] siècle ou début du II[e] siècle avant notre ère.

30. Une des têtes coupées tenue en main sur son genou droit par l'un des héros assis. III[e] siècle avant notre ère.

Le nord-est de la Péninsule Ibérique

Les sociétés ibériques, quelques considérations sur l'art et la religion

La culture ibérique constitue une réalité plurielle, car des peuples différents ont été regroupés sous une même dénomination qui prend uniquement sens dans le cadre géographique de la zone méditerranéenne de la Péninsule Ibérique et à l'intérieur de la période chronologique qui s'étend du VI^e^ siècle avant notre ère à la conquête romaine. Des Pyrénées à l'Andalousie, il est possible de distinguer plusieurs aires culturelles, qui coïncident souvent avec les peuples évoqués dans les sources écrites. Si le foyer de la culture ibérique proprement dite est à placer dans la région du sud-est, qui a reçu des influences de la culture tartessienne de la période précédente, les peuples septentrionaux ont un substrat culturel différent, d'origine transpyrénéenne.

Aux substrats culturels divers s'ajoutent les contacts, de nature et d'intensité variée, avec les marchands de la Méditerranée orientale, Phéniciens et Grecs pour l'essentiel. Les premiers, installés dans les régions méridionales, ont exercé une grande influence sur les populations locales, tout comme les seconds, avec la fondation de colonies dans l'extrême nord-est péninsulaire. Cette dichotomie, sud phénicien et nord grec, est toutefois à relativiser, car les études récentes soulignent, d'une part, l'ampleur du commerce phénicien, puis punique, dans l'ensemble du littoral ibérique et, d'autre part, le poids des influences helléniques aussi bien dans les régions septentrionales que dans le sud-est, sous ascendant phénicien.

Cette diversité et ce mélange d'influences méditerranéennes contribuent à brouiller les pistes au moment de tenter d'établir les origines, les influences et les styles de l'art ibérique (Rouillard 2007). Cet art, au-delà d'emprunts orientaux évidents, se caractérise par sa grande originalité, permettant de mesurer le développement et la richesse culturelle des sociétés indigènes. Depuis la fin du XIX^e^ siècle, avec la découverte de la Dame d'Elche, les vestiges de l'art ibérique n'ont cessé d'augmenter et le corpus actuel comprend plusieurs dizaines d'œuvres si l'on considère uniquement la sculpture en ronde-bosse. Ce corpus est concentré en majorité dans le sud-est péninsulaire, sans que cela signifie que la sculpture soit absente de l'Ibérie septentrionale (Sanmartí 2007). Pourtant, force est de constater le décalage existant entre nord et sud en matière de sculpture.

L'importance, dans tous les territoires ibériques, des expressions artistiques liées au pouvoir d'une élite guerrière contribue à donner une certaine unité à des zones culturellement diverses. Ces manifestations sont à la fois politiques et religieuses, car elles sont fondées sur l'héroïsation de grands personnages qui font l'objet d'un culte. Ce phénomène, lié au renforcement du pouvoir des élites, s'insère dans un processus d'urbanisation et de territorialisation des communautés ibériques, où l'appropriation des espaces et la construction des paysages utilisent des symboles liés au pouvoir. Cette situation, perceptible depuis le VI^e^ siècle avant notre ère, est particulièrement évidente pendant les IV^e^ et III^e^ siècles sur l'ensemble du littoral. Si, dans les régions méridionales, une évolution – du prince à l'aristocrate, pour simplifier – ressort nettement au moment du passage du Premier au Second âge du Fer, il n'en est pas de même dans la zone septentrionale, où les éléments sont plus réduits pour cette époque (Graells 2010).

La lecture des ensembles sculptés du sud péninsulaire montre que les fonctions du héros aristocratique sont la guerre, la chasse et la procession solennelle, activités qui fondent son rôle social et sa légitimité politique (Ruiz 2008, 796-802). Cette idéologie, que l'on rencontre sous des formes diverses dans d'autres cultures méditerranéennes et européennes, est également perceptible dans le nord-est ibérique, comme l'attestent les sculptures et les stèles ainsi que les crânes humains, associés à des armes, présents sur un certain nombre de sites. Les manifestations de l'idéologie guerrière et héroïque sont ici proches de celles évoquées

précédemment pour le monde celtique, ce qui souligne les spécificités culturelles des régions septentrionales.

Cette mainmise des élites sur les activités cultuelles évolue au cours des IVe et IIIe siècles avant notre ère, en parallèle avec l'urbanisation des agglomérations et l'organisation politique des territoires. Le développement des structures du pouvoir explique l'apparition d'espaces sacrés qui sont ouverts à l'ensemble de la communauté et non plus aux seuls aristocrates et à leurs clientèles, comme en témoigne la découverte de sanctuaires publics en contexte urbain, organisés autour de temples à architecture plus ou moins développée. Pourtant, le phénomène est de faible ampleur jusqu'à la conquête romaine et une ambiguïté demeure dans le domaine du sacré entre privé et public, traduisant une évolution très lente vers l'adoption de structures religieuses proprement civiques.

Les images au service du pouvoir et des espaces du pouvoir

Les sculptures en ronde-bosse d'Ibérie septentrionale, des Pyrénées à l'Èbre, correspondent en majorité à des figures animales, mais leur nombre est réduit et de faible qualité technique au regard du sud-est péninsulaire, où la statuaire est abondante et diversifiée (Olmos, Rouillard 2002). On connaît aujourd'hui une dizaine de sculptures zoomorphes, la plupart issues de découvertes isolées, ce qui limite l'approche chronologique et fonctionnelle des œuvres (Sanmartí 2007). Les animaux représentés sont le lion et, dans une moindre mesure, le cheval. Le premier se rencontre plutôt près du littoral, tandis que le second est présent en Catalogne intérieure et dans la vallée de l'Èbre, où les stèles décorées avec des représentations de cavaliers sont aussi les plus fréquentes.

Deux sites de la côte catalane, Mas Castellar de Pontós et Turó de Ca n'Oliver à Cerdanyola del Vallès, apportent des informations permettant d'approcher l'utilisation de l'image du lion. Le site de Pontós, dans le proche arrière-pays de la colonie d'*Emporion* (Ampurias), a été occupé depuis la fin du VIIe siècle avant notre ère, mais l'établissement fortifié, d'un hectare environ, date, lui, du début du Ve siècle avant notre ère (Pons *et al.* 2005). Le mur d'enceinte a été démonté vers 400, action qui s'accompagne d'un changement dans la fonction du site, car le stockage de céréales dans des silos devient l'activité principale de l'établissement. Les fouilles récentes ont mis au jour un fragment de sculpture, taillé dans une pierre locale et identifié à la partie avant d'un corps de lion, avec des stries parallèles incisées qui évoquent son ossature (Pons, Ruiz de Arbulo, Vivó 1998) (fig. 31). Ce fragment a été découvert, avec six autres blocs taillés sans décor, dans le niveau de destruction d'une pièce d'habitation accolée à la muraille et située à peu de distance de l'entrée, suggérant que le lion était exposé près de la porte. Le contexte archéologique permet de proposer une datation au Ve siècle avant notre ère. La chronologie du lion est donc ancienne, comme c'est le cas d'autres représentations zoomorphes du sud-est péninsulaire (Chapa 1985, 137-140). La proximité avec *Emporion* suggère une influence grecque, la colonie ayant pu véhiculer une iconographie qui s'est répandue dans l'arrière-pays. En ce sens, il faut signaler la découverte ancienne, dans la *Palaiapolis*, d'un fragment de relief qui représente deux sphinx affrontés, soit des animaux fantastiques dotés d'un corps de lion (Aquilué *et al.* 1999, 23-28).

Trois fragments sculptés correspondant à deux ou trois lions ont été également mis au jour à Turó de Ca n'Oliver, un établissement fortifié de 1,6 hectare de superficie qui domine la vallée du Besós, à l'arrière du littoral (Francès *et al.* 2005). Le site, d'occupation ancienne, a été fortifié vers la fin du Ve siècle avant notre ère, moment de construction d'îlots d'habitation qui renferment des maisons simples et d'autres plus étendues pouvant appartenir à des familles aisées. Le site a été réaménagé à la fin du IVe siècle avant notre ère, ce qui a entraîné la construction d'une nouvelle fortification et la monumentalisation de l'entrée. C'est dans la proche périphérie sud-ouest du site, *extra muros*, qu'un décapage du terrain mit au jour en 1969 les sculptures animalières, localisation qui suggère une exposition des lions près de la muraille et de l'entrée, comme c'était le cas à Pontós. Les fragments de sculpture,

31. Fragment de sculpture de lion découvert à Mas Castellar de Pontós.

taillés dans une pierre locale, correspondent d'abord à deux arrière-trains de lion, l'un très mal conservé, en position couchée probablement (Barrial, Francès 1985) (fig. 32). Un autre fragment correspond aux pattes antérieures d'un lion, avec les doigts et les griffes bien indiqués, en position allongée sur un socle. Les sculptures sont stylisées, avec des corps arrondis massifs et sans indication de la musculature, et elles pourraient dater des V^e^ et IV^e^ siècles avant notre ère (Chapa 1985, 137-140).

D'autres sculptures zoomorphes sont d'interprétation délicate, ainsi l'animal découvert dans un lieu incertain de l'embouchure de l'Èbre (Gimeno 1974) ou les lions d'Aumes et de Mailhac, au nord des Pyrénées (Gailledrat, Bessac 2000). Ce dernier, de facture également stylisée, a été mis au jour dans le site du Traversant, un habitat situé au pied de l'*oppidum* du Cayla et qui concentre l'occupation durant le Premier âge du Fer. La sculpture avait été déposée à l'intérieur d'une fosse ouverte au milieu de l'habitat ; il s'agit donc d'un dépôt secondaire, ce qui complique l'interprétation et la datation de l'œuvre.

Les lions découverts répondent à une iconographie orientalisante, ce qui suggère que l'emprunt a pu concerner aussi les fonctions assignées à ces animaux dans les civilisations orientales. Le lion est l'animal emblématique de la protection, qui possède également un rôle de symbole social et héroïque, caractères susceptibles d'expliquer son exposition près des remparts et des entrées, comme le montrent les cas connus. À titre de comparaison, le lion de l'Alcudia d'Elche, dans le sud-est, a été également découvert près de la muraille. Le lion pouvait ainsi protéger l'espace clos par une fortification et souligner en même temps la puissance de l'établissement qu'il était censé surveiller, ce qui lui confère une fonction de marqueur des espaces du pouvoir. Les crânes cloués aux portes des *oppida* pourraient avoir une fonction semblable, s'agissant toujours de marquer les espaces du pouvoir et d'annoncer la présence des élites guerrières.

Si aucun lion n'a été découvert dans la vallée de l'Èbre, on connaît en revanche deux chevaux en pierre en provenance du site El Palao d'Alcañiz, datés des III^e^-II^e^ siècles avant notre ère (Marco 1976-1978) (fig. 33). Les sculptures ont été mises au jour au contact de la muraille, ce qui permet de proposer à nouveau une exposition sur ou près du rempart. Le cheval a joué un rôle de première importance dans la définition du statut des groupes aristocratiques ibériques depuis le V^e^ siècle avant notre ère, comme l'attestent les ensembles sculptés du sud-est (Quesada 1998), c'est pourquoi son utilisation pour identifier un site de prestige est plausible. Cette même fonction de marqueur est, par ailleurs, attachée aux stèles décorées, très fréquentes dans cette région du Bas Aragon et qui développent une iconographie essentiellement guerrière. Elles ont été longtemps datées des II^e^ et I^er^ siècles avant notre ère, mais l'abandon vers 200 avant notre ère de certains sites où elles sont présentes indique que leur origine serait antérieure (Moret *et al.* 2007, 254).

32. Sculptures de lion découvertes à Turó de Ca n'Oliver (Cerdanyola del Vallès).

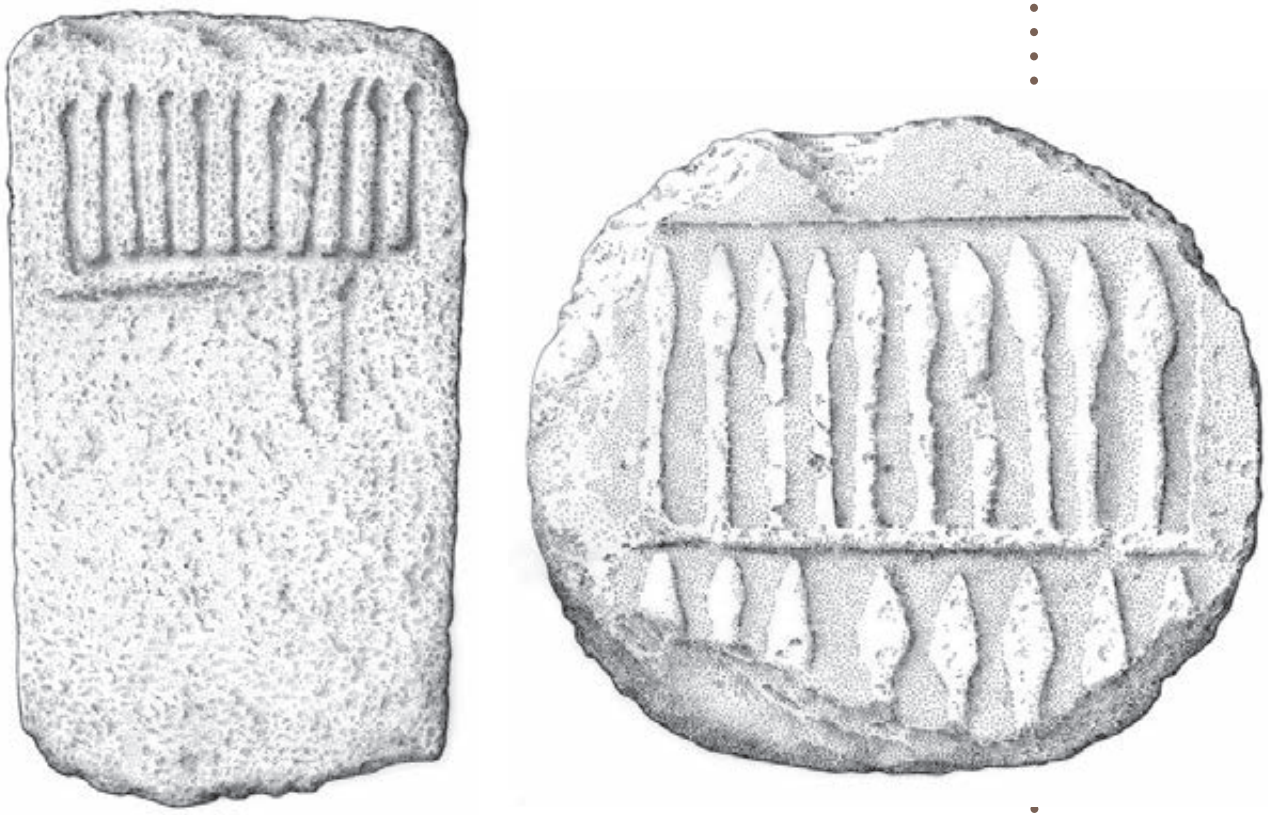
33. Sculpture de cheval découverte à El Palao (Alcañiz).

Les stèles ont pour leur part été traditionnellement considérées comme funéraires, mais l'absence de nécropoles ou de sépultures isolées dans leur environnement immédiat a encouragé d'autres interprétations (Beltrán 1996, 175-178). Ainsi, leur localisation préférentielle aux abords des sites fortifiés, soit près des murailles, soit dans leur proche périphérie, parfois à quelques centaines de mètres de l'enceinte et à proximité des chemins d'accès, a conduit à proposer la fonction de marqueur de l'espace contrôlé par une agglomération. Il est vrai toutefois que les images représentées mettent en scène des exploits guerriers et des symboles qui renvoient à l'héroïsation de grands personnages et, par conséquent, à un contexte funéraire. L'originalité du dispositif réside probablement dans l'utilisation des stèles comme jalons commémoratifs (Burillo 2001-2002, 180-185), consacrés à des guerriers héroïsés, qui légitimaient à la fois le pouvoir des élites et leurs prérogatives territoriales. C'est précisément au III^{e} siècle avant notre ère que l'évolution du peuplement du Bas Aragon permet de cerner le passage d'un modèle villageois à un système hiérarchisé, avec l'émergence d'agglomérations qui concentrent le pouvoir et où résident les élites (Moret *et al.* 2007). La monumentalisation des fortifications confirme ce rôle d'espaces du pouvoir, comme à San Antonio de Calaceite, où les stèles sont nombreuses.

Les représentations de l'idéologie aristocratique

Les stèles, fréquentes dans le Bas Aragon, sont aussi présentes dans le secteur côtier et en Catalogne intérieure (Sanmarti 2007). Le décor, incisé ou en relief, permet d'établir une distinction entre les stèles du littoral, avec des motifs simples et répétitifs, et celles de l'intérieur et de la vallée de l'Èbre, avec des compositions plus élaborées. La figuration est sommaire, mais l'iconographie s'avère d'une grande richesse pour cerner les thèmes privilégiés et les relier à un contexte social et politique.

Les stèles du littoral représentent souvent des frises de lances, soit comme motif unique (par exemple sur les deux exemplaires découverts en réemploi sur le site de Sant Sebastià de la Guarda à Palafrugell (Badia 1988) (fig. 34) ou sur la stèle de Rubi) (fig. 35), soit accompagnées d'autres symboles comme le disque solaire ou la rosette et le croissant lunaire (stèle de Can Peixau, Badalona). De chronologie sans doute plus tardive sont les stèles où les lances s'accompagnent d'inscriptions en langue ibérique. Les frises de lances, fréquentes également dans le Bas Aragon, ont été rapprochées du texte d'Aristote (*Politique*, VII, 2, 11, 1324b) sur les Ibères, qui fichaient autour de la tombe du guerrier autant d'« obélisques » (pointes de lance) que d'ennemis tués au combat (Quesada 1994). D'après cette interprétation, les lances peuvent faire référence aux ennemis vaincus.



34. Stèles de Sant Sebastià de la Guarda (Palafrugell).

L'iconographie est certainement plus complexe dans le secteur intérieur et dans la vallée de l'Èbre. Trois stèles sont particulièrement intéressantes, celles de Palermo (Caspe), d'El Palao (Alcañiz) et de Vispesa (Tamarite de Litera). Dans la première, la scène narrative supérieure montre un guerrier armé à cheval et, à ses pieds, un animal transpercé d'une lance et une figure humaine, probablement un ennemi tué ; la partie inférieure comprend des frises de lances (fig. 36). La stèle d'El Palao présente, à l'intérieur d'un cadre bordé d'un motif géométrique, un cavalier armé d'une lance et d'un petit bouclier rond et, en dessous, le corps mutilé d'un ennemi entouré de trois vautours et d'un chien (fig. 37). Dans la partie supérieure gauche se trouve une main droite de grande dimension, interprétée comme une main coupée (mains-trophées des ennemis vaincus comme le suggère un texte de Diodore ?). Le monument de Vispesa, car le décor concerne plusieurs faces de la pierre, n'est que très partiellement conservé (Garcés 2007) (fig. 38). Le fragment le plus important comprend des mains coupées et une inscription en langue ibérique qui fait le tour de la face principale et qui sépare, au centre, deux champs quadrangulaires. Dans le champ supérieur il y a deux mains et un animal (vautour ou griffon) qui tient un corps humain séparé en deux, sans tête ni mains ; dans le champ inférieur, la présence d'un bouclier rond et d'une lance permet de restituer un guerrier. Un autre fragment conservé montre deux chevaux au pas et une épée de grande taille, qui peut symboliser la victoire. Le monument, à caractère commémoratif, a été daté de la première moitié du II^{e} siècle avant notre ère.

Les stèles mettent l'accent sur le guerrier victorieux et sur le corps mutilé de l'ennemi vaincu, souvent entouré de vautours. Il y a donc une volonté de représenter le moment qui suit le combat, le moment de la victoire et du trophée de guerre. Les frises de lances insistent sur le même thème, le nombre d'ennemis tués ou de victoires remportées. Ces représentations, qui mettent en scène l'élite guerrière ibérique, exaltent donc le pouvoir et la guerre qui, précisément, légitime ce pouvoir. Elles ont probablement été érigées pour commémorer des morts prestigieux, des guerriers héroïsés, qui sont tous des cavaliers.

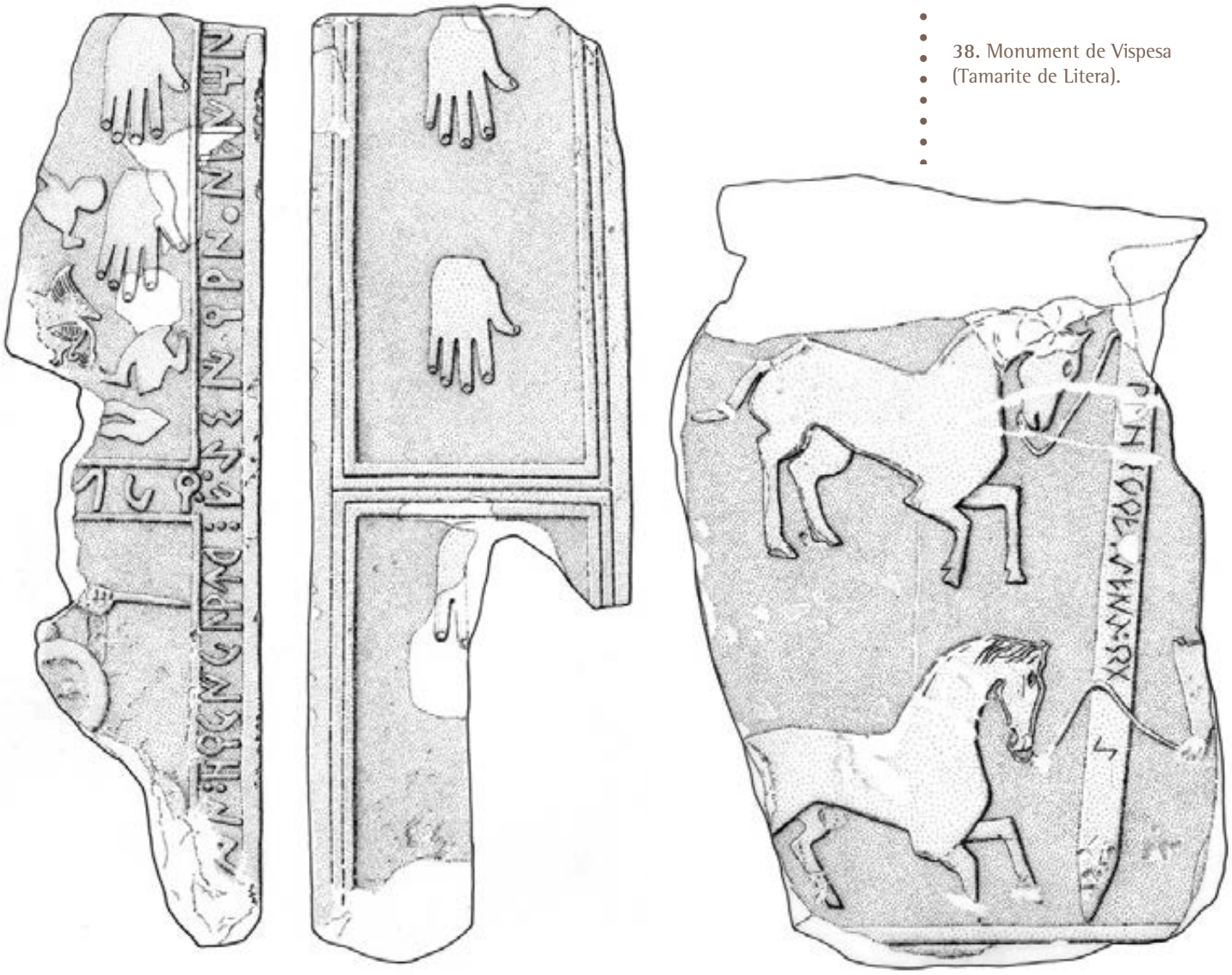
La sculpture anthropomorphe en ronde-bosse est rare et tardive dans les régions septentrionales, à quoi s'ajoute la difficulté de savoir si elle est de filiation ibérique ou déjà romaine, intégrant des éléments de type italique (Rodà 1998). Toutefois, une découverte effectuée à Sant Martí Sarroca (Barcelone) mérite une attention particulière (fig. 39), en raison des rapprochements qui peuvent être faits avec la statuaire du sud de la Gaule (Guitart 1975). Il s'agit d'une sculpture découverte en plusieurs fragments à l'intérieur d'un silo détruit lors

De gauche à droite
35. Stèle de Rubi.
36. Stèle d'El Palermo (Caspe).

37. Stèle d'El Palao (Alcañiz).

de la réalisation de travaux, lequel contenait aussi du mobilier céramique préromain et romain très mélangé. La sculpture représente un personnage masculin assis probablement en tailleur sur un siège ou un trône. Il est vêtu d'une tunique courte et semble porter une épée ; la tête n'est pas conservée. Les faces latérales du siège sont ornées de têtes en relief, en position frontale avec des visages stylisés et stéréotypés, les yeux fermés. Les parallèles se retrouvent dans le domaine celtique, ce qui souligne le caractère exceptionnel de l'œuvre, qui a été datée des III^e^-II^e^ siècles avant notre ère. Il n'en demeure pas moins que la découverte récurrente, dans les sites de la côte catalane, de crânes et d'armes relevant de pratiques guerrières et héroïques rapproche culturellement cette zone de la Celtique méridionale. En Catalogne, ces vestiges n'ont toutefois jamais été découverts en association avec des statues.

Le personnage assis représente un guerrier en majesté et les têtes peuvent correspondre soit à des ancêtres, soit à des ennemis vaincus, ce qui renvoie aux séries iconographiques analysées précédemment, qui situent le guerrier au sommet de la hiérarchie sociale et politique. Malheureusement, l'absence de contexte archéologique empêche de connaître le lieu d'exposition de cette statue.



38. Monument de Vispesa (Tamarite de Litera).

39. Sculpture de Sant Martí Sarroca (Barcelone).

Des espaces cultuels privés aux sanctuaires et temples publics urbains

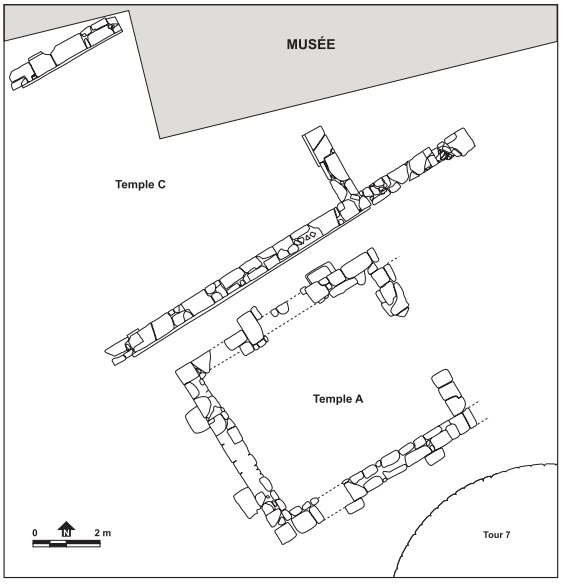
Les pratiques cultuelles se déroulent essentiellement dans un cadre privé dans le monde ibérique, ce dont témoignent les vestiges mis au jour dans différents sites (voir le chapitre 3). Cette emprise du privé sur le sacré est particulièrement évidente dans le cas des maisons de chef, qui concentrent les signes ostentatoires liés au statut et les manifestations héroïques et rituelles, par exemple sur l'*oppidum* d'Ullastret ou dans les sites aristocratiques de Pontós et de Calafell. L'élite ajoute les prérogatives religieuses aux prérogatives sociales, politiques et militaires ; c'est pourquoi le fait religieux est circonscrit dans la sphère privée, très influencé par l'idéologie aristocratique.

La colonie grecque d'*Emporion* a intégré très tôt des sanctuaires publics dans sa structure urbaine, depuis au moins le V^e^ siècle avant notre ère dans la partie méridionale de la *Neapolis* (Sanmartí, Castanyer, Tremoleda 1992) (voir le chapitre 4). Ce modèle d'espace sacré n'a pas été adopté tout de suite par les sociétés indigènes, en raison des particularités de leur structure sociale et politique. C'est seulement à une époque plus tardive que l'on constate l'érection de temples dans le proche arrière-pays de la colonie, comme à Ullastret. Si l'existence d'un temple daté du milieu du IV^e^ siècle avant notre ère a été proposée, son identification n'est pour le moment pas assurée. En revanche, les fouilles anciennes ont mis au jour, au sommet de la colline, deux temples, l'un plus grand que l'autre, datés de la seconde moitié du III^e^ et du début du II^e^ siècle avant notre ère (Casas *et al.* 2005) (fig. 40). Le plan est similaire, composé d'un porche *in antis* et d'une salle principale, et l'architecture est soignée, utilisant de blocs bien taillés et des sols recouverts d'*opus signinum*. La découverte alentour des blocs moulurés atteste l'existence de corniches décorées, ce qui souligne la monumentalité des bâtiments. Ces temples sont indubitablement de type méditerranéen, plus précisément d'influence hellénique. Devant le grand temple, une citerne était intégrée dans le dispositif cultuel, mais il n'y a pas de traces d'autel. Cet ensemble de constructions était probablement inséré dans un *temenos* (espace sacré). On ignore quelles sont la ou les

divinités qui y étaient honorées. Parmi les objets découverts, il faut citer un lot de masques en terre cuite, qui renvoient à des cultes mal connus (voir la notice).

Jusqu'à l'embouchure de l'Èbre, aucun autre sanctuaire ou temple public n'est connu avec certitude, si ce n'est un éventuel bâtiment accolé à la muraille de l'*oppidum* de Burriac (Zamora 2006-2007, 88-93). Il est formé d'une grande salle quadrangulaire, dotée d'une banquette, qui présente au centre deux bases de colonne et un foyer de grande taille. Cette structure, dont la phase d'occupation se place entre la fin du IV^e^ et le milieu du II^e^ siècle avant notre ère, est d'interprétation délicate, car on ignore si le bâtiment était isolé ou bien intégré dans une maison. Au sud de l'Èbre, dans la région de Valence, d'autres bâtiments affichent plus nettement leur statut de sanctuaires publics, comme le temple de Sagonte, situé au pied de la colline (Moneo 2003, 184-189). Les vestiges conservés sont monumentaux et correspondent à un temple de conception classique grecque, bâti en grand appareil sur un *podium* conservé partiellement. Il a été traditionnellement identifié à l'Artémision cité par Pline l'Ancien (*NH*, XVI, 216), bien que l'absence de fouilles empêche de préciser la chronologie et la divinité honorée. Un bâtiment repéré à l'intérieur de l'agglomération de Sant Miquel de Lliria a également été interprété comme sanctuaire public en raison de sa position isolée dans la trame urbaine, de son plan et des éléments découverts (Bonet, Mata 1997). Le bâtiment principal, entouré de constructions secondaires et d'espaces ouverts, comprend trois pièces, la plus importante est au centre et accessible depuis une cour, près de laquelle il y a un puits ou une fosse votive. Au sud de Valence, les sanctuaires et les temples révèlent des influences orientales très nettes, en particulier phéniciennes. C'est le cas notamment des temples de l'Illeta dels Banyets (Campello), et de La Alcudia (Elche), avec des enclos à ciel ouvert, des bâtiments compartimentés, des fosses ou des *favissae* à offrandes, des foyers de type phénicien et des bases de colonnes. Ces structures ont été bâties depuis une époque ancienne, dès la fin du VI^e^, mais surtout à partir du IV^e^ siècle avant notre ère.

Les sanctuaires publics, avec des temples plus ou moins monumentaux, sont souvent d'inspiration méditerranéenne, soit grecque, soit orientale phénicienne, ce qui atteste le poids des contacts de cultures dans l'introduction de structures cultuelles qui dépassent le cadre aristocratique, sans pour autant le remplacer. Les composantes et les objets découverts ont permis de proposer qu'ils étaient consacrés en priorité à des divinités féminines, des déesses-mères dont les cultes se rapprochent de ceux de Déméter/Koré et de Tanit, bien qu'il



40. Les temples de l'*oppidum* d'Ullastret.

faille aussi signaler l'existence d'éléments qui attestent la présence conjointe d'une divinité masculine, quoique de moindre importance.

Pour conclure, la sculpture et les pratiques cultuelles ibériques soulignent le rôle prépondérant des élites guerrières et politiques, qui mettent en scène leur puissance par le biais des privilèges que leur donne la fonction militaire. L'idéologie aristocratique qui en résulte s'inscrit dans le paysage et, en particulier, dans l'espace emblématique du pouvoir : l'agglomération fortifiée, lieu de résidence des élites. Les sculptures et les stèles, supports de la propagande aristocratique, deviennent ainsi des marqueurs spatiaux. Ce n'est que tardivement que le sacré commence à se dégager de l'emprise aristocratique pour devenir communautaire et public, comme en témoignent les quelques sanctuaires découverts. Ils prennent très souvent place dans des agglomérations situées au voisinage des établissements coloniaux ou dans des zones très impliquées dans le commerce maritime, preuve du poids des influences méditerranéennes sur cette aire géographique.

Orientations bibliographiques

Aquilué 1999 : X. Aquilué dir., Intervencions arqueològiques a Sant Martí d'Empúries (1994-1996). De l'assentament précolonial a l'Empúries actual, *Monografies Emporitanes*, 9, 1999, Girona.

Arcelin 2000 : P. Arcelin, Expressions cultuelles dans la Gaule méridionale du premier âge du Fer, dans Th. Janin éd., *Mailhac et le premier âge du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel, Actes du colloque international de Carcassonne, septembre 1997*, Lattes, 2000, p. 271-290 (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 7).

Arcelin 2005 : P. Arcelin, Les équidés dans l'iconographie de la Gaule méditerranéenne à l'âge du Fer, dans A. Gardeisen éd., *Les équidés dans le monde méditerranéen antique. Actes du colloque d'Athènes 2003*, Lattes, 2005, p. 249-266 (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, hors série).

Arcelin 2008 : P. Arcelin, La tête humaine dans les pratiques culturelles des Gaulois méditerranéens, dans J. E. Brochier, A. Guilcher, M. Pagni éd., *Archéologies de Provence et d'ailleurs (mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade)*, Aix-en-Provence, 2008, p. 257-284 (Suppl. au *Bulletin Archéologique de Provence*, 5).

Arcelin à paraître : P. Arcelin, Les stèles du sanctuaire des eaux de Graveson (B.-du-Rh.) dans leur contexte du premier âge du Fer provençal, dans D. Garcia, Ph. Gruat dir., *Stèles et statues du début de l'âge du Fer dans le Midi de la France (VIII^e-IV^e s. av. J.-C.) : chronologies, fonctions et comparaisons*. Actes de la table ronde de Rodez (24-25 avril 2009), à paraître.

Arcelin, Congès éd. 2004 : P. Arcelin, G. Congès éd., La sculpture protohistorique de Provence dans le Midi gaulois, Actes de la table ronde de Velaux 2001 [dossier : nombreux auteurs], *Documents d'Archéologie Méridionale*, 27, 2004, p. 9-116.

Arcelin, Gruat et coll. 2003 : P. Arcelin, Ph. Gruat et coll., La France du Sud-Est, dans P. Arcelin, J.-L. Brunaux dir., *Cultes et sanctuaires en France à l'âge du Fer*, *Gallia*, 60, 2003, p. 169-241.

Arcelin, Rapin 2003 : P. Arcelin, A. Rapin, Considérations nouvelles sur l'iconographie anthropomorphe de l'âge du Fer en Gaule méditerranéenne, dans O. Buchsenschutz, A. Bulard, M.-B. Chardenoux, N. Ginoux éd., *Décors, images et signes de l'âge du Fer européen. Actes du XXVI^e colloque de l'AFEAF, Saint-Denis, 2002*, Tours, FERAC, 2003, p. 183-219 (Suppl. à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, 24).

Badia 1988 : Badia Homs J., Dues esteles ibériques de Sant Sebastià de la Guarda (Llafranc, Palafrugell), *Estudis sobre temes del Baix Empordà*, 7, 1998, p. 5-18.

Barrial, Francès 1985 : O. Barrial Jové, Francès Farré, Les escultures ibèriques zoomorfes del Turó de ca n'Oliver (Cerdanyola del Vallès, Vallès Occidental), *Empúries*, 47, 1985, p. 254-263.

Beltran Lloris 1996 : M. Beltran Lloris, *Los Iberos en Aragón*, Zaragoza, 1996.

Bonet, Mata 1997 : H. Bonet, C. Mata, Lugares de culto edetanos. Propuesta de definición, *Quaderns de Prehistoria i Arqueologia de Castelló*, 18, 1997, p. 115-146.

Burillo 2001-2002 : F. Burillo Mozota, Propuesta de una territorialidad étnica para el Bajo Aragón : los Ausetanos del Ebro u Ositanos, *Kalathos*, 20-21, 2001, p. 159-187.

Casas *et al.* 2005 : S. Casas, F. Codina, J. Margall, A. Martin, G. de Prado, C. Patino, Els temples de l'*oppidum* d'Ullastret. Aportacions al seu coneixement, dans *Món Ibèric als Països Catalans*, Puigcerdà, vol. II, 2005, p. 989-1001.

Chapa 1985 : T. Chapa, *La escultura ibérica zoomorfa*, Madrid, 1985.

Francès *et al.,* 2005 : J. Francès, O. Sala, M. Guàrdia, J. Hernandez, D. Asensio, Aproximació a l'evolució urbanistica del poblat laietà del Turó de Ca n'Oliver (segles VI-I aC), dans *Món Ibèric als Països Catalans*, Puigcerdà, vol. I, 2005, p. 497-512.

Gailledrat, Bessac 2000 : E. Gailledrat, J.-C. Bessac, Découverte récente d'un ensemble sculpté du premier Âge du Fer à Mailhac (Aude), dans Th. Janin Éd., *Mailhac et le Premier Âge du Fer en Europe Occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel*, Lattes, 2000, p. 291-303 (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 7).

Garcès Estallo 2007 : I. Garcès Estallo, Nuevas interpretaciones sobre el monumento ibérico de La Vispesa (Tamarite de Litera, Huesca), *Caesaraugusta*, 78, 2007, p. 337-354.

Garcia éd. 1992 : D. Garcia éd, Espaces et monuments publics protohistoriques de Gaule méridionale [dossier : nombreux auteurs], *Documents d'Archéologie Méridionale*, 15, 1992, p. 9-242.

Garcia 2004 : D. Garcia, *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence du VIII^e^ au II^e^ siècle av. J.-C.*, Paris, Errance, 2004.

Gimeno 1974 : T. Gimeno, Acerca del verraco ibérico del Museo de Tortosa, *Miscelánia Arqueológica XXV Aniversario de los cursos de Ampurias (1947-1971)*, vol. 1, Barcelona, 1974, p. 353-355.

Graells Fabregat 2010 : R. Graells Fabregat, *Las tumbas con importaciones y la recepción del Mediterráneo en el Nordeste de la Península Ibérica (siglos VII-VI aC.)*, Supplément, *Revista d'Arqueologia de Ponent*, Lleida, 2010.

Gruat, Garcia, Agogué dir. 2009 : Ph. Gruat, D. Garcia, O. Agogué dir., *Stèles et statues des Celtes du Midi de la France (VIII^e^-IV^e^ s. av. J.-C.)* [nombreux auteurs], préactes du colloque de Rodez, 2009.

Gruat 2008 : P. Gruat avec la collaboration de J. Pujol et J.-P. Serres, Découvertes fortuites de stèles protohistoriques en Rouergue méridional : introduction à l'étude du site des Touriès (Saint-Jean-et-Saint-Paul, Aveyron), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 31, 2008, p. 97-123.

Guitart Duran 1975 : J. Guitart Duran, Nuevas piezas de escultura prerromana en Cataluña : restos de un monumento con relieves en Sant Martí Sarroca (Barcelona), *Pyrenae*, 11, 1975, p. 71-79.

Lescure, Gantès éd. 1991 : Br. Lescure, L.-Fr Gantès éd., Le sanctuaire protohistorique de Roquepertuse (commune de Velaux, Bouches-du-Rhône) [dossier : nombreux auteurs], *Documents d'Archéologie Méridionale*, 14, 1991, p. 7-88.

Marco Simon 1976-1978 : F. Marco Simon, Dos esculturas ibéricas zoomorfas de El Palao (Alcañiz, Teruel), *Empúries*, 38-40, 1976-1978, p. 407-414.

Moneo 2003 : T. Moneo, *Religio Ibérica. Santuarios, ritos y divinidades (siglos VII-I a.C.)*, Madrid, 2003.

Moret *et al.* 2003 : P. Moret, A. Benavente, A. Gorgues, *Iberos del Matarraña. Investigaciones arqueológicas en Valdellormo, Calaceite, Cretas y La Fresneda (Teruel)*, Publications de la Casa de Velázquez, Madrid, 2003.

Olmos, Rouillard 2002 : R. Olmos, P. Rouillard, Sculpture préromaine de la Péninsule Ibérique, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 25, 2002, p. 269-283.

Pons *et al.* 2005 : E. Pons, D. Asensio, M. Bouso, M. Fuertes, Noves aportacions sobre la periodització del jaciment de Mas Castellar de Pontós (Alt Empordà), dans *Món Ibèric als Països Catalans*, Puigcerdà, vol. I, 2005, p. 361-377.

Pons, Ruiz De Arbulo, Vivo 1998 : E. Pons, J. Ruiz De Arbulo, D. Vivo, El yacimiento ibérico de Mas Castellà de Pontós (Girona). Análisis de algunas piezas significativas, dans C. Aranegui Éd., « *Los Iberos, principes de Occidente. Las estructuras de poder en la sociedad ibérica* », *Saguntum* extra-1, Valencia, 1998, p. 55-64.

Py, Dietler 2003 : M. Py, M. Dietler, Une statue de guerrier découverte à Lattes (Hérault), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 26, 2003, p. 235-249.

Quesada Sanz 1994 : F. Quesada Sanz, Lanzas hincadas, Aristóteles y las estelas del Bajo Aragón, dans *V Congreso Internacional de Estelas Funerarias*, vol. I, Soria, 1994, p. 361-369.

Quesada Sanz 1998 : F. Quesada Sanz, Aristocratas a caballo y la existencia de una verdadera « caballeria » en la cultura ibérica : dos ámbitos conceptuales diferentes, dans C. Aranegui Éd., « *Los Iberos, principes de Occidente. Las estructuras de poder en la sociedad ibérica* », *Saguntum* extra-1, Valencia, 1998, p. 169-183.

Rodà De Llanza 1998 : I. Rodà De Llanza, La difícil frontera entre escultura ibérica y escultura romana, dans C. Aranegui Éd., « *Los Iberos, principes de Occidente. Las estructuras de poder en la sociedad ibérica* » *Saguntum* extra-1, Valencia, 1998, p. 265-273.

Rouillard 2007 : P. Rouillard, Sur les rives de la Méditerranée, l'art ibérique, dans L. Abad Casal et J.A. Soler Diaz Éds., *Arte ibérico en la España mediterránea*, Alicante, 2007, p. 317-328.

Ruiz 2008 : A. Ruiz, Iberos, dans F. Gràcia Éd., *De Iberia a Hispania*, Barcelona, 2008, p. 733-844.

Sanmarti 2007 : J. Sanmarti Grego, El arte de la Iberia septentrional, dans L. Abad Casal et J.A. Soler Diaz Éds., *Arte ibérico en la España mediterránea*, Alicante, 2007, p. 239-264.

Sanmarti, Castanyer, Tremoleda 1992 : E. Sanmarti, P. Castanyer, J. Tremoleda, Nuevos datos sobre la historia y la topografia de las murallas d'*Emporion*, *Madrider Mitteilungen*, 33, 1992, p. 102-112.

Zamora Moreno 2006-2007 : D. Zamora Moreno, *L'oppidum de Burriac, centre del poder politic de la Laietània ibèrica*, Supplément, *Laietania*, 17, Mataró, 2006-2007.

Entremont

Aix-en-Provence, Bouches-du-Rhône

Patrice Arcelin

Le site et ses découvertes

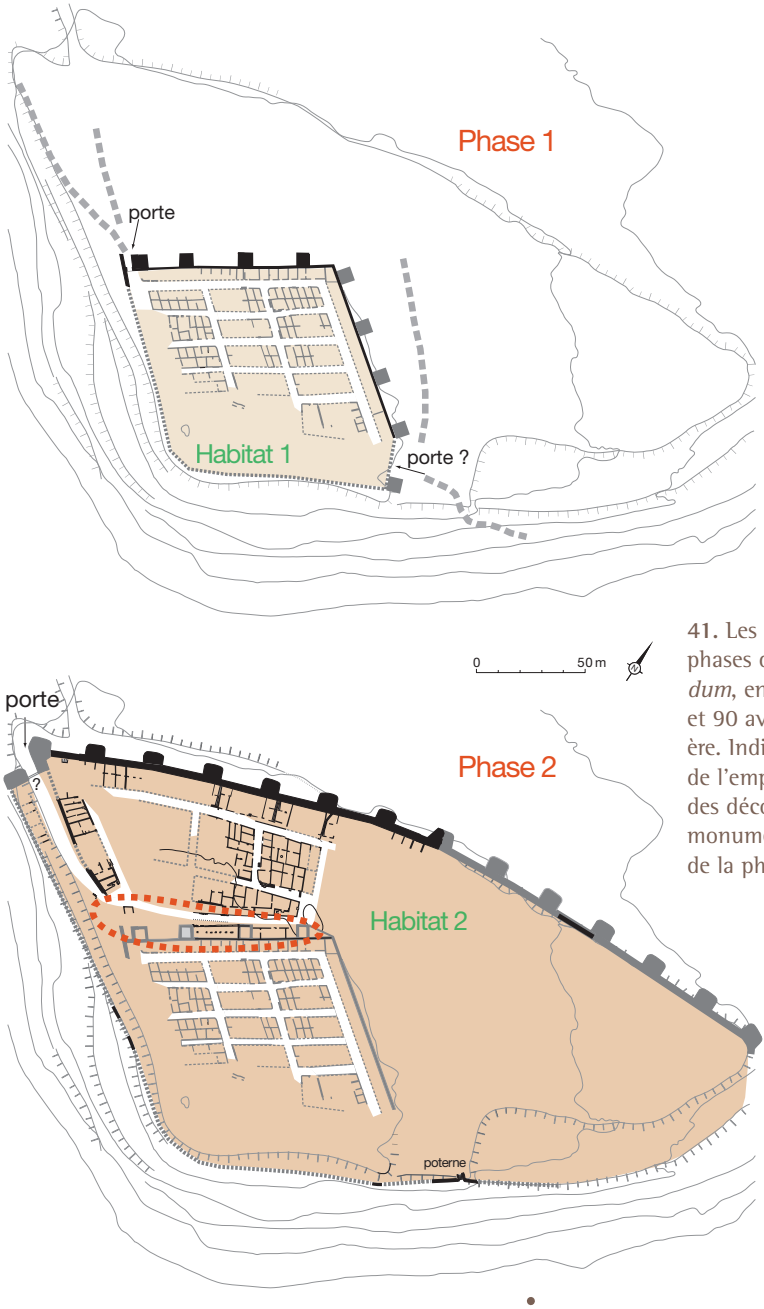
Un oppidum du IIe siècle avant notre ère

L'extrémité méridionale du plateau calcaire de Puyricard domine la vallée de l'Arc, immédiatement au nord d'Aix-en-Provence. Ce replat de forme triangulaire est occupé par deux habitats successifs et fortifiés. Le premier habitat de moins d'un hectare occupe la partie sommitale du plateau (phase 1, vers 180-160 avant notre ère). Dans une seconde phase, elle-même subdivisée en trois étapes (2a à 2c, entre 160 et 90 avant notre ère), l'habitat couvre une superficie proche de 4 hectares (fig. 41). Deux destructions brutales marquent la fin des étapes 2b (en 123 ?) et 2c (vers 90).

Une agglomération connue depuis près de deux siècles

Dès le XIXe siècle, le site est bien connu des prospecteurs par la présence d'amas de pierres et des nombreux fragments de *dolia*. De 1890 à 1920, le lieu est réputé pour ses fragments de conteneurs céramiques associés à de nombreux rebuts d'une activité de la métallurgie du fer, et la dernière fortification (enceinte 2) était toujours visible sous la végétation. Le nom antique n'a pas subsisté, l'actuel dérivant peut-être de celui d'une famille propriétaire d'une tour sommitale au XIVe siècle ([An-]Tramont) (bilan dans Arcelin 2006, avec bibliographie antérieure).

C'est la découverte en 1817 de trois blocs sculptés en bas-relief qui a révélé l'emplacement à la communauté des chercheurs. Ces pierres, anciennement publiées (Rouard 1851 ; fig. 42), étaient apparemment en réemploi, mais auraient été découvertes antérieurement près de la tour médiévale sommitale (fig. 43, points 1). Une première fouille réalisée en 1877, en un secteur inconnu du site, confirmera le caractère singulier du lieu avec l'exhumation d'un groupe sculpté de plusieurs têtes humaines en ronde-bosse (quatre alors conservées, complétées depuis par une cinquième ; Marcadé, Salviat 1976) (fig. 44, c).



41. Les deux phases de l'*oppidum*, entre 180 et 90 avant notre ère. Indication de l'emplacement des découvertes monumentales de la phase 2.

42. Développés des trois blocs découverts en 1817.

Il faut attendre 1943 pour que les travaux d'un camp militaire établi sur le plateau entraînent la découverte d'une cinquantaine de fragments de sculptures en ronde-bosse et en haut-relief (André, Charrière 1998). Cette exhumation retentissante détermine, dès 1946, des fouilles dirigées par F. Benoit, assisté de R. Ambard. Ces recherches se poursuivront de manière continue jusqu'à la disparition de F. Benoit en 1969, et à nouveau jusqu'au retrait de son assistant en 1976.

De nouvelles investigations se succèdent entre 1976 et 1990, complétées d'une récente intervention en 2009. L'ensemble des fouilles et découvertes du site font actuellement l'objet d'une publication monographique.

Des vestiges culturels exceptionnels

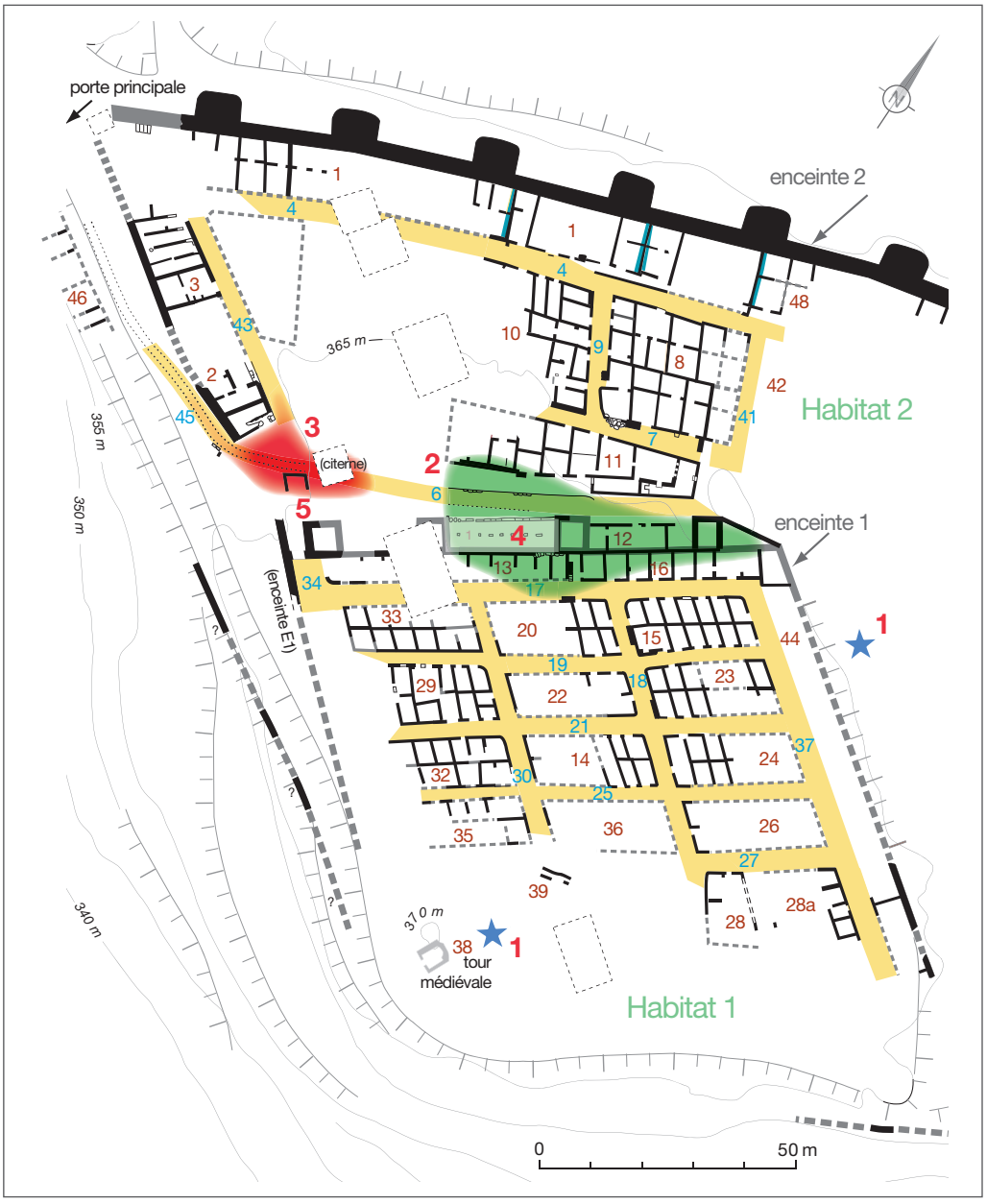
L'analyse des vestiges isolés comme de ceux exhumés lors des fouilles de 1946 à 1976, sur une superficie totale d'un demi-hectare, indique une succession d'aménagements architecturaux dans une organisation planimétrique. L'intérêt majeur du site est de montrer l'accélération de ce processus évolutif de l'architecture indigène en fonction des nouveaux besoins économiques (transformation des produits de l'agriculture, artisanat dont celui de la métallurgie du fer) et d'une recomposition sociale liée aux nouveaux arrivants dans l'agglomération étendue de la phase 2 (dès 160 avant notre ère). Ces nouveaux quartiers évoluent en effet en trois étapes qui montrent la progression des besoins spatiaux inégalitaires, avec l'apparition d'ensembles à plusieurs pièces, voire d'une cour, en regard d'espaces simples ou doubles. Avec une part croissante de produits d'importation méditerranéenne, dont les amphores vinaires, et le développement spatial de l'habitat en élévation, il est désormais perceptible que ces nouveaux venus ont importé des habitudes culturelles et des savoir-faire économiques plus développés qu'auparavant dans le fond agropastoral du premier habitat.

Parmi les édifications de l'habitat 2, et singulièrement des phases 2b, puis 2c (entre 140 et 90 avant notre ère), nous retiendrons au moins deux constructions monumentales sur le site. L'une n'est connue que par les trois blocs découverts en 1817, mais l'autre, détruite lors de l'anéantissement final, a été presque entièrement fouillée (fig. 45). Les éléments constitutifs des solins de cette dernière et les aménagements architecturaux proches (fig. 43, zone 2) fournissent des réemplois de piliers et linteaux issus de portiques antérieurs. La présence de plusieurs stèles votives mais aussi d'une zone de foyers rubéfiés sous la première enceinte souligne l'antériorité globale de ces aménagements cultuels sur le premier habitat.

Enfin, parmi ces expressions monumentales de la vie sociale du second habitat, seront placés les éléments de la statuaire découverte depuis la fin du XIX^{e} siècle.

Les édifices monumentaux et la statuaire

Un seul bâtiment est presque totalement fouillé et un second est inféré à partir des éléments architecturaux retrouvés. Le bâti du premier et son proche environnement comportent par ailleurs des éléments en réemploi issus d'édifications antérieures.



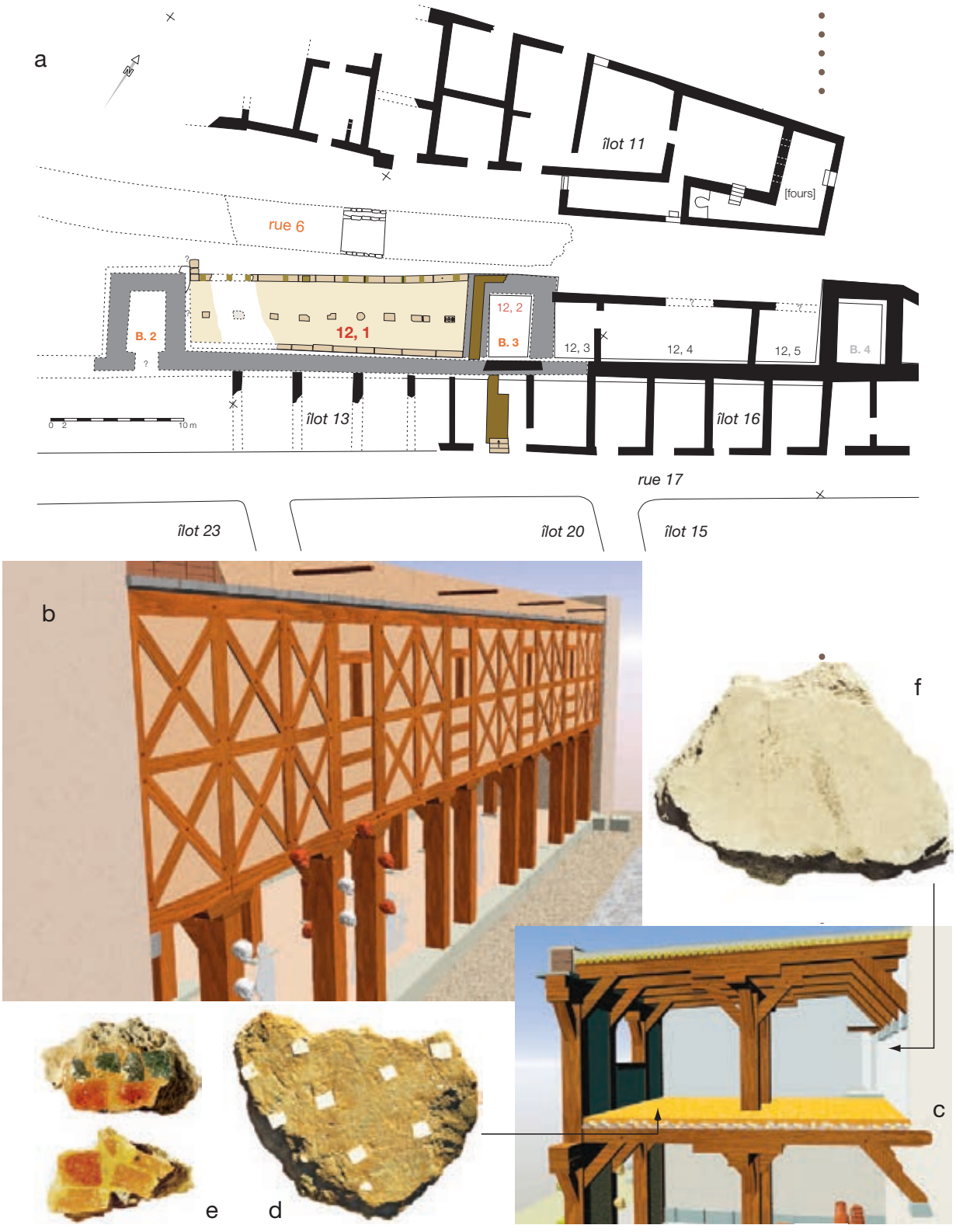
43. Partie occidentale de l'*oppidum* lors de la phase 2 (avec numérotation des rues et îlots). Aires et points de découverte des vestiges monumentaux (n° 1, 2, 4 et 5) et de la statuaire (n° 3).

Un grand bâtiment à salle basse hypostyle

La partie inférieure d'un grand espace rectangulaire a été repérée dès 1950 et fouillée de 1953 à 1975 (salle 1 de l'îlot 12 ; Benoit 1968, 10-13). La salle est établie en bordure de la principale voie d'accès (rue 6) depuis la porte occidentale du site, entre les tracés de deux des anciens bastions septentrionaux de l'enceinte 1 (fig. 43, point 4). Elle couvre une superficie de 108 à 109 m², soit 21,30 m de longueur pour une largeur extérieure irrégulière de 5,8 à 6 m (fig. 45). Ce bâtiment existe lors de la phase 2c (entre 123 et 90 avant notre ère), et une part de l'effondrement des superstructures autorise de précieuses observations architecturales. Mais l'absence de fouille fine des niveaux inférieurs oblitère la connaissance d'un éventuel, si ce n'est probable, état antérieur lors des phases 2a et/ou 2b.

Un stylobate en grand appareil est implanté dans l'alignement des faces extérieures du tracé des anciens bastions 2 et 3 de l'enceinte 1. Cette base en grand appareil, au tracé légèrement gauchi, est composée d'éléments architecturaux en réemploi,

44. Quelques éléments de la statuaire (groupes A et C).



45. L'édifice monumental dans l'espace 1 de l'îlot 12, lors de la phase 2 (123-90 avant notre ère). Plan du rez-de-chaussée (a), une des restitutions possibles de la façade (b) et coupe du bâti (c). Éléments du sol d'étage (d et e) et des enduits muraux à la chaux sur terre (f).

complets ou fragmentaires. Il s'agit d'anciens piliers et de linteaux monolithes provenant de plusieurs portiques antérieurs. Il en va de même pour l'alignement intérieur méridional, sans doute une banquette, ainsi que pour une part des blocs centraux disposés en support de piliers (Arcelin 1987, 87-91 ; 1992, 14-23). Quatre de ces linteaux et piliers sont décorés de têtes humaines, volontairement stylisées, liées ou non à des entailles céphaloïdes (fig. 46), ainsi que du symbole d'un serpent. En fonction des emplacements lisibles des piliers (en bois) sur le stylobate de façade, les traces de bois sur les hourdis des élévations, les éléments d'un sol supérieur en pseudo *opus signinum* et d'enduits muraux à la chaux blanche (fig. 45, b à f), des restitutions de ce bâtiment à salle hypostyle basse et pièce(s) supérieure(s) ont été proposées (b et c ; en dernier lieu, Arcelin 2006, 155-157). D'autre part, dans son étape finale, la salle basse et principalement sa façade ont servi de support à une vingtaine de crânes humains, encloués ou suspendus, autant de trophées de victoire exposés à la veille de la destruction finale du site (Benoit 1955 ; Arcelin 2008, 264-265).

L'usage de cette salle basse ouverte sur la rue 6 et de son étage soigné est plus difficile à cerner. Si la finalité collective et solennelle du lieu ne saurait être mise en doute, son utilisation pratique est plus floue : lieu de réunions ou d'assemblées, accompagnées peut-être de cérémonies libatoires (amphores retrouvées dans la salle). On notera par ailleurs qu'aucun fragment de statuaire n'a été retrouvé dans ou sur le sol extérieur au bâtiment.

Une autre salle monumentale

Les trois blocs ornés découverts en 1817 (fig. 42) ont été plusieurs fois commentés (Salviat 1987, 214-219 ; Arcelin 2006, 157 ; 2008, 268-269). Nous retiendrons que ces blocs en calcaire fin sont décorés sur trois de leurs faces de figurations soignées en bas-relief, réalistes ou symboliques, selon une répartition spatiale répétitive : valorisation de l'aristocratie et de ses valeurs guerrières (au centre) ; expressionnisme du cycle de l'âme du disparu dans l'Au-delà associé à celui de la renaissance végétale (à gauche) ; symbolique de la présence et de la protection des disparus par le rappel de masques funéraires, simulacres des « masques-reliquaires » exposés en d'autres lieux (à droite). Il s'agit clairement de messages iconographiques qui soulignent le rejaillissement eschatologique de la bravoure et de la valeur guerrière d'une classe sociale dominante. Il est fort probable que ces blocs appartiennent aux piédroits d'une ou de plusieurs portes liées à une construction monumentale dont on ignore l'emplacement précis sur le site (fig. 43, points 1). Le contenu du discours rattache plutôt ce bâtiment à une étape plus ancienne que celle de la salle précédente (phase 2a ou 2b, entre 160 et 123 avant notre ère).

Portiques et lieux cultuels primitifs

Les nombreux réemplois présents dans les bases de l'aménagement de la grande salle hypostyle, mais également dans les épais radiers de la rue 6 ou des constructions proches (Arcelin 1992, fig. 45), composent un ensemble d'une quarantaine d'éléments architecturaux monolithes et d'au moins six appartenant à des stèles quadrangulaires (fig. 43, zone 2). Tous sont travaillés dans du grès calcaire régional, fin ou coquillier. Ils sont fragmentaires à l'exception de deux piliers de 2,57 et 2,58 m de hauteur et de trois linteaux de 2,07 m, 2,33 m et 3,13 m de longueur (fig. 45, a). Un des fragments appartient à la partie supérieure évasée d'un pilier, formant un pseudo-chapiteau proche d'exemples de Roquepertuse. Il est décoré d'un quadrillage incisé, certainement le tracé d'un décor polychrome. Quatre autres éléments de piliers, de linteaux et de stèles sont décorés de têtes humaines stylisées, isolées ou regroupées en composition, toutes très dépouillées et dégagées du corps, des réceptacles symboliques de l'âme des disparus, autant de signes de leur présence parmi les vivants (Arcelin 2008, 270-272). Les deux autres motifs sont aussi hautement symboliques de la mort et du renouveau qui s'ensuit : un serpent (en bas-relief) et des épis de blé (tracés piquetés). Un pilier et un fragment de linteau présentent des alvéoles céphaliformes assez profondes (fig. 46, c). Ce dernier alterne des masques humains figurés et de telles cavités, réceptacles probables de masques faciaux recouverts d'un visage peint, sans doute reconstitué en argile fine (Arcelin, Gruat 2003, 206-207 ; Arcelin 2008, 274-277).

Demeure la question du positionnement chronologique de ces vestiges en regard des deux habitats successifs. Outre leur réemploi dans les aménagements de la fin du II^{e} siècle avant notre ère, la présence de trois éléments inclus dans le parement bas du bastion 4 de l'enceinte 1 pourrait être un fort indice d'antériorité à l'installation du premier habitat sur le site (Arcelin 2006, 134). Par ailleurs, l'analyse stylistique des figurations permet de dégager au moins deux, voire trois étapes chronologiques probables dans ces portiques. Ainsi, le fragment de linteau aux têtes excisées et cavités de réception des masques-reliquaires (fig. 46, c) est issu du réemploi d'un ancien pilier monolithe, qui était initialement décoré d'une trame incisée et peinte (traces

46. Éléments des édifices monumentaux antérieurs aux habitats. Stèle aux seize têtes humaines et épis de blés (a), détail du pilier aux douze têtes (b) et fragment du linteau aux alvéoles céphaloïdes (c).

rouges), au moins sur deux de ses côtés. À l'époque la plus ancienne se rapportent la stèle aux têtes piquetées (n° a) et le sommet de pilier incisé. À une plus récente, se rattachent le pilier aux douze têtes réalisées au ciseau et par abrasion (b) ainsi que le linteau aux têtes similaires et entailles (c). Enfin, le bas-relief du serpent pourrait être le signe d'un troisième état.

Les comparaisons régionales laissent ouverte une plage chronologique du V^e^ siècle au début du II^e^ siècle avant notre ère. L'emplacement de ces portiques qui abritaient des masques-reliquaires et des stèles votives est inconnu. Il pourrait néanmoins être suggéré par le regroupement des fragments à proximité d'une zone entrevue en 1967 de foyers rubéfiés sous la fortification 1 (fig. 43, zone 2).

La statuaire

Après le groupe des têtes humaines de la collection d'Aubergue, dont on ignore la provenance précise, et quelques morceaux isolés, l'essentiel des 290 fragments aujourd'hui inventoriés (dont 138 identifiables) provient d'un même secteur (fig. 43, zone 3). Il s'agit de l'aboutissement de la voie d'accès 45 de la porte principale occidentale de l'habitat 2 sur le replat du site. C'est le premier espace aplani, carrefour des deux grands axes de circulation dans la nouvelle agglomération (rues 6 et 43). Le choix de ce passage obligé pour présenter des sculptures relève d'une volonté politique et du goût à l'ostentation des élites locales concernées. Les œuvres de ce secteur, en ronde-bosse et plus rarement en haut-relief, ont toutes été volontairement détruites avant d'être incorporées parmi les remblais préparateurs des voies de la phase 2c (Arcelin 2006, 131). Elles étaient donc visibles sur le site lors des phases 2a et 2b (entre 160 et 123 avant notre ère).

Dans le lot des éléments sculptés, 94 % appartiennent à des réalisations en ronde-bosse, pratiquement en grandeur naturelle, se rapportant à un minimum de 18 à 20 représentations différentes. Elles se répartissent ainsi (Salviat 1987 ; Arcelin, Rapin 2002 ; Arcelin 2004 et 2006, 150-155) :

– groupe A (9 ou 10 statues) : des personnages masculins assis en tailleur. Une seule œuvre est reconstituée à l'exception de la tête (fig. 44, a). Tous ces hommes sont pourvus d'une cotte de mailles (peinte en noir) qui recouvre une tunique légère débordante (en rouge). Les jambes et les bras sont dénudés (tonalités rosées). Ces représentations, sans socle inférieur, portent une longue épée au côté droit et sont parées de bracelets ou d'un torque (un de ton ocre jaune). Ces personnages sont valorisés pour leur vaillance par l'adjonction de trophées humains : des têtes prélevées posées sur leurs genoux ou leurs jambes. Le relief d'Aubergue est l'unique exemple d'une accumulation (c). Quatre têtes isolées, très personnalisées, appartiennent à ce groupe (b) ;

– groupe B (5 ou 6 statues) : il rassemble les éléments de cavaliers et de leurs montures, premières représentations en ronde-bosse du Midi. Les guerriers portent la cotte et un long manteau dorsal (en rouge). Ils sont armés de l'épée au côté droit et portent un bouclier oblong au bras gauche. Dans un cas, la main droite tient les rênes de la monture harnachée. Une seule tête, casquée, pourrait s'y rattacher ;

– groupe C (4 statues) : un autre ensemble très novateur est celui de personnages féminins assis sur des sièges bas, et drapés dans d'épais manteaux richement décorés. Un voile leur recouvre la tête et leur descend dans le dos. Collier, bracelets d'avant-bras et boucles d'oreille montrent la richesse du milieu social de ces femmes (fig. 44, d). Les œuvres sont disposées sur un socle, en position assise, genoux redressés sous la tunique et pieds chaussés de sandales. La participation de la gent féminine de rang élevé aux rituels est attestée par des situles tenues à bout de bras dans la main gauche ;

– groupe D : deux réalisations en haut-relief sur blocs architecturaux montrent des orants, tenant une offrande dans la main droite (chevreau ?). L'une d'entre elles est particulièrement bien conservée, avec des traces peintes. Leur présence auprès des trois autres groupes souligne l'existence de pratiques dévotionnelles en relation avec cette statuaire, présentée dans des « chapelles » de protection dont l'une est conservée près de la rue 45 (fig. 43, point 5).

L'analyse stylistique de ces œuvres, celle de l'armement et de la bijouterie figurés, a conduit à une datation ancienne, entre le tout début du III^e^ et le début du II^e^ siècle. Il a été de même suggéré que ces sculptures d'origines variées ont été regroupées sur le site vers 160-150 avant notre ère.

Orientations bibliographiques

André, Charrière 1998 : L. André, J.-L. Charrière, Historique des recherches sur l'*oppidum* d'Entremont à Aix-en-Provence, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 21, 1998, p. 11-20.

Arcelin 1987 : P. Arcelin, L'habitat d'Entremont : urbanisme et modes architecturaux, dans D. Coutagne (éd.), *Archéologie d'Entremont au*

Musée Granet. Aix-en-Provence, musée Granet, 1987, p. 56-98.

Arcelin 1992 : P. Arcelin, Salles hypostyles, portiques et espaces cultuels d'Entremont et de Saint-Blaise (B.-du-Rh.), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 15, 1992, p. 13-27.

Arcelin 2004 : P. Arcelin, Entremont et la sculpture du second âge du Fer en Provence, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 27, 2004, p. 71-84.

Arcelin 2006 : P. Arcelin, Avant *Aquae Sextiae*, l'*oppidum* d'Entremont (Aix-en-Provence, 13), dans N. Nin, Fl. Moccidir, *Carte archéologique de la Gaule* [CAG], 13/4, 1e partie, Paris, 2006, p. 125-167.

Arcelin 2008 : P. Arcelin, La tête humaine dans les pratiques culturelles des Gaulois méditerranéens, dans J. E. Brochier, A. Guilcher, M. Pagni (éd.), *Archéologies de Provence et d'ailleurs*, mélanges offerts à G.Congès et G.Sauzade, Aix-en-Provence, 2008, suppl. 5 au *Bulletin Archéologique de Provence*, p. 257-284.

Arcelin, Blaustein 1998 : P. Arcelin, M. Blaustein, La salle hypostyle d'Entremont (Aix-en-Provence, B.-du-Rh.). Propositions architecturales pour une restitution en 3D [avec images tridimensionnelles et animations sur CD-ROM], *Documents d'Archéologie Méridionale*, 21, 1998, p. 41-43 (+ dossier électronique sur CD-Rom).

Arcelin, Gruat 2003 : P. Arcelin, Ph. Gruat, La France du Sud-est, dans P. Arcelin, J.-L. Brunaux éd., *Cultes et sanctuaires à l'âge du Fer*, *Gallia*, 60, 2003, p.169-241.

Arcelin, Rapin 2002 : P. Arcelin, A. Rapin, Images de l'aristocratie du second âge du Fer en Gaule méditerranéenne. À propos de la statuaire d'Entremont, dans V. Guichard, Fr. Perrin (dir.), *L'aristocratie celte à la fin de l'âge du Fer (du IIe s. av. J.-C. au Ier s. ap. J.-C.)*, Glux-en-Glenne, 2002, coll. Bibracte, 5, p. 29-66.

Benoit 1955 : F. Benoit, Le sanctuaire aux « esprits » d'Entremont, *Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 4, 1955, p. 38-69.

Benoit 1968 : F. Benoit, Résultats historiques des fouilles d'Entremont (1946-1967), *Gallia*, XXVI, 1968, p. 1-31.

Marcadé, Salviat 1976 : J. Marcadé, F. Salviat, Le « relief d'Aubergue et les têtes coupées d'Entremont », *Revue Archéologique de Narbonnaise*, IX, 1976, p. 81-87.

Rouard 1851 : E. Rouard, *Bas-reliefs gaulois trouvés à Entremont près d'Aix-en-Provence*, Aix, impr. veuve Tavernier, 1851.

Salviat 1987 : Fr. Salviat, La sculpture d'Entremont, dans D. Coutagne (éd.), *Archéologie d'Entremont au Musée Granet*. Aix-en-Provence, musée Granet, 1987, p. 164-239.

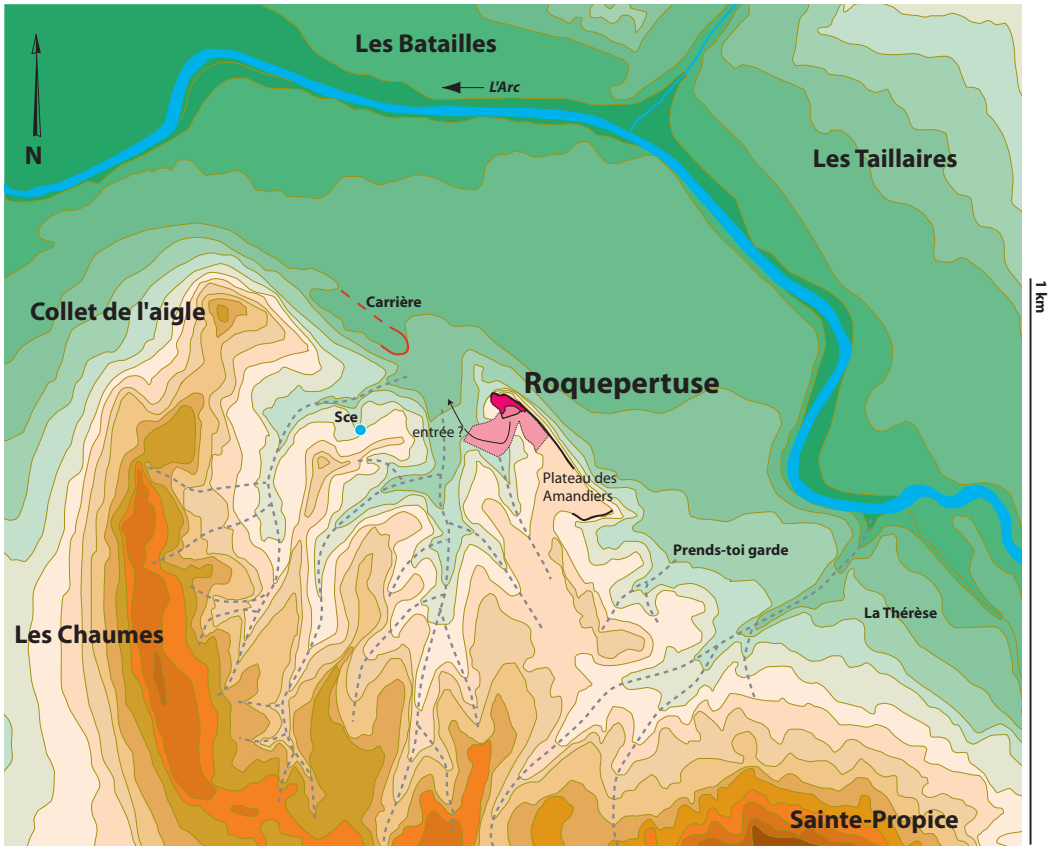
Philippe Boissinot

Roquepertuse

Velaux, Bouches-du-Rhône

Présentation générale

Ce site est connu depuis la fin du XIX[e] siècle, célèbre pour les deux statues de personnages assis en tailleur publiées en 1873 par Isidore Gilles, ancien agronome et amateur d'archéologie, qui s'était essayé à une première « carte archéologique » des Bouches-du-Rhône. Elles proviennent d'un petit éperon calcaire (894 m^2) surmontant la vallée de l'Arc, relié aux autres collines par un passage étroit taillé dans la roche – ce qui donne l'explication de son nom moderne. En l'absence d'enceinte reconnue à cette époque, le site ne ressemblait en rien aux *oppida* les plus proches, lesquels avaient tous une position franchement dominante dans cette partie de la vallée et un rempart de pierres sèches bien visible en surface. Associé à des os humains dont on n'a pas retrouvé trace – et qui sont peut-être des ossements animaux mal identifiés –, l'ensemble de Roquepertuse a d'abord été interprété comme une enceinte sacrée, avec des murs supposés enfouis dans le vallon en contrebas, garantissant une symétrie avec la forme du plateau, au centre de laquelle devaient être disposées deux statues identiques « pouvant être celles de deux guerriers dans la pose de la prière, soit les statues de deux divinités topiques » (Gilles 1873). Présentant de

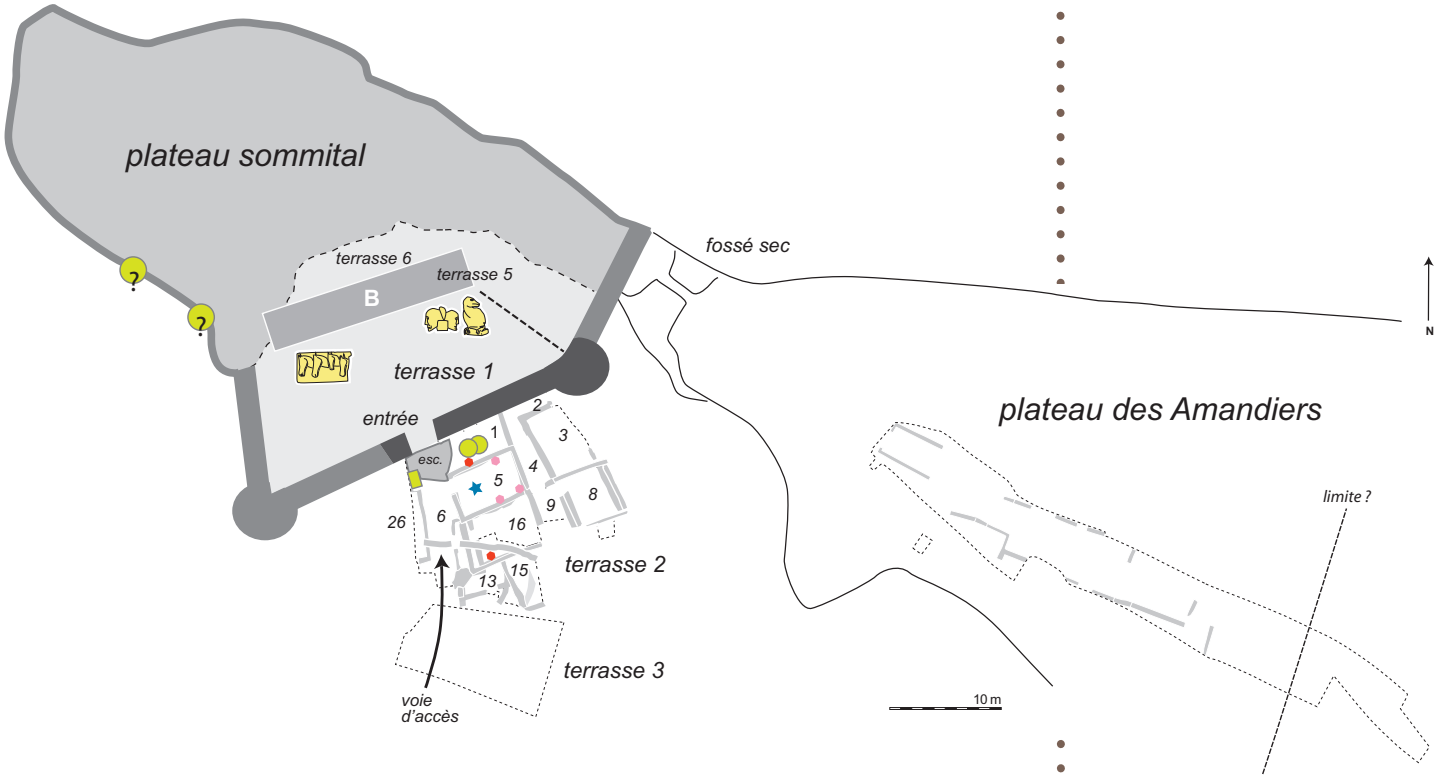


47. Emplacement du site dans la topographie locale, en bordure de la vallée de l'Arc. Le noyau central est figuré en rouge et, en rose, l'extension supposée de l'agglomération au III[e] siècle avant notre ère.

nouveau en 1916 la trouvaille avec l'autorité de sa fonction universitaire, M. Clerc retient également l'hypothèse d'un lieu sacré et propose d'y associer une troisième statue découverte depuis peu à Rognac, à quelques kilomètres de là, laquelle aurait bien pu se loger dans l'une des trois encoches visibles sur le plateau – qui ne sont finalement, comme on le sait aujourd'hui, que des restes d'habitations aux soubassements creusés dans le rocher. Dans une microrégion où quiconque peut remarquer la densité des *oppida*, Roquepertuse devient alors un centre religieux abritant une triade du panthéon gaulois, pourquoi pas Teutatis, Esus et Taranis, représentés avec des poses différentes, comme le suggère l'historien (Clerc 1916). Tout vestige découvert ne s'apparentant pas à un objet de culte n'est alors attribué qu'à des activités périphériques, comme il en existe aux abords de tout sanctuaire.

Ce modèle a influencé toutes les interprétations ultérieures, jusqu'à ce que des fouilles très récentes, conduites avec plus de méthode et d'ampleur (1994-2002), en mettant au jour une enceinte, ne viennent en ébranler la conviction. En réalisant les premières fouilles à partir de 1919, H. de Gérin-Ricard, conservateur adjoint du musée marseillais que dirigeait M. Clerc, celui-là même qui recèle les premières statues, ne voyait pas autre chose que son prédécesseur. Ses trouvailles l'encourageaient même à consolider le modèle : de nouvelles rondes-bosses sont découvertes, dont le fameux « Hermès bicéphale », ainsi que des fragments architecturaux agrémentés de crânes humains (Gérin-Ricard 1927). Les sondages menés bien au-delà du cirque rocheux situé au pied du modeste plateau, le lieu des découvertes les plus récentes, n'en finissaient pas de livrer des vestiges d'activités variées (métallurgiques notamment) ; à chaque fois, ils étaient attribués à des activités périphériques au « temple » (Gérin-Ricard 1928).

À l'initiative des Musées de Marseille, et après une nouvelle étude de l'ensemble des vestiges précédemment exhumés (coll. 1991), les fouilles ont repris en 1994 pour s'achever en 2002, en n'ayant exploré qu'une infime partie d'un site qui s'étend sur près d'un demi-hectare (Boissinot, Lescure 1998 ; Boissinot, Gantès 2000 ; Boissinot 2000). Les recherches ont livré de nouveaux fragments lapidaires, des ancrages rupestres permettant de reconsidérer l'emplacement du portique aux crânes, et surtout, au moins une enceinte et différents quartiers d'habitations, dont l'ampleur interdit désormais toute interprétation en termes d'activités périphériques. Ces vestiges appréhendés en stratigraphie ont permis de proposer une chronologie, qui se révèle jalonnée par plusieurs épisodes d'incendie, voire par un siège et par au moins un phénomène d'iconoclastie, le tout se plaçant principalement entre la deuxième moitié



48. Plan de la partie haute du site avec mention des principales découvertes et structures mises au jour. En jaune, les localisations possibles des statues de guerriers ; en bleu (étoile), la fosse contenant une cruche sous le sol de l'habitation 5 ; en rouge, les inhumations de périnataux ; en rose, les fosses avec quartiers de viande (suidés ou ovicaprinés).

du V^e siècle et la transition III^e-II^e siècles avant notre ère (Boissinot 2004). Parallèlement, des découvertes faites plus au nord de la Celtique (Glauberg) et un examen plus attentif de la statuaire de Roquepertuse ont conduit à exclure toute représentation d'images divines jusqu'à présent retenues, en leur préférant des références plus martiales, sans doute selon une déclinaison ancestrale (Gillaumet, Rapin 2000 ; Rapin 2004).

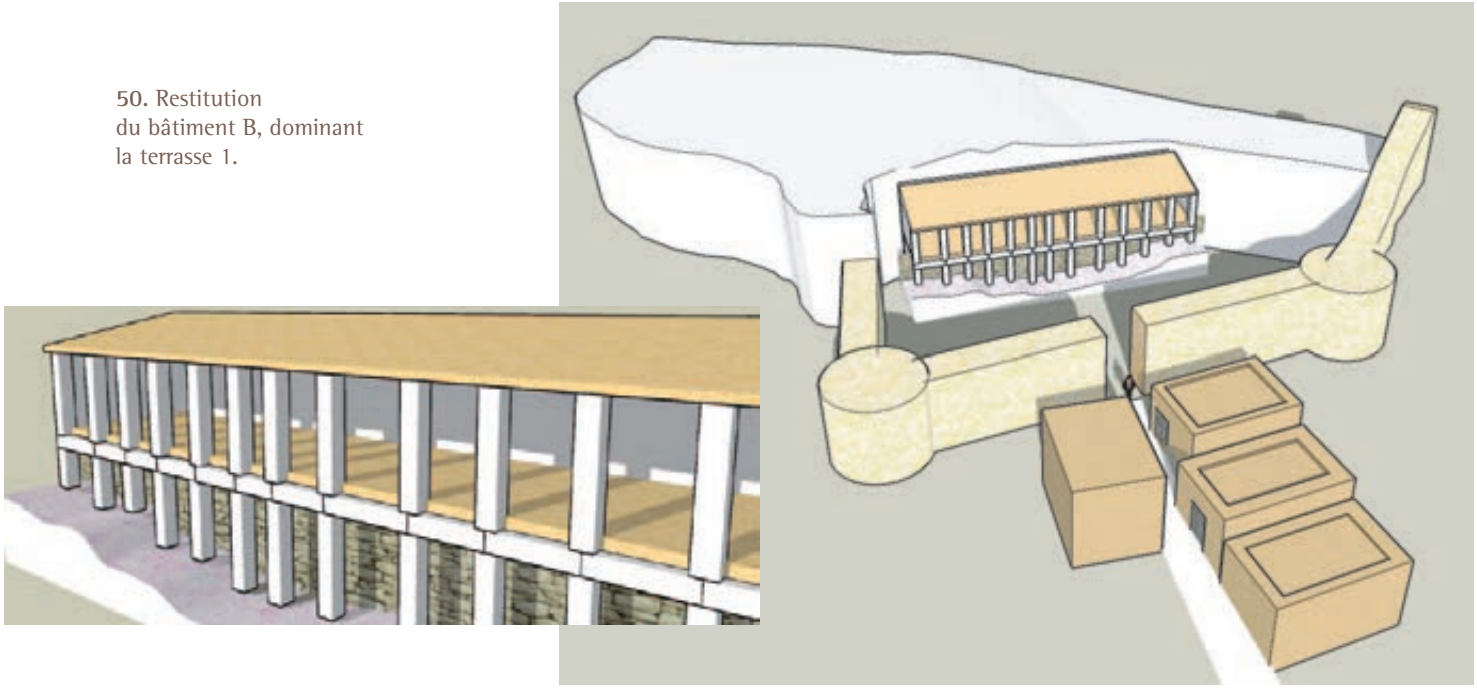
49. Vue vers l'est de la terrasse 1 et des terrasses supérieures, en direction du plateau des Amandiers, lors de la reprise des fouilles en 1994 (avec tranchée d'H. de Gérin-Ricard au centre, vers la droite). Le bâtiment B s'appuie sur les deux terrasses les plus hautes (5 et 6).

Pratiques rituelles mises en évidence

Le portique de Roquepertuse est assurément l'un des plus célèbres de la Protohistoire du Midi. Les fouilles récentes ont permis de retrouver ses points d'ancrage au sol et de formuler l'hypothèse d'une construction comportant deux étages (B), à cheval sur deux terrasses (1 et 5) (Boissinot, Gantès 2000). Le niveau inférieur, de par son étroitesse, n'autorisait guère la circulation derrière son alignement irrégulier de piliers, mais augmentait le caractère monumental de cet édifice de 17,5 m de long, dominant la terrasse 1 fermée par une porte à vantaux, et débouchant à son tour sur un grand escalier. La disposition exacte de l'étage (largeur : 3,5 m) nous est inconnue en raison des fouilles peu soigneuses autrefois entreprises sur la terrasse 5 ; mais également parce que le bâtiment a subi quelques vicissitudes au cours de la dernière phase d'occupation du site, lorsque l'agglomération se rétracte dans son noyau primitif et occupe l'espace à la manière d'un établissement agricole.

La présence sur les piliers de cavités destinées à recevoir des crânes humains, lesquels ont été mis au jour conjointement par H. de Gérin-Ricard, ainsi que les figurations peintes (chevaux marins, équidés, serpent) et gravée (anthropomorphe) participent d'une mise en scène que l'on peut être tenté d'attribuer à la sphère cultuelle (Collectif 1991).

50. Restitution du bâtiment B, dominant la terrasse 1.



On ne sait à quel étage il faut précisément associer toutes ces représentations, et nous n'avons aucune certitude sur une éventuelle fonction d'abri pour une ou plusieurs des statues de guerriers assis en tailleur retrouvées sur le site. Ces dernières auraient pu tout aussi bien être localisées au pied du rempart où ont été retrouvées des fosses à la vocation énigmatique, mais également, plus loin encore, dans des cavités de la falaise du plateau sommital, artificiellement agrandies (Boissinot à paraître).

La tête bicéphale, souvent qualifiée d'« Hermès », avec son ensemble tenon/mortaise, jouait manifestement un rôle dans un dispositif architectural ; vu son lieu de découverte sur la terrasse 1, et comme cela a déjà été proposé, pourquoi ne pas l'associer au bâtiment à portiques ? De toute évidence, le linteau fragmentaire présentant au moins quatre têtes de chevaux sculptées en bas-relief participait également d'une construction, mais nous ne pouvons affirmer qu'il s'agissait du bâtiment B lui-même ; il a fait l'objet d'une réparation, comme le montre la présence d'une mortaise en bordure de la ligne de fracture. À l'instar de la plupart des pièces lapidaires retrouvées sur le site, ce bloc comportait des traces de peinture (Barbet 1991), rouges et bleues dans ce cas précis, sur les têtes elles-mêmes et pour figurer un zigzag à la base.

Au-delà du rempart et dans un cadre domestique, plusieurs fosses relèvent de pratiques rituelles ; elles sont cantonnées aux deux constructions entièrement fouillées de l'îlot qui longe à l'est le chemin d'accès à la terrasse 1, au pied de l'escalier monumental. Le sous-sol de l'habitation 5 comportait vers son centre, couchée dans une fosse d'une trentaine de centimètres de côté, une cruche entière en pâte claire massaliète, sans aucun contenant visible. D'autres fosses plus petites, et toutes situées à proximité des murs de la même habitation, ne recelaient que des restes osseux, animaux à l'intérieur (des portions de jeunes suidés dans deux cas, d'un capriné dans un troisième), humain à l'extérieur (un enfant de quelques mois). L'habitation 16, quant à elle, a livré une fosse à proximité de son mur méridional, qui contenait le squelette couché sur le côté d'un enfant mort quelques jours après sa naissance.

Un fragment crânien très abîmé appartenant à un jeune adulte a été découvert à proximité de l'entrée de la fortification, au sommet de l'escalier, mais à un moment où celui-ci est partiellement recouvert (dernière phase d'occupation). Cette position qui n'est sans doute pas anodine suggère des comparaisons avec d'autres dispositifs retrouvés archéologiquement (La Cloche) ou rapportés par les textes antiques, sans en apporter la démonstration.

En dehors de cela, il n'a pas été retrouvé à ce jour sur le site de Roquepertuse d'autres assemblages qui nous orienteraient vers d'éventuelles interprétations rituelles.

Objets en rapport avec les pratiques rituelles

Outre le fameux bicéphale, les statues en ronde-bosse se déclinent en guerriers assis en tailleur – plus d'une dizaine probablement – et en représentations animales (cheval, rapace). À l'exception d'une seule, une tête de cheval miniature récemment découverte, elles sont toutes à peu près grandeur nature et présentent une finition à la peinture (Barbet 1991 ; Boissinot à paraître). Aucune d'entre elles n'a été découverte dans sa position d'exposition et nous avons pu montrer qu'elles avaient subi des mutilations et des fragmentations volontaires qui s'apparentaient à un acte d'iconoclastie, intervenu dans le courant du III^e^ siècle avant notre ère alors que l'agglomération n'avait pas encore atteint, ni sa superficie la plus grande, ni sa parure monumentale la plus expressive (Boissinot 2004). Le fait que les personnages soient tous des guerriers, munis de cuirasses et d'épées (sculptées dans la pierre et depuis peu retrouvées), donne une connotation politique à ce phénomène ; mais il n'est pas exclu que des attributs religieux leur aient été également associés, si l'on se livre au délicat travail de restitution de la gestuelle représentée : en effet, il n'y rien de particulièrement martial à poser sa main sur son torse, comme on peut l'observer sur l'une des statues les mieux conservées.

Quelques rares objets en métal, tous retrouvés dans des contextes peu significatifs, souvent remaniés, peuvent avoir une relation avec un quelconque rituel : il s'agit de deux rubans torsadés en bronze de 4 mm de largeur ; les autres objets, tels plusieurs disques perlés, doivent être plutôt associés à la décoration de fibules.

On peine à trouver dans les vestiges découverts jusqu'à présent tout ce qui serait susceptible d'avoir pu constituer d'éventuelles offrandes : un seul vase miniature est pour l'instant connu, mais on en retrouve généralement sur la plupart des sites ; le total des monnaies, toutes des oboles d'argent de Marseille, n'excède pas quatre exemplaires, ce qui est très faible compte tenu du volume fouillé ; et il est évidemment trop tôt au III^e^ siècle avant notre ère pour que l'on puisse compter sur une seule dédicace en gallo-grec.

51. La statue A de guerrier, la moins bien conservée des deux exemplaires publiés par I. Gilles.

Interprétations possibles du rituel

Dans l'état actuel des connaissances, il n'y a aucune raison de considérer Roquepertuse comme un sanctuaire et de refuser ce même statut à Entremont, en particulier parce que ce dernier site a atteint une extension plus importante : on trouve sur ces deux sites un bâtiment exceptionnel et de la statuaire, des restes de crânes humains mis en scène, mais également des habitations en grand nombre et des enceintes, çà et là quelques vestiges qui indiquent la pratique de quelques rites. La faible superficie occupée à Roquepertuse correspond aux « standards » des IV-III^{e} siècles en Provence ; celle plus importante d'Entremont renvoie à d'autres façons d'habiter propres au II^{e} siècle et, certainement, à des contingences historiques mal élucidées. Faut-il en conclure que l'on trouve sur ces deux sites des indices qui ont été pour l'instant moins probants sur d'autres agglomérations, mais qui pourraient le devenir si des fouilles plus étendues y étaient pratiquées ? En d'autres termes, a-t-on sur la plupart des sites de quelque importance au Second âge du Fer le même « stock » de vestiges pouvant relever de la sphère cultuelle – sans pour autant exclure que des lieux aient pu être spécialisés dans quelque rituel ?

Un deuxième fait nous conduit à écarter pour Roquepertuse l'hypothèse d'une qualification première comme sanctuaire – sans exclure qu'il puisse y avoir *un* sanctuaire sur le site. Lors de la dernière occupation repérée (charnière III^{e}-II^{e}), le noyau historique de l'agglomération, sans doute dévastée par un incendie après un siège, est partiellement restructuré pour y accueillir les installations de ce que l'on pourrait appeler une « ferme », dans la mesure où les pratiques de stockage et de transformation des productions (viticoles en partie) y sont prépondérantes et largement étalées dans l'espace, sans la contrainte d'un quelconque tissu « urbain ». Ce même secteur, maintenant dévolu à la production, aurait-il pu être immédiatement auparavant un espace sacré,

avant la destruction par un groupe dont on ignore tout, sauf qu'il a offert une possibilité d'installation à une communauté (réduite) qui ne présente pas de grandes différences « culturelles » avec la précédente ? Les études conduites dans le champ de l'anthropologie religieuse, dans des contextes variés et surtout mieux informés, nous amènent à plutôt rejeter une telle alternative : les lieux sacrés ont tendance à le rester s'il n'y a pas de véritable bouleversement culturel. Pour cette raison, et en considération des vestiges découverts (statuaire, objets métalliques, etc.), nous avons proposé de placer dans ce noyau l'habitat d'une élite guerrière qui stylisait sa domination, à une période où le religieux et le politique n'étaient pas des catégories aussi différenciées qu'elles le sont de nos jours.

Si l'on regarde maintenant en amont, bien avant que l'édifice aux piliers ne soit bâti au III^e^ siècle avant notre ère, d'autres vestiges peuvent être associés à diverses pratiques cultuelles, en premier lieu desquelles il faut envisager l'usage des nombreux « menhirs » mis au jour par H. de Gérin-Ricard. Ces vestiges, toujours découverts en position secondaire, sont difficiles à dater (Néolithique final ?) et délicats à interpréter ; à leur tour, ils ne garantissent en rien une quelconque continuité « religieuse » depuis la plus ancienne occupation du lieu.

Orientations bibliographiques

Barbet 1991 : A. Barbet, Roquepertuse et la polychromie en Gaule méridionale à l'époque préromaine, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 14, 1991, p. 53-81.

Boissinot 2000 : Ph. Boissinot, L'habitat de Roquepertuse, dans J. Chausserie-Lapree dir., *Le temps des Gaulois en Provence*, Martigues, 2000, p. 151-155.

Boissinot 2004 : Ph. Boissinot, Usage et circulation des éléments lapidaires de Roquepertuse, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 27, 2004, p. 49-62.

Boissinot à paraître : Ph. Boissinot, Stèles et statues de Roquepertuse : état de la question, dans D. Garcia, Ph. Gruat dir., *Stèles et statues du début de l'âge du Fer dans le Midi de la France (VIII^e^-IV^e^ s. av. J.-C.) : chronologies, fonctions et comparaisons*. Actes de la table ronde de Rodez (24-25 avril 2009), à paraître.

Boissinot, Gantès 2000 : Ph. Boissinot, L.-F. Gantès et J.-M. Gassend, La chronologie de Roquepertuse. Propositions préliminaires à l'issue des campagnes 1994-1997 et 1998-1999, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 23, 2000, p. 249-271.

Boissinot, Lescure 1998 : Ph. Boissinot et B. Lescure, Nouvelles recherches sur le « sanctuaire » de Roquepertuse à Velaux (III^e^ s. av. J.-C.). Premiers résultats, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 21, 1998, p. 84-89.

Clerc 1916 : M. Clerc, *Aquae-Sextiae*, Aix, 1916.

Collectif 1991 : Collectif, La statuaire protohistorique de Roquepertuse, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 14, 1991, p. 7-88.

Gérin-Ricard 1927 : H. de Gerin-Ricard, *Le sanctuaire préromain de Roquepertuse à Velaux (Bouches-du-Rhône). Étude sur l'art gaulois avant les temps classiques*, Marseille, éd. de la Société de Statistique, d'Histoire et Archéologie de Marseille, 1927.

Gérin-Ricard 1928 : H. de Gerin-Ricard, Le sanctuaire préromain de Roquepertuse. Fouille de 1927 (supplément), *Provincia*, VIII, 1928, p. 53-60.

Gilles 1873 : I. Gilles, *Les Saliens avant la conquête romaine. Velaux. Sainte-Eutropie et les deux statues de la Roque-Pertuse*, Paris, Thorin, 1873.

Guillaumet, Rapin 2000 : J .-P. Guillaumet et A. Rapin, L'art des gaulois du midi, dans J. Chausserie-Lapree, *Le temps des Gaulois en Provence*, Martigues, 2000, p. 79-84.

Rapin 2004 : A. Rapin, Pour une nouvelle lecture de la sculpture préromaine de Gaule méridionale, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 27, 2004, p. 13-22.

Raphaël Golosetti

Glanum

Saint-Rémy-de-Provence, Bouches-du-Rhône

Présentation du site

Établie sur le versant nord des Alpilles, à la suite d'une occupation de l'âge du Bronze, l'agglomération indigène de Glanum va apparaître vers le VI^e^ siècle avant notre ère et se développer à partir du vallon de Notre-Dame, en y occupant tout d'abord les versants avant d'en déborder très largement à la fin de l'âge du Fer sur le piémont. Elle va atteindre environ 30-40 ha dont 20 réellement habités. La résurgence, où plutôt le captage des eaux de ruissellement dans le vallon Notre-Dame, est souvent perçu comme l'élément polarisateur de l'occupation : « la raison d'être de ce site » (Gateau, Gazenbeek 1999, 268).

À bien des égards, Glanum présente les caractéristiques traditionnelles des agglomérations indigènes de Gaule méditerranéenne : îlots d'habitation du vallon Notre-Dame, faciès céramique et diverses pratiques symboliques (exposition de crânes, statues de guerriers). Sans être une exception, Glanum se distingue cependant, tant par l'extension de l'occupation en dehors du système de fortification initial, associant remparts et défenses naturelles, que par la forme de l'habitat que prend cette extension, à savoir un quartier résidentiel composé de maisons à péristyle de type gréco-italique. Mais l'élément qui témoigne surtout de la réussite de Glanum est sa fièvre édilitaire des II^e^ et I^er^ siècles avant notre ère. Celle-ci va notamment concerner le secteur de la « source », noyau originel de l'occupation (fig. 52).

Le secteur de la « source », lieu d'un culte poliade

Davantage un point de captage des eaux de ruissellement que réellement une résurgence liée à un vaste réseau karstique, il ne s'agit, lors d'un premier état (avant le II^e^ siècle avant notre ère), que d'un bassin taillé dans le rocher auquel on accédait par des marches entaillées dans le roc. Il est alors difficile d'affirmer la réalité d'un culte autour de la « source » à date haute. Les découvertes monétaires (datées entre les V^e^ et I^er^ siècles avant notre ère) dans le secteur sont bien trop mal localisées pour les interpréter comme des offrandes. On peut donc suivre F. Verdin (2003, 568) sur le fait que les indices d'un culte « spécifiquement lié à l'eau antérieurement au II^e^ siècle avant notre ère ne sont pas indubitables » et l'aménagement en terrasse dès le VI^e^ siècle avant notre ère du versant occidental du vallon, en face de la « source », indique que l'occupation s'est d'abord fixée aux abords de la source sans pour autant y voir l'influence d'un espace sacré.

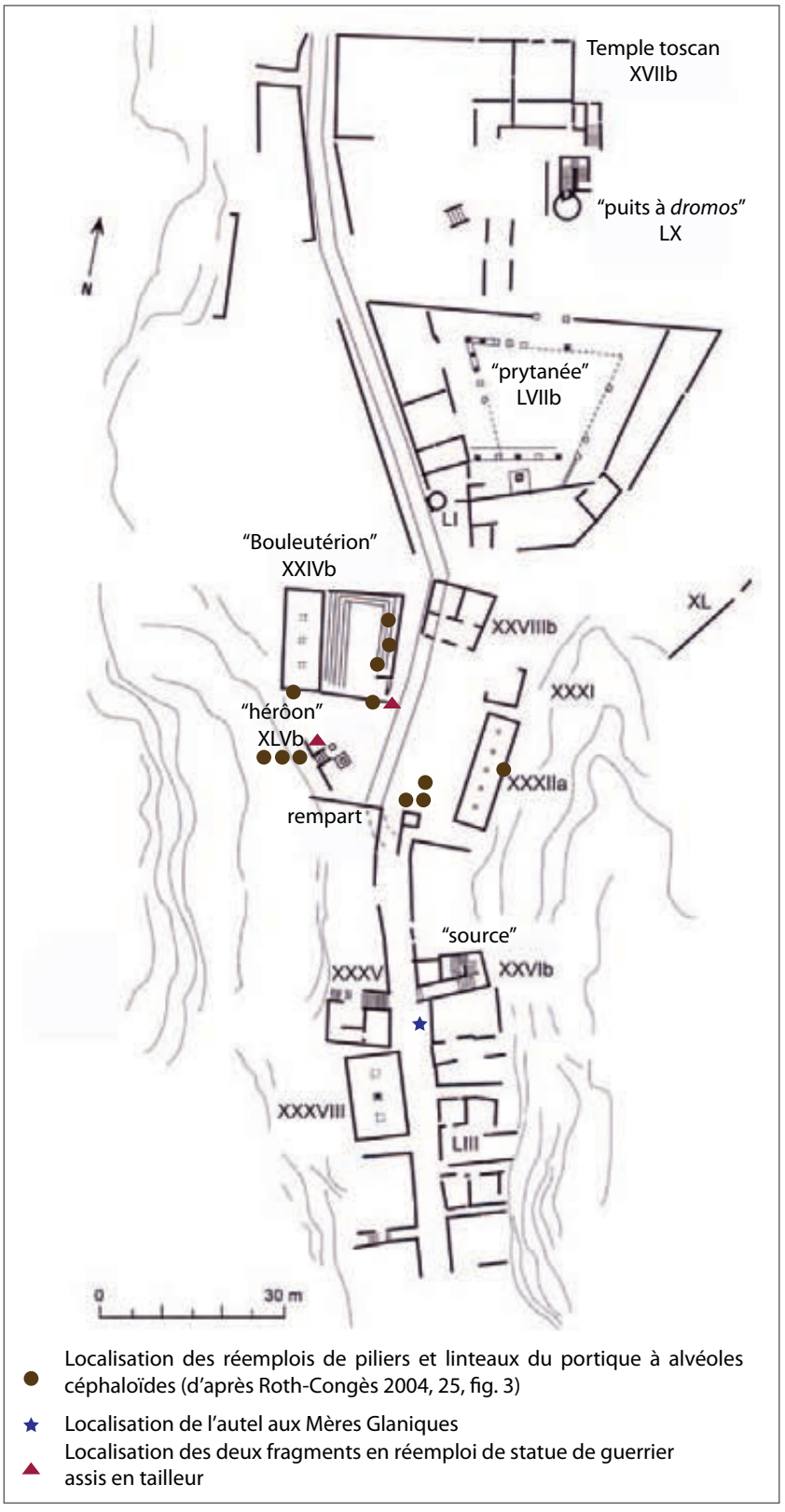
Ce n'est qu'à la fin de l'âge du Fer (II^e^ siècle) que ce secteur prend une dimension monumentale renforçant sa valeur symbolique dans le paysage urbain. Cette monumentalisation de l'accès à la « source » sous la forme d'une structure, à la dénomination fautive mais usuelle de « nymphée », prend la forme d'une élévation en grand appareil à joints vifs et d'un escalier selon un plan quasi trapézoïdal, le niveau de l'eau se situant à environ 5 m au-dessous du niveau de la voie. Mais une telle monumentalisation signifie-t-elle une sacralisation de la source ?

L'hypothèse formulée d'une fontaine ou d'un bassin collecteur est recevable, d'autant plus que Glanum connaît toute une série d'aménagements hydrauliques monumentaux avec la chambre de captage du vallon Saint-Clerg et le puits à *dromos* (couloir à ciel ouvert). Néanmoins, le « nymphée » est réalisé dans un même programme de monumentalisation de la fortification et d'un espace de circulation au sud de celle-ci à la fin II^e^-début du I^er^ siècle avant notre ère, avec l'édification en grand appareil d'une porte charretière du rempart ouvrant sur une voie délimitée par deux murs. Or, dans une niche aménagée à 1,15 m du sol dans le mur occidental de la voie, il a été découvert une sculpture en place d'une déesse-mère portant une corbeille de fruits. Certes, ce témoignage religieux est du III^e^ siècle de notre ère, mais outre la présence, au pied de la niche, d'une stèle encore en place et portant une inscription à

Glan et aux Mères Glaniques (fig. 53) qui complète les indices d'un culte autour de la source, c'est surtout la découverte sur le sol de la voie d'un autel en calcaire tendre de 0,33 m de haut inscrit d'une dédicace en gallo-grec qui démontre qu'au moins dès le début du Ier siècle avant notre ère, un culte était rendu aux Mères Glaniques dans les environs de la « source ».

Les aménagements de la période romaine ne font que confirmer une certaine vocation cultuelle de ce secteur. Alors que le culte des Mères Glaniques y est toujours effectif, comme le démontrent les autels et les sculptures évoqués, l'aménagement à l'entrée du « nymphée » d'un ensemble de six autels encore en place dédiés à Hercule et entourant une statue d'Hercule Bibax réaffirme cette interprétation. Enfin, l'édification d'un petit temple à la divinité italique *Valetudo* sur un point dominant le bassin du « nymphée » caractérise l'appropriation symbolique du culte poliade autour de la source par le pouvoir romain que

53. Autel aux Mères Glaniques : « Aux mères glaniques avec reconnaissance ».



52. Plan des vestiges de Glanum à la fin du IIe-début du Ier siècle avant notre ère.

suggère le statut du dédicant, le célèbre Agrippa. Ceci impose de ne pas minimiser la dimension religieuse de cette « source ». Ce culte des eaux doit-il être interprété comme guérisseur ? Seule la divinité *Valetudo* rattache le culte aux domaines de la santé.

Cette zone du vallon Notre-Dame est densément occupée et, sans être centrale géographiquement, reste le noyau originel de l'agglomération, retranché derrière le seul véritable rempart de dimensions importantes. Nous connaissons assez mal l'organisation de l'habitat pour les périodes anciennes, mais l'aménagement en terrasse au VI^e^ siècle avant notre ère sur le versant opposé à la source et la mise en évidence, plus au sud, d'un habitat (5-6 îlots) associé à des traces d'activité métallurgique, soulignent l'intégration de la source dans un tissu urbain.

Le secteur du sanctuaire des eaux a joué vraisemblablement un rôle dans l'urbanisation de Glanum. Sa monumentalisation et la place centrale qu'il acquiert avec l'extension de la ville protohistorique au nord du rempart tendent à lui octroyer une réelle influence sur la structuration de la ville. Le réaménagement en grand appareil du rempart au II^e^ siècle avant notre ère, alors même que l'habitat *extra-muros* s'est développé, désigne nettement le secteur du sanctuaire comme le pivot du développement urbain. Néanmoins, l'habitat, malgré le quartier résidentiel, continue à être très présent dans le vallon, excluant une spécialisation religieuse de cette zone encore occupée par des îlots d'habitation jusqu'au I^er^ siècle de notre ère. Le rempart, réaménagé à plusieurs reprises et sans réel intérêt défensif, crée une limite avec la zone nord, à l'intérieur même de l'agglomération, séparant ce quartier du reste de la ville. Par conséquent, la délimitation ainsi symbolisée ne correspond en rien à un découpage entre espace sacré et profane et on ne peut donc pas l'assimiler à un *temenos* (terme désignant à l'origine l'espace sacré autour des temples grecs). Il marque davantage le pôle ancien de l'agglomération, peut-être en tant que lieu de mémoire de la communauté autour de la source et de son culte dont la ville a tiré son nom.

L'intégration de la « source » aménagée dans le tissu urbain aux II^e^-I^er^ siècles avant notre ère conduit à considérer le lieu de culte comme faiblement individualisé par rapport au secteur d'habitat et positionné au cœur du plus ancien quartier, le long d'une voie principale. L'absence d'une délimitation claire entre espace sacré et espace profane n'est d'ailleurs pas sans poser problème.

Le centre monumental, lieu d'expressions politico-religieuses

Au nord, à l'extérieur de l'enceinte, l'agglomération voit se développer, au cours du II^e^ siècle avant notre ère, outre le quartier résidentiel, un second pôle du paysage urbain marqué par des édifices et des pratiques rituelles que l'on a tendance à relier à la dimension publique voire politique de la ville.

Avant même la création de l'agglomération au VI^e^ siècle, le site connaît des formes d'expressions politico-religieuses avec la découverte en réemploi, dès la phase 2 du rempart (Paillet, Tréziny 2000, 190), de plus d'une vingtaine de stèles, expressions de cultes héroïques du Premier âge du Fer. Cependant, le rôle politico-religieux du secteur au nord du rempart apparaît réellement avec la découverte, toujours en réemploi, d'une quinzaine de piliers et linteaux qui, à l'origine, étaient assemblés dans le cadre d'un portique, encore aujourd'hui non localisé, mais antérieur à la fin du II^e^-début du I^er^ siècle avant notre ère. On reconstituera, dans un premier état du centre monumental, un portique à la qualité architecturale certaine et surtout lieu d'une pratique rituelle bien connue en Gaule qui est l'exposition des crânes humains. Ainsi, un linteau de 2,43 m de large orné d'un couronnement de rai-de-cœur, perles et pirouettes, alors que d'autres supportaient un décor géométrique peint, témoigne par la présence d'alvéoles céphaloïdes de pratiques rituelles et/ou symboliques d'exposition de crânes humains au sein de ce qui doit être considéré non

54. Linteau à alvéoles céphaloïdes.

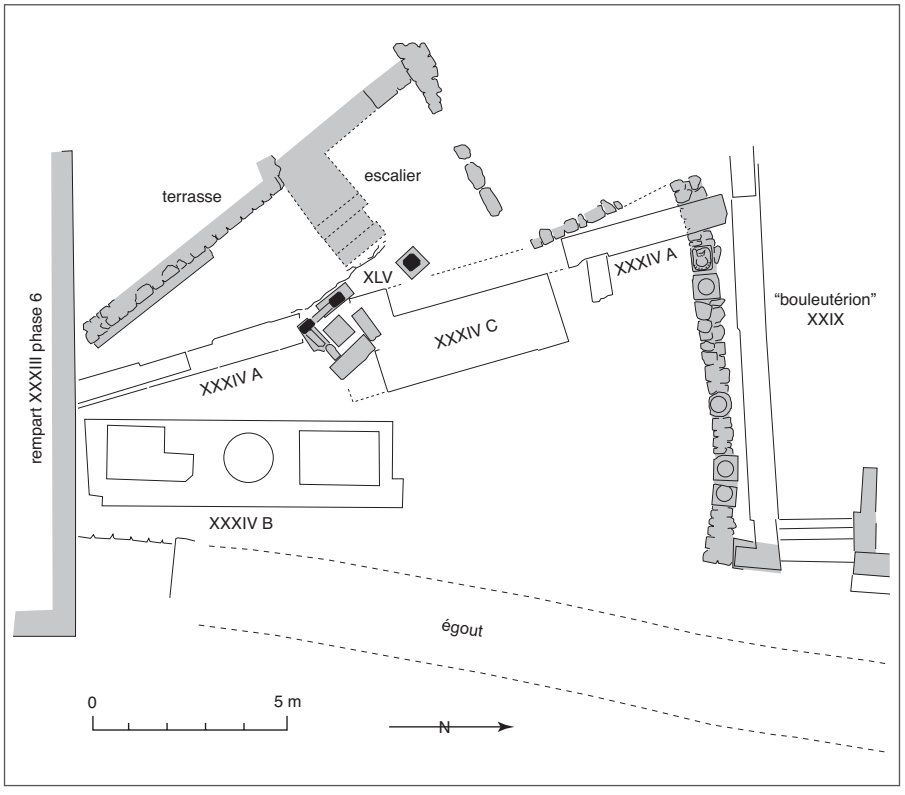
comme un sanctuaire, mais comme un lieu d'assemblée mêlant une dimension rituelle à des dimensions sans doute communautaires voire politiques (fig. 54).

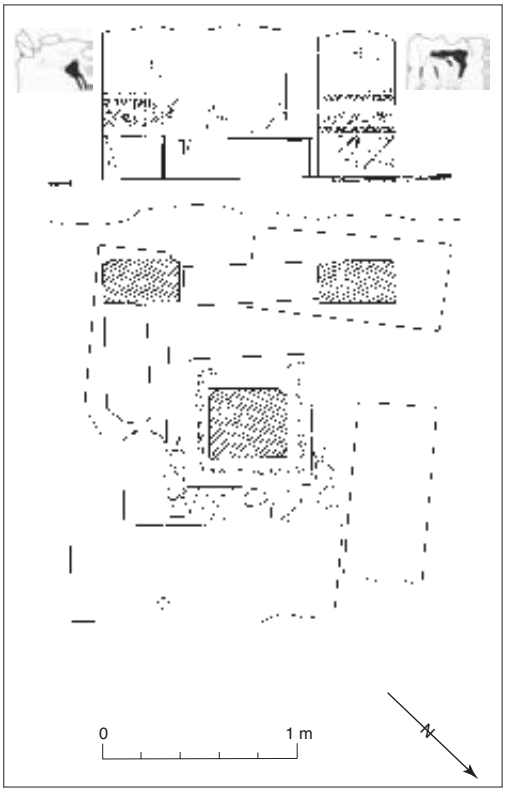
La pratique d'exposition des crânes se poursuit à partir de la fin du IIe siècle avant notre ère sous une autre forme : il est ainsi attesté un enclouage de crânes humains au niveau du portique intérieur d'un vaste édifice trapézoïdal. Cet édifice, interprété comme une sorte de « prytanée », bâtiment des magistrats et de réception de la communauté glanique, est le lieu de diverses expressions rituelles : à côté des crânes humains, le portique intérieur présentait des « chapiteaux à figures humaines » mélangeant alors références italiques et indigènes (notamment des personnages porteurs du torque gaulois), mais surtout ce lieu du pouvoir a livré une vasque en calcaire portant une inscription en gallo-grec, incomplète mais probablement dédiée à Bélénos. À côté de cet édifice aux fonctions publiques probables, accompagnées d'expressions rituelles sans être pour autant un espace sacré, nous retrouvons au sein du centre monumental de la fin de l'âge du Fer d'autres lieux d'expressions politico-religieuses.

En effet, Glanum présente le seul cas de découverte en contexte de statues de guerriers en position en tailleur : alors que le réemploi de deux fragments d'une même statue de guerrier en position assise évoque l'ancienneté de la pratique, antérieure en tout cas au dernier quart du IIe siècle avant notre ère, nous possédons surtout le dispositif initial de présentation de ces statues représentant des personnages masculins, porteurs des signes de l'aristocratie gauloise (torques, armes) et dans une position en tailleur usuelle dans le monde gaulois.

Entre le rempart en grand appareil et un édifice à gradins, il a été préservé en place la partie inférieure d'un bloc encore encastré dans son socle et à 2,2 m au sud, un second dispositif où quatre blocs de calcaire formaient une fondation à peu près carrée autour d'une partie inférieure de bloc haut de 0,635 m avec, à une faible distance à l'arrière de cet aménagement central, deux stèles de 0,65 m de haut contre lesquelles reposait la partie basse d'une statue d'un personnage assis en tailleur sur un socle dont la mortaise réalisée sur la face inférieure démontrait qu'elle prenait place sur le bloc central décrit plus haut (fig. 55).

Ce dispositif de la fin du IIe-début du Ier siècle avant notre ère au plus tard se comprend dans le cadre d'un culte de guerriers héroïsés, identifiant alors l'aménagement comme un *hérôon*.





55. Plan et élévation du monument XLV (*hérôon*).

Il est séduisant de donner à ces personnages une dimension politico-mythologique en relation avec la vie publique de l'agglomération, notamment en raison de leur situation à proximité de l'édifice à gradins, parfois défini comme un « bouleutérion » en raison de sa fonction très probable de lieu d'assemblée (fig. 56).

Les différentes expressions rituelles prennent ainsi place au sein d'un centre monumental composé notamment du « prytanée », d'un édifice à gradins, de l'*hérôon* et de quelques autres bâtiments monumentaux comme un puits à *dromos*. La dimension politique du centre monumental s'exprime dans l'édifice à gradins, mais aussi dans le dispositif à usage honorifique abritant la statuaire « héroïque ». Mais bien plus, à l'image des cités grecques ou romaines, le centre monumental de Glanum associe des lieux d'expressions politiques à des monuments religieux : l'exemple le plus évident étant le temple sur podium d'ordre toscan construit au début du II^e^ siècle avant notre ère au nord du « prytanée ».

Conclusion

Glanum, aux II^e^-I^er^ siècles avant notre ère, offre une situation bipolaire entre un lieu de culte probablement plus ancien lié à une source et monumentalisé et un centre politico-religieux situé hors les murs. Si l'on accepte l'hypothèse de voir dans le dieu Glan et les Mères Glaniques une divinité poliade, alors nous devons concevoir la dimension également politique ou ethnique du sanctuaire des eaux, « lieu qui symbolise la fondation » de la ville (Verdin 2003b, 566). Or, ce culte probablement fortement enraciné dans la société indigène va survivre pendant la période romaine alors que le pôle politico-religieux disparaît à la suite de la conquête, substitué après quelques décennies par un centre civique romain, conformément aux bouleversements de la société sous la domination romaine.

Bien que peut-être « *poleis Massalias* », alliée de la colonie phocéenne, Glanum demeure une agglomération indigène au destin remarquable à la fin de l'âge du Fer. De ce fait, elle livre les témoignages usuels du monde indigène dans le domaine des pratiques rituelles (exposition de crânes dans des portiques ou sur des édifices, statues de guerriers héroïsés) tout en développement une monumentalité encore aujourd'hui sans équivalent, bien que des nouvelles recherches sur des agglomérations indigènes comme Constantine et *Ernaginum*, mais aussi la comparaison avec Nîmes, démontrent que Glanum ne doit certainement pas être compris comme un *unicum*.

L'enrichissement de l'agglomération, sans doute lié à un ensemble de facteurs plus qu'au simple mais réel rôle de la « source », conduit à une fièvre édilitaire qui voit la monumentalisation de son lieu de mémoire d'autant plus porteur de sens par le culte à la divinité éponyme de Glanum. Toutefois ce processus va aussi conduire à la réalisation d'un centre politico-religieux dans lequel s'exprimeront d'une manière monumentalisée des pratiques indigènes mêlant des dimensions politiques et rituelles. Ce second pôle du paysage urbain sera alors le lieu d'une expression des contacts de la communauté indigène avec le monde méditerranéen, et certainement avant tout avec le monde italique.

Orientations bibliographiques

Gateau, Gazenbeek 1999 : F. Gateau, M. Gazenbeek (dir.), *Carte archéologique de la Gaule 13/2 Les Alpilles et La Montagnette*, Paris, académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1999.

Gazenbeek 1998 : M. Gazenbeek, Prospections systématiques autour de *Glanum* (Bouches-du-Rhône) : l'extension de l'agglomération, dans R. Bedon (dir.), *Suburbia. Les faubourgs en Gaule romaine et dans les régions voisines*. Limoges, P.U. de Limoges, 1998, actes de colloque (E.N.S. de la rue d'Ulm, 16/05/1997), (Centre de Recherche A. Piganiol, Caesarodunum, 32), p. 83-103.

Golosetti 2009 : R. Golosetti, *Géographie du Sacré du Sud-Est de la Gaule, de la Protohistoire récente au Haut-Empire*, Aix-en-Provence, thèse de doctorat sous la dir. de D. Garcia, Université de Provence, 2009.

Gros 1995 : P. Gros, Hercule à *Glanum*, sanctuaires de transhumance et développement « urbain », *Gallia*, 52, 1995, p. 311-331.

Paillet, Tréziny 2000 : J.-L. Paillet, H. Tréziny, Le rempart hellénistique et la porte charretière de Glanum, dans J. Chausserie-Lapree (dir.), *Le temps des Gaulois en Provence*, Martigues, ville de Martigues/musée Ziem, 2000, p. 189-190.

Rolland 1958 : H. Rolland, *Fouilles de Glanum, 1947-1956*, suppl. XI à Gallia, Paris, éd. C.N.R.S., 1958.

Roth-Congès 1997 : A. Roth-Congès, La fortune éphémère de *Glanum* : du religieux à l'économique (à propos d'un article récent), *Gallia*, 54, 1997, p. 157-202.

Roth-Congès 2004 : A. Roth-Congès, Le contexte archéologique de la statuaire de *Glanon*

(Saint-Rémy-de-Provence), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 27, 2004, p. 23-43.

Verdin 2003 : F. Verdin, *Glanum* et Nîmes : un même processus d'urbanisation, deux destinées différentes, dans M. Bats, B. Dedet, P. Garmy, T. Janin, C. Raynaud, M. Schwaller (dir.), *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barruol*, supplément 35 à la R.A.N., Montpellier, éd. de l'association de la R.A.N., 2003, p. 565-573.

56. Statue de guerrier assis en tailleur.

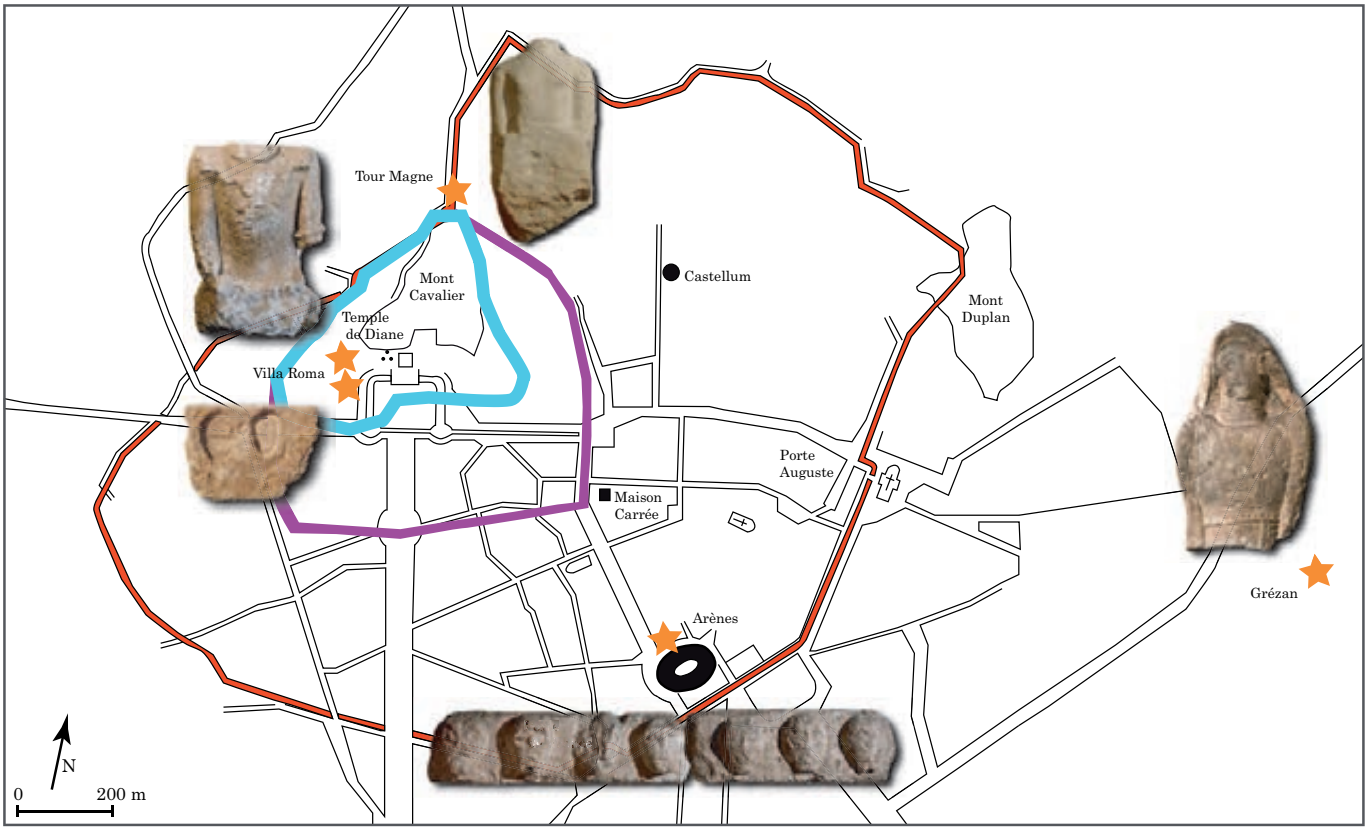
Michel Py

Nîmes

Gard

L'habitat protohistorique de Nîmes (Νεμαυσος/Nemausus) fut certainement au Second âge du Fer l'agglomération la plus importante du Languedoc oriental. C'est à la fin du VI^e^ siècle et au cours du V^e^ siècle avant notre ère qu'un premier habitat s'installe près de la source, sur la face méridionale du Mont Cavalier et assez loin vers le sud jusqu'à la place Jules Guesde. Les restes observés cependant sont très dispersés et pourraient correspondre à un ensemble de hameaux séparés par des aires cultivées. À la fin du V^e^ et au IV^e^ siècle avant notre ère, des maisons avec des murs en pierre apparaissent sur le Mont Cavalier. Une première enceinte est alors construite : en témoignent la nervure centrale de la courtine et un bastion quadrangulaire repérés en fondation au centre du blocage préromain de la Tour Magne.

Au cours du IV^e^ siècle, l'habitat connaît semble-t-il une première phase d'extension vers le nord-est et vers le sud. Le début du III^e^ siècle est mal connu, aussi bien sur la hauteur qu'en plaine. Mais la fin de ce siècle et le suivant sont marqués par une nouvelle phase d'extension et de reconstruction. C'est de cette époque sans doute que date l'édification de la tour monumentale en pierre sèche à plan ovale qu'englobera plus tard la maçonnerie augustéenne de la Tour Magne.



57. Points de découverte des sculptures préromaines de Nîmes par rapport à l'*oppidum* primitif du Mont-Cavalier (trait bleu) et son extension au cours de l'âge du Fer (trait violet) (en rouge, tracé du rempart romain).

À l'ouest, le quartier de Canteduc est densément occupé ; au sud-est, la ville s'étend au moins jusque dans le secteur de la médiathèque et à l'est jusqu'aux abords du quartier du Fort. Un fossé profond bordé par un mur étroit, dont un tronçon a été observé place Jules Guesde, servait apparemment de limite méridionale à la cité dont la surface occupait désormais, de manière discontinue cependant, plus de vingt hectares.

Le gain de l'agglomération vers les terres basses se poursuit à la fin du IIe et au Ier siècle avant notre ère. À cette époque, l'habitat de hauteur du Mont Cavalier semble moins fortement occupé qu'auparavant. L'urbanisation romaine précoce (milieu du Ier siècle avant notre ère), puis la construction de l'enceinte augustéenne consacreront le déplacement de la ville vers la plaine, qui apparaît aujourd'hui avoir été largement amorcé au cours du Second âge du Fer.

Si les vestiges conservés de l'habitat protohistorique restent épars et mal conservés, du fait des remaniements successifs du sous-sol nîmois depuis l'époque romaine, plusieurs découvertes témoignent de la place majeure que devait tenir, au plan régional, cette ville qualifiée par Strabon de « métropole des Arécomiques », qui s'est développée autour d'une résurgence à laquelle elle devait non seulement son nom, mais aussi sans doute son prestige et son rayonnement.

58. Le « guerrier de Grézan » vu de face.

Le guerrier de Grézan

Ce sont d'abord les sculptures qui illustrent cet aspect. La plus ancienne, connue sous l'appellation de « guerrier de Grézan », provient d'un quartier situé en plaine à 2 km à l'ouest de l'*oppidum* primitif du Mont Cavalier. Elle a été mise au jour fortuitement en 1901. Il s'agit de la représentation d'un homme en arme, taillée dans un bloc de calcaire provenant du Bois des Lens. On n'y voit aucune trace de peinture. L'absence de la partie inférieure prive de toute notion sur la base de la statue, et interdit notamment de savoir si elle se terminait en fût, comme un pilier-buste ou un xoanon (simulacre en bois ou en pierre), ou bien si les jambes étaient également figurées, ce qui semble le plus probable.

La pose du personnage est visiblement archaïsante : on remarque l'allure hiératique de la posture, avec un poitrail proéminent, un visage au modelé sans grandes nuances, des bras verticaux collés au corps, des hanches quasiment cylindriques. Le harnachement du guerrier comprend un grand casque en demi-cloche enveloppant la tête et les épaules à la manière de ceux des bustes de Sainte-Anastasie et de *Sextantio* (Castelnau-le-Lez), avec pareillement un grand cimier partant du front et descendant jusqu'au milieu du dos. Le cou est orné d'un torque ouvert à tampons sphériques particulièrement développés. L'habillement du torse pose un problème d'identification : la plupart de ceux qui ont décrit la statue y ont vu la représentation d'une cuirasse en bronze, ornée de moulurations sur les bords et d'un motif central en relief représentant un pectoral, sur la poitrine comme dans le dos. Cependant, une confrontation avec l'équipement des autres statues régionales pourrait conduire à interpréter les plaques pectorale et dorsale de Grézan comme un *cardiophylax* (« protège-cœur » en bronze) se surimposant à un vêtement et pendu au cou par une attache en V. La ceinture est large ; elle est bordée par une cannelure surmontée de créneaux quadrangulaires en relief et fermée par une agrafe à quatre crochets.

Des opinions diverses ont été exprimées sur la datation de cette œuvre, que Salomon Reinach plaçait au Ve siècle avant notre ère, datation acceptée sous son autorité par Émile Espérandieu, Joseph Déchelette et Paul Jacobsthal. Pour leur part, Fernand Benoit et Jean Jannoray, la jugeant plus archaïsante qu'archaïque, ne la faisaient pas remonter plus haut que le IVe ou le

III^e siècle avant notre ère, datation basse qui a longtemps prévalu. Plus récemment, Patrice Arcelin et André Rapin ont proposé au contraire d'en remonter la chronologie entre le milieu du VII^e et le milieu du VI^e siècle avant notre ère, en s'appuyant sur la ressemblance du casque avec ceux de *Sextantio* et Sainte-Anastasie.

Plusieurs considérations, en fait, permettent de proposer une datation médiane entre les plus extrêmes formulées jusqu'ici, proche d'ailleurs des opinions exprimées lors de la découverte. La boucle de ceinturon à quatre crochets appelle des comparaisons avec des objets semblables de la deuxième moitié du V^e et du IV^e siècle avant notre ère, trouvés en Espagne, en Aquitaine, en Languedoc Occidental et en Corse. Le torque à gros tampons sphériques fournit une indication concordante : ce type est en effet caractéristique, dans le monde continental, des premiers temps du Second âge du Fer dont on place le début aux alentours du milieu du V^e siècle. C'est à cette époque qu'il faut sans doute placer l'élaboration de l'œuvre.

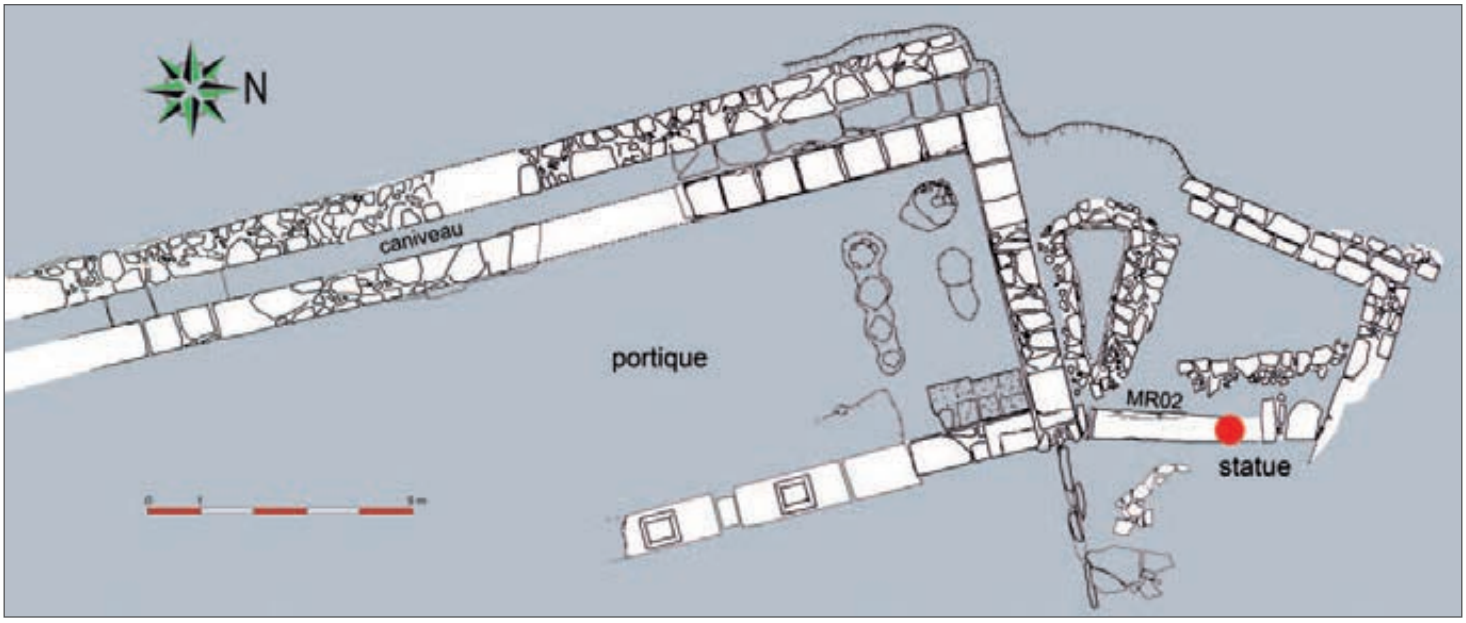
L'absence de contexte laisse ouverte la question de la position originelle du bloc qui ne porte aucune trace visible de réemploi, et qui put fort bien avoir été découvert à proximité de son lieu d'exposition, assez loin de l'*oppidum* primitif. Un contexte funéraire n'est pas exclu pour cette statue de guerrier, dont le harnachement montre qu'il s'agissait à coup sûr d'un personnage important à l'échelle locale, voire régionale. Le caractère isolé de la trouvaille, dans un secteur proche de l'agglomération sans doute la plus importante de la région, du moins sur le plan politique, rend l'hypothèse plausible.

Sculptures de Villa Roma

En 1991-1992, une fouille préventive a eu lieu à Nîmes aux abords de la source de la Fontaine, préalablement à la construction du complexe de « Villa Roma » : on se trouve ici à la base sud-ouest de l'*oppidum* du Mont Cavalier, dans un secteur intensément occupé depuis le V^e siècle avant notre ère, urbanisé à partir du II^e siècle et jouxtant à l'époque romaine l'*Augusteum* de Nîmes qui entoure la source de *Nemausus*. L'une des trouvailles insignes de cette opération est un bâtiment à portique du I^er siècle avant notre ère, à vocation publique, mais dont la destination exacte (religieuse ? civile ?) n'a pu être déterminée par la fouille. C'est dans les fondations d'un mur de soutènement de terrasse, rajouté vers 40 avant notre ère, que fut découvert le fragment d'une statue d'accroupi, en compagnie d'une inscription gallo-grecque dont on reparlera plus loin. Dans le même environnement, mais hors stratigraphie, était mis au jour un fragment de linteau à encoches céphaliformes.

Le fragment de statue se limite au tronc, aux arrière-bras et au bassin. Le torse bombé, surmontant un ventre creux, a un dessin incurvé et fluide, mais peu évasé, car les hanches sont assez larges. Quelques traces de pigment rouge foncé relevées à cet endroit pourraient correspondre à un décor de croisillons. Les cuisses dont on devine le départ sont reliées entre elles, ce qui dénote la présence d'un vêtement qui les recouvre mais dont aucune bordure n'est visible. Ce qui reste des bras, dont le modelé suggère la musculature, est collé au torse, de sorte qu'il reste douteux qu'aucune partie des membres n'ait été détachée du corps. La dossière, dont les bords latéraux sont intégralement brisés, devait avoir une forme rectangulaire : sa surface est plane et ne laisse voir aucune décoration. Le départ d'un couvre-nuque se devine au sommet. À l'avant, le pectoral comporte des bords en escalier et se termine par un triangle à base tronquée. Il ne présente ni ouverture ni décor visible. Autour du cou se tient un torque de section arrondie. Un bracelet à section semi-circulaire, peu épais, est passé sur le bras gauche. Enfin, deux arrachements de part et d'autre du fessier indiquent probablement que le socle était muni aux angles d'acrotères. Compte tenu des similitudes relevées entre cette statue et les accroupis de Glanum, on

59. Fragment de statue de personnage accroupi provenant de la fouille de « Villa Roma ».



60. Plan du bâtiment à portique de Villa Roma mis au jour près de la Fontaine de Nîmes, à la base de l'*oppidum* du Mont Cavalier. Le point rouge indique l'emplacement de la statue d'accroupi.

peut proposer de dater l'œuvre de la même période, soit la fin du III^e^ ou le début du II^e^ siècle avant notre ère, et de la synchroniser avec les aménagements relevés sous le bâtiment à portique tardo-républicain.

On a mis cette statue en rapport avec un fragment de linteau provenant du voisinage : il s'agit d'un bloc de calcaire oolithique dont reste un tronçon de 70 cm de long. Les deux faces principales sont ornées. L'une d'elles comporte deux alvéoles céphaloïdes séparés par un petit cercle en creux. De part et d'autre figurent deux personnages debout, penchés en arrière, apparemment nus, soutenant littéralement d'un bras l'alvéole (en fait le crâne que celle-ci devait accueillir), et, dans le cas du personnage de droite au moins, mieux conservé, levant l'autre bras au-dessus de la tête dans une attitude quelque peu allégorique. Le côté opposé est orné de deux chevaux affrontés dressés sur leurs pattes arrière ; leurs corps sont cernés par une large bande rouge. Sous les chevaux, on voit des rouelles peintes en rouge, tandis qu'au-dessus, ce sont des figurations de triskèles ou d'esses qui prennent place dans le champ. Plusieurs considérations invitent à situer cette pièce au II^e^ siècle avant notre ère.

Les linteaux des Arènes

Deux linteaux ornés de têtes coupées ont été récupérés en 1809 lors de la démolition de maisons qui encombraient les arches des arènes de Nîmes, parasitant le monument depuis le Moyen Âge. Les dimensions de ces deux blocs sont assez proches (68 et 78 cm de long) et tous deux présentent un cadre d'anathyrose (ciselures) à leur extrémité conservée. Ces similitudes pourraient inciter à y voir deux extrémités d'un même linteau, mais les mains différentes qui se reconnaissent dans les sculptures contredisent cette hypothèse.

Les têtes coupées, s'inscrivant dans un ovale, sont représentées dans une version très dépouillée, sans cheveux, sans oreilles et sans cou, constituant quasiment une version en relief des figures schématiques gravées telles qu'on les rencontre sur les piliers d'Entremont. Les fronts bombés sont peu développés et souvent fuyants. Les nez triédriques sont assez petits et peu saillants ; dans plusieurs cas, leur base est soulignée par un coup de ciseau horizontal. Les joues présentent un modelé uniforme que prolonge un menton plus ou moins large. À ces caractères communs s'oppose un traitement de la bouche et des yeux relativement différent sur chaque fragment. Sur le bloc aux trois têtes, les bouches, larges et peu arquées, sont modelées avec des lèvres minces et pincées qui se relèvent parfois légèrement aux commissures ; les yeux sont peu proéminents et leurs paupières closes sont évoquées par une fine incision horizontale courant d'un bord à l'autre du globe. Sur le bloc aux quatre têtes, la bouche est représentée par une profonde entaille en forme de croissant arqué, pointes tournées vers le bas, sans indication de lèvres ; les yeux, entourés de profondes orbites, ont une forme globuleuse sur la tête de gauche, en ovale appointé ailleurs, et leurs paupières closes sont dépourvues d'incision médiane.

En l'absence de tout contexte, la datation de ces pièces ne peut être que stylistique. Les comparaisons possibles avec Entremont orientent vers le IIe siècle avant notre ère, tandis que la présence de cadres d'anathyrose privilégie plutôt la fin de ce siècle. L'emplacement de la trouvaille des linteaux des Arènes n'indique pas forcément que le monument qui les incluait se trouvait dans ce secteur, situé assez loin de l'*oppidum* du Mont Cavalier et qui n'a livré dans le sous-sol que des traces d'amendement agricole pour la période préromaine. Les blocs, réutilisés comme matériau de construction, ont pu être déplacés sur une certaine distance, peut-être depuis les environs de la source de Fontaine autour de laquelle se concentrent plusieurs vestiges à vocation publique remontant à la Protohistoire.

61. Linteaux aux têtes coupées trouvés aux arènes de Nîmes.

62. Les deux faces du linteau de « Villa Roma ».

Statue-stèle de la Tour Magne

Évoquons enfin un curieux monument découvert en 1961 à proximité de la Tour Magne, au sommet du Mont Cavalier. On sait que cette tour, tel qu'on la voit de l'extérieur, constitue en fait un chemisage d'époque augustéenne enrobant une grande tour préromaine en pierre sèche qui équipait l'enceinte de l'*oppidum* au point le plus haut de son parcours. Au cours des fouilles menées en 1961 par Pierre Varène autour du monument, dans le cadre de recherches sur l'enceinte romaine, un coffre de pierre contenant une statue a été mis au jour sous les éclats de taille de la tour augustéenne, à 3 m au nord de celle-ci. Bien qu'arasé à la partie supérieure, ce dispositif antérieur a été respecté par les constructeurs, peut-être en raison de sa signification votive.

Le coffre à peu près carré était composé de dalles en calcaire froid local, plantées verticalement et se maintenant l'une l'autre. La statue, située au centre, était plantée dans une faille du rocher naturel sous-jacent. Sa base appointée, tout juste équarrie et brute de taille, était enterrée dans le remplissage de la fosse, tandis que la partie supérieure sculptée était recouverte par les éclats provenant de la taille des moellons de la tour. Cette observation prouve que la statue et son coffre sont antérieurs à la date de la construction romaine, elle-même située, comme l'enceinte à laquelle elle se rattache, aux environs de 16 avant notre ère par l'inscription de la Porte Auguste. Dans le coffre et à son contact ont été retrouvées plusieurs monnaies du Ier siècle avant notre ère. La situation de ces pièces porte à penser qu'il s'agit d'offrandes contemporaines du fonctionnement de l'édicule. Si elles ne datent pas directement l'élaboration de la statue, du moins orientent-elles vers une période relativement récente, qu'il est difficile de faire remonter plus haut que la fin du IIe ou le début du Ier siècle avant notre ère. On notera enfin que le coffre était précédé vers le sud par deux pierres brutes dressées comme des bétyles (pierres sacrées), elles aussi plantées dans le rocher naturel et enfouies dans les rebuts de construction d'époque romaine.

La statue, haute en l'état de 73 cm, est en calcaire des Lens, comme l'était précédemment le guerrier de Grézan. Le corps sculpté, qui émerge sans transition nette de la base brute de la stèle, a des formes adoucies : les bras, dégagés avec une

broche dont restent des traces punctiformes, sont liés au corps ; en retrait par rapport à la poitrine, ils ne présentent pas d'indications musculaires. Les épaules sont arrondies et tombantes et le cou, assez fin, s'en dégage progressivement. Le torse n'est pas évasé : seuls s'y distinguent un léger bombement ventral et des seins à peine proéminents, assez écartés et un peu divergents. Ce corps nu, au modelé très subtil, évoque un jeune adolescent, et même peut-être une jeune fille, notamment par l'absence de musculature, la rondeur souple des formes et la figuration apparente de seins naissants.

Reste à comprendre la signification de la présence d'une telle sculpture dans un coffre précédé de bétyles au nord de la tour préromaine, c'est-à-dire en fait à l'extérieur de l'enceinte, dans un espace que les fouilles ont révélé libre de toute construction. La tour elle-même, qui fait partie des tours monumentales caractéristiques de la région nîmoise (à l'instar des tours sommitales de Nages, d'Ambrussum ou de Mauressip), avait certainement une signification dépassant les simples préoccupations défensives, signification à l'évidence récupérée à l'époque d'Auguste par la tour romaine. L'environnement de la statue et son emplacement devant cette tour peuvent faire penser à une sorte d'*hérôon*, censé commémorer quelque personnage important.

Plusieurs inscriptions « gallo-grecques »

Outre la statuaire, le site de Nîmes a fourni une série d'inscriptions gallo-grecques illustrant certains rituels de la fin de l'âge du Fer. Plusieurs d'entre elles sont des inscriptions funéraires et sont surtout intéressantes pour l'éclairage qu'elles fournissent sur l'onomastique locale. Trois cependant sont des dédicaces dont le caractère votif ne fait guère de doute. La première provient de la Fontaine : elle se situe sur l'entablement d'un socle qui devait soutenir une statue offerte aux « Mères nîmoises » par *[...]artaros*, fils d'*Illanuios*, avec la formule dédicatoire « ΔΕΔΕ ΒΡΑΤΟΥ ΔΕΚΑΝΤΕΝ » caractéristique de la basse vallée du Rhône. La deuxième a été trouvée rue de la Lampèze : il s'agit d'un pilier dédié par *Kassitalos*, fils de *Versios*, à une divinité masculine dénommée *Ala[m]inos* et utilisant la même formule dédicatoire. La troisième, retrouvée dans les ruines du bâtiment à portique de Villa Roma, est dédiée par un certain *[N]ertom[aros]* ou un nom similaire ; plutôt que reconnaître sur cette inscription le toponyme d'Anduze, on préfèrera y lire une offrande aux déesses *Andoouvvai* déjà attestées sur un pilier à inscription gallo-grecque de Collias, à quelques kilomètres au nord de Nîmes.

63. La statue-stèle de la Tour-Magne en place dans son coffre de dalles.

Statues et inscriptions illustrent donc le rôle de Nîmes, et notamment de la Fontaine, comme lieu insigne d'offrandes dans les derniers siècles de l'âge du Fer. Il est permis de supposer, quoiqu'on en ait en vérité aucun indice, que ces pratiques s'enracinaient dans un passé plus ancien.

Orientations bibliographiques

Lassalle 1981 : V. Lassalle, Les sculptures préromaines, dans M. Py, *Recherches sur Nimes préromaine, habitats et sépultures, Gallia,* Paris, 1981, p. 223-230 (supplément 41).

Py 1990 : M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, Rome-Paris, 1990, p. 809-821 (Collection de l'École Française de Rome, 131).

Guillet 1992 : E. Guillet *et al.*, Un monument à portique tardo-hellenistique près de la source de la Fontaine à Nimes, Gard, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 15, 1992, p. 57-89.

Py 2009 : M. Py, Stèles et sculptures du début de l'âge du Fer en Languedoc oriental : éléments de chronologie, dans *Stèles et statues des Celtes du Midi de la France (VIIIe-IVe s. av. n. è.)*, Rodez, 2009, p. 31-33.

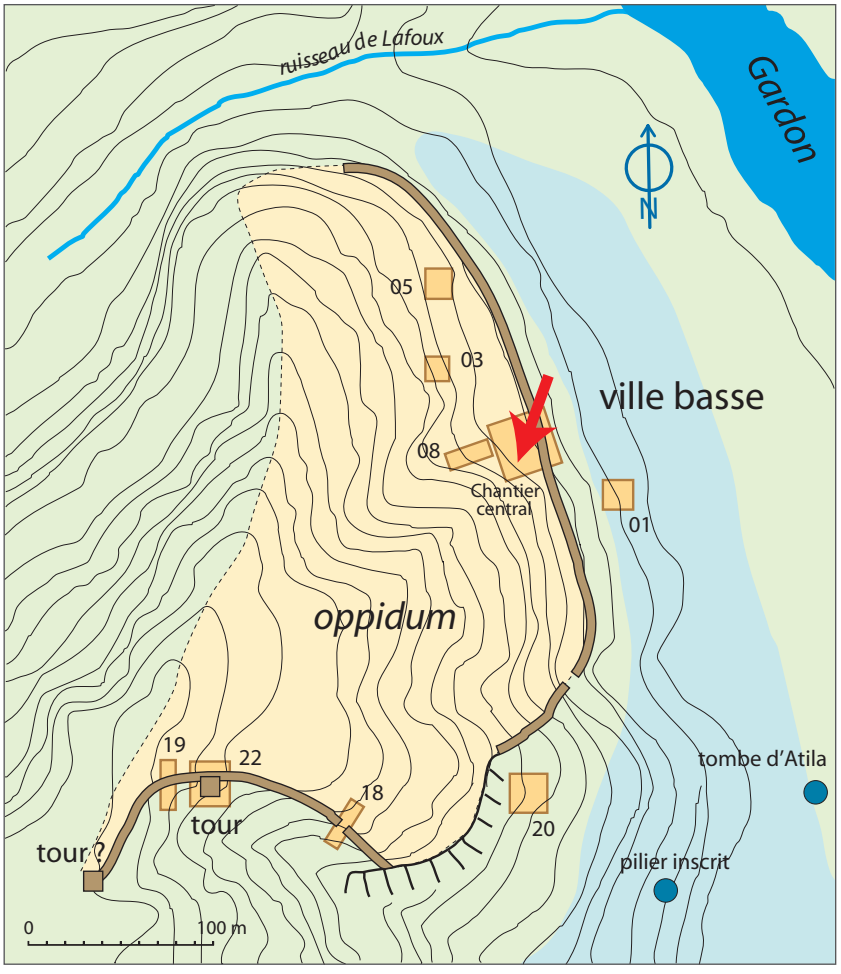
Py à paraître : M. Py, *La sculpture gauloise méridionale*, à paraître aux éditions Errance.

Michel Py

Le Marduel

Saint-Bonnet-du-Gard, Gard

L'*oppidum* du Marduel est situé dans le Gard, à la jonction des communes de Remoulins, de Sernhac et de Saint-Bonnet, au bord du Gardon ; le gisement comprend un habitat perché se développant sur près de sept hectares à flanc de colline, et une zone basse sur la rive droite de la rivière, au lieu-dit Lafoux. Implanté à la jonction de plusieurs routes antiques, l'*oppidum* était lié à un gué et, dans ses phases récentes, à un port fluvial établi immédiatement en aval. Occupé temporairement à plusieurs reprises, au Bronze final II (XI[e] siècle avant notre ère), au Bronze final IIIb (IX[e]-VIII[e] siècles) et au début du VI[e] siècle, il est muni à la fin de ce siècle d'un rempart monumental, l'un des plus anciens connus en Languedoc : dès lors la colline sera le siège d'un habitat permanent jusqu'au début de notre ère, les habitations fouillées dans le « chantier central » s'empilant sur plusieurs mètres de hauteur. C'est à la base de cette puissante stratigraphie que des blocs sculptés ont été découverts.



64. Plan de l'*oppidum* du Marduel à Saint-Bonnet-du-Gard. La flèche indique l'emplacement de la découverte des piliers, stèles et buste dans le « Chantier central ».

Ces blocs étaient en réemploi dans la fondation des murs d'une maison appuyée au rempart, formée de deux pièces et ouvrant sur une vaste cour. L'abondant mobilier livré par les niveaux d'occupation de ce bâtiment a permis de placer sa construction dans le dernier quart du VI[e] siècle avant notre ère et sa destruction dans les premières années du V[e] siècle. Il est donc certain que les blocs réutilisés sont antérieurs à 525, mais de combien ? Les observations qu'a pu faire Jean-Claude Bessac sur les techniques de taille et sur l'état des pierres suggèrent que le décalage entre le « fonctionnement » des éléments taillés et leur bris ne fut sans doute pas très important, ce qui permet d'envisager la fin du VII[e] siècle ou le début du VI[e] siècle avant notre ère.

Les blocs de pierre en question peuvent se répartir morphologiquement en trois groupes. Le premier concerne des piliers monolithes recassés volontairement en plusieurs morceaux lors du réemploi, comme le montrent les traces de découpe avec des coins et les retouches des extrémités. Bien que les possibilités d'assemblage aient été réduites par la retaille, l'analyse a permis d'attribuer les fragments à cinq individus différents au moins. De tels piliers se caractérisent par une relative épaisseur (de l'ordre des deux tiers de la largeur) et par leur importante hauteur originelle (deux mètres ou plus sans doute si l'on en juge par les cas les mieux conservés). Leurs angles sont chanfreinés, sauf dans la partie inférieure destinée à être plantée en terre. Les deux sommets attestés portent de profondes

mortaises quadrangulaires, destinées à fixer un autre élément. En outre, l'un des fragments présente une série de cupules creusées par percussion. Le matériau employé est homogène : un calcaire coquillier gréseux local dont on connaît au moins une carrière d'extraction sur le site même. Les traces d'emploi d'une escoude et de coins métalliques que portent ces blocs constituent les plus anciens témoignages connus en Gaule d'une extraction de type méditerranéen, à l'aide d'outils de fer. Les traces de taille, pour leur part, montrent l'usage d'outils professionnels (polka, ciseau, gouge), au sein d'un chantier unique et bien organisé.

Le second groupe est celui des stèles, nettement moins épaisses que les piliers, à profil légèrement tronconique et sommet arrondi. Les angles sont également chanfreinés dans la partie destinée à être visible. Ce groupe est fort de six exemplaires, dont cinq façonnés dans la même roche que les piliers et un taillé dans un calcaire coquillier fin, manifestement étranger au substrat local, qui pourrait provenir de Beaucaire, à 15 km au sud du Marduel. La taille est de moindre qualité et plus hétérogène que celle des piliers, ce qui fait penser à des œuvres de tailleurs de pierre occasionnels, réalisées et placées à diverses périodes du fonctionnement de l'ensemble.

Enfin, la pièce la plus originale est une base de buste sculpté en ronde-bosse dans un calcaire coquillier local. Le socle a la forme d'un parallélépipède, large de 35 cm et épais de 25. Ses angles sont vifs, sauf à la partie supérieure où deux petits biseaux existent sur les côtés, et où le modelé évoque des épaules. Seule l'amorce du cou est conservée au-dessus du socle ; l'arrachement de la tête présente en plan une section très allongée dans le sens de la profondeur du bloc et un dessin concave au centre. Cette forme indique très certainement que l'on a affaire à un buste de bicéphale. Enfin, l'un des côtés du cou porte un torque en bas-relief, dont le dessin s'efface progressivement, l'autre face n'en portant pas. Ce torque est du type continu, c'est-à-dire ni ouvert, ni bouleté. Sur le lit de pose se trouve une profonde mortaise quadrangulaire qui devait servir à fixer le buste sur un support de pierre, certainement un pilier. Sur le flanc droit, trois cupules ont été façonnées par percussion avec un galet ; d'autres cupules de même nature se remarquent sur le lit de pose. Aucune trace de peinture n'a été relevée sur cette sculpture, pas plus que sur les piliers et stèles décrits ci-dessus.

Piliers et buste apparaissent liés. On verrait assez bien dans les pièces dont nous disposons les restes incomplets et mutilés d'un véritable monument,

65. Fragments de piliers en réemploi à la base du mur d'une maison de la fin du VI[e] siècle avant notre ère de l'*oppidum* du Marduel.

66. Le Marduel : exemples de piliers monolithes reconstitués à partir de plusieurs fragments ; le sommet de l'un d'eux montre une mortaise creusée au centre d'une dépression circulaire destinée à accueillir un élément peut-être sculpté.

composé de plusieurs piliers identiques, profondément ancrés en terre, s'élevant à 1,50 m ou plus au-dessus du sol, et couronnés de bustes ou de têtes rapportés, fixés à leur sommet par des tenons probablement en bois. L'existence de deux sommets de piliers parmi les fragments qui nous sont parvenus, tous deux munis d'une mortaise du même type, semble en effet indiquer que chacun pouvait être couronné par un élément sculpté. Il n'est enfin pas exclu que les stèles aient pris place dans la même structure, que l'on verrait volontiers sous la forme d'un *temenos* (enceinte sacrée) ou d'un *hérôon* (monument dédié à un illustre personnage).

L'un des détails qui accentuent le caractère cultuel de l'ensemble est la présence de cupules. Des traces du même type ont été observées sur des stèles de Mouriès, de Glanum ou du Pègue, et certains ont douté de leur origine anthropique : ici, le creusement volontaire ne fait aucun doute. Faut-il rattacher cette pratique, dont la fonction rituelle n'est guère contestable, à une tradition très ancienne, des cupules semblables se remarquant déjà sur les stèles chalcolithiques de la basse vallée du Rhône ? Plus originale cependant est la présence de cupules sur le lit de pose du bicéphale, qui pourrait suggérer un réemploi du bloc, à moins qu'elles ne soient contemporaines de la taille du buste : dans cette optique, on considérerait que ces cupules pouvaient avoir une « action » spéciale, par exemple qu'elles conféraient telle ou telle vocation, valeur, signification, protection ou autre, au bloc dans lequel elles étaient creusées, et que leur visibilité n'était pas une obligation.

Bien que mutilé, le buste de bicéphale du Marduel, qui est en Gaule l'une des plus anciennes sculptures en ronde-bosse datées par la stratigraphie, constitue une découverte capitale, à la fois en elle-même et du fait qu'elle démontre l'association de ces sculptures archaïques avec des piliers et des stèles au sein de monuments complexes. Si l'on retient la datation à la fin du VII^{e} ou au début du VI^{e} siècle avant notre ère proposée ci-dessus, on peut mettre l'ensemble en relation avec l'une des occupations temporaires de la colline (phase VIA) illustrée dans le « chantier central » par de modestes cabanes en torchis sur poteaux porteurs, mode d'habitat qui est de règle à cette époque en Languedoc oriental. Pour autant, cette connexion chronologique peut être trompeuse. Certes, elle met en lumière le décalage qui existe sur le plan technique entre des constructions domestiques traditionnelles et un monument rassemblant des pierres taillées de grande dimension et de la sculpture, faisant appel à des artisans spécialisés et témoignant d'un tout autre investissement, selon une problématique qui existe déjà sans doute pour les mégalithes de la fin de la Préhistoire. Mais rien n'oblige à penser qu'il existe un rapport direct entre ce monument et ce village, qui a pu s'installer à proximité d'une structure existante. Le fait d'avoir retrouvé les blocs sur le même lieu que des traces d'occupation plus ou moins contemporaines ne prouve rien en la matière, car ces éléments architectoniques ont été récupérés pour être réemployés dans une bâtisse postérieure et ils ont très bien pu être déplacés à cette occasion sur une certaine distance. S'il fallait imaginer un emplacement pour leur érection primitive, nous proposerions volontiers de les situer à la pointe nord de la colline du Marduel, qui domine par un abrupt la route de Nîmes au Rhône et le gué sur le Gardon, comme un symbole visible et identifiable, en rapport avec une communauté qui put dépasser le simple village édifié à proximité.

Orientations bibliographiques

Py, Lebeaupin 1994 : M. Py et D. Lebeaupin, Stratigraphie du Marduel, VI, Les niveaux du Bronze final au milieu du V^{e} s. av. n. è. sur le Chantier Central, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 17, 1994, p. 201-265.

Py 2009 : M. Py, Stèles et sculptures du début de l'âge du Fer en Languedoc oriental : éléments de chronologie, dans *Stèles et statues des Celtes du Midi de la France (VIII^{e}-IV^{e} s. av. n. è.)*, Rodez, 2009, p. 31-33.

Py à paraître : M. Py, *La sculpture gauloise méridionale*, à paraître aux éditions Errance.

67. Fragment de buste de bicéphale en calcaire provenant de l'*oppidum* du Marduel. Le cou est orné d'un côté par un torque continu.

68. Reconstitution de la position du buste du Marduel, tel qu'on l'imagine, fixé au sommet d'un un pilier par un système de tenons et de mortaises.

Claire-Anne de Chazelles
Benjamin Girard

Corconne

Gard

Cette statue a été découverte fortuitement dans un champ, en 1986, à l'occasion de travaux agricoles sur la commune de Corconne dans le Gard, au lieu-dit Le Valat de Crémal.

Il semble que le bloc ait pu être remployé dans un mur de terrasse entre deux parcelles en faible pente, dans une zone relativement plane traversée par des ruisseaux. Les quatre sondages profonds répartis autour du lieu de découverte n'ont livré aucun vestige bâti, ni même de mobilier, susceptible d'avoir été en relation avec la sculpture.

La statue

Cette statue s'inscrit dans un parallélépipède haut de 0,49 m, large de 0,35 m et épais de 0,26 m. Les faces antérieure et postérieure ont vraisemblablement été ravalées lors du réemploi de la sculpture comme bloc de construction et de profondes griffures ont été faites récemment sur la face postérieure par l'engin mécanique qui l'a mise au jour.

Le matériau est un calcaire coquillier blanc à grains serrés. Un calcin dur, épais de 0,5 mm, recouvre la majorité du bloc et particulièrement la partie antérieure. Une mortaise de forme tronconique occupe le centre du lit de pose (5,3 à 6,2 cm à l'ouverture et 3,2 cm vers le fond, longueur 11,5 cm).

La sculpture représente la partie supérieure d'un personnage casqué dont la tête et les épaules sont traitées en ronde-bosse, tandis que les membres supérieurs et quelques attributs se détachent en bas-relief sur les faces latérales. Le visage en saillie par rapport au torse est presque totalement détruit, mais deux petits reliefs en arcs de cercle, situés de part et d'autre, peuvent correspondre aux oreilles ; le menton – ou un objet non identifié – descend bas sur la poitrine. Sur le profil, la zone qui sépare les épaules du bord du casque est plane. Le casque de forme hémisphérique dépasse largement de part et d'autre de la tête, au-dessus des oreilles. Deux gravures parallèles dessinent une fausse moulure sur le bord et deux autres relient, par le milieu du casque, le côté gauche au côté droit. Des traits obliques gravés sur les épaules du personnage évoquent les bretelles ou les lanières d'un vêtement ou d'un pectoral.

Sur la face latérale droite, sont figurés un bras plié portant un bracelet – ou un brassard – au-dessus du coude, ainsi qu'un objet peut-être tenu en main mais, si c'est le cas, celle-ci est très endommagée. La forme fuselée de l'objet qui se termine en spatule évoque le fourreau d'une épée ou d'un poignard.

La face latérale gauche présente un élément formé par deux cercles concentriques en faible relief, auquel se surimpose l'autre bras du personnage :

69. Statue vue de face, visage mutilé.

en raison de sa forme et de sa position, ce pourrait être un bouclier. La représentation plus schématique de ce bras avait conduit, lors de la première lecture, à y voir une jambe postérieure de cheval terminée par un sabot.

Le corps du personnage est traité à la manière d'un bloc ou d'une stèle, sans modelé anatomique.

Interprétation et datation

Que ce personnage casqué et pourvu de quelques attributs identifiables soit un « guerrier » est assez évident. En revanche, peu de détails de la panoplie permettent de lui attribuer une datation certaine. Les casques hémisphériques sans couvre-nuque, ou à couvre-nuque peu développé, et sans paragnathides (protège-joues), relèvent de types existant depuis le Bronze final jusqu'à La Tène ancienne (comme le casque de Böckweiler, par exemple, daté de la seconde moitié du V^e^ siècle avant notre ère : Feugère 1994, 56-57). Dans le cas de Corconne, l'élément qui traverse la calotte de gauche à droite constitue très probablement un signe distinctif, mais comme on ne lui connaît pas d'équivalent actuellement, sa fonction demeure floue : ce pourrait éventuellement être un accessoire assurant la fixation d'une jugulaire. S'il est vrai que des casques hémisphériques sont encore en usage à la fin de l'âge du Fer (casque en fer d'Estarac à Toulouse au I^er^ siècle avant notre ère, casque figuré sur une statue d'Entremont du III^e^), et même encore à l'époque romaine, ils possèdent toujours un bouton sommital et surtout, ils sont dotés de paragnathides et d'un couvre-nuque (Feugère *ibid.*, 73-74 et 78-79). En tout cas, ce modèle de casque n'est pas attesté en Languedoc à l'âge du Fer puisque les statues de guerriers connues à Nîmes et Sainte-Anastasie sont pourvues de larges coiffures en cuir retombant sur les épaules, tandis que celle de Lattes pourrait posséder un casque du même genre mais plus court (Py 2009, 57-61).

Le fourreau d'épée – ou de poignard – n'autorise pas une détermination typologique assurée et précise. Des fourreaux à bouterolle évasée sont certes attestés entre le Bronze final et la fin de La Tène (Rapin 2004, 19) ; cependant la forme de celui-ci, incompatible avec les modèles du Deuxième âge du Fer, l'apparente plus vraisemblablement aux armes du Premier âge du Fer. Le brassard lisse porté au coude droit, que l'on pourrait comparer à des modèles en bronze bien connus en contexte régional, ne fournit pas d'indice chronologique probant.

De gauche à droite

70. Profil droit : bracelet ou brassard sur le biceps, objet fuselé dans la main.

71. Profil gauche : objet circulaire maintenu sous le bras.

Quant à l'objet circulaire maintenu sous le bras gauche, si on le considère comme un bouclier, il ne saurait être attribué à La Tène finale (Rapin *ibid.*), contrairement à l'hypothèse avancée lors de la première étude (Chazelles 1991), car sa forme renvoie à une chronologie bien plus haute. En effet, ce modèle à cercles concentriques n'est pas sans évoquer les petits boucliers ibériques arborés par certaines statues de guerriers de Porcuna (Jaén) datées du V^e^ siècle avant notre ère (Negueruela Martinez 1990).

Enfin, sur la statue de Corconne, la présence d'une armure serait suggérée par les bretelles passant sur les épaules du personnage.

De fait, plus encore que l'équipement du guerrier, c'est la sculpture elle-même qui plaide en faveur d'une datation haute. La comparaison avec la statuaire de Gaule méridionale montre effectivement que la forme générale du buste de Corconne découle de la tradition des stèles anthropomorphes de l'âge du Bronze et du début de l'âge du Fer (Gruat 2004). Il est certain que l'absence de modelé anatomique et la juxtaposition de plans figurés dépourvus de lien entre eux éloignent cette représentation des véritables statues en ronde-bosse telles celles des guerriers de Grézan (Nîmes) ou de Lattes, respectivement attribuées à la fin du V^e^ ou au début du IV^e^ siècle et au début du V^e^ siècle avant notre ère. À l'inverse, en raison de sa situation probable en haut d'un pilier – indiquée par la mortaise du plan de pose –, le buste de Corconne peut être rapproché de ceux du Marduel ou de Sainte-Anastasie qui seraient de facture plus ancienne que ceux de Nîmes et Lattes (Py 2009, 61).

Compte tenu des découvertes plus récentes que celle de Corconne, en particulier à Lattes, et des dernières révisions qui ont été faites par des spécialistes des armements ou de la sculpture préromaine, tendant à vieillir de manière significative la plupart des statues du Midi de la France, on pourrait attribuer désormais cette statue au VI^e^ ou au V^e^ siècle avant notre ère.

Orientations bibliographiques

Chazelles 1991 : C.-A. de Chazelles, Un buste masculin d'époque préromaine découvert à Corconne (Gard), *Revue Archéologique de Narbonnaise,* 24, 1991, p. 19-33.

Feugère 1994 : M. Feugère, *Casques antiques. Les visages de la guerre de Mycènes à la fin de l'Empire romain*, Errance, 1994.

Gruat 2004 : P. Gruat, La statuaire protohistorique du territoire des Rutènes, *Documents d'archéologie méridionale*, 27, 2004, p. 85-97.

Negueruela Martinez 1990 : J. Negueruela Martinez, *Los monumentos escultóricos ibéricos del Cerillo Blanco de Porcuna (Jaén),* Madrid, 1990.

Py 2009 : M. Py, *Lattara, Lattes, Hérault. Comptoir gaulois méditerranéen entre Étrusques, Grecs et Romains,* Errance, Paris, 2010.

Rapin 2004 : A. Rapin, Pour une nouvelle lecture de la sculpture préromaine de Gaule méridionale, *Documents d'archéologie méridionale*, 27, 2004, p. 13-22.

La Ramasse

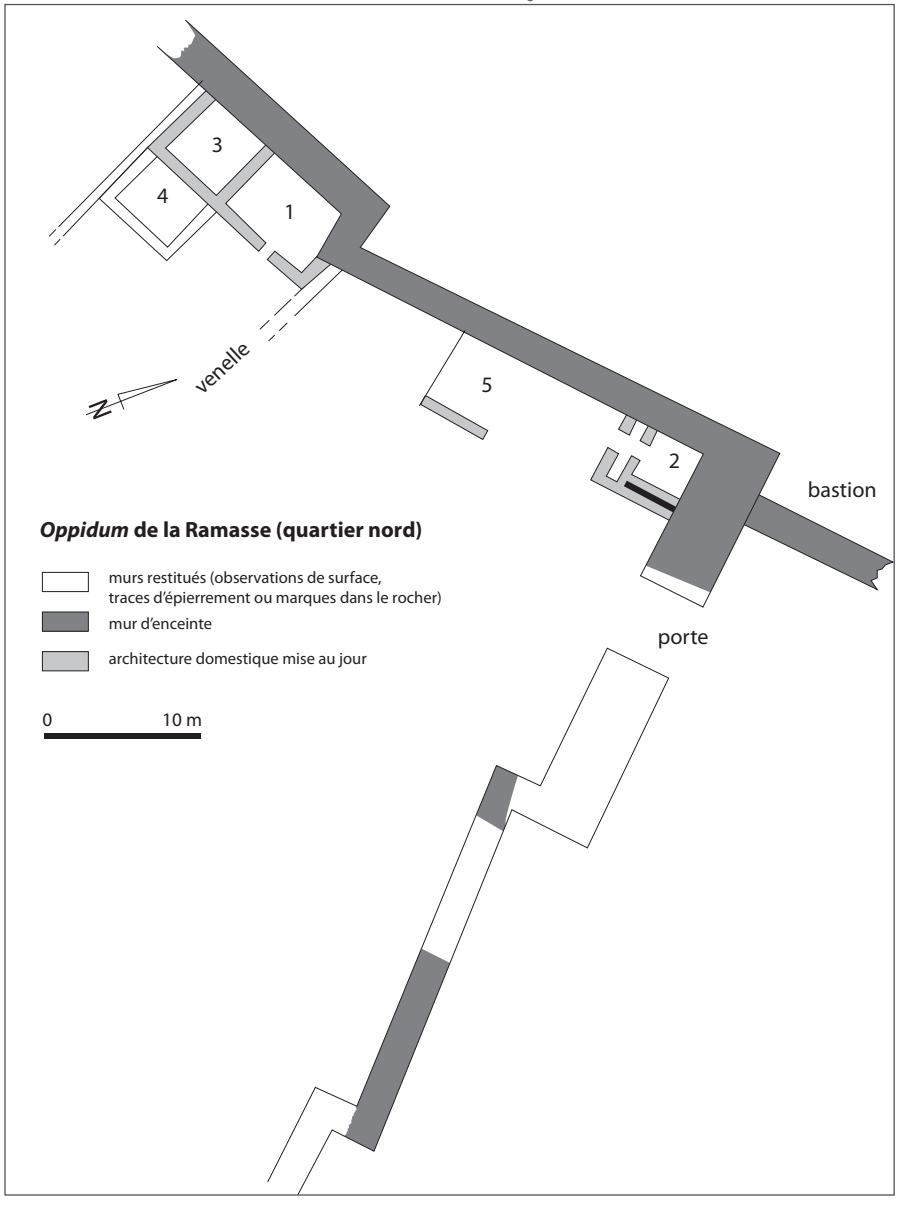
Clermont-l'Hérault, Hérault

Dominique Garcia

Le site

L'*oppidum* de La Ramasse se trouve sur une colline calcaire qui domine, à 257 m d'altitude, la ville de Clermont-l'Hérault et la vallée de l'Hérault. Le gisement, qui s'étend sur plus de 5 ha, a été découvert lors de prospections de surface menées en l980 ; le mobilier recueilli en surface indiquait une occupation située entre la fin du VI[e] et le III[e] siècle avant notre ère, ainsi qu'une réoccupation partielle au Bas-Empire. Les fouilles programmées qui s'y sont déroulées pendant sept ans, de 1983 à 1990, ont permis de mettre en évidence deux types d'occupation : un sanctuaire du Premier âge du Fer (VII[e]-VI[e] siècles avant notre ère) et un habitat protohistorique (IV[e]-III[e] siècles avant notre ère) et gallo-romain tardif.

Pour l'habitat, quatre phases ont été reconnues : La Ramasse I (530-500 avant notre ère) correspond à une agglomération en ordre lâche d'assez large étendue (5 ha), occupant le sommet et les versants sud et est de la colline. *A priori* non défendue par une enceinte, elle regroupait des habitations en matériaux périssables. Le mobilier céramique laisse entrevoir de larges relations avec l'établissement grec d'Agde. On connaît peu de choses de La Ramasse 2 (500-400/375 avant notre ère). Durant cette période, l'habitat semble très sensiblement se réduire en surface. Le matériel qui appartient à cette phase a été découvert dans des couches de remblai reposant directement sur le *substratum*. La Ramasse 3 (400/375-250/225 avant notre ère) voit la construction d'un rempart ceinturant un espace d'1 ha et qui suit, dans la partie fouillée, un tracé en crémaillère. Contre lui vient s'appuyer une série de maisons à pièce unique. Au vu du matériel céramique, les contacts avec la colonie massaliète d'Agde paraissent réguliers. Le site est progressivement abandonné à partir du milieu du III[e] siècle avant notre ère, probablement au profit d'un site de plaine (l'agglomération de Peyre-Plantade) placé à 1,5 km au nord-est de l'*oppidum*. La colline est réoccupée en divers points aux III[e]-IV[e] siècles de notre ère (La Ramasse 4 : Bas-Empire) avant d'être définitivement abandonnée.



72. Plan avec situation des stèles.

73. Vue des unités domestiques 1 à 3 de l'*oppidum* de la Ramasse.

Les stèles

La présence d'un sanctuaire de hauteur antérieur à l'habitat a été proposée à partir de l'étude d'une importante série (au moins 40 exemplaires) de stèles anépigraphes et pour la plupart aniconiques, découvertes, en leur majorité, en réemploi dans le rempart de La Ramasse 3. Les exemplaires entiers montrent une base retaillée, prévue pour ficher directement la stèle en terre. Les fûts ont une section plus ou moins rectangulaire, parfois proche du carré. Comme pour les stèles bas-rhodaniennes, ce fût peut être ou non chanfreiné. Le sommet peut être plat ou arrondi. Les faces sont généralement bien traitées. 64,5 % des fragments et des stèles entières se laissent rattacher à au moins six types définis par J.-Cl. Bessac et B. Bouloumié en 1985 (I, Il, V, peut-être VI, VII et VIII). 20 % d'entre eux appartiennent aux types I (stèle à sommet rond), V (stèle à sommet déprimé), VII (stèle à sommet entièrement biseauté) et peut-être VI (stèle à sommet droit biseauté latéralement) et 80 % au type VIII (stèle à sommet droit, 55 %) et au type III (stèle à sommet surbaissé, 25 %).

Les pourcentages des types de stèles les mieux représentés à La Ramasse ne se rapprochent pas de ceux qui ont été relevés à Saint-Blaise et à Glanum. Le type VIII représente en effet 1,61 % des stèles de Saint-Blaise et n'est pas attesté à Glanum. Inversement, le type III qui représente plus de 45 % des stèles en Provence est beaucoup moins attesté à La Ramasse. Le type VII a, en revanche, des pourcentages proches en Provence (9,67 %) et à La Ramasse (probablement 10 %). Pour les aménagements des fûts, les pourcentages sont plus proches sur les trois sites, les aménagements B4 (4 arêtes vives) et D4 (4 arêtes chanfreinées) étant très largement majoritaires. Ce type de monument se rencontre sur des sites d'habitat bas-rhodaniens en relative abondance et plus modestement en Languedoc où la plus forte concentration se trouve à La Ramasse qui, avec Ensérune et Pech Maho, est le site le plus occidental.

Comme l'ensemble des stèles du Premier âge du Fer du Languedoc et de la Provence, celles de La Ramasse ont été taillées dans des roches tendres ou fermes, mais jamais dures ou froides. Elles ne sont pas faites d'une pierre strictement locale, le calcaire froid qui forme le *substratum* de La Ramasse ne se prêtant guère à la confection de tels monuments. Les matériaux les plus souvent attestés sont des grès et des calcaires tendres ou coquilliers. Des grès identiques affleurent à environ 2 km au sud-ouest de l'*oppidum*, dans les niveaux du Trias (argiles inférieures et grès intermédiaires). Des bancs de calcaires lacustres ou coquilliers se retrouvent à 2 km au sud-est dans des niveaux du Miocène moyen ou terminal. Les traces d'extraction ou de débitage sont peu visibles sur les monuments, en raison de la nature même de la roche. Deux stèles (Ram. 01 et Ram. 15), par leurs représentations gravées, revêtent un caractère exceptionnel.

Le bloc Ram. 01 est une stèle décorée à sommet droit et fût chanfreiné (larg. : 0,30-0,34 m ; épais. 0,18-0,21 m ; haut. totale : 1,32 m ; haut. de la base : 0,31 m ; larg. moyenne des chanfreins : 0,25 m). La taille est régulière dans un calcaire coquillier fin. Si le fût est fini au grès, la base est seulement dégrossie. Elle a été trouvée en réemploi dans le parement intérieur du rempart (zone 8). Elle est décorée de trois registres superposés ; du haut vers le bas : deux motifs de dents de scie enchâssés, un motif crénelé (7 segments à angles droits) et un motif de 5 cercles concentriques. Tous ces décors se concentrent dans la moitié supérieure hors base. Ils sont gravés en forte incision de 2,5 mm de profondeur, avec un profil en V. Le décor de dents de loup est connu, selon un schéma plus simple, sur deux stèles de Saint-Blaise, sur une stèle du Pègue, sur la stèle de *Sextantio* et sur celle de Illmitz en Autriche. Aucune autre stèle connue ne présente un motif crénelé de ce type. Sur ce monument, la ligne formée par ce motif limite la partie supérieure décorée de dents de loup et réserve une zone quadrangulaire dans la partie inférieure.

Le décor de cercles concentriques est, lui aussi, original. Il a été partiellement égrésé et il nous est impossible de savoir s'il le fut lors du réemploi du monument ou auparavant. On ne le retrouve que

sur une seule autre stèle à angles chanfreinés qui provient du Pègue. Dans un premier temps, on a pu le rapprocher de décors circulaires quasi identiques interprétés comme des boucliers, gravés sur un groupe de stèles de la fin de l'âge du Bronze ou du début de l'âge du Fer, probablement funéraires, connues dans le Sud-Ouest espagnol, au Portugal, mais également, en trois exemplaires, en Languedoc et en Provence. Ces monuments se caractérisent par le rôle central axial joué par un bouclier à échancrures en V dans la composition. Le bouclier est symbolisé par une série de cercles concentriques dont certains portent une échancrure. Les dates vont du X^{e} au VIII^{e} siècle avant notre ère. À la différence du monument de La Ramasse, le décor de cercles concentriques est presque toujours entouré de représentations d'armes ou d'objets. II est intéressant de noter la liaison (ou la filiation) qui pourrait exister entre ces stèles figurant un équipement guerrier et marquant le plus souvent l'emplacement d'une tombe et la stèle figurée de La Ramasse. Mais les découvertes des Touriès à Saint-Jean et Saint-Paul (Aveyron) viennent maintenant confirmer la deuxième identification que nous avions proposée pour ces décors : celle d'une armure avec ses épaulières (motif crénelé) et son *cardiophylax* (cercles concentriques).

La plupart de ces monuments proviennent de la fouille de l'enceinte, datée du premier quart du IV^{e} siècle avant notre ère, ou de l'effondrement de celle-ci. Quelques-uns ont été découverts dans des remblais divers et deux sont en réemploi dans des constructions de l'Antiquité tardive. Aucun ne provient des murs des habitations du Second âge du Fer. Pour la datation de l'ensemble de ces stèles, toujours trouvées en réemploi, les fouilles bas-rhodaniennes n'apportent guère plus de renseignements que celles de La Ramasse. À Glanum et Saint-Blaise, le *terminus post quem* proposé est la première moitié du IV^{e} siècle avant notre ère. Au Pègue, la construction monumentale où les stèles ont été retrouvées est datée de la première moitié du IV^{e} siècle avant notre ère. C'est en Languedoc, au Marduel, que le *terminus* le plus haut est attesté : sur ce site, 8 des 9 stèles mises au jour ne peuvent être postérieures à la première moitié du V^{e} siècle avant notre ère.

Pour J.-Cl. Bessac et B. Bouloumié (1985, 182), ces stèles ont une valeur exclusivement culturelle et ils les considèrent comme des monuments qui ont fait partie, à une époque qui reste à préciser, de sanctuaires indigènes installés sur les divers *oppida* provençaux. Pour Ch. Lagrand (1981, 129), elles caractérisent une phase ancienne (VI^{e}-V^{e} siècles avant notre ère) de l'évolution des sanctuaires ligures, comme ceux de Roquepertuse, d'Entremont ou de Glanum où des stèles et des piliers à angles chanfreinés sont munis de têtes coupées sculptées ou d'emplacements de crânes. Pour Le Marduel, M. Py (1990, 758) reste prudent : selon lui, lier les stèles à un sanctuaire reste du domaine de l'hypothèse, dépendante de l'utilisation des stèles elles-mêmes que rien n'indique par ailleurs.

À La Ramasse, l'étude de la répartition des découvertes ne fait apparaître aucune concentration notable. Que ce soit du côté sud ou du côté nord, il n'y a pas l0 m^{2} de fouilles de l'enceinte ou des abords qui n'aient livré des stèles ou des fragments de stèles. On rappellera que le site n'a livré aucune trace d'occupation antérieure au dernier tiers du VI^{e} siècle avant notre ère. Si plusieurs hypothèses sur l'origine de ces stèles peuvent être évoquées (Garcia éd. 1992, *passim*), la fonction votive semble être la plus probable pour la majorité des stèles découvertes dans le Midi : les stèles auraient été élevées sur l'habitat, ou plus probablement sur la hauteur antérieurement à la création de l'agglomération, et marqueraient la présence d'un sanctuaire de sommet. Dans le cas de La Ramasse, les stèles dateraient de 510 à 400 avant notre ère si elles étaient contemporaines du premier habitat, ou, plus probablement, du début du Premier âge du Fer si elles existaient avant l'implantation de l'habitat. Dans le second cas (sanctuaire de hauteur isolé, du début du Premier âge du Fer), les populations protohistoriques ont-elles, lorsqu'elles ont adopté, de gré ou de force, l'habitat de hauteur groupé, choisi le site parce qu'il abritait un sanctuaire ? Ou pour d'autres raisons, sans égard à son caractère religieux ? La cause de leur réemploi s'avère également problématique. Leur caractère cultuel a pu être oublié et les bâtisseurs de l'enceinte les

74. Vue des stèles en place (zone 8).

auraient utilisées comme matériau de construction. Elles ont pu aussi conserver leur caractère sacré et, lors de la reconstruction de la ville vers 400-375 avant notre ère, être rituellement incluses dans le blocage de la muraille qui traçait les limites de la nouvelle agglomération et affirmait la cohésion du groupe social.

75. La stèle du guerrier, avec un détail de sa cuirasse et de son bouclier.

Orientations bibliographiques

Bessac, Bouloumié 1985 : J.-C. Bessac, B. Bouloumié, Les Stèles de Glanum et de Saint-Blaise et les sanctuaires préromains du midi de la Gaule, *Revue archéologique de Narbonnaise*, 18, 1985, p.127-187.

Garcia éd. 1992 : D. Garcia éd, Espaces et monuments publics protohistoriques de Gaule méridionale, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 15, 1992, p. 9-242.

Lagrand 1981 : Ch. Lagrand, Les Stèles culturelles protohistoriques du Pègue, Drôme, *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 32 fasc. ¾, 1981, p. 121-130.

Py 1990 : M. Py, *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise*, Rome-Paris, 1990 (Collection de l'École Française de Rome, 131).

Castelnau-le-Lez

Hérault

Thierry Janin

C'est à Castelnau-le-Lez, sur le site de Substantion, qu'on a identifié le site de l'antique *Sextantio*. D'après les travaux les plus récents, l'habitat de *Sextantio* s'étend sur la partie sommitale du plateau qui domine la vallée du Lez.

Dès 1760, différents chercheurs locaux se sont intéressés à l'*oppidum* de *Sextantio*, dont on connaît plusieurs mentions dans les textes antiques et médiévaux. On citera pour mémoire la mention *Sextant* dans la liste de Nîmes qui comporte les noms d'onze agglomérations faisant partie de la cité de Nîmes. Il faut attendre le début du XIX^{e} siècle pour que les premières fouilles soient entreprises sur le site. Sondages et prospections se succèdent jusqu'au début des années 1980, à l'époque où P.-Y. Genty effectue les derniers ramassages de mobilier. Paradoxalement, le site ne fit l'objet que de publications ponctuelles, aucune étude de synthèse n'ayant à ce jour abouti, mise à part la notice remarquable publiée par J. Vial en 2003.

Les différentes fouilles menées sur le site ont permis de confirmer qu'il a été occupé dès la fin de l'âge du Bronze (IX^{e}-VIII^{e} siècles avant notre ère), époque à laquelle appartient le premier habitat. Aucune maison n'a réellement été identifiée, mais le mobilier recueilli permet sans aucun doute de rattacher cet établissement au faciès mailhacien ou groupe Mailhac I.

Tous les chercheurs s'accordent pour faire correspondre à cette époque la stèle ornée découverte en 1916, probablement en réemploi. Le bloc mesure 90 cm de hauteur, 50 cm de largeur et 15 cm d'épaisseur en moyenne. Elle est brisée à sa base et endommagée sur le haut ainsi que sur le côté gauche de la face. Elle est décorée sur ses deux faces latérales de motifs géométriques au trait double incisé ; c'est l'emploi de cette technique qui semble conforter sa datation. Sur la face principale, quatre motifs ou groupes de motifs sont gravés. En haut, on distingue trois signes circulaires à rayons cruciformes, alignés. Pour M. Almagro, il s'agit de roues de char. De petits exemplaires en terre cuite ont été trouvés

76. Stèle découverte à *Sextantio*, avec un décor incisé.

sur plusieurs habitats lagunaires (Camp Redon, Forton, Tonnerre I), également de l'*oppidum* de Roque de Viou ; mais rien ne permet d'identifier assurément ces signes ou ces petits objets comme tels, pas plus d'ailleurs que comme des symboles solaires (Py 1990, 803-804). Au-dessous de ces trois motifs est figurée ce qu'il est raisonnable d'identifier comme une lance à pointe foliacée. Étonnamment, les ensembles du Bronze final IIIB, époque à laquelle on place la stèle, n'ont pas livré ce type d'arme. Sous la lance se trouvent deux signes qui ont été successivement interprétés par certains comme des symboles à protomé de cygnes ou des cygnes, pour d'autres comme des fibules ; à l'instar de la lance, les fibules sont absentes des ensembles du Bronze final mailhacien, et ne semblent dater, pour les plus anciennes, que de la séquence de transition Bronze/Fer. Enfin, le dernier élément est un groupe de cinq cercles concentriques dont les trois extérieurs semblent porter une échancrure en V. C'est ce caractère qui a orienté l'interprétation de ces motifs comme figurant un bouclier, à l'instar de figurations recensées dans la Péninsule ibérique (Soutou 1962). Cette stèle regrouperait les attributs du guerrier, à une époque où le concept d'héroïsation semble se répandre en Europe (Garcia 2004, p. 108-110).

Un buste et une tête

Le buste a été découvert sur l'*oppidum*, mais l'endroit précis reste incertain. Cet élément de 50 cm de hauteur est très dégradé. On distingue cependant une tête posée sur un socle parallélépipédique. Malgré un très mauvais état de conservation, on peut lire un visage aux yeux globulaires, comme ceux du buste A de Sainte-Anastasie. Il porte un casque enveloppant, très proche de celui qui coiffe les sujets de Sainte-Anastasie ou le guerrier de Grézan. Le cimier semble descendre bas entre les épaules, comme sur les exemplaires gardois. Le socle est aménagé, dans sa face inférieure, d'une mortaise circulaire ; cette sculpture aurait donc été disposée sur un pilier, comme ce qui a été justement proposé pour les piliers du Marduel (Py, Lebeaupin 1994). La datation de la pièce castelnauvienne est délicate en l'absence de contexte stratigraphique. Cependant, les différentes comparaisons stylistiques ont favorisé une datation comprise entre le VI^{e} et le III^{e} siècle avant notre ère.

La deuxième sculpture est une tête de 33 cm de hauteur ; sa provenance est incertaine. Le personnage semble avoir les yeux clos, et le visage semble très détendu. Il est également coiffé d'un casque,

77. Buste : tête sur socle, en ronde-bosse.

mais d'un type bien différent de ce qu'on connaît dans les contextes protohistoriques régionaux, qui rappelle certaines sculptures d'Entremont. Le cimier est large et proéminent. Un élément enveloppe le visage : on peut y voir une pièce intermédiaire en cuir ou des paragnathides (protège-joues) (Vial 2003). Sa datation est incertaine : on peut placer l'œuvre dans le Second âge du Fer, à moins qu'elle ne soit plus récente (romaine voire médiévale).

Orientations bibliographiques

Garcia 2004 : D. Garcia, *La Celtique méditerranéenne, Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence, VIII^e^-II^e^ siècles av. J.-C.,* Paris, Errance, 2004.

Py 1990 : M. Py, *Culture, Économie et Sociétés protohistoriques dans la région nîmoise*, Rome, 1990 (coll. de l'École Française de Rome, 131).

Py, Lebeaupin 1994 : M. Py et D. Lebeaupin, Stratigraphie du Marduel (Saint-Bonnet-du-Gard). VI. Les niveaux du Bronze final au milieu du V^e^ s. av. n. è. sur le Chantier Central, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 17, 1994, p. 201-265.

Soutou 1962 : A. Soutou, La stèle au bouclier à échancrures en V de Substantion (Castelnau-le-Lez, Hérault), *Ogam*, p. 521-546.

Vial 2003 : J. Vial, *Le Montpelliérais, 34/3*, Carte archéologique de la Gaule, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris, 2003.

78. Tête en ronde-bosse.

Philippe Gruat,
avec la collaboration
de Nathalie Albinet,
Guylène Malige,
Georges Marchand,
Jérôme Trescarte
et les contributions de
Laurent Bruxelles,
Bernard Dedet,
Patrice Méniel

Les Touriès

Saint-Jean-et-Saint-Paul, Aveyron

Introduction

Le site des Touriès est un petit éperon rocheux des avant-causses du Saint-Affricain, de 0,4 hectare de superficie, caractérisé par des falaises abruptes surplombant la confluence de deux ruisseaux. L'ensemble est situé à environ 560 m d'altitude, au pied du Larzac, juste dans l'axe du cirque naturel de Saint-Paul des Fonts.

Depuis 2008, des fouilles programmées sont menées par le Service départemental d'archéologie du Conseil général de l'Aveyron avec un financement du ministère de la Culture et de la Communication (Service régional de l'archéologie de Midi-Pyrénées), le concours d'une équipe pluridisciplinaire et la collaboration de la famille Verlaguet, propriétaire des lieux.

Les premiers résultats enregistrés sur les 2064 m² fouillés sont d'une importance scientifique de tout premier ordre. Pour la première fois en Gaule et bien au-delà, ces stèles ne sont pas de simples réemplois, plus ou moins symboliques, en milieu urbain ou domestique, mais le résultat de manipulations particulières au sein de plusieurs aménagements successifs relevant manifestement de la sphère cultuelle et/ou funéraire. On peut donc tenter d'appréhender le contexte initial de ces monolithes dans le cadre d'un probable sanctuaire héroïque archaïque (Garcia 2004 ; Gruat 2008).

La découverte des premières stèles

Les dix premiers exemplaires de stèles furent découverts fortuitement à la suite du défonçage d'une haie, vers le début des années 1990, et identifiés lors d'une visite du site en 2005 (fig. 79, nos 1 à 10 sur la planche).

À la lumière de ces découvertes, de telles stèles en conglomérat bréchique ont été repérées sur deux autres sites aveyronnais : un exemplaire au Puech à Versols-et-Lapeyre et deux dans la rivière Tarn en amont de Millau (no 11 à 13 sur la planche). Le matériau utilisé pour les stèles de Millau implique un déplacement non négligeable (entre 12 et 15 km) au regard de leur poids (436 et 773 kg), alors que les affleurements utilisés pour les exemplaires des Touriès et de Versols-et-Lapeyre, issus de la vallée de la Sorgues ou de ses affluents, sont plus proches : respectivement 3,5 et 0,5 km.

Cet ensemble élargit non seulement l'aire de diffusion de ces monolithes dont près de 500 unités sont connues dans le Midi de la France (Arcelin, Gruat 2003), pour une période allant *grosso modo* du Bronze final au début du Second âge du Fer (IXe-IVe siècles avant notre ère environ), mais ouvre de nouvelles perspectives de recherches. En effet, certains décors particuliers, attestés sur les trois sites sud-aveyronnais (décors « en moustache », curviligne « en Ω »), ne sont pas connus ailleurs, notamment dans le Midi, et suggèrent donc un groupe original. Ce dernier paraît offrir une évolution stylistique – mais pas forcément chronologique – évidente qui va du guerrier figuré au guerrier symbolisé ou abstrait. Il constitue un nouveau jalon chronologique entre les statues-menhirs de l'âge du Cuivre (3500 à 2200 avant notre ère) et les bustes-socles gaulois des IIe et Ier siècles avant notre ère.

La stèle 3, bien qu'incomplète, est incontestablement la plus exceptionnelle (voir la figure 6 dans le chapitre 1). Elle correspond à un pilier-stèle, de section rectangulaire, avec un poids estimé à près de 400 kg. Les trois faces visibles actuellement ont fait l'objet d'un égrisage tellement soigné que l'épiderme offre un aspect poli, ne laissant apparaître que de très rares traces d'outils de façonnage.

Elle représente le tronc d'un personnage aux dimensions impressionnantes : de une et demie à deux fois plus grand que nature. L'ensemble a fait l'objet d'une décapitation ancienne, comme l'atteste la patine présentée par l'amorce du cou. Il s'agit d'un guerrier muni d'une cuirasse, échancrée dans la partie supérieure, avec de larges épaulières couvrantes dans le dos. Un cercle

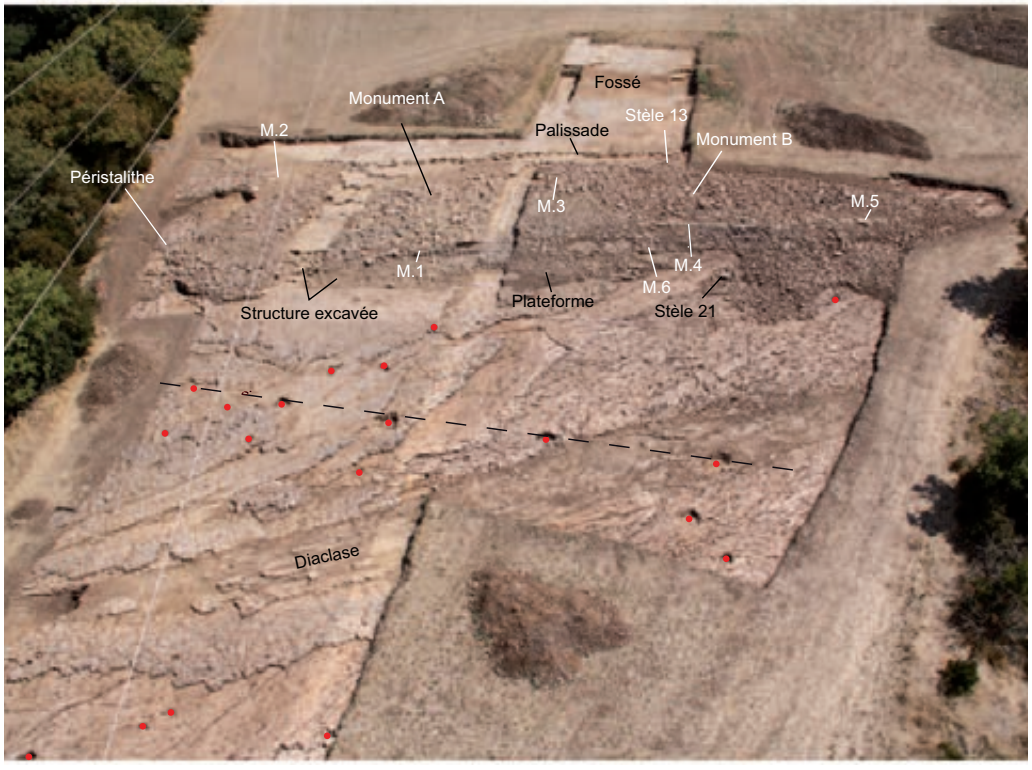
79. Les premières stèles en grès découvertes sur l'éperon rocheux des Touriès et autres monolithes du Rouergue méridional.
1 à 10 : les Touriès (Saint-Jean et Saint-Paul) ; **11 et 12** : vallée du Tarn (Millau) ; **13** : le Puech (Versols-et-Lapeyre).

décoré d'une rosace pointée orne son thorax et évoque un disque-cuirasse métallique (*cardiophylax*). On soulignera qu'un fragment analogue, orné d'une rosace simple à six pétales tracée au compas, vient d'être publié dans le dépôt de bronze « launacien » du Castellas (Espéraza, Aude). Il nous fournit un précieux *terminus* pour l'enfouissement, compte tenu du matériel associé : fin VII[e]-début VI[e] siècle avant notre ère (Guilaine, Cantet 2006/2007).

La base de cette « statue-colonne » est cassée et devait donc se prolonger davantage. Elle n'est pas sans évoquer la statue-pilier biface d'Holzgerlingen (Bade-Wurtemberg) que l'on date aujourd'hui du VII[e] siècle avant notre ère (Bonenfant, Guillaumet 1998, 43-47). Comme d'autres bustes ou torses précoces de « l'école du Languedoc oriental » (Sainte-Anastasie, Le Marduel, Grézan) (Arcelin et Rapin 2003), mais aussi la statue 1 du Glauberg (Hesse), le pilier des Touriès présente un cou prenant naissance à l'aplomb d'un thorax au profil proche de la verticale. Le cou est en revanche situé nettement en retrait de la ligne de dos sensiblement voûtée à son sommet. Cette représentation anthropomorphe constitue assurément, par son ancienneté stylistique, ses dimensions et sa qualité, un joyau de la statuaire celtique européenne.

Des alignements de stèles et des stèles dressées sur des monuments

Le décapage d'une importante zone de l'éperon rocheux a livré 28 fosses creusées dans le socle et une anfractuosité ayant piégé quelques vestiges (fig. 80). À l'exception de deux cas, attribuables à la phase ancienne de l'âge du Cuivre régional, toutes ces cavités semblent aménagées durant le Premier âge du Fer (VIII[e]-VI[e] siècles avant notre ère). Plusieurs sont encore munies d'un calage comparable à celui de la stèle 21 encore fichée. Les diamètres internes de ces calages, systématiquement dépourvus de charbons de bois et parfois associés à des fragments de stèles, sont totalement compatibles avec les dimensions des bases des monolithes découverts sur le site. Leur répartition dessine au moins trois alignements. Le plus évident comprend huit fosses qui s'organisent selon un axe barrant le promontoire rocheux. Il est plus que vraisemblable que ces alignements mettaient véritablement en scène les stèles, en jouant sur le relief, les perspectives et l'environnement immédiat du site, fortement conditionné par le cirque naturel de Saint-Paul-des-Fonts.



80. Vue oblique du site depuis le nord-ouest avec la localisation des principales structures mises au jour, notamment les fosses d'ancrage de stèles (points rouges).

Deux bases de stèles encore fichées ont pu être observées pour la première fois dans le Midi (phases I et II). Elles sont toutes les deux associées à des structures et ne doivent leur conservation qu'au recouvrement ou à l'érosion du podium du Ve siècle avant notre ère.

La stèle 21, en conglomérat bréchique grossier, est encore en place dans sa fosse de calage (fig. 81). Elle fonctionne avec une aire empierrée aux contours irréguliers, d'environ 17 m² (phase I ou II). Quelques tessons se rattachent à un faciès céramique du début de l'âge du Fer (VIIIe-VIIe siècles avant notre ère), confirmé par une datation au carbone 14.

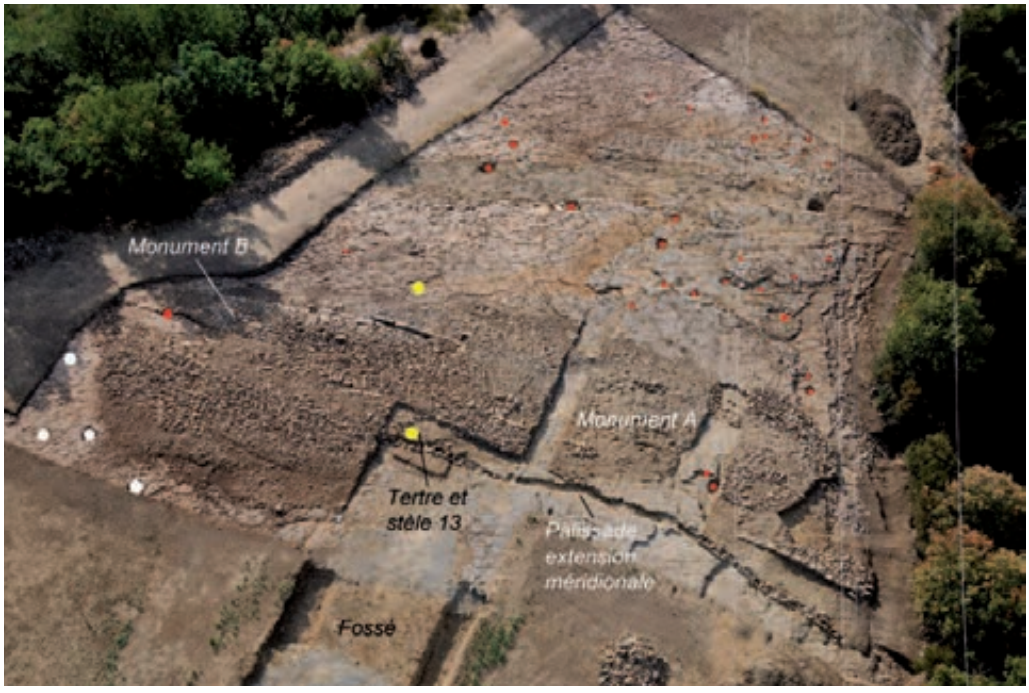
La stèle 13 est fichée sur un tertre de terre, partiellement dégagé. Celui-ci offre déjà une organisation remarquable. La base d'une stèle en grès fin y est encore plantée et calée. Cette stèle est entourée, côté ouest, par un alignement de pierres fichées en calcaire émergeant du tertre (fig. 82). Ce monument conditionne incontestablement l'organisation des aménagements ultérieurs, notamment la construction de la partie la plus ancienne (monument B) du podium.

81. Base de la stèle n° 21 encore en place dans sa fosse de calage et associée à une aire empierrée.

82. La stèle n° 13 dont la base est fichée à la surface d'un tertre de terre, entourée de pierres dressées (D3 à D6).

Un vaste podium de pierre et des stèles brisées

Les fouilles ont permis de mener à bien le décapage extensif de toute la surface du podium qui barre l'éperon rocheux lors de la dernière phase d'occupation du site, au cours du Ve siècle avant notre ère (fig. 83). L'ensemble, manifestement composite, se développe sur près de 50 m de long, selon un axe nord-est/sud-ouest. Il réemploie de nombreux fragments de stèles en grès ou en conglomérat bréchique, soit comme éléments architecturaux (bloc de parement ou de calage), soit comme simple matériau du blocage. Si l'on



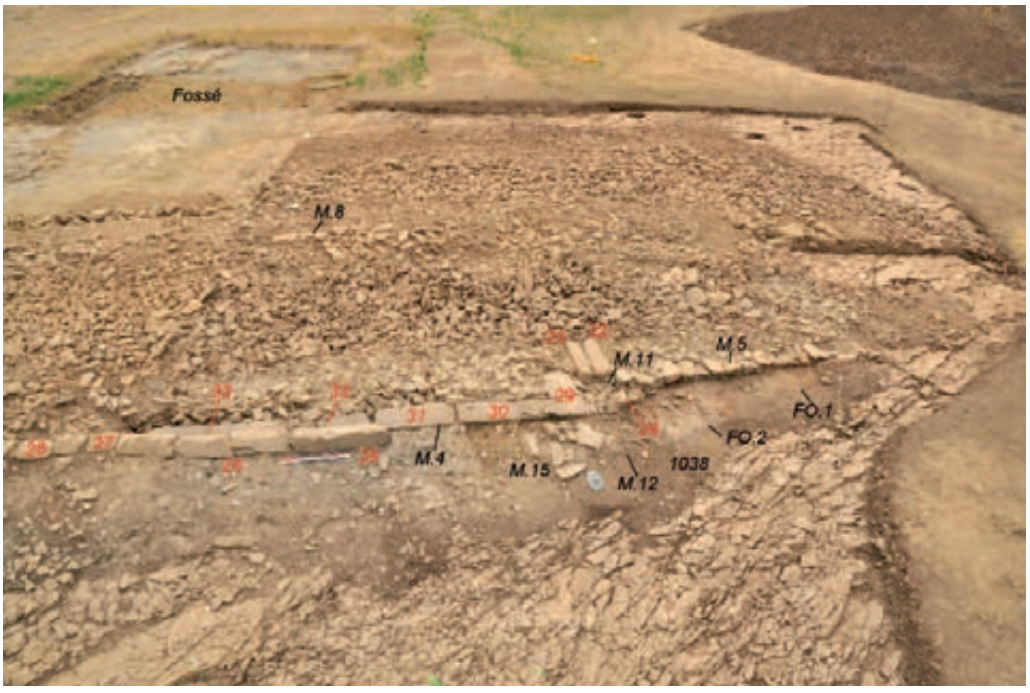
83. Vue aérienne du site et de ses principales structures lors de la campagne 2010 (en jaune : les stèles encore dressées ; en rouge : les fosses d'ancrage ; en blanc : les trous de poteaux).

excepte les stèles des parements M. 1 et 4, plus ou moins complètes, les autres monolithes ont été systématiquement brisés en petits fragments. Plusieurs exemplaires semblent avoir été volontairement « tronçonnés » dans le sens de la largeur afin d'obtenir des fragments encore munis de deux à quatre faces égrisées, mais de hauteur nettement inférieure à leur épaisseur. Au total plus de 12 500 fragments de stèles ou piliers en grès ont été mis au jour, appartenant à une quarantaine de monolithes représentant un poids total de plus de 5 tonnes !

Le monument B, qui correspond à l'extrémité sud-ouest du podium, s'est avéré être finalement le noyau le plus ancien (phase IIb). L'ensemble est constitué d'un blocage en calcaire beige. Bien que partiellement fouillé, il est délimité par plusieurs parements (M. 4, M. 5 et M. 8), selon un plan quadrangulaire, vraisemblablement trapézoïdal, quelle que soit l'hypothèse retenue. La partie centrale du monument B, très aérée et probablement remaniée lors de la découverte des premières stèles sur le site, est délimitée, sur un côté au moins, par un parement interne (chambre funéraire ou *favissa*/fosse à offrandes ?).

L'architecture de ce premier monument fondateur du podium de pierre est manifestement soignée. Seule sa façade nord-ouest est suffisamment dégagée pour être appréhendée (fig. 84). Elle est délimitée par les parements M. 4 et M. 5 dont les tracés respectifs présentent un décrochement à leur jonction qui délimite une niche quadrangulaire (M. 11). Cette dernière a manifestement fait office de soubassement d'un pilier en pierre ou en bois enchâssé dans l'élévation. Le parement M. 4, de plus de 9 m de développement, est constitué uniquement de stèles en grès réemployées et soigneusement agencées avec parfois des traces de mutilation évidentes. Un de ces monolithes (n° 31) évoque un guerrier, équipé d'une cuirasse avec *cardiophylax*, très proche des stèles 2 et 3. Le côté droit est orné d'une représentation d'un réalisme étonnant : une épée à antennes grandeur nature dans son fourreau muni d'une bouterolle à extrémité pattée (fig. 85). Le *terminus* fourni par cette arme et le mobilier associé permettent de dater l'érection de ce monument de l'extrême fin du VI^{e} siècle ou du début du V^{e} siècle avant notre ère. Quelques ossements humains, non brûlés et isolés, proviennent des abords de cet ensemble. Ils appartiennent à un enfant de 8-10 ans et à un ou deux adulte(s).

Un sol contre le parement M. 4 du monument B a livré plusieurs aménagements qui lui sont manifestement liés : trois foyers sur sole d'argile (FO. 1 à 3), un amas (M. 12) de petits fragments de stèles brisées sur place juste devant la niche M. 11 et deux curieux massifs rectangulaires bâtis en pierre sèche (M. 6 et M. 15). Ces structures, probablement contemporaines (phase IIIb), sont partiellement recouvertes par une couche cendreuse de dépôt, riche en mobilier céramique et en ossements animaux, repérée quasiment d'un



84. Vue d'ensemble de la façade nord-ouest du monument B, avec les parements M. 4 et M. 5 (les chiffres en rouge renvoient aux numéros des stèles).

85. La stèle de guerrier 31 en réemploi dans le parement M. 4 du monument B, se présentant par sa face postérieure. Une épée à antennes est figurée sur son côté droit.

bout à l'autre de la façade occidentale du podium (phase IIIc). Elle est interprétée comme des restes de repas (banquets ?) à caractère funéraire ou commémoratif, vraisemblablement liés aux stèles. Les massifs rectangulaires (M. 6 et M. 15), d'un module comparable et d'orientation identique, sont implantés devant les deux retours d'angle du parement M. 4. Ils correspondent probablement au soubassement d'une superstructure en bois (pilier ?) d'un bâtiment hypostyle ou d'un portique, de près de 10 m de long, protégeant le monument B et ses stèles (*temenos* ou *heroôn* ?).

Le monument A est quant à lui plus récent en chronologie relative (phase Va). Il prolonge le monument B vers le nord-est. Il est constitué de gros blocs cassants en calcaire bleu. Les deux

longs côtés sont partiellement parementés (M. 1, M. 3, voire M. 10). Le tracé exact des deux extrémités n'est pas connu. Celui du nord-est, qui s'étend jusqu'au bord du plateau, est en grande partie détruit. Un secteur a toutefois été préservé grâce à une structure sous-jacente antérieure (phase IVa), de près de 14 m de large, constituée d'imposants blocs subverticaux, ancrés dans le socle et maintenant un horizon argileux, peut-être un tertre. Une fosse au moins a été aménagée à sa surface. Associée à des fragments de stèles, elle a pu également servir de fosse d'ancrage à de tels monolithes. Cette extrémité amorce une nette courbe dans son tracé (muret M. 10) annonçant un plan absidial. Contre ce dernier est venu se greffer (phase Vb), sur la bordure méridionale, un massif quadrangulaire (le parement M. 2), lui aussi partiellement ruiné et constitué des mêmes matériaux. Il prolonge ce pôle du monument A dont la surface actuelle, irrégulière, laisse apparaître au moins quatre négatifs de calages de stèles ou de poteaux.

Durant le V^e^ siècle, le podium formé des monuments A et B fait l'objet d'un ultime agrandissement tout le long de sa façade méridionale. Il s'agit d'une zone empierrée, à peu près plane, composée de petits blocs calcaires. Côté sud, cet aménagement est limité par un négatif de palissade au tracé très irrégulier et aux calages encore en place. L'ensemble correspond à une sorte de cheminement ou de long corridor, probablement couvert, dont la fonction reste énigmatique. À l'extrémité sud-ouest du podium (monument B), une autre zone empierrée contemporaine allongée, comprenant de plus gros blocs, jouxte le négatif de la palissade. L'ensemble nappe un autre aménagement parementé de plan trapé-zoïdal, d'orientation différente, et manifestement plus ancien. À proximité, quatre ou cinq pro-bables trous de poteaux sont à signaler, non loin du fossé. Ils participent peut-être à un système de franchissement de ce dernier afin d'accéder au plateau en contournant le podium.

Le monument A, sur sa façade nord-ouest, s'est partiellement superposé à la plateforme qui s'interrompt à la jonction entre les monuments A et B. Constituée de pierres disposées à plat, elle est attribuable à la fin du VI^e^ ou plus vraisemblablement au début du V^e^ siècle avant notre ère (phase IIIb), comme les structures découvertes devant le parement M. 4 du monument B, avec lesquelles elle a manifestement fonctionné. L'ensemble se développe de manière continue, dans un aménagement excavé du socle, probablement plus ancien (phase IIIa). Cette plateforme au blocage dense contient également des fragments de stèles brisées. Elle a servi de support à la couche de dépôt.

La structure linéaire excavée, longue de plus de 20 m, a été légèrement creusée dans le socle rocheux. Elle semble former, avec le fossé à fond plat au tracé parallèle de près de 6 m de large pour moins de 1 m de profondeur barrant l'éperon rocheux, une sorte d'enclos ou de structure excavée de près de 19 m de large. Tant le fossé, bien plus large que profond, que l'aménagement excavé mettent en exergue un affleurement proéminent du socle rocheux naturel sur lequel le tertre de terre et le podium sont installés. Tous deux sont associés, sur leur bordure sud-est, à une structure de pierre effondrée (parement ou mur ?), au moins partielle, complétant le dispositif. Le maigre mobilier associé au comblement de la structure excavée permet de proposer un *terminus* vers la fin du Premier âge du Fer (fin VI^e^-début V^e^ siècle avant notre ère), probablement en liaison avec l'aménagement sous-jacent (plateforme et couche de dépôt).

La poursuite des fouilles permettra de compléter les contours de l'architecture inédite de ce vaste podium qui s'éloigne sensiblement de celle des sépultures tumulaires des Causses. Les fonctions successives de ces aménagements restent encore à préciser. Les premiers résultats portent à croire que manifestations cultuelles héroïques (stèles) et pratiques funéraires (ossements humains) sont ici intimement liées.

Orientations bibliographiques

Arcelin, Gruat 2003 : P. Arcelin, P. Gruat *et alii*, La France du Sud-Est (Languedoc-Roussillon, Midi-Pyrénées, Provence-Alpes-Côte d'Azur), dans P. Arcelin et J.-L. Brunaux. (dir.), Cultes et sanctuaires en France à l'âge du Fer, Dossier *Gallia*, 60, 2003, p. 169-241.

Arcelin, Rapin 2003 : P. Arcelin et A. Rapin, Considérations nouvelles sur l'iconographie anthropomorphe de l'âge du Fer en Gaule méditerranéenne, dans O. Buchsenschutz, A. Bulard, M.-B. Chardenoux et N. Ginoux (dir.), *Décors, images et signes de l'âge du Fer européen*, Actes du XXVI^e^ Colloque de l'AFEAF (Bobigny 2002), *Revue Archéologique du Centre de la France*, suppl. 24, Tours, 2003, p. 183-219.

Bonenfant, Guillaumet 1998 : P.-P. Bonenfant et J.-P. Guillaumet avec la collaboration de F. Boyer, *La statuaire anthropomorphe du premier âge du Fer*, Besançon, Éditions de l'Université de Franche-Comté, 1998, 108 p.

(Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté, 667. Série Archéologie et Préhistoire, 43).

Garcia 2004 : D. Garcia, *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence du VIII^e^ au II^e^ siècles av. J.-C.*, Éditions Errance, 2004, 206 p.

Gruat 2008 : P. Gruat avec la collaboration de J. Pujol et J.-P. Serres, Découvertes fortuites de stèles protohistoriques en Rouergue méridional : introduction à l'étude du site des Touriès (Saint-Jean-et-Saint-Paul, Aveyron), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 31, 2008, p. 97-123.

Guilaine, Cantet 2006/2007 : J. Guilaine et J.-P. Cantet, Le dépôt de bronzes du Castellas (commune d'Espéraza, Aude), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 29-30, 2006/2007, p. 121-143.

Chapitre 2

La pratique des têtes coupées et les dépôts d'armes en Gaule méditerranéenne et dans le nord-est de la Péninsule Ibérique

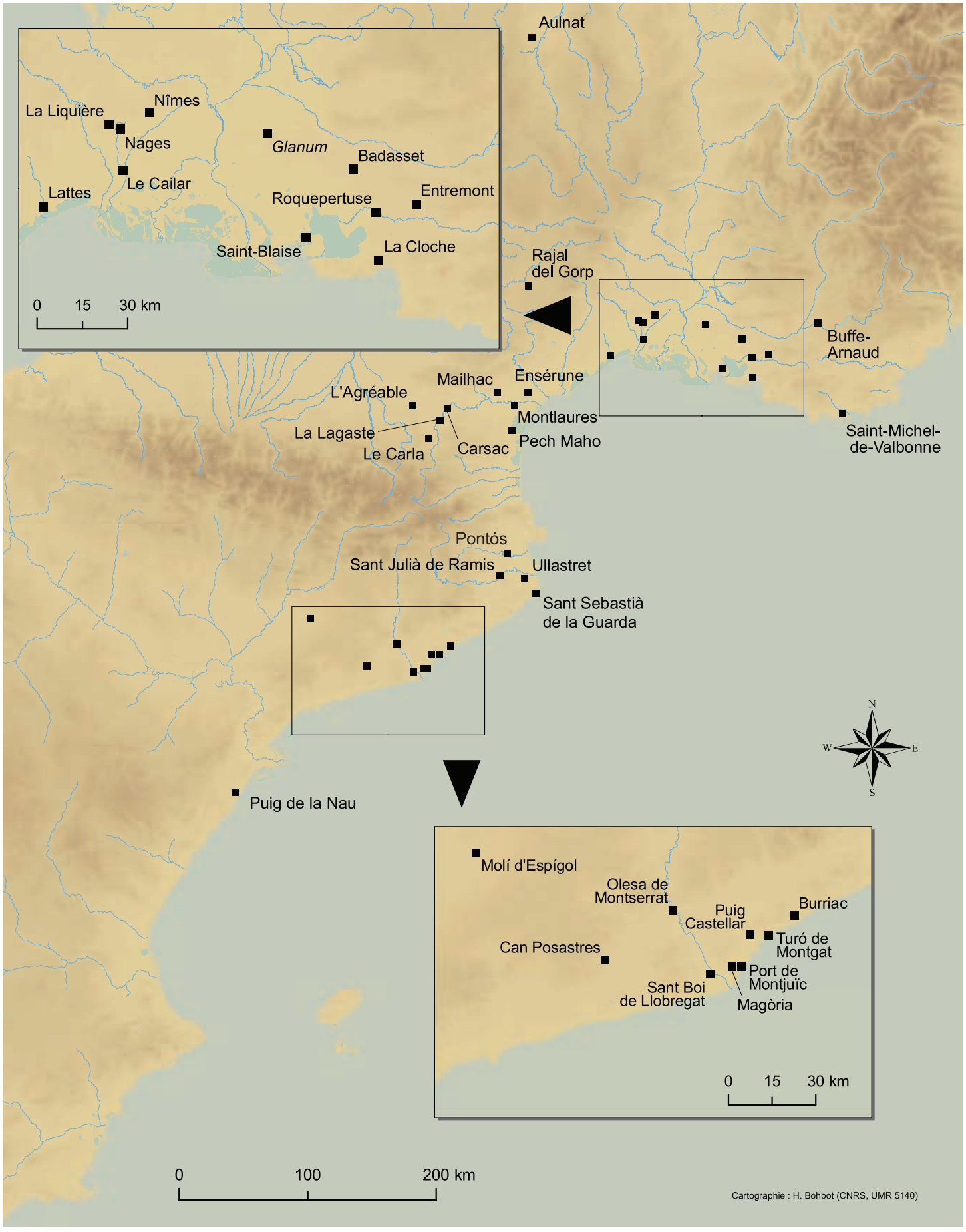
Elsa Ciesielski,
Henri Duday,
Benjamin Girard,
Réjane Roure,
Aurora Martin,
Bibiana Agusti

La Gaule méditerranéenne

Les Romains considéraient les Celtes avant tout comme de farouches guerriers : cette réputation transparaît dans tous les textes qui les évoquent ; elle est liée à leur participation à de nombreuses batailles comme mercenaires aux côtés des Carthaginois, des Grecs ou des Romains eux-mêmes, ainsi qu'au retentissement de certaines de leurs attaques. Des Celtes sont arrivés aux portes de Rome en 390 avant notre ère, d'autres ont attaqué le sanctuaire de Delphes en Grèce en 279 avant notre ère ; ces deux événements ont profondément marqué les esprits pendant l'Antiquité et ont assis leur réputation guerrière. Dans les passages consacrés à ce peuple, ou accompagnant le récit de certaines batailles, on trouve dans les textes antiques la description d'une coutume visiblement importante de ces guerriers : ils prélevaient la tête de leurs ennemis sur le champ de bataille et les ramenaient chez eux, où ils les exposaient dans leurs habitats. Les archéologues ont retrouvé ces restes de crânes exposés dans les sites gaulois ; on en connaît également un certain nombre de représentations gravées ou sculptées et le motif de la tête imprègne tout l'art occidental du Second âge du Fer, comme l'a montré l'exposition récente « Les Gaulois font la tête » du Musée de la Civilisation celtique de Bibracte.

Les sources littéraires

Un certain nombre d'ouvrages écrits par des auteurs grecs ou romains évoquent de façon très précise la pratique gauloise des têtes coupées. Le récit le plus détaillé provient d'un auteur grec : Poseidonios, qui a visité la Gaule – notamment les environs de Marseille – aux environs de 100 avant notre ère ; c'était un très bon connaisseur de l'ensemble des populations du monde celtique. Son ouvrage est perdu, mais il a été abondamment utilisé par les auteurs postérieurs pour sa richesse documentaire et sa précision sur l'Europe occidentale. Le passage concernant les têtes coupées apparaît chez Diodore de Sicile, un Grec du I^{er} siècle avant notre ère, et chez Strabon, auteur de langue grecque contemporain d'Auguste (I^{er} siècle avant notre ère - I^{er} siècle de notre ère) ; la similarité des formules employées dans ces deux textes permet d'affirmer que ces passages retranscrivent directement, bien qu'avec de légères nuances, le récit de Poseidonios, témoin oculaire de cette pratique, véritable ethnologue avant l'heure : « À l'issue du combat, ils suspendent au cou de leurs chevaux les têtes de leurs ennemis et les ramènent chez eux pour les clouer à l'entrée de leurs habitats.



Carte des sites mentionnés dans ce chapitre.

Poseidonios dit avoir vu lui-même en bien des endroits ce spectacle, qui d'abord lui répugnait, mais qu'il avait fini, avec l'accoutumance, par supporter avec sérénité. Les têtes des ennemis les plus renommés, embaumées à l'huile de cèdre, étaient montrées aux étrangers et ils refusaient de les rendre même au prix d'un poids égal d'or » (Strabon, *Géographie*, Livre IV, 4, 5).

Ces textes nous apprennent que les Gaulois avaient pour coutume de trancher la tête de leurs ennemis vaincus au combat, de suspendre celles-ci à l'encolure de leurs chevaux et de les ramener chez eux. Ces têtes étaient ensuite clouées à leurs portes : à l'entrée de bâtiments publics d'après le texte de Strabon, sur les maisons si l'on suit la version de Diodore. Cette différence renvoie peut-être simplement à une réalité complexe : les têtes prises aux ennemis pouvaient se retrouver, selon les lieux ou selon les périodes, ou même encore en un même lieu et à la même période, soit exposées dans des espaces collectifs, soit conservées dans les maisons des guerriers. Diodore précise que les têtes des ennemis les plus importants pouvaient être embaumées à l'huile de cèdre, et conservées dans une caisse ou un coffre. Lorsque ces dernières étaient présentées aux étrangers, on refusait de les échanger même contre une rançon élevée. Diodore ajoute que « leurs pères eux-mêmes n'ont pas voulu donner ces trophées pour beaucoup d'argent » (Diodore de Sicile, *Histoires*, V, 29), indiquant par là que les têtes étaient conservées sur plusieurs générations.

Strabon, pour sa part, précise que Poseidonios a vu très régulièrement des têtes exposées, ce qui au départ l'écœurait, avant qu'il ne s'habitue à ce spectacle. La région évoquée dans ce passage correspond très probablement à la Gaule méditerranéenne, où Poseidonios a séjourné, même si le texte souligne que cette pratique est aussi en usage « chez les peuples du Nord », au-delà de Borée, c'est-à-dire pour Strabon chez tous ceux qui n'habitaient pas au bord de la Méditerranée.

Les premières découvertes archéologiques de crânes humains isolés ont été faites en Gaule méditerranéenne – à Roquepertuse, puis à Entremont et *Glanum* – et ces restes ont été immédiatement mis en rapport avec les textes de Strabon et de Diodore ; la Provence et le Languedoc demeurent aujourd'hui encore les régions où cette pratique est la plus abondamment représentée. Toutefois, plusieurs découvertes archéologiques, plus ou moins récentes, ainsi qu'un réexamen des collections anciennes ont permis de montrer que le prélèvement des têtes était également bien attesté dans le reste de la Gaule, puisqu'on a retrouvé des exemples de cette pratique à Montmartin dans l'Oise (Boulestin, Duday 1997), en Allemagne, à Gournay-sur-Aronde, avec la présence de différents restes humains, et indirectement, mais de façon spectaculaire, à Ribemont-sur-Ancre (Somme) où plusieurs dizaines de corps de guerriers décapités ont été découverts dans les années quatre-vingt (Brunaux *et al*. 1999). Si les crânes sont ici absents, cet ensemble exceptionnel témoigne bien de cette pratique du prélèvement de la tête, courante chez les Gaulois, en nous offrant l'exemple unique du traitement réservé aux corps des guerriers dont la tête a été coupée. Les découvertes de Gournay et de Ribemont indiquent également que certains traitements du cadavre pouvaient être effectués dans des sanctuaires où l'empreinte guerrière apparaît prépondérante.

Un élément important apparaît en effet dans tous les textes qui évoquent cette pratique : le lien direct avec la bataille, le monde guerrier et l'indication précise que ce sont les têtes des ennemis qui sont récupérées. Diodore relate par exemple le fait que les Gaulois consacrent une journée entière à prélever les têtes de leurs ennemis sur le champ de bataille (Diodore, *Histoires*, Livre XIV, 115), immédiatement après la bataille du Tibre (390 avant notre ère). Toutes les attestations littéraires de cette pratique renvoient à un contexte militaire et à la prise de la tête de l'ennemi vaincu. Une dizaine de ces passages émaillent différents textes antiques ; parfois il est réduit à la simple mention du prélèvement de la tête, parfois on a un récit un peu plus détaillé – il est même fait mention de manipulations ultérieures ; le plus complet étant celui tiré de Poseidonios commenté ci-dessus.

Certes, l'ethnographie nous apprend que le prélèvement des crânes peut concerner aussi bien les ennemis que les ancêtres, comme une forme d'hommage à travers la conservation de la partie la plus symbolique de l'individu. Elle révèle aussi que les personnes interrogées

sur des têtes conservées dans leur famille depuis plusieurs générations sont incapables de dire qui est un ancêtre et qui est un ennemi. On sait en revanche que les deux ont cohabité : dans plusieurs sociétés, on prélevait la tête de l'ennemi pour l'humilier, pour empêcher qu'il soit honoré dans sa famille, car justement on honorait ses ancêtres – les guerriers valeureux – en conservant leur tête et en leur rendant régulièrement certains hommages. Dans le cas de la tête prélevée sur le corps de l'ennemi, le nombre de têtes rapportées ou exposées dans sa demeure représentait de façon très concrète – et presque comptable – la valeur du guerrier vainqueur. Le fait de les conserver dans la famille permettait ainsi d'attester la gloire de ses ascendants.

Les têtes coupées gauloises peuvent appartenir aux deux catégories, têtes d'ennemis et têtes d'ancêtres, même si les textes antiques ne parlent que du seul prélèvement des têtes des ennemis. On sait bien entendu que ces textes sont loin de refléter de manière précise la réalité des sociétés gauloises, qui n'étaient connues que partiellement et imparfaitement, et dont la culture était réinterprétée dans les cadres mentaux des Grecs et des Romains. L'image péjorative – soit condescendante, soit franchement négative – souvent véhiculée par les textes antiques évoquant les Gaulois transparaît dans le passage relatant la coutume des têtes coupées, beaucoup moins cependant que dans ceux décrivant les sacrifices humains que pratiquaient selon eux les populations celtiques. Ces derniers sont rarement attestés de façon formelle par l'archéologie, encore moins par l'archéothanathologie (l'étude des restes humains), qui ne peut qu'exceptionnellement déterminer la cause de la mort. On recense cependant quelques cas troublants et les sacrifices humains ne peuvent pas totalement être exclus pour les Gaulois, comme pour la plupart des sociétés antiques d'ailleurs, à commencer par les Romains eux-mêmes qui, tout en s'indignant de ces pratiques chez les peuples barbares, enterraient vivantes leurs vestales et jetaient des victimes du haut de la roche tarpéienne pour s'attirer les faveurs des dieux. Ainsi, quand Strabon termine son évocation des têtes coupées en disant que les Romains ont mis fin à cette pratique, comme à celle des sacrifices humains dans un autre passage, il s'érige en chantre de la civilisation imposée par Auguste, justifiant les bienfaits de la civilisation romaine. Néanmoins, ces quelques restrictions ne remettent pas en cause la qualité des témoignages littéraires concernant la pratique gauloise des têtes coupées, dont de nombreux sites archéologiques ont par ailleurs livré des témoignages indubitables.

Les restes humains et les traces de décollation

C'est à Roquepertuse que les premières découvertes d'éléments crâniens isolés ont eu lieu, dans les années vingt, au cours des fouilles menées par Henri de Gerin-Ricard. Dans les années quarante, Fernand Benoît en a retrouvé à Entremont, avec, sur certains, le clou qui servaient à les exposer ; dans les deux cas, ces crânes étaient associés à des éléments architecturaux en pierre comportant des alvéoles dites céphaloïdes car leur forme semble faite pour accueillir une tête humaine. Les chercheurs ont dès ce moment interprété ces vestiges comme ceux de la pratique guerrière de l'exposition des têtes coupées mentionnée dans les textes antiques, rapprochement qui avait déjà été fait à propos de certains vestiges lapidaires d'Entremont par Édouard Rouard en 1851, même si dans les années cinquante l'hypothèse de crânes d'ancêtres était aussi évoquée. À l'heure actuelle, une quinzaine d'habitats gaulois a livré ce type de restes en Gaule méditerranéenne, essentiellement en Provence (Entremont, Roquepertuse, Glanum, La Cloche, Buffe-Arnaud,...) mais aussi en Languedoc (Pech Maho, Le Cailar,...) (fig. 86 et 87) et 5. Ils appartiennent principalement à une période comprise entre le III^e^ et le I^er^ siècle avant notre ère, en particulier pour ceux découverts dans un espace à vocation collective. D'autres exemples, inscrits *a priori* dans la sphère domestique, font remonter cette pratique à la fin du VII^e^ siècle avant notre ère (La Liquière) ; toutefois ces vestiges ne portent pas forcément de traces de découpe, il n'est donc pas exclu que certains d'entre eux proviennent de récupération après décomposition du cadavre.

Globalement, au cours de l'âge du Fer, ces pratiques autour de l'exposition de la tête semblent largement répandues puisqu'il existe des sites qui ont livré soit des vestiges céphaliques (avec ou sans vertèbres), soit des squelettes sans tête, en Catalogne, en Suisse, en Allemagne, dans le nord de la France ou en Angleterre.

86. Crânes humains découvert à Pech Maho (Aude).

87. Fragment de crâne humain (maxillaires et zygomatique gauche) en cours de fouille dans le dépôt du Cailar (Gard).

88. Pilier pourvu d'alvéoles céphaloïdes découvert sur le site de Roquepertuse.

Parmi les découvertes anciennes, c'est à Entremont que l'ensemble le plus important a été mis au jour avec les restes osseux de la tête d'environ quinze individus, parfois encore associés aux clous avec lesquels ces trophées devaient être fixés aux piliers d'une salle hypostyle (voir la notice). La qualité des décors de la salle, ses caractéristiques architecturales ainsi que la présence de statuaire en ronde-bosse et d'autres considérations sur la société gauloise de cette période ont poussé certains archéologues à proposer l'hypothèse qu'une partie de ces crânes ait pu appartenir « à des personnalités honorées de la communauté plutôt qu'à la seule catégorie des trophées de guerre » (Arcelin 1992). Sur d'autres sites archéologiques, certains de ces crânes ont pu être en association avec des éléments de portiques dans lesquels les têtes étaient encastrées. Par exemple, à *Glanum* et Roquepertuse, en plus des vestiges céphaliques, des fragments de piliers ou de linteaux comportant des alvéoles céphaloïdes ont été découverts (fig. 88). À *Glanum*, certains des crânes portent aussi des traces qui pouvaient être liées à des fixations utilisées pour maintenir les crânes dans les alvéoles de ces portiques. À Pech Maho, des crânes qui semblent également avoir été encloués ont été retrouvés à proximité de la base d'un pilier en pierre, près de l'entrée de l'habitat, lors des fouilles d'Yves Solier dans les années soixante. Ainsi, un certain nombre de ces restes humains sont rattachés à des lieux collectifs (salles, portiques, piliers) situés dans les habitats fortifiés.

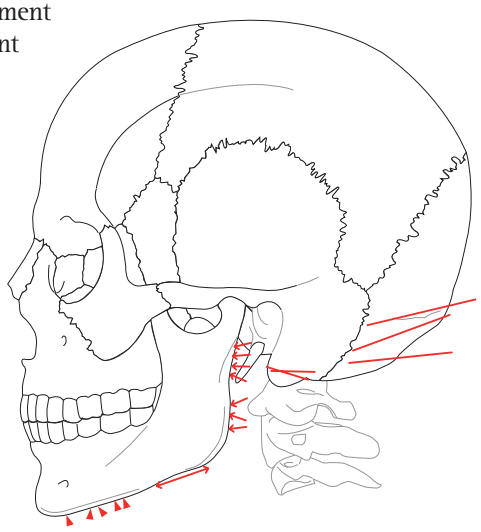
Une autre situation récurrente de ces restes humains est précisément la proximité avec le rempart et dans plusieurs cas avec l'entrée aménagée au sein de celui-ci. La valeur symbolique des fortifications protohistoriques a été maintes fois soulignée, notamment celle de marqueur territorial, en sus de leur fonction défensive évidente, en particulier quand celles-ci présentent un net caractère ostentatoire. Sur l'*oppidum* de La Cloche, deux crânes ont été retrouvés dans une ornière de la voie à proximité de la porte d'entrée du site (fig. 89). Incomplets, ils appartiennent à deux individus adultes (Mahieu 1998). L'un des crânes est traversé par un clou en fer. Sur l'autre crâne, il subsiste six fragments d'une pièce de métal ferreux, alignés sur le plan sagittal ; à l'arrière du crâne, l'un d'eux porte la tête d'un clou. La tôle est pliée sous l'os au niveau de l'occipital. L'absence de perforation sur la partie antérieure du crâne a permis aux archéologues de penser que la ferrure était fixée sur la face au moyen d'une sorte de crochet passant sur les bords orbitaires du frontal. Un objet en forme de « Y » découvert sur la même voie a été interprété à l'époque par Louis Chabot

89. Crânes découverts sur le site de La Cloche en Provence.

comme « la partie frontale d'un *cimier* porte-crâne » (Chabot 1975). Il consiste en une plaque de métal ferreux se divisant en deux rubans plus étroits courbés vers l'extérieur de façon symétrique. L'emplacement de leur découverte a induit l'hypothèse qu'ils étaient exposés sur une poutre à l'entrée de la ville. Selon le dessin qu'il a esquissé, Louis Chabot a suggéré qu'un crâne était fixé sous la poutre par au moins un clou dont la pointe, recourbée, formait un crochet. L'autre crâne devait être placé devant la poutre, sur une ferrure se terminant en griffe, préalablement fixée au support par le clou situé à l'arrière du crâne. Dans une première muséographie, le fragment du supposé cimier avait été placé sur le crâne, les deux griffes emboîtées dans les orbites. Cette mise en scène a eu pour effet de transposer une hypothèse en certitude, mais l'ensemble de ces éléments doivent aujourd'hui être réexaminés (Vigié 2011). De même, à Buffe-Arnaud, les archéologues supposent qu'au moins deux crânes étaient exposés dans le passage central de la tour-porte. Enfin au Cailar, ce sont les restes d'au moins une cinquantaine de têtes (et de très rares fragments de la partie supérieure de la colonne vertébrale) qui ont été découverts à ce jour à l'intérieur de l'habitat, dans un espace ouvert situé contre le rempart (l'emplacement de la porte n'a pas pu être localisé de façon certaine sur ce site à cause des réoccupations postérieures, toutefois la probabilité est forte qu'une entrée du site se trouve à proximité immédiate de cet espace) (fig. 90).

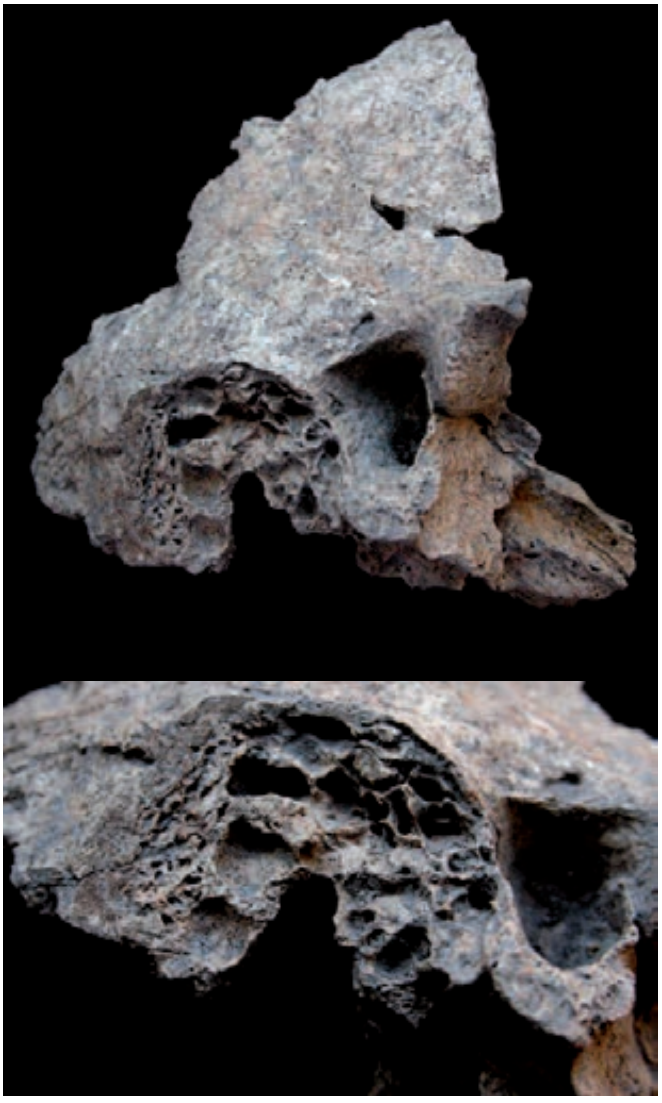
90. Une partie des mandibules découvertes sur le site du Cailar (Gard).

La fouille récente de l'ensemble du Cailar permet d'augmenter encore nos connaissances relatives à la pratique des têtes coupées. La quantité de restes et leur bonne conservation autorisent en effet l'observation d'un nombre très important de traces de coups et de découpes réalisées lors du prélèvement de la tête (fig. 91). Ce type de traces a déjà été observé sur les restes humains mis au jour anciennement sur des sites du Midi (Entremont, Roquepertuse, *Glanum*), ou d'Europe continentale, notamment à Montmartin dans l'Oise (Boulestin, Duday 1997). Au Cailar, les méthodes précises d'enregistrement favorisent également l'analyse poussée de la répartition de chaque vestige, menant à la compréhension de la manière dont s'est constitué cet ensemble. Il est par exemple possible de voir si au cours de la formation de ce dépôt, les têtes ou les crânes ont subi des manipulations particulières, et si celles-ci ont varié dans le temps, des têtes coupées ayant été exposées régulièrement dans cet espace pendant un siècle.



91. Schéma localisant les traces de découpe les plus récurrentes observées sur les restes humains du site du Cailar (Gard).

D'après l'étude précise de ces traces repérables sur les os, il est possible de retrouver en partie les gestes effectués autour des têtes. Les traces d'actions anthropiques sont en effet nombreuses, parfois multiples sur la même pièce. Les plus spectaculaires concernent les mandibules, avec une répétitivité qui témoigne d'une « chaîne opératoire » parfaitement planifiée. La quasi-absence de vertèbres cervicales et la présence de sections des processus mastoïdes et de la partie basse de l'occipital pourraient inciter à penser que parfois, le ou les coups visant à séparer la tête du corps ont été portés au niveau de la jonction entre la tête et la colonne vertébrale (fig. 92). Néanmoins, certaines des traces visibles sur le bord postérieur de la branche de la mandibule et les enlèvements tangentiels sur le bord inférieur du corps de la mandibule laissent envisager que le prélèvement de la tête était plutôt réalisé par un ou plusieurs coups tranchants au niveau des premières vertèbres cervicales (fig. 93). Ensuite, le tronçon de quelques vertèbres encore attenantes à la tête a pu être enlevé lui aussi par un ou plusieurs coups. Cette opération,



réalisée sur un ensemble séparé du reste du corps, a pu aboutir à un élargissement de l'ouverture naturelle de l'occipital : le *foramen magnum* (ouverture par laquelle la moelle épinière passe de la boîte crânienne au canal formé par les vertèbres). Cet élargissement aurait pu favoriser le retrait de l'encéphale ou bien le positionnement de la tête sur un piquet, mais il n'y a pas de preuves sur les os pour confirmer ces hypothèses. Au Cailar, l'absence presque totale de vertèbres cervicales indique que ces opérations de découpe de la tête puis de séparation des vertèbres cervicales étaient probablement effectuées ailleurs, peut-être directement sur le champ de bataille (ce qu'évoque l'un des passages de Diodore XIV, 115), ou encore sur un site particulier.

De gauche à droite

92. Détail d'un processus mastoïde tranché sur un fragment de temporal droit (vue large du temporal et détail), Le Cailar (Gard).

93. Entailles visibles sur le bord postérieur de la branche d'une mandibule, Le Cailar (Gard).

En effet, les sanctuaires à vocation guerrière découverts en Gaule Belgique, comme Gournay-sur-Aronde (Oise) et Ribemont-sur-Ancre (Somme), ont livré des éléments pouvant correspondre à des résidus d'opérations liées à l'ablation des vertèbres sur les crânes (pour le premier) ; divers autres traitements et manipulations autour des corps des guerriers y sont également attestés (Brunaux 2000).

D'autres traces nous renseignent sur les gestes effectués lors du prélèvement de ces têtes. Il s'agit de marques visibles sur le bord inférieur de certaines mandibules (fig. 94). On peut imaginer qu'elles résultent de petits coups successifs portés sur une tête retournée dans le but d'enlever des muscles encore présents sous la mandibule ; certaines de ces traces peuvent aussi provenir de l'enlèvement de la langue.

Enfin, certaines altérations visibles sur l'émail dentaire sont liées aux effets des agents atmosphériques (variation de température et d'hygrométrie) : un indice que les têtes ont dû être exposées à l'air libre.

Qu'en est-il de la cause de la mort ? Les têtes proviennent-elles d'exécutions ou de guerriers morts au combat dont la tête a été prélevée postérieurement au décès ? L'étude des ossements ne permet pas de déterminer si la section est réalisée avec l'intention de donner

la mort (et de récupérer la tête) ou quelques temps après la mort pour le prélèvement ; toutefois, l'analyse des surfaces osseuses montre qu'il y a eu découpe sur « os frais », ce qui prouve qu'il ne s'agit pas dans ces cas-là de récupération du crâne après décomposition. Les textes antiques laissent plutôt envisager qu'il ne s'agissait pas de mise à mort, mais bien de récupération après le combat sur le champ de bataille ; du point de vue anthropologique, nous pouvons relever deux faits : le premier est la régularité des gestes observés, qui laisse davantage imaginer une découpe sur des cadavres allongés ; le second est la présence de quelques stigmates qui traduisent des coups tranchants venant de l'avant, coups qui semblent difficilement envisageables pour une mise à mort (notamment d'après les multiples exemples archéologiques et historiques connus). D'après ces deux observations, il semble plus plausible d'imaginer une découpe sur des cadavres allongés dans diverses positions plutôt que des mises à mort par décapitation après (voire pendant) le combat. Cette hypothèse n'est pas totalement vérifiable, toutefois nous préférons parler de décollation (couper le cou) plutôt que de décapitation (enlever la tête), qui renvoie davantage à une exécution dans l'imaginaire collectif.

Pour terminer, mentionnons l'existence de quelques vestiges humains liés de façon moins évidente à la pratique des têtes coupées que ceux présentés jusqu'ici. Il s'agit de fragments de crânes, de faces ou de mandibules isolés de toute autre partie du squelette qui ont été retrouvés sur des habitats (Carsac, Le Cayla de Mailhac, Ensérune, La Liquière, Pech Maho, Saint-Blaise), et même pour quelques-uns dans des habitations (L'Agréable et Le Carla dans l'Aude, Pech Maho, Ensérune, La Lagaste dans l'Hérault, La Liquière dans le Gard). Ces restes, très fragmentaires et sans traces évidentes permettant de choisir entre le prélèvement du crâne par découpe ou après décomposition, peuvent être liés tant à la conservation de la tête d'un ennemi qu'à celle d'un ancêtre, voire à d'autres pratiques, relevant par exemple du domaine de la protection symbolique que confère un reste humain. Les éléments retrouvés dans les habitations peuvent être les témoins de pratiques individuelles plus proches de la sphère domestique et privée, qui consistaient à garder dans sa maison la tête d'un ennemi ou d'un ancêtre particulier. Cette coutume renvoie à la version donnée par Diodore de Sicile, qui évoque des maisons ainsi que la conservation soignée, dans une caisse, de têtes embaumées à l'huile de cèdre.

94. Entailles présentes sur le bord inférieur de la mandibule, Le Cailar (Gard).

Élisabeth Rousseau

Les restes humains en Gaule continentale

Les découvertes de restes humains hors de tout contexte funéraire avéré sont aujourd'hui fréquentes sur les sites de l'âge du Fer en France, et la multiplication des opérations de fouilles préventives ces vingt dernières années a considérablement augmenté leur nombre.

Historiographie

Jusqu'aux années cinquante, seuls des fragments crâniens étaient mis au jour, plus particulièrement dans le sud de la Gaule. Dans les années 1980, la fouille du site de Gournay-sur-Aronde (Oise) marque un tournant décisif au sujet de la religion gauloise. En effet, pour la première fois, les vestiges d'un lieu cultuel sont reconnus. Il s'agit d'un enclos de forme carrée et délimité par un fossé. Environ quatre-vingts os humains sont issus du comblement du fossé ainsi que des armes corrodées et ployées et des restes de faune. De part et d'autre de la porte d'entrée, un masque humain et des vertèbres cervicales suggèrent l'exposition de têtes humaines au niveau de l'entrée du sanctuaire. Les nombreuses modifications osseuses de surface observées sur les éléments vertébraux confirment la section de la tête. Les os postcrâniens portent des traces de découpe qui suggèrent le démembrement de cadavres dont le nombre minimal est estimé à douze individus. La fouille du site de Ribemont-sur-Ancre (Somme), quelques années plus tard, frappe les esprits par la quantité d'armes et de restes humains découverts. En effet, plusieurs ossuaires, constructions cubiques composées de membres inférieurs et supérieurs humains disposés sur une assise de coxaux humains, sont mis au jour à l'intérieur de l'enclos fossoyé de 40 m de côté. Puis un charnier, constitué de cent quatorze sujets acéphales, est mis au jour en dehors et le long du fossé. Ce vaste complexe est interprété comme un trophée, c'est-à-dire le lieu de célébration d'une victoire. Ces deux sites exceptionnels ont été déterminants dans l'approche des faits cultuels gaulois, car pour la première fois l'archéologie met en évidence des pratiques touchant au cadavre, pratiques insoupçonnées jusqu'alors car aucune source antique n'en mentionne l'existence. Par ailleurs, et parallèlement aux contextes cultuels, l'identification de restes humains isolés est fréquente dans les habitats de l'âge du Fer, plus particulièrement du Second âge du Fer. Les découvertes, peu spectaculaires, demeurent discrètes tant la présence d'ossements humains épars suscite peu la curiosité. Aujourd'hui, à la lumière des connaissances acquises, la mise au jour de fragments crâniens qui ne relèvent pas tous de la pratique guerrière de la tête coupée, de squelettes entiers ou partiels, dans différents contextes archéologiques, suscite l'interrogation et non plus l'indifférence.

Les données de terrain

Toutes les structures creuses fouillées sur les sites gaulois, négatifs de constructions en matériaux légers et périssables (bois et terre), sont susceptibles de contenir des restes humains. Elles correspondent pour l'essentiel à des fosses, des trous de poteau, des caves, des silos, des puits et des fossés qui, par leur caractère encaissé, piègent le mobilier. Les fossés d'enclos, cultuels ou domestiques, contiennent souvent des restes humains, ce qui vaut aussi bien pour les habitats que pour les lieux cultuels. Un fragment de *calvaria*, issu du comblement d'un silo à Roissy-en-France (Val d'Oise), est exceptionnel puisque des modifications intentionnelles révèlent la transformation d'un crâne humain en objet. La tête humaine a d'abord été écorchée, puis le trou occipital agrandi par découpe. Le fragment convoité a ensuite été dissocié du reste de la boîte crânienne par une découpe régulière. L'écaille occipitale ainsi détachée a ensuite été perforée de quatre trous. Cette pièce osseuse était accompagnée, entre autres, par un fer de javelot et un *umbo* de bouclier. L'ensemble est daté du V^e^ siècle avant notre ère. La mise au jour d'os humains est plus rare dans les maisons, en raison du caractère périssable des

matériaux utilisés pour les constructions gauloises et de la destruction des niveaux d'occupation liés à ces habitats. Néanmoins, quelques exemples existent, en particulier celui de Montmartin (Oise). Le comblement de cette maison semi-enterrée, datée des IIe-Ier siècles avant notre ère, contenait des restes crâniens d'adultes associés à des armes. Les fragments portent des traces de nature anthropique qui suggèrent une volonté de les transformer avant de les utiliser. Les structures de stockage recèlent parfois elles aussi des os humains : dans des silos, isolés ou disposés en batterie dans ou en marge d'un habitat, ont été découverts un à plusieurs squelettes humains déposés successivement ou simultanément. Ces silos ont la particularité d'avoir reçu, au moment de leur abandon ou bien après, des restes humains allant de corps entiers à des os isolés. Mais la présence de sépultures dans les aires domestiques ne va pas de soi, au regard des nombreux ensembles funéraires connus pour la période. La majorité des cas recensés est principalement du Ve et du IVe siècle avant notre ère. L'identité des corps posant encore problème, il est difficile de déterminer si ces défunts ont fait l'objet d'un rite funéraire particulier ou s'il s'agit d'individus en marge de la communauté, donc interdits d'accès à la nécropole. Toutefois, certains squelettes présentent des lacunes qui relèvent parfois d'un prélèvement intentionnel : la tête est privilégiée, mais pas seulement. La typologie des lieux de découverte est dominée par les habitats. Les établissements agricoles sont les sites les plus importants par leur nombre et par la quantité souvent importante de fragments osseux trouvés, comme à Verberie (Oise), site daté du Ier siècle avant notre ère. Trois adultes et un immature, représentés par trente-six os humains, ont été dénombrés dans le fossé principal de l'enclos. Des stries de découpe et des fracturations sur os frais prouvent qu'ils ont été démembrés. Toutefois, l'importance quantitative des vestiges humains est, le plus souvent, soulignée au moment de l'étude des os de faune car l'identification des os humains est souvent difficile durant la fouille, en raison d'une trop grande fragmentation – ces os peuvent être alors confondus avec ceux d'animaux. Viennent ensuite les agglomérations ouvertes comme celle d'Acy-Romance (Ardennes), datée des IIe et Ier siècles avant notre ère. Une vingtaine de squelettes, en position assise, a été trouvée dans de petites fosses sur une place située au cœur du village et où de nombreuses structures domestiques ont livré beaucoup d'os humains épars. Les habitats fortifiés sont aussi concernés par la mise au jour de restes humains. Ceux-ci sont très souvent localisés à proximité de la porte d'entrée de la fortification, comme à Manching (Allemagne) où deux crânes humains étaient exposés au niveau de l'accès principal de l'*oppidum*. Plus anciennement connus, les lieux cultuels constituent également des contextes archéologiques importants pour la découverte de restes humains, comme cela a été précédemment évoqué. Deux sites particuliers offrent des découvertes singulières. Au Verbe Incarné à Lyon (Rhône), parmi les rejets composés de milliers de fragments d'amphores et de faune consommée témoignant de banquets, la présence d'une tête humaine (le bloc cranio-facial et les deux premières cervicales en connexion) interroge. Sur le site de Fesques (Seine-Maritime), les vingt-six fosses contenant des pieds humains en connexion anatomique avec parfois des éléments des membres inférieurs suggèrent l'exposition de cadavres placés debout attachés ou suspendus à un poteau.

Roissy (Val d'Oise), fragments de *calvaria* perforée vue exocrânienne.

Montmartin (Oise), masque osseux.

Enfin, le domaine funéraire offre aussi des exemples de corps acéphales qui renvoient à des décollations ou des décapitations probables, mais souvent impossibles à démontrer lorsque les restes sont mal conservés. La reprise du crâne, après réouverture de la tombe sur un corps en cours de décomposition, voire l'ajout d'un crâne supplémentaire dans la sépulture, sont des gestes également observés dans les nécropoles du début du Second âge de fer.

La diversité des faits et des contextes archéologiques gaulois contenant des os humains est donc évidente. La variété des restes (du simple fragment de calotte crânienne au corps partiel ou entier) est également vérifiée. La nature des dépôts est également très variable d'un site à l'autre. Certains constituent des dépôts intentionnels dans des structures choisies quand d'autres ne sont que des rejets découverts dans les structures réemployées comme poubelle. Pour ces derniers, il est délicat et souvent impossible de spécifier clairement d'où ils proviennent et quel pouvait être leur emploi éventuel. En effet, la plupart du temps, retrouvés mêlés à des éléments détritiques (restes de faune, tessons de céramique, fragments de torchis, fragments d'objets en métal), il est impossible de restituer leur emplacement exact dans l'habitat. Tout type d'os humain est susceptible d'être mis au jour. Cependant, le crâne est généralement la pièce la plus représentée, ce qui peut s'expliquer par une conservation différentielle des os du squelette, mais aussi par une volonté délibérée de conserver la partie anatomique la plus emblématique de l'individu. Enfin, toutes les classes d'âge sont concernées, ainsi que les deux sexes. Les traces observées à la surface des os résultent à la fois des manipulations anthropiques pratiquées sur des cadavres et des conditions taphonomiques d'ensevelissement des os. Leur identification s'avère difficile et relève d'une étude anthropologique minutieuse. Lorsque la conservation de la corticale est satisfaisante, il est possible d'observer de nombreuses traces comme des entailles dues à des coups, des stries de découpe, des traces de sciage, des fractures osseuses, des enlèvements ou des écaillures dues à une fracturation sur os frais, voire des traces de raclage ou encore de rongement de charognards. Certaines renvoient également à une activité de découpe visant à morceler le corps. La section de la tête et le démembrement sont attestés. D'autres révèlent différentes opérations qui consistent à préparer et transformer la tête une fois coupée. La désinsertion des premières cervicales, l'écorchement de la tête, la fracturation en deux de la boîte crânienne, la dissociation de la mandibule,

Coblence (Rhénanie-Palatinat, Allemagne), crâne trophée encloué découvert près de Coblence.

l'enlèvement de la langue, des yeux et de l'encéphale, les perforations par enclouage ou par forage sont autant de modifications observées.

Au regard de l'ensemble des faits présentés, il est évident aujourd'hui que certains morts à l'âge du Fer ont bénéficié d'un traitement non conventionnel. La découverte de restes humains isolés est donc un fait clairement établi. La majorité des sites archéologiques est datée du Second âge du Fer. Si, pour les cas de fragments crâniens ou de têtes humaines issus des contextes domestiques, la pratique des têtes coupées est largement privilégiée, il faut cependant se garder de généraliser cette interprétation, la conservation de reliques pouvant également être évoquée. De plus, l'idée trop souvent admise de sépultures bouleversées antérieures à l'habitat ne peut plus être systématiquement retenue pour les découvertes d'os isolés. Enfin, les dépôts de corps en silo sont l'objet pour l'heure d'interprétations diverses : sacrifices humains, relégation sociale, inhumations spécifiques selon les causes anormales de décès, abandon opportuniste de corps dans une structure désaffectée. La période gauloise offre donc un panel très diversifié d'attentions portées au cadavre. On constate que les traitements multiples ne se cantonnent pas aux gestes communément admis et prescrits dans le cadre strictement funéraire, mais qu'ils oscillent entre la pratique guerrière de la tête coupée et la manipulation de squelettes et/ou d'ossements dont les finalités restent à définir. Toutefois, les attitudes multiples et singulières concernant la tête humaine ne doivent pas cacher l'existence de pratiques tout aussi variées qui concernent l'ensemble du corps humain et demeurent pour l'heure difficiles à cerner.

Orientations bibliographiques

Arcelin, Brunaux 2003 : P. Arcelin, J.-L. Brunaux, Un état des questions sur les sanctuaires et les pratiques cultuelles de la Gaule celtique, *Gallia*, 60, 2003, p. 5-46.

Barral *et al.* 2007 : Ph. Barral, A. Daubigney, C. Dunning, G. Kaenel, M.-J. Roulière-Lambert, *L'âge du Fer dans l'Arc jurassien et ses marges. Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer,* Actes du XXIX^{e} Colloque international de l'AFEAF, Bienne 5-8 mai 2005, Besançon.

Bonnabel *et al.* 2007 : L. Bonnabel, N. Achard-Corompt, C. Moreau, M Saurel, E. Vauquelin, Stockage des denrées et dépôt de cadavres humains pendant l'âge du Fer en Champagne-Ardennes, dans Ph. Barral, A. Daubigney, C. Dunning G. Kaenel, M.- J. Roulière-Lambert, *L'âge du Fer dans l'Arc jurassien et ses marges. Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer,* Actes du XXIX^{e} Colloque international de l'AFEAF, Bienne 5-8 mai 2005, Besançon, 2007, p. 585-604.

Boulestin, Séguier 2001 : B. Boulestin, J.- M. Séguier 2001, Une pièce anthropologique exceptionnelle de l'âge du Fer : le crâne de Roissy-Château (Val d'Oise), *Actes des journées archéologiques 1999*, SRA Île-de-France, p. 53-46.

Brunaux 2000 : J.-L. Brunaux, *Les religions gauloises, Nouvelles approches sur les rituels de la Gaule indépendante*, Paris, 2000.

Brunaux, *et al.* 1985 : J.-L. Brunaux, P. Méniel, F. Poplin, *Gournay I, les fouilles sur le sanctuaire et l'oppidum (1975- 1984)*, Amiens, *Revue Archéologique de Picardie* n° spécial, 1985.

Brunaux, Méniel 1997 : J.-L. Brunaux, P. Méniel, *La résidence aristocratique de Montmartin (Oise) du III^{e} au I^{er} s. a. J.-C.,* Paris, DAF, 1997.

Delattre 2000 : V. Delattre, De la relégation sociale à l'hypothèse des offrandes : l'exemple des dépôts en silos protohistoriques au confluent Seine-Yonne (Seine-et-Marne), *Revue Archéologique du Centre de la France*, 39, p. 5-30.

Goudineau 2006 : Chr. Goudineau (dir.), *Religion et société en Gaule*, Paris, 2006.

Lambot, Méniel 2000 : B. Lambot, P. Méniel, Le centre communautaire et cultuel du village gaulois d'Acy-Romance dans son contexte régional, dans S. Verger (éd.), *Rites et espaces en pays celte et méditerranéen. Étude comparée à partir du sanctuaire d'Acy-Romance*, Rome, EFR, 276, 2000, p. 7-139.

Rousseau 2010 : E. Rousseau, *Pratique et traitement de la tête humaine sur le territoire français de l'ancienne Gaule au premier millénaire avant notre ère*, sous la direction de J.-P. Bost, thèse de 3^{e} cycle, Université de Bordeaux 3-Michel de Montaigne, 4 vol.

Les vestiges lapidaires : représentations iconographiques et alvéoles céphaloïdes

Les sites archéologiques de l'âge du Fer ont non seulement livré des restes humains, mais aussi, en quantité relativement importante, des vestiges lapidaires liés à la pratique des têtes coupées. Il s'agit d'une part des piliers et des linteaux à alvéoles céphaloïdes qui ont déjà été mentionnés, et d'autre part de diverses représentations iconographiques gravées ou sculptées (bas-relief et ronde-bosse). Aucun de ces vestiges lapidaires n'a été retrouvé dans sa position initiale : les piliers ont le plus souvent été réemployés dans des constructions postérieures, dont on peut remarquer qu'elles ont presque toujours une vocation publique (voir le chapitre 1 et les notices de sites) et les éléments de statuaire ont tous fait l'objet de mutilation, voire de destruction systématique, particulièrement des têtes qui ont le plus souvent disparu.

Les premières découvertes ont eu lieu en Provence et une des plus anciennes mentions de ce type de représentation correspond à la description de bas-reliefs trouvés à Entremont : parmi trois blocs récupérés en 1817, M. Rouard en rattache un à la pratique des têtes coupées qu'il connaît par ses lectures des auteurs antiques. À propos d'un élément sculpté au niveau du poitrail d'un cheval (face B), il écrit : « c'est la tête de l'ennemi vaincu, portée en trophée, et attachée de la manière la plus évidente, la plus visible, au cou du cheval du chef gaulois victorieux, qui revient en triomphateur [...] » (Rouard 1851, 22). On y voit en effet un cavalier armé d'une lance et d'une épée dans son fourreau avec au cou de son cheval, un élément suspendu pouvant tout à fait être interprété comme une tête coupée (fig. 95). Cette image a trouvé un écho dans une découverte plus récente : une scène similaire a été gravée sur un vase en céramique, découvert sur le site d'Aulnat en Auvergne (fig. 96). On y voit un cavalier, brandissant là aussi une lance, participant à une chasse illustrée sur le reste du vase avec, au cou de son cheval – sans équivoque possible cette fois – une tête coupée. Sur le bloc d'Entremont, deux autres figurations entourent la représentation

95. Face B d'un bloc de pilier décoré sur trois côtés découvert à Entremont : cavalier avec une tête coupée suspendue à l'encolure du cheval.

96. Détail d'un vase découvert sur le site de La Grande Borne à Aulnat (Clermont-Ferrand) : cavalier avec une tête coupée suspendue à l'encolure du cheval.

du cavalier : à gauche une tête humaine, aux yeux vraisemblablement ouverts, surmontée ou agrippée par deux éléments non identifiés (le bloc est abîmé), et à droite deux têtes représentées côte à côte, avec cette fois les yeux fermés puisqu'un trait incisé au centre figure de manière assez réaliste les paupières fermées, tandis que les commissures des lèvres sont tombantes. Ce bloc appartenait sans doute, ainsi que deux autres piliers également sculptés, à une salle monumentale que Patrice Arcelin évoque dans la notice sur Entremont.

Dans les années quarante, c'est encore le site d'Entremont qui offre aux archéologues la plus importante et extraordinaire collection de sculpture de l'Europe celtique, au sein de laquelle on trouve les seules représentations assurées en ronde-bosse de têtes coupées connues à ce jour : un ensemble de quatre têtes, empilées sur deux rangées, et plusieurs têtes avec une main dans les cheveux (fig. 97), dont une est également posée sur un genou. Dans ces représentations de têtes totalement séparées du corps, les yeux sont figurés de façon différente, soit clos avec un trait au milieu évoquant une paupière fermée, soit vraisemblablement ouverts, à moins que les artistes aient voulu figurer différemment une paupière totalement close ; les commissures des lèvres sont par contre systématiquement tombantes ; tous ces éléments semblent bien évoquer des visages de défunts. Une restitution propose de les associer aux représentations de guerriers assis en tailleur, dont les têtes coupées témoigneraient du prestige guerrier, ou de l'ancienneté de leur lignage si l'on fait de certaines de ces têtes des représentations d'ancêtres.

97. Tête en ronde-bosse découverte sur le site d'Entremont : visage aux yeux clos et aux commissures des lèvres tombantes, avec une main posée sur les cheveux.

D'autres représentations de têtes humaines existent, tant en bas-relief que gravées, identifiées soit comme des têtes coupées, soit comme des images d'ancêtres. Sur un bas-relief retrouvé à Nages dans le Gard, à proximité d'une source pérenne située en contrebas du site fortifié qui se trouve au sommet de la colline, on observe deux têtes aux yeux clos – un trait

au milieu figure là encore les paupières fermées – et aux commissures des lèvres tombantes, alternant avec deux chevaux au galop (voir le chapitre 1). La coiffure des deux visages est différente de celle d'Entremont, mais l'aspect général très proche, ce qui incite Michel Py à placer ce linteau dans le courant du II^e^ siècle avant notre ère.

L'association des chevaux et des têtes isolées apparaît également sur le linteau mis au jour à Nîmes, sur le site de Villa Roma (voir la notice), avec sur une face deux chevaux affrontés, dressés sur leurs pattes arrière, et sur l'autre, deux alvéoles céphaloïdes entourés chacun d'un personnage qui semble les soutenir. Le fond de ceux-ci, peu profonds, est plan (fig. 98) : si ils étaient prévus pour recevoir des têtes, ces dernièrs ne pouvaient pas être entièrs ; peut-être n'étaient-ils destinés à accueillir que la face, à moins qu'un dispositif supplémentaire fût nécessaire pour les maintenir.

Une autre représentation en rapport avec les têtes coupées a été découverte plus anciennement dans la même ville de Nîmes, lors de travaux autour des arènes au tout début du XIX^e^ siècle. Il s'agit de deux fragments de linteaux présentant des têtes en haut-relief : sur les deux pièces, dont la figuration n'est pas tout à fait identique, les yeux sont clos, et sur l'une, les commissures des lèvres sont tombantes. Michel Py, qui en donne une description précise dans la notice sur Nîmes, rattache ces éléments à la fin du II^e^ siècle avant notre ère au plus tard. Cette représentation beaucoup plus schématique n'est pas sans rappeler la frise de têtes humaines en corail d'un des registres du casque de Montlaurès, à beaucoup plus petite échelle mais dans un style proche. Ce motif de la tête humaine se retrouve par ailleurs de façon assez récurrente dans le répertoire stylistique du Second âge du Fer.

De nombreuses autres représentations sont beaucoup moins réalistes que celles qui viennent d'être décrites, mais peuvent évoquer des têtes coupées : il s'agit de piliers ou de linteaux gravés, qui sont probablement plus anciens que les représentations sculptées en ronde-bosse ou en relief. La plupart de ces blocs ont été retrouvés en réemploi dans des bâtiments à vocation rituelle, ou du moins communautaire. C'est le cas à Entremont où les fondations de la salle hypostyle édifiée vers 150-90 avant notre ère comprenaient un fragment de linteau présentant une tête excisée et gravée, entourée de deux alvéoles céphaloïdes ; un fragment de pilier avec un alvéole céphaloïde ; un pilier gravé de douze têtes, entrelacées les unes avec les autres, parfois opposées, parfois « tête-bêche », où seuls les contours, le nez et les yeux sont dessinés, tandis que la bouche n'est pas représentée (voir le chapitre 1). Enfin, un autre bloc désigné comme le « bloc aux épis » a été découvert au niveau de la tour orientale du rempart : il est gravé de deux groupes de huit têtes et de deux épis ; si la gravure est moins soignée que sur le précédent pilier, la figuration de la bouche y est présente et les visages semblent moins figés. Toutefois, l'association par deux fois des visages opposés se retrouve sur les deux éléments. Ce type de représentation n'est pas sans évoquer le motif de « esses », récurrent sur de très nombreuses figurations du monde celtique. Ces différents éléments pourraient appartenir à un édifice – éventuellement un portique – antérieur à la salle hypostyle, et datant donc des années 190-170 avant notre ère, voire même préexistant à l'installation de l'agglomération de la fin de l'âge du Fer sur ce plateau. Des représentations de têtes très schématiques, encore plus frustes, ont été découvertes à Saint-Michel-de-Valbonne (Hyères, Var) sur deux bétyles, et à Badasset (Vernègues, Bouches-du-Rhône) sur un fragment de pilier ou de linteau où apparaissent quatre têtes opposées deux à deux. Les éléments de datation manquent pour ces deux représentations découvertes hors contexte, mais elles pourraient remonter au Premier âge du Fer (VIII^e^ ou VII^e^ siècle avant notre ère).

Le site de Roquepertuse n'a pas livré de représentations figurées de têtes, à l'exception évidemment de la célèbre tête bicéphale, pour laquelle un lien avec les têtes coupées est rarement évoqué, quoique Patrice Arcelin propose d'y voir des masques d'ancêtres héroïsés recouvrant des crânes (Arcelin 2008). Plusieurs alvéoles céphaloïdes sont par contre recensés, soit sur des linteaux, soit sur des piliers. En ce qui concerne les linteaux, quatre sont mentionnés : trois ont été observés sur un même linteau et un quatrième, situé sur un second linteau, est supposé. Ils ne présentent pas d'évidement complet : une partie bosselée est

présente à leur base, qui aurait pu servir d'assise pour le plan occipital du crâne selon une hypothèse parfois formulée. En ce qui concerne les alvéoles céphaloïdes réalisés sur les piliers, ils présentent un fond légèrement incliné et l'un d'entre eux possède également une légère assise, qui aurait pu être utilisée pour présenter des têtes momifiées d'après certains auteurs. L'étude précise de ces éléments a permis la reconstitution d'un portique à l'intérieur duquel les têtes étaient exposées, et donc protégées par la couverture, ce qui a permis de conserver un certain nombre de motifs polychromes les accompagnant, soit géométriques, soit figuratifs (cheval marin, serpent, oiseau,...) (voir la notice).

Des piliers et un linteau présentant des alvéoles céphaloïdes relativement identiques ont été mis au jour à *Glanum* lors des fouilles d'Henri Rolland. Un des piliers possède deux cavités juxtaposées qui ne sont pas entièrement creusées ; en effet, une saillie arrondie est présente à l'intérieur, interprétée comme un élément permettant la fixation de masques osseux. D'autres piliers présentent des alvéoles avec un ressaut intérieur dans la partie inférieure. Enfin, un grand linteau, avec une frise de rai de cœur dans sa partie haute, comporte en tout cinq alvéoles céphaloïdes dont le fond forme une saillie arrondie et percée, ce qui laisse penser que seule la face y était exposée et probablement maintenue par une pointe de fer. Ces éléments ont été découverts en position de réemploi, soit dans la salle d'assemblée communautaire (dans les fondations, les murs, les gradins, sous le seuil), soit dans un espace proche ; ils devaient tous être en place dans les trois premiers quarts du IIe siècle avant notre ère et ont pu perdurer jusqu'au début du Ier siècle, voire dans la première moitié du Ier siècle avant notre ère. Nous avons vu que des crânes humains ont été retrouvés à *Glanum*, or la description de l'un de ces crânes précise qu'il possède sa partie postérieure, et de plus la perforation est située pratiquement au niveau de la suture coronale ; ce crâne-là ne pouvait donc pas être exposé dans un de ces alvéoles. Il est possible en revanche que les alvéoles peu profonds ou avec saillies aient reçu des simulacres de crânes, ou des « masques-reliquaires » selon l'expression de Patrice Arcelin.

98. Alvéoles céphaloïdes du linteau de « Villa Roma » (Nîmes).

Claire-Anne de Chazelles
avec la collaboration
de Michel Feugère

Le casque de Montlaurès

Le casque découvert au cours du décapage de surface du secteur voisin de la source, en 1990, se trouvait à l'envers dans le sol, ce qui en avait protégé la partie sommitale. L'identification a été rendue possible à l'issue d'un premier nettoyage au laboratoire de restauration des Musées Archéologiques de Catalogne, à Gérone, puis le casque a été restauré et mis en valeur par le Römisch-Germanisches Zentralmuseum de Mayence, en Allemagne. La forme ainsi que le décor caractéristique ont rapidement permis de reconnaître qu'il s'agissait d'un casque celtique.

Seul le sommet du casque est conservé, soit la partie supérieure d'un timbre en bronze, haut de 7 cm, ainsi que le bouton sommital. Celui-ci comporte un axe en fer sur lequel sont enfilées plusieurs rondelles également en fer, ornées de petites plaques de corail travaillé, et il se termine par un cabochon en verre rouge, fixé par un rivet en bronze. Des parties en bois (rondelles d'amortissement ?) ont été utilisées dans le montage de ce bouton terminal.

Le décor du timbre, qui se développe sur plusieurs registres, est constitué d'éléments taillés dans du corail rose, maintenus par des rivets en bronze et des baguettes de fer, ainsi sans doute que par une matière adhésive. En partant du haut, le premier registre présente l'un des décors les plus remarquables du casque : une frise de treize têtes humaines coupées. Ensuite, entre deux lignes de perles et pirouettes, la frise suivante montre des palmettes tête-bêche, séparées par de grands rinceaux de corail renflés et cannelés, et deux séries de rivets de bronze. Le dernier registre est simplement composé par des plaques de corail en forme de rectangles et de T imbriqués. Il se termine par une ligne de peltes, pointes en bas.

Casque de Montlaurès. Éléments de corail sertis par du fer sur un timbre en bronze. La partie conservée est ajustée sur une calotte restituée.

L'opulence de son décor oblige à considérer le casque de Montlaurès comme un objet tout à fait extraordinaire, tant dans le contexte de l'âge du Fer régional qu'à l'échelle européenne. Il peut être rapproché de trois casques trouvés sur des gisements situés dans l'ouest de la France : Agris (Charente), Amfreville (Seine-Maritime) et Saint-Jean-Trolimon (Finistère), et d'un dernier mis au jour en Italie du Sud à Canosa. Tous présentent des décors disposés en registres occupant toute la calotte comme le montrent les casques intégralement conservés de Canosa et d'Agris. L'ornementation essentiellement végétale et géométrique, typique de l'art celtique, comporte des motifs d'esses, de peltes, de perles et pirouettes, comme sur le casque de Montlaurès, mais aussi des palmettes et des fleurs de lotus d'inspiration méditerranéenne. Elle n'exclut cependant pas de discrètes figurations, à l'instar des petites têtes coupées de Montlaurès, tel le serpent cornu enroulé sur une paragnathide (protège-joues) du casque d'Agris. D'un point de vue technique, certains procédés sont communs à tous ces casques comme le repoussé de plaques métalliques, les rivets à tête ornée en bronze ou en argent, et l'insertion d'éléments travaillés en corail ou en verre. L'or, la couleur jaune du bronze et

les inclusions de corail ou de verre rouge conféraient à ces casques d'apparat une allure flamboyante.

Les ateliers de production de ces véritables œuvres d'art n'ont pas encore été localisés, mais on constate que les découvertes de ces casques se distribuent principalement en Celtique occidentale ; ils sont datés du IVe siècle avant notre ère.

Dans le cas de Montlaurès, les raisons et les modalités de la conservation du casque sur un site d'habitat intriguent dans la mesure où l'on ignore s'il était, à l'origine, lié à une sépulture, enterré en tant que tel ou exposé. On peut, là encore, évoquer la découverte du casque d'Agris au fond d'une grotte, sans vestige funéraire, qui rappelle d'autres dépôts d'armes « sacrifiées » puisque le casque avait visiblement été violemment frappé – comme celui d'Amfreville d'ailleurs – et partiellement démonté. On ignore si le casque de Montlaurès avait subi des mutilations et les circonstances de sa mise au jour ne permettent pas de savoir s'il était enfoui à l'endroit de la découverte ou s'il provient d'un autre lieu, comme la pente de la colline, par exemple. Le fait qu'il ait été trouvé à proximité immédiate de la source du gisement n'est peut-être pas anodin, mais comme aucun indice archéologique n'a révélé en ce lieu la pratique d'un culte topique, la supposition d'un lien reliant la source et le casque relève de la simple hypothèse.

Orientations bibliographiques

Chazelles, Feugère, Ferré 1994 : C.-A. de Chazelles, M. Feugère, M. Ferré, Découverte d'un casque celtique à décor de corail sur l'*oppidum* de Montlaurès (Narbonne, Aude), *Bull. de la Comm. Arch. de Narbonne*, 45, 1994, p. 113-115.

Duval, Gomez 1986 : A. Duval, J. Gomez de Soto, Quelques considérations sur les casques celtiques d'Amfreville (Eure) et d'Agris (Charente), dans *Actes du VIIIe colloque sur les Âges du Fer (Suppl. 1 à Aquitania),* 1986, p. 239-244.

Eluère *et al.* 1987 : C. Eluere, J. Gomez de Soto, A.-R. Duval, Un chef-d'œuvre de l'orfévrerie celtique : Le casque d'Agris (Charente), *Bull. Soc. Préhist. Fr.* 84/1, 1987, p. 7-22.

Feugère 1994 : M. Feugère, *Casques antiques. Les visages de la guerre de Mycènes à la fin de l'Empire romain*. Errance, 1994, 174 p.

Gomez de Soto 1986 : J. Gomez de Soto, Le casque du IVe s. av. n. ère de la Grotte des Perrats à Agris, France, *Arch. Korrespondenzblatt* 16, 1986, p. 179-183.

Gomez de Soto 1999 : J. Gomez de Soto, S. Verger, *Le casque celtique de la grotte d'Agris (IVe siècle avant J.-C.),* Angoulême, 1999.

Casque de Montlaurès : détail du registre supérieur de la calotte, avec les éléments de corail et les rivets en bronze, bouton sommital avec cabochon en pâte de verre.

Casque de Montlaurès : détail d'une des têtes coupées.

Les dépôts d'objets métalliques associés aux têtes coupées et les offrandes dans les espaces publics en Gaule méditerranéenne

Le site du Cailar n'a pas livré d'élément lapidaire lié à la pratique des têtes coupées, par contre, l'une des originalité de ce dépôt est que pour la première fois en Gaule méditerranéenne, des armes, ainsi que quelques autres objets métalliques, sont associés aux restes humains (fig. 99), avec lesquels ils forment un ensemble exceptionnel, tant quantitativement que qualitativement (voir la notice). Les armes déposées au Cailar ont toutes subi une série de manipulations destructives (fig. 100), qui sont tout à fait similaires à celles observées dans les sanctuaires du nord de la Gaule, où les dépositions d'armes sont beaucoup plus fréquentes, voire systématiques (Bataille, Guillaumet 2006), en particulier sur les sites qui ont également livré des restes humains, comme Gournay-sur-Aronde dont les fourreaux ployés sont particulièrement célèbres, ou encore le site de La Tène et sa collection d'armes jetées dans la Thielle, associées à des crânes portant des traces de coups très nettes (fig. 101).

99. Dépôt du Cailar (Gard) en cours de fouille : restes de mandibules humaines et *umbo* de bouclier en fer.

100. Partie proximale d'une épée en fer sur le dépôt du Cailar, découpée au tiers de sa longueur environ : de part et d'autre de la soie (à gauche de l'image), on note la présence des quatre rivets qui maintenaient les éléments périssables de la poignée.

Les travaux menés à Pech Maho ont également permis d'exhumer un certain nombre d'éléments métalliques, dont des armes, liés à la phase ultime de fréquentation du site, après sa destruction brutale, dans le cadre de diverses pratiques rituelles tout à fait exceptionnelles que les fouilles récentes d'Éric Gailledrat ont permis de bien documenter (voir la notice). Une épée complète dans son fourreau a par exemple été mise au jour, au milieu d'un des amas d'ossements de chevaux et d'un squelette humain (fig. 102 et 103).

Les dépôts d'objets métalliques sont en eux-mêmes un phénomène très ancien, aux significations multiples, dont les manifestations durant l'âge du Fer sont à modalités variables ; ces dépôts ne sont pas au cœur de l'exposition que ce catalogue accompagne, aussi nous ne les évoquerons que brièvement. Ils existent durant tout l'âge du Fer, soit dans l'habitat, en contexte domestique généralement – où il est cependant difficile parfois d'identifier un acte rituel en l'absence d'un contexte spécifique (localisation particulière ou association atypique avec d'autres objets pouvant être interprétés comme des offrandes) ; soit dans des endroits particuliers, comme des avens, des grottes ou des lieux dont la topographie est remarquable. Dans ces deux cas, on peut avoir affaire aussi bien au dépôt d'un objet isolé – un torque par exemple, comme celui conservé au musée de Gap – ou d'un groupe d'objets (Girard 2010), qu'à des dépôts qui semblent réguliers, répétitifs, où plusieurs dizaines, voire centaines de petits objets sont retrouvés : anneaux, rouelles, disques à bords perlés – comme le dépôt du Mas de Causse à Lattes (plus de 300 disques groupés dans une fosse) ; fibules comme dans la grotte du Rajal

del Gorp sur le plateau de Millau, un type de sanctuaire qui apparaît et se développe surtout au Ier siècle avant notre ère ; monnaies à partir de la fin de l'âge du Fer (sans évoquer ici les dépôts monétaires, dont certains sont plus anciens, qui relèvent pour partie d'autres problématiques), qui annoncent une pratique courante à la période romaine. Le site du Cailar offre à ce titre un exemple relativement précoce d'offrandes monétaires en contexte rituel puisque plus de quarante oboles massaliètes en argent ont été découvertes mêlées aux restes humains et aux mobiliers métalliques (fig. 105).

101. Crâne découvert sur le site de La Tène présentant plusieurs traces de coup.

102. *Umbos* de bouclier en fer mutilés issus du bûcher collectif de Pech Maho (Aude).

103. Éléments de fourreaux d'épées, anneaux de suspension et lame d'épée issus du bûcher collectif de Pech Maho (Aude).

104. Armement mis au jour dans le dépôt du Cailar.

105. Obole massaliète en argent découverte au sein du dépôt d'armes et de têtes coupées du Cailar ; tête à gauche sur le droit et légende MA pour *Massalia* au revers.

Le nord-est de la Péninsule Ibérique

Les sources littéraires

Les sources littéraires antiques ne font presque aucune allusion à la pratique des têtes coupées dans la Péninsule Ibérique. Nous l'avons dit, les auteurs qui relatent la pratique de rituels et de sacrifices humains dans cette région ainsi qu'en Gaule, Diodore de Sicile et Strabon, utilisent comme source Poseidonios d'Apamée et écrivent leurs récits au cours de la deuxième moitié du I^er^ siècle avant notre ère ou au début du I^er^ siècle de notre ère, alors que les Romains étaient en territoire ibérique depuis presque deux cents ans (218 avant notre ère, à la suite de la Deuxième Guerre punique). De la même façon que pour la Gaule, comme Strabon le relate quand il évoque ce rituel, les Romains essaient de mettre fin à cette pratique chez les Ibères. Diodore, très explicite quand il décrit la coutume gauloise de couper la tête aux ennemis, raconte uniquement que les mercenaires ibères qui participent aux côtés des Carthaginois à la prise de Sélinonte en 409 avant notre ère clouaient les têtes coupées des ennemis à leurs piques et chargeaient tout le tour de leur ceinture avec les mains coupées aux cadavres (Diodore XIII, 57, 2).

La pratique de sacrifices humains chez les Ibères qui habitaient les régions méditerranéennes, ainsi que parmi d'autres peuples péninsulaires, semble avoir été une coutume assez habituelle, malgré la rareté des textes anciens sur ce sujet. Cette coutume, vraisemblablement non pratiquée en territoire ibérique au moment où ces auteurs font leurs récits, est encore présente dans d'autres territoires péninsulaires plus tardivement romanisés. Ainsi, par exemple, Strabon décrit des sacrifices humains chez les Lusitans : « ils affectionnent [...] les sacrifices (humains) et examinent les entrailles mais sans les arracher [...] » ; « Souvent aussi ils coupent la main droite à leurs captifs et en font offrande aux dieux » (Strabon III, 6) ; ou « ils se nourrissent surtout de la chair du bouc. Dans leurs sacrifices au dieu Mars, ils immolent aussi des boucs, ainsi que des prisonniers de guerre et des chevaux » (Strabon III, 7).

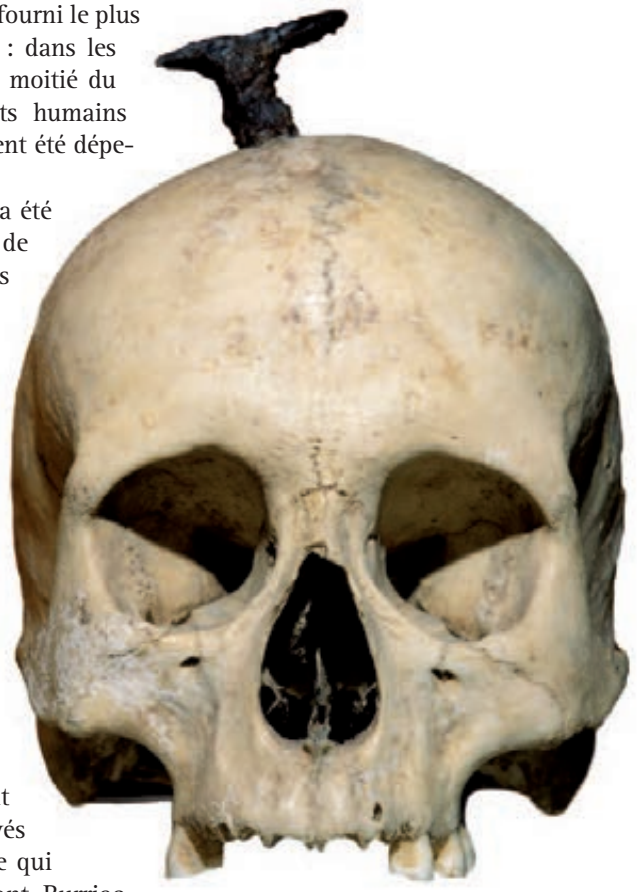
Les restes humains et les traces de décollation ou de décapitation

Au sein des territoires ibériques de la Catalogne et du Pays Valencien, de nombreux restes humains appartenant à des individus qui ont eu un traitement *post-mortem* différent du

processus funéraire habituel (la crémation), ont été mis au jour. En plus des nombreux enterrements de périnatals et de nouveaux-nés sous les sols ou dans d'autres endroits des habitats, qui sont évoqués dans le chapitre 3, d'autres restes humains non brûlés ont été retrouvés dans des contextes et pour des chronologies variés. En Catalogne, la réutilisation de silos comme tombes est un fait inhabituel mais récurrent, connu sur plusieurs sites où des squelettes complets inhumés ont été retrouvés : dans les silos de Magòria ou du Port de Montjuïc (Barcelone), dans les villes de Sant Boi de Llobregat (province de Barcelone), de Sant Julià de Ramis (Gérone) ou de Sant Sebastià de la Guarda (Palafrugell, Gérone), datés généralement des III^e^-II^e^ siècles avant notre ère (Asensio *et al*. 2009 ; Burch, Sagrera 2009). Certains auteurs pensent que ces cadavres pourraient appartenir à des personnes étrangères à la communauté, ou bien que ces inhumations auraient été la conséquence d'un manque de temps pour faire un bûcher (Asensio *et al*. 2009, 27). En Pays Valencien, le site qui a fourni le plus grand nombre de restes humains est Puig de la Nau (Benicarló) : dans les niveaux des phases V (450-400 avant notre ère) et III (deuxième moitié du VI^e^ siècle avant notre ère), un important ensemble d'ossements humains d'adultes masculins et féminins a été retrouvé. Ces individus auraient été dépecés et exposés sur les façades des maisons (Oliver 2006, 213-216).

Cependant, la pratique des têtes coupées en territoire ibérique a été identifiée sans équivoque uniquement en Catalogne, au nord de Barcelone, sur la côte septentrionale et centrale, sur les terres des *Indiketes* et *Laietans*. Cette pratique est particulièrement remarquable chez les premiers, surtout dans la région de l'Empordà, où les *oppida* d'Ullastret ont livré un nombre considérable de témoignages. Les restes humains sont souvent associés à un armement de type celtique, surtout des épées laténiennes, habituellement mutilées, perforées ou pliées (Rovira 1998). La présence d'un crâne humain sur le site de Molí d'Espígol (Tornabous, Lérida) a été souvent citée, mais jamais publiée, et le crâne semble malheureusement perdu.

Le premier site archéologique de la Catalogne à avoir livré des têtes coupées isolées, au début du XX^e^ siècle, est Puig Castellar (Santa Coloma de Gramenet, Barcelone), situé en territoire laietan (Bosch Gimpera 1915-20). Deux crânes ont été trouvés au pied du rempart, dont un traversé par un long clou en fer et appartenant à un individu de morphologie gracile sans lésions traumatiques (fig. 106). Ces crânes sont datés du II^e^ siècle avant notre ère. Les restes d'un autre crâne humain ont été aussi retrouvés à l'intérieur du site. Les autres lieux sur la côte centrale catalane qui ont livré des crânes isolés, sans signes de clous cette fois, sont Burriac (Cabrera de Mar, Barcelone), avec trois exemplaires et une mandibule attestés dans deux silos, et Turó de Montgat (Montgat, Barcelone), qui a livré un fragment, à côté d'un possible rempart.



106. Crâne cloué provenant de l'habitat de Puig Castellar (Santa Coloma de Gramenet, Barcelone).

Les premières découvertes de têtes coupées à Ullastret ont eu lieu en 1969, mais les résultats les plus intéressants pour la connaissance de ce rituel, tant à l'*oppidum* de Puig de Sant Andreu qu'à Illa d'en Reixac, sont fournis par les fouilles récentes de bâtiments singuliers, monumentaux, et interprétés comme les résidences des élites de la communauté (voir la notice). Sur ces sites, les restes crâniens apparaissent dans des espaces publics, mais aussi dans des contextes privés. En effet, sur Puig de Sant Andreu, deux crânes cloués appartenant à des individus masculins adultes (fig. 107), ainsi que les restes d'un troisième et une épée laténienne perforée, ont été mis au jour pour la première fois à l'intérieur d'un silo à proximité du rempart septentrional. Il s'agit jusqu'à présent des seuls crânes cloués attestés à Ullastret. En parallèle de nombreux restes de têtes coupées, dont des crânes et des mandibules,

ont été exhumés dans les rues des deux agglomérations. Il faut noter la découverte à Illa d'en Reixac d'un ensemble de quatre crânes dans la rue 9 (fig. 108), tandis qu'à Puig de Sant Andreu la trouvaille la plus remarquable est issue de la rue 13 : plusieurs crânes, en cours d'étude, associés à des épées et des fourreaux laténiens, perforés ou pliés, auraient été exposés sur la façade d'un des grands bâtiments singuliers (fig. 109). À l'intérieur de ce bâtiment, d'autres restes crâniens ont aussi été retrouvés, exposés probablement sur les murs d'une grande cour centrale. À Illa d'en Reixac, dans un autre bâtiment similaire, trois mandibules et une calotte crânienne sont attestées, avec une épée laténienne perforée, dans une chapelle domestique, en association avec plusieurs offrandes animales et des vases à libations ; un autre crâne, associé aussi à une épée laténienne, est apparu dans le couloir d'entrée du bâtiment. D'autres trouvailles de Puig de Sant Andreu sont issues de silos. Les crânes et les mandibules d'Ullastret sont datés pour la plupart du III^e^ siècle avant notre ère, à l'exception de ceux trouvés dans la rue 9 d'Illa d'en Reixac qui sont datés de la fin du V^e^ - début du IV^e^ siècle avant notre ère.

107. Crânes encloués retrouvés au pied de la muraille de l'*oppidum* de Puig de Sant Andreu (Ullastret).

108. Crânes provenant de la rue 9 du site d'Illa d'en Reixac (Ullastret) avec plusieurs vases rituels découverts associés.

109. Epée laténienne découverte dans la rue 13 de Puig de Sant Andreu, en cours de restauration.

Enfin, il faut noter le cas sur l'*oppidum* de Mas Castellar (Pontós, Gérone) de la mandibule d'un adulte, associée à une épée laténienne perforée, dans un espace interprété comme une chapelle domestique, caractérisée par un autel grec en marbre du Pentélique exceptionnel.

Il faut souligner le fait que ces restes humains apparaissent sur des sites possédant des caractéristiques singulières : les deux agglomérations d'Ullastret, capitale des *Indiketes*, Burriac, capitale des *Laietans*, ou Mas Castellar, grand centre agricole, producteur et distributeur, où d'importantes accumulations de biens de prestige sont attestées.

Parmi tous les ensembles anthropologiques étudiés en Catalogne, ceux qui livrent le plus de données pour la connaissance des rituels *post-mortem* réalisés par les Ibères sont ceux d'Ullastret. Sur les deux sites qui composent cette agglomération, un nombre minimal d'individus provisoire de dix-neuf à Puig de Sant Andreu et de neuf à Illa d'en Reixac est attesté (Agustí, Martín 2006). Ce nombre a été évalué à partir de restes mandibulaires, cranio-maxillaires et dentaires isolés, hors contexte funéraire, et possédant des caractéristiques singulières. Dans la plupart des cas, les dents sont déshydratées et fracturées, tandis que le tissu osseux mandibulaire et la table externe crânienne sont abîmés suite à une longue exposition aux intempéries au cours du processus de squelettisation. En résumé, nous observons au moins huit cas dont les lésions suggèrent une décapitation *peri-mortem*, ainsi que des actions rituelles *peri-* et *post-mortem*. Certains exemplaires présentent les deux types de lésions. Dans le premier groupe, nous trouvons des entailles transversales à la base du menton et du crâne. Elles ont été pratiquées avec un instrument tranchant lourd ayant assez de force pour sectionner l'os. Bien qu'il soit difficile d'établir les causes certaines de la mort, la morphologie de ces lésions va plutôt dans le sens d'une décapitation (fig. 110). Dans le deuxième groupe, nous observons des incisions verticales à la base du crâne qui, en fonction de leur localisation et de leur direction, ont assurément été réalisées une fois la tête séparée du corps. Nous incluons aussi dans ce groupe les entailles obliques sur le bord postérieur de la branche mandibulaire qui peuvent être interprétées comme le résultat de séparation volontaire de la tête à l'aide d'instruments tranchants fins (fig. 111). D'autres types de lésions *peri-mortem* sont les groupements d'incisions parallèles et peu profondes laissées par l'écorchement, c'est-à-dire l'arrachement des cheveux et du cuir chevelu du crâne.

Le groupe de perforations verticales avec une tige en fer qui traverse le crâne, toujours *post-mortem*, a un caractère plus fonctionnel, associé directement à la possible suspension des crânes sur un mur afin peut-être d'intimider les passants. Les lésions dentaires posthumes ont certainement un caractère rituel, encore mal connu faute de parallèles. Notons un cas de lésion par trépanation puis de survie.

La population représentée correspond à des adultes (jeunes ou matures), presque toujours robustes, qui auraient probablement été des guerriers. Dans tous les cas, nous sommes renvoyés à une situation de violence qui semble faire partie de la vie quotidienne de l'agglomération. Les têtes pourraient provenir d'épisodes de combat ou d'exécutions. La localisation de tous ces restes, souvent associés à des bâtiments singuliers et au niveau des espaces de circulation (rues), ainsi que dans les comblements des silos, serait liée à la volonté d'intimider la population.

Malgré les vestiges décrits sur d'autres sites, le cas des têtes coupées et exposées de l'agglomération d'Ullastret possède une seule comparaison régionale claire dans l'*oppidum*

de Puig Castellar (Santa Coloma de Gramenet, Barcelone). Le phénomène de l'enclouage des crânes est méditerranéen et la décollation est très bien décrite par des auteurs classiques comme Poseidonios pour des contextes gaulois, comme cela a été dit précédemment. Pourtant, les éléments cranio-mandibulaires d'Ullastret décrits ci-dessus n'ont pas de parallèles dans d'autres régions ibériques de Catalogne. Les manifestations violentes d'Ullastret témoignent d'actions de décapitation et de décollation, avec la volonté claire de séparer certaines têtes de leur corps et de les fixer à des tiges en fer afin de les rendre bien visibles, probablement à la façon d'une exposition de trophées. D'autres signes de violence moins évidents ont également pu être attestés, comme les traces d'écorchement sur un crâne de Puig de Sant Andreu ou la trépanation avec survie à Illa d'en Reixac (Agustí, Lara, Martín 2010). Cette pratique d'écorchement pourrait être habituelle ou simplement une survivance ponctuelle de traditions antérieures bien attestées dans la région empordanne, ainsi qu'en Catalogne et dans la Péninsule Ibérique (Agustí, Fiego 2005 ; Mercadal, Agustí 2008 ; Campillo 2007), bien qu'elles soient souvent renseignées un peu au hasard par le biais des éléments crâniens liés à l'exposition des têtes.

Les attestations de crânes isolés sur le territoire ibérique de la Catalogne appartiennent donc à un espace géographique très circonscrit : les régions côtières septentrionales et centrales. Les données acquises jusqu'à présent ne permettent pas de savoir si les têtes coupées catalanes appartiennent à des ancêtres ou à des ennemis décapités. Or, comme cela a été expliqué auparavant, les signes de violence reconnus sur certains crânes d'Ullastret suggèrent qu'au moins une partie des individus aurait été exécutée.

La spécificité de l'existence d'un rituel de têtes coupées dans cette zone doit être considérée dans le cadre d'une relation culturelle intense avec les territoires transpyrénéens voisins, déjà manifeste au cours

110. Traces de coup sur l'écaille occipitale d'un crâne de Puig de Sant Andreu (Ullastret).

111. Entailles sur le bord postérieur de la branche mandibulaire droite, Puig de Sant Andreu (Ullastret).

des périodes précédentes. Cette relation, bien que présente aussi dans d'autres régions catalanes où des panoplies guerrières de La Tène ont été attestées, est beaucoup plus forte sur la zone empordane. En effet, d'autres éléments témoignent de l'importance du facteur celte au cours de la Protohistoire de cette zone : les données épigraphiques romaines qui révèlent un culte à des divinités celtiques, ou l'existence d'anthroponymes de cette origine (Sanmartí 1994, 348-349).

Les représentations iconographiques

La représentation de têtes coupées sur support lapidaire est presque inexistante en Catalogne. Les exceptions sont quelques fragments de sculptures de Can Posatres (Sant Martí Sarroca, Barcelone), représentant un guerrier héroïsé qui est accompagné de crânes d'ancêtres ou d'ennemis (voir le chapitre 1). Puis un grand bloc en forme de tronc de pyramide, avec un visage humain en relief, provenant d'Olesa de Montserrat (Barcelone), qui est connu par des représentations anciennes mais a aujourd'hui disparu (Guitart 1975 ; Sanmartí 1994). En Pays Valencien, il faut noter les représentations isolées de visages qui décorent la céramique peinte, mais il n'est pas certain qu'elles puissent être liées à la pratique des têtes coupées.

À Ullastret, malgré l'absence de représentations sculptées comme celles de la Gaule, l'iconographie de la tête a été largement attestée par le biais de nombreuses figurines en terre cuite à tête de Gorgone découvertes dans le temple A de la zone sacrée de l'*oppidum* de Puig de Sant Andreu, ainsi que dans la citerne qui jouxte ce temple ou dans d'autres endroits du site (Miró 1990). L'équivalence entre la représentation plastique de la tête humaine et celle de la Gorgone avait été proposée autrefois, l'un comme l'autre apparaissant comme des *apotropaion* (Benoît 1969a, 82). À Ullastret, les crânes et les figurines apparaissent ensemble, dans des contextes du III^{e} siècle avant notre ère, comme la plupart des restes de crânes isolés retrouvés sur le site.

D'autres représentations de têtes ou de visages en terre cuite sont attestées sur les sites de l'agglomération d'Ullastret ; elles auraient parfois constitué des éléments décoratifs de vases avec probablement le même symbolisme.

Enfin, il faut signaler également, sans une totale certitude cependant, la possible présence de têtes sculptées sur le rempart de Puig de Sant Andreu. Il s'agit de reliefs en forme de tête, de petites dimensions, situés près des portes principales de l'*oppidum*, comme celui qui apparaît sur la tour 5, près de la porte 4, sans que l'on puisse distinguer des traits nets en raison de son état de conservation (fig. 112).

Tous ces mobiliers et le nombre élevé de restes anthropologiques de crânes et de mandibules isolés mettent en évidence le caractère exceptionnel de l'agglomération d'Ullastret pour la connaissance du rituel des têtes coupées en territoire ibérique.

112. Tour 5, à côté de la porte 4 de l'*oppidum* de Puig de Sant Andreu (Ullastret), avec une possible représentation de tête en relief (détail).

Conclusion

La Gaule méditerranéenne et le nord-est de la Péninsule Ibérique offrent donc toute une série de témoignages liés à la pratique guerrière des têtes coupées relatée par les sources littéraires antiques, ainsi qu'à diverses manipulations symboliques autour des crânes, dans lesquelles il ne faut pas négliger une forme d'honneur rendu aux ancêtres, tout en sachant que ces pratiques ont pu s'entremêler. Cette interrogation traverse toute la littérature concernant les têtes isolées en contexte celtique : ennemis ou ancêtres ? Fernand Benoît déjà s'interrogeait : « Crânes de condamnés ou de victimes propitiatoires, de captifs ou de héros, amis ou ennemis ? », « crânes de notables ou de parents ? Crânes d'ennemis ou de victimes sacrifiées ? » (Benoît 1969, 60-62), en insistant sur les deux hypothèses à retenir : « [...] on sera amené à une extrême prudence dans l'interprétation du rite qui peut être le trophée de victoire sur l'ennemi vaincu, mais aussi l'exposition religieuse du crâne-reliquaire » (Benoît 1969, 64). Cette dualité se retrouve, on l'a vu, dans l'ethnologie actuelle, et cette distinction n'est pas forcément visible à travers les vestiges céphaliques eux-mêmes ; c'est plutôt dans leur contexte de découverte qu'il faut rechercher des pistes de réflexion.

Par exemple, on peut se demander si la volonté de conserver durablement la relique d'un ancêtre se traduirait par le fait de clouer de son crâne. À l'inverse, la construction de portiques richement décorés, probablement associés par la suite aux représentations grandeur

nature de héros victorieux apposant les mains sur leur trophée, laisse envisager la possibilité que certains des crânes figurés n'étaient pas des trophées guerriers mais pouvaient appartenir à des ancêtres, dont la tête était conservée dans ces bâtiments collectifs sous forme de relique, embaumée ou non. Toutefois, en ce qui concerne la pratique guerrière de la tête coupée prise à l'ennemi après la bataille, telle que décrite dans les textes, la pérennité de l'exposition des têtes que supposent les alvéoles céphaloïdes n'est pas incompatible avec la présentation de têtes d'ennemis puisque celles-ci pouvaient être conservées longtemps, si l'on en croit le témoignage transmis par Diodore ; en fait, elles pourraient même témoigner de la valeur des ancêtres puisqu'il est possible qu'il s'agisse des crânes des ennemis vaincus par les ancêtres et dont les restes ont été soigneusement conservés, sur plusieurs générations. C'est peut-être à ce moment-là que se confondent alors crânes d'ennemis et crânes d'ancêtres, si l'on suit les leçons de l'ethnologie ; et dans tous les cas, il ne faut jamais négliger la dimension polysémique souvent très forte dans les pratiques rituelles.

Une deuxième interrogation porte sur le caractère collectif ou domestique de l'exposition et de la conservation des têtes – que celles-ci appartiennent à des ennemis ou à des ancêtres. Les sources littéraires divergent sur ce point : Strabon évoque plutôt une entrée monumentale : celle de l'habitat dans son ensemble ou celle d'un bâtiment public, type portique, alors que Diodore emploie le mot grec qui signifie « maison ». Les données archéologiques témoignent de l'existence de ces deux pratiques, puisque des crânes humains portant des traces de décollation ou des armes exposées ont été découverts aussi bien dans des espaces public ou en liaison avec des bâtiments collectifs (La Bastida de les Alcusses, Entremont, *Glanum*, Pech Maho, Le Cailar, ...) (fig. 113), que dans des espaces domestiques (Ullastret, Pech Maho, Montmartin, Corent...). On peut imaginer d'ailleurs, sur ce sujet, des phases chronologiques différentes : on expose tout d'abord les têtes dans l'espace public de la collectivité, puis on conserve chez soi les témoignages de ses exploits ou de ceux de ses ancêtres ; ou bien des traitements différents – exposition dans un espace public ou privé – en fonction par exemple d'un statut social, ou bien de la qualité des ennemis tués.

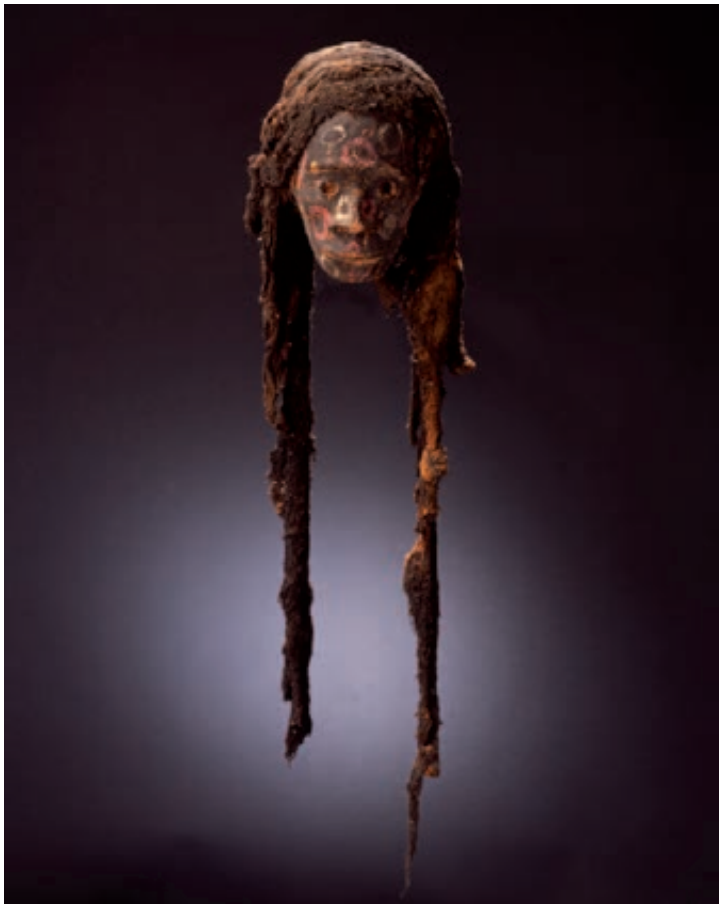
Se pose alors la question, à travers l'idée de la reconnaissance possible de tel ou tel individu, de savoir ce qui était exposé réellement, ou plutôt de ce qui était visible : des crânes, nettoyés et blanchis, ou bien des têtes, préparées, embaumées voire surmodelées. Cette dernière hypothèse a été largement défendue par Patrice Arcelin, qui, à partir notamment de l'analyse de la sculpture et des autres vestiges lapidaires, propose de voir dans certaines représentations de véritables masques d'ancêtres (Arcelin 2008). Dans tous les cas, les représentations de têtes coupées en ronde-bosse d'Entremont témoignent d'une forme d'exposition où ce sont bien des têtes et non des crânes qui sont présentées puisque sont figurées des têtes avec la peau et les cheveux, aux yeux fermés et aux commissures des lèvres tombantes. Les textes antiques indiquent que des pratiques d'embaumement existaient puisque Diodore et Strabon précisent que les têtes des ennemis illustres sont embaumées avec de l'huile de cèdre, et dans un cas – chez les Germains – est évoquée la transformation du crâne en coupe recouverte d'or (Tite-Live, XXIII, 24). L'étude anthropologique des restes crâniens ne permet pas d'affirmer que de tels gestes ont été mis en œuvre, même si certaines traces laissent penser à des traitements particuliers comme l'ablation de la langue ou le retrait de l'encéphale ; les traces

113. *Falcata* en cours de dégagement sur le site de La Bastida de les Alcusses (Valence).

de décharnements complets sont rares. Cependant, les têtes pouvaient subir toute une série de traitements et de préparations sans que cela laisse de traces visibles par les archéologues et les anthropologues ; l'ethnologie en fournit des exemples divers : pour être débarrassée de ses chairs, une tête pouvait être bouillie, ou bien « nettoyée » par des insectes, ce qui permettait d'obtenir des crânes ; et si l'on voulait au contraire conserver les traits du visage, on pouvait utiliser divers produits (comme l'huile ou le miel) ou bien les sécher ou encore les fumer. Ces traitements permettaient d'obtenir des trophées destinés à être exposés ou conservés, dans lesquels on pouvait éventuellement reconnaître l'identité de l'ennemi ou de l'ancêtre, même si ce type d'information pouvait dans tous les cas être transmis oralement, de génération en génération (fig. 114 et 115).

Les pratiques autour de la tête, ainsi que les manipulations sur les corps, dans des contextes non funéraires ou funéraires « atypiques », étaient nombreuses dans l'Europe protohistorique ; il serait vain de vouloir les réduire à une seule dimension symbolique, voire de s'attacher à les comprendre toutes dans les détails, mais on peut en recenser les principales et déterminer les caractéristiques majeures de celles-ci, comme nous venons de le faire plus spécifiquement pour la pratique des têtes coupées. Au-delà de cette coutume guerrière, il apparaît aussi très probable que des crânes d'ancêtres aient été conservés et exposés de manière honorifique, ces deux pratiques n'étant pas exclusives l'une de l'autre, mais ayant pu au contraire se développer de manière concomitante.

L'intensification de l'exposition de têtes coupées à partir du III^e^ siècle, et jusque dans les II^e^ et I^er^ siècles avant notre ère, apparaît comme une donnée supplémentaire à relier à la montée en puissance d'une élite guerrière, et pourrait également refléter une situation sociopolitique troublée – pour autant que l'archéologie peut en retrouver des traces –, entre affirmations territoriales des peuples celtiques ou ibériques et impérialisme économique voire politique de Marseille ou d'Ampurias puis, surtout, de Rome.



114. Crâne d'ancêtre, Malakula, îlot Tomman, Vanuatu. Os surmodelé, pâte végétale peinte, toiles d'araignées. Musée des Arts Africains, Océaniens, Amérindiens – Marseille, ancienne collection Henri Gastaut.

Page de droite

115. Tête trophée, Mundurucu, Brésil. Crâne, peau, cheveux, cire, plumes, dents de tapir, cordelettes de coton. Musée des Arts Africains, Océaniens, Amérindiens – Marseille, ancienne collection Henri Gastaut.

Orientations bibliographiques

Agustí, Fiego 2005 : B. Agustí, J. Fiego, Las cavidades funerarias del Massís del Montgrí (Baix Empordà, Catalunya). Procesos rituales de manipulación postmortem, dans Cañellas Trobat, A. (éd.), *VII Congreso Nacional de Paleopatología. "Nuevas perspectivas del diagnóstico diferencial en Paleopatología", 2003, Mahón, Menorca*, 2005, p. 479-484.

Agustí, Lara, Martin 2010 : B. Agustí, L. Lara, A. Martin, Restauració i reestudi antropològic de quatre cranis del Museu d'Ullastret, *Cypsela*, 18, 2010, p. 307-319.

Agustí, Martin 2006 : B. Agustí, A. Martin, Actes de violència en el període iber. El cas d'Ullastret i altres poblats catalans, *Cypsela*, 16, 2006, p. 51-64.

Arcelin 2008 : P. Arcelin, La tête humaine dans les pratiques culturelles des Gaulois méditerranéens, dans Brochier (J. E.), Guilcher (A.), Pagni (M.) éd., *Archéologie de Provence et d'ailleurs, Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade*, 2008, p. 257-284 (*Bull. Archéol. De Provence,* sup. 5).

Arcelin, Dedet, Schwaller 1992 : P. Arcelin, B. Dedet, M. Schwaller, Espaces publics, espaces religieux en Gaule méridionale, dans Garcia (D.) éd., *Espaces et monuments publics protohistoriques de Gaule méridionale* : actes de la table ronde de Lattes, 4 décembre 1991, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 15, 1992, pp. 181-242.

Arcelin, Gruat 2003 : P. Arcelin, P. Gruat, La France du Sud-est, dans Patrice Arcelin, Jean-Louis Brunaux éd., *Cultes et sanctuaires à l'âge du Fer*, *Gallia*, 60, 2003, p. 169-241.

Asensio *et al.* 2009 : D. Asensio, X. Cela, C. Miró, M.T. Miró, E. Revilla, El nucli ibèric de Montjuïc. es sitges de Magòria o de Port. Barcelona, *Quarhis*, Època II, Núm. 5, 2009, p. 14-85.

Bataille, Guillaumet 2006 : G. Bataille et J.-P. Guillaumet (dir.), *Les Dépôts métalliques au second âge du fer en Europe tempérée : actes de la table ronde de Bibracte - Glux-en-Glenne, 13-14 octobre 2004*, Glux-en-Glenne, Centre archéologique européen, 2006 (Bibracte 11).

Benoit 1969 : F. Benoit, *Art et Dieux de la Gaule*, Paris, Arthaud, 1969.

Benoit 1969a : F. Benoit, Gorgone et « Tête coupée ». Du rite au mythe, *Archivo Español de Arqueologia*, 42, num. 119 et 120, 1969, p. 81-93.

Brunaux *et al.* 1999 : J.-L. Brunaux, M. Amandry, V. Brouquier-Reddé, L.-P. Delestrée, H. Duday, G. Fercoq du Leslay, T. Lejars, C. Marchand, P. Méniel, B. Petit, B. Rogéré, Ribemont-sur-Ancre (Somme) : bilan préliminaire et nouvelles hypothèses, *Gallia,* 56, 1999, p. 177-283.

Brunaux 2000 : J.-L. Brunaux, *Les religions gauloises*, Paris, Errance, 2000.

Bosch Gimpera 1915-20 : P. Bosch Gimpera, El donatiu de Puig Castellar per D. Ferran de Sagarra a l'Institut d'Estudis Catalans, *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans* VI, 1915-20, p. 593-597.

Boulestin, Duday 1997 : B. Boulestin, H. Duday, Les restes humains, dans J.-L. Brunaux, P. Méniel, *La résidence aristocratique de Montmartin Oise) du III^e s. av. J.*-C., 1997 (*Documents d'Archéologie Française*, 64).

Burch, Sagrera 2009 : J. Burch, J. Sagrera, *Els sitjars*, Excavacions Arqueològiques a la muntanya de Sant Julià de Ramis, 3, Girona, Universitat de Girona, 2009.

Campillo 2007 : D. Campillo, *La trepanación prehistórica*, Eds. Bellaterra, Barcelona, 2007.

Chabot 1975 : L. Chabot, Quelques réflexions sur deux crânes encloués de l'*oppidum* de La Cloche aux Pennes-Mirabeau (Bouches-du-Rhône). *Cahier du Centre de Coordination et de Documentation archéologique en Provence*, 1975.

Chabot 1991 : L. Chabot, La Cloche, *dans Voyage en Massalie : 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud.* Exposition, Marseille, Musée d'Archéologie Méditerranéenne, Centre de la Vieille Charité, 19 novembre 1990 -24 février 1991. Marseille, Édisud, 1991, p. 119-125.

Girard 2010 : B. Girard, *Le mobilier métallique de l'âge du Fer en Provence (VI^e - I^er siècle avant J.*-C.*). Contribution à l'étude des Celtes de France méditerranéenne*, Thèse de doctorat, Université de Bourgogne / Université de Provence, 2010, 3 vol.

Guitart 1975 : J. Guitart Duran, Nuevas piezas de escultura prerromana en Cataluña: restos de un monumento con relieves en Sant Martí Sarroca (Barcelona), *Pyrenae* 11, 1975, p. 71-79.

Hermary 2003 : A. Hermary, Grecs et Barbares cloueurs de têtes compléments au témoignage de Poseidonios, *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barruol, RAN,* 2003, p. 525-530 (supplément 35).

Jud 2007 : P. Jud, Les ossements humains dans les sanctuaires Laténiens de la région des Trois-Lacs, *L'âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges. Dépôts, lieux sacrés et territorialités à l'âge du Fer.* Actes du XXIXe colloque international de l'AFEAF, Bienne, 5-8 mai 2005. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 2007, p. 391-398.

Mahieu 1998 : E. Mahieu, L'anthropologie à Entremont, *Document d'Archéologie Méridionale*, 21,1998, p. 63-66.

Mercadal, Agustí 2008 : O. Mercadal, B. Agustí, Dolmen de Clarà, l'estudi antropològic, dans *La prehistòria avui en el Prepirineu lleidetà, 1er Colloqui d'Odèn (Solsonès)*, ed. Patronat del Museu Diocesà i Comarcal de Solsona, 2008, p. 81-88.

Miró 1990 : M. T. Miró, Les màscares del temple d'Ullastret, *Zephyrus*, XLIII, 1990, p. 305-309.

Oliver 1995 : A. Oliver Foix, Acerca de los restos humanos localizados en los poblados ibéricos, *ARX*, 1, 1995, p. 35-41.

Oliver 2006 : A. Oliver Foix, El Puig de la Nau, Benicarló, Castelló, Museu de Belles Arts de Castelló, 2006.

Rouard 1851 : E. Rouard, Bas-reliefs Gaulois trouvés à Entremont près d'Aix-en-Provence, *Bull. des Travaux de l'Acad. d'Aix*, Aix-en-Provence, 1851, p. 341-433.

Rovira 1998 : C. Rovira Hortalà, L'exhibició d'armes i cranis enclavats en els hábitats ibers septentrionals, *Cypsela*, 12, 1998, p. 167-182.

Sanmartí 1994 : J. Sanmartí, Eléments de type celtique du nord-est de la péninsule Ibérique, dans *L'Âge du Fer en Europe sud-occidentale. Actes du XVIe colloque de l'Association Française pour l'Étude de l'Âge du Fer, Agen 28-31 mai 1992*, *Aquitania*, 12, p. 335-351.

Vigié 2011 : Béatrice Vigié, Zurschaustellung von Köpfen bei den Kelto-Liguren, dans Wieczorek, A. & Rosendahl, Wilfried, *Schädelkult – Kopf und Schädel in der Kulturgeschichte des Menschen*, 2011.

Le Cailar

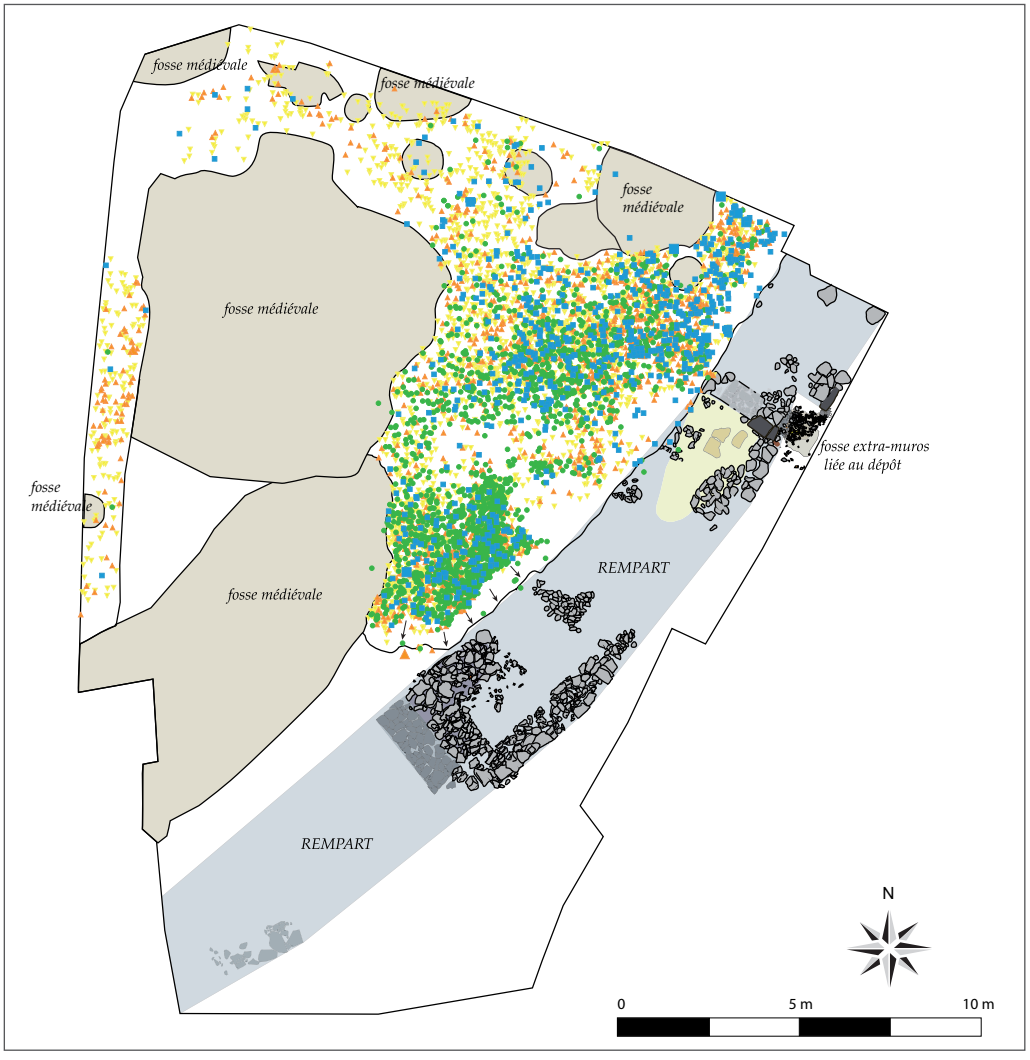
Gard, France

Réjane ROURE

avec la collaboration de
Benjamin Girard,
Elsa Ciesielski,
Henri Duday,
Armelle Gardeisen,
Aurélien Creuzieux,
Michel Py

Le Cailar se trouve en Languedoc oriental, à 30 km environ au sud-ouest de Nîmes. Durant l'âge du Fer, tout le sud de cette région était occupé par une vaste lagune, progressivement comblée à partir de l'époque romaine par les alluvions du Rhône et des autres fleuves côtiers comme le Vidourle et le Vistre. À l'heure actuelle, plusieurs étangs occupent encore cet espace, où l'on pouvait autrefois naviguer du Rhône jusqu'à la région d'Agde.

Le paysage protohistorique des environs du Cailar est aujourd'hui mieux connu grâce aux recherches géomorphologiques. À la fin du Premier âge du Fer, l'habitat du Cailar a été implanté au débouché de la vallée du Vistre, au niveau de sa confluence avec le Rhôny, en



116. Plan de la fouille de la Place de la Saint-Jean et répartition des différents mobiliers du dépôt (vert : restes humains ; bleu : métal ; jaune : faune ; orange : céramique ; violet : monnaies) ; en beige, les diverses fosses médiévales (à différents stades de leur dégagement).

contrebas de la Costière, une colline s'élevant à environ 70 mètres au-dessus de la plaine, et à quelques centaines de mètres seulement du rivage de la lagune qui séparait les plaines côtières du Languedoc oriental du cordon littoral, alors situé au niveau de Sylvéréal. L'habitat a été installé sur une légère butte naturelle entourée par les eaux du Rhôny et du Vistre, juste avant que ce dernier ne se jette dans la lagune, où débouchait également à cette époque, une quinzaine de kilomètres plus à l'est, l'une des branches du Rhône. À travers ce réseau de lagunes et de fleuves s'y déversant, une grande partie du Languedoc oriental était alors accessible en bateau ou en barque, tout en étant en communication directe avec la vallée du Rhône d'une part, et surtout la Méditerranée d'autre part.

L'occupation protohistorique du Cailar a été découverte récemment et n'a été véritablement étudiée qu'à partir des années 2000, quand le site a été identifié comme un comptoir de commerce similaire à ceux de Lattes ou d'Espeyran, explorés plus anciennement. Depuis 2003, les campagnes de fouilles programmées révèlent chaque année un peu plus de données sur cet habitat fondé au cours du VI^e^ siècle avant notre ère et occupé jusqu'à la période romaine, où son dynamisme se réduit notablement, avant un renouveau au Moyen Âge (fig. 116).

Un comptoir fortifié fondé au VI^e^ siècle avant notre ère

Les fouilles programmées de la place de la Saint-Jean ont révélé la présence d'un rempart de pierres liées à la terre de 2,60 m de large (fig. 117). Ce rempart présentant un socle en pierre et une élévation en briques d'argile crue a vraisemblablement été mis en place lors de la fondation de l'habitat, au cours du VI^e^ siècle avant notre ère, même si cela ne pourra être confirmé que par la fouille des niveaux les plus anciens. Dans une phase ultérieure, qui n'est pas encore datée avec précision, ce premier rempart est reconstruit totalement en pierres et agrandi vers l'extérieur pour former une courtine de 3,80 m de large.

L'organisation interne et les formes de l'habitat sont encore très peu connues mais la présence de murs en pierres ainsi que de murs en terre est attestée et l'utilisation de la brique crue dans l'habitat domestique semble probable puisqu'on en trouve de nombreuses traces dans les remblais qui ont été fouillés jusqu'à présent. L'un des aspects originaux des techniques architecturales reconnues au Cailar est la présence de pierre taillée dès le V^e^ siècle avant notre ère : deux blocs parfaitement taillés ont été retrouvés en réemploi dans un piédroit de porte daté du tout début du IV^e^ siècle avant notre ère, et un morceau de fronton sculpté, de très belle facture, a été recueilli dans un remblai. Ces trois éléments ont été étudiés par Jean-Claude Bessac, spécialiste de la taille de la pierre antique, qui a repéré les traces d'outils rarement attestés en Gaule méridionale à cette date (scie à joint) et a déterminé que les deux blocs présentaient des dimensions compatibles avec la métrologie grecque usitée à Marseille (Py, Roure 2002, 199-202).

117. vue d'ensemble de la fouille du Cailar, vue depuis l'ouest (à gauche et au premier plan le rempart, au centre et à droite le dépôt en cours de fouille avec les divers restes épars, au fond les fosses médiévales partiellement vidées).

Une occupation datée de la fin du Premier âge du Fer est attestée sur le site du Cailar, avec un niveau remontant au dernier quart du VI^e^ siècle avant notre ère. Ces niveaux anciens ont pour l'instant été observés seulement dans le cadre d'un sondage stratigraphique limité qui n'est pas encore terminé : les premières couches d'occupation n'ont pas été atteintes. Les V^e^ et IV^e^ siècles avant notre ère sont un peu mieux documentés puisque des niveaux d'occupation datés de cette période ont été étudiés à la fois dans le sondage de 2000 (Py, Roure 2002) et dans la fouille de la Place de la Saint-Jean (Roure 2010). Au moins deux phases de constructions et de destructions sont attestées ; les maisons présentent des structures en dur, des foyers et des banquettes d'argile.

Les taux d'importation des amphores et de la vaisselle sont très élevés durant toutes ces phases d'occupation, au même niveau que ses voisins,

les comptoirs de Lattes et d'Espeyran (Py, Roure 2002, 210) : les céramiques pour la cuisine, pour le service de la boisson et des aliments, proviennent de Grèce, d'Italie et d'Espagne, mais avant tout de Marseille. Une masse considérable d'amphores massaliètes a été retrouvée au Cailar, en particulier au sein d'un important remblai situé immédiatement contre le rempart, adossé à son parement intérieur : la densité des tessons y est remarquable, témoignant d'une accumulation, peut-être rapide, de ces « déchets de transport » et, indirectement donc, du vin consommé par les habitants de ce comptoir.

Un espace public à vocation rituelle du III^e^ siècle avant notre ère : exposition de têtes coupées et offrandes diverses

La mise au jour en 2003 d'un dépôt d'armes et de têtes coupées fait également du Cailar un site clé dans la compréhension des pratiques rituelles des Gaulois. Les campagnes de fouille de ces dernières années ont révélé la présence d'un vaste espace ouvert à l'intérieur de l'habitat – une place publique apparemment –, où des dépôts successifs se sont échelonnés durant tout le III^e^ siècle avant notre ère, et peut-être dès la fin du IV^e^ siècle, mêlant mobiliers métalliques et crânes humains, mais aussi monnaies, faune et céramique (Roure *et al.* 2006) (fig. 118).

118. Frontal humain en cours de fouille au sein du dépôt.

Ces différents types de matériel ont été retrouvés brisés et éparpillés : plus de 8000 vestiges ont été prélevés jusqu'à présent, répandus – en couches superposées – dans ce vaste espace directement accolé au rempart. La fortification apparaît d'ailleurs comme le seul élément structurant de cette place publique qui ne comportait semble-t-il aucun bâtiment. Seuls quelques trous de poteau ont en effet été repérés, sans que jamais ils ne témoignent clairement de la présence d'un bâtiment ou d'une structure couverte. On propose ainsi de les interpréter comme des supports de suspension, auxquels certains éléments auraient pu être fixés pour leur exposition, tandis que d'autres étaient suspendus aux pierres du rempart.

Près de 2500 restes humains ont été répertoriés, très fragmentés : les études des anthropologues ont permis de déterminer la présence d'une cinquantaine d'individus, au minimum. Il s'agit de sujets de taille adulte et parfois robustes. La particularité de cette découverte est que seuls des fragments provenant de la tête osseuse (et de très rares fragments des premières vertèbres cervicales) ont été retrouvés : aucune autre partie du squelette n'est présente (il n'est donc pas possible de déterminer le sexe de ces individus).

Les écaillures de l'émail dentaire visibles sur certains vestiges témoignent d'une exposition aux agents atmosphériques, ce qui signifie que ces têtes ont dû être présentées un certain temps à l'air libre. Aucune trace n'atteste l'enclouage de ces têtes pour leur exposition, mais deux perforations circulaires dans un fragment de pariétal ont pu servir à faire passer un lien en matière périssable et, par ailleurs, il est tout à fait possible que d'autres moyens de suspension n'aient pas marqué l'os ou encore que les têtes aient été simplement posées sur des supports (fig.119).

Une quantité importante de fragments présente des traces très nettes de coups volontaires et même de découpes (voir le chapitre 2), qui ont permis d'interpréter cet ensemble comme lié à la pratique gauloise des têtes coupées, déjà bien documentée dans la région tant par les vestiges humains (Buffe-Arnaud, La Cloche, Entremont...) que par des représentations iconographiques. L'ensemble du Cailar, que ce soit par la quantité de vestiges ou par la qualité de conservation des ossements, permet de largement renouveler notre connaissance des gestes pratiqués par les Gaulois lors de la décollation. Il apparaît que la tête était séparée du corps par un grand coup tranchant au niveau des premières vertèbres cervicales, puis les vertèbres encore attenantes à la tête étaient ôtées, pour finir par certaines manipulations visant

119. Pariétal avec deux perforations circulaires.

120. Épée complète dans son fourreau, pliés, au sein du dépôt (au niveau de la poignée, les rivets qui maintenaient les éléments en bois).

à retirer les muscles situés sous la mandibule. Ces opérations ne semblent pas avoir été réalisées dans le secteur du dépôt, mais peut-être directement sur le champ de bataille ou dans un autre lieu dédié spécifiquement à ces activités. Il est intéressant de noter que ces gestes sont assez similaires à ceux que l'on peut observer dans certains sites de Catalogne ou du nord de la France.

Le mobilier métallique, au sein duquel on trouve quelques objets complets mais là encore un très grand nombre de pièces fragmentaires (plus de 1200 fragments), rassemble au moins une centaine d'objets appartenant en majorité à la panoplie classique du guerrier gaulois du III^e^ siècle avant notre ère : épées (fig. 120, lances et javelots, boucliers, fourreaux et chaînes de suspension de fourreau en fer (fig. 121 et 122), auxquels il faut ajouter une vingtaine de fibules en fer et en bronze pour le maintien des vêtements et quelques objets de parure (bracelet, disques à bord perlé en bronze). Le nombre total de panoplies complètes est estimé actuellement à une trentaine au minimum. Il s'agit d'un ensemble exceptionnel mais non isolé, puisque les armes celtiques sont attestées en Gaule méditerranéenne régulièrement en contexte d'habitat (Roquepertuse, Lattes, Pech-Maho) aussi bien que funéraire, en particulier dans la nécropole d'Ensérune.

Une large part de ces pièces d'équipement et d'armement présente des traces évidentes de démontages et de manipulations destructives (Girard, Roure 2009), impacts de coups, pliures et autres torsions volontaires en particulier dans le cas des épées et des fourreaux, ce qui nécessite l'intervention d'un forgeron. Ce sont autant de gestes qui entrent ainsi pleinement dans le champ des pratiques rituelles, et établissent une relation directe avec les traitements infligés aux armes dans les grands sanctuaires guerriers du nord de la Gaule tels que Gournay-sur-Aronde ou Ribemont-sur-Ancre (Brunaux *et al.* 1999).

L'assemblage comporte également des outils en fer, ainsi une serpe de belles dimensions, et des objets liés à la sphère domestique, deux couteaux en fer dont un grand exemplaire de boucher et un fragment d'une râpe à fromage en bronze, ainsi que des fragments de chenets à tête zoomorphe en terre cuite bien connus dans la région (Py 1990, p. 794-799). Le dépôt contenait enfin des pièces de quincaillerie et notamment quatre petits clous en bronze (appartenant à un coffret ?) et une quarantaine de clous plus grands en fer, qui ont pu être utilisés pour suspendre des armes ou des fragments de crâne humain à des poteaux.

Les monnaies sont au nombre de 48 et sont toutes des oboles de Marseille en argent ; elles appartiennent aux types présentant au droit une tête à gauche et au revers une roue cantonnée d'une croix comportant la légende MA (les initiales de *Massalia*) (fig. 123). Si ce type de monnayage est connu dans la région sur des sites contemporains, une telle quantité est remarquable et relève très certainement du domaine des pratiques rituelles, comme les objets métalliques et les crânes humains. Elles font écho à la pratique des offrandes monétaires dans les sanctuaires, qui se développera fortement au cours du premier siècle avant notre ère et de la période romaine.

Cette dimension symbolique est moins évidente pour la faune et pour la céramique qui présentent des faciès proches de ceux des habitats, sans particularité notable : il est envisagé que ces deux

121. Chaîne de suspension en fer (élément long) au sein du dépôt.

122. Éléments courts de chaîne de ceinturon à maillons torsadés.

types de matériels aient été apportés dans la zone du dépôt d'armes et de têtes coupées lors de phases de remblaiement, moments qui étaient peut-être accompagnés alors d'offrandes monétaires. Toutefois, la possibilité que des pratiques de consommation collective, de type banquet ou autre, aient eu lieu dans cet espace n'est évidemment pas totalement exclue. Les ustensiles en métal et les chenets en terre cuite mentionnés ci-dessus tendent, avec les restes d'animaux ainsi que la vaisselle et les amphores en céramique, à évoquer des consommations de nourritures et de boissons, qui sont de fait souvent attestées dans des contextes rituels : ces pratiques commensales représentaient en effet des moments importants pour la cohésion de la communauté. La consommation du vin en particulier, comme de toute boisson alcoolisée (Dietler 1990), pourrait avoir constitué un moment particulier revêtant une dimension symbolique, car il s'agit souvent d'un rite social fort, qui a pu au Cailar se dérouler dans cet espace public où étaient exposées des armes et des têtes coupées. Dans cette perspective, la présence d'une râpe à fromage en bronze dans le contexte spécifique du dépôt n'est peut-être pas un hasard : il s'agit d'un objet lié à la consommation du vin, fréquent à l'âge du Fer en Méditerranée dans des sépultures privilégiées, associé à un mobilier lié à la cérémonie du banquet, et également attesté en contexte d'habitat sud-gaulois (Girard 2010, 329-330).

L'espace voué à ces pratiques rituelles d'exposition de crânes et de panoplies guerrières occupait à l'origine une surface de plus de 200 m^2, mais il a été largement tronqué par de grandes fosses médiévales qui l'amputent de près de la moitié de

sa surface initiale et impliquent des déficits importants pour les décomptes de mobiliers.

Par ailleurs, nous savons désormais que ces pratiques rituelles ne se cantonnaient pas à l'intérieur de l'habitat mais pouvaient aussi se dérouler à l'extérieur : contre le rempart, dans un renfoncement de la courtine, une fosse parementée avec des dalles de pierres a été aménagée. Elle a servi de réceptacle à des restes de têtes coupées et de mobiliers métalliques, mêlés comme à l'intérieur à des monnaies, à de la céramique, à des restes d'animaux et à des pierres. Cet aménagement est directement lié au dépôt *intra-muros* : il en est une autre forme d'expression.

Cet espace est abandonné au début du IIe siècle avant notre ère et le site tout entier semble connaître une phase de rétractation de l'habitat, où l'occupation est nettement moins importante. L'extérieur du rempart est réaménagé au Ier siècle de notre ère avec un espace de circulation fait de pierres, de fragments de céramiques et de tuiles, mais les structures de cette époque sont quasiment absentes dans la zone actuellement explorée.

C'est au Moyen Âge que Le Cailar connaît une nouvelle phase d'extension, d'abord entre les Xe et XIIe siècles, avec la construction de l'église et d'un château, ainsi que de nombreuses structures annexes ; puis au XIVe siècle, période pour laquelle le site de la place de la Saint-Jean a livré plusieurs silos et des fosses de diverses natures qui ont fortement perturbé, on l'a dit, les niveaux anciens.

Orientations bibliographiques

Brunaux *et al.* 1999 : J.-L. Brunaux, M. Amandry, V. Brouquier-Reddé, L.-P. Delestrée, H. Duday, G. Fercoq du Leslay, T. Lejars, C. Marchand, P. Méniel, B. Petit, B. Rogéré, Ribemont-sur-Ancre (Somme) : bilan préliminaire et nouvelles hypothèses, *Gallia,* 56, 1999, p. 177-283.

Dietler 1990 : M. Dietler, Driven by Drink : The Role of Drinking in the Political Economy and the Case of Early Iron Age France, *Journal of Anthropological Archaeology*, vol. 9, n° 4, décembre 1990, p. 352-406.

Girard, Roure 2009 : B. Girard et R. Roure, Le mobilier métallique du dépôt du Cailar (Gard) : quantification, composition et traces de manipulations destructives, dans M. Honegger *et al.* (dir.) *Le site de La Tène : bilan des connaissances – état de la question. Actes de la table ronde internationale de Neuchâtel, 1-3 novembre 2007*, Neuchâtel, 2009, p. 197-205 (*Archéologie neuchâteloise*, 43).

Girard 2010 : B. Girard, *Le mobilier métallique de l'âge du Fer en Provence (VIe-Ier siècle avant J.-C.). Contribution à l'étude des Celtes de France méditerranéenne*, Thèse de doctorat, Université de Bourgogne / Université de Provence, 2010, 3 vol.

Py 1990 : M. Py, *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise*, Rome, École Française de Rome, 1990 (*Collection de l'EFR*, 131).

Py, Roure 2002 : M. Py et R. Roure, avec la collaboration de N. Alonso, J.-C. Bessac, A. Gardeisen, G. Piquès, Le Cailar (Gard). Un nouveau comptoir lagunaire protohistorique au confluent du Vistre et du Rhôny, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 25, 2002, p. 171-214.

Roure 2010 : R. Roure, Grecs et non-Grecs en Languedoc oriental : Espeyran, Le Cailar et la question de Rhodanousia, dans *Grecs et non Grecs de la Catalogne à la mer Noire*, Treziny (H.) (dir.), Aix-en-Provence, 2010, p. 681-688 (*Bibliothèque d'Archéologie méditerranéenne et Africaine du Centre Camille Jullian*, 3).

Roure *et al.* 2006 : R. Roure, avec la collaboration de H. Duday, A. Gardeisen, B. Girard, S. Lenorzer, G. Marchand, G. Piques, M. Schwaller, Armes et têtes coupées au Cailar (Gard) : premiers éléments de réflexion sur un dépôt rituel en Gaule méditerranéenne, dans *L'âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges (est de la France, Suisse, sud de l'Allemagne). Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer. Actes du XXIXe colloque international de l'AFEAF, Bienne, 5-8 mai 2005*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006, p. 653-658 (Annales littéraires ; Série « Environnement, sociétés et archéologie »).

123. Obole de Marseille en argent.

Éric Gailledrat,
avec la collaboration de
Nasrine Anwar,
Alexandre Beylier,
Anne-Marie Curé,
Henri Duday,
Armelle Gardeisen

Pech Maho

Sigean, Aude

Découvert en 1913, le site de Pech Maho a fait l'objet de fouilles relativement continues entre les années 1950 et la fin des années 1970, notamment sous l'impulsion d'Yves Solier (CNRS). Depuis 1998, un nouveau programme de travail piloté par Éric Gailledrat (CNRS) a comme objectif de redynamiser les études sur ce site majeur de la Protohistoire méridionale. De nouvelles fouilles ont ainsi été entreprises à partir de 2004, apportant un éclairage nouveau sur l'histoire de ce gisement littoral situé aux confins méridionaux du Narbonnais.

Le site se présente sous la forme d'un petit habitat fortifié d'une superficie *intra-muros* d'environ 1,5 ha, implanté sur une éminence dominant le cours d'un petit fleuve côtier (la Berre) et jouxtant les vestiges d'une ancienne lagune aujourd'hui largement colmatée qui communiquait jadis avec la mer (fig. 124). Le paysage antique et protohistorique devait alors consister en une série d'îlots, disséminés dans ce vaste plan d'eau qui présentait l'aspect d'un véritable golfe.

Pech Maho présente en outre la particularité de se situer sur un point de passage terrestre nord-sud obligé, dominant un ancien gué sur la Berre. C'est dans ce même secteur qu'il faut restituer à l'époque romaine le tracé de la *Via Domitia* et, plus anciennement, celui du chemin protohistorique assimilé à la mythique *Via Heraclea*. Dans cette zone d'interface, Pech Maho occupe non seulement une situation privilégiée en tant que relais terrestre et maritime, mais également en tant que marqueur territorial en liaison avec l'*oppidum* voisin de Montlaurès (Narbonne, Aude), la probable *Naro/Narbo* des sources anciennes, qui constitue à l'âge du Fer l'un des habitats majeurs de la zone ibéro-languedocienne.

124. Vue aérienne du site.

Pech Maho est fondé vers le milieu du VI^e^ siècle avant notre ère. Lieu d'échanges et de rencontres avec les acteurs du négoce méditerranéen, le site fait office de débarcadère et de relais pour les navires effectuant le cabotage le long des côtes, peut-être point d'entrée privilégié pour les produits grecs, étrusques, ibériques ou puniques circulant alors dans le golfe du Lion. Aux dimensions modestes de l'habitat répondent dès la phase ancienne du site la démesure de la fortification et l'abondance des indices d'une activité économique florissante. Plus qu'un simple habitat profitant de manière opportuniste de sa situation littorale, Pech Maho se présente alors comme un *emporion*, autrement dit un « comptoir » résultant ici d'une communauté d'intérêts entre un pouvoir indigène fort et le monde colonial méditerranéen.

Dans le cadre d'échanges structurés où l'écriture joue déjà un rôle important, il s'agit à travers l'*emporion* de constituer un espace garantissant la bonne marche des échanges, assurant à la fois la sécurité des personnes ainsi que des biens et la régularité des transactions. C'est non seulement un pouvoir civil qui exerce ce contrôle, mais également une autorité morale ou religieuse, faisant du sanctuaire un élément incontournable de ce type de site dont Pech Maho constitue une illustration probante. La présence symbolique d'une divinité, que ce soit au travers d'une effigie, d'une représentation symbolique ou encore d'un espace consacré, contribue à en faire un lieu à part. Il faut alors considérer que ce statut particulier explique l'abondance et la variété des témoignages liés à la sphère rituelle, et semble-t-il cultuelle, que l'on constate à Pech Maho dès les phases anciennes du site.

Parmi les plus anciennes manifestations de ce type, on mentionnera en premier lieu les aménagements particuliers mis en place dans le troisième quart du VI^e^ siècle avant notre ère au niveau de la fortification. La démesure de celle-ci, associant un système de double rempart à des fossés successifs, témoigne avant tout de l'importance du lieu, mais au souci rationnel de protéger les biens et les personnes s'adjoint ici une volonté d'ostentation évidente, la fortification étant par ailleurs la matérialisation d'un espace symbolique qui est celui de la communauté.

Qui plus est, des rites ont été associés à cette fortification, ce dont témoigne une série de dalles gravées, disposées en assise débordante du tronçon de courtine situé vers le centre du dispositif et encadré de deux tours quadrangulaires. Ces dalles, au nombre de vingt-cinq, laissent apparaître cupules, symboles solaires ou d'autres motifs schématiques apparemment réalisés à différents moments : une inscription en caractères ibériques (malheureusement indéchiffrable mais ne pouvant remonter plus haut que le milieu du V^e^ siècle avant notre ère) témoigne du fait que ces dalles sont non seulement demeurées longtemps à l'air libre mais encore ont été utilisées dans le cadre de pratiques spécifiques. Parmi ces dernières, et accompagnant selon toute vraisemblance des libations, le bris de vases est attesté par une série de découvertes réalisées au pied même du rempart. Parmi ces trouvailles, de nombreux fragments de vases fins importés de Grèce ont été mis au jour, et notamment un *rython* attique à figures rouges, vase à boire le vin figurant un sphinx assis (fig. 125). Cette pièce exceptionnelle, tout comme d'autres objets consacrés, a pu avoir été jetée dans le fossé depuis le haut de la courtine, une encoche étant aménagée précisément à cet endroit. Quoi qu'il en soit, à un rite de fondation a succédé un ensemble de pratiques, difficilement restituables dans le détail mais clairement liées à ce symbole que représente la fortification.

125. Rhyton attique à figures rouges en forme de sphinx (v. 470-460 avant notre ère).

Ses abords ont en outre livré bon nombre d'éléments à valeur rituelle plus ou moins isolés, mis au jour à l'occasion des fouilles anciennes. Malheureusement peu précis, les contextes de découverte ne permettent pas le plus souvent d'en préciser la chronologie. Parmi ces pièces figurent plusieurs fragments de dalles gravées et surtout de stèles que l'on suppose avoir été remployées dans un état récent du rempart, selon un schéma connu sur plusieurs sites méridionaux.

Témoignant de ce phénomène de réemploi de matériaux, un nombre important de stèles ou de piliers fragmentaires a été mobilisé afin de constituer le parement d'un caniveau débouchant au niveau de la porte principale, bâti à la fin du IV^e^ siècle avant notre ère. Parmi ces blocs, plusieurs morceaux de stèles chanfreinées, comparables à des exemplaires documentés jusque-là en Languedoc oriental ou en Provence, ont été mis au jour (fig. 126). Leur originalité réside en outre dans le fait qu'elles ont servi de support à des *graffiti* navals. On possède ainsi un minimum de trois représentations de ce type, figures le plus souvent schématiques au milieu desquelles se distingue

126. Détail d'une stèle complète et d'un fragment de stèle chanfreinée en réemploi dans le caniveau débouchant de la porte principale.

la représentation d'un navire de guerre grec d'époque archaïque (VI^e^-V^e^ siècles). L'attribution de ces stèles aux phases anciennes du site (VI^e^ siècle) ne fait aucun doute, pas plus que le lien symbolique évident avec les gravures venant d'être évoquées.

L'hypothèse de dédicaces de marins peut être avancée, mais aucun argument définitif ne peut toutefois être mis en avant, pas plus qu'on ne peut préciser la position originelle de ces monolithes, vraisemblablement disposés dans un sanctuaire pour l'heure non localisé. Réalisées alors que les stèles étaient en place, autrement dit parées de leurs vertus symboliques, ces gravures peuvent être rapprochées de plusieurs documents comparables exhumés au cours des fouilles anciennes à proximité du rempart.

S'il faut considérer ce caniveau comme un ouvrage éminemment fonctionnel, destiné à l'évacuation des eaux de pluie, son départ pose en revanche une série de questions. Sa position est en effet singulière, au carrefour entre la place située en arrière de la porte principale et la rue menant à un complexe monumental à caractère public (civil ou religieux) où a été implantée la « tombe de chef », sépulture d'un personnage exceptionnel évoquant peut-être un *hérôon* (fig. 127) Par ailleurs, cet aménagement prend moins la forme d'un collecteur que celle d'un coffre ou « ciste » évoquant des aménagements à caractère cultuel dont plusieurs exemples nous sont connus. Le parallèle le plus proche est ainsi celui du Mont Cavalier à Nîmes (Gard), ou une ciste abritait un buste humain en ronde-bosse émergeant du sol. À l'appui de cette hypothèse, on notera qu'à un moment indéterminé de l'histoire du site, deux stèles chanfreinées complètes ont été occultées à cet endroit bien précis, rendant non seulement « inutilisable » cette portion du caniveau, mais témoignant en outre d'une évidente intention symbolique (fig. 128).

À proximité immédiate, deux bases de piliers attestent en outre la volonté de signifier l'importance de ce secteur en arrière de la porte : simple monolithe érigé à la façon d'un bétyle (pierre sacrée) pour le premier, pilier taillé avec soin pour le second. La partie supérieure de ce dernier a disparu, mais la découverte à proximité de plusieurs crânes humains initialement encloués permet de restituer à cet endroit un « pilier aux têtes coupées ». À l'instar d'autres gisements méridionaux, Pech Maho témoigne de cette pratique d'exposition bien connue en milieu celtique, où voisinent les notions de trophée guerrier et de culte.

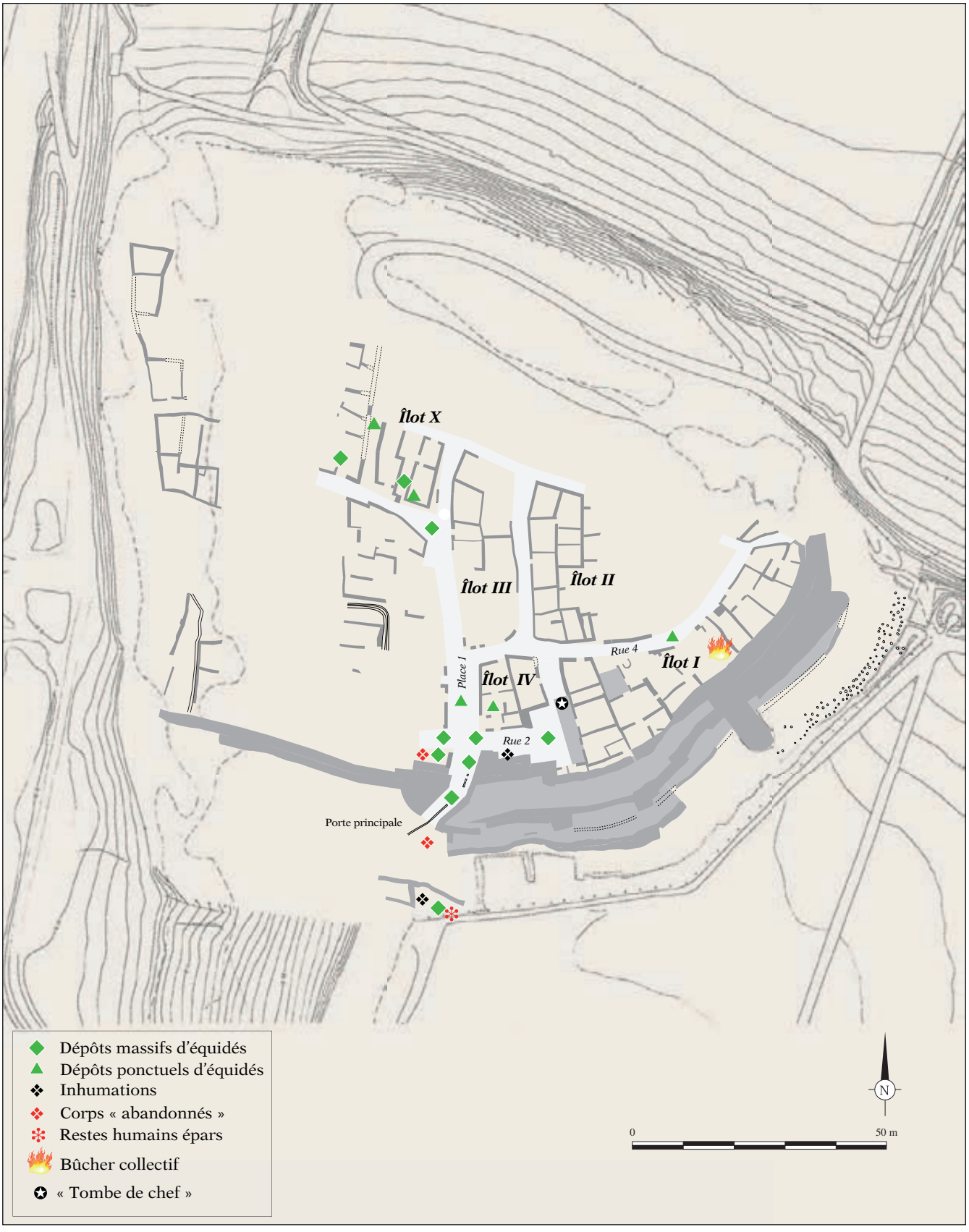
Plusieurs autres espaces ont livré de tels vestiges, mais c'est surtout au niveau de l'îlot X qu'un contexte particulier daté du III^e^ siècle avant notre ère a été observé : ce bâtiment tout en longueur, prenant la forme d'une galerie, a non seulement livré les restes d'un crâne humain portant des traces de découpe, mais encore plusieurs dispositifs en pierre ayant vraisemblablement servi au calage de stèles. Ce bâtiment se superpose à un édifice plus ancien (milieu du V^e^ siècle avant notre ère) matérialisé par un alignement de quatre bases de piliers qui évoquent une construction monumentale de type méditerranéen. Hasard ou contingences ? C'est dans une maison voisine du III^e^ siècle avant notre ère qu'a été mis au jour un petit autel creux taillé dans un bloc calcaire et décoré de volutes de style ionique.

Le site est brutalement détruit dans le dernier quart du III^e^ siècle avant notre ère. Des traces de pillage évidentes émaillent le site tandis que la porte, la plupart des maisons et les entrepôts sont incendiés. Les éléments à caractère symbolique ou ostentatoire semblent quant à eux régulièrement mutilés. La coïncidence chronologique avec les évènements liés à la Deuxième Guerre punique incite à attribuer la destruction de Pech Maho à une opération menée par les troupes romaines, en représailles aux facilités offertes par les populations « gauloises » du Languedoc au moment du passage d'Hannibal (Tite-Live, XXI, 24).

Immédiatement après sa destruction, Pech Maho est le théâtre d'une série de pratiques à caractère rituel des plus originales. Des dizaines de chevaux sont massacrés et leur viande partiellement consommée, tandis que leurs restes équarris ont été amoncelés en divers endroits du site.

Page de droite

127. Plan du site (état du III^e^ siècle avant notre ère) avec indication des principales trouvailles liées à la sphère rituelle.


Îlot X
Îlot III
Îlot II
Îlot I
Îlot IV
Place 1
Rue 4
Rue 2
Porte principale
Dépôts massifs d'équidés
Dépôts ponctuels d'équidés
Inhumations
Corps « abandonnés »
Restes humains épars
Bûcher collectif
« Tombe de chef »
N
0
50 m

128. Le départ du caniveau, au carrefour entre la place 1 et la rue 2, avec deux stèles disposées dans le conduit.

Du mobilier lié au monde guerrier (pièces d'armement ou de harnachement) (fig. 129) ou à celui du banquet (broches à rôtir, amphores vinaires...) est régulièrement associé à ces dépôts, certains objets métalliques semblant avoir été exposés à la manière de trophées. Plus surprenant encore est la présence d'ossements humains : qu'il s'agisse de restes épars (peut-être découpés) (fig. 130) ou de corps entiers « abandonnés », ces restes laissent à penser que la mise à mort de certains individus a pu jouer un rôle dans les rituels mis en œuvre.

Dans le même temps, de multiples foyers sont à mettre en relation avec une consommation massive de nourriture dont les restes mêlés de cendres et de céramiques brisées ont été accumulés dans la partie sud-est du site (îlot I)... À l'évidence, une population nombreuse est venue sur place pour célébrer des rites commémorant l'évènement tragique qui venait de se dérouler quelque temps auparavant.

Enfin, interviennent un nivellement des ruines ainsi que des réaménagements architecturaux ponctuels. Ces travaux précèdent ou accompagnent la mise en place d'un bûcher collectif, érigé dans le secteur où a été préalablement constitué l'« autel de cendres » évoqué précédemment. Un minimum de dix-huit individus (pour la plupart des adultes, mais également quelques enfants) y ont été incinérés. Loin d'être un bûcher de catastrophe dressé à la hâte pour se débarrasser de dépouilles encombrantes, il s'agit bien là d'une sépulture multiple témoignant d'honneurs tout particuliers rendus aux défunts.

Cet épisode funéraire vient clore l'histoire du site, qui reste néanmoins fréquenté durant quelques années, possiblement comme lieu de mémoire. Le caractère exceptionnel de cette séquence, au demeurant très courte (de l'ordre de quelques semaines à quelques années), doit être mis en relation non seulement avec le statut des personnes incinérées sur ce bûcher mais encore avec l'origine vraisemblablement violente de leur mort, tout autant qu'avec le statut même du site dont la « violation » a pu justifier ensuite son abandon. Le caractère guerrier des rituels ayant été menés est indiscutable et appelle la comparaison avec le monde celtique continental et, dans une moindre mesure, avec le domaine ibérique.

Orientations bibliographiques

Belarte, Gailledrat, Principal 2011 : C. Belarte, É. Gailledrat, J. Principal, The Functional and symbolic uses of space in western Mediterranean protohistory : the Pech Maho example (Sigean, Western Languedoc, France), *Oxford Journal of Archaeology*, 30-1, 2011, p. 57-83.

Beylier, Gailledrat 2009 : A. Beylier, É. Gailledrat, Traditions indigènes et innovations dans les fortifications de l'aire languedocienne à l'âge du Fer : l'exemple de Pech Maho (Sigean, Aude) et du Cayla de Mailhac (Aude), *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 19, 2009, p. 247-266.

Gailledrat 2010 : É. Gailledrat, Innovations architecturales et processus d'acculturation au VI^e^ s. sur le littoral languedocien. L'exemple de Pech Maho (Sigean, Aude), dans H. Treziny (dir.), *Grecs et Indigènes de la Catalogne à*

la Mer Noire (Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine, 3), Aix-Paris, Centre Camille Jullian-Errance, 2010, p. 333-347.

Gailledrat, Gardeisen 2008 : É. Gailledrat, A. Gardeisen, Assemblages originaux d'équidés du IIIe s. av. n. ère sur le site de Pech Maho (Sigean, Aude), dans A. Gardeisen, E. Furet, N. Boulbes (eds.), *Histoire d'équidés : des textes, des images et des os*, Actes de la Table-ronde de Montpellier (Université Paul Valéry-Montpellier III, 13-14 mars 2008), *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, Hors série-4, Lattes, ADAL, 2010, p. 105-123.

Gailledrat, Marchand 2003 : É. Gailledrat, G. Marchand, Une sépulture dans l'habitat à Pech Maho (Sigean, Aude), dans *Cultes et sanctuaires en France à l'âge du Fer*, Gallia, 60, 2003.

Gailledrat, Rouillard 2003 : É. Gailledrat, P. Rouillard, Pech Maho aux VIe-Ve s. av. J.-C. Une place d'échanges en territoire élisyque, dans *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barruol, Revue Archéologique de Narbonnaise*, Supplément 35, Montpellier, 2003, p. 401-410.

Gailledrat, Solier 2004 : É. Gailledrat, Y. Solier (dir.), L'établissement côtier de Pech Maho (Sigean, Aude) aux VIe-Ve s. av. J.- C. (fouilles 1959-1979), *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, 19, Lattes, ADAL, 2004.

Solier 1968 : Y. Solier, Une tombe de chef à l'*oppidum* de Pech Maho (Sigean, Aude), *Revue archéologique de Narbonnaise*, 1968, 1, p. 7-37.

De haut en bas

129. Amas d'ossements d'équidés associés à une épée gauloise complète dans son fourreau.

130. Amas d'ossements d'équidés mêlés de restes humains.

Ferran Codina,
Aurora Martín,
Gabriel de Prado,
Bibiana Agustí

Ullastret

Baix Empordà, Catalogne

Introduction

Les sites de Puig de Sant Andreu et d'Illa d'en Reixac (Ullastret) sont situés dans la plaine alluviale du Baix Empordà, anciennement lagunaire, limitée par les fleuves côtiers Ter et Daró, le massif des Gavarres et la mer. Il s'agit de deux grands *oppida* séparés de 500 mètres, qui constituent ensemble le cœur d'une importante agglomération d'époque ibérique, capitale de la tribu des Indigètes (*Indiketes*), citée par les auteurs classiques. Ce grand ensemble densément peuplé, occupé du dernier quart du VII^e^ au début du II^e^ siècle avant notre ère, occupait une superficie maximale d'environ 15 ha. Le territoire des Indigètes se caractérise par les relations importantes établies avec le monde celtique depuis la période de transition de l'âge du Bronze à l'âge du Fer, ainsi que par l'existence sur sa côte septentrionale des colonies grecques d'*Emporion* et de *Rhode*.

L'agglomération d'Ullastret, située autour d'un lac asséché à la fin du XIX^e^ siècle, est composée de plusieurs sites bien connus. Parmi les plus importants, il faut signaler la nécropole de Puig d'en Serra, implantée au nord de l'agglomération et datée de la période de l'Ibérique plein (450-200 avant notre ère) et le quartier artisanal *extra-muros* de Gou-Batlle, situé au nord de l'*oppidum* de Puig de Sant Andreu et de plusieurs voies, dont celle qui reliait la colonie grecque d'*Emporion* à Ullastret. En parallèle, grâce aux prospections du territoire environnant réalisées ces dernières années, est attestée une importante occupation de la région par des établissements suburbains, ruraux ou de surveillance (tours de guet) dans un périmètre de 3 à 5 km. Cette occupation *extra-muros* commence à la fin du V^e^ siècle et s'intensifie au cours des IV^e^ et III^e^ siècles avant notre ère.

Les fouilles menées sur l'*oppidum* de Puig de Sant Andreu depuis 1947 ont permis de mettre en évidence l'importance de l'organisation urbaine des deux sites et les travaux communautaires réalisés : à Puig de Sant Andreu, l'exceptionnel rempart protégeant l'habitat, le remblaiement du sol abrupt sur lequel s'installe l'établissement, l'existence d'un quartier sacré dans la partie haute de la colline ou encore les systèmes de captation, de stockage et d'évacuation des eaux (fig. 131.1). Il faut signaler aussi la construction de bâtiments de grandes dimensions et de structure complexe, disposés autour de cours, qui auraient été les résidences des familles de l'élite de la communauté. En ce qui concerne l'Illa d'en Reixac, site fouillé très partiellement, ses versants en pente douce ont permis la mise en place d'une trame urbaine assez régulière. Les trouvailles les plus remarquables sont un pan d'un rempart très similaire à celui de Puig de Sant Andreu (daté de la période de l'Ibérique plein), ainsi qu'un grand bâtiment structuré autour d'une cour comme ceux déjà décrits sur l'établissement voisin (fig. 131.2).

Pratiques rituelles attestées

Les fouilles des différents sites d'Ullastret ont mis en évidence l'importance des pratiques rituelles pour leurs habitants. Certaines de ces pratiques, comme les rituels de fondation ou les enterrements d'enfants, sont réalisées dans les espaces domestiques, quelle que soit leur nature ou datation. D'autres en revanche, comme celle des têtes coupées, dépassent cette sphère. Il ne faut pas oublier non plus la présence de temples dans le quartier haut de Puig de Sant Andreu, qui témoigneraient de l'existence de cultes communautaires.

La pratique rituelle des têtes coupées

Les têtes ayant des signes évidents de décapitation ou de mutilations *post-mortem* sont abondamment attestées sur les sites de l'agglomération d'Ullastret. L'ensemble le plus connu a été retrouvé en 1969 dans un silo situé à l'extérieur du rempart nord de Puig de Sant Andreu. Deux têtes clouées, appartenant à deux individus adultes probablement masculins, quelques restes d'un autre individu, ainsi que plusieurs objets, y ont été mis au jour (fig. 132). Parmi le mobilier, il faut

Page de droite
131. Localisation des restes humains et des armes associées.
131.1. Plan général de Puig de Sant Andreu ;
131.2. Plan général d'Illa d'en Reixac.

131.1

▲ Restes humains ▲ Restes humains avec armes

131.2

signaler la présence d'une épée de type La Tène perforée qui aurait été clouée et exposée avec les crânes. Outre cet ensemble, d'autres restes de crânes sont apparus dans plusieurs silos, dans la citerne 3 et autour des portes 1 et 5. La trouvaille la plus remarquable a été fournie par la fouille récente d'un des bâtiments à caractère aristocratique, situé sur la partie centrale-occidentale de l'habitat, qui a livré de nombreux restes de crânes, certains présentant des signes évidents de violence. Dans le même espace et mélangées aux restes humains, des armes mutilées (des épées de La Tène et des lances) ont été mises au jour. Grâce aux interventions archéologiques réalisées sur cette zone, il a été constaté que ces restes avaient été exposés dans des espaces ouverts et bien visibles : façades, accès, cours et portiques.

En parallèle, il faut noter également la découverte de plusieurs crânes dans la rue 9 d'Illa d'en Reixac. L'un de ces crânes était entier et ne présente pas de signes d'enclouage, mais la mandibule présente des fractures sur les deux canines et les deux premières molaires (Campillo 1976-78). Il s'agit de fractures verticales qui donnent à la mandibule un aspect symétrique et qui laissent supposer une action intentionnelle (Agustí, Martín 2006, 60) (fig. 133). Ces crânes étaient associés à un grand vase en céramique non tournée avec un bec verseur latéral, un ensemble de vases miniatures à libations et un chenet rituel. Ce mobilier présente la particularité d'être daté de la fin du V^{e} siècle ou de la première moitié du IV^{e} siècle avant notre ère, tandis que la plupart des crânes d'Ullastret sont datés du III^{e} siècle avant notre ère. D'autres crânes ont aussi été découverts sur l'agglomération, certains à l'intérieur d'espaces d'habitation et d'autres, associés à des épées de La Tène, dans un bâtiment à caractère aristocratique.

La pratique rituelle d'exposition de têtes coupées est attestée parmi les populations de la côte septentrionale et centrale de Catalogne au moins à partir du IV^{e} siècle avant notre ère. Jusqu'à présent, Ullastret est le seul endroit où elles sont associées à des épées ou des armes de jet mutilées (Rovira 1998). Cela mettrait clairement en évidence les relations matérielles et culturelles entre les Indigètes et le monde celtique.

132. Vues frontale et latérale d'un crâne cloué de Puig de Sant Andreu.

133. Vues frontale et latérale d'un des crânes d'Illa d'en Reixac.

Rituels domestiques

Le rituel domestique le plus fréquent est le dépôt de faune associé à la fondation ou la rénovation de bâtiments. Les fouilles récentes réalisées à Puig de Sant Andreu ont permis d'attester un total de soixante-dix dépôts de faune sous le sol des différentes pièces du même bâtiment aristocratique où les restes de crânes et d'armement ont été retrouvés. Ce bâtiment est daté entre la deuxième moitié du IV^{e} siècle et le début du II^{e} siècle avant notre ère. Ces ensembles fauniques partagent trois caractéristiques : ils sont près des portes ou des murs, parfois dans une fosse bien délimitée ; les ossements sont toujours entiers et partiellement en connexion anatomique ; normalement, les offrandes ne recèlent qu'un seul individu, parfois plusieurs, mais des espèces différentes ne sont jamais déposées ensemble. Toutes les offrandes sont composées de moutons et de chèvres, à l'exception d'un dépôt constitué d'un canidé, et d'un deuxième à base de coquilles de *cardium* (Codina *et al.* 2009, 269).

Cette pratique est également attestée à Illa d'en Reixac, où quatre offrandes déposées à proximité de la porte d'une pièce ont été retrouvées. Trois correspondent à des caprinés et une à un suidé.

Dans le quartier artisanal Gou-Batlle, situé au nord de Puig de Sant Andreu, quatre dépôts de fondation à base de caprinés ont été aussi mis au jour. Enfin, à Puig de Sant Andreu, dans le sondage d'un niveau daté du début du Ve siècle avant notre ère, réalisé sur la zone sud-ouest, un dépôt de fondation constitué de nombreuses céréales carbonisées a été également découvert sous et entre les pierres d'un mur.

En parallèle, d'autres types de rituels domestiques associés à des dépôts de faune ont été mis en évidence. À Illa d'en Reixac, dans une des pièces du bâtiment à caractère aristocratique, trois offrandes de faune situées sur le sol de l'habitation ont été fouillées. Ces ensembles étaient composés d'espèces animales multiples (suidés, équidés, bovins et caprinés) en déconnexion anatomique. L'un de ces dépôts contenait le crâne, quelques côtes et une partie des extrémités d'un suidé, avec huit coupelles et une petite cruche en céramique non tournée (fig. 134). Ces offrandes étaient associées à de la vaisselle brisée, qui aurait pu être utilisée pour des libations, ainsi qu'à une épée de La Tène mutilée (fig. 135) et à plusieurs fragments de calotte crânienne et deux mandibules humaines ayant des signes de décapitation.

L'autre rituel domestique attesté est celui des enterrements d'enfants. À Illa d'en Reixac, l'apparition de ces enterrements dans des espaces unifamiliaux est attestée entre la fin du Ve siècle et la première moitié du IVe siècle avant notre ère. Un total de huit enterrements, situés sous le sol et à proximité d'un des murs de la maison, a été fouillé. À Puig de Sant Andreu, cette pratique a été mise en évidence sur la zone sud-ouest, dans un niveau de la deuxième moitié du IVe siècle avant notre ère, associé à un foyer-autel qui était aussi entouré de caprinés.

134. Ensemble de coupelles et petite cruche rituelles retrouvées dans l'une des offrandes attestées à Illa d'en Reixac.

135. Épée de La Tène retrouvée à Illa d'en Reixac et associée à des restes crâniens humains.

Activités cultuelles dans la zone sacrée

Dans la zone sacrée de Puig de Sant Andreu, deux temples du IIIe siècle avant notre ère présentant des caractéristiques architecturales similaires aux bâtiments cultuels de tradition méditerranéenne ont été mis au jour. Les fouilles de cette zone ont permis de collecter, entre autres, de nombreux masques en terre cuite, certains polychromes, associés au culte réalisé dans ces temples. L'utilisation de ces masques comme *ex-voto* n'est pas un élément habituel dans le monde ibérique et, pour cette raison, son origine est très probablement liée aux contacts coloniaux avec les mondes punique et grec. Nous sommes donc confrontés à un exemple clair d'assimilation d'un objet cultuel et probablement du rituel qui va avec. Le culte pratiqué dans ces temples était dédié très probablement à des divinités indigènes mais en adaptant des rituels et de l'iconographie propres au monde méditerranéen. Au total, trente-sept fragments de masques ont été retrouvés, parmi lesquels des représentations idéalisées de personnages démoniaques et mythologiques comme le Satyre, l'Achéloos et la Gorgone (Miró 1990) (fig. 136). Malgré leur fragmentation, les caractéristiques iconographiques de ces Gorgones, comme la chevelure, les deux serpents sous le menton et les traits exagérés, sont aisément reconnaissables. La découverte de ces masques est très intéressante, compte tenu de la relation établie par certains auteurs (Benoît 1969) entre les représentations de la Gorgone et le rituel des têtes coupées, abondamment attesté à Ullastret.

Bilan

En définitive, les activités rituelles présentes sur les sites formant l'agglomération d'Ullastret sont nombreuses et d'origines variées. Malgré le fait que le territoire d'Ullastret a toujours été considéré comme appartenant au monde ibérique, l'étude de ces activités rituelles permet de mettre en évidence l'existence d'acquisitions culturelles importantes auprès d'autres peuples. C'est le cas des têtes coupées associées à des armes mutilées, qui relèvent de pratiques directement reliées au monde celtique. En parallèle, des objets rituels provenant de la Méditerranée sont également nombreux à Ullastret. Il s'agit d'objets issus tant du monde punique que grec, qui auraient été réinterprétés et réadaptés à la culture ibérique : des brûle-parfums, des masques en terre cuite représentant des personnages mythologiques, des représentations du dieu Bès, l'utilisation de l'iconographie du griffon dans le monde funéraire, etc.

Orientations bibliographiques

Agustí, Martin 2006 : B. Agustí, A. Martin, Actes de violència en el període iber. El cas d'Ullastret i altres poblats catalans, *Cypsela,* 16, 2006, p. 51-64.

Benoit 1969 : F. Benoit, Gorgone et « tête coupée » du rite au mythe, *Archivo Español de Arqueologia*, 42, 1969, p. 81-93.

Campillo 1976-78 : D. Campillo, Abrasiones dentarias y cráneos enclavados del poblado de Ullastret (Baix Empordà, Gerona), *Simposi Internacional sobre els Orígens del Món Ibèric, Barcelona-Empúries 1977, Ampurias*, 38-40, p. 317-326.

Codina *et al.* 2009 : F. Codina, A. Martin, J. Nadal, G. de Prado, S. Valenzuela, Étude et interpretation des dépôts fauniques sous pavement identifiés au Puig de Sant Andreu (Ullastret, Catalogne), dans S. Bonnardin, C. Hamon, M. Lauwers, B. Quilliec (dir.), *Du matériel au spirituel. Réalités archéologiques et historiques des « dépôts » de la Préhistoire à nos jours, XXIX^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, 2009, p. 267-274.

Miró 1990 : M. Miró, Les màscares del temple d'Ullastret, *Zephyrus*, 43, 1990, p. 305, 309.

Rovira 1998 : M. C. Rovira, L'exhibició d'armes i cranis enclavats en els hàbitats ibers septentrionals, *Cypsela,* 12, 1998, p. 167-182.

Page de gauche
136. Masques attestés dans la zone sacrée de Puig de Sant Andreu.

Chapitre 3

Les manifestations de pratiques rituelles en contexte domestique en Ibérie et en Gaule méditerranéenne

Maria-Carme Belarte
Claire-Anne de Chazelles

Le renouveau d'intérêt porté aux mentalités des hommes protohistoriques depuis quelques années nous permet aujourd'hui de dresser un tableau des manifestations de pratiques rituelles domestiques recensées dans tout le nord-ouest de la Méditerranée, depuis les confins du Pays Valencien jusqu'à la région de Nice – de la fin de l'âge du Bronze (VIII^{e} siècle avant notre ère) jusqu'au début de la romanisation (I^{er} siècle avant notre ère) – englobant ainsi la totalité des champs géographiques et chronologiques couverts par l'exposition « Des rites et des Hommes ».

De fait, ce thème des pratiques rituelles domestiques constitue l'un des axes de travail principaux du projet collectif de recherche PRISME, car n'étudier que les pratiques collectives aurait laissé dans l'ombre une importante facette de la spiritualité des hommes vivant durant l'âge du Fer.

Souvent marginales par rapport aux cultes publics des religions officielles qui sont, pour leur part, des facteurs de cohésion de la société et des garants de l'ordre social, ces pratiques domestiques correspondent à des manifestations beaucoup plus personnelles et intimes de croyances populaires et de piété. Elles prennent place dans les maisons ou accompagnent leur construction.

Quand l'archéologie ne peut pas s'appuyer sur des textes et des représentations figurées, elle ne recueille que des témoignages indirects et fortement édulcorés, généralement hermétiques puisque réduits à leur seul aspect matériel. Les rares vestiges retrouvés résultent en effet d'actions ritualisées auxquelles la gestuelle et la parole conféraient tout leur sens. Dans les maisons ibériques et gauloises, ces témoins « archéologiques » sont des êtres ou des objets qui ont été déposés ou enfouis dans les sols des maisons et des cours, parfois introduits dans les murs ou les seuils. Certains de ces dépôts sont des animaux, des céréales ou des fruits, d'autres sont des récipients ou des objets métalliques, mais beaucoup d'entre eux n'ont pas laissé de trace tangible s'ils étaient faits de matières périssables comme le bois, le cuir, le tissu, ou impalpables comme les liquides.

Les outils d'interprétation qui aident sinon à restituer les rites, du moins à comprendre une partie de leurs manifestations visibles, sont ceux de la sociologie et de l'ethnographie, en partant du présupposé que des comportements à peu près invariants régissent les rapports entre l'Homme et la Nature, les relations des humains entre eux et avec leurs divinités. Bien que le sens précis des « pratiques » elles-mêmes soit propre à chaque groupe social, leurs concrétisations se rapprochent de manifestations similaires connues dans d'autres contextes. Ainsi, on observe pour l'âge du Fer que les maisons livrent des témoignages très comparables à l'égard des pratiques immatérielles, qu'elles se situent en Provence, en Languedoc,

Carte des sites mentionnés dans ce chapitre.

en Catalogne ou en Pays Valencien. De même, certaines de ces actions ne sont pas étrangères à des faits rapportés par des auteurs latins, notamment Pline l'Ancien dont les *Histoires naturelles*, écrites au I^er^ siècle de notre ère, regorgent de petites anecdotes relatives à la piété populaire de son époque.

En ce qui concerne ces modestes croyances populaires, l'enquête menée des Alpes jusqu'au fleuve Segura en Espagne révèle que leurs expressions matérielles varient en définitive assez peu, que ce soit à travers l'espace géographique ou à travers les siècles, tout simplement sans doute parce que ces croyances sont intrinsèquement liées à la nature humaine et possèdent une certaine universalité. Quelques particularismes ont été enregistrés, mais ils ont le mérite de signaler, à leur échelle, soit l'existence de différences culturelles, soit celle de phénomènes d'évolution.

Les rites domestiques : l'apport de l'ethnographie

Sans céder à la tentation de donner un sens religieux ou simplement une dimension sacrée à des faits étranges ou dont l'interprétation est impossible, force est de reconnaître que les Gaulois et les Ibères, comme tous les peuples du monde, célébraient des divinités, louaient leurs héros, chérissaient leurs morts et tentaient de vivre en bonne intelligence avec les éléments de la nature. Certes, ces aspects des mentalités indigènes qui transparaissent en filigrane dans quelques récits de voyageurs grecs et romains ne sont jamais très explicites et les témoignages ne sont, en tout cas, pas antérieurs au II^e^ siècle avant notre ère, mais les mœurs gauloises et ibères bénéficient d'un éclairage indirect au travers de nos connaissances sur les religions et la dévotion des Grecs et des Romains. Ainsi, la prégnance des cultes domestiques chez ces peuples – mais on pourrait prendre aussi l'exemple des Égyptiens ou de nombreux peuples asiatiques – est largement confirmée par des textes, par des inscriptions lapidaires et par l'archéologie des petits monuments et des objets attachés à ces pratiques : laraires, bien entendu, autels ou représentations miniaturisées d'édifices de la religion publique, statuettes, instruments accompagnant les rites...

Par ailleurs, l'ethnographie nous enseigne à quel point le quotidien des humains est régi par des signes et des symboles, rythmé par des petits gestes propitiatoires qui se répètent à des cadences spécifiques. Dans les sociétés dites traditionnelles, l'Homme se sent étroitement lié à la Nature, dont il est tributaire et qui est, selon ses croyances, peuplée par toutes sortes d'esprits occupant les éléments naturels – l'eau, le feu, la terre, l'air, mais aussi la végétation, les sites remarquables, etc. Les gardiens du sol ou de la terre sont parfois assimilés aux esprits des ancêtres (déifiés comme les Lares romains, par exemple), souvent aussi à la nature en tant que Terre-Mère, personnifiés comme des êtres fantastiques (lutins, trolls et autres androïdes des cultures nordiques et européennes), protéiformes (les djinns des pays arabes et berbères) ou simplement considérés comme les génies des lieux (*genii loci* chez les Romains).

Quels qu'ils soient, les *genii loci* doivent toujours être ménagés et comblés de dons soit par respect, soit par crainte de leurs représailles : labourer la terre, récolter des fruits, tuer un animal ou bâtir une maison représentent autant de motifs de conciliation entre les hommes et ces forces invisibles. Ces croyances, ces craintes ou ce respect, la nécessité de donner ou de conjurer, sont à l'origine de beaucoup de rites domestiques. Pour le reste, les pratiques relevant de la sphère intime sont celles qui règlent et perpétuent le système des relations humaines propres au groupe, tant au sein de la famille qu'entre ses membres et leur communauté d'appartenance.

La maison abrite la cellule familiale, l'isole contre le regard des autres et les rigueurs du climat et la protège contre d'innombrables dangers potentiels. Mais, bien plus qu'un abri, pour une famille qui se crée la maison est une affirmation d'elle-même vis-à-vis de la société, elle symbolise son avenir et sa perpétuation. Littéralement assimilée à la famille, elle peut même quelquefois prendre son nom.

On constate que la construction d'une demeure s'accompagne de façon quasi universelle de rites dits « de fondation » et qu'elle devient ensuite le cadre d'actions ritualisées pouvant être quotidiennes, périodiques ou seulement occasionnelles qui concernent soit sa protection, soit celle de ses occupants, ce qui revient pratiquement au même.

Alors qu'un ethnologue parvient le plus souvent à se faire expliquer par les gens qu'il côtoie en quoi consistent les rites de fondation d'une maison et à les distinguer par conséquent des autres pratiques qui y prennent place ensuite, l'archéologue enregistre un certain nombre de faits qu'il va regrouper sous l'appellation de rites de protection ou de conjuration liés à l'habitation et à la famille. En effet, même si les ancêtres ou les *genii loci* ont été contentés par des sacrifices et des dons pendant l'édification de la maison et même si toutes les amulettes nécessaires à éloigner les mauvaises influences ont bien été déposées dans ses fondations, sur sa porte ou dans sa charpente, il faut perpétuellement en garantir la sécurité par des rituels. De même, la maison étant souvent personnifiée, elle doit être traitée comme un commensal au même titre que les membres de la maisonnée ou que les convives, lors d'un festin ou d'un événement exceptionnel.

Les sacrifices d'animaux, les aspersions de sang, les offrandes de boissons et de nourriture, la réfection des peintures magiques, etc. sont reproduits chaque année, par exemple chez les Indiens de l'Altiplano bolivien, les Berbères Beni-Ouaraïns du Maroc, et à chaque nouvelle implantation de la yourte chez les nomades de Mongolie. La maison reçoit aussi sa part à l'occasion de fêtes, tel l'abattage d'un bœuf ou d'un lama dans des tribus andines (Argentine) et, plus généralement, d'un mariage, d'un décès ou d'une naissance (*cf.* divers auteurs dans Erny 1999).

Certains rites, moins spectaculaires, s'effectuent chaque jour ou à intervalles fréquents, comme le balayage du sol au lever du soleil, commun à beaucoup de cultures, ou la circumambulation autour de la propriété : ces actions répétées ont pour vocation de purifier l'espace – et de délimiter un espace purifié – et d'attirer la protection des génies (Lecouteux 2000). Les branches bénies lors de la cérémonie chrétienne des Rameaux sont par exemple renouvelées à chaque printemps. Dons réellement destinés aux protecteurs de la maison ou talismans, des aliments sont quelquefois suspendus aux poutres du toit, de même que des objets divers sont cloués sur le linteau ou le vantail de la porte d'entrée : on voit encore couramment, fixés sur les portes des villages du Languedoc, des fers à cheval, des pattes de gibiers, des gerbes d'épis de blé, ou encore des chardons qui possèdent également quant à eux une dimension fonctionnelle, puisque ce sont de très efficaces baromètres, ce qui montre que ces éléments pouvaient avoir, voire possédaient souvent, *en même temps* une dimension fonctionnelle *et* une valeur symbolique : c'est un aspect de ces pratiques domestiques que nous verrons ressurgir à plusieurs reprises. Il est clair que certaines de nos pratiques actuelles perpétuent des traditions séculaires, alors même que leur signification n'est plus toujours à notre portée.

Les rites associés à la protection des maisons

Abondamment décrits par les ethnologues, les rites destinés à protéger une nouvelle habitation (rites de fondation) ou à en pérenniser la protection constituent une des premières manifestations de croyances que l'archéologie puisse attester en dehors du domaine funéraire.

L'idée que le sol appartienne à des divinités tutélaires, des djinns ou des génies, ou simplement à des « ancêtres » est une conception commune à de nombreuses cultures sur tous les continents (Amades 1935 ; Erny 1999 ; Lecouteux 2000). Dépossédés d'une partie de leur bien lors de la construction d'un bâtiment, les esprits des lieux doivent recevoir des compensations qui les rendront bienveillants à l'égard des hommes. C'est pourquoi ceux-ci ont coutume de leur offrir de la nourriture, sous la forme de viande provenant très souvent de moutons, de chèvres (Jordanie, Bolivie, Mongolie…), de poulets ou de coqs (France, Russie, Catalogne), mais également d'œufs (Argentine, Jordanie, Catalogne), de boissons, voire de

cigarettes (Bolivie). Des rituels accompagnent ou précèdent les offrandes : il s'agit fréquemment du sacrifice de l'animal, dont une infime partie seulement sera déposée dans la maçonnerie en cours de construction, dans les fondations ou à la jonction entre fondation et élévation (Pays slaves, France). De manière plus symbolique encore, seul son sang sera utilisé, pour asperger le seuil (Maroc, France), les murs, les angles d'une pièce (Bolivie, Russie) ou la porte de la maison (Palestine). Des rites moins sanglants consistent à casser des œufs avec le talon sur le seuil de la nouvelle maison ou à les percer avec des flèches alors qu'ils sont suspendus à la charpente (Argentine), à déposer des graines, des rameaux de plantes ou bien encore des monnaies (France, Pays baltes). Ces actions sont effectuées par un officiant ou par certaines personnes dans le respect de règles précises codifiant les déplacements des corps, les gestes et les paroles, et elles peuvent intervenir à différents stades de la construction d'un bâtiment, de la pose des fondations jusqu'à la mise en place de la porte.

En Gaule, les plus anciens témoignages archéologiques de telles pratiques sont à peu près contemporains des premières constructions à murs porteurs, réalisées en pierre et en terre crue, à la transition des VI^{e} et V^{e} siècles avant notre ère. Elles restent en usage jusqu'au I^{er} siècle avant notre ère tout en évoluant, autant qu'on puisse en juger. Chez les Ibères, ces pratiques – mais aussi la construction à murs porteurs – débutent un peu avant et sont attestées depuis le VIII^{e}-VII^{e} siècle jusqu'au II^{e}-I^{er} siècle avant notre ère.

Les offrandes de viande ou d'animaux

À la période protohistorique, les animaux offerts aux génies des lieux sont, selon les cas, enterrés entiers sans avoir été mangés ou au contraire après décarnisation et probable consommation et, dans ces cas-là, ils sont souvent incomplets ; ils peuvent enfin être symboliquement représentés par une partie du corps et accompagnés d'objets divers. Cette pratique est attestée dans toute l'aire étudiée, étant particulièrement bien connue en Gaule du Sud et Ibérie septentrionale.

Le dépôt s'effectue dans un mur ou sous un seuil au moment de la construction, dans une fosse à la base d'un mur ou encore au milieu d'une pièce. Dans certaines circonstances, plusieurs dépôts ont été réalisés simultanément, tandis qu'en d'autres on a visiblement affaire à des évènements successifs. Le rapport entre la construction et le rituel est particulièrement évident dans les cas où chaque réfection du sol est associée à un nouveau dépôt, par exemple dans quelques maisons du site ibérique d'Alorda Park (fig. 137, 138 et 139).

137. Vue de l'emplacement typique d'une offrande d'ovicapridé sur le site d'Alorda Park (Calafell).

Manifestations visibles de rituels qui nous restent obscurs dans leurs formes et leurs motivations, les dépôts de viandes consommables évoquent des sacrifices ainsi que des rites probables de commensalité. L'hypothèse est vraisemblable puisque ces animaux font partie de l'alimentation ordinaire – dans le cas des offrandes ce sont souvent des jeunes (mouton/agneau ou chèvre/chevreau, porc/porcelet, chien/chiot) –, surtout quand plusieurs fosses contenant des restes de ce type sont réunies, comme c'est le cas, par exemple, pour quelques mai-sons de Saint-Pierre-les-Martigues (fig. 140) ainsi qu'à Montlaurès et à Roquepertuse, ou lorsque plusieurs

138. Plan du site d'Alorda Park (Calafell) à la fin du III^e^ siècle avant notre ère, avec la distribution des dépôts de faune ainsi que des inhumations d'enfants.

139. Vue du quartier nord du site d'Alorda Park (Calafell), ayant livré une grande quantité de dépôts de faune.

bêtes sont enterrées dans la même fosse (Salses, au Ve siècle avant notre ère). Les dépôts multiples dans un même espace sont effectivement attestés à partir du IVe siècle avant notre ère et au cours des siècles suivants. Une remarquable illustration en est fournie par une grande maison du site ibérique d'Ullastret où 73 dépôts de faune ont été effectués lors de sa fondation au IVe siècle avant notre ère. Des dépôts doubles dans une même fosse contenant les restes de deux animaux de différentes espèces sont habituels à Turó de Ca n'Oliver, également durant le IVe siècle avant notre ère (fig. 141).

En Gaule, lorsque le don est réduit à un seul quartier de viande, il peut être complété par des bijoux, des armes, des haches polies ou d'autres objets qui apportent sans doute une tonalité plus complexe au geste rituel. À ces occasions-là, l'ensemble a parfois été déposé à l'intérieur d'un vase, selon une coutume surtout observée dans la région de Martigues. Les quartiers de viandes ont été associés à de la belle céramique décorée à Gailhan à la fin du Ve siècle, mélangés avec des charbons de bois et plusieurs instruments à Montlaurès au début du même siècle, ou simplement déposés dans une tranchée de fondation sous un fond d'amphore retourné (Montlaurès, au IIe siècle avant notre ère). Par contre, l'association entre des restes d'animaux et des vases ou autres objets est normalement absente chez les Ibères. Exceptionnellement, sur le site de Moleta del Remei durant le Premier âge du Fer, des restes de faune ont été trouvés accompagnés de céramique modelée et d'un fond d'amphore phénicienne recoupé. De même, à La Seña, dans le VIe-Ve siècle avant notre ère, une ulna de vautour décorée avec des incisions et déposée à côté d'une coupe attique témoigne d'un rituel de fondation.

140. Saint-Pierre-les-Martigues : dépôt d'un agneau entier (Ve siècle avant notre ère).

En d'autres circonstances, on a privilégié l'importance de la tête qui seule est enterrée dans la fosse : têtes de chèvre, de bœuf, de mouton et de chiot retrouvées à Lattes, Martigues et La Tête de l'Ost (fig. 142). À Montlaurès, trois dépôts simultanés effectués dans une pièce datée du IVe siècle avant notre ère présentaient chacun le corps soigneusement recomposé d'une brebis surmonté par sa tête (fig. 143). Enfin, de larges fosses réunissant différentes bêtes entières témoignent sûrement de grands sacrifices (9 moutons, 4 porcs, dans des maisons de Martigues). Sur des sites de l'Ibérie septentrionale, tels qu'Ullastret, Alorda Park à Calafell ou Penya del Moro, les dépôts d'ovicapridés, toujours dans une fosse, sont ordinairement constitués par la tête reposant sur les pattes (fig. 144). Sur les trois sites mentionnés, d'abondants dépôts de faune ont été effectués : on a déjà mentionné les 73 dépôts dans la grande maison à Ullastret ; sur le site d'Alorda Park, un total de 51 offrandes – des ovicapridés en majorité – ont été déposées entre le VIe et le IIe siècle avant notre ère et à Penya del Moro, pour le seul IVe siècle, on signale 27 offrandes d'ovicapridés (fig. 145 et 146).

Cependant tous les animaux offerts n'ont pas été consommés préalablement par les humains et certains ont été inhumés avec leurs chairs – les études archéozoologiques permettent aujourd'hui de le déterminer –, quoique parfois sans la tête, tels cet agneau décapité mis au jour dans une maison du Ve siècle de Saint-Pierre-les-Martigues et ce chiot dans une pièce de Lattes (voir la notice), au IVe siècle avant notre ère. Ce choix traduit certainement une intention différente de l'offrande liée à un repas.

De gauche à droite

141. Vue aérienne du site de Turó de ca n'Oliver (Barcelone).

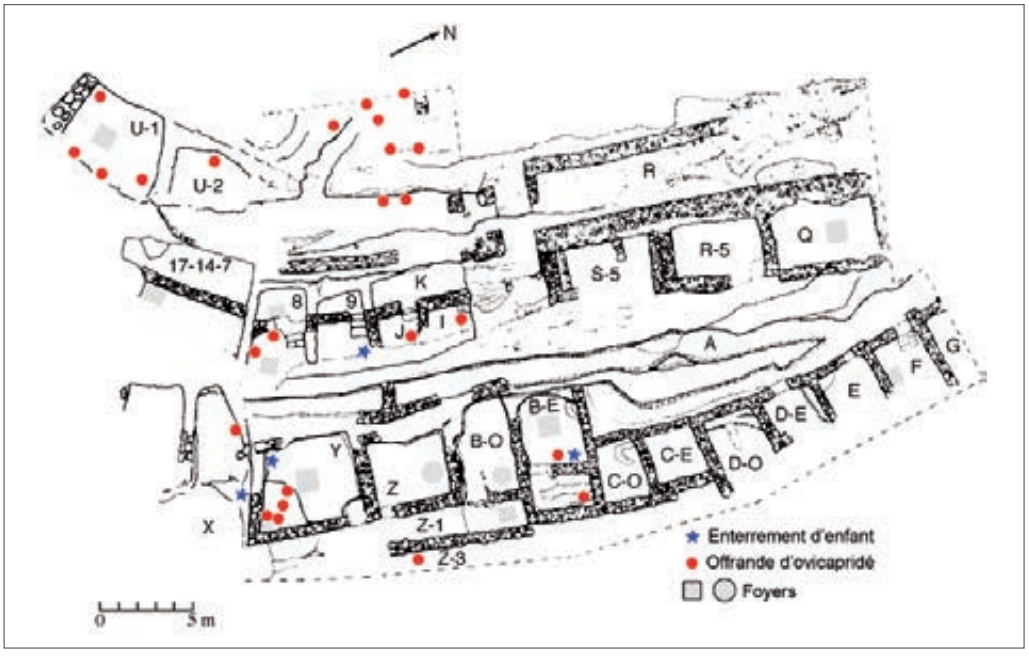
142. Bucrane et mandibule de bœuf enterrés dans une maison de Lattara (100 avant notre ère).

143. Fosses contenant chacune une brebis soigneusement recomposée sur le sol d'un atelier de Montlaurès (IVe siècle avant notre ère).

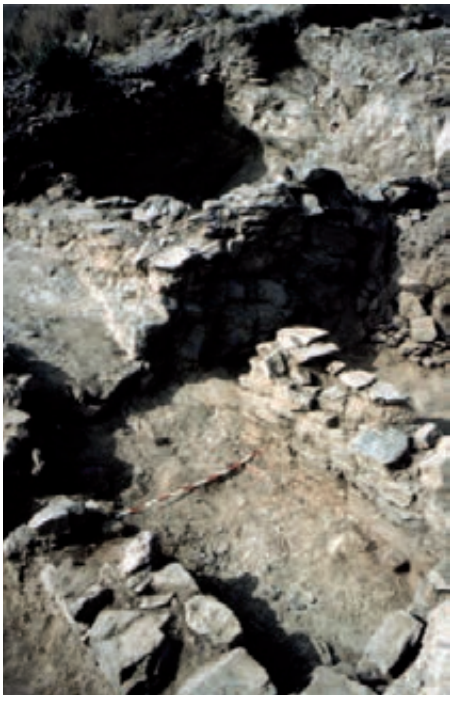
Les animaux les plus couramment offerts restent les ovicapridés entre le début du Ve siècle et le IIe siècle avant notre ère. Les porcs, ou porcelets, sont moins souvent choisis, mais ils apparaissent parfois associés à des ossements d'ovicapridés ou autres animaux – par exemple à Kelin-Los Villares, dans plusieurs niveaux tout au long de l'âge du Fer, et à Puig de la Nau de Benicarló au Ve siècle –, et le cheval n'apparaît qu'exceptionnellement, représenté par exemple par une mâchoire (Roquefavour). Parmi les exceptions, on notera aussi le site de Vilars, où les dépôts de chevaux entiers, parfois des nouveaux-nés, sont relativement fréquents en contexte domestique depuis le VIIe siècle avant notre ère. Les offrandes de bœuf sont aussi parfois attestées : une côte à Moleta del Remei, au VIIe siècle avant notre ère, une molaire mélangée avec des restes d'autres espèces à Kelin au VIIe-VIe, un crâne accompagné d'une mandibule à Lattes, vers 100 avant notre ère, de rares exemples à Martigues. La présence de chiots se rencontre à plusieurs reprises dans des maisons de Lattes, au cours des IIe et Ier siècles avant notre ère, dans des situations particulières : l'un d'eux avait été déposé dans une urne avec un poisson et deux autres se trouvaient en relation directe avec une sépulture de nouveau-né. Une des fosses contenait d'ailleurs un remplissage complexe constitué par les restes du chiot, ceux d'un coq et d'autres très petits animaux, des fragments de métal et un clou en fer, ainsi qu'un *cardium*. À Martigues, le chien figure rarement comme offrande mais un exemple appartenant au IIe siècle avant notre ère est à signaler à Montlaurès où l'animal était enfoui dans un *dolium* avec une brebis. Un crâne de chien se trouvait aussi dans le comblement d'un trou de poteau, sur le site de l'Agréable dans l'Aude.

Les dépôts de chien sont particulièrement bien représentés au IIIe siècle avant notre ère dans une des maisons complexes de l'habitat rural de Pontós : des os de cet animal, dont la viande avait été cuisinée et mangée, ont été déposés dans une fosse destinée à la collecte d'eau ainsi qu'à côté d'un foyer et sur le sol d'une même pièce ; les restes étaient associés à des petits vases et des os humains (fig. 147). De manière ponctuelle, des offrandes de chiens ont été effectuées à Calafell et à Ullastret.

144. Détail de la disposition d'une offrande d'ovicapridé sur le site d'Alorda Park (Calafell), avec la tête appuyée sur les pattes.



145. Plan général du site de Penya del Moro (IVe siècle avant notre ère) avec la distribution des dépôts de faune et des inhumations d'enfants.



146. Vue de la disposition des maisons sur le site de Penya del Moro (Barcelone).

En règle générale, alors que l'existence des galliformes est assurée au moins depuis le début du Second âge du Fer, ils ne comptent pratiquement pas parmi les animaux déposés dans les habitats gaulois ; ils sont présents en revanche à Calafell. Les coqs et les lapins apparaissent également dans des dépôts doubles (un ovicapridé plus un coq, un lapin ou un porc dans la même fosse) à Turó de Ca n'Oliver. On doit noter aussi l'enfouissement d'œufs – dans les sols ou dans les enduits des maisons – des sites ibériques catalans ainsi qu'à El Oral.

Quant au gibier, dont la part est mineure au sein de l'alimentation carnée protohistorique par rapport à la viande d'élevage, il ne semble avoir fait l'objet de dons que de manière ponctuelle. Les seuls exemples attestés appartiennent à des sites de Valence, par exemple à Kelin, où des restes de cerf se trouvaient dans une fosse contenant aussi des os d'autres animaux.

Par comparaison, on observe que les rites propitiatoires en vigueur dans les traditions populaires récentes ont majoritairement recours aux sacrifices de chèvres et de moutons, spécialement dans les pays méditerranéens et orientaux où ces animaux représentent l'essentiel des cheptels. Les animaux de basse-cour, coqs et poulets, participent plus ordinairement aux rites de protection des maisons dans les contrées de l'Europe tempérée, y compris la France : ils sont le plus souvent égorgés pour que leur sang soit versé, sans être ensuite forcément ensevelis. Notons par ailleurs qu'en France, au XVIII^{e} siècle, on avait coutume d'enterrer sans les avoir mangés une vache, une chèvre ou un cheval à l'entrée des écuries ou des étables afin de protéger leurs doubles vivants contre le mauvais œil (Lecouteux 2000).

147. Reconstitution du rituel de sacrifice d'un chien sur le site de Pontós.

Les dépôts d'animaux particuliers

À côté des offrandes d'animaux de boucherie, se trouvent également, mais en proportions bien moindres, des animaux impropres à la consommation ou de petite taille, habituellement introduits dans un vase : serpents, oiseaux, poissons. Cette pratique semble se limiter à l'aire languedocienne ; en tout cas, elle n'est pas attestée au sud des Pyrénées.

Hormis le dépôt d'un oiseau daté du V^e^ siècle, à Lattes, et un autre associant des rongeurs et des volatiles dans une simple fosse à La Ramasse, au milieu du III^e^ siècle avant notre ère, les trois autres exemples d'oiseaux appartiennent au I^er^ siècle avant notre ère à Lattes, Ensérune et Nages. En ce qui concerne les reptiles, on peut signaler trois dépôts de serpents à Lattes, entre le IV^e^ et le II^e^ siècle avant notre ère, celui d'une couleuvre à Nages (Gard) au I^er^ siècle avant notre ère, ainsi qu'un serpent à *Ambrussum* qui témoigne de la perduration de ce rite à l'époque romaine (I^er^ siècle de notre ère), toujours dans des vases scellés par un couvercle (fig. 148).

N'étant sans doute pas liées à des célébrations de type « sacrifice » ou « repas rituel », ces offrandes se focalisent peut-être sur la valeur symbolique ou prophylactique des animaux choisis qui représentent chacun un des éléments de l'univers : la terre, l'air et l'eau.

À propos des reptiles, Pline prétend qu'enterrer la tête d'un « dragon » sous un seuil en prononçant des prières destinées aux dieux attirera le bonheur sur la maison (Pline *Hist. Nat.* 29, 67). Cet animal assume des rôles et des significations divers dans de nombreuses cosmogonies, orientale, égyptienne, indienne, etc. Avant d'être stigmatisé comme émissaire du démon dans la religion chrétienne, il était un des attributs du dieu grec de la médecine, Asclépios (Esculape pour les Romains). Dans la religion romaine, le serpent et l'oiseau sont deux animaux étroitement associés aux Lares et, indirectement donc, au culte des Pénates, divinités protectrices de la maison et de la famille (Feugère 2007). Loin d'être considéré comme maléfique, le serpent était encore récemment nommé « esprit de la maison » dans certaines régions de Suède et, à ce titre, il pouvait être déposé dans le sol près d'un seuil.

Il semble que, chez les Gaulois, les offrandes d'animaux de boucherie entiers ou en quartiers, qui font écho à des pratiques subactuelles (ou encore d'actualité) de sacrifice et de consommation ritualisée de la viande, souvent conviviale, caractérisent davantage les V^e^ et IV^e^ siècles avant notre ère que les suivants.

Au cours du I^er^ siècle avant notre ère, les rituels de fondation des maisons ont peut-être changé car les témoignages recueillis sont ceux de petits animaux (volatile, serpent) placés dans des urnes, elles-mêmes disposées quelquefois dans des cistes en pierre, et non plus enterrés directement dans les sols. Dans le cas des sites ibériques, les inhumations d'animaux sont particulièrement fréquentes entre le V^e^ et le III^e^ siècle avant notre ère, mais leur nombre régresse durant les II^e^-I^er^ siècles, au cours de la période de romanisation. Les pratiques effectuées ne semblent pas subir de changements importants durant toute la période ibérique.

En marge de ces actes assez similaires d'un site à l'autre, un *unicum* se démarque : il s'agit d'un renardeau transpercé par plusieurs tiges de bronze, de fer et de plomb, inhumé contre le seuil à l'intérieur d'une habitation de Saint-Blaise (Saint-Mitre-les-Remparts, Bouches-du-Rhône). C'est la seule illustration antique qui semble évoquer clairement des pratiques magiques allant au-delà du simple don aux génies tutélaires, mais il n'est pas nécessaire de se référer aux

148. Dépôt d'une urne contenant les restes d'un serpent, sous une banquette d'une maison de *Lattara* (fin du II^e^ siècle avant notre ère).

techniques de l'envoûtement pour tenter de comprendre cette étrange manipulation : elle peut représenter symboliquement le sacrifice de l'animal ou exprimer un procédé connu consistant à transférer une charge maléfique sur un substitut qui est rituellement tué.

L'usage d'amulettes et de talismans

C'est probablement aussi un sens métaphorique qui s'attache à certains objets placés sous des seuils ou contre la base des murs en cours de construction : ce sont des amulettes de protection plutôt que de véritables offrandes. On a ainsi mis au jour sous un seuil du IVe siècle avant notre ère d'une maison de Montlaurès un lot composé par deux manches d'outils manufacturés en bois de cerf, des galets, un coquillage, des tessons de céramique et quelques os épars (fig. 149).

S'il est rare de retrouver des amulettes ou des talismans qui étaient cloués aux portes des maisons protohistoriques, cet usage à Martigues a été identifié sous la forme d'un murex traversé par un clou en fer qui devait protéger l'entrée d'une maison du IVe siècle avant notre ère.

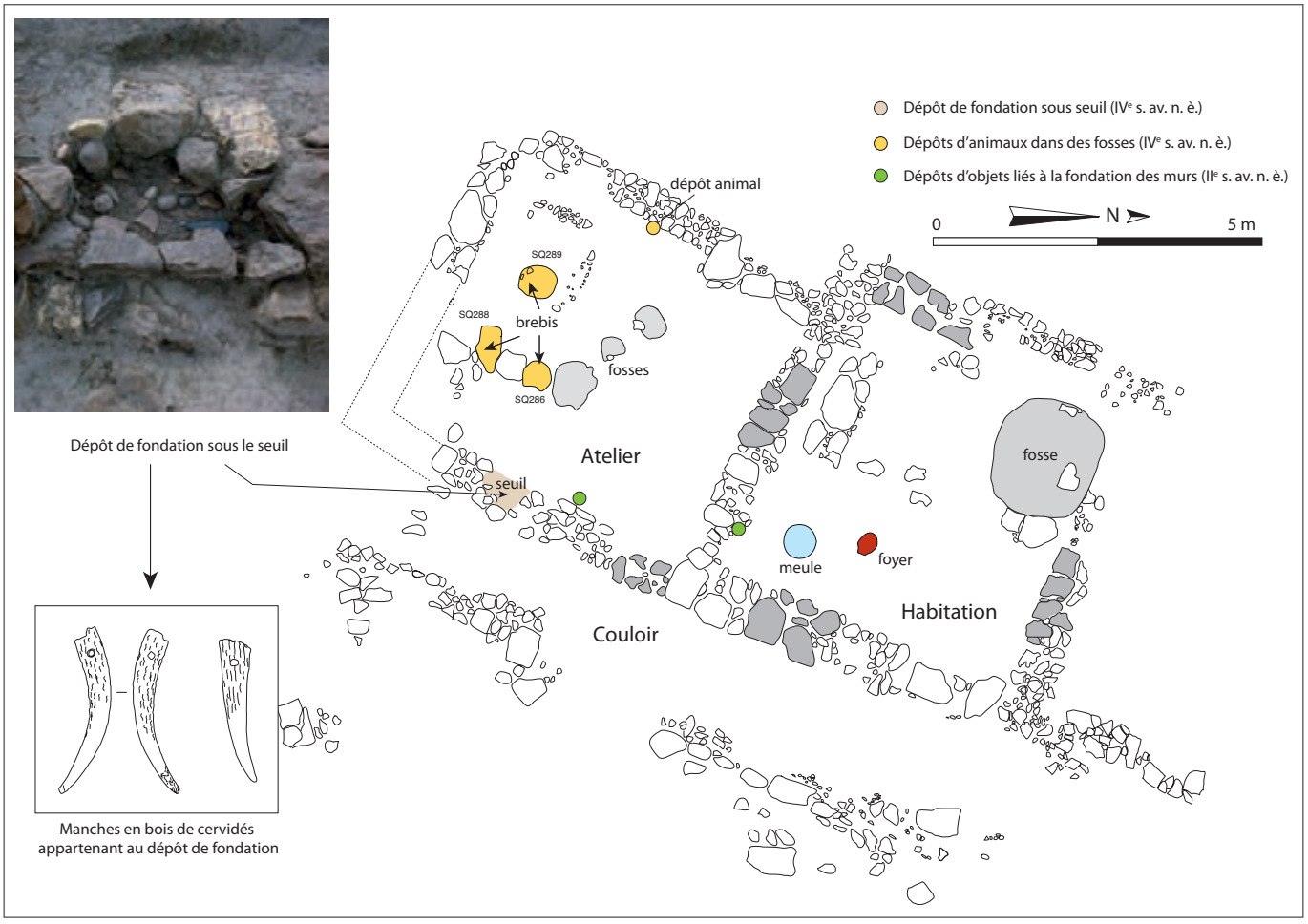
En revanche, il est plus courant de découvrir dans des fosses proches des murs des assemblages d'objets assez insolites, comme des haches polies préhistoriques, des rondelles de céramique percées, des galets, des bijoux en métal ou en verre, des haches ou des herminettes miniatures et même des figurines représentant des animaux. Tout au long du Second âge du Fer, les maisons des différents gisements de Martigues illustrent abondamment ces pratiques, dont quelques-unes se rencontrent également à Montlaurès au Ve, puis au IIe siècle avant notre ère.

Amulettes et talismans n'ont pas été systématiquement déposés près des murs et on les rencontre au sein de fosses creusées au milieu des pièces. Les objets choisis sont fréquemment des outils : une serpette à Montlaurès ainsi qu'à Lattes au Ve siècle, une pioche au Baou-Roux au IIe siècle avant notre ère, des bijoux (fibules, bagues, bracelets sur les sites de Martigues et à La Cloche près de Marseille), un éperon (La Cloche), des disques perlés en bronze (Martigues) et encore des haches en pierre polie néolithiques (Martigues, Montlaurès, La Cloche). On connaît par l'ethnographie les vertus prophylactiques attribuées au fer ainsi qu'aux haches préhistoriques et à certaines « pierres de foudre », aussi la découverte de ces mêmes types d'objets dans des maisons protohistoriques permet de mesurer l'ancienneté de telles croyances populaires.

Sur des sites ibères de Catalogne, des vases en céramique ont été enterrés dans des contextes domestiques. L'exemple le plus ancien provient de Vilars où, dans une des maisons du Premier âge du Fer (VIIe siècle avant notre ère), une jarre contenant un petit vase avait été déposée sous le foyer. Sur le gisement de Pontós, au IIIe siècle avant notre ère, des petits vases ont été enfouis dans une pièce qui témoigne d'autres rituels, notamment illustrés par des dépôts de chiens, ainsi que par la présence d'un autel en marbre dont l'analyse a montré qu'il était en marbre grec du Pentélique (voir la notice).

Les monnaies dont l'usage commercial ne se répand qu'à la fin de l'âge du Fer apparaissent en guise d'offrande dans des maisons de Montlaurès, Lattes, Le Verduron (près de Marseille), La Cloche, surtout au IIe et au Ier siècle avant notre ère. Il est peu probable que les dépôts de nombreuses monnaies, les « trésors », effectués dans le sol de quelques maisons doivent être considérés de la même manière : ceux-ci sont plutôt ce qu'ils paraissent être, des petits magots mis à l'abri de la convoitise d'éventuels voleurs. Des dépôts votifs consistant en objets d'or et d'argent accompagnés de monnaies qui, bien souvent, n'ont jamais été utilisées, sont aussi connus dans le Pays Valencien : à Puig de la Nau, à la fin du Ve-début du IVe siècle avant notre ère, ainsi qu'à Kelin-Los Villares, aux IIIe-IIe siècles avant notre ère. Dans le cas de Puig de la Nau, le dépôt, récupéré dans la couche d'effondrement d'un mur, avait peut-être été caché dans celui-ci.

Tous ces dépôts non alimentaires, quels qu'ils soient, ont probablement une fonction propitiatoire car ce ne sont pas vraiment des offrandes aux esprits tutélaires mais plutôt des talismans susceptibles d'attirer le bonheur et la prospérité sur la maisonnée et/ou d'en



149. Dépôt d'amulettes sous le seuil d'un atelier à Montlaurès (seconde moitié du IVe siècle avant notre ère).

éloigner le malheur. Le dépôt d'une monnaie d'or lors de la construction d'une maison est resté habituel dans l'architecture traditionnelle catalane jusqu'au siècle dernier ; l'intention de ce rite était de protéger la nouvelle construction (Amades 1935). Ce recours à des objets magiques, aux vertus apotropaïques, est d'une certaine manière à rapprocher d'une coutume que signale Pline au Ier siècle de notre ère, consistant à clouer une tête de loup sur la porte de la ferme pour en éloigner les maléfices (*Hist. Nat.*, 28, 157).

Les libations et les onctions

D'autres pratiques comme les aspersions ou les onctions avec divers liquides – les libations – de même que les dépôts de nourriture périssable n'ont généralement laissé aucune trace archéologiquement repérable, sauf dans le cas de quelques exceptions remarquables.

Toutefois, on a tendance à interpréter certains objets ainsi que des aménagements en forme de réceptacles comme des endroits voués à des libations car ils permettaient de faire communiquer l'intérieur d'un bâtiment avec la terre sous-jacente. Du fait de leur caractère « ouvert » et de leur situation en permanence accessible dans les maisons, ils pouvaient servir à des actions répétitives.

Ces réceptacles sont parfois des petits coffres, appelés cistes, bâtis à l'aide de dalles de pierre posées de chant dans l'angle d'une pièce, que l'on retrouve vides (Montlaurès, au début du Ve siècle avant notre ère). Ils peuvent aussi être opportunément fabriqués en récupérant des cols ou des fonds d'amphore, des cruches ou des urnes : plantés verticalement contre un

mur, dans une encoignure ou au centre d'une salle, comme ceux qui ont été mis au jour dans des habitations de l'Île et de Saint-Pierre-les-Martigues et du Marduel, ils recevaient probablement des liquides et c'est leur situation curieuse qui permet d'évoquer une pratique rituelle plutôt qu'un usage profane (fig. 150).

On attribue des fonctions semblables à des vases dont le fond est généralement percé – urnes, cruches, olpés – qui sont enterrés sous des sols en différents endroits de la maison mais plus habituellement près des seuils ou dans les angles (fig. 151). De nombreux exemples lattois illustrent cette pratique au cours des III^e^ et II^e^ siècles avant notre ère mais, parmi ces vases, se détache en particulier une urne remarquablement décorée de peintures polychromes, datant de la fin du II^e^ siècle avant notre ère, qui a été retrouvée remplie de sable et contenant une coupelle, dans l'angle d'une maison de Saint-Pierre-les-Martigues (voir la notice). Signalons encore, pour le milieu du VI^e^ siècle avant notre ère, le cas exceptionnel d'une fosse mise au jour dans l'habitat de La Monédière, contenant 21 vases entiers mais cassés, ainsi qu'un curieux assemblage dans une maison d'Agde datée de la fin du IV^e^-début du III^e^ siècle, constitué d'un tuyau en céramique disposé verticalement, de deux lampes à huile et un vase miniature (cités par Ropiot, Mazière 2007).

Dans la région du bas Èbre, sur plusieurs sites du Premier âge du Fer, des indices de pratiques rituelles résident dans la présence d'éléments associés au banquet. Cependant, ces éléments qui ont été repérés à l'intérieur des bâtiments n'avaient pas fait l'objet d'un dépôt intentionnel dans des fosses. Peut-être faudrait-il interpréter dans ce sens la découverte effectuée à la Moleta del Remei dans une pièce du Premier âge du Fer, déjà mentionnée, où une ciste contenait des restes de faune ainsi que de la céramique non tournée et un fond d'amphore phénicienne recoupé.

Plus au sud, quelques gisements du Pays Valencien témoignent de rites impliquant des vases à libations qui, dans les maisons de dimensions majeures, se concentrent dans une pièce spécifique vouée au culte familial. C'est le cas, par exemple, de Castellet de Bernabé, au III^e^ siècle avant notre ère.

C'est à un autre type de rite que renvoient de grandes fosses contenant plusieurs amphores entières soigneusement couchées, quelquefois en compagnie d'autres objets, et recouvertes de terre. Les exemples assez peu fréquents sont plutôt tardifs, mais on relève, par exemple, trois cas à Lattes entre le V^e^ et le II^e^ siècle avant notre ère et une de ces fosses à Montlaurès au I^er^ siècle avant notre ère, dans laquelle une monnaie locale des Neroncen accompagnait cinq amphores romaines de type Dressel 1. À Mas Castellar de Pontós, un

De gauche à droite

150. Cols d'amphores italiques servant de réceptacles ou conduits de libation dans une maison de Martigues (II^e^ siècle avant notre ère).

151. Urne non tournée à fond percé disposée à Lattes l'envers dans une fosse de maison (fin du I^er^ siècle avant notre ère).

Phiale en argent à tête de loup du Castellet de Banyoles

Tivissa, Catalogne

Benjamin Girard

L'habitat fortifié de hauteur ibérique du Castellet de Banyoles à Tivissa (Catalogne), sur le cours inférieur de l'Èbre, fut occupé principalement au III^e siècle avant notre ère (Asensio *et alii* 2002). L'invention du site tient à la découverte en 1912 d'un lot de monnaies et d'une quinzaine de bijoux en argent et or (ensemble I), déposés dans un vase en céramique, dans une couche avec des os incinérés, tandis que la coupe provient d'un deuxième trésor trouvé en 1927 au même emplacement (ensemble II) (Raddatz 1969). On ne sait s'ils proviennent de sépultures ou s'il s'agit de dépôts rituels, voire d'un seul et unique dépôt dans un « temple » ou une maison. L'ensemble II comptait dix-sept objets en argent : un bracelet à jonc torsadé, un brassard spiralé aux extrémités à tête de serpent, dix gobelets carénés, un *kylix* (coupe à pied ouverte à deux anses) et quatre coupes, dont deux à *omphalos* (= ombilic) lisse entouré d'un décor concentrique, et deux à *omphalos* en forme de tête de loup. Ces objets attestent l'existence d'un atelier spécialisé dans la basse vallée de l'Èbre.

Vue générale des objets du dépôt II de Tivissa.

La coupe, conservée au Musée Archéologique de Barcelone, est évasée et peu profonde, d'une hauteur de 30 mm et d'un diamètre de 156 mm. Datée de la fin du III^e siècle avant notre ère, c'est une pièce emblématique de la vaisselle métallique précieuse de l'Ibérique récent. Son *omphalos*, réalisé par emboutissage et repoussé, est une tête de loup en haut-relief du côté interne. Elle est entourée d'un cercle orné de chevrons continus, puis incluse dans un décor concentrique formé de deux lignes en relief striées encadrant une frise continue de glands schématiquement représentés. Certains détails comme les glands, les babines et les pourtours des oreilles sont dorés. La gueule de l'animal est entrouverte, les babines, figurées par un bourrelet rehaussé de stries en diagonale, sont suffisamment retroussées pour laisser apparaître les deux rangées de sa denture. Les dents sont serrées et pointues, dessinées par une ligne en zigzag. La truffe est figurée avec les narines en creux, au-dessus d'un museau plissé. Les oreilles sont dressées. L'ensemble évoque un animal en position menaçante, prêt à mordre.

Il s'agit d'une phiale, soit, dans le monde grec, une coupe servant aux libations (offrande à un dieu, sous forme de quelques gouttes de boisson renversées sur le sol ou sur un autel), fréquemment retrouvée dans les tombes et dans les sanctuaires. Le loup est une image assez rare dans le bestiaire sauvage de l'art ibérique (Almagro-Gorbea 1999). Le motif, emprunté à l'iconographie méditerranéenne orientale mais assimilé et recréé par les artistes ibères, est figuré surtout à partir des IV^e-III^e siècles avant notre ère, dans la sculpture en ronde-bosse, sur la céramique peinte et sur des objets métalliques, ornements de char, fibules ou vaisselle. Plusieurs phiales à tête de loup sont attestées dans des contextes divers : exemplaire d'une sépulture du tumulus 3 de la Lande Mesplède à Vieille-Aubagnan (Landes), de la fin du III^e siècle avant notre ère, provenant probablement de la vallée de l'Èbre (Roux, Coffyn 1987) ; exemplaire du I^er siècle avant notre ère dans le sanctuaire du Castellar de Santisteban del Puerto (Andalousie), montrant un loup tenant dans sa gueule une tête humaine (Griñó, Olmos 1982). Un parallèle intéressant peut également être établi avec la tête de loup arborée sur le *cardiophylax* (disque pectoral de protection) d'un torse de guerrier en pierre du IV^e siècle avant notre ère de La Alcudia à Elche (Pays Valencien).

Phiale à tête de loup
du dépôt II de Tivissa.

Dans son contexte iconographique et mythologique ibérique, le loup a des significations symboliques plurielles. En tant qu'animal sauvage, féroce et terrifiant, il joue un rôle double de médiateur et de protecteur entre le monde vivant/humain et le monde infernal/divin. La phiale du Castellet de Banyoles était vraisemblablement un objet d'usage rituel, voué au dialogue des hommes avec l'au-delà et les divinités. À ce titre, l'image et l'objet recouvraient également une dimension sociale et idéologique, en participant à la légitimation religieuse du pouvoir des élites de la société ibérique de l'époque.

Orientations bibliographiques

Almagro-Gorbea 1999 : M. Almagro-Gorbea, *El Rey Lobo de La Alcudia de Elche*. Alicante, Universidad de Alicante, 1999.

Asensio *et alii* 2002 : D. Asensio i Vilaró, M. Miró i Alaix, J. Sanmartí i Grego, El nucli ibèric del Castellet de Banyoles (Tivissa, Ribera d'Ebre) : un estat de la qüestió, dans *Ibers a l'Ebre. Recerca i interpretació*. I Jornades d'Arqueologia, Tivissa, 23-24 novembre 2001. Flix, Centre d'Estudis de la Ribera d'Ebre, 2002, p. 185-203 (*Ilercavònia*, 3).

Griñó, Olmos 1982 : B. de Griñó, R. Olmos, *La Pátera de Santisteban del Puerto (Jaén)*, dans *Estudios de Iconografía I.* Madrid, Museo Arqueológico Nacional, 1982 (*Catálogos y Monografías*, 6).

Les Ibères 1997 : *Les Ibères*, Catalogue d'exposition, Grand Palais, Paris, 1997 (commissaires C. Aranegui, J.-P. Mohen, P. Rouillard, C. Eluère). Barcelone, A.F.A.A. / Seuil, 1997.

Raddatz 1969 : K. Raddatz, *Die Schatzfunde der Iberischen Halbinsel vom Ende des dritten bis zum Mitte des ersten Jahrhunderts vor Chr.*, Berlin, 1969 (*Madrider Forschungen*, 5).

Roux, Coffyn 1987 : D. Roux, A. Coffyn, Le tumulus n° 3 de la Lande Mesplède à Vieille dans les Landes, dans *Le Sud-Ouest et la péninsule ibérique*. Actes du XXXVIII[e] Congrès de la Fédération Historique du Sud-Ouest, Pau, 5-6 octobre 1985. Pessac, Fédération Historique du Sud-Ouest, 1987, p. 35-42.

De gauche à droite

Phiale à tête de loup
de Vieille-Aubagnan.

Phiale à tête
de loup du Castellar
de Santisteban.

Torse de guerrier
de La Alcudia.

silo avait été comblé durant le III^e siècle avant notre ère avec des amphores gréco-italiques et ibériques, des céramiques de productions diverses, des objets en bronze, des outils agricoles, des ustensiles, ainsi qu'une statuette de terre cuite en forme de tête féminine, le tout déposé sur un foyer installé dans la fosse (fig. 152). Le bon état de conservation du matériel ainsi que l'absence de déchets domestiques dans la fosse font penser à un dépôt votif. Cette fosse fait partie d'un ensemble de silos situé à proximité de l'habitat rural de Mas Castellar et, même si elle ne se trouve pas en contexte domestique, elle témoigne de pratiques rituelles accomplies par les occupants du quartier voisin. À petite échelle, ces enfouissements rituels sont peut-être l'équivalent domestique de la pratique des banquets collectifs illustrés par le rejet de centaines d'amphores et de restes de viande consommée dans les fossés de grands sanctuaires de l'âge du Fer (tels ceux d'Aix-en-Provence, Gournay, Corent...).

Les actions immatérielles

Enfin, nous échappent totalement certains rites de protection et de purification, pratiqués à l'entrée dans une nouvelle maison qui consistent, par exemple, à faire le tour de celle-ci en prononçant des prières (Mongolie) et à peindre les murs avec certaines couleurs (le bleu, en Jordanie qui éloigne le mauvais œil) ou des motifs magiques (Maroc). Leur existence est en tout cas assurée chez les Romains puisque, d'après Pline l'Ancien, les jeunes mariés qui pénétraient dans la demeure conjugale devaient toucher les montants de la porte avec de la graisse de porc, ce rite d'onction étant présidé par la déesse Unxia (*Hist. Nat.*, 28 135), tandis qu'en d'autres circonstances on arrosait la porte d'une nouvelle maison avec le sang d'un chien (*Hist. Nat.*, 30, 82).

Le feu et le foyer

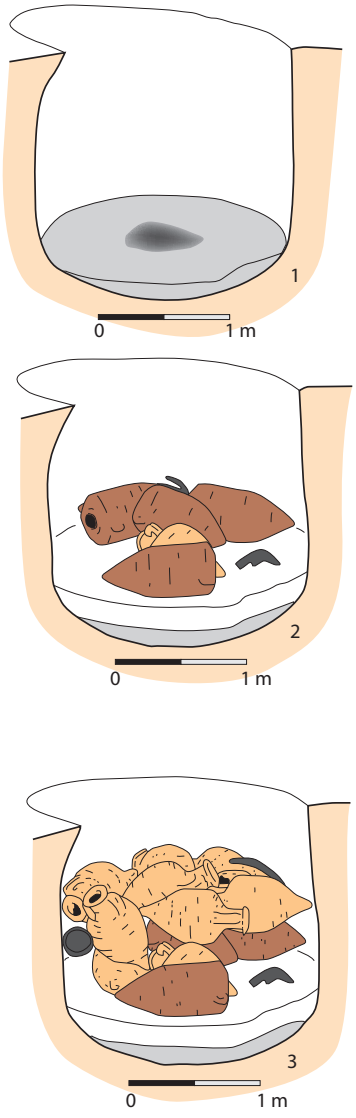
Il est inutile de souligner l'importance du feu et du foyer dans les sociétés humaines : source de chaleur et de lumière, cuisson de la nourriture quotidienne, mais aussi cuisson rituelle des animaux sacrifiés, c'est un élément indispensable à de multiples activités.

L'anthropologie nous enseigne qu'en tant qu'emplacement sacré et lieu de séjour de certains génies, le feu ne doit jamais être souillé, y compris par les déchets domestiques. Chez les Mongols, le don du feu par un homme à son fils et à sa nouvelle belle-fille fait partie des rituels de fondation de la maison et la position centrale du foyer dans la yourte sépare les différents espaces (Bianquis-Gasser dans Erny 1999).

Dans la religion romaine, l'autel domestique consacré aux dieux Lares, ou plutôt au Lare unique attaché à chaque famille, était à l'origine le foyer central de la maison et le laraire l'*atrium*. Notons que la langue catalane a conservé cette assimilation puisque le mot *llar* qui désigne précisément le foyer est en même temps un synonyme de maison. Aux Lares, on offrait quotidiennement des fruits, des fleurs, du miel ou des gâteaux, de l'encens et des libations de vins ; à l'occasion d'évènements exceptionnels, ils recevaient ces mêmes dons, ainsi que des guirlandes et, plus rarement, des sacrifices, comme celui de béliers après un décès. Des coutumes similaires s'observent de nos jours dans la plupart des cultes domestiques « aux ancêtres » des pays asiatiques.

On constate aisément que le foyer – ou le feu – est le symbole de la famille et de la maison dans de nombreuses langues et civilisations, puisque c'est souvent un de ces mots qui sert à désigner la résidence des humains, par opposition à celle des animaux, et à en comptabiliser le nombre dans un lieu donné.

Toutes les habitations gauloises et ibériques possèdent au moins un foyer et même plusieurs dans les cas de salles multiples et de cours en plein air. Ils remplissent tous des fonctions techniques évidentes et il est habituellement impossible de reconnaître les signes d'une utilisation moins prosaïque. Toutefois, quelques indices tendent à identifier au moins certains foyers comme des équipements à part, ou encore comme des aménagements possédant une dimension symbolique *en sus* de leur dimension fonctionnelle, et qui ont pu jouer



152. Interprétation du processus de comblement du silo de Pontós, avec les différentes phases successives du dépôt.
1. Foyer rituel avec la figurine et des objets personnels.
2. Dépôt inférieur aves les amphores ibériques et quelques outils.
3. Dépôt complet.

un rôle dans des rites familiaux ou sociaux, de commensalité ou de culte des ancêtres comme dans le monde romain, par exemple.

Pour une part, il s'agit de foyers dont la sole a été particulièrement soignée et qui ne comportent pas les traces habituelles d'usure des foyers utilitaires. Ils se trouvent en position centrale dans une pièce de la maison que son cadre soigné voue apparemment au « séjour » et vont couramment de pair avec une banquette qui s'adosse au mur du fond, ou plusieurs longeant les murs (Montlaurès, Lattes, Gailhan, La Ramasse (Clermont-l'Hérault, Hérault)...). En Languedoc, entre la fin du V^e^ et le milieu du III^e^ siècle avant notre ère, beaucoup de ces foyers ont reçu des décors géométriques réalisés en incisant la sole d'argile fraîche (fig. 153.2). Très courants dans l'habitat urbain de Lattes où leur grand nombre permet de juger de la variété des motifs, ils figurent aussi sur les gisements plus anciens du début de l'âge du Fer (*Sextantio*) (fig. 153.1) ainsi que des sites de hauteur comme La Roque de Fabrègues, Le Marduel et Roque de Viou. Rares en Provence où ils apparaissent tardivement – au II^e^ ou au I^er^ siècle avant notre ère (Olbia, Entremont, Les Baux) –, les foyers décorés sont inconnus dans l'aire catalane. Cependant, on les retrouve en Pays Valencien quoique sous des formes plus simples que les modèles languedociens. Des foyers décorés ont été signalés à Castellet de Bernabé au III^e^ siècle avant

153.1. Détail du décor du foyer décoré de *Sextantio* (VI^e^ siècle avant notre ère).

153.2. Foyer décoré de *Lattara* (fin du IV^e^ siècle avant notre ère).

notre ère et à El Oral au Ve. Dans une maison de ce gisement, un foyer présente un décor constitué par des empreintes de tapis et des cercles concentriques.

Les autres indices qui suggèrent la pratique de rituels associés au feu sont la présence de vases ou de fonds de récipients percés, dont on a déjà dit qu'ils évoquaient les libations (plusieurs exemplaires à La Liquière dans le Gard, un à Roque de Viou), ainsi que celle de chenets en terre cuite. Ces objets, qui ne se rencontrent pas toujours à côté d'un foyer, sont très présents dans les habitats protohistoriques depuis le début de l'âge du Fer jusqu'à la fin du IIe siècle avant notre ère. Toujours d'allure zoomorphe, ils représentent plus ou moins schématiquement des béliers, reconnaissables à leurs cornes recourbées, et des chevaux dotés d'une crinière (fig. 154). Leur encolure et leur « corps », formé simplement par une barre droite, sont ornés de motifs géométriques incisés ou estampés. C'est à la fois en raison de leur aspect décoratif, de leur relative fragilité pour un usage quotidien et de leur association étroite avec le feu qu'il semble difficile d'accorder à de tels objets une fonction simplement/strictement utilitaire, d'autant que des pierres ou des adobes pouvaient former des chenets plus appropriés.

Sur les gisements ibériques, en plus des chenets zoomorphes en terre cuite, on doit mentionner un exemplaire en fer à Puig Castellar, daté du IVe-IIIe siècle avant notre ère, dont la tête représente un bœuf.

Enfin, il est possible de voir dans ces petites figurines de chevaux et de béliers des substituts d'animaux sacrifiés (encore que le cheval ne soit pas sacrifié souvent par les Gaulois ou les Ibères) ou, plus simplement, des talismans susceptibles soit de capter des forces occultes, soit d'attirer des forces bénéfiques ; en l'absence de textes et d'iconographie plus riches, il est impossible de trancher entre ces deux possibilités.

154. Chenet en terre cuite de *Lattara* (fin du IVe siècle avant notre ère).

Les objets spécifiques

Quelques objets peuvent sans conteste être rangés dans la catégorie des instruments de culte ou destinés à des rites. Ce sont par exemple des blocs de pierre taillés en forme de croissants apparemment dépourvus d'utilité fonctionnelle (fig. 155). Ces monolithes sont caractéristiques de trois habitats proches de l'étang de Berre : l'Île de Martigues, Saint-Pierre et Saint-Blaise, où ils ont été retrouvés soit à l'intérieur de maisons, soit devant leurs portes. Au nombre de sept seulement, leur datation, qui s'échelonne entre le IV^{e} siècle et le début de notre ère, prouve la pérennité de leur usage et de leur signification dans les mentalités de ces Gaulois.

Ces pierres dont la forme générale est grossièrement parallélépipédique possèdent une face incurvée, avec les deux extrémités qui pointent à la manière d'une paire de cornes ou d'un croissant. Quoique très schématique, métaphorique peut-on dire, la forme évoque indéniablement des représentations symboliques généralement plus explicites de bovidés et/ou de croissants de lune dont les civilisations méditerranéennes et orientales ont fait un large usage depuis la Préhistoire. Le rôle joué par ces sculptures dans les habitations gauloises de Provence n'est pas élucidé, mais le fait qu'elles aient été exposées renvoie à des pratiques de vénération.

Le caractère unique de leur présence au sein de la documentation protohistorique rend ces témoins encore plus étranges puisque, en effet, les habitats du Languedoc et de la Catalogne ne recèlent rien de comparable dans ce registre.

D'autres objets de culte sont connus essentiellement sur des sites ibères : il s'agit de têtes votives et de brûle-parfums en forme de tête féminine, toujours en terre cuite, très fréquents sur certains sites du Pays Valencien et beaucoup moins en Catalogne, avec seulement deux exemplaires en France à Ensérune. Dans l'aire édetane (actuelle région de Valence), par exemple à Puntal dels Llops ou au Castellet de Bernabé, ces objets sont concentrés dans une pièce spécifique de la maison ou de l'habitat, parfois associés à d'autres objets à caractère rituel (des vases décorés, des cruches à libations,...). Plus que des divinités féminines protectrices des maisons, on peut y voir les images des ancêtres, auxquels les habitants rendaient un culte dans des chapelles domestiques (fig. 156).

De très rares objets grecs dont l'usage cultuel est avéré dans leur culture d'origine ont été trouvés dans des contextes domestiques gaulois et ibères, mais leur présence est trop

155. Grands croissants de pierre placés dans la rue 2 du premier village gaulois de l'Île de Martigues (début IV^{e} siècle avant notre ère).

156. Têtes votives et brûle-parfums en forme de tête féminine en terre cuite, provenant de Puntal dels Llops (Valence).

exceptionnelle, incongrue même, pour que l'on puisse se risquer à leur prêter dans les cadres indigènes les mêmes fonctions que dans les maisons de Marseille ou d'Ampurias. On a déjà mentionné les fragments d'un autel ou une colonne en marbre grec à Pontós, Pech Maho a également livré un petit autel creux en calcaire, décoré de volutes de style ionique (fig. 157). Par ailleurs, une petite statuette en terre cuite figurant une tête de femme voilée, datée du début du V^e^ siècle avant notre ère, a été découverte à Lattes, ainsi qu'un vase votif miniature en pâte claire massaliète qui connaît de nombreux équivalents à Marseille, Olbia et Agde. On notera que dans les villages proches de Marseille, aucun objet de cet ordre n'a été retrouvé dans les habitations.

157. Autel creux en calcaire de Pech Maho (Sigean).

Les corps ou parties de corps humains

La coutume protohistorique d'ensevelir des nourrissons dans le sol des habitations se pratiquait depuis l'âge du Bronze dans l'ensemble de la zone prise en compte et elle a perduré ensuite pendant la période romaine. Comme dans le cas des dépôts de faune, la pratique des inhumations d'enfants est commune à toute l'aire géographique ici considérée.

On admet généralement que la présence dans les maisons ou les cours de ces bébés morts autour du terme résulte de circonstances naturelles et du fait que leur immaturité leur interdit de rejoindre les nécropoles, puisque cette classe d'âge y est rarement représentée (Dedet 2008). Il ne s'agit probablement pas de « sacrifices », encore que l'hypothèse ne soit pas totalement à éliminer, mais rien n'interdit de penser qu'à l'instar des petits animaux enfouis dans les sols, les jeunes humains aient pu aussi constituer des offrandes agréables aux génies des lieux. Dans les sites ibériques, l'inhumation de nouveau-nés ou de fœtus à terme sous les sols des maisons est parfois associée aux dépôts d'animaux, par exemple à Turó de Ca n'Oliver.

Le fait que certains enfouissements de faune contiennent des restes humains a conduit des chercheurs à envisager un rapport entre les deux pratiques – dépôt de nouveaux-nés et dépôt d'animaux – et à proposer l'hypothèse selon laquelle l'animal constituerait un substitut au sacrifice d'enfant.

Dans le registre de ces pratiques concernant l'inhumation d'enfants, des cas particuliers sont à signaler dans l'aire nord du Pays Valencien (actuelle zone de Castelló) : il pourrait s'agir de nécropoles infantiles. En effet, au VI^e^-V^e^ siècle avant notre ère, sur les sites de La Escudilla et Los Cabañiles, des bâtiments spécifiques à destination non domestique contenaient des enterrements d'enfants abondants (28 dans le cas de La Escudilla ; 6 à Los Cabañiles), effectués dans des urnes enfouies sous les sols et parfois accompagnées d'ossements d'animaux. La présence de l'urne pour contenir le dépôt est attestée sur d'autres sites du Pays Valencien, à la différence de la Catalogne, où les enfants inhumés en contexte d'habitat sont normalement déposés dans une fosse. Exceptionnellement, à Castellet de Bernabé, un enfant est enterré au IV^e^ siècle avant notre ère accompagné de quelques objets métalliques (des anneaux, un piochon miniature, une petite cloche).

Quelques cas exceptionnels de dépôts d'enfants, appartenant à l'agglomération de Lattes, méritent également une attention particulière. L'un d'eux correspond à l'inhumation d'un nourrisson dans un mur de refend en briques crues, au cours de sa construction pendant la première moitié du IV^e^ siècle avant notre ère (fig. 158). Pour pouvoir inclure le petit corps dans la maçonnerie, il a fallu creuser une fosse dans une assise de briques avant de la recouvrir avec la suivante. Que penser d'une telle action ? Dans tous les cas, quelle qu'ait été la cause du décès de l'enfant, on observe là un comportement peu ordinaire, et tout ce que l'on peut en dire est que l'enfouissement au cœur de la construction a pu apparaître bénéfique pour la maison. Cet acte n'est pas isolé puisque la partie symétrique du mur de refend, de l'autre côté de l'ouverture, a livré aussi un fémur de nouveau-né humain et que, par ailleurs, une des pièces de cette maison comporte une troisième sépulture de nourrisson, cette fois creusée dans le sol, ainsi que le dépôt d'un crâne de bovidé dans une fosse jouxtant une banquette. Il est probable que de telles découvertes pourraient se reproduire si la fouille des murs était plus systématique qu'elle ne l'est.

Dans une autre maison de Lattes, à la transition des III^e^ et II^e^ siècles avant notre ère, le crâne d'un petit enfant d'environ un an et demi et une mâchoire de suidé avaient été ensevelis sous un sol, contre un mur et à proximité de la porte de la pièce (voir la notice). Leur présence était signalée sur le pavement en terre battue par un fragment de *dolium*.

158. Enterrement d'un nouveau-né à l'intérieur de l'élévation d'un mur en adobe, dans une maison de *Lattara* (IV^e^ siècle avant notre ère).

À la différence des autres inhumations, le défunt n'est pas un immature, il est accompagné d'une offrande de nourriture et sa présence procède d'un dépôt secondaire puisque la tête a été détachée du corps pour être recueillie dans cette maison. En l'occurrence, la preuve est faite que la mort est bien antérieure à l'inhumation et que la récupération partielle du corps résulte d'un acte symbolique.

L'importance accordée à la tête, dont témoignent tous les rites attachés aux manipulations de têtes coupées, est une réalité indéniable chez les Gaulois du Midi, comme chez les Ibères du Nord et comme dans plusieurs cultures. La dépose et l'enfouissement de ce crâne d'enfant, à Lattes, illustrent une pratique qui a pu être plus développée qu'il n'y paraît et que pourrait indirectement trahir la présence dans l'habitat de restes isolés de squelettes humains. La découverte de portions de calotte crânienne ou de mâchoire, de phalanges ou de fragments d'os, est un fait sinon courant, du moins bien avéré sur plusieurs sites. À La Liquière, au VI^e^ siècle avant notre ère, une mandibule et un os pariétal ont ainsi été mis au jour dans une habitation, tandis qu'une autre mâchoire reposait dans les cendres du foyer dans une autre maison ; à *Ambrussum*, dans des niveaux antérieurs à la période romaine, des os humains ont été trouvés au contact de restes alimentaires ; plusieurs phalanges ont également pu être identifiées au milieu de remblais de démolition dans certaines maisons lattoises. D'autres illustrations se rencontrent, en plein âge du Fer, sur les gisements audois de Carsac, L'Agréable et Bouriège, de même qu'à La Ramasse dans l'Hérault (Ropiot, Mazière 2007).

De même, dans les sites ibériques, des fragments de crânes et d'autres os humains sans connexion anatomique, parfois appartenant à des adultes, ont été récupérés dans des pièces d'habitation, sur le sol ou dans des fosses.

Si les preuves sont absentes pour parler de cannibalisme (rituel, s'entend), il faut au moins envisager que ces éléments de corps humains étaient conservés soit comme reliques, soit comme talismans, le sens donné étant bien sûr très différent selon le cas (Dedet, Schwaller 1990). Enfin, on ne peut pas exclure qu'ils aient servi d'offrandes rituelles, de la même manière que les nourrissons, ou de supports à des séances de nécromancie ou de sorcellerie.

Conclusion

Essayer d'approcher, par le biais de l'archéologie, les pratiques magiques et rituelles conduites dans le cadre domestique par des femmes et des hommes qui vivaient voici plus de deux mille ans et qui n'ont laissé aucun texte susceptible de corroborer les « faits » observés est un exercice délicat. La question a été abordée avec le regard de l'ethnologue, en s'aidant d'études réalisées parmi des populations plus proches de nous dans le temps et en essayant d'aller au-delà du simple recensement des manifestations enregistrées lors des fouilles archéologiques.

De fait, il s'avère qu'il existe bien des points communs entre les pratiques des Gaulois ou des Ibères et celles de nombreux groupes humains à travers le monde, ayant vécu au Moyen Âge – période sur laquelle les témoignages écrits ne font pas défaut – ou même aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Les ethnographes reconnaissent effectivement le caractère universel de certains rites liés à l'habitation, ou du moins se déroulant entre ses murs, et notre contribution à ce dossier permet de faire remonter à la Protohistoire un certain nombre de faits, dont l'ancienneté était reconnue jusqu'à la période romaine seulement.

Ainsi sont particulièrement bien mises en évidence les pratiques touchant à la fondation ou la protection des maisons, représentées par des offrandes, de même que la situation privilégiée de celles-ci dans les angles des pièces, sous les seuils et parfois près du foyer. Ce sont les lieux magiques par excellence de la maison dans les cultures traditionnelles. Le seuil est un endroit ambigu, dangereux, qui assure la transition entre la sphère intérieure, protégée par une foule d'offrandes et de talismans, et les dangers du monde extérieur. Les encoignures, spécialement celles qui sont loin de la porte d'entrée et reçoivent peu de lumière, sont souvent les lieux de vénération des génies domestiques, là où l'on enterre préférentiellement les offrandes.

Le foyer, ou la cheminée, est le véritable symbole de la famille, donc de la maison, et à ce titre considéré comme l'autel familial ; il représente aussi un moyen de communiquer avec les forces cosmiques, chtoniennes ou célestes, de même qu'avec les morts.

Les types d'offrandes – animaux, viandes, autres aliments solides et liquides, objets métalliques ou vases – montrent une grande variété dans toutes les civilisations, y compris dans les traditions européennes récentes ou encore en vigueur. Certes, on est loin de pouvoir déterminer la manière dont opéraient les offrandes et les amulettes retrouvées dans les maisons protohistoriques : suivant les circonstances, elles pouvaient revêtir une charge purement affective, être des dons, des symboles, se prêter à des rituels de magie ou de sorcellerie, etc. Mais, bien des sorciers et des chamanes modernes ont refusé de dévoiler leurs secrets aux ethnologues...

Orientations bibliographiques

Amades 1935 : Joan Amades, *Divinitat de la llar*. La Neotípia. BTP. Sèrie C. Vol. XXXII. Barcelone, 1935.

Belarte 1997 : M.-C. Belarte, *Arquitectura domèstica i estructura social a la Catalunya protohistòrica*, Arqueo Mediterrània, 1, Universitat de Barcelona, Barcelone, 1997.

Belarte 2009 : M.-C. Belarte, H. Bonet, F. Sala, L'espai domèstic i l'organització de la societat ibèrica: els territoris de la franja mediterrània, M.-C. Belarte (ed. cient.) : *L'espai domèstic i l'organització de la societat a la protohistòria de la Mediterrània occidental (Ier mil·lenni). Actes de la IV Reunió Internacional d'Arqueologia de Calafell (Calafell - Tarragona, 6 al 9 de març de 2007)*. Arqueomediterrània, 11, Barcelone, 2009, p. 93-123.

Belarte, Sanmartí 1997 : M.-C. Belarte, J. Sanmartí, Espais de culte i pràctiques rituals a la Catalunya protohistòrica, *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló*, 18, 1997, p. 7-32.

Bonet, Mata 1997 : H. Bonet, C. Mata, Lugares de culto edetanos. Propuesta de definición, *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló*, 18, 1997, p. 115-146.

Bonet, Mata, Guérin 1990 : H. Bonet, C. Mata, P. Guérin, Cabezas votivas y lugares de culto edetanos. *Verdolay,* 2, Murcia, 1990, p. 185-199.

Chausserie-Laprée 2005 : J. Chausserie-Laprée, *Martigues, terre gauloise. Entre Celtique et Méditerranée*. Éditions Errance / Ville de Martigues, Paris, 2005.

Dedet 2008 : B. Dedet, *Les enfants dans la société protohistorique. L'exemple du Sud de la France*. École Française de Rome.

Erny 1999 : R. Erny (dir.), *Culture et habitats. Douze contributions à une ethnologie de la maison*. L'Harmattan, collection Cultures et cosmologies. Paris, 1999.

Feugère 2007 : M. Feugère, Cultes domestiques en Languedoc préromain : magie ou religion ?, *Ephesia Grammata*, 1, 2007, p. 1-10 (édition en ligne).

Lecouteux 2000 : C. Lecouteux, *La maison et ses génies. Croyances d'hier et d'aujourd'hui*. Éditions Imago. Paris, 2000.

Py 2009 : M. Py, *Lattara, Lattes, Hérault. Comptoir gaulois méditerranéen, entre Étrusques, Grecs et Romains*. Éditions Errance. Paris, 2009.

Ropiot, Mazière 2007 : V. Ropiot, F. Mazière, Témoins d'activités cultuelles en Languedoc occidental, en Roussillon et en Ampourdan protohistoriques (IX^{e}-début II^{e} s. av. J.-C.). dans P. Barral, A. Daubigney, C. Dunning, G. Kaenel, M.-J. Roulière-Lambert dir., *L'âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges. Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'Âge du Fer. Actes du XXIX^{e} colloque de l'AFEAF,* vol. 2, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2007, 731-750 (Annales Littéraires ; Série « Environnement, sociétés, archéologie »).

Martigues et sa région

Bouches-du-Rhône

Jean Chausserie-Laprée

Au sein de la basse Provence occidentale, la région de Martigues est le siège de plusieurs sites protohistoriques importants dont l'exploration a livré une documentation abondante concernant les pratiques cultuelles des Gaulois du Midi, qu'elles soient collectives ou intégrées à la sphère domestique. Selon les domaines, tantôt celle-ci s'accorde parfaitement aux modèles mis en évidence à l'échelle méridionale et sert même de référence, tantôt elle se révèle tout à fait originale et spécifique de cette aire géographique restreinte.

En l'absence de tout site funéraire propre et de gisement isolé à caractère spécifique (sanctuaire, grotte, aven, etc.) qui aurait pu livrer des indications complémentaires sur la religion des Gaulois, toute l'information disponible à ce sujet provient des habitats groupés et fortifiés qui concentrent durant l'âge du Fer l'essentiel des communautés protohistoriques.

La région concernée par cette présentation, qui couvre les bordures ouest et sud de l'étang de Berre, de part et d'autre du chenal de Caronte, regroupe pas moins de sept sites ayant fait l'objet de fouilles importantes ou d'explorations un peu étendues (fig. 159). D'autre habitats protohistoriques sont attestés dans cette région, mais n'ont donné lieu qu'à des repérages ponctuels ou qu'à des interventions limitées. On peut citer l'*oppidum* des Fourques à Châteauneuf-les-Martigues, le piton de l'Escourillon à Martigues, l'*oppidum* de Cas-tillon à Port-de-Bouc. Aucun d'eux n'a livré d'éléments significatifs sur la question abordée ici. Du nord au sud on distingue :

– le cap Tamaris, siège d'une agglomération de la période archaïque, occupée principalement durant la première moitié du VI^{e} siècle avant notre ère (Duval 2000) ;

– la pointe de l'Arquet, près du cap Couronne, fréquentée dès le début du VI^{e}, puis investie par un petit habitat gaulois du milieu du V^{e} à la fin du IV^{e} siècle avant notre ère (Lagrand 1959) ;

– l'*oppidum* de Saint-Pierre-les-Martigues, occupé sans interruption du milieu du VI^{e} siècle avant notre ère au début de notre ère (Lagrand 1979 ; Chausserie-Laprée 2005) ;

– le Mourre du Bœuf et l'occupation associée de son piémont sud, au site dit du Vallon du Fou, exploré par Sandrine Duval dans le cadre d'une opération d'archéologie préventive où l'on a mis principalement en évidence une occupation de la première moitié du VI^{e} siècle avant notre ère (Chausserie-Laprée 2005) ;

– l'Île de Martigues, où se succèdent et se superposent deux agglomérations protohistoriques différentes, la première occupée entre la seconde moitié du V^{e} et la fin du III^{e} siècle avant notre ère, la seconde couvrant le seul II^{e} siècle avant notre ère (Chausserie-Laprée 2005) ;

– l'agglomération préromaine de Saint-Blaise, à Saint-Mitre-les-Remparts, dans la zone des étangs au nord du chenal, occupée du début du VI^{e} à la fin du II^{e} siècle avant notre ère (Boulouмié 1984) ;

– l'*oppidum* du Castellan, dominant l'étang de l'Olivier à Istres, dont l'occupation est attestée du VI^{e} au I^{er} siècle avant notre ère (Marty 2002).

Si tous ont livré des vestiges et indices relatifs à la vie spirituelle de leurs habitants, dans le cadre qui nous occupe ici, à savoir la ritualisation de l'espace domestique, la nature et l'importance de la documentation diffèrent beaucoup selon les sites.

Des objets porteurs d'une charge spirituelle

Il y a d'abord la présence au sein de l'habitation de petits objets mobiliers isolés dont le dépôt ou la mise en scène répondent à des fins prophylactiques. Porte-bonheur ou gris-gris sont ainsi la destination que l'on peut donner aux quelques objets insolites présents dans les maisons hors de tout contexte utilitaire, tels les fossiles et minéraux ou les haches de pierre polie du Néolithique. Ils montrent que les villageois sont liés à un terroir à la fois naturel et très anciennement occupé, dont ils exploitent d'abord les ressources

159. Carte de la région de Martigues et localisation des sites protohistoriques des rives sud et ouest de l'étang de Berre.

agricoles, pastorales et forestières et accessoirement toutes les autres curiosités.

À côté d'objets à la fonction ubiquiste, mais sans doute à caractère religieux, comme les disques perlés en bronze, les rondelles taillées dans des tessons de céramique ou les statuettes d'animaux, d'autres éléments miniatures, le plus souvent métalliques, relèvent également de cette sphère magico-religieuse. Ainsi, au Vallon du Fou, site de la première moitié du VI^e^ siècle avant notre ère se développant au pied du petit *oppidum* du Mourre du Bœuf, ont été découverts les vestiges d'un dépôt volontaire, associant une herminette factice en bronze et une petite urne en céramique non tournée retrouvée debout au sein d'un espace domestique en matériaux périssables, associant délimitation de pierres et alignements de poteaux porteurs. De telles haches et herminettes miniatures et/ou factices en bronze sont aussi signalées, isolées ou groupées avec d'autres objets métalliques, sur les habitats archaïques de Saint-Blaise, Tamaris et Saint-Pierre.

La connaissance du contexte précis de telles trouvailles au sein de l'habitation est rarement établie. On peut tout de même signaler, au pied du seuil d'une maison du premier village gaulois du quartier de l'Île, la découverte d'un murex transpercé par un clou en fer. Il n'est pas abusif ici de restituer l'enclouage de ce coquillage dans la porte de l'habitation et de l'interpréter comme une amulette, un talisman protecteur de la maison concernée.

Dans d'autres cas, la charge spirituelle des objets n'est pas intrinsèque, mais s'affirme par la mise en scène particulière dont ils témoignent au sein de l'espace domestique quotidien. C'est le cas en particulier de plusieurs dépôts volontaires de poteries que l'on trouve sur l'*oppidum* de Saint-Pierre aux II^e^ et I^er^ siècles avant notre ère. Ainsi, dans l'angle d'une pièce, l'amoncellement de coupes, coupelles et cruches entières de diverses origines, certaines portant une même marque faite après cuisson, ne paraît pas répondre à une fonction strictement utilitaire, mais pourrait revêtir un caractère votif (fig. 160). De même le regroupement, dans la partie barrée d'une rue piétonne, d'un grand nombre de céramiques entières portant l'inscription en grec du nom gaulois « Ritumos » est aujourd'hui interprétée comme la marque du dépôt volontaire d'offrandes, accompagné peut-être de leur bris, à un dieu ou héros tutélaire local, dans un secteur consacré de l'habitat.

Sur le même *oppidum* de Saint-Pierre, des objets entiers placés en surface ou inclus dans le sol même des habitations, et parfois accompagnés de marques significatives et de matériels choisis, sont le témoignage d'intentions qui traduisent le caractère magique ou religieux des dépôts ou des lieux concernés. Il est ainsi un espace de la partie haute du village, où, parmi quelques autres vases, pots ou cruches à bec ponté en céramique non tournée, retrouvés eux aussi en position debout, on note la présence d'un dépôt et d'un objet aux caractéristiques remarquables. Retrouvée intacte, une grande urne en céramique non tournée se singularise en effet sur plusieurs plans. Par la nature de la poterie elle-même : c'est un véritable *unicum* régional de la fin du II^e^ siècle avant notre ère, aussi bien pour la forme très carénée de sa panse que surtout par son décor polychrome de chevrons peints en blanc sur une épaisse bande d'ocre rouge. Le contenu du vase aussi intrigue : il ne renfermait que du sable fin et, placée sur le fond, une coupelle en pâte grossière non tournée. Mais le fait le plus intéressant concerne le traitement subi par le vase avant son ensevelissement.

160. Accumulation à caractère votif de petits vases dans l'angle d'une pièce de l'*oppidum* de Saint-Pierre (fin II^e^-I^er^ siècle avant notre ère).

Le col de cette urne, proprement transpercé par une large entaille oblique, porte en effet les stigmates d'un coup de lance ou plutôt d'un simulacre de coup de lance. On a ici, appliquée à un objet céramique de grande taille dans un espace *a priori* domestique, la pratique beaucoup plus commune qui consiste à « tuer » d'un coup de poinçon, de lance ou de poignard de petits objets métalliques (monnaies, bassins et disques perlés, tôles) déposés en offrandes dans les sanctuaires de plein air (fig. 161 et 162).

Doit-on rapprocher ces vestiges des rares témoignages indiscutables de libations attestées à Saint-Pierre et dans l'Île, par la découverte de portions de vases (cruche ou amphore) plantés dans le sol des maisons pour servir sans doute de conduit ou réceptacle à des liquides versés dans le sol de l'habitation ?

161. Urne polychrome en céramique non tournée au col transpercé d'un coup de lance en place dans une maison de l'*oppidum* de Saint-Pierre (II^e siècle avant notre ère).

162. Photo de l'urne polychrome et de sa coupelle associée.

Les dépôts animaux

La ritualisation de l'espace domestique s'exprime surtout par les très nombreux dépôts en fosse de restes animaux que l'on trouve dans les bourgades protohistoriques du territoire de Martigues. Qu'ils soient limités à quelques exemplaires comme sur le site côtier de l'Arquet, à Saint-Blaise ou dans les deux villages du quartier de l'Île ou présents par centaines comme sur l'*oppidum* de Saint-Pierre, ces dépôts ne concernent que le domaine intérieur de la maison à l'exclusion de tous les espaces ouverts, rues ou places. Ces structures, échelonnées entre le V^e et le I^er siècle avant notre ère, renferment surtout des ossements d'ovicapridés, moutons et chèvres (près de 75 % du total des ossements) et de suidés (de l'ordre de 20 %). D'autres particularités concourent à distinguer ces dépôts de simples poubelles alimentaires.

D'abord l'âge des animaux abattus qui correspond le plus souvent à des animaux très jeunes : à Saint-Pierre, plus de 80 % des animaux ont moins de trois mois. Si l'on trouve souvent les ossements d'un seul animal, soit sous la forme de l'essentiel du squelette, soit représenté par un seul ou quelques éléments significatifs, la tête par exemple, il existe également des cas de dépôts beaucoup plus considérables qui voient l'accumulation d'un grand nombre d'animaux dans des ensembles qui peuvent occuper plus d'un mètre carré (fig. 163). Et si les restes de cendres et charbons de bois, comme les traces de découpe et de carbonisation de certains ossements, montrent que parfois les animaux étaient préalablement découpés, cuits, voire mangés avant d'être mis dans la fosse, la consommation préalable de la viande ne semble pourtant pas être la règle. Preuve en est l'existence de connexions anatomiques dans de nombreux dépôts, et surtout la découverte de deux squelettes d'ovicapridés entiers ou presque entiers dans des maisons des V^e et IV^e siècles avant notre ère (fig. 164). Nous sommes ici en présence de vestiges relatifs à des sacrifices d'animaux sans traces d'ignition et de consommation qui ne trouvent pas d'équivalent sur les autres habitats du Midi gaulois.

Parfois protégés par une série de pierres, ces dépôts peuvent être aussi accompagnés d'offrandes métalliques (épingle, disque perlé, pointe de flèche) et surtout de poteries, généralement des cruches, bols et coupes, qui servent de réceptacle, couvercle ou simplement de vases d'accompagnement (fig. 165).

En fonction des éléments recueillis et présentés ici, ces fosses paraissent être pour la plupart le résultat de rites familiaux, où, par le sacrifice d'animaux domestiques et le dépôt d'objets usuels, se trouvent mis en scène ou symbolisés des repas liturgiques accompagnés ou non de libations. Nous ne pouvons pas savoir quelles sont les circonstances qui les provoquent et quelle est leur signification profonde. Cependant, l'ethnographie des sociétés traditionnelles du pourtour de la Méditerranée nous enseigne que de telles manifestations trouvent habituellement leur origine soit dans la répétition des saisons et des cycles agraires, soit dans les événements de la vie familiale ou collective.

163. Regroupement de plusieurs dépôts d'ossements animaux dans une maison de l'*oppidum* de Saint-Pierre (II^e siècle avant notre ère).

164. Squelette d'une chèvre sacrifiée et déposée dans l'angle d'une maison de l'*oppidum* de Saint-Pierre (IV^e siècle avant notre ère).

Des croissants de pierre

Parmi les témoignages liés aux pratiques cultuelles en milieu domestique, on doit également signaler la découverte d'objets en pierre taillée adoptant la forme d'un croissant. Ces monolithes en forme de croissant, attestés sur les sites de l'Île de Martigues, de Saint-Pierre et de Saint-Blaise, ne connaissent, semble-t-il, aucun équivalent sur d'autres sites du Midi gaulois (Bessac, Chausserie-Laprée 1992).

Issues de contextes allant du IV^e siècle avant notre ère au début de notre ère, les pierres sont de format et de poids très divers : 1 m de longueur, 0,30 m d'épaisseur et 0,72 m de hauteur maximales pour la plus volumineuse, qui atteint un poids de plus de 300 kg ; 0,50 m de long, 0,10 m de large et 0,20 m de haut en moyenne, pour les plus petites, que l'on peut donc manipuler plus aisément. Outre leur forme cornue, les rassemble l'indéniable volonté des fabricants de privilégier et d'exposer la face avant et la face supérieure concave, les seules à être réellement taillées (au marteau-taillant), finement égrisées à l'abrasif et munies d'une arête commune chanfreinée. Non visibles, les faces arrière et inférieure de ces blocs sont laissées brutes de taille ou à peine ébauchées.

Tous ont été trouvés dans l'habitat. Dans l'Île, un couple de grands monolithes en forme de croissant provient de la rue 2 du quartier nord-ouest du premier village, où ils étaient rangés tête-bêche et de chant contre un mur, soit après avoir été retirés de leur place d'origine, soit pour être acheminés en un autre lieu d'exposition. Car c'est bien à une mise en situation, voire à une mise en scène au sein de la maison gauloise que renvoient trois autres exemplaires plus petits, issus de Saint-Pierre et de Saint-Blaise. Les blocs y ont été retrouvés sur le sol d'habitation, du II^e siècleavant notre ère pour deux d'entre eux, et du début du I^er siècle de notre ère pour le troisième. Ils y apparaissent tantôt mêlés indistinctement aux vestiges de l'activité quotidienne (foyers, silos aériens en terre crue, poteries brisées), tantôt strictement en place. C'est spécialement le cas du croissant découvert dans la partie sommitale de l'*oppidum* de Saint-Pierre au sein d'une maison de l'îlot 1, qui reposait, près de son mur de façade, couché sur

une grande dalle de calcaire (fig. 166). Une telle exhibition vient renforcer l'hypothèse de la vocation religieuse de ces pierres, sur lesquelles l'absence de toutes traces d'usure permet de rejeter une fonction artisanale ou utilitaire (comme siège par exemple).

L'ethnographie ou l'archéologie du monde méditerranéen, du Proche-Orient et de l'Europe tempérée ne manquent pas d'objets ou de représentations analogues de croissant, à connotation indiscutablement cultuelle : bucranes, poteries, autels maçonnés, peintures, gravures, etc.

Ici le caractère isolé, lacunaire et trop peu explicite des croissants de pierre doit nous conduire à la prudence sur la vocation précise de ces pièces parfois présentées comme des représentations symboliques de la lune et surtout du taureau. Une telle interprétation est en tout cas en accord avec ce que l'on sait de la religion populaire des Gaulois, qui apparaît essentiellement naturaliste et animiste.

Orientations bibliographiques

Bessac, Chausserie-Laprée 1992 : J.-C. Bessac, J. Chausserie-Laprée, Documents de la vie spirituelle et publique des habitats de Saint-Pierre et de l'Île de Martigues (Bouches-du-Rhône) dans *Espaces et monuments publics protohistoriques de Gaule méridionale*, un dossier des *Documents d'Archéologie Méridionale*, 15, 1992, p. 134-157.

Bouloumié 1984 : B. Bouloumié, *Un* oppidum *gaulois à Saint-Blaise en Provence*, Dossiers Histoire et Archéologie, 84, juin 1984.

Chausserie-Laprée 2005 : J. Chausserie-Laprée, *Martigues, terre gauloise. Entre Celtique et Méditerranée*. Collections les hauts lieux de l'Histoire, Éditions Errance, 2005.

Duval 2000 : S. Duval, L'habitat côtier de Tamaris. *Le temps des Gaulois en Provence*, Martigues, 2000, p. 167-170.

Lagrand 1959 : Ch.-H. Lagrand, Un habitat côtier de l'Âge du Fer à l'Arquet, à la Couronne (Bouches-du-Rhône), *Gallia*, 17, 1959, p. 179-201.

Lagrand 1979 : Ch.-H. Lagrand, Un nouvel habitat de la période de la colonisation grecque : Saint-Pierre-les-Martigues (B.-du-Rh.) (VI^e^ s. av. J.-C.-I^er^ s. ap. J.-C.), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 2, 1979, p. 81-106.

Marty 2002 : Fr. Marty, L'habitat de hauteur du Castellan (Istres, B.-du-Rh.) à l'âge du Fer. Étude des collections anciennes et recherches récentes, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 25, 2002, p. 129-169.

165. Petit dépôt d'ossements d'ovicapridés contenus dans une coupelle campanienne retrouvé sur le dallage d'entrée d'une maison de l'*oppidum* de Saint-Pierre (début II^e^ siècle avant notre ère).

166. Stèle en forme de croissant couchée sur sa dalle d'exposition au sein d'une maison de l'*oppidum* de Saint-Pierre (II^e^ siècle avant notre ère).

Nasrine Anwar
Anne-Marie Curé

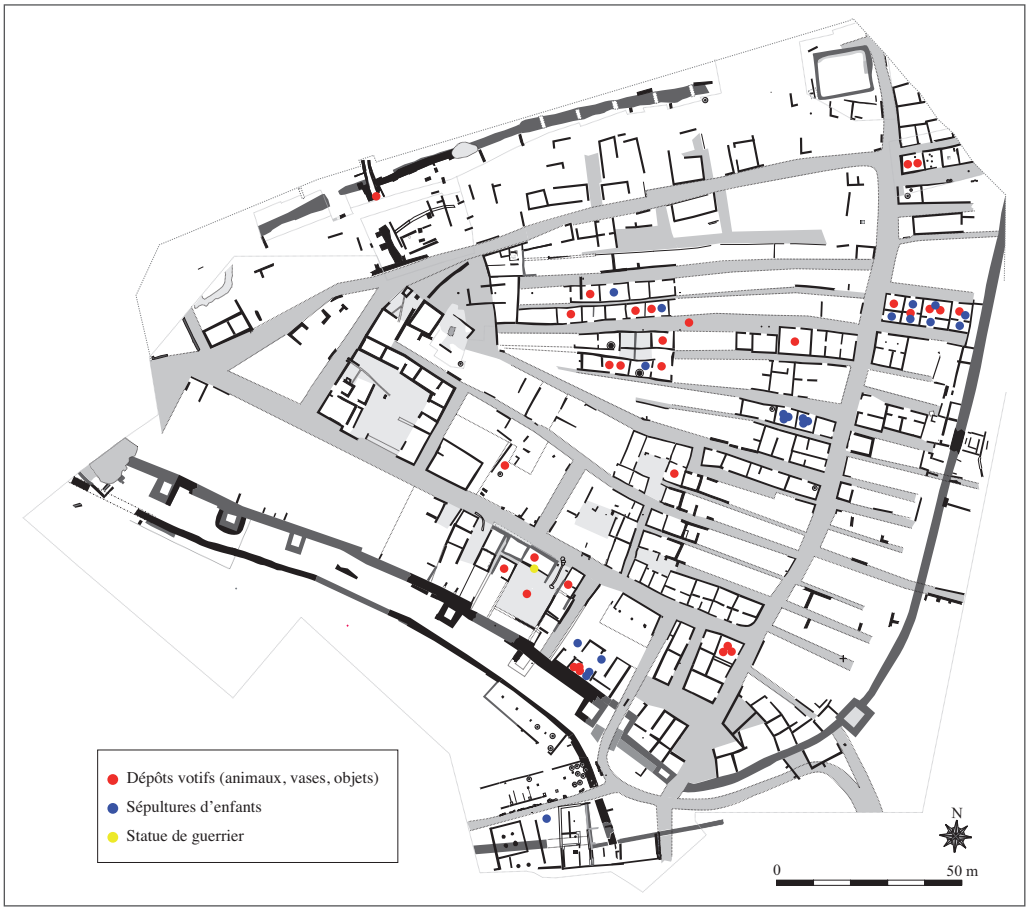
Lattes

Hérault

Le site

Le gisement de *Lattara* est sans aucun doute un des sites archéologiques majeurs du Languedoc oriental et de la Protohistoire méridionale en général, non seulement en raison de la richesse de ses vestiges, mais aussi grâce aux travaux qui y sont menés depuis presque un demi-siècle. Le site est en effet mis au jour en 1963 à la suite d'un défonçage agricole, et les premiers sondages sont alors entrepris par Henri Prades et le Groupe Archéologique Painlevé, révélant une importante stratigraphie s'échelonnant depuis l'âge du Fer jusqu'à la période gallo-romaine.

Les premières fouilles programmées sur l'emprise de la ville protohistorique sont quant à elles initiées en 1983. Elles sont dirigées depuis lors par une équipe internationale et pluridisciplinaire, sous la tutelle du Centre National de la Recherche Scientifique, du ministère de la Culture, de l'Université de Montpellier et de l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives. Ces vingt-sept années de recherche ont permis de rassembler une documentation abondante, qui nous permet aujourd'hui d'avoir une bonne connaissance de l'histoire de la ville, et d'appréhender les pratiques techniques, économiques, sociales et rituelles de ses habitants.



167. Plan de Lattes avec la localisation des principales attestations de pratiques rituelles. Les concentrations sont liées principalement à l'intensité des fouilles dans certains secteurs.

L'agglomération protohistorique de *Lattara* se situe au sud de Montpellier, en milieu lagunaire. Au moment de sa fondation, vers 510 avant notre ère, le paysage est alors différent de celui que l'on connaît actuellement. La ville est ainsi construite sur une sorte de presqu'île bordée par l'étang, dont le rivage se situe aujourd'hui plus au sud. Structurée en îlots, elle est, dès l'origine, ceinte d'un rempart en pierre et en brique crue qui délimite un espace *intra-muros* d'environ 3,5 ha, et dont le tracé reste le même pendant plusieurs siècles.

Dès sa fondation, cet établissement côtier a vocation à être un *emporion* (comptoir commercial) largement ouvert sur la Méditerranée. La première phase d'occupation de la ville, entre 510 et 475 avant notre ère, n'est connue que par de petites fenêtres d'exploration. Celles-ci semblent néanmoins suggérer la présence d'individus originaires d'Étrurie, peut-être des marchands, comme en attestent les nombreuses amphores étrusques, mais aussi la vaisselle de table et de cuisine, associées à de grands bâtiments dont le plan et les techniques constructives sont apparemment exogènes. À partir de 475/450 avant notre ère, le matériel céramique indique une réorientation de l'activité commerciale de la ville, dont la colonie grecque de Marseille semble alors assurer le quasi-monopole. Les produits de la cité phocéenne, et en particulier le vin, sont accompagnés par des marchandises (essentiellement amphores et vaisselle) en provenance des mondes grec, ibérique, punique, et de la péninsule italique. Avec une population estimée entre 4000 et 4500 habitants au IV^e^ siècle avant notre ère, Lattes est non seulement un important site de consommation, mais assure également un rôle de redistribution des produits vers d'autres habitats indigènes, et ce jusqu'à la fin de la Protohistoire.

Pratiques symboliques attestées à *Lattara*

Lieu d'échanges et de contacts, où se côtoient des individus d'origines diverses, *Lattara* n'en reste pas moins un site « indigène ». C'est en tout cas ce que tendent à montrer non seulement la culture matérielle, mais aussi les pratiques symboliques qui ont pu y être identifiées, et qui s'intègrent bien dans ce que l'on connaît par ailleurs durant la Protohistoire pour la Méditerranée nord-occidentale.

Les documents liés à la vie religieuse sont fréquemment rencontrés dès 450 avant notre ère, quels que soient les îlots d'habitation considérés. Ces découvertes, aussi diverses soit-elles, prennent généralement place en contexte domestique, c'est-à-dire au sein même des pièces d'habitations et concernent vraisemblablement assez rarement l'espace public. À *Lattara*, on ne connaît en effet actuellement aucun espace ou bâtiment public auquel on pourrait attribuer une vocation religieuse, et les quelque soixante attestations rituelles sont habituellement représentées par des dépôts votifs d'animaux ou de vases, et des sépultures d'enfants morts en bas âge (fig. 167). Il s'agit manifestement de pratiques propitiatoires, destinées à purifier et protéger les habitations d'un quelconque maléfice, et couramment rencontrées dans les agglomérations protohistoriques de Gaule méridionale. La nature rituelle de l'ensemble des dépôts découverts à *Lattara* semble évidente, mais leur signification véritable demeure souvent une interrogation pour les archéologues.

Une statue de guerrier

L'élément cultuel le plus ancien est représenté par la découverte d'une statue de guerrier, retrouvée en réemploi dans le mur d'une maison à cour du III^e^ siècle avant notre ère (fig. 168). Les caractéristiques techniques font cependant remonter la réalisation de la sculpture aux alentours de 500 avant notre ère, au moment de l'occupation étrusque. On envisage désormais d'attribuer cette œuvre exceptionnelle à un groupe de statues qui pourrait provenir d'un bâtiment public, tel un

168. La statue de guerrier de Lattes.

sanctuaire. Il s'agit pour l'heure du seul élément cultuel qui pourrait éventuellement être attribué à une phase si haute de l'occupation du gisement.

Sépultures de nouveaux-nés

Les sépultures de nouveaux-nés sont, pour leur part, fréquentes et apparaissent de manière continue à partir de 450, et particulièrement pour les IV^e^ et I^er^ siècles avant notre ère. Les croyances indigènes liées aux différentes étapes de la vie d'une personne ont sans doute poussé les habitants à préférer un enterrement des jeunes enfants, encore sans statut social, dans les pièces des maisons plutôt que dans les nécropoles. Les périnatals ont donc été inhumés sous les sols des habitations, généralement à proximité d'un élément architectural (le long d'un mur, sous un seuil ou une banquette) (fig. 169), souvent directement déposés en pleine terre, et parfois accompagnés d'un animal, particulièrement de chiots. Pour les périodes les plus récentes, ces enfants en bas âge sont parfois inhumés dans des urnes mises en terre. Seule une exception est notable, puisque le squelette a été retrouvé dans l'élévation d'un mur, déposé entre deux rangées d'adobes (fig. 158).

Dépôts d'animaux et de vases

Aux mêmes périodes, les dépôts votifs d'animaux (moutons, chèvres, bœufs, chiens, serpents, oiseaux ou poissons) semblent également constituer des pratiques courantes. Les animaux sont déposés complets ou partiellement, comme pour les sépultures, dans des fosses creusées dans les sols des habitations (fig. 170). Un ensemble d'astragales de moutons ou de chèvres a ainsi été retrouvé dans un creusement, dans l'une des pièces d'une maison à cour. Par ailleurs, certaines espèces, particulièrement les serpents, sont préférentiellement placées dans des vases (fig. 171).

Les dépôts de vases, seuls ou peut-être accompagnés d'éléments périssables, sont généralement des gobelets, des cruches, des coupes, ou des urnes en céramique, dont les fonds peuvent parfois être percés (fig. 172). Ceux-ci, comme certains dépôts en fosse de lampe en terre cuite ou de monnaies, constituent vraisemblablement des dépôts à caractère votif du même type que les dépôts d'animaux.

Une zone cultuelle sur le territoire de Lattara

À l'extérieur de la ville, sur la commune de Lattes, les fouilles du Mas de Causse (Oxford archéologie Méditerranée) ont révélé la présence d'un dépôt votif associé à un sanctuaire daté entre 500 et 450 avant notre ère. L'assemblage proprement dit est composé de nombreux objets métalliques dont 313 exemplaires de disques à rebords perlés, objets d'origine étrusque (fig. 173). La plupart d'entre eux font état de mutilations intentionnelles (coups, percement, martelage...), témoins manifestes du caractère sacré de ce dépôt. L'implantation d'un sanctuaire *extra-muros* dans les premiers temps de la vie du site n'est pas anodine et trahit une volonté collective d'appropriation du territoire de *Lattara* par les habitants de l'agglomération.

Enfin, les découvertes du XIX^e^ siècle sur la colline de Soriech, composées de huit bassins à rebord perlé, permettent de supposer l'existence d'une zone cultuelle ou funéraire à cet emplacement.

169. Une inhumation de nouveau-né contre le mur d'une maison (îlot 30), début du I^er^ siècle avant notre ère.

Orientations bibliographiques

Janin, Py 2008 : T. Janin, M. Py (coord.), *Lattara*/ Lattes (Hérault). Nouveaux acquis, nouvelles questions sur une ville portuaire protohistorique et romaine, *Gallia*, 65, 2008, p. 1-230.

Py 2009 : M. Py, *Lattara. Lattes, Hérault. Comptoir gaulois méditerranéen entre Étrusques, Grecs et Romains*, Paris, Errance, coll. Hauts lieux de l'histoire, 2009.

De gauche à droite et de haut en bas

170. Dépôt d'un jeune chiot accompagné d'une coupe en céramique non tournée, milieu du IVe siècle avant notre ère.

171. Vue des restes d'un poisson dans un pot en céramique.

172. Vase en céramique non tournée au fond percé (fin du Ier siècle avant notre ère).

173. Dépôt de disques en bronze, bracelets et anneaux du Mas de Causse (Ve siècle avant notre ère).

Claire-Anne de Chazelles

Montlaurès

Aude

Présentation et historique des recherches

Montlaurès est un des gisements majeurs du Languedoc occidental à l'âge du Fer. L'habitat occupe les pentes et le bas des versants d'une haute colline, isolée dans la plaine littorale, à 5 km de Narbonne (fig. 174). Une source vauclusienne au fort débit alimente le gisement en eau de façon pérenne. Les recherches récentes ont démontré que le site n'avait été occupé qu'au cours de phases assez brèves, séparées par de longues périodes d'abandon. La première période (phases 1 et 2) correspond à la fin du VI^e^-début V^e^ siècle avant notre ère (550/530-475), la seconde (phase 3) au IV^e^ siècle (425/400–300) et la dernière débute seulement aux alentours de 130 pour s'achever vers 50 avant notre ère. Pendant environ 70 ans, l'agglomération indigène de Montlaurès a donc coexisté avec la colonie romaine de Narbonne.

L'existence d'un site archéologique, attribué aux Romains, était connue à Montlaurès depuis le XVII^e^ siècle par diverses trouvailles. Une exploration systématique de la colline et de ses environs a été menée entre 1899 et 1935 par un « amateur éclairé », Henri Rouzaud, qui identifia le caractère « indigène » du gisement en dépit de la présence de céramiques grecques. Plusieurs archéologues de renom ont par la suite dirigé des fouilles de plus ou moins grande ampleur, entre 1938 et 1982 (Edmond Pottier, Georges Claustres, Philippe Héléna, le chanoine Giry et Yves Solier), et des sondages ont été effectués dans la source en 1988 (Falguéra 1994). De nouvelles recherches pluridisciplinaires ont pris place entre 1989 et 2002 (fig. 175). Elles ont porté sur l'agglomération et l'habitat, sur l'étude des mobiliers, de la faune et de la carpologie, ainsi que sur le territoire vivrier et le paléoenvironnement de Montlaurès (Chazelles, Ugolini à paraître).

La fréquentation sporadique de la colline au Bronze final III puis au début de l'âge du Fer (fin VII^e^-milieu VI^e^ siècle avant notre ère) est attestée par du mobilier, sans aucun vestige de construction. Un habitat durable se met en place autour de 550/530, représenté par des cabanes et de grands foyers à l'air libre dont certains ont servi à des travaux de métallurgie. La période d'occupation la mieux connue de Montlaurès est celle de la première agglomération structurée, dotée d'un plan d'urbanisme lâche et d'un fossé défensif. Dans le quartier de la source, au sud de la colline, on a pu étudier sur un peu plus de 1000 m^2 un ensemble composé de cinq habitations, un local annexe et des zones domestiques en plein air, deux bâtiments sans doute à usage communautaire (un grenier collectif et un « monument »), des aires empierrées. Dans le quartier oriental, la seule habitation connue est très endommagée. Cette phase s'achève par une destruction généralisée et, pendant plus d'un demi-siècle, le site reste complètement déserté.

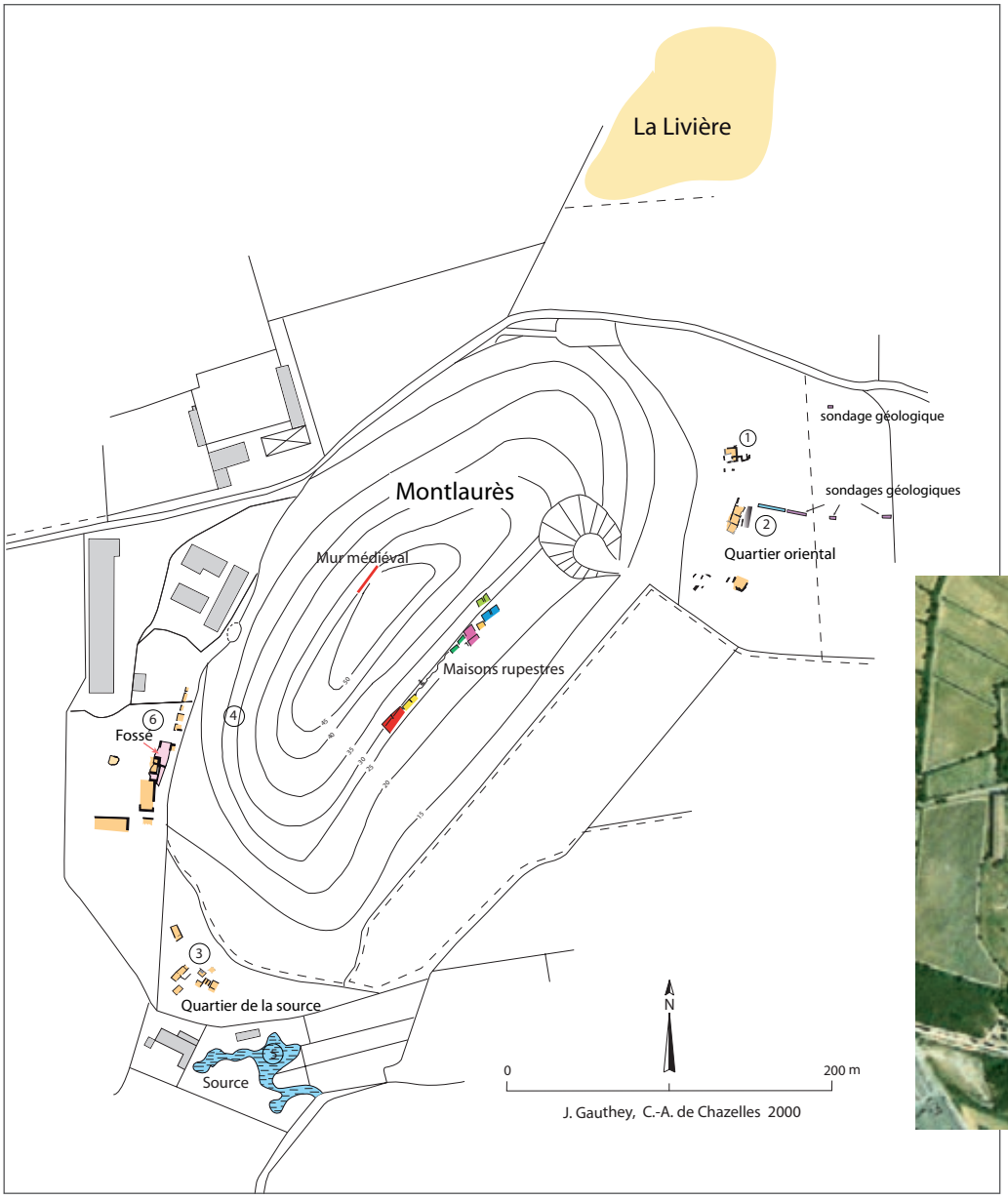
La phase suivante n'est vraiment connue que sur le versant oriental où les niveaux archéologiques sont moins érodés qu'au sud. L'habitat de cette époque est encore protégé par le fossé, en partie transformé, et l'urbanisme est plus régulier, avec des rues bien délimitées entre des îlots réunissant des habitations complexes.

Après 300 avant notre ère, Montlaurès connaît un nouvel abandon pendant presque deux siècles.

Durant la dernière phase, le site couvre la colline principale ainsi que la petite butte voisine de La Livière. La superficie est alors estimée à une vingtaine d'hectares car les versants de la colline se couvrent d'îlots d'habitations rupestres tandis que les quartiers bas accueillent des maisons et des locaux utilitaires (un grenier et des entrepôts).

Les pratiques rituelles dans le cadre domestique

Certains aspects de la vie spirituelle des occupants de Montlaurès peuvent être évoqués pour chacune des périodes, en particulier les croyances et les pratiques liées à la maison. Par ailleurs, la présence



174. Vue aérienne de Montlaurès.

175. Montlaurès, plan général de l'agglomération (début V^e^-milieu du I^er^ siècle avant notre ère). 1 et 2 : quartier oriental, 3 : quartier de la source, 4 : source, 5 : maison rupestre, 6 : fossé.

d'une source et d'un « monument », ainsi que certaines découvertes, conduisent à envisager des manifestations plus collectives, d'ordre public.

Les aménagements à l'intérieur des habitations

Dans la maison du quartier oriental, au début du V^e^ siècle, une ciste, sorte de petit coffre formé par des dalles de chant, était bâtie dans un angle éloigné de la porte d'entrée (fig. 176). Elle occupait la partie la plus profonde d'une faible dépression du sol, tapissée de couches fines de couleur blanche et noire alternées qui peuvent résulter de la décantation ou de l'évaporation de matières liquides. Le limon homogène du remplissage n'a livré aucun objet et l'absence de stratification indique que les produits ne se sont pas ou très peu écoulés dans la ciste, ce qui exclut d'y voir un puisard.

Au IV^e^ siècle, le quartier d'habitat du versant oriental a fourni l'exemple d'un seuil sous lequel plusieurs objets avaient été déposés puis recouverts avec de la terre : au fond, des galets ronds, un *cardium*, une petite poignée d'os et quelques tessons de céramique ibérique et, au-dessus, deux manches d'outils en bois de cervidé.

Maison du quartier oriental (début Ve s. av. n. è.)

176. Ciste en pierre dans une maison du début du Ve siècle avant notre ère, formée par deux dalles de chant et quelques cailloux.

177. Brebis enterrée dans un *dolium* (fin IIe-Ier siècle avant notre ère).

Les fosses à offrandes d'objets

Pour le début du Ve siècle, on peut mentionner une large fosse (90 × 50 cm), creusée contre un mur, près de la porte, dans la salle vouée aux tâches domestiques d'une maison à deux pièces du quartier de la source. Elle contenait un mobilier abondant comptant un galet rond, une fibule en bronze, un pied de coupe attique à figures noires retaillé en forme de cylindre et une faucille – ou petite faux – en fer, des charbons de bois en quantité mais pratiquement pas de cendres, beaucoup d'ossements d'animaux.

Dans un local occupé aux IIe-Ier siècles avant notre ère, un dépôt d'objets occupait une fosse près d'une paroi : un lot de petits galets, un cabochon en pâte de verre, une rondelle taillée dans un morceau d'amphore italique et une petite boule de colorant rouge.

Le dernier cas concerne une grande fosse (90 cm de diamètre) creusée au centre d'une maison rupestre de la colline (IIe-Ier siècles avant notre ère). Elle contenait cinq amphores Dressel 1, un fond de coupe campanienne et une monnaie indigène de la tribu locale des Neroncen.

Les fosses à offrandes d'animaux

Dans une pièce assumant des fonctions techniques, déjà signalée pour le IVe siècle à propos du dépôt sous le seuil, le creusement de grandes fosses de travail avait rejeté les sédiments excavés vers la base des parois où ils formaient d'épais bourrelets limoneux. C'est dans l'un d'eux, longeant le mur du fond, qu'un petit animal apparemment entier avait été enfoui.

Dans le même espace, toujours au IVe siècle mais après un apport de remblais, un ensemble remarquable de quatre dépôts avait été effectué au centre de la pièce. Dans chacune des quatre fosses se trouvaient les restes pratiquement complets d'une brebis dont le corps avait été décharné, découpé et les fragments rassemblés avec la tête (fig. 178).

Au cours de la dernière phase du site, la reconstruction du quartier oriental s'est accompagnée de dépôts, soit d'objets (signalés ci-dessus), soit de faune : ainsi, trois os recouverts par le fond d'une amphore massaliète retourné étaient disposés dans la tranchée de fondation d'un mur.

Également pendant la phase des IIe-Ier siècles, mais dans le secteur méridional, les corps de deux animaux avaient été enterrés dans un *dolium* (fig. 177). Sur le fond gisait une brebis gravide, en partie recouverte de terre avec, par-dessus, un chiot. L'arasement des structures du quartier de la source ne permet pas de savoir si le récipient se trouvait dans un bâtiment.

178. Sol d'un atelier (seconde moitié du IVe siècle avant notre ère). Ensemble de fosses contenant les corps recomposés de brebis, avec une vue de détail d'une des brebis.

Les foyers

Les maisons du début du Ve siècle étaient soit à pièce unique polyvalente, soit à deux pièces aux fonctions distinctes : des « cuisines » où se trouvaient des foyers utilitaires, usés et souvent restaurés, semblables à ceux des espaces extérieurs, et des pièces de « séjour » avec des sols très propres et des murs enduits, comportant une banquette contre le mur du fond et un foyer central d'aspect remarquable. Dans les pièces polyvalentes, on a observé la présence des mêmes aménagements que dans les salles de séjour et une finition plus soignée du sol que dans les simples cuisines.

Ce type de foyer, central de forme à peu près carrée et toujours surélevé, comportait une sole particulièrement lissée qui était même décorée dans un cas par une cannelure.

Les inhumations de nouveaux-nés

Des nourrissons, morts autour du terme, ont été inhumés au sein de l'habitat du quartier de la source au cours du Ve siècle et du IIe siècle avant notre ère. À la période ancienne, trois sépultures étaient regroupées dans un espace extérieur proche d'une maison et une autre se trouvait sous le sol d'un bâtiment énigmatique, sans porte, qui pouvait être un monument (voir *infra*). Au cours de la dernière phase, un nouveau-né avait été enseveli dans un silo, ce qui n'est pas sans rappeler le dépôt de la brebis et du chiot dans le *dolium* à la même époque.

Des pratiques collectives ?

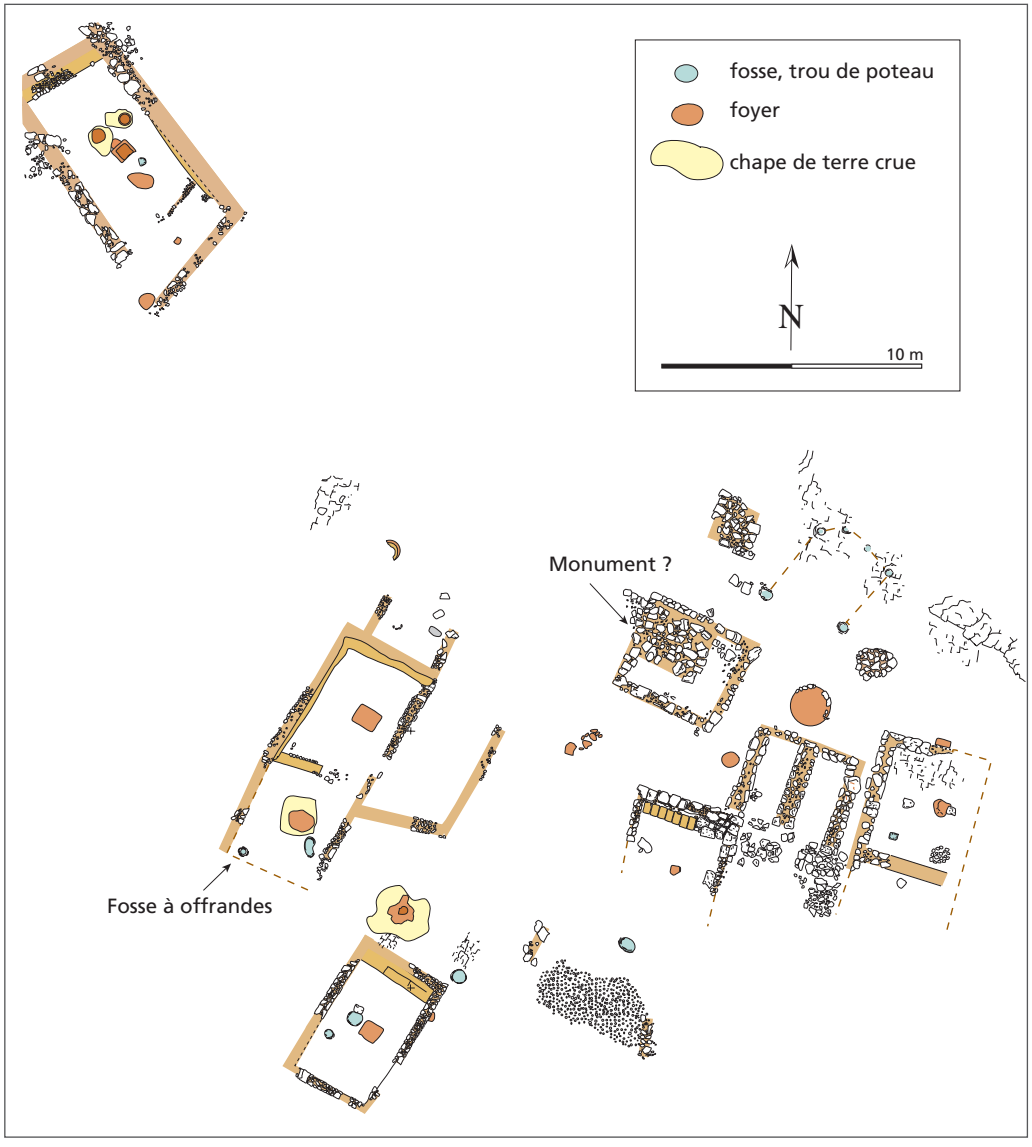
Contrairement aux rites pratiqués dans l'espace domestique, il est plus délicat de repérer à Montlaurès les célébrations d'évènements ou de cultes collectifs. De manière assez logique, on aurait tendance à considérer la source vauclusienne comme un lieu propice à des cultes naturalistes, mais pourtant les investigations subaquatiques n'ont pas livré d'objets particuliers susceptibles de confirmer cette hypothèse.

D'un abord peu évident, une construction énigmatique insérée entre les maisons du quartier voisin de la source (début du Ve siècle) peut néanmoins être interprétée comme un monument ou un bâtiment non domestique (fig. 179, 180 et 181). Son plan presque carré (environ 4 × 4 m), sans ouverture, se distingue en effet de ceux des maisons ; à l'intérieur, l'espace libre dessinant un couloir en L autour d'un grand massif maçonné en moellons comportait une sépulture de nourrisson. Il est difficile de restituer l'élévation de cette structure sans équivalent dans le sud de la France et, par conséquent, d'en comprendre l'usage.

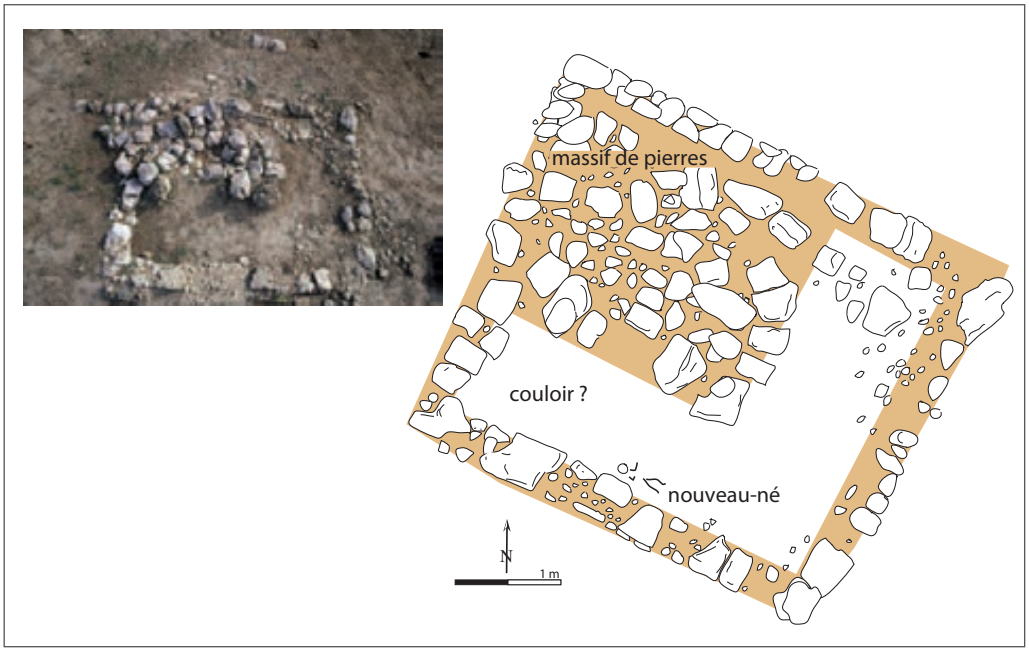
Appartenant au registre plus habituel des « dépôts », l'un d'eux est à signaler dans le fond du fossé du début du Ve siècle. Il se réduisait à une dent de suidé enfouie dans une petite fosse.

Enfin, la découverte du sommet de la calotte d'un somptueux casque de type celtique dans les niveaux superficiels du secteur de la source, hors de tout contexte archéologique, pose également bien des interrogations. Rien ne permet de savoir s'il avait été enfoui intentionnellement, comme le sont parfois des armes et des objets de valeur, s'il appartenait au mobilier d'une tombe située sur la pente de la colline ou bien même s'il était, en son temps, exposé publiquement (voir l'encadré dans le chapitre 2).

179. Vue partielle des bâtiments dans le quartier de la source au début du V^e^ siècle avant notre ère.



180. Le quartier de la source. Maisons à une ou deux salles, avec banquettes et foyer central ; un monument ou bâtiment non domestique.



181. Édifice non domestique, implanté dans le quartier d'habitat du début du Ve siècle avant notre ère : monument ?

Les objets associés aux rites

Les « objets » que l'on peut associer aux rites domestiques sont, à toutes les périodes, principalement les animaux enterrés que l'on a retrouvés soit à peu près complets, soit représentés par une petite partie du corps (quelques os provenant d'un quartier de viande). Les autres objets sont des outils ou des bijoux abîmés comme une faucille en fer et une fibule en bronze (Ve siècle), des galets (Ve et IVe siècles), deux manches en bois de cervidé et un cabochon en pâte de verre (IVe siècle) ; on trouve également des objets en céramique, cassés ou transformés : un pied de coupe attique (Ve siècle), une rondelle trouée et un fond de coupelle (IIe siècle), des tessons (IVe siècle) et des choses plus anecdotiques comme une hache polie néolithique (Ve siècle), une boule de colorant et une monnaie (IIe-Ier siècle).

Interprétation des rituels

Les signes indiquant la pratique de divers rituels sont relativement nombreux à Montlaurès compte tenu de l'extension limitée des recherches ; leur répartition au long des trois périodes d'occupation du gisement atteste certaines permanences ainsi que de possibles évolutions des mentalités.

Les dépôts en fosse constatés au contact direct de murs ont été considérés comme les témoins de rites liés à la protection ou à la consécration des maisons. Ces actions s'illustrent au Ve, au IVe et au IIe siècle avant notre ère par l'enfouissement d'objets hétéroclites sans doute dotés d'une forte signification symbolique et/ou magique qui nous échappe : quelle valeur ou quel sens pouvaient avoir des galets, un coquillage, un pied de coupe attique, des outils, une rondelle de céramique percée, du colorant rouge ? On considère peut-être plus facilement comme offrandes véritables ou comme représentations symboliques de sacrifices les dépôts d'animaux – entiers ou réduits à quelques ossements – qui apparaissent à partir du IVe et existent encore au IIe siècle.

Quant aux fosses creusées au milieu de certaines pièces et qui ne peuvent par conséquent pas se rattacher directement à la construction du bâtiment, elles témoignent peut-être d'événements hors du commun. L'un de ceux-ci, daté du IVe siècle, est évoqué par les brebis soigneusement enterrées simultanément dans quatre fosses qui représentent les vestiges possibles d'un sacrifice important et de la consommation rituelle des animaux. On interprète aussi comme la preuve d'un rite de commensalité, impliquant du vin et non de la viande, le dépôt de cinq amphores dans une maison des IIe-Ier siècles. Leur accompagnement par une coupe symbolise la consommation du liquide – par des convives et/ou par la maison elle-même – et la monnaie donne plus de prix encore à ce don.

Ces types de « dépôts » qui sont en réalité des *offrandes* d'animaux, de denrées ou d'objets, sont connus sur la plupart des sites protohistoriques pendant tout l'âge du Fer.

Parmi les équipements pouvant aussi faire penser à des actions non quotidiennes et non prosaïques, mais sans doute périodiquement répétées, la ciste installée dans une maison du début du Ve siècle suggère que des libations ou des aspersions de matières organiques effectuées dans une dépression du sol ont pu atteindre à travers elle les profondeurs de la terre. Quoique dépourvu de parallèle direct puisque les cistes en pierre trouvées dans des maisons servaient à contenir des urnes, par exemple à Nages au Ier siècle avant notre ère, cet aménagement doit plutôt être comparé à des installations utilisant comme vecteur un vase percé, un tuyau ou un col d'amphore, également mis en relation avec la pratique des libations (Saint-Pierre-les-Martigues, Le Marduel, Agde).

D'autres actions, liées à la symbolique du feu, sont évoquées à Montlaurès au Ve siècle par la présence de foyers à la facture soignée et en position centrale dans des pièces. Le feu et le foyer lui-même symbolisent la famille et la perpétuation de celle-ci dans de nombreux cultes et religions. S'il n'est pas toujours évident de faire la part entre des utilisations domestiques et rituelles de foyers qui ont pu assumer simultanément ces rôles, la place centrale et le décor de certains d'entre eux apportent des arguments assez convaincants à cette hypothèse.

Orientations bibliographiques

Barruol 1973 : G. Barruol, Les Élisyques et leur capitale Naro/Narbo, dans Narbonne. Archéologie et Histoire. *XLVe Congrès de la Féd. Hist. du Languedoc médit. et du Roussillon*, (Narbonne, 14-16 avril 1972), Montpellier, 1973, p. 49-63.

Chazelles, Feugère, Ferré 1994 : C.-A. de Chazelles, M. Feugère, M. Ferré, Découverte d'un casque celtique à décor de corail sur l'*oppidum* de Montlaurès (Narbonne, Aude), *Bull. de la Commission Archéologique de Narbonne*, 45, 1994, p. 113-115.

Chazelles 1997 : C.-A. de Chazelles, Montlaurès (Narbonne, Aude), le bilan de six années de fouilles (1989-1994), dans D. Ugolini (dir.), *Languedoc occidental protohistorique. Fouilles et recherches récente*s. Table ronde d'Aix-en-Provence 1996, *Publications du Centre Camille Jullian*, 19, 1997, p. 23-44.

Chazelles *et al.* 2001 : C.-A. de Chazelles, S. Mauné, V. Ropiot, C. Sanchez, Autour des oppida de Montlaurès (Aude) et de Saint-Siméon (Hérault) : méthodes et résultats d'une recherche sur le territoire vivrier de deux agglomérations protohistoriques (VIe et Ve s. av. n. è.), dans Territori politic i territori rural durant l'edat del Ferro a la Mediterrània Occidental. Actes de la taula-rodona celebrada a Ullastret, 25-27 maig de 2000, *Monografies d'Ullastret*, 2, 2001, p. 115-143 (parution en 2002).

Chazelles, Ugolini à paraître : C.-A. de Chazelles et D. Ugolini (dir.), D. Canal-Barcala, E. Gailledrat, M.-T. Genis-Armada, E. Gomez, A. Hermary, F. Mazière, V. Ropiot, M. Sternberg, *Montlaurès (Narbonne, Aude). L'occupation de la fin du premier âge du Fer sur les versants sud et ouest de la colline*.

Héléna 1937 : P. Héléna, *Les origines de Narbonne*, Paris, éd. Privat, 1937.

Mauné, Chazelles 1997 : S. Mauné, C.-A. de Chazelles, Dynamique du peuplement et occupation du sol sur le territoire de Montlaurès (Narbonne, Aude), dans Actes du Colloque *Cité et territoire 2*, Béziers, 24-25 octobre 1997, Université de Besançon, 1998, p. 187-208.

Solier, Giry 1973 : Y. Solier, J. Giry, Les recherches archéologiques à Montlaurès : état des questions, dans *Montlaurès et les origines de Narbonne, XLVe congrès de la Féd. Historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon*, (Narbonne, 14-16 avril 1972), Montpellier, 1973, p. 77-111.

Ugolini 1997 : D. Ugolini avec le concours de M. Borély, Les oppida du Languedoc occidental côtier : questions de chronologie et de mobiliers (VIe s. av. J.- C), dans D. Ugolini (dir.), *Languedoc occidental protohistorique. Fouilles et recherches récente*s. Table ronde d'Aix-en-Provence 1996, Aix-en-Provence : Université de Provence, 1997, p. 157-172 (*Travaux du Centre Camille Jullian*, 19).

Ugolini, Pezin 1993 : D. Ugolini, A. Pezin, Un aperçu sur le mobilier du Ve s. av. J.-C. en Languedoc occidental et Roussillon (Béziers, Montlaurès, Salses), dans Contribution au problème ibérique dans l'Empordan et en Languedoc-Roussillon. *Actes de la Table-Ronde de Lattes* (mars 1992), *Documents d'Archéologie Méridionale,* 16, 1995, p. 80-87.

Mas Castellar, Pontós

Gérone

Enriqueta Pons,
Lidia Colominas,
Maria Saña,
Anna Vargas

Le site

Le site protohistorique de Mas Castellar de Pontós est situé à l'extrême ouest de la plaine de l'Alt Empordà (Gérone), entre deux bassins fluviaux, celui de la Muga au nord et du Fluvià au sud. Cette position, et son érosion conséquente, donnent au gisement un aspect singulier, en forme d'éperon barré. L'emplacement privilégié du site à proximité des colonies grecques de *Rhode* et d'*Emporion* conditionnera son développement économique et son évolution historique.

Le site est implanté sur deux terrasses : le palier supérieur, dénommé Camp de Dalt (à 140-160 m d'altitude) et le Camp de Baix, entre 5 et 10 m en dessous du premier, où se trouve aujourd'hui une ferme. Les deux zones sont flanquées au sud par deux fossés parallèles protégeant l'habitat et son environnement immédiat. Le complexe archéologique se compose de deux ensembles bâtis, tous les deux situés sur le Camp de Dalt : un village fortifié ibérique daté entre 425 et 375 avant notre ère et un établissement hellénistique daté entre 250 et 180 avant notre ère, auxquels sont associés des ensembles de structures creusées dans le sol, qui occupent la moitié nord du Camp de Dalt (sur 1,5 ha) et la moitié nord-ouest du Camp de Baix (1 ha environ). Les dernières campagnes de fouilles ont permis de découvrir les restes d'un quartier ibérique sous les restes de l'établissement hellénistique, d'époque un peu plus récente que le premier établissement ibérique (375-300 avant notre ère).

Les structures en creux, réparties chronologiquement entre 650 et 180 avant notre ère, ont été interprétées comme des silos oblitérés. On estime leur nombre entre 2500 et 3000 sur ces 2,5 ha, une cinquantaine en moyenne étant utilisée simultanément. La fouille de certaines de ces fosses oblitérées nous a renseignés sur leurs usages primaires et secondaires : le contenu de quelques structures en creux indiquerait qu'il ne s'agissait pas forcément de silos et que tous les comblements ne sont pas des dépotoirs (Buxó *et al* 1998 ; Pons (dir.) *et al*. 2002 ; Pons, Vargas 2002).

Pratiques rituelles impliquant un sacrifice animal

Les pratiques rituelles les mieux documentées à Pontós concernent l'utilisation de l'animal comme offrande. Dans la majeure partie des cas il s'agit d'animaux domestiques, spécialement des ovi-caprinés, sacrifiés à l'âge adulte. L'offrande consiste en un dépôt de restes sélectionnés d'animaux qui souvent présentent des traces de consommation. On peut également affirmer que le chien a été sacrifié dans le but d'être consommé lors de banquets.

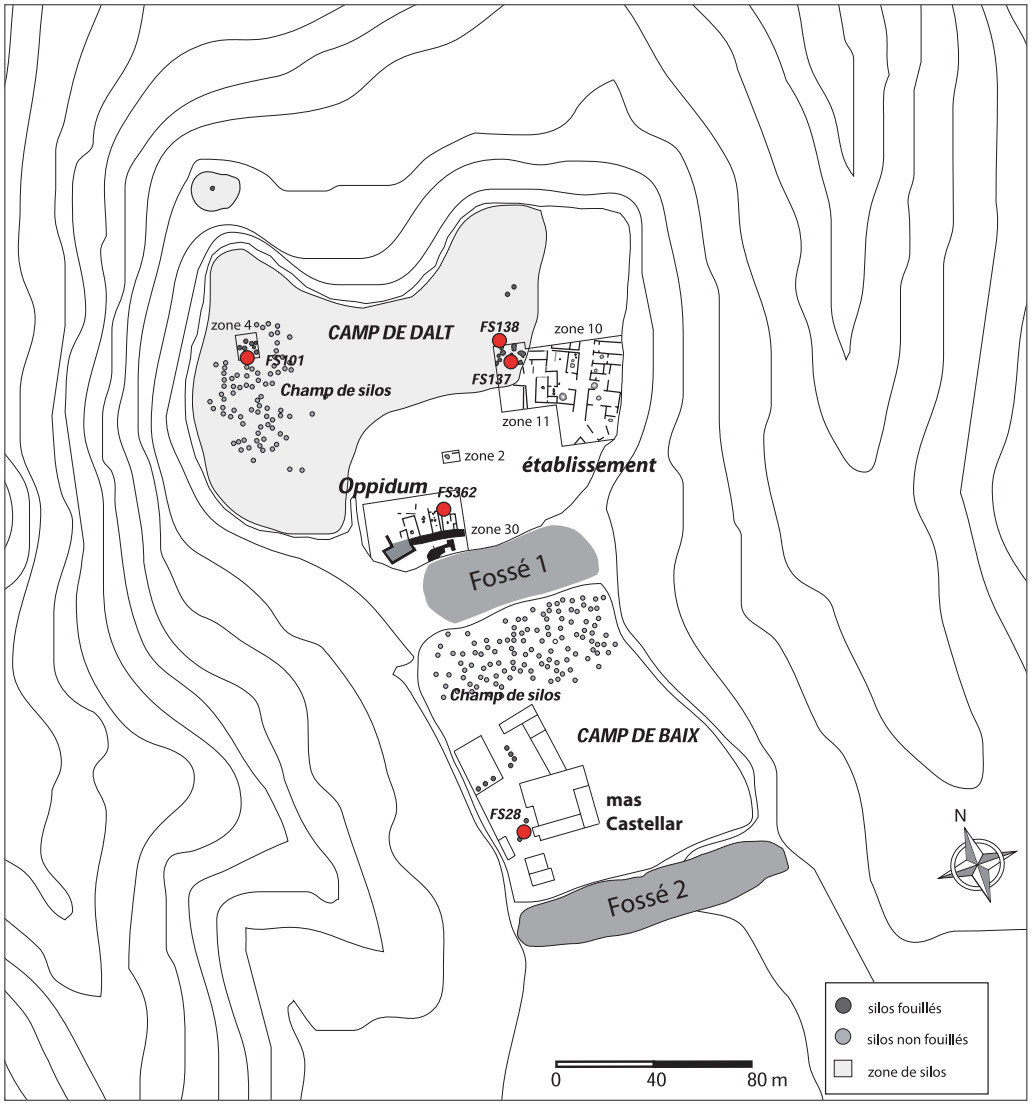
Les offrandes d'animaux témoignent de l'utilisation de ces derniers comme produits de prestige – pour des offrandes de fondation ou des sacrifices rituels – ou dans le cadre de rituels de commensalité. Les dépôts fauniques (offrandes) se trouvent dans de petites fosses situées dans des espaces sociaux ou domestiques destinés au culte, tandis que les restes d'animaux consommés suivant un rituel de commensalité se localisent dans des comblements de fosses (silos ou autres), ou dans de réels dépotoirs (Colominas 2007).

Les offrandes de fondation

Elles sont toutes documentées dans l'établissement hellénistique et sont situées à l'intérieur des maisons – de plan simple ou complexe – à côté d'une entrée interne, près d'une avant-salle, d'un vestibule ou d'une cour, et à l'intérieur de l'espace le plus important de la maison : l'espace domestique proprement dit (fig. 182). À part l'offrande des chiens trouvés dans la maison 1, toutes les offrandes sont des ovins. Deux cas sortent de l'ordinaire : l'offrande d'un mouton découverte dans la maison simple 10 et une offrande double mise au jour dans la maison complexe 2. Dans le premier cas, toutes les parties de l'animal (un mouton âgé de 3 ans et demi) sont représentées ;

182.
a) Plan du site et situation des fosses votives

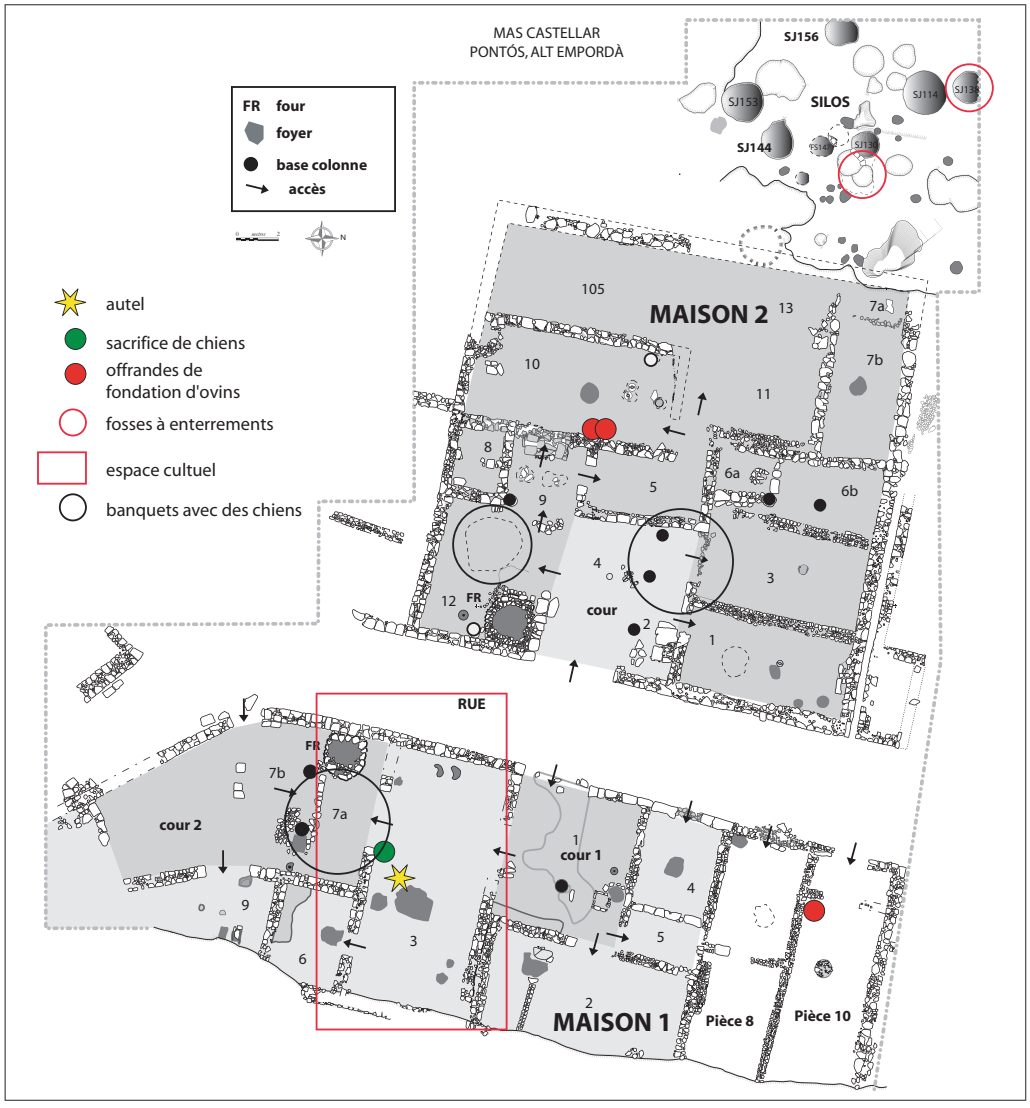
Page de gauche
b) Plan de l'établissement agricole et situation des éléments rituels mis au jour.



des traces de démembrement, de fractures d'os longs et de brûlures sur un os ont été mises en évidence. Le second exemple est constitué d'un dépôt formé par un groupe de restes de faune appartenant à deux moutons, un mouton mâle et un mouton femelle, enterrés sous le sol de la pièce principale de la maison, adossés à un mur proche d'une entrée interne. Entre les deux crânes de mouton, un vase miniature a été déposé. Les restes fauniques, principalement les os de la tête et les extrémités du bassin, présentent des traces de décharnement et de démembrement. Les animaux étaient âgés de plus de deux ans, et ils ont la particularité d'avoir une petite taille au garrot (fig. 183).

La seule offrande de fondation qui ait été identifiée dans le village fortifié (vers 400 avant notre ère) ne suit pas les principes évoqués jusqu'ici : il s'agit en effet d'un suidé âgé de 12 mois, dont les restes étaient situés à côté d'un trou de poteau, derrière le foyer central de la salle principale de la maison 3.

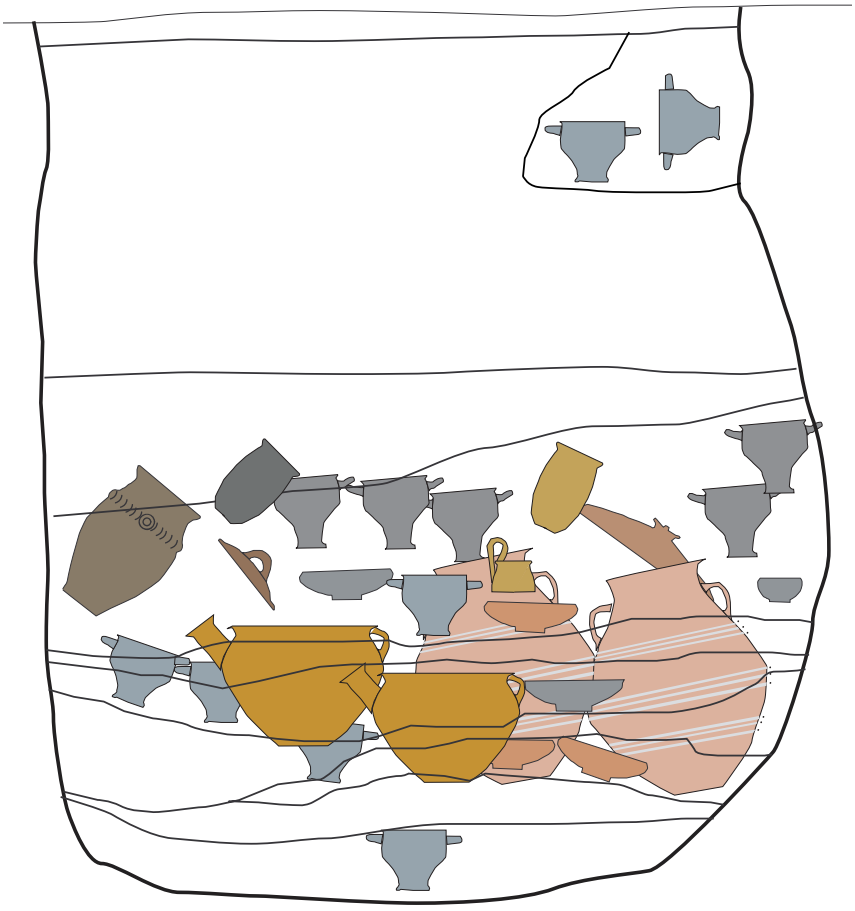
183. Vue d'une offrande de fondation à double ovins, trouvée dans la maison 2 de l'établissement (secteur 10).



Les animaux dans les rituels de commensalité

Ces pratiques correspondent à des activités différentes de celles réalisées quotidiennement. Lors de ces banquets, une grande quantité de viande et de boisson est consommée, généralement dans de la vaisselle de luxe, suivant un rituel précis. Ces grands repas commémorent peut-être un fait historique ou plus récent. Un animal y est sacrifié, parfois offert comme un produit de prestige. Il semble que ce soit le cas du chien (*Canis familiaris*) à la fin de l'occupation du gisement (Casellas 1995 et Colominas 2007).

L'analyse des restes contenus dans la fosse FS 362 a permis d'attester l'existence de règles de commensalité. La fosse a été construite sur les ruines du village fortifié après son abandon (375-350 avant notre ère). La moitié de son remplissage est constituée des déchets culinaires d'un banquet collectif. Ils se caractérisent par une grande quantité de résidus de macrofaune (un bœuf, trois cochons, deux moutons et une chèvre), d'avifaune (onze poules et onze colombes) et d'ichtyofaune (une centaine de poissons). On y trouve également un nombre important de vaisselle de table composée essentiellement d'imitations de *skyphoi* (gobelet), fabriqués en céramique grise de la côte catalane. Les niveaux supérieurs sont recouverts de déchets provenant du nettoyage d'un atelier métallurgique avec une quantité importante de charbon, des restes de scories de fer, ainsi que des restes de poissons. Au-dessus du dernier remplissage, on a distingué un dépôt avec deux *skyphoi* identiques à ceux se trouvant plus en profondeur (fig. 184).



184. Représentation de la vaisselle trouvée dans la fosse 362 une fois le banquet terminé.

L'étude exhaustive des déchets contenus dans cette fosse permet de conclure que ce banquet célébrait un accord économique ou un lien matrimonial entre deux groupes et que les participants – un calcul permet de les estimer à 300 personnes pour un seul repas ou à 50 sur trois jours – étaient sans doute liés à la corporation des forgerons, compte tenu des nombreux restes métalliques qui scellaient la fosse (Pons, Garcia *et al.* 2008).

Certains animaux qui ne font pas partie du régime alimentaire habituel, comme le chien ou le cheval, sont, dans certains cas, sacrifiés comme offrande et consommés lors de repas rituels. Le chien est consommé à Pontós peu de temps avant l'abandon de l'établissement agricole, vers 200 avant notre ère. Les principaux indices de ces pratiques concernent la découverte d'un sacrifice rituel de chiens dans la maison à plan complexe 1 et l'identification de nombreux restes de mouton, bœuf et porc mélangés à des restes de chiens dispersés dans le vestibule de deux maisons complexes (Pons 1997). Une étude récente a de plus identifié des restes de chien dans une fosse (FS 373), parmi une grande quantité d'autres animaux domestiques, fosse qui peut également être interprétée comme contenant les restes d'un repas particulier.

Un petit tas de restes de *Canis familiaris* a été découvert adossé à un mur à côté d'un foyer lenticulaire dans la pièce principale de la maison complexe 1, de 1,75 m^2. Il comprend 98 restes osseux appartenant à trois individus différents de taille moyenne et d'âge adulte. Toutes les parties sont représentées et les ossements sont brûlés (Casellas 1995). Dans la même pièce, on trouve un autel foyer central et quatre petits foyers à la périphérie. À coté du foyer central, dans l'angle sud-ouest, les fragments dispersés d'un autel en forme de colonne à chapiteau ionique, sculptée en marbre pentélique, ont été mis au jour (fig. 185). Sur le même axe longitudinal central de la salle et devant l'autel foyer, un bassin à eau a été construit. On y a retrouvé une lampe à huile. À partir de ces éléments, cette salle de la maison 1 a été identifiée comme un espace domestique et cultuel (Pons 1997).

Il existe toutefois des indices permettant de confirmer que le chien était consommé, ponctuellement, comme d'autres animaux domestiques. Il s'agit de restes découverts dans des dépotoirs ou des fosses comblées, dans les cours et dans les vestibules annexes des maisons complexes de l'établissement agricole. Ces ossements de chiens présentent des traces de décharnement, de démembrement et d'altérations thermiques et ils sont mêlés aux restes d'autres animaux consommés.

185. Autel en marbre pentélique en forme de colonne à chapiteau ionique trouvé dans la maison 1 de l'établissement rural (secteur 3).

Pratiques rituelles n'impliquant pas de sacrifice animal

D'autres éléments curieux ont été documentés sur le site, n'impliquant pas forcément un animal ou son sacrifice. La fouille de quelques fosses, pour la plupart des silos oblitérés, a fourni un grand nombre d'informations socio-économiques concernant les activités quotidiennes du village et a révélé une utilisation secondaire différente de ces fosses, comme par exemple des dépôts funéraires ou votifs ainsi que des fosses-foyers. Dans les fosses à enterrements, les sépultures ou les dépôts sont déposés au fond de la fosse avant son remplissage d'ordures. D'autres fosses oblitérées ont été à moitié vidées pour y placer un dépôt à caractère chtonien ou souterrain.

Fosse à enterrement animal

Un chien adulte a été déposé au fond de la fosse FS 137, à même le rocher, et recouvert d'un amoncellement de meules à va-et-vient en basalte, usées, détériorées et brûlées. Au-dessus de cet ensemble a été déposé un important amoncellement de matières organiques (charbon de bois, graines carbonisées et os) et inorganiques (céramiques, restes de construction en terre et objets métalliques) présentant une forte altération thermique, provenant d'une maison incendiée. De nombreux restes de vaisselle ont été récupérés, notamment un cratère en cloche à figures rouges et un pourcentage élevé de céramiques grecques. Seul le chien n'était pas brûlé (Asensio, Pons 2004-2005).

Fosse à enterrement de nouveau-né

Un nouveau-né a été découvert au fond de la fosse FS 138, en position de décubitus dorsal, recouvert d'une série de déchets. De prime abord ceux-ci semblaient ordinaires, mais leur analyse a révélé des restes insolites, qui pourraient constituer un dépôt funéraire. Les déchets sont majoritairement composés de céramiques, principalement de la vaisselle fine. Parmi les objets curieux, on relève quatre osselets (deux polis), une mandibule de bœuf, quatre fusaïoles, un vase miniature, une broche à rôtir en fer, une boucle de ceinture à trois crochets en bronze, une fibule en fer et deux petites épingles en bronze. Certains remplissages de cette fosse correspondent à des déchets culinaires : cendres, charbon et céréales. Il n'y avait ni gravats, ni ferraille. L'identification de deux fragments de crâne d'un second périnatal renforce l'interprétation d'un possible usage funéraire de la fosse (Agustí, Martin, Pons 2007).

Fosses à offrande rituelle

La fosse FS 101 a probablement été le lieu d'un dépôt à une divinité chtonienne. La fosse a commencé par être vidée (plus de la moitié), un feu y a été allumé avec une part importante de sapin (*Abies alba*) – surreprésenté dans cette fosse par rapport aux proportions connues pour l'ensemble du site (notons que le sapin pectiné brûlé ici possède des propriétés balsamiques et antiseptiques) – ainsi que des restes de blé et une olive. Dans les cendres, une figurine en terre cuite à visage de femme (fig. 186) et un *unguentarium* à corps ovale ont été mis au jour, ainsi que quelques objets d'ornementation. Sur les restes de cette combustion les offrandes suivantes ont été déposées successivement : quatre amphores ibériques, douze amphores gréco-italiques, de la vaisselle de table, de cuisine, un mortier, des outils en fer (essentiellement agricoles, artisanaux et plurifonctionnels), un torque, un hameçon en bronze, un récipient à onguents et deux fusaïoles. Tous les objets déposés ont été récupérés et certains d'entre eux sont en parfait état de conservation (fig. 187) (Pons, Rovira 1997).

D'autres fosses – des silos utilisés comme dépotoirs une fois vidés – présentent des dépôts insolites, comme par exemple la fosse FS 28 où a été découvert un ensemble de terres cuites de tête féminine de Déméter ou Koré, associé à des *unguentaria* (fig. 188) (Martin, Llavanera 1980 ; Ruíz de Arbulo 1994).

186. Tête de femme en terre cuite trouvée sous le dépôt votif de la fosse 101.

187. Vue de l'offrande votive de la fosse 101 pendant la fouille.

188. *Thymiaterion* figuré avec tête de femme (Déméter ou Koré) en terre cuite, trouvé dans la fosse 28.

Interprétation de ces rituels

L'agriculture et l'élevage étant les principales activités économiques des populations ibériques, il est logique de penser que la plupart de leurs pratiques rituelles étaient destinées à assurer le bon déroulement de celles-ci. Il n'est donc pas étonnant de constater que les offrandes se composent en majorité d'éléments étroitement liés à la quête vivrière : sacrifices d'animaux domestiques et dépôts de produits des récoltes, d'outils agricoles et de représentation divine (Déméter). Dans la plupart de ces pratiques rituelles, l'animal est sacrifié puis consommé. Les offrandes déposées dans les fosses sont souvent accompagnées de banquets suivis d'un nouveau dépôt, celui de la somptueuse vaisselle à boire qui a été utilisée lors du repas.

Orientations bibliographiques

Agustí *et al.* 2008 : B. Agustí, A. Martin, E. Pons, Dipòsits infantils als poblats ibers empordanesos, dans F. Gusi, S. Nuriel, C. Olaria (coords.), *Nasciturus, infans, puerulus, vobis mater terra*, Servei d'Investigacions Arqueològiques i Prehistòriques, Castelló, 2008, p. 117-141.

Asensio, Pons 2004-2005 : D. Asensio, E. Pons, La troballa d'un crater àtic de figures roges en el jaciment de Mas Castellar (Pontós, Alt Empordà), *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló* 24, Servei d'Investigacions Arqueològiques i Prehistòriques, Castelló, 2004-2005, p. 199-211.

Buxó *et al.* 1998 : R. Buxó, E. Pons, A. Vargas, *El graner de l'Empordà. Mas Castellar de Pontós a l'edat del Ferro*, Museu d'Arqueologia de Catalunya-Girona, 1998.

Casellas 1995 : S. Casellas, Dipòsits faunístics no subsistencials a la Catalunya prehistòrica, *Cota Zero* 11, Eumo Editorial, Viv 1995, p. 89-93.

Colominas 2007 : L. Colominas, Els animals en el conjunt de les pràctiques rituals desenvolupades a l'establiment rural de Mas Castellar (Pontós, Girona), *Cypsela* 17, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Girona, 2007, p. 219-232.

Martin, Llavanera 1980 : M. A. Martín, N. Llavaneras, Un conjunt de timateris amb representació de Deméter procedent del Mas Castellà de Pontós, *Cypsela* III, Girona, 1980, p. 153-161.

Pons 1997 : E. Pons 1997, Estructures, objectes i fets cultuals en el jaciment protohistòric de Mas Castellar-Pontós, *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló*, núm 8, Castelló, 1997.

Pons (dir.) *et al.* 2002 : E. Pons (dir.) *et al. Mas Castellar de Pontós (Alt Empordà). Un complex arqueològic d'època ibérica (Excavacions 1990-1998),* Sèrie Monogràfica 21, Museu d'Arqueologia de Catalunya-Girona, 2002.

Pons, Garcia *et al.* 2008 : E. Pons, L. Garcia (dirs.) *et alii*, *Prácticas alimentarias en el mundo ibérico. El ejemplo de la fosa FS362 de Mas Castellar de Pontós (Empordà- España),* BAR International Series 1753, Oxford, 2008.

Pons, Rovira 1997 : E. Pons, M. C. Rovira, *El dipòsit d'ofrenes de la fossa 101 de Mas Castellar de Pontós: un estudi interdisciplinari*, Estudis Arqueològics, 4, Universitat de Girona, 1997.

Pons, Vargas 2002 : E. Pons, A. Vargas, Religió i creences, dans E. Pons (dir.), *Mas Castellar de Pontós (Alt Empordà). Un complex arqueològic d'època ibèrica (Excavacions 1990-1998). Sèrie Monogràfica*, 21, 2002, p. 533-560.

Ruiz de Arbulo 1994 : J. Ruiz de Arbulo, Los cernos figurados con Cabeza de Core. Nuevas propuestas en torno a su denominación, función y origen, *Saguntum* 27, Valencia, 1994, p. 155-171.

Puntal dels Llops et Castellet de Bernabé

Valence

Helena Bonet Rosado,
Mireia López-Bertran,
Jaime Vives-Ferrándiz Sánchez

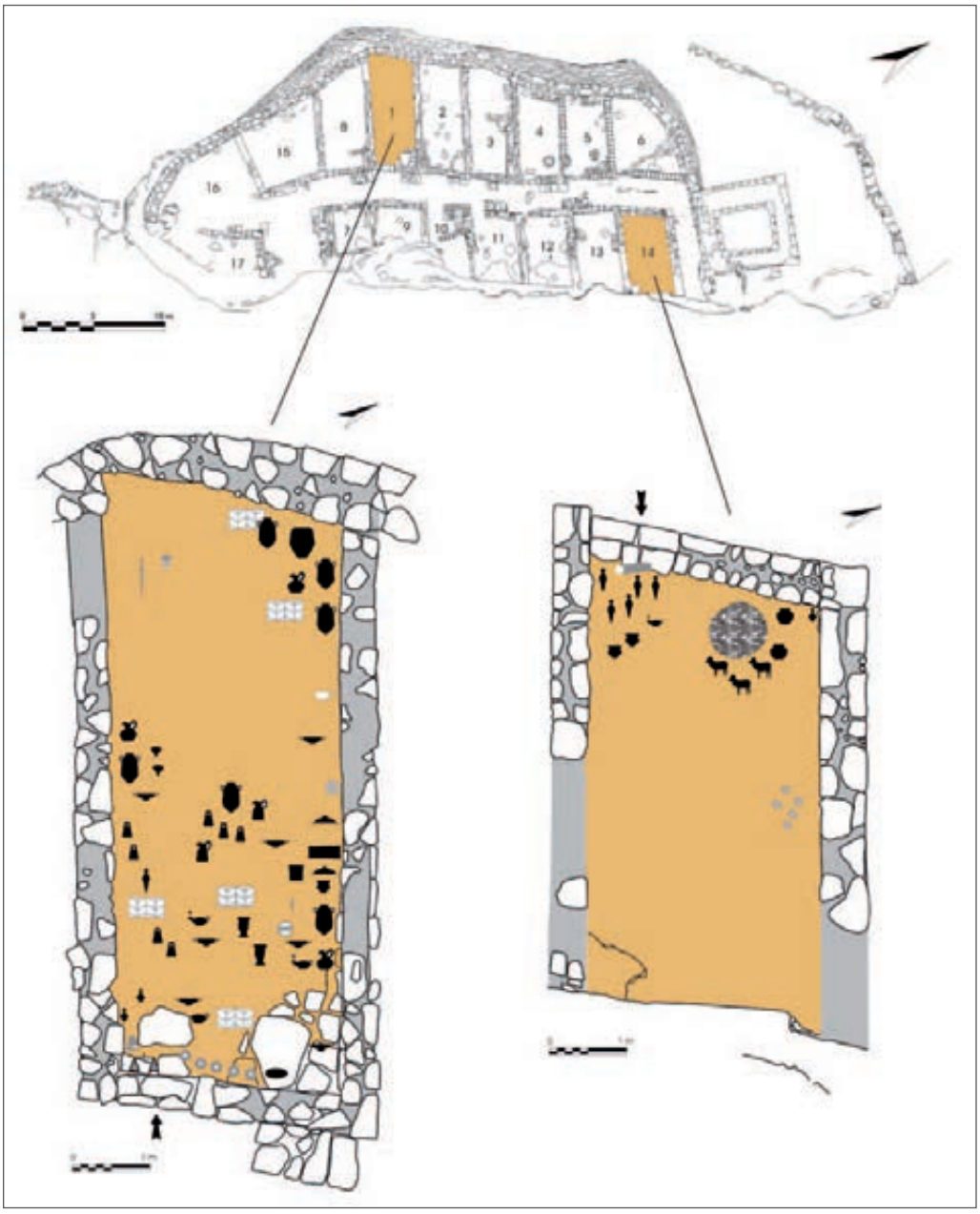
Les rituels attestés à Puntal dels Llops

Entre le V^e^ et le début du II^e^ siècle avant notre ère, dans la région centrale du Pays Valencien, la ville ibérique d'*Edeta* (Llíria) contrôlait un vaste territoire avec un peuplement structuré hiérarchiquement dans diverses catégories d'établissements : depuis des hameaux jusqu'à de petites résidences fortifiées. Parmi ces établissements, Puntal dels Llops (Olocau) et Castellet de Bernabé (Llíria) sont ceux qui livrent le plus de données sur les pratiques rituelles à caractère domestique (Bonet, Mata 1997 ; Bonet *et al.* 1990 ; Bonet 2010).

Puntal dels Llops est un petit habitat fortifié de 900 m^2, occupé depuis la fin du V^e^ et le début du IV^e^ siècle avant notre ère, qui fut abandonné et détruit violement au début du II^e^ siècle avant notre ère. Perchée sur une importante voie de communication, cette forteresse surveillait le territoire depuis sa puissante tour et exploitait les richesses minières et forestières des alentours. La zone habitée est structurée en dix-sept espaces de dimensions similaires, certains à étage, disposés de chaque côté d'une étroite rue centrale. Dans cette résidence fortifiée aurait vécu une communauté de 20 à 40 personnes, composée d'un groupe dirigeant appartenant à la haute société d'*Edeta*, ainsi que de leurs serviteurs, unis à eux par un lien de fidélité ou de clientélisme (Bonet, Mata 2002) (fig. 189).

Dans cette agglomération, deux lieux de culte correspondant aux espaces 1 et 14 ont été identifiés (Bonet, Mata 1997 ; Bonet 2010, 188-192) (fig. 190). L'espace 1 occupe une position centrale dans l'établissement et possède trois éléments qui le différencient des autres : un foyer en angle construit avec de grandes dalles rouges, un sol

189. Infographie de Puntal dels Llops (Olocau).



190. Puntal dels Llops (Olocau). Plan de la forteresse et des espaces cultuels, espaces 1 et 14, montrant la dispersion des matériels.

couvert de nattes posées sur une couche isolante de céramiques et, sous le sol, la seule tombe d'enfant de tout le site ainsi qu'un vase globulaire contenant une offrande d'aliments. Avec un mobilier reflétant un lieu d'habitat – stockage, cuisine, service de table –, cette pièce offre aussi un ensemble exceptionnel d'objets cultuels : deux brûle-parfums en terre cuite à tête de Déméter ou Tanit, des vases miniatures, deux lampes, deux *guttus* (petit vase à bec verseur), deux cruchesà libations, une broche à rôtir en bronze, des petites figurines en terre cuite, un *kernos* (objet annulaire surmonté de vases miniatures ou de coupelles, une situle et la seule clé en fer du site. Ce dépôt abrite aussi les plus belles pièces de vaisselle de table en vernis noir (deux bols, deux canthares – dont un avec une inscription en grec, une assiette et une petite patère), ainsi qu'un jeu complet de poids et une balance.

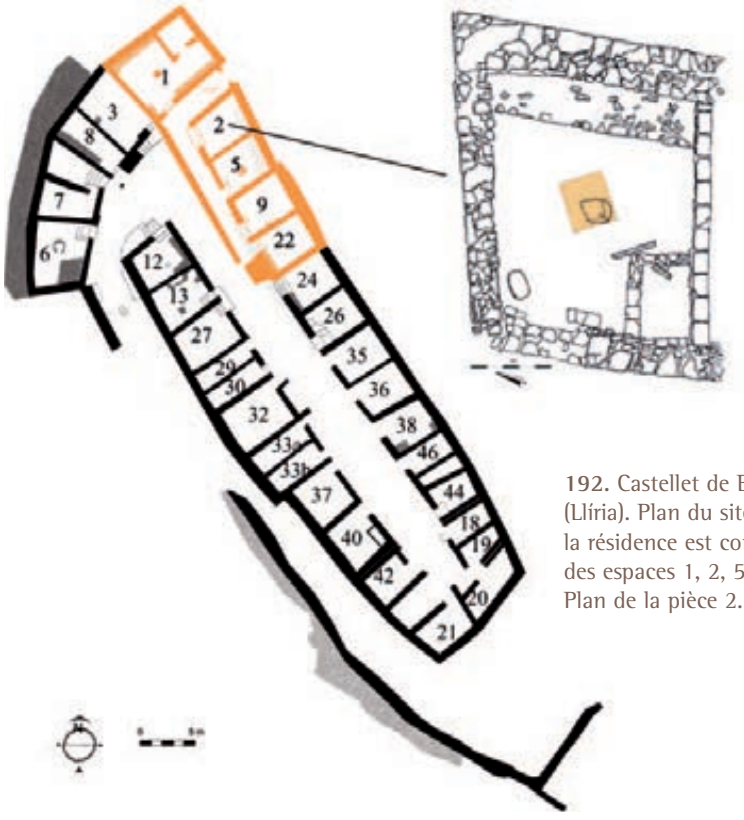
Le second lieu présentant des traces évidentes de pratiques rituelles est l'espace 14. Ce lieu ne possède pas d'éléments architecturaux significatifs pouvant le différencier des autres pièces, à l'exception de son emplacement près de l'entrée

du bâtiment et d'un foyer lenticulaire. À côté de ce foyer, deux vases globulaires de cuisine, ainsi que les restes de deux lapins et de deux cochons, ont été mis au jour. La singularité de cet espace vient de l'attestation près de la porte et sous la démolition des murs de cinq têtes votives en terre cuite, puis de fragments de trois ou quatre autres (fig. 191). Il s'agit de têtes d'hommes et de femmes, individualisés quant à leur taille, leurs vêtements, leurs traits et leur polychromie, ce qui laisse envisager la possibilité qu'il s'agisse de portraits d'offrants ou bien de représentations d'ancêtres à qui un culte était rendu. Leur concentration et leur emplacement à l'entrée de la pièce pourraient être liés aux restes d'un autel. D'autres mobiliers de cette pièce font référence aussi à des pratiques rituelles : une lampe, un possible biberon, ainsi que dix caliciformes, dix patères et dix assiettes de petite taille (Bonet *et al.* 1990, 192).

191. Têtes votives de l'espace 14 de Puntal dels Llops (Olocau).

Les rituels attestés à Castellet de Bernabé

Castellet de Bernabé est une ferme ou bien une résidence fortifiée de 950 m². Elle est située sur une petite colline et ses habitants se sont consacrés essentiellement à l'exploitation agricole de la plaine environnante. Au cours de sa phase finale d'occupation, vers 200 avant notre ère, l'établissement est structuré en trois espaces : une grande résidence aristocratique, un secteur artisanal et les maisons des autres habitants du lieu. Entre 40 et 60 personnes y auraient habité (Guérin 2003 et 2005). La grande résidence, de plus de 150 m², est composée de cinq pièces distribuées le long d'un couloir (fig. 192). C'est la pièce 2 qui nous intéresse ici, puisqu'elle a été définie comme une chapelle domestique ou lieu de culte (Bonet *et al.* 1990 ; Guérin 2003, 17-27). Le centre de la pièce est occupé par un foyer carré décoré par un motif de lignes et de boucles imprimées avec une corde tressée. Un deuxième foyer, rectangulaire et en angle, était rempli de cendres et de charbons, il peut être interprété comme un *bothros*. Sur le mur sud, une niche ouverte dans le mur d'adobes aurait pu servir à déposer des offrandes, bien qu'aucun objet n'ait été trouvé à l'intérieur (fig. 193). Concernant le mobilier attesté dans cette pièce, il faut noter la présence de vases miniatures, caliciformes, de petites patères et de pichets, ainsi que de pesons et de fusaïoles (Guérin 2003, fig. 37-39). Elle concentre également, presque exclusivement, la totalité des céramiques à vernis noir et des vases à décoration végétale.



192. Castellet de Bernabé (Llíria). Plan du site : la résidence est composée des espaces 1, 2, 5, 9 et 22. Plan de la pièce 2.

Un brûle-parfum en forme de tête féminine, retrouvé dans la rue devant la pièce 2, aurait aussi pu faire partie des objets cultuels de cet espace (Guérin 2003, fig. 36-37 et 328). Deux tombes d'enfants étaient situées sous le sol, sans urne ni mobilier funéraire.

Dans un autre espace, à l'extérieur de cette résidence, une imitation des brûle-parfums classiques à tête de Déméter-Tanit a été mise au jour. Bien que cette tête féminine exhibe aussi un *kalathos* (fourneau), elle ne présente pas les perforations propres aux brûle-parfums (fig. 194).

193. Castellet de Bernabé (Llíria). Pièce 2 : foyer rituel décoré au centre et niche dans le mur d'adobes.

Bilan

Les données fournies par Puntal dels Llops et Castellet de Bernabé ne sont pas exceptionnelles, car dans les habitations d'autres établissements du territoire d'*Edeta*, quels que soient leur ty-pologie, leur forme, la profession ou le statut social de leurs habitants, des pratiques rituelles à caractère domestique ou familial y ont été identifiées. Ces espaces pourraient être qualifiés de « chapelles domestiques », comme les espaces similaires attestés dans la sphère grecque, bien que dans certains cas il soit difficile de préciser si les rites pratiqués avaient un caractère sacré ou profane. En fait, dans plusieurs de ces espaces de réunion, des rituels religieux et des pratiques de commensalité auraient pu coexister en alternance, comme c'est le cas de l'espace 41 de la grande résidence aristocratique d'*Edeta* (Bonet, Mata 1997, 122 ; Bonet 2010, 186) ou des espaces 1 et 14 de Puntal dels Llops.

En réalité, ces contextes révèlent la complexité des pratiques rituelles de la Protohistoire et de l'Antiquité, où le sacré et le profane (le culte, le rituel et les activités fonctionnelles) n'auraient pas été compartimentés mais, au contraire, étroitement interdépendants (López-Bertran 2007, 29-32). Les actions rituelles sont à la fois pratiques et symboliques, c'est-à-dire que lorsque les gens agissent dans un sens pratique, ils déploient aussi les croyances et les valeurs qui constituent leur façon particulière de comprendre le monde. L'horizon matériel des espaces considérés ici, où coexistent des objets liés aux pratiques rituelles (brûle-parfums, terres cuites, vases miniatures ou lampes) et des vestiges associés à des pratiques fonctionnelles (production, consommation), invite à penser que ces sphères étaient très liées.

Le fait qu'un grand nombre des rituels réalisés dans ces espaces privés était associé à des pratiques féminines est également de plus en plus accepté. À Puntal dels Llops et Castellet de Bernabé, les objets rituels ont été retrouvés dans des pièces avec des foyers et de la vaisselle de cuisine et de stockage, ainsi que du mobilier pour tisser et filer, activités associées aux femmes dans les représentations peintes sur céramique ou en sculpture. Des indices clairs existent pour défendre l'idée qu'une partie de ces rituels féminins étaient associés à la maternité et aux soins des enfants. Rappelons l'association entre enterrements d'enfants, vaisselle de cuisine et même un possible biberon à Puntal dels Llops. Il est largement admis que dans ce type de sociétés, les femmes, porteuses de vie, s'occupent des activités de maintenance (Picazo 2007). Pour cette raison, il est probable qu'une relation symbolique existe entre ces enterrements d'enfants, ces activités de maintenance et les femmes, qui donnent naissance aux enfants, en prennent soin et les nourrissent en les allaitant ou en leur préparant d'autres aliments.

À cette proposition peuvent aussi s'intégrer les terres cuites féminines, traditionnellement interprétées comme des représentations de Déméter-Koré ou de Tanit. Pour commencer, la présence de ces objets n'implique pas nécessairement que des cultes à ces déesses aient été pratiqués, ni même à une déesse ibère. Ce qu'il est intéressant de noter, ce sont les pratiques rituelles en elles-mêmes (van Dommelen, López-Bertran sous presse). En d'autres termes, ce qui est pertinent du point de vue de l'analyse archéologique du rituel n'est pas tant de savoir quelles divinités sont représentées, mais de quels processus et pratiques ces rituels étaient constitués et à quelle fin ils étaient opérés pour que l'utilisation de ces

objets ait été acceptable. Dans notre cas, nous devons chercher la réponse dans le caractère chtonien, agraire et fertile qui est donné à ces objets en relation avec leurs contextes domestiques où les femmes jouaient un rôle actif. Ces caractéristiques permettent l'utilisation de brûle-parfums sans la nécessité d'y voir Déméter ou Tanit, et encore moins de connaître leurs mythes ou la fonction originale de ces objets, ce qui amènerait à les réinterpréter et, par exemple, les utiliser comme *ex-voto* (comme c'est le cas de l'imitation sans perforations supérieures de Castellet de Bernabé, présentée dans l'exposition). En définitive, ces mobiliers montrent la capacité des gens à s'approprier des objets en changeant leur signification de départ en fonction de leurs propres besoins (López-Bertran 2007, 150-153; Pena 2007, 18 ; van Dommelen, López-Bertran sous presse).

Il est très probable que les femmes participaient activement aux rituels utilisant les brûle-parfums. De plus, nous avons vu que plusieurs rituels sont associés à la maternité et au maintien du groupe. De ce fait, la présence de brûle-parfums dans ces espaces permet d'avancer l'idée que ces objets auraient aussi pu être utilisés dans des rituels de fertilité et de prospérité du groupe domestique, et pas seulement dans des rituels agraires.

Outre les cérémonies et les rites associés au cycle agraire ou à la fertilité, très fréquents dans le monde ibérique, d'autres pratiques rituelles liées à un culte aux défunts ou aux ancêtres héroïsés étaient mises en œuvre. Cela est bien attesté par les têtes votives de l'espace 14 de Puntal dels Llops. La présence courante de terres cuites dans les maisons des établissements ibériques, comme ceux du Pays Valencien présentés ici ou d'autres en Catalogne et en Aragon (Garcés 1993), amené à considérer l'existence d'autels domestiques avec des figurines représentant des ancêtres comme un élément complémentaire de l'expression religieuse quotidienne.

D'autre part, les rituels ne sont pas toujours des activités à caractère religieux, sinon il faudrait considérer comme rituelles toutes les célébrations et les réunions civiles qui faisaient partie de la vie sociale des Ibères (López-Bertran, Vives-Ferrándiz 2009). Leurs empreintes les plus évidentes sont les instruments associés aux banquets ou aux réunions festives. Ces pratiques étaient sans doute destinées à commémorer des événements ou des ancêtres et à attirer des bienfaits sur les maisons, ainsi que sur les activités productives et de maintenance qui s'y développaient. L'espace 14 de Puntal dels Llops pourrait être compris dans ce sens si l'on considère tout l'établissement comme une grande résidence (Bonet, Mata 2002). Ces rituels auraient été réalisés autour du foyer sans aucun équipement spécifique. De ce fait, les petits vases caliciformes, les vases miniatures, les patères ou les cruches de taille réduite, si fréquents dans toutes les maisons, auraient pu être utilisés dans des pratiques rituelles, des offrandes et des libations où les aliments avaient une place de choix.

194. Brûle-parfum de l'espace 1 de Puntal dels Llops (Olocau) et imitation de brûle-parfum de Castellet de Bernabé (Llíria).

Orientations bibliographiques

Bonet 2010 : H. Bonet, Ritos y lugares de culto de ámbito doméstico, dans T. Tortosa, S. Celestino (dirs), *Debate en torno a la religiosidad protohistórica, Anejos de Archivo Español de Arqueología, LV*, Madrid, 2010, p. 177-201.

Bonet, Mata 1997 : H. Bonet, C. Mata, Lugares de culto edetanos. Propuesta de definición, *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló, 18. Espacios y lugares cultuales en el mundo ibérico,* 1997, p. 115-146.

Bonet, Mata, 2002 : H. Bonet, C. Mata, *El Puntal dels Llops. Un fortín edetano,* Serie de Trabajos Varios del Servicio de Investigación Prehistórica, 99, Valencia, 2002.

Bonet *et al.* 1990 : H. Bonet, C. Mata, P. Guérin, Cabezas votivas y lugares de culto edetanos, *Verdolay,* 2, 1990, p. 185-199.

Garcés 1993 : I. Garcés, Terracotas femeninas de aspecto ibérico en Cataluña y Aragón, *Pyrenae,* 24, 1993, p. 207-226.

Guérin 2003 : P. Guérin, *El Castellet de Bernabé y el horizonte ibérico pleno edetano,* Serie de Trabajos Varios del Servicio de Investigación Prehistórica, 101, Valencia, 2003.

Guérin 2005 : P. Guérin, Ideología y género en Contestania y Edetania, dans L. Abad, F. Sala, I. Grau (eds.), *La Contestania ibérica, treinta años después. I Jornadas de arqueología ibérica (Universidad de Alicante, 24-26 octubre 2002),* Alicante, 2005, p. 259-266.

López-Bertran 2007 : *Ritualizando cuerpos y paisajes: un análisis antropológico de los ritos fenicio-púnicos*, Tesis Doctoral, Barcelona, Universitat Pompeu Fabra http://www.tesisenred.net/TDX-0513108-170353, 2007.

López-Bertran, Vives-Ferrándiz 2009 : M. López-Bertran, J. Vives-Ferrándiz, Menjar, beure, cremar. Els rituals com a practiques relacionals durant l'Edat del Ferro, *Citerior: arqueologia i ciències de l'Antiguitat,* 5, Universitat Rovira i Virgili, Tarragona, 2009, p. 163-188.

Pena 2007 : M. J. Pena, Reflexiones sobre los pebeteros en forma de cabeza femenina, dans M.C. Marín Ceballos, F. Horn (eds.), *Imágen y culto en la Iberia preromana: los pebeteros en forma de cabeza femenina*, SPAL Monografía IX, Univerisdad de Sevilla, Sevilla, p. 17-40, 2007.

Picazo 1997 : M. Picazo, Hearth and Home: the Timing of Maintenance Activities, dans J. Moore, E. Scott (eds.), *Invisible People and Processes*, Leicester, 1997, p. 59-67.

Van Dommelen, López-Bertran, sous presse : P. van Dommelen, M. López-Betran, Hellenism as Subaltern Culture. Rural Cults in the Punic World, dans J. R. W. Prag, J. C. Quinn (eds.), *The Hellenistic West*, Cambridge, Cambridge University Press.

La Bastida de les Alcusses

Valence

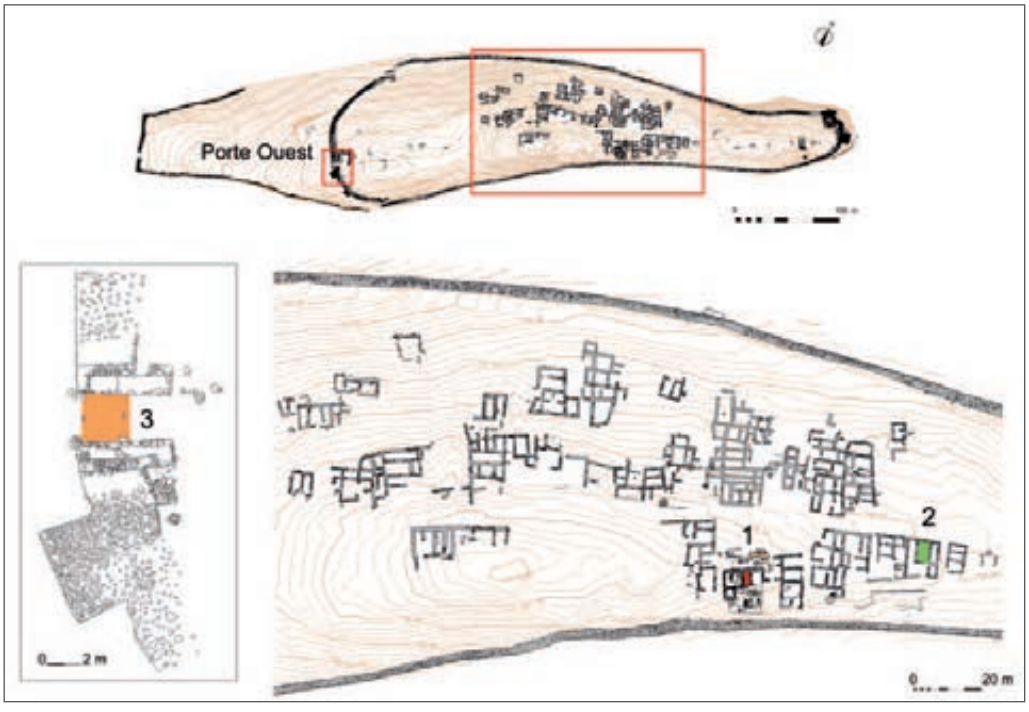
Helena Bonet Rosado,
Mireia López-Bertran,
Jaime Vives-Ferrándiz Sánchez

Le site de la Bastida de les Alcusses (Moixent, Valence) est un habitat ibérique fortifié occupé au cours du IV^e^ siècle avant notre ère. Il est situé sur une colline qui domine les terres fertiles des alentours. Depuis 1928, le Service de Recherche Préhistorique du Conseil Général de Valence entreprend des opérations archéologiques sur le site, pourtant un tiers seulement de sa superficie a été fouillé jusqu'à présent (Ballester, Pericot 1928 ; Fletcher *et al.* 1965 et 1969 ; Bonet, Vives-Ferrándiz 2011).

Un rempart elliptique, à tendance sinueuse et s'adaptant aux courbes de niveaux, circonscrit l'espace construit (fig. 195). Devant, il existe un autre espace clos, sans constructions, qui n'a jamais été terminé. Le village possède quatre accès, trois situés sur le front occidental et un dernier à l'extrémité orientale (Bonet, Vives-Ferrándiz 2009). Ces entrées ont un toit réalisé avec une armature en bois, faisant ainsi de ces bâtiments des portes-tours, qui servent tout à la fois de lieu de passage et de surveillance, en permettant de contrôler l'accès des personnes et des marchandises à l'agglomération. Les tours massives, accolées au rempart, sont un autre équipement défensif : deux jouxtent l'entrée principale et une troisième, beaucoup plus grande, est à quelques mètres de la porte est.

L'espace intérieur est desservi par plusieurs voies charretières : une rue principale qui part de la porte ouest et traverse tout le village, ainsi qu'un chemin périphérique. De plus, une série de rues et de ruelles facilite la connexion de ces voies.

La trame urbaine n'est pas orthogonale. Les groupements de bâtiments, quadrangulaires et de tailles différentes, se distribuent autour des rues et des places. L'organisation interne de chaque



195. Plan général de la Bastida de les Alcusses. 1) Emplacement du cavalier ; 2) emplacement du bœuf ; 3) porte ouest et lieu de découverte du dépôt d'armes.

îlot est remarquablement variée, allant de petites habitations à une ou deux pièces jusqu'à des bâtiments complexes à plusieurs pièces. En fait, il n'existe pas deux constructions identiques, ni un partage d'espaces à partir de modules équivalents, comme sur d'autres sites, ce qui permet d'avancer l'idée qu'ici des critères particuliers (individuels, familiaux ou de groupe) prévalaient au moment de projeter et de construire chaque quartier ou chaque maison.

Dans l'aire fouillée jusqu'à présent, il n'y a pas un seul espace de culte à caractère public, comme un temple ou un sanctuaire. Cependant, des rituels circonscrits à la sphère domestique étaient effectivement pratiqués et sont attestés non pas par la présence d'espaces cultuels spécifiquement différenciés dans l'habitat, mais par des *ex-voto* et des objets rituels dans la même pièce où se déroulent d'autres activités domestiques quotidiennes. Il est ainsi très probable que des rituels aient été pratiqués en relation au culte aux ancêtres, ou destinés à l'obtention ou au maintien de la richesse et de la prospérité de l'unité domestique par le biais de la ritualisation des activités de production.

À la Bastida, il n'y a pas de terres cuites ni d'*ex-voto* figurés en argile. Néanmoins, deux *ex-voto* en bronze méritent un commentaire plus approfondi. Le premier est une figurine en bronze représentant un guerrier nu à cheval, coiffé d'un casque au grand cimier et armé d'une *falcata* (un sabre à lame incurvée caractéristique de l'armement ibère) et d'un *caetra* (un bouclier circulaire). Cette figure a suscité un grand intérêt en raison de sa dimension symbolique associée au guerrier dans la société ibérique, ainsi que par sa valeur iconographique (Kukahn 1954 ; Vives-Ferrándiz 2006) (fig. 196). Elle a été retrouvée dans une maison du quartier sud, dans l'Ensemble 4, donnant à la maison une valeur ajoutée à sa localisation privilégiée dans l'*oppidum*. Cette pièce faisait partie, dans un premier temps, d'un objet plus complexe, car elle a été interprétée comme l'extrémité d'un sceptre. Concrètement, cette figurine était placée au bout d'un emmanchement, en bronze lui aussi, qui s'insérait dans un manche en bois, ce qui a été observé sur des objets similaires retrouvés dans différents autres contextes (Lorrio, Almagro-Gorbea 2004-2005). À un moment indéterminé, et pour des raisons inconnues, l'objet a été retaillé au niveau des pieds du cheval, changeant alors substantiellement sa signification et devenant un *ex-voto* dans la sphère domestique, peut-être utilisé comme l'image d'un ancêtre.

Une autre pièce en bronze mérite que l'on s'y arrête : il s'agit d'une des rares représentations de bœufs avec un joug qui existent dans l'iconographie ibérique (fig. 197). La pièce représente un bœuf attelé à un joug avec une partie du mancheron de l'araire, aujourd'hui séparée de l'ensemble. Il ferait partie d'une scène plus complexe, peut-être avec un autre bœuf uni au même joug. L'*ex-voto* pourrait être associé aux rites agraires et être ainsi un exemple des connexions étroites existant, au sein de cette société, entre le fonctionnel et le rituel. En fait, il est difficile d'observer une distinction nette entre ces deux sphères, car cette figure invite à réfléchir sur la façon dont la production agraire était ritualisée.

L'anthropologie nous a montré que les rituels ne sont pas uniquement des pratiques religieuses. Le

196. Pièce en bronze représentant un cavalier armé d'un bouclier rond et d'une *falcata*.

concept « rituel » regroupe aussi toutes sortes de célébrations, fêtes et réunions civiles qui faisaient partie du cycle annuel de la vie des Ibères (López-Bertran, Vives-Ferrándiz 2009) ; les vestiges matériels qui s'y rapportent sont les instruments liés aux banquets et aux réunions festives comme, par exemple, les rares chenets et les broches à rôtir en fer attestés sur le site. En plus, une série de petits vases caliciformes, vases miniatures de typologie variée, patères et jarres de petite taille, fréquents dans toutes les maisons, ont pu être utilisés dans des pratiques de commensalité, d'offrande et de libation.

En ce sens, les clepsydres seraient des objets ayant une possible fonction rituelle liée à la consommation ou la distribution de liquides (fig. 198) : il s'agit de récipients céramiques en forme de bouteille avec la base perforée et, sur la partie supérieure, une petite anse avec un trou dans lequel le pouce s'ajuste parfaitement. Leur nom se réfère à leur fonction en tant que « voleurs de liquide », leur fonctionnement étant très simple : le récipient est introduit dans un liquide et l'on prend la quantité nécessaire qui, en bouchant le trou supérieur avec le doigt, reste dedans grâce à la pression extérieure. Quand on enlève le doigt du trou le liquide s'écoule, par gravité, dans l'endroit choisi (Pereira 2006). D'autres éléments destinés à la représentation ou à des cérémonies dans des pratiques ritualisées de commensalité sont les supports cylindriques calés, associés aux banquets comme supports de récipients contenant des liquides, selon une pratique généralisée parmi les groupes dominants (Moneo 2003, 377).

Un dernier constat sur les rituels domestiques à la Bastida de les Alcusses est l'absence, jusqu'à présent, de la pratique la plus fréquente dans la sphère domestique ibérique : l'enterrement des enfants ou les sacrifices et offrandes de fondation d'animaux sous les sols des maisons. Il n'existe aucune donnée, aucune preuve dans les plus de 270 pièces explorées jusqu'ici, qui permette de défendre l'hypothèse que cette pratique ait été mise en œuvre à la Bastida. Cependant, ces affirmations pourraient être biaisées par le fait que les espaces domestiques ont été fouillés essentiellement entre 1928 et 1931, avec une méthode qui ne cherchait pas forcement à éclairer ces aspects archéologiques.

Ceci était l'état de la question sur les pratiques rituelles livrées par le site jusqu'à l'année dernière. La découverte, au cours de la campagne de fouilles de 2010, d'un extraordinaire dépôt primaire de cinq ensembles contenant des armes, des offrandes d'aliments et des vases céramiques, le tout brûlé à côté d'une structure en bois et en fer, a substantiellement changé la donne. Il s'agit d'une trouvaille unique dans ce qui est connu du monde ibérique, qui de plus nous éclaire sur les pratiques rituelles dans des espaces publics et que, dans ce cas, nous associons à la fondation de l'*oppidum*.

197. Pièce en bronze représentant un bœuf avec joug et une partie du mancheron de l'araire.

Le dépôt rituel a été retrouvé sur une surface d'environ 12 m^2 sous le sol de l'entrée principale du village (porte ouest) (fig. 199). Au moins 40 fragments de planches et de troncs brûlés, de taille et de morphologie variées, scellaient un ensemble d'environ 60 objets déposés sur un sol de gravier tassé appartenant à un bâtiment antérieur à la construction de l'entrée du village. Pour l'instant, nous ne savons rien de plus sur cette grande structure en raison de la taille réduite de la surface fouillée.

198. Clepsydres. On peut distinguer, sur l'une, le trou sur la partie supérieure et sur l'autre les perforations à la base.

En ce qui concerne les mobiliers déposés, les armes sont la catégorie la plus abondante, bien qu'il y ait aussi de nombreux vases céramiques très fragmentés (dont un cratère à figures rouges), des graines, des ferrures et des clous, sans doute appartenant à des structures en bois construites avant de faire partie du dépôt. Les armes sont toutes en fer et correspondent aux types les plus caractéristiques du sud-est de la Péninsule Ibérique durant le IV^{e} siècle avant notre ère (Quesada 1997), panoplie que nous devons sans doute associer aux élites guerrières de la société ibérique, même si elle est alors plus généralisée qu'au siècle précédent.

Au cours de la fouille, cinq panoplies individuelles ont été identifiées sur la base de la présence dans chacune d'une *falcata*. L'ensemble d'armes le plus complet (présenté dans l'exposition) est constitué d'une *falcata* avec son fourreau, d'un bouclier, d'un *soliferreum* (un javelot entièrement en fer), ainsi que d'autres objets comme des ferrures et des clous. Trois autres ensembles sont constitués de la *falcata* et du bouclier, et le cinquième (également exposé) contenait seulement une *falcata* avec son fourreau. En sus, on rencontre des fragments de plusieurs lances et *soliferrea* dispersés sur la surface fouillée. Les *falcata* sont les pièces les plus spectaculaires de l'ensemble : elles ont des poignées soignées, en forme d'oiseau ou de cheval, et des appliques en bronze comme éléments décoratifs ajoutés (fig. 200 et 201).

Il est important de noter que ces armes ne sont pas les restes d'une bataille qui aurait eu lieu sur place, mais bien des dépôts rituels. En effet, tous les objets sont brûlés et les armes ont été mutilées : les *falcata* ont les lames pliées et martelées, et les *soliferrea* et les lances ont été cassées intentionnellement, ce qui indique qu'elles ont d'abord été rendues inutilisables et déposées ensuite avec les boucliers et d'autres offrandes de nourriture. Cette pratique est bien connue, car elle suit la norme des rituels funéraires ibères, au cours desquels les armes sont rendues inutilisables pour accompagner le défunt dans l'Au-delà, comme des objets personnels et intransmissibles. Cependant, les trouvailles de la Bastida de les Alcusses ne correspondent pas à des tombes – aucun reste humain, brûlé ou non, n'a été retrouvé dans le sédiment – et sont un phénomène rituel n'appartenant pas à la sphère funéraire. En fait, ce qui rend cette trouvaille spéciale est sa localisation sous la porte principale d'un village.

Avec la précaution imposée par la nouveauté de la découverte, une interprétation préliminaire indiquerait qu'il s'agit de rituels guerriers associés à la fondation de l'*oppidum* et réalisés sur un espace public important, puisqu'il s'agit de la porte principale du village.

Une autre piste de recherche consiste à interpréter ces dépôts comme des cénotaphes – tombes de guerriers sans cadavres – ou comme des monuments commémoratifs d'actes singuliers. En tout cas, il n'y a aucun doute sur le fait que ce rituel est associé à la fondation de l'*oppidum*, et qu'il a été organisé et réalisé par les groupes qui détenaient le pouvoir au sein de cette société, comme les armes retrouvées le montrent.

199. Vue frontale de la Porte ouest.

Orientations bibliographiques

Ballester, Pericot 1928 : I. Ballester, L. Pericot, La Bastida de les Alcuses (Mogente), *Archivo de Prehistoria Levantina*, 1, 1928, p. 179-213.

Bonet, Vives-Ferrándiz 2009 : H. Bonet, J. Vives-Ferrándiz, Sistemas de acceso y puertas de los poblados ibéricos del País Valenciano, *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 19, 2009, p. 287-306.

Bonet, Vives-Ferrándiz, 2011 : H. Bonet, J. Vives-Ferrándiz, *La Bastida de les Alcusses*, 1928-2010, Museo de Prehistoria, Diputación de Valencia, 2011.

Fletcher *et al.* 1965 : D. Fletcher, E. Pla, J. Alcácer, *La Bastida de les Alcusses I (Mogente-Valencia)*, Serie de Trabajos Varios del SIP, 24, Valencia, Diputación de Valencia, 1965.

Fletcher *et al.* 1969 : D. Fletcher, E. Pla, J. Alcácer, *La Bastida de les Alcusses II (Mogente-Valencia)*,

200. L'ensemble 1 en cours de fouille.

201. a) Détail de la *falcata* de l'ensemble 1.

Ci-dessous

b) *Falcata* restaurée

Serie de Trabajos Varios del SIP, 25, Valencia, Diputación de Valencia, 1969.

Kukahn 1954 : E. Kukahn, Estatuilla de bronce de un guerrero a caballo del poblado ibérico de 'La Bastida de les Alcusses' (Mogente, Valencia), *Archivo de Prehistoria Levantina,* 3, 1954, p. 147-158.

López-Bertran, Vives-Ferrándiz 2009 : M. López-Bertran, J. Vives-Ferrándiz, Menjar, beure, cremar. Els rituals com a practiques relacionals durant l´Edat del Ferro, *Citerior: arqueologia i ciències de l'Antiguitat,* 5, Universitat Rovira i Virgili, Tarragona, 2009, p. 163-188.

Lorrio, Almagro-Gorbea 2004-2005 : A. J. Lorrio, M. Almagro-Gorbea, *Signa equitum* en el mundo ibérico. Los bronces tipo 'jinete de La Bastida' y el inicio de la aristocracia ecuestre ibérica, *Lucentum,* 23-24, 2004-2005, p. 37-60.

Moneo 2003 : M. T. Moneo, *Religio Iberica. Santuarios, ritos y divinidades (siglos VII-I a.C),* Biblioteca Archaeologica Hispana, 20, Real Academia de la Historia, Madrid, 2003.

Pereira 2006 : J. Pereira, Una nueva forma en el repertorio cerámico protohistórico de la Península Ibérica: clepsidra, *Trabajos de Prehistoria* 63 (1), 2006, p. 85-111.

Quesada 1997 : F. Quesada, *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.),* Monographies Instrumentum, 3, Montagnac, Éd. Monique Mergoil, 1997.

Vives-Ferrándiz 2006 : J. Vives-Ferrándiz, Un plomo escrito y un jinete de bronce. Percepciones y usos de dos piezas de la Bastida de les Alcusses, dans H. Bonet, M. J. de Pedro, A. Sánchez, C. Ferrer (coords.), *Arqueología en Blanco y Negro. La labor del SIP 1927-1950*, Museo de Prehistoria de Valencia, 2006, p. 141-148.

Chapitre 4

Cultes et pratiques rituelles dans les communautés grecques de Gaule méditerranéenne et de Catalogne

Marta Santos Retolaza
Jean-Christophe Sourisseau

Ce sont des colons grecs originaires de Phocée et peut-être plus largement de Grèce orientale qui, s'installant sur la rive nord d'une large calanque provençale, fondent Marseille vers 600 avant notre ère (fig. 202). Comme toute communauté grecque fondant un nouvel établissement, ils apportent avec eux croyances et rites d'un autre monde dans un environnement régional encore peu touché par les apports culturels extérieurs. Néanmoins, si les fondations de Marseille et d'*Emporion* s'inscrivent dans le mouvement colonial grec initié depuis la seconde moitié du VIII^e^ siècle avant notre ère, notamment en Grande Grèce et en mer Noire, on doit en souligner les spécificités. Marseille et *Emporion* sont en effet des fondations tardives qui s'insèrent dans un contexte méditerranéen nord-occidental resté pendant près d'un siècle et demi en dehors des secteurs de colonisation et qui, par la suite, n'attirera plus d'autres expériences de cette nature. Malgré cet isolement relatif et donc un

202. Vue de Marseille.

Carte des sites mentionnés dans ce chapitre.

poids important des groupes indigènes largement majoritaires, il n'en demeure pas moins que les communautés phocéennes de Marseille et d'*Emporion* vont prospérer durant plusieurs siècles et ainsi contribuer de manière significative aux dynamiques culturelles qui vont progressivement construire les sociétés méditerranéennes nord-occidentales de l'âge du Fer avant la conquête romaine du IIe siècle avant notre ère.

Au regard de ce premier constat, aborder le domaine des pratiques religieuses et rituelles des communautés grecques de Marseille et d'*Emporion* apparaît donc très délicat, non seulement, et nous le verrons, parce que la documentation est relativement rare, mais surtout parce qu'on ne peut pas juxtaposer, voire opposer pratiques grecques et pratiques indigènes dans cet espace aux spécificités culturelles fortes. L'expérience des contacts intercommunautaires dans ce contexte original ne peut que très difficilement être éclairée par les résultats de ces mêmes contacts dans d'autres secteurs méditerranéens où la présence grecque est probablement plus prégnante et s'inscrit dans une chronologie plus ancienne. Par ailleurs, il ne faudrait surtout pas concevoir l'idée d'une religion et de pratiques cultuelles grecques constituant un tout homogène facilement transposable en l'état et figé durant près de six siècles. Les Grecs orientaux, groupe auquel appartiennent les Phocéens de Marseille et d'*Emporion*, s'ils partagent une culture commune avec les autres Grecs, se distinguent par des spécificités religieuses issues de leurs milieux d'origine, et leur présence continue en Méditerranée nord-occidentale, au contact d'autres groupes occidentaux, a également contribué à l'émergence d'une culture religieuse et rituelle originale.

Marseille et la Gaule méridionale : sanctuaires, cultes et pratiques cultuelles

Bien que l'activité archéologique ait été très forte à Marseille depuis une vingtaine d'années, essentiellement du fait des restructurations urbaines ayant impliqué de grandes opérations d'archéologie préventive, les documents à notre disposition relatifs aux cultes et aux pratiques cultuelles demeurent peu nombreux. Ils ne sont en tout cas pas à la hauteur de ce que la tradition antique évoque à propos des lieux de cultes et notamment des grands sanctuaires urbains.

Divinités poliades et sanctuaires

C'est sans doute à Strabon (*Géographie*, IV, 1, 4), géographe grec de la fin du Ier siècle avant notre ère, que nous devons les informations les plus précises sur le paysage sacré de Marseille, grâce à une description de la topographie bien particulière de la cité, rythmée par les points remarquables que constituent les grands sanctuaires urbains situés sur les parties hautes, du moins à vue des visiteurs entrant dans la calanque par bateau (Tréziny 2000, 82-86 ; Rothé, Tréziny 2005, 287-290). Ces grands sanctuaires dans lesquels furent installés trois divinités principales : Athéna (divinité importante des cités de l'Ionie du Nord et plus particulièrement de Phocée), Artémis (déesse tutélaire d'Éphèse) et l'Apollon Delphinios (divinité primordiale des Grecs de Milet), appuient l'hypothèse aujourd'hui souvent admise que les fondateurs de Marseille étaient probablement originaires de plusieurs cités grecques orientales (Phocée, Milet, Éphèse notamment), même si la tradition n'a retenu *in fine* que l'origine phocéenne des colons (Dominguez 1999, Tréziny 2000). Quoi qu'il en soit, ces trois divinités majeures sont régulièrement représentées sur les monnaies massaliètes à partir du Ve siècle avant notre ère (Pournot 2000, Richard 2000), ce qui confirme les informations livrées par Strabon. Malgré le caractère monumental probable des sanctuaires dédiés à ces divinités, la continuité d'occupation de la cité jusqu'à aujourd'hui en a fait disparaître complètement toute trace archéologique à l'exception, peut-être, du grand chapiteau ionique (fig. 203) découvert lors des fouilles de l'immédiat après-guerre au pied de la butte Saint-Laurent,

203. Chapiteau ionique de Marseille.

en réemploi dans un mur de cave (Rothé, Tréziny 2005, 324-325). Cet élément architectural isolé, partie importante d'un grand temple ionique, situé par comparaison stylistique vers la fin du VI^e^ ou le début du V^e^ siècle avant notre ère, s'inscrit dans une tradition ionienne, voire plus précisément phocéenne, dont les exemples ne manquent pas en Occident à cette période (Theodorescu, Tréziny 2000 ; Rothé, Tréziny 2005, 237, note 27). Il est toutefois impossible de l'attribuer à une divinité en parti-culier et de préciser l'emplacement de l'édifice. La mention d'un grand mur en calcaire rose (rempart ?) et d'un autre en calcaire blanc (grand édifice ?) dans les fouilles menées par G. Vasseur dans l'enceinte du fort Saint-Jean pourrait éventuellement évoquer l'existence d'un temple à un endroit où il est plausible qu'il s'en trouve un (Rothé, Tréziny 2005, 236-237 ; Gantès *et al.* 2001, 205-206). L'information est hélas trop ancienne et trop imprécise pour fonder la moindre certitude.

Une mention tardive de Justin (XLIII, 4-5, traduction dans Rothé, Tréziny 2005, texte 46, 151-152) mais évoquant les premiers temps de la cité nous dit également qu'il existait à Marseille une fête religieuse désignée sous le terme de *floralia* qui renvoie à un culte de Dionysos. L'anecdote est en soi intéressante car ce serait durant cette fête, dont la procession se déroulait à l'intérieur des remparts, que les Gaulois mécontents de leurs nouveaux voisins auraient tenté d'envahir la ville. S'il nous est encore impossible de localiser un éventuel sanctuaire dédié à la divinité, un fragment d'inscription mentionnant le nom incomplet du dieu (fig. 204) et daté de la première moitié du V^e^ siècle avant notre ère a été découvert en 1969 au fond du port, dans le secteur de la Bourse, et provient probablement d'un monument dédié au culte de Dionysos (Hermary, Tréziny 2000b, 148).

Parmi les documents d'époque préromaine, il faut également signaler un autel monolithe conservé dans une collection particulière et découvert lors des travaux dans le secteur de la Butte des Carmes (Ghiron-Bistagne 1992 ; fig. 205). Cet autel porte une inscription en grec, datée vers la fin du II^e^ ou le début du I^er^ siècle avant notre ère. Elle mentionne un culte à caractère familial (groupe des Kasinètes) à Zeus Patrôos qui n'implique pas forcement l'existence d'un sanctuaire public, voire même d'un monument spécifique.

Toutes les autres mentions connues et qui pourraient faire référence à des cultes grecs sont très tardives. Ainsi une inscription du III^e^ siècle de notre ère signale l'existence d'un prêtre de Leucothéa, divinité attestée dans le monde phocéen et notamment à Velia ; une autre, datée entre le I^er^ et le III^e^ siècle de notre ère, signale un culte aux Mères (*Matres*) ; enfin, une dernière inscription datée entre les II^e^ et III^e^ siècles de notre ère mentionne

De gauche à droite

204. Inscription : probable dédicace à Dionysos (Marseille, fouilles de la Bourse)

205. Autel de Zeus Patrôos (Marseille, Butte des Carmes).

probablement la divinité celtique Bélénos, généralement assimilée à Apollon (Hermary, Tréziny 2000a).

Au total, si l'existence d'une parure monumentale à caractère religieux de la cité grecque de Marseille ne fait aucun doute, il faut bien admettre aujourd'hui qu'elle nous est, d'un point de vue archéologique, pratiquement inconnue.

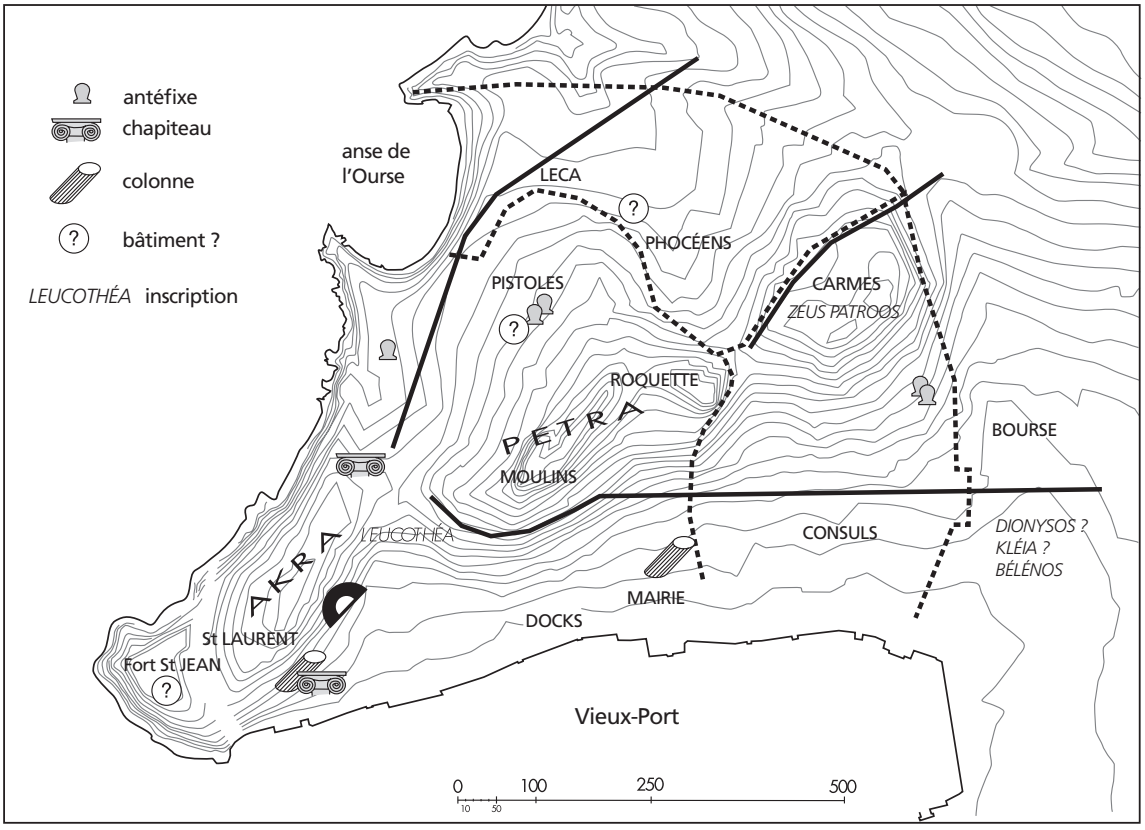
Lieux de culte et pratiques cultuelles : la dispersion des indices

Si les grandes fouilles urbaines n'ont pas révélé de traces explicites des grands sanctuaires, à l'exception du grand chapiteau ionique, elles ont néanmoins livré toute une série d'objets dont le caractère votif apparaît plus ou moins clairement. Il n'est évidemment pas question d'en faire ici l'inventaire exhaustif – on se reportera pour cela aux études spécialisées déjà publiées (Hermary, Tréziny 2000a ; Rothé, Tréziny 2005), mais de ne retenir que les éléments les plus significatifs (fig. 206 et 207). Toutefois, précisons au préalable que la qualité de cette documentation doit être perçue en fonction d'une situation archéologique marseillaise bien particulière. La difficulté majeure à laquelle nous sommes confrontés est liée à la nature même des terrains archéologiques d'époque préromaine à Marseille, caractérisés par un transport massif de matériaux de manière naturelle et artificielle. Les travaux géoarchéologiques menés ces dernières années ont bien montré que la topographie collinaire de Marseille et les ravinements induits par l'urbanisation des pentes avaient eu pour conséquence une forte dégradation des versants, initiée dès les premiers temps de la fondation et qui s'est traduite par un transport très important et continu de matériaux des parties hautes vers les parties basses et notamment le port (Rothé, Tréziny 2005, 87-92). Le phénomène entraînant avec lui les matériaux archéologiques, il en est résulté la destruction continue des terrains archéologiques et donc une décontextualisation très importante des ensembles mobiliers. Le port ayant lui-même été dragué au début du I^{er} siècle, une partie des matériaux déjà en dépôt secondaire sur les bords de la calanque ont alors été à nouveau dispersés en divers endroits. C'est probablement dans ce contexte qu'il faut envisager les découvertes importantes effectuées dans l'anse des Catalans, en dehors de la ville antique.

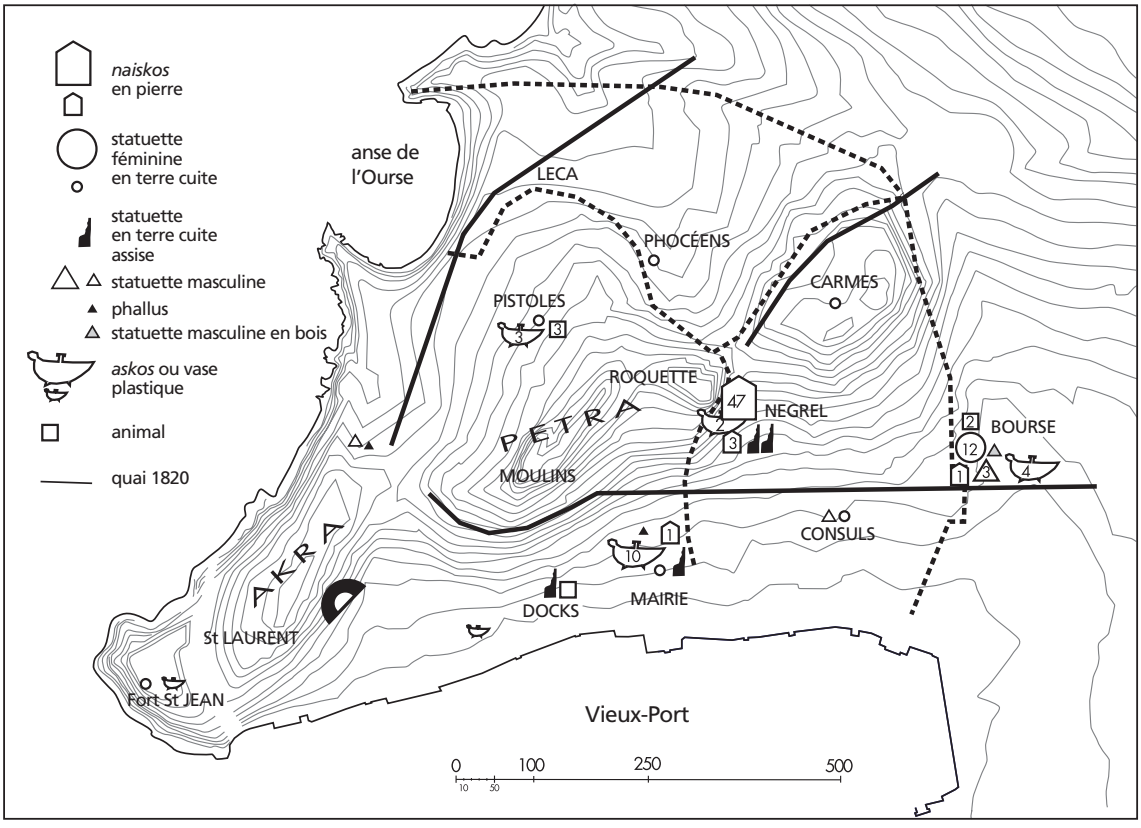
La dispersion et l'isolement relatif des objets en question n'autorisent donc que la formulation d'hypothèses, tant la validité des groupements est sujette à caution. Certains ensembles apparaissent toutefois assez clairement.

Le secteur de l'ancienne rue Négrel

L'ensemble d'objets votifs le plus explicite est certainement celui mis au jour dans le secteur de l'ancienne rue Négrel (Rothé, Tréziny 2005, 389-404), sur la pente orientale de la butte de la Roquette. Il s'agit d'un ensemble d'une cinquantaine de petits *naïskoi* en calcaire local qui représentent (à l'exception d'un d'entre eux) une divinité féminine assise sur une banquette à l'intérieur d'un édicule en forme de petit sanctuaire (fig. 208). De tailles diverses, ils mesurent généralement entre 31 et 55 cm de hauteur, avec quelques exemplaires pouvant atteindre jusqu'à 67 cm (voir catalogue descriptif dans Hermary 2000, 130-132). Datés par comparaison stylistique et par association avec le matériel céramique des fouilles de F. Benoit dans le secteur de la seconde moitié du VI^{e} siècle avant notre ère, ces représentations féminines ont très tôt été assimilées parfois à Artémis (Benoit 1965, 187 et 218), puis à la déesse anatolienne Cybèle et au fonds culturel phocéen (Salviat 1992, 147-149). Des représentations similaires sont en effet connues à Phocée et à Vélia (cité phocéenne de Campanie). Reprenant le dossier, A. Hermary (2000) a récemment montré que cette identification était loin d'être assurée tant ce type de représentation peut également être assimilé à d'autres divinités féminines, parmi lesquelles Athéna et Artémis – dont on sait par ailleurs l'importance à Marseille –, Héra, Déméter, Aphrodite ou la Mère des Dieux (plutôt que Cybèle). L'association de ces *naïskoi* avec des *askoï* en terre cuite locale à tête cornue pourrait même évoquer un culte des eaux et ainsi fonder une dernière hypothèse d'un sanctuaire des



206. Plan de la ville antique de Marseille. Localisation des éléments d'architecture et des inscriptions.



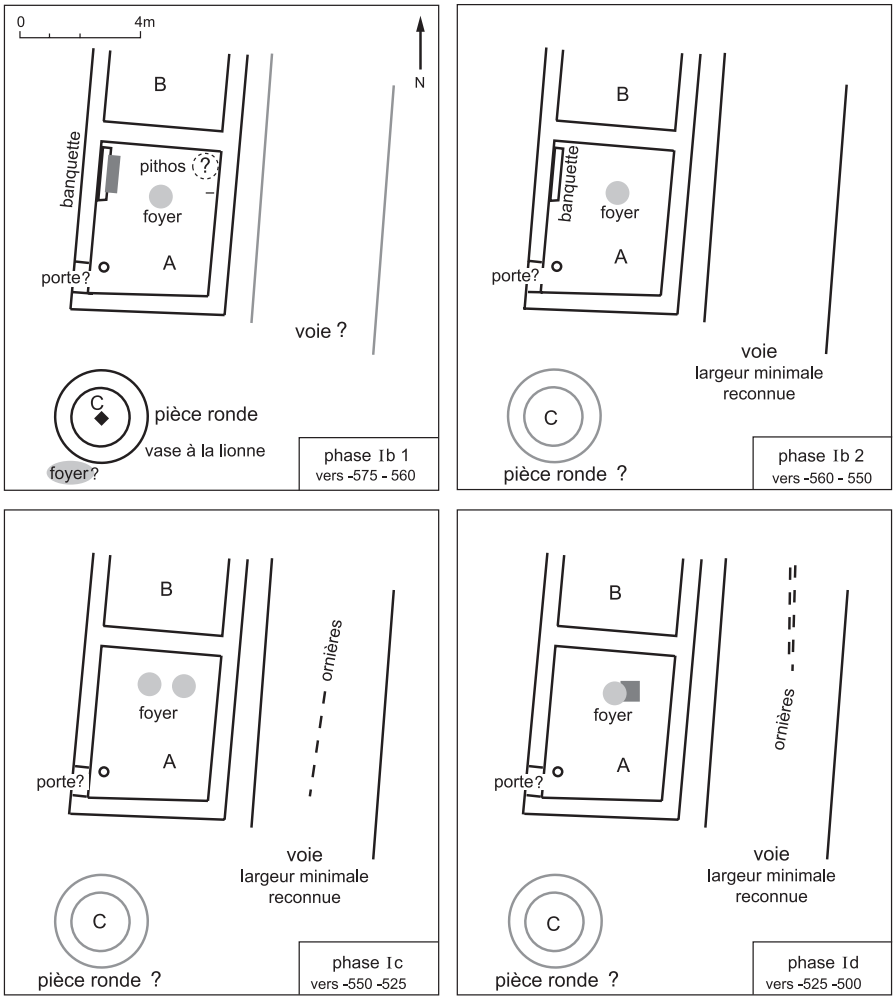
207. Plan de la ville antique de Marseille. Localisation des objets à caractère votif.

Nymphes, à l'image des Gennaïdes, divinités de l'entourage d'Aphrodite associées à la fécondité et à la naissance, par ailleurs attestées à Phocée. L'éventuel sanctuaire qui aurait pu accueillir ces offrandes n'a pu être identifié même si la grotte dite de l'Hôtel-Dieu, située quelques dizaines de mètres au nord, est souvent évoquée comme telle (Rothé, Tréziny 2005, 389-390). La fouille menée par F. Benoit n'a cependant livré aucun élément probant permettant de corroborer cette hypothèse.

Le secteur des Pistoles

Le cas de la fouille des Pistoles (Rothé, Tréziny 2005, 487-496) est emblématique de la difficulté à laquelle nous sommes souvent confrontés en matière de définition d'un espace sacré dans une cité grecque (Moliner 2000). En effet, la fouille a révélé un édifice relativement modeste, constitué d'une ou de deux pièces rectangulaires inscrites dans la trame urbaine et en usage entre le second quart et la fin du VI[e] siècle avant notre ère (fig. 209). À l'intérieur de la pièce principale, un foyer en position plus ou moins centrale a été restauré à plusieurs reprises et, pour les phases les plus anciennes, une banquette était aménagée le long d'un des murs. À proximité de cette pièce, un édifice circulaire de taille modeste (diamètre externe : 3 m) contenait notamment dans son comblement interne un vase-lanterne à décor orientalisant, supposé local (fig. 210 et 211),

208. « Stèle » en calcaire local figurant une déesse assise dans un *naïskos*. Ancienne rue Négrel, Marseille.



209. Plan et évolution de l'édifice archaïque des Pistoles, Marseille.

210. Vase-lanterne de l'édifice archaïque des Pistoles, état lors de la découverte.

211. Restitution graphique du vase-lanterne de l'édifice archaïque des Pistoles.

dont la forme ne trouve de parallèles explicites qu'avec deux autres objets retrouvés, pour l'un, dans le sanctuaire d'Athéna à Smyrne, et pour l'autre dans la nécropole de Pitanè (établissements de la côte ionienne de la Turquie actuelle). Par ailleurs, la fouille des niveaux d'occupation de la pièce principale a révélé un riche mobilier dont la composition évoque une accumulation de restes de banquets, avec la présence notable de la partie supérieure d'un très grand cratère corinthien soigneusement séparé du reste de la cuve, ainsi qu'un lot inhabituel de fragments de figurines en terre cuite (fig. 212). Quelles conclusions tirer d'un tel ensemble, certes original dans sa structuration et par la présence d'objets très particuliers mais qui s'inscrit dans la trame urbaine sans signe de monumentalisation particulière ? L'hypothèse d'un ensemble dédié au banquet paraît d'autant plus plausible que cette pratique dans le monde grec archaïque, même si ses formes peuvent être très diverses, associe intimement gestes de commensalité collective et pratiques votives et que par ailleurs, la fréquentation des sanctuaires est souvent associée à cette même pratique du banquet. L'ensemble des Pistoles ne peut donc probablement pas être considéré comme un sanctuaire au sens strict du terme mais il illustre des pratiques votives liées de manière indissociable à une pratique sociale emblématique du mode de vie des communautés grecques. L'absence de monumentalisation et l'intégration au tissu urbain orientent par ailleurs cet ensemble plutôt vers la sphère privée ou celle d'un groupe relativement restreint, que vers un monument à caractère public.

La fouille du Parc des Phocéens

Les découvertes effectuées lors de la fouille dite du Parc des Phocéens (Rothé, Tréziny 2005, 499-508) posent également un certain nombre de problèmes difficiles à résoudre. Dans l'état actuel de la documentation, il semble acquis que le secteur est occupé à partir de la première moitié du V^{e} siècle avant notre ère, bien qu'il soit situé en zone extra-urbaine, par un bâtiment rectangulaire (11 × 5 m) à structure de bois. À partir de la première moitié du IV^{e} siècle avant notre ère, et jusque vers la fin du III^{e} siècle avant notre ère, des fosses sont creusées à l'intérieur de cet espace, dont on ignore s'il était encore en usage, et remplies d'objets dont le caractère votif est probable (fig. 213). Ainsi, on trouve à l'intérieur de celles-ci, pour les phases anciennes, des céramiques attiques, des objets métalliques, des coquillages et des fragments de terre cuite (petite tête casquée : fig. 214), et pour la phase récente, des

212. Fragments de statuettes en terre cuite, fouilles de l'édifice archaïque des Pistoles (VI^e s. av. J.-C.)

213. Fosses présumées votives avec dépôt d'amphores massaliètes (IV^e s. av. J.-C.). Parc des Phocéens, Marseille.

amphores massaliètes entières, quelques monnaies en bronze, une perle de verre, des jetons et des vases miniatures (fig. 215). Le caractère extra-urbain de la zone et la concentration de fosses votives ont fait penser à des dépôts associés à un sanctuaire, peut-être un *Thesmophorion* (sanctuaire dédié à Déméter Thesmophoros) dont les parallèles sont assez nombreux dans le monde grec d'Occident. À partir de la fin du III^e siècle avant notre ère, un édifice

214. Petite tête casquée en céramique à vernis noir, Parc des Phocéens, Marseille.

215. Vases miniatures en pâte claire massaliète des dépôts en fosses (IV^e s. av. J.-C.), Parc des Phocéens, Marseille.

rectangulaire (9 m × 5,50 m), construit en pierre et constitué d'au moins deux pièces en enfilade, est édifié à l'endroit même où se situaient les fosses antérieures, les oblitérant de fait. La qualité des sols retrouvés dans l'une des pièces, assez exceptionnelle à Marseille car en *opus signinum* avec incrustation de tesselles formant l'inscription *XAIPE* (bienvenue), a conduit les fouilleurs à penser que cet édifice s'inscrivait dans un phénomène de monumentalisation de l'espace cultuel antérieur. Toutefois, à partir de la date de l'érection de ce bâtiment, aucun dépôt en fosse n'est plus attesté. Par ailleurs, des parallèles assez bien documentés en contexte méditerranéen pour le sol et l'inscription suggèrent plutôt l'entrée d'une grande maison hellénistique que celle d'un sanctuaire (Tréziny 2006). Cette observation est par ailleurs cohérente avec l'histoire restituée de l'expansion urbaine dans ce secteur qui se serait progressivement développée à partir de la seconde moitié du IV^e et au III^e siècle avant notre ère pour constituer un quartier nouveau avec ses orientations propres (Rothé, Tréziny 2005, 233). Bien que les données de cette fouille ne soient pas encore complètement connues, l'hypothèse d'une succession des dépôts votifs situés entre le IV^e et la fin du III^e siècle avant notre ère, renvoyant à un sanctuaire extra-urbain (*Thesmophorion* ?), et de la mise en place d'un quartier urbain, constitué dans ce secteur de grandes maisons relativement luxueuses, apparaît plausible. Ce nouveau quartier se serait donc développé aux dépens de zones artisanales (rue Leca) et de sanctuaires extra-urbains, de manière similaire à ce que les fouilles récentes ont révélé à *Emporion* (voir ci-dessous).

216. Figurine en terre cuite importée (de type ionien) : divinité assise portant un *pôlos* haut et tenant un oiseau (VI^e s. av. J.-C.). Fouilles de la place Vivaux, Marseille.

Le secteur du port

Les fouilles menées dans les secteurs portuaires, de la place Vivaux à la Bourse en passant par les Docks, les places Jules-Verne et Villeneuve-Bargemon, ont livré des séries relativement importantes d'objets en terre cuite à caractère vraisemblablement votif (Rothé, Tréziny 2005, 347-388 et 532-559). L'impression d'ensemble doit cependant être nuancée. Ainsi, la fréquence de ce type d'objets est très loin de celle relevée dans les sanctuaires et les habitats grecs et même indigènes en Italie du Sud ou en Sicile notamment. Marseille semble se distinguer par une relative rareté de ces objets, situation originale qui leur confère une importance particulière. Toutefois, ils ne sont que très rarement conservés en contexte votif avéré. La plupart d'entre eux ont été retrouvés mêlés aux matériaux constituant le comblement progressif du port, pour partie abandonnés sur place ou plus souvent issus de l'érosion progressive des pentes des collines, cœur de la ville. Ils proviennent donc de contextes destructurés dont la position ainsi que la composition primaire, et donc la nature, nous échappent aujourd'hui.

Parmi les principales catégories, notons, pour l'époque archaïque, la présence de quelques statuettes de divinités assises coiffées d'un *pôlos* haut, en terre cuite et de tailles diverses, dont l'analyse indique clairement une origine grecque orientale (Ionie du Sud ?) (fig. 216).

217. Fragment d'*askos* en pâte claire massaliète avec tête cornue et visage barbu (VI^e^ s. av. J.-C.). Secteur de l'ancienne rue Négrel, Marseille.

218. *Askos* à tête silénique en pâte claire massaliète (VI^e^ s. av. J.-C.). Place Villeneuve-Bargemon, Marseille.

Il s'agit d'un modèle largement diffusé dans l'ensemble du monde grec à l'époque archaïque et au travers duquel il est difficile d'identifier une divinité en particulier.

La série locale des *askoï* à tête cornue ou à tête de silène, dont les attestations sont concentrées dans la zone portuaire des places Jules-Verne et Villeneuve-Bargemon et dans une moindre mesure dans le secteur de l'ancienne rue Négrel, constitue un document original important (fig. 217 et 218). Leur datation est difficile à établir avec précision mais les contextes de découverte des fouilles du port indiquent pour certains d'entre eux un dépôt final dès le courant de la première moitié du V^e^ siècle avant notre ère, ce qui implique qu'ils étaient en usage avant cette date, c'est-à-dire probablement dans la seconde moitié du VI^e^ et peut-être encore au début du V^e^ siècle avant notre ère, date qui s'accorde assez bien avec l'étude stylistique de la plastique. Il faut probablement distinguer entre des représentations de visages barbus munis de cornes et souvent assimilés à des représentations du dieu-fleuve Acheloos (Collin Bouffier 2000) et des visages aux traits caricaturaux, sans cornes, qui orientent l'identification plutôt vers le silène, compagnon du thyase dionysiaque (fig. 219). L'objet le mieux conservé provenant des fouilles de la place Villeneuve-Bargemon présente des caractères qui entretiennent une certaine ambiguïté, car si la tête moulée associée à l'*askos* renvoie plus probablement à une représentation de silène, le décor à figures noires sur le corps du vase indique clairement un milieu aquatique avec la représentation d'un oiseau, sorte d'échassier, chassant dans un environnement si ce n'est aquatique, du moins palustre. Le dossier est pour le moins complexe et il n'est pas question ici de trancher entre l'hypothèse d'un culte dionysiaque, que d'autres documents comme la présence d'un phallus en terre cuite provenant du même secteur appuient, et un culte des eaux qui pourrait être associé aux *naïskoi* de la rue Négrel. On remarquera cependant que l'essentiel des *askoï* en question (dix exemplaires) provient des fouilles du port (secteurs de la place Jules-Verne et Villeneuve-Bargemon) alors que peu d'entre eux ont été découverts dans le secteur de l'ancienne rue Négrel (trois exemplaires), situation inverse de celle des *naïskoi* (47 exemplaires vers la rue Négrel, un seul dans le secteur du port). L'association des deux types de documents pour caractériser un culte singulier n'apparaît donc pas forcément pertinente à nos yeux et l'on peut légitimement se demander s'il ne faut pas plutôt envisager de les dissocier. Auquel cas, les deux concentrations spécifiques pourraient indiquer l'existence de deux types de dépôts ou de liturgies particulières et donc très probablement deux lieux de culte proches mais bien distincts.

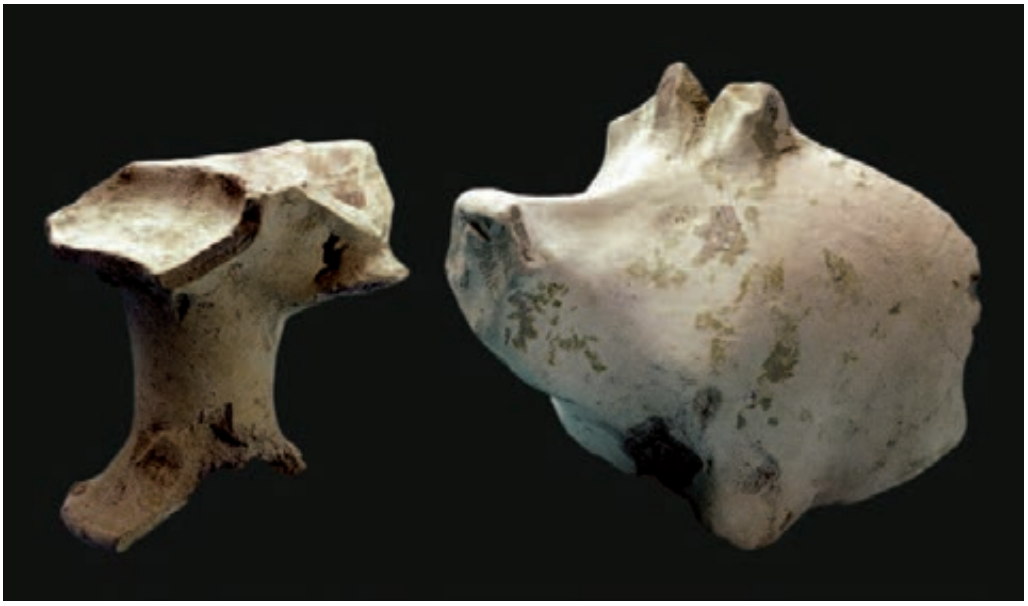
219. Détail de la tête silénique d'un *askos* en pâte claire massaliète (VI^e^ s. av. J.-C.). Place Villeneuve-Bargemon, Marseille.

Toujours en contexte portuaire, le secteur de la Bourse livre également des documents à caractère votif avec encore

220. Figurine ou *askos* en forme d'oiseau en pâte claire massaliète (fin VI^e s. av. J.-C.). Fouilles de la Bourse, Marseille.

des fragments d'*askoï* de production locale, mais en forme d'oiseaux (fig. 220) ou de sirène et qui se distinguent nettement de la série précédemment évoquée. Datés de la seconde moitié du VI^e siècle avant notre ère, ils ont été découverts en position secondaire et leur attribution à un culte ou un autre ne semble pas raisonnable. Il en est de même pour un petit *kouros* en bois (fig. 221), exceptionnellement conservé par le milieu humide, ainsi que pour un certain nombre d'autres objets. En revanche, un dépôt de cruches en pâte claire massaliètes datées du V^e siècle avant notre ère et situé à proximité du grand puits public pourrait constituer un témoignage en contexte de gestes votifs mais dont la signification nous échappe. Plus explicite peut-être est la présence dans les remblais archaïques de la Bourse d'un fragment de *kernos* en anneau circulaire qui supportait probablement des vases miniatures. Ces vases sont par ailleurs attestés à *Emporion* dans le cadre de dépôts votifs associés à un sanctuaire spécifiquement portuaire, mais dont les fouilleurs n'ont pas encore réussi à identifier la divinitéà laquelle il était dédié. Si l'on ajoute à l'inventaire d'autres fragments de *kernoï* constitués de trois coupelles placées sur un pied haut (fig. 222) et un fragment de figurine en pâte claire représentant une tête de porc (fig. 223), l'hypothèse d'un culte à Déméter, proposée par A. Hermary (Rothé, Tréziny 2005, 290), apparaît plausible. On restera néanmoins prudent, tant l'association proposée est empreinte d'incertitudes concernant le regroupement topographique de ces objets et leurs chronologies respectives.

221. Petit *kouros* archaïque en bois (haut. 10 cm) (face et arrière). Fouilles de la Bourse, Marseille.



De gauche à droite

222. Fragment de vase à godets (*kernos* ?).

223. fragment de figurine ou d'*askos* en forme de porcelet. Fouilles de la bourse (remblai hellénistique), Marseille.

Le gisement sous-marin de l'anse des Catalans

La découverte en 2004 d'un riche gisement sous-marin à moins de 300 m de la plage des Catalans (Rothé, Tréziny 2005, 674-675) vient clore cette liste non exhaustive des découvertes marseillaises relatives aux cultes grecs de la cité phocéenne et illustre de manière explicite le phénomène de décontextualisation déjà évoqué des documents archéologiques. Dans un secteur relativement éloigné de l'agglomération antique, en tout cas trop éloigné de la côte pour qu'il puisse s'agir des restes de bâtiments cultuels extra-urbains situés à l'origine le long de l'anse des Catalans, a été retrouvée une concentration de mobiliers divers (fig. 224) renvoyant à une chronologie longue (époques grecque et romaine). Parmi ces mobiliers, probablement issus de dragages des secteurs portuaires, ont été trouvés des fragments architecturaux dont des fûts de colonnes (fig. 225) qui très vraisemblablement ont appartenu, si ce n'est à des édifices cultuels grecs ou romains, en tout cas à des bâtiments publics. Associés à ces fragments architecturaux, des éléments de statuaire, dont un buste de statue de marbre, probablement un Apollon d'époque hellénistique (fig. 226), et le pied d'une statue féminine (fig. 227), renvoient sans doute à la parure d'édifices cultuels disparus de la cité hellénistique. À la lueur de cette découverte très éloignée du centre urbain, on comprend mieux pourquoi il est si difficile aux archéologues marseillais de restituer le paysage cultuel de la cité phocéenne.

224. Fouilles sous-marines de l'anse des Catalans (2004). Découverte d'éléments de statuaire hellénistique.

225. Fouilles sous-marines de l'anse des Catalans (2004). Découverte d'éléments architecturaux.

Cultes, sanctuaires et territoire de Marseille grecque

226. Fouilles sous-marines de l'anse des Catalans (2004). Buste de statue en marbre, vraisemblablement un Apollon.

227. Fouilles sous-marines de l'anse des Catalans (2004). Pied de statue féminine en marbre.

L'installation des cultes grecs dans le territoire de Marseille n'est attestée que par peu de documents, ce qui est en soi un problème quand on sait l'importance des sanctuaires dans la structuration des territoires des cités de Grande Grèce et le rôle qu'ils jouent dans les phénomènes de médiation entre populations grecques et non grecques (Polignac 1984). Il faut cependant résister à l'attrait d'un modèle d'interprétation univoque tant nous y invitent les spécificités massaliètes, observées dans bien d'autres domaines. Par ailleurs, la formidable extension urbaine des cinquante dernières années nous impose aujourd'hui une situation bien plus difficile que celle souvent plus favorable des cités de Grande Grèce par exemple, pour restituer la forme et la structuration d'un territoire par ailleurs réputé étroit d'après les auteurs anciens.

L'Artémision (sanctuaire d'Artemis Ephésia) des bouches du Rhône, signalé par Strabon (*Géographie*, IV, 1, 8) et situé dans un premier temps à Saint Blaise par F. Benoit, puis plus vraisemblablement en Camargue (Tréziny 2004, 102), n'a pour le moment pas été localisé avec précision et la date à laquelle il a été érigé ne nous est pas connue. La mention de Strabon précise néanmoins que les raisons de son installation sont intimement liées aux difficultés de navigation dans ce secteur très plat et qu'il constituait, avec les tours qui lui étaient associées, un repère visuel pour guider les marins. En cela, il s'inscrit dans une tradition ancienne des Artemisia situés sur des points remarquables des secteurs côtiers de Méditerranée et dont l'une des raisons d'être principales était de servir de repère le long des itinéraires côtiers (Gras 1993, 108). L'Artémision des bouches du Rhône s'inscrit donc plutôt dans un réseau de contrôle des itinéraires maritimes que dans la structuration d'un territoire terrestre à proprement parler.

La découverte et les fouilles anciennes menées dans des grottes dites « à offrandes » du massif de Marseilleveyre constituent le principal dossier archéologique qui puisse être évoqué (Rothé, Tréziny 2005, 685-691). Il s'agit de cavités rocheuses qui percent le versant nord du massif de Marseilleveyre, situé à environ 8 km au sud de la cité phocéenne (fig. 228 et 229). Lors de fouilles menées à partir de 1910, on a extrait de ces cavités un riche mobilier céramique. Bien qu'une stratification des dépôts semble avoir été observée dans la majeure partie d'entre elles (Rothé, Tréziny 2005, 687-691), les documents qui nous sont parvenus ne permettent pas de caractériser une stratigraphie claire et les éventuels aménagements de l'espace. On sait néanmoins que la chronologie de chacune de ces grottes est singulière puisque dans certaines on trouve également des restes d'occupation néolithique et parfois d'époque romaine tardive. Toutefois, le lot le plus important renvoie toujours à des objets situés entre le VI^e^ et le II^e^ siècle avant notre ère, dont le caractère votif est souligné par la présence en association de céramiques à pâte claire massaliètes, parfois miniatures (fig. 230 et 231) ou à décor inhabituel (fig. 232), de lampes nombreuses et de diverses origines (fig. 233, 234 et 235) ainsi que de quelques éléments comme un masque de personnage barbu (fig. 236) ou une petite tête appartenant à la série des *askoï* à tête de silène (fig. 237) évoquée plus haut. Notons également l'extrême rareté pour les VI^e^ et V^e^ siècles avant notre ère de la céramique dite grise monochrome dont on sait qu'elle est assez fréquente dans les habitats indigènes environnants et la faible représentation des céramiques non-tournées de l'âge du Fer. Aucune inscription n'est connue qui permettrait d'identifier une quelconque dédicace à une divinité ou de préciser l'origine des dédicants. Le moins qu'on puisse dire est que le dossier est encore aujourd'hui mal documenté et qu'il est, de fait, difficile à mettre en perspective. Les modèles interprétatifs développés en Grande Grèce pourraient laisser penser à un sanctuaire de limite de territoire, mais faut-il l'envisager comme tel durant toute la période de fréquentation (VI^e^-II^e^ siècle avant notre ère). On doit en effet envisager la présence, sur le plateau dominant les grottes, d'un habitat indigène, généralement désigné sous le nom d'*oppidum* de Marseilleveyre, mal connu, mais dont la période d'occupation, révélée par les prospections, semble être circonscrite au VI^e^ et peut-être au V^e^ siècle avant notre ère (Rothé,

De gauche à droite

228. Grotte dite du Draïou (massif de Marseilleveyre).

229. Grotte dite de l'Argile ou grotte n° 1 du Puits-du-Lierre (massif de Marseilleveyre).

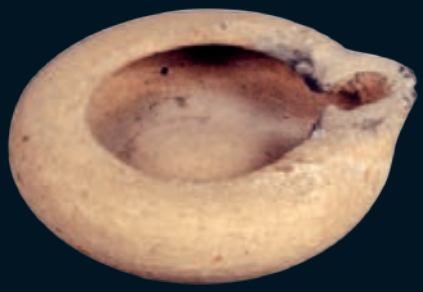
Tréziny 2005, 685-686). Il faudrait pouvoir établir la relation entre cet habitat proche, parfois dit semi-permanent, et les premières décennies de fréquentation votive des grottes. Elles pourraient alors être interprétées, si ce n'est comme une limite du territoire, du moins comme un lieu de médiation intercommunautaire, même si on se heurte à la nature résolument massaliète de la plupart des objets déposés et à la rareté des céramiques grises monochromes et non-tournées indigènes. À partir du moment où l'établissement indigène ne semble plus être occupé, peut-être vers la fin du VI^e^ ou le courant du V^e^ siècle avant notre ère, les offrandes apparaissent moins nombreuses, même si la fréquence des lampes, notamment à vernis noir italique, semble indiquer la continuité d'un geste votif. Le rôle de ces probables lieux de dévotion dans un territoire massaliète dont les contours ont probablement évolué au cours du temps a pu lui aussi se transformer en fonction des rythmes de l'extension de la *chôra* massaliète et des relations induites avec les communautés indigènes.

230. Olpé miniature en pâte claire massaliète. Grotte du Draïou, massif de Marseilleveyre.

231. Vase fermé miniature à deux boutons latéraux en pâte claire massaliète. Grotte du Draïou, massif de Marseilleveyre.

232. Coupe à deux anses à décor d'yeux prophylactiques en pâte claire massaliète. Grotte du Draïou.

233. Lampe en pâte claire massaliète. Grotte de l'Argile.



234. Lampe en pâte claire massaliète. Grotte de l'Argile.

235. Lampe. Grotte du Draïou.

236. Masque de personnage barbu en pâte claire massaliète. Grotte de l'Argile.

237. Tête silénique appartenant probablement à un *askos* en pâte claire massaliète.

Cultes grecs de Marseille et communautés indigènes

238. Tête silénique appartenant à un vase plastique (*askos* ?) en pâte claire massaliète. Baou de Saint-Marcel.

Si avec le cas des grottes de Marseilleveyre on touche, mais hélas sans pouvoir l'illustrer de manière très claire, aux possibles relations entre Grecs de Marseille et l'Autre indigène au travers de pratiques cultuelles partagées, on ne peut que constater le peu de documents démontrant la diffusion des cultes et pratiques cultuelles grecques dans le monde indigène de Gaule méridionale. En cela, la documentation nord-occidentale contraste fortement avec la situation observée en Grande Grèce et en Sicile où les modèles grecs de cultes, de pratiques cultuelles et même de représentations des images divines ou de réappropriation des mythes ont eu une diffusion notable dans de nombreuses communautés indigènes.

La présence, aux Baou de Saint-Marcel, d'un fragment d'*askos* à tête cornue d'une série bien connue à Marseille (fig. 238) ne démontre en rien la transmission et l'accueil dans cette communauté indigène de la proche périphérie de Marseille d'un culte grec.

La découverte récente à Cavaillon d'un *naïskos* au type de la déesse assise (fig. 239) similaire à ceux de l'ancienne rue Négrel de Marseille (De Michèle, Hermary 2010), constitue en revanche un élément nouveau dans ce débat. Les conditions de sa découverte ne sont hélas pas très claires mais le matériau dont il est constitué, un calcaire molassique burdigalien issu de carrières proches de Cavaillon, indique une origine locale bien assurée. Il faut donc envisager la fabrication et l'usage d'un tel objet votif, conçu à partir d'un modèle bien connu à Marseille, en milieu indigène. Nous ne disposons que de trop peu d'éléments pour savoir s'il pourrait être le témoin de la transposition d'un culte grec en milieu celtique ou, plus probablement, de l'appropriation par les populations locales d'une forme de représentation divine grecque, en l'occurrence massaliète, dans le cadre d'un culte cavare. Quoi qu'il en soit, cet objet reste pour le moment trop isolé pour qu'il soit possible de le mettre véritablement en perspective.

239. *Naïskos* de Cavaillon.

À l'inverse, on peut également se poser la question de savoir dans quelle mesure les cultes et les pratiques cultuelles indigènes ont pu s'insinuer ou non, et sous quelles formes, dans celles des populations grecques de Marseille. La stèle de Bélénos trouvée à Marseille, déjà évoquée, constitue un premier élément significatif mais qui est resté longtemps isolé. L'analyse proposée par A. Hermary (à paraître) de l'iconographie d'un des types monétaires parmi les plus anciens de la cité phocéenne (seconde moitié du V^e^ siècle avant notre ère), le type de l'obole au *Lakydôn*, est de nature à enrichir cette réflexion. Sans revenir sur l'ensemble de la démonstration, le type monétaire en question pourrait en effet représenter un dieu ou un héros local, tant par son nom d'origine non grecque (à tel point qu'il faille le préciser sur les monnaies) que par sa coiffure hérissée qui désigne en général les barbares dans l'iconographie grecque. Les petites cornes placées sur son front et qui émergent des mèches de cheveux en désordre renverraient alors au monde aquatique et pourraient trouver une cohérence avec la série des *askoï* à tête silénique déjà évoquée. A. Hermary y voit l'expression d'un culte d'origine indigène associé à l'élément aquatique, antérieur à l'arrivée des Grecs et intégré aux cultes de la cité, agissant ainsi comme élément fondateur revendiqué de l'association des communautés. Cette hypothèse est d'autant plus séduisante qu'elle trouve des parallèles notamment avec la mention par Strabon, confirmée par une inscription, de l'existence d'un culte au héros *Lerôn*, lui aussi d'origine indigène, sur les îles de Lérins.

Cultes et sanctuaires d'*Emporion*

Quelques décennies après la fondation de *Massalia*, les Phocéens arborent la volonté de renforcer leur présence sur les routes de commerce maritime vers l'Occident et consolident ainsi leur intervention sur certaines des escales d'échange les plus dynamiques du moment. Dans ce contexte surgit, au-delà des Pyrénées et au sud de la baie de Roses, la petite enclave qui, avec le temps, allait devenir l'active ville portuaire d'*Emporion* (fig. 240).

Ces marchands phocéens, qui aux alentours de 580-570 avant notre ère ont décidé de créer un centre stable, permanent et orienté essentiellement vers le commerce (un *emporion*), dans un environnement portuaire indigène déjà habité, ont emporté avec eux leurs cultes et leurs propres formes d'expression la religiosité. À la longue, le développement de cette petite enclave coloniale, ainsi que l'inévitable interaction avec le monde indigène et les autres participants des routes commerciales de l'Occident méditerranéen, finiront par rapprocher leurs manifestations cultuelles, tant dans la sphère publique que privée, contribuant à définir et imbriquer leur identité culturelle et collective.

Malheureusement, les données disponibles pour ces questions ne sont pas très abondantes, surtout pour les périodes les plus anciennes de l'établissement emporitain (Pena 2000 ; Ruiz de Arbulo 2000 et 2002-03 ; De Hoz 2006). Ainsi, parmi les brefs passages que les sources classiques dédient à cette ville, seules les références du géographe Strabon sur la diffusion du culte à *Artemis Ephesia* méritent d'être soulignées (Str. III, 4, 8 ; IV, 1, 4 ; IV, 1, 5). Elles témoignent de la vénération de cette divinité, sous un patronage d'origine ionienne, qui aurait été promue vers l'Occident à partir du sanctuaire érigé à *Massalia*, lié selon la tradition littéraire et les mythes de fondation aux étapes initiales de ce centre colonial (Domínguez Monedero 2010). Ce culte est donc attribué tant à *Emporion* que à *Rhode*, deuxième établissement phocéen apparu deux siècles plus tard à l'autre extrémité du golfe de Roses (Puig, Martín 2006). Le texte de Strabon fait aussi référence à l'extension de cette vénération à d'autres enclaves créées par les Phocéens massaliotes sur le littoral ibérique, dont *Hemeroskopeion*, qui restent encore aujourd'hui archéologiquement inconnues

240. Vue aérienne du site archéologique d'*Emporion*.

(Rouillard 1991, 284 et 297-303). Strabon affirme de plus la prédominance de ce culte sur d'autres patronages cultuels et la conservation de « la même apparence de son image de culte et des mêmes rites qui sont pratiqués dans la métropole ».

D'autre part, cet auteur mentionne aussi, très brièvement, la transmission de ce culte à la sphère ibérique avec les pratiques rituelles qui l'accompagnent. L'ampleur de ce phénomène est très difficile à cerner sur la seule base des données archéologiques. Cependant, l'affirmation de Strabon met en évidence le rôle joué par ces enclaves coloniales. Outre les activités commerciales, ils participent à la diffusion de croyances et de concepts religieux de filiation méditerranéenne (dans ce cas grecs, mais aussi sémites) que le monde indigène ibérique allait s'approprier et transformer dans le contexte de sa propre religiosité et son imaginaire collectif.

Pour compléter ces rares mentions écrites sur les cultes et la religion à *Emporion*, nous ne disposons que des données fournies par l'archéologie. Un siècle de fouilles archéologiques sur ce site a ainsi livré des éléments précieux pour reconstituer la localisation et l'évolution des principales aires sacrées de la ville grecque, bien qu'en général nous ne disposions pas d'indices fermes permettant d'identifier les divinités qui y étaient vénérées. Un cas singulier est, comme nous allons voir, l'évolution des sanctuaires urbains au cours de l'étape la plus récente de la ville grecque, qui commence après la présence romaine sur la région. Les données disponibles pour cette dernière étape sont certainement plus nombreuses, même si elles ont fait l'objet aussi d'interprétations controversées.

Les différents objets à destination probablement votive ou liturgique retrouvés lors des fouilles complètent également ces données. À l'exception de certaines trouvailles relativement récentes, il s'agit souvent d'objets sans contexte archéologique qui permettent toutefois la reconstitution, même partielle, des rites développés dans la sphère des cultes emporitains tant à caractère collectif que privé.

Les premières zones sacrées de la ville

Le bref passage de Strabon ne permet pas de déduire la date de l'introduction à *Emporion* du culte à *Artemis Ephesia*, ni l'emplacement du bâtiment sacré qui lui était dédié. Cependant, tous les indices laissent penser que la transmission du culte a eu lieu peu après son implantation à *Massalia*, donc durant la phase archaïque de l'établissement emporitain. L'idée que le sanctuaire d'Artémis aurait été créé à l'intérieur de la première enclave phocéenne a été traditionnellement soutenue. Il aurait été bâti sur un promontoire littoral qui, à nouveau selon le témoignage de Strabon, avait l'apparence d'une petite île et que les Emporitains eux-mêmes appelleraient plus tard *Palaiapolis* (Str. III, 4, 8).

Les fouilles effectuées sur le site de Sant Martí d'Empúries, petit village situé sur ce promontoire naturel, qui fait aujourd'hui partie du littoral, n'ont fourni jusqu'à présent aucune preuve de l'existence d'espaces à caractère cultuel durant les phases archaïques de l'établissement. Les structures connues pour cette première étape, couvrant un habitat indigène préexistant, témoignent uniquement d'usages domestiques et artisanaux (Aquilué *et al.* 2002 et 2010).

Rappelons cependant la découverte ancienne sur la partie orientale du promontoire d'une série d'éléments architecturaux qui pourraient provenir d'un bâtiment monumental, à caractère certainement religieux, érigé sur le sommet et dominant l'accès à la mer de la zone portuaire emporitaine. Parmi ces éléments, il faut noter les restes de pierres de taille, plusieurs fûts de colonnes, un chapiteau ionien et des restes de blocs moulurés de corniche, qui sont encore conservés dans l'architecture de l'actuelle église de Sant Martí, bâtie au XVI^{e} siècle sur ce même emplacement prééminent et sur les restes d'anciens bâtiments de culte chrétien. L'élément le plus significatif est sans doute un bloc de grès dont la partie frontale porte une frise en relief représentant la partie postérieure de deux sphinx opposés (fig. 241) (Almagro 1964, 8). Malgré la chronologie haute proposée parfois pour ce relief, tout semble indiquer

241. Bloc de grès, avec partie d'une frise en relief représentant la partie postérieure de deux sphinx, provenant de Sant Martí d'Empúries.

que ce bâtiment n'est pas antérieur à l'époque hellénistique. Nous ne disposons d'aucun autre indice pour savoir à qui il était dédié ni si un espace cultuel a préexisté à ce bâtiment sur cette même zone de l'ancienne enclave grecque.

Il est possible également que les premières zones sacrées emporitaines ait été bâties déjà sur terre ferme, ἐν τῇ ἠπείρῳ (Strabon, *Géographie*, III, 4, 8), au-delà de la petite anse portuaire où l'habitat s'étend à partir de la deuxième moitié du VI^e^ siècle avant notre ère. Il s'agit du principal secteur urbain d'*Emporion*, connu aujourd'hui sous le nom de *Neapolis* par opposition au noyau plus ancien de la *Palaiapolis*. Ce nouvel établissement s'étendra sur le versant de la colline la plus proche du littoral, la partie haute étant occupée presque cinq siècles plus tard par les constructions de la ville romaine (fig. 242 et 243).

La mise au jour de mobilier archaïque, dont certains objets revêtant peut-être un caractère rituel, sur le secteur le plus élevé de la topographie de la *Neapolis* (vers l'ouest), conduit à l'hypothèse de la présence, sur cette « petite acropole », d'une partie des espaces sacrés les plus anciens dédiés aux activités cultuelles associées aux divinités tutélaires de l'établissement colonial (Dupré 2005, 107-108). La question de l'identification de ces cultes se pose, certainement inscrits dans l'héritage religieux commun à ces fondations phocéennes, qui, à une échelle plus vaste et monumentale, pourrait être reflétée par le cas de *Massalia* (De Hoz 2006). La superposition de vestiges dans cette zone a empêché d'identifier réellement d'éventuels restes attribuables à ces hypothétiques premiers bâtiments à caractère religieux. De ce fait, leur organisation est aujourd'hui complètement inconnue. Cependant, leur utilisation aurait pu commencer avant le développement urbain de la *Neapolis* à partir des dernières décennies du VI^e^ siècle avant notre ère.

Certains des mobiliers de provenance emporitaine, indiquant par leur nature une probable fonction rituelle ou votive, pourraient être associés à des pratiques qui auraient eu lieu dans ces anciens espaces collectifs de culte. Cependant, leur utilisation dans des rituels à caractère plus domestique ou familial, voire même funéraire, ne peut pas être exclue. C'est le cas des terres cuites, parmi lesquelles quelques exemplaires, bien attestés à *Emporion,* de petites *protomai* votives ou de figures féminines dans l'attitude de l'offrande (Blech 1991 et 1996) (fig. 244 et 245) ; mais aussi d'autres restes de probables statues votives et d'éléments qui auraient éventuellement constitué la décoration des bâtiments de culte érigés durant cette première étape (Dupré 2005). D'autres vases à utilisation rituelle éventuelle peuvent aussi être mentionnés. Tout d'abord, les brûle-parfums (*thymiateria*) de tradition grecque orientale (fig. 246). Ensuite, les *askoi* possédant à l'une des extrémités une décoration plastique souvent en forme de tête barbue de Silène, parfois avec des cornes (alors identifiés comme Achéloos), qui présentent des caractéristiques similaires à celles des exemplaires attestés à

242. Structure urbaine de la *Neapolis* d'*Emporion* correspondant à la phase hellénistico-romaine (plan d'après Mar, Ruiz de Arbulo 1993), et qui incorpore aussi les structures découvertes récemment à l'angle nord-ouest de la ville (encadrées en rouge). La localisation des différentes zones sacrées de la ville grecque est indiquée : 1. Secteur de la « Tour de Guet » ; 2. Probable espace cultuel situé près de l'accès à la zone portuaire ; 3. Plateforme surélevée du V^e siècle avant notre ère identifiée comme un sanctuaire périurbain ; 4. D'autres constructions religieuses situées sur la terrasse supérieure du secteur méridional de la *Neapolis* (IV^e-I^er siècles avant notre ère) ; 5. Terrasse inférieure, avec l'incorporation durant le I^er siècle avant notre ère du temple traditionnellement attribué au culte à Sérapis.

Massalia (Collin-Bouffier 2000, 74-77) (fig. 247). Mais la présence de vase plastique est également attesté dans les ensembles funéraires des nécropoles les plus anciennes de la ville (Sanmartí 1996).

En parallèle, une absence doit être soulignée : *Emporion* n'a livré jusqu'à présent aucun reste assimilable aux *naiskoi* votifs archaïques en forme d'édicule représentant une divinité féminine assise. Ces éléments sont attestés tant sur la métropole phocéenne que sur ses centres coloniaux d'Occident (*Massalia* et *Elea/Velia*) et sont traditionnellement associés au culte de Cybèle, parmi d'autres interprétations (Hermary 2000).

243. Vue générale, depuis le sud-ouest, du secteur urbain de la *Neapolis* d'*Emporion*.

De gauche à droite

244. Figure en terre cuite représentant une femme dans l'attitude de l'offrande, habillée avec un *péplos* et portant un récipient avec des fruits et un porcelet, offrandes caractéristiques du culte à Déméter et à Koré/Perséphone (*Emporion*, V^e^ siècle avant notre ère, originaire d'un atelier sicilien).

245. Figurines en terre cuite de femmes dans l'attitude de l'offrande, issues d'*Emporion*, d'origine probablement de la *Magna Graecia* ou de Sicile (V^e^ siècle avant notre ère) : à gauche, Koré de type corinthien ; à droite, femme voilée portant un oiseau aquatique.

246. Éléments appartenant à des brûle-parfums ou *thymiateria*, issus des niveaux les plus anciens de la *Neapolis* d'*Emporion* (VI^e^ siècle avant notre ère).

La question des espaces de sanctuaires les plus anciens de la ville doit être mise en relation avec une des fonctions essentielles des *emporia* : la fonction religieuse (Rouillard 1995 ; Domínguez Monedero 2001 ; Ruiz de Arbulo 2000 et 2002-03). Or, c'est le cas du noyau initial d'*Emporion*, comme le montre le toponyme (signifiant comptoir de commerce) que la ville gardera tout le long de son histoire. Dans ce type d'établissements, les bâtiments cultuels, souvent extra-urbains ou périurbains, ont le rôle d'espaces neutres, de lieux de médiation entre les marchands d'origines diverses, sous la tutelle symbolique de la divinité. Ils servent donc à promouvoir la sécurité et la stabilité des transactions et des accords commerciaux. En parallèle, ils deviennent aussi des endroits actifs d'interaction culturelle avec la population autochtone.

247. *Askos* avec décoration plastique en forme de tête barbue, avec des cornes et des oreilles de taureau, interprétée comme une représentation du dieu fluvial Achéloos. Issu d'*Emporion*, il est conservé au siège de Gérone du Musée d'Archéologie de la Catalogne.

Les espaces de culte archaïques de ce premier *emporion* auraient pu se trouver hypothétiquement à l'extérieur de la zone habitée, qui était encore concentrée dans les limites de la *Palaiapolis* et aussi dans la zone immédiatement à la limite méridionale de l'anse portuaire. L'agrandissement postérieur de l'habitat dans la *Neapolis*, dont l'urbanisme semble se mettre en place à partir de la fin du VI^e^ et au cours du V^e^ siècle avant notre ère, entraînera l'insertion de ces premiers espaces cultuels dans les nouvelles limites de la trame urbaine. En effet, les vestiges archéologiques permettent d'attester la création, vers le milieu du V^e^ siècle avant notre ère, de nouveaux espaces sacrés vers le sud-ouest, au-delà de l'affleurement rocheux qui constitue la partie la plus haute ou « petite acropole » et donc à nouveau en position périurbaine. Il s'agit des premières constructions de ce qui deviendra, par la suite, l'aire principale des sanctuaires de la ville d'*Emporion*, au sud de la *Neapolis* (Puig 1913 ; Sanmartí *et al.* 1990 et 1991 ; Mar, Ruiz de Arbulo 1993, 171-183).

Ensuite, il faut signaler la construction d'une vaste plateforme ou podium surélevé, délimité par des murs de contention bâtis avec des pierres de taille calcaires (fig. 248).

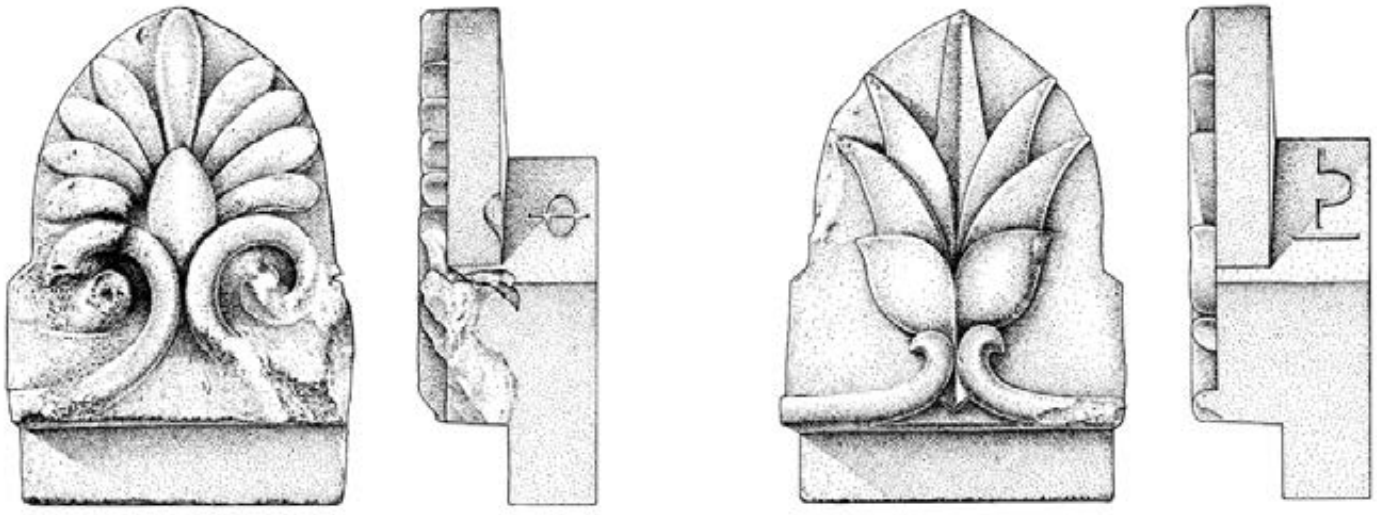
248. Plateforme surélevée construite au V^e^ siècle avant notre ère, interprétée comme un espace sacré, située alors en dehors des limites de la ville. Notons au-dessus l'autel double et d'autres restes correspondant aux phases plus récentes du sanctuaire situé dans le secteur méridional de la *Neapolis* d'*Emporion*.

Cet espace est aujourd'hui surmonté par les restes d'un double autel monumental, installé sur une base munie de gradins. Il s'agit certainement du résultat de la transformation postérieure de l'autel sacrificiel qui, depuis le V^e^ siècle avant notre ère, aurait structuré ce nouveau *temenos* religieux. L'interprétation proposée pour ces restes met encore en évidence l'emplacement extra-urbain du nouvel espace cultuel. Devant ce dernier, apparaît un quartier *extra-muros* de constructions domestiques. Il est situé aux limites de l'établissement colonial et aurait été habité par la population indigène, selon le témoignage de Strabon. Par conséquent, le nouveau bâtiment de culte fonctionnait une fois de plus comme un espace intégrateur et neutre pour les Grecs emporitains et les populations indigènes environnantes (Sanmartí 1992, 31-32).

D'autres découvertes matérielles issues des fouilles réalisées dans ce secteur de la ville nous renseignent sur l'existence d'un édifice religieux monumental, aujourd'hui difficile à situer. C'est le cas des célèbres antéfixes en pierre sédimentaire du Languedoc correspondant à un magnifique *anthemion* décoré avec des palmettes et des fleurs de lotus stylisées, ainsi que des restes d'un acrotère, qui faisaient partie du toit en pierre d'un temple qui aurait été érigé à la même période (Sanmartí *et al.* 1991 ; Dupré 2005, 115-118) (fig. 249).

Les importantes transformations urbaines qui ont eu lieu à *Emporion* au cours de la première moitié du IV^e^ siècle avant notre ère, avec notamment le tracé de la nouvelle enceinte qui allait protéger la ville, ont également eu une importante répercussion dans la disposition des espaces religieux. Les données archéologiques prouvent que la construction du nouveau pan méridional du rempart, protégé par un fossé et renforcé par de puissantes tours et des bastions, a entraîné l'arasement des structures domestiques construites au pied du sanctuaire périurbain mentionné précédemment (Marcet, Sanmartí 1989, 77-79). Ces faits sont considérés comme le reflet archéologique d'un processus de synécisme rapporté par les sources écrites (Str. III, 4, 8), avec l'intégration de ce quartier indigène dans la nouvelle enceinte, et donc dans un espace partagé avec les Grecs.

Ces travaux défensifs ont aussi impliqué une nouvelle organisation de l'accès sud à la ville, intégrant ainsi l'ancien *temenos* surélevé dans l'enceinte. Les nouvelles constructions religieuses entreprises à partir de ce moment finiront par définir architecturalement cet important secteur cultuel au cours des IV^e^ et III^e^ siècles avant notre ère. Notons parmi ces constructions un nouvel autel monumental avec des marches côté ouest, les restes d'autres bâtiments de culte et la construction d'une citerne facilitant l'accès à l'eau lors des rituels réalisés dans ces sanctuaires publics ; cette citerne a cependant été rendue inutilisable ultérieurement, par le creusement d'un puits de captage.



249. Deux des antéfixes en pierre, avec représentations de palmettes et de fleurs de lotus, qui décoraient le toit d'un temple construit à *Emporion* durant le V^e^ siècle avant notre ère. Les lettres grecques servaient à les positionner.

Nous manquons à nouveau, pour cette étape, de données fiables sur les divinités vénérées dans ces sanctuaires. L'emplacement sur cette zone d'un bâtiment dédié au culte d'Artémis a parfois été suggéré, ainsi que sa coexistence avec d'autres cultes comme celui d'Apollon, pratiqué dans les sanctuaires poliades de *Massalia*. D'autres divinités du panthéon hellénique, comme Athéna (déesse tutélaire de Phocée et de ses colonies), Dionysos ou Poséidon, ne sont pas clairement attestées à *Emporion*.

L'importance des cultes agraires de Déméter et de Koré/Perséphone, ainsi que leur transmission au monde indigène, laissent penser que ces derniers auraient aussi eu des espaces de culte dans l'enceinte grecque ou aux alentours, bien que pour l'instant son emplacement soit encore incertain. Notons cependant que certains mobiliers à caractère votif, souvent associés à ces cultes à la fertilité et aux cycles agricoles, sont originaires d'*Emporion*. C'est le cas de certaines des figurines dans l'attitude de l'offrante mentionnées précédemment ou, dans un contexte plus tardif, des brûle-parfums en forme de tête féminine, abondamment attestés dans le monde punique et ibérique, bien que leur utilisation peut être aussi circonscrite à la sphère strictement domestique ou même funéraire (Pena 1986-89 et 1987 ; Marín, Horn 2007) (fig. 250).

Dans l'ensemble, les trop rares indices issus de contextes archéologiques fiables sur les pratiques rituelles réalisées dans les bâtiments cultuels d'*Emporion* rendent difficile leur interprétation. Quelques dépôts de vases miniatures à caractère votif peuvent être mentionnés : il s'agit généralement de petits cratères, qui apparaissent dans un cas accompagnés de petits *ex-voto* anatomiques en terre cuite. Cela suggère la dimension chthonienne (et salvatrice) du culte à l'une des divinités guérisseuses vénérées dans ces sanctuaires urbains.

250. Brûle-parfum en terre cuite en forme de tête féminine, issu d'*Emporion* (IV^e^-III^e^ siècles avant notre ère). Le *kalathos* est décoré avec des représentations stylisées de fruits et d'épis de céréales, éléments symboliques associés aux cultes à la fertilité et aux cycles agricoles, comme celui de Déméter et de Koré/Perséphone.

La connaissance de la vie religieuse emporitaine au cours des premiers siècles d'existence de la ville a été récemment enrichie grâce aux fouilles réalisées à côté du bâtiment moderne qui accueille le musée. Ces travaux ont permis de mettre au jour un probable espace cultuel situé à l'angle nord-ouest de la ville grecque. Sa construction date des dernières années du VI^e^ ou des débuts du V^e^ siècle avant notre ère, par conséquent de l'étape initiale de l'implantation urbaine de la *Neapolis*. Ce bâtiment, situé à la limite de la ville et de l'ancien port – aujourd'hui comblé par des sédiments sablonneux –, pourrait être un sanctuaire portuaire, dédié spécifiquement à des dévotions associées à la protection des activités marines et commerciales des Phocéens d'*Emporion*. Les caractéristiques architectoniques semblent très simples, au moins dans son premier état : un espace avec une aire libre, adjacent à la rampe faisant communiquer la plage et la ville, et bordé seulement par un simple porche en bois et d'autres matériaux végétaux (fig. 251). Une structure en pierre destinée à accueillir du feu, probablement un autel-foyer, comportant des traces d'une utilisation et d'une maintenance relativement prolongées, est associée à ce bâtiment.

Néanmoins, le fait le plus significatif qui permet de déduire la vocation religieuse de cet espace situé à côté de l'entrée de la ville depuis le port naturel est l'attestation *in situ* de dépôts rituels d'offrandes votives. Il s'agit d'ensembles constitués d'un nombre variable de vases, en général des petites cruches ou *olpai* en céramique grecque d'Occident, dans la plupart des cas d'origine massaliète (fig. 252). D'autres trouvailles confirment aussi l'utilisation cultuelle probable de ce secteur, comme certaines terres cuites votives, et surtout, la présence exceptionnellement forte de restes de *kernoi* (fig. 253). Ces pièces sont constitués d'une base annulaire reliée à une série de petits vases appliqués sur sa partie supérieure qui reproduisent de façon simplifiée la forme de petites cruches à eau (*hydriskai*). Il s'agit sans aucun doute de pièces à usage rituel, associées à des pratiques de libation réalisées dans cet espace sacré et déposées postérieurement comme offrande.

Dans l'attente d'achever la fouille et l'étude de cette intéressante zone du cœur archaïque de la *Neapolis*, il est encore tôt pour déterminer la divinité ou les divinités vénérées dans ce sanctuaire portuaire. Cependant, il faut noter l'utilisation bien attestée de petits vases

251. Restes du probable espace cultuel situé près de l'accès à la zone portuaire d'*Emporion* (fin VI^e^-V^e^ siècles avant notre ère). Au-dessous, détail du foyer avec une possible fonction d'autel, et l'un des différents dépôts d'offrandes retrouvés sur cette zone.

similaires à ceux mentionnés ci-dessus (*kernoi* avec des hydries votives en miniature) dans des espaces de culte d'autres centres grecs, dédiés à des divinités féminines comme Déméter, Héra ou Athéna (De la Genière 2008, 15 ; Bignasca 2000, 79-82, 164-165). L'emplacement et la nature de ce sanctuaire emporitain, tout comme le type d'offrandes réalisées, permettent de suggérer aussi l'hypothèse de la sacralisation, sous la protection de la divinité titulaire, d'une éventuelle source d'eau douce située dans les environs de la baie portuaire, indispensable au ravitaillement en eau potable des navires qui y mouillaient. Rappelons à ce sujet la localisation proche de la fontaine connue sous l'invocation de Saint Eusèbe à l'époque moderne. La relation directe de cet espace cultuel avec la zone portuaire et, par conséquent, avec le milieu des marchands et des marins, permet aussi d'évoquer d'autres divinités féminines protectrices de la navigation, comme *Leucotea*, dont le culte est connu dans d'autres centres phocéens, bien qu'il n'ait jamais encore été attesté à *Emporion* (Morel 2000, 37 ; De Hoz 2006, 440-441).

252. Petites cruches (*olpai*) en céramique grecque d'Occident, issues d'un même ensemble d'offrandes (V^e^ siècle avant notre ère).

253. Objet à fonction rituelle (*kernos*) constitué d'une base annulaire qui communique avec plusieurs petits vases en forme d'hydrie appliqués sur sa partie postérieure. Il est issu des fouilles récentes du secteur nord-ouest de la *Neapolis* d'*Emporion*, en relation avec le probable sanctuaire portuaire.

La transformation des sanctuaires emporitains à l'époque tardo-hellénistique

Le débarquement sur le littoral emporitain des troupes romaines en 218 avant notre ère, dans le contexte de la Deuxième Guerre punique, ainsi que l'épisode postérieur de l'arrivée des légions commandées par le consul Caton en 195 avant notre ère, marquent une nette inflexion dans l'évolution historique d'*Emporion*. Malgré le maintien d'une certaine indépendance comme ville alliée, la présence de Rome sur le territoire implique des changements importants pour le vieil établissement grec. La richesse issue d'une spectaculaire croissance de l'activité commerciale, insérée dans les circuits maritimes animés depuis l'Italie, permet à la ville d'entreprendre un véritable programme de transformation urbaine qui s'intensifie surtout à partir de la moitié du II^e^ siècle avant notre ère. Ce processus de renouvellement inclut la construction d'un nouveau rempart, la restructuration du centre public avec la vaste place de l'agora et une *stoa* monumentale, la création de nouvelles infrastructures portuaires et la transformation profonde des sanctuaires de la ville. Ces réformes prennent comme référence des modèles architecturaux hellénistiques, les adaptant à la réalité et aux possibilités offertes par le cœur urbain emporitain qui, malgré la présence romaine, continue d'affirmer sa physionomie grecque.

Suite à ces transformations, l'image urbaine d'*Emporion* est profondément renouvelée, tout comme les sanctuaires du secteur méridional (Puig 1913 ; Sanmartí *et al*. 1990 et 1991 ; Mar, Ruiz de Arbulo 1993). Dès lors, cette zone est organisée sur différents niveaux, avec une terrasse centrale occupée par le nouveau couloir d'accès à la ville et par la place intérieure qui mene à l'axe central de l'urbanisme. À l'ouest, la terrasse supérieure de ce secteur continue de grouper les principaux bâtiments religieux, parmi lesquels un nouveau petit temple ou édicule construit sur un soubassement élevé en grands blocs calcaires (fig. 254).

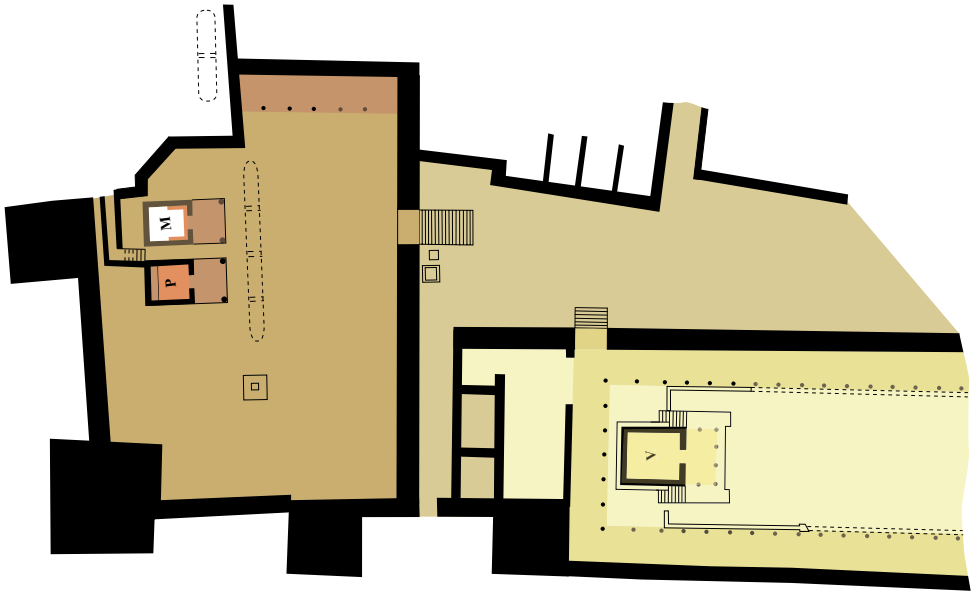
À la fin, tout ce secteur a fait l'objet d'une surélévation couvrant définitivement les restes des autels et des bâtiments de culte préexistants. Parmi ces réformes, il faut signaler la construction de deux petits temples de dimensions similaires et orientés à l'est (Puig 1913 : temples P et M, ce dernier bâti sur le soubassement précédent, mentionné ci-dessus) (fig. 255). Une grande citerne compartimentée, facilitant la réserve d'eau nécessaire aux ablutions et à d'autres pratiques rituelles, est construite en face. Au nord, un ambulacre couvert par un portique, à la façon d'une simple *stoa*, fermait le *temenos* du sanctuaire. D'autres vestiges, plus difficiles à interpréter et surmontés par des constructions plus récentes, sont localisés un peu plus au sud.

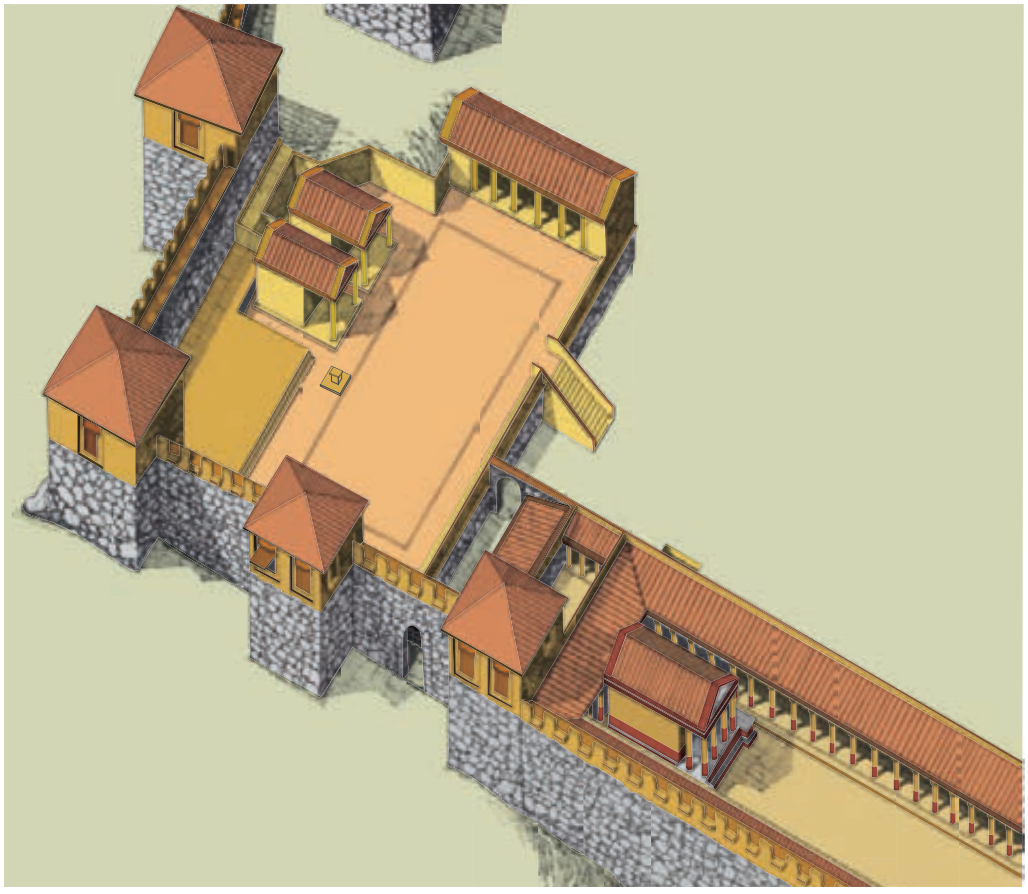
La terrasse inférieure, située à l'est du couloir d'entrée de la ville, occupait un espace de presque 1250 m^2 gagné par la construction du nouveau rempart. Une vaste place bordée par un portique, interprétée diversement, y fut initialement construite. Certains auteurs en font un espace associé aux sanctuaires de la terrasse supérieure, destiné à accueillir les fidèles pour effectuer des rituels prévus dans le culte (Sanmartí *et al*. 1990 ; Padró, Sanmartí 1993) ; d'autres auteurs y voient la palestre d'un possible gymnase (Ruiz de Arbulo 1994). En tout état de cause, vers le milieu du I^er^ siècle avant notre ère,

254. Constructions situées sur la terrasse supérieure du secteur méridional de la *Neapolis* d'*Emporion*. Au centre, le soubassement construit avec des grandes pierres de taille calcaires sur lequel sera édifié plus tard le petit temple associé traditionnellement au culte à Asclépios (II^e^ siècle avant notre ère) ; au premier plan, la grande citerne bâtie durant la même réforme qui impliqua la surélévation de l'ancienne zone sacrée.

cet espace à portique est aussi modifié par l'insertion d'un temple sur podium reflétant les caractéristiques des constructions religieuses italiques.

La nouvelle configuration architecturale des espaces de culte publics de la ville est due non seulement à des raisons urbanistiques, mais aussi à l'introduction de nouveaux cultes





255. Plan et proposition de restitution des sanctuaires du secteur méridional de la *Neapolis* après les réformes des II^e^ et I^er^ siècles avant notre ère.

dans la vie religieuse d'*Emporion*. Dans ce dernier cas, l'identification des divinités est basée sur la découverte de certains éléments sculptés et épigraphiques provenant de cette zone. Il faut noter d'abord la mise au jour, en 1909, de la statue attribuée traditionnellement au dieu de la médecine Asclépios, sur la base de critères iconographiques et par son association avec un serpent enroulé, symbole de ses attributs chthoniens comme divinité curative et guérisseuse (fig. 256). Cette sculpture, sans doute un des éléments les plus emblématiques de l'archéologie emporitaine, représente une divinité barbue de taille un peu plus grande que la normale. Elle est constituée de plusieurs pièces sculptées dans deux types de marbre différents : du marbre de Paros pour le torse, la tête et les bras, et du marbre de Pentélique pour le reste du corps, avec le manteau (*himation*) et les sandales (*krepides*).

La chronologie de la statue, ainsi que son attribution iconographique, ont fait l'objet depuis sa découverte de plusieurs propositions. Contre les datations plus anciennes défendues antérieurement, il est quasiment accepté aujourd'hui que son arrivée à *Emporion* doit correspondre au contexte des remaniements tardo-hellénistiques des sanctuaires urbains, c'est-à-dire à un moment avancé du II^e^ siècle avant notre ère. De plus, les circonstances de sa découverte permettent d'associer cette image de culte à l'un des petits temples érigés après la surélévation de la terrasse supérieure du sanctuaire (Puig 1913 : temple M). En fait, l'identification traditionnelle de cette sculpture a représenté l'argument principal pour soutenir l'hypothèse de l'existence d'un *Asklepieion* dans le cœur de la ville grecque d'*Emporion* (Sanmartí *et al.* 1990 et 1991 ; Padró, Sanmartí 1993 ; Mar, Ruiz de Arbulo 1993, 180-183).

Cette interprétation a cependant été remise en question récemment (voir l'ouvrage *L'Esculapi* publié en 2007 avec les différentes interprétations proposées jusqu'à présent). Nous voulons souligner, parmi ces interprétations, la proposition d'identification de la statue avec le dieu Zeus Sérapis (Ruiz de Arbulo, Vivó 2008). En effet, l'existence de ce culte oriental à *Emporion* est démontrée par la découverte des fragments d'une inscription bilingue, grecque et latine, qui nous renseigne sur la construction d'un temple et d'un portique dédiés au culte de cette divinité, ainsi que probablement aussi à la déesse Isis, à l'initiative d'un personnage alexandrin appelé *Noumas*. Il s'agissait probablement d'un marchand installé dans le port et enrichi grâce au commerce maritime. Cette proposition s'accompagne en plus d'une réinterprétation des autres restes de sculptures, plus fragmentaires, retrouvés avec la statue et qui auraient pu faire partie d'un programme iconographique commun associé au culte de ces divinités gréco-égyptiennes. Nous pouvons noter enfin les restes d'une statue de petite taille identifiée de façon convaincante à Apollon, ce qui démentirait les attributions précédentes à des divinités féminines comme Artémis ou Aphrodite (Schroeder 1998).

Ces nouvelles interprétations ont généré en parallèle de nouvelles propositions concernant l'emplacement du bâtiment qui aurait accueilli le culte de Sérapis et Isis, très répandu chez les marins et les marchands à l'époque tardo-hellénistique qui auraient favorisé son introduction précoce à *Emporion*. Il a ainsi été suggéré de localiser le *Serapieion* emporitain sur la terrasse supérieure du secteur méridional de la ville qui a fait l'objet d'une importante réorganisation architecturale au cours du II^e^ siècle avant notre ère, là où se trouve le petit temple traditionnellement associé à la statue (Ruiz de Arbulo 1995 ; Ruiz de Arbulo, Vivó 2008). Cependant, jusqu'à présent, le sanctuaire dédié par *Noumas* avait toujours été associé aux constructions de la terrasse inférieure de ce secteur urbain : précisément au temple sur podium bâti vers le milieu du I^er^ siècle avant notre ère dans un espace comprenant un portique antérieur (Sanmartí *et al.* 1990) (fig. 257). Il faut préciser que tant la chronologie de cette construction que ses caractéristiques architectoniques s'accordent mieux à la datation de l'inscription dédiée par *Noumas* et aux modifications entraînées par ce personnage au sein des espaces sacrés de la ville : l'édification d'un seul temple bordé de portiques ou *stoai*, destiné à accueillir les nouvelles images de culte.

Par conséquent, bien que les données disponibles soient plus abondantes que pour les étapes précédentes, l'interprétation de cette zone religieuse et des cultes associés

256. Statue trouvée à *Emporion* en 1909, traditionnellement associée au dieu grec de la médecine, Asclépios. D'autres propositions ont été faites, notamment celles qui l'associent au dieu alexandrin Sérapis, dont le culte est attesté à *Emporion* à partir de l'épigraphie.

257. Restes du temple sur podium construit au Ier siècle avant notre ère sur la terrasse inférieure du secteur méridional de la *Neapolis* d'*Emporion*.

constitue encore aujourd'hui l'une des questions les plus débattues de l'archéologie emporitaine, ainsi que l'objet d'opinions assez contradictoires.

Avec les nouveaux cultes introduits dans la ville, les anciennes divinités tutélaires auraient continué à avoir un rôle prééminent dans la vie religieuse. L'iconographie présente sur les émissions de monnaie d'*Emporion* montre ainsi une tête féminine qui, bien qu'inspirée pour la forme du modèle de la nymphe Aréthuse des monnaies de Syracuse, a été plutôt interprétée dans le cas emporitain comme l'image d'Artémis (Pena 1973 et 2000). Les types iconographiques des drachmes d'*Emporion*, avec cette tête féminine sur la face et la figure de Pégase sur le revers, deviennent de véritables images symboliques et emblématiques de la ville. Il a été aussi proposé qu'elles puissent faire allusion à des mythes locaux associés à des sources d'eau sacralisées (Olmos 1992, 107-108).

Enfin, des témoignages épigraphiques suggèrent l'existence d'autres espaces possibles de culte au sein de l'*Emporion* hellénistique. Il s'agit de petites plaques en calcaire qui avaient certainement pour fonction de délimiter certains espaces à caractère sacré. Les deux exemples conservés possèdent des inscriptions qui font allusion à des divinités mineures comme les Nymphes ou Thémis, peut-être vénérées en association avec d'autres dieux ayant un rôle plus important à *Emporion* (De Hoz 2006, 447). La découverte d'une de ces plaques dans le puits de l'agora, plus précisément celle dédiée à Thémis, déesse de la loi et la justice, a conduit à proposer l'existence probable d'espaces à fonction cultuelle et rituelle aux environs de la grande place publique de la ville (Ruiz de Arbulo 2000, 32).

En ce qui concerne la religiosité des Emporitains dans le cadre privé et familial, il faut noter le témoignage sur l'*Agathos Daimon*, le génie protecteur invoqué à deux occasions différentes à travers des inscriptions réalisées avec des tesselles sur des sols en *opus signinum* de pièces de réception appartenant à des constructions domestiques (fig. 258).

258. Détail d'un sol d'*opus signinum* avec une expression de salutation qui fait référence au génie protecteur – *Agathos Daimon* –, appartenant à l'une des résidences bâties au cours de la période tardo-hellénistique de la *Neapolis* d'*Emporion* (IIe-Ier siècles avant notre ère).

Avec le développement de la ville romaine sur la partie la plus haute de la colline d'*Emporion* à partir du I^er^ siècle avant notre ère, les anciens espaces religieux grecs perdent progressivement leur importance à la faveur de constructions destinées à accueillir les nouveaux cultes publics. Transformé ainsi en un simple quartier portuaire, l'ancien cœur d'*Emporion*, avec ses habitants d'origine phocéenne, s'intégrera dans la nouvelle réalité politique, administrative, culturelle et religieuse de la ville romaine d'*Emporiae*.

Orientations bibliographiques

Almagro 1964 : M. Almagro, *Excavaciones en la Palaiapolis de Ampurias*, Excavaciones Arqueológicas en España, 27, Madrid, 1964.

Aquilué *et al.* 2002 : X. Aquilué, P. Castanyer, M. Santos, J. Tremoleda, Nuevos datos acerca del hábitat arcaico de la *Palaiapolis* de *Emporion*, dans J.-M. Luce (coord.), *Habitat et Urbanisme dans le monde grec de la fin des palais mycéniens à la prise de Milet (494 av. J.-C.), Pallas*, 58, Toulouse, 2002, p. 301-327.

Aquilué *et al.* 2010 : X. Aquilué, P. Castanyer, M. Santos, J. Tremoleda, Grecs et indigènes aux origines de l'enclave phocéenne d'*Emporion*, dans H. Tréziny (ed.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la Mer Noire*, Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine, 3, Aix-en-Provence, 2010, p. 65-78.

Benoit 1965 : F. Benoit, *Recherches sur l'hellénisation du midi de la Gaule*. Aix-en-Provence, 1965 (*Publ. Annales Fac. Lettres Aix*, ns 43).

Bignasca 2000 : A.M. Bignasca, *I kernoi circolari in Oriente e in Occidente. Strumenti di culto e immagini cosmiche*, Orbis Biblicus et Orientalis, 19, Freiburg – Göttingen, 2000.

Blech 1991 : M. Blech, Terracotas de Ampurias, dans *Iberos i griegos. Lecturas desde la diversidad, Huelva Arqueológica,* XIII.2, 1991, p. 87-114.

Blech 1996 : M. Blech, Terracotas arcaicas de la Península Ibérica, dans R. Olmos, P. Rouillard (eds.), *Formes archaïques et arts ibériques*, Collection de la Casa de Velázquez, 59, Madrid, 1996, p. 111-128.

Collin Bouffier 2000 : S. Collin Bouffier, Sources et fleuves dans les cultes phocéens : les exemples de Marseille et de Vélia, dans Hermary, Tréziny 2000a, p. 69-80.

De Hoz 2006 : J. De Hoz, Algunos aspectos de los cultos griegos en el extremo occidente, dans E. Calderón, A. Morales, E. Valverde (eds.), *Koinòs Lógos. Homenaje al profesor José García López*, Murcia, 2006, p. 439-452.

De La Genière 2008 : J. de La Genière, Céramique offerte à la divinité, dans G. Greco, B. Ferrara (eds.), *Doni agli dei, il sistema del doni votivi nei santuari*, Quaderni del Centro Studi Magna Grecia, 6, Napoli, 2008, p. 13-22.

De Michèle, Hermary 2010 : P. De Michèle et A. Hermary, Iconographie grecque en contexte celtique : à propos d'un nouveau *naïskos* au type de la déesse assise, dans H. Tréziny (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la Mer Noire* (Actes des rencontres du programme européen Ramses – 2006-2008). Aix-en-Provence, 2010 (*BiAMA*, 3), p. 627-633.

Dominguez 1999 : A. J. Dominguez, Ephesos and Greek Colonization, dans H. Friesinger et F. Krinzinger (éd.), *100 Jahre Österreische Forschungen in Ephesos*, Akten des Symposions Wien 1995. Vienne, 1999, p. 75-80.

Domínguez Monedero 2001 : A. Domínguez Monedero, La religión en el *emporion*, *Gerion*, 19, 2001, p. 221-257.

Domínguez Monedero 2010 : A. Domínguez Monedero, Colonización y emigración en Masalia y la creación del cuerpo cívico de la *pólis*, dans C. Fornis, J. Gallego, P. López Barja, M. Valdés (eds.), *Dialéctica histórica y compromiso social. Homenaje a Domingo Plácido*, Zaragoza, 2010, p. 377-401.

Dupré 2005 : X. Dupré, Terracotas arquitectónicas prerromanas en *Emporion*, *Empúries*, 54, 2005, p. 103-123.

Gantès *et al.* 2001 : L.-Fr. Gantès, M. Moliner et H. Tréziny, Lieux et monuments publics de Marseille antique, dans M. Bouiron et H. Tréziny (éd.), *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René* (Actes du colloque international d'archéologie, Marseille, 3-5 novembre 1999). Aix-en-Provence, 2001 (*Études Massaliètes*, 7), p. 205-212.

Gras 1993 : M. Gras, Pour une Méditerranée des *emporia*, dans A. Bresson et P. Rouillard (éd.), *L'emporion*. Paris, 1993, p. 103-112.

Ghiron-Bistagne 1992 : P. Ghiron-Bistagne, Un autel massaliote de Zeus Patrôos, dans M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny (éd.), *Marseille grecque et la Gaule* (Actes du Colloque international d'Histoire et d'Archéologie et du Ve Congrès archéologique de Gaule méridionale - Marseille, 18-23 novembre 1990). Lattes/Aix-en-Provence, 1992, 497, p. 151-154.

Hermary 2000 : A. Hermary, Les *naïskoi* votifs de Marseille, dans Hermary, Tréziny 2000a, p. 119-133.

Hermary à paraître : A. Hermary, Lakydôn, dieu ou héros indigène dans Marseille grecque, dans G.R. Tsetskhladze et A. Hermary (ed.), *From the Pillars of Hercules to the Footsteps of the Argonauts*. Leuven – Louvain (*Colloquia Antiqua*, 4), à paraître.

Hermary, Tréziny 2000a : A. Hermary, H. Tréziny (éd.), *Les cultes des cites phocéennes*. Aix-en-Provence, 2000 (*Études Massaliètes*, 6).

Hermary, Tréziny 2000b : A. Hermary, H. Tréziny, Les cultes massaliètes : documentation épigraphique et onomastique, dans Hermary, Tréziny 2000a, p. 147-157.

L'Esculapi 2007 : Diversos Autores, *L'Esculapi, el retorn del déu*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Barcelona, 2007.

Mar, Ruiz de Arbulo 1993 : R. Mar, J. Ruiz De Arbulo, *Ampurias romana. Historia, Arquitectura y Arqueología*, Sabadell, 1993.

Marcet, Sanmartí 1989 : R. Marcet, E. Sanmartí, *Empúries*, Barcelona, 1989.

Marín, Horn 2007 : M.C. Marín Ceballos, F. Horn (eds.), *Imagen y Culto en la Iberia Prerromana: Los Pebeteros en Forma de Cabeza Femenina,* Sevilla, 2007.

Moliner 2000 : M. Moliner, Les niveaux archaïques de la Place des Pistoles à Marseille : un espace cultuel ?, dans Hermary, Tréziny 2000a, p. 101-117.

Morel 2000 : J.-P. Morel, Observations sur les cultes de Velia, dans A. Hermary, H. Tréziny (eds.), *Les cultes des cités phocéennes*, Études Massaliètes, 6, Aix-en-Provence, 2000, p. 33-49.

Olmos 1992 : R. Olmos, Iconografía y culto a las aguas de época prerromana en los nundos colonial e ibérico, *Espacio, Tiempo y Forma*, Serie II, t. V, 1992, p. 103-120.

Padró, Sanmartí 1993 : J. Padró, E. Sanmartí, Serapis i Asclepi al món hel·lenístic: el cas d'Empúries, *Homenatge a Miquel Tarradell, Estudis Universitaris Catalans* XXIX, Barcelona, 1993, p. 611-628.

Pena 1973: M.J. Pena, Artemis-Diana y algunas cuestiones en relación con su iconografía y su culto en occidente, *Ampurias*, 35, p.109-134.

Pena 1986-1989 : M.J. Pena, Terracotas votivas de Ampurias y Ullastret, *Empúries*, 48-50, II, 1986-1989, p. 200-205.

Pena 1987 : M.J. Pena, Los thymiateria en forma de cabeza femenina hallados en el N.-E. de la Península Ibérica, *Grecs et Ibères au IVe siècle avant de J.-C. Commerce et iconographie (Bordeaux, 1986), Revue des Études Anciennes,* LXXXIX, 1987, p. 349-358.

Pena 2000 : M.J. Pena, Les cultes d'*Emporion*, dans A. Hermary, H. Tréziny (eds.), *Les cultes des cités phocéennes*, Études Massaliètes, 6, Aix-en-Provence, 2000, p. 59-68.

Polignac 1984 : Fr. de Polignac, *La naissance de la cité grecque. Cultes, espace et société, VIIIe-VIIe siècles av. J.-C.* Paris, 1984.

Pournot 2000 : J. Pournot, Les cultes phocéens et le monnayage massaliète de la deuxième moitié du Ve s. (d'après les collections du Cabinet des Monnaies et Médailles de Marseille), dans Hermary, Tréziny 2000a, p. 183-189.

Puig 1913 : J. Puig i Cadafalch, Els temples d'Empúries, *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans* IV (1911-1912), Barcelona, 1913, p. 303-322.

Puig, Martin 2006 : A.M. Puig, A. Martin (coord.), *La colònia grega de Rhode (Roses, Alt Empordà*), MAC-Girona, Sèrie Monogràfica, 23, Girona, 2006.

Richard 2000 : J.-Cl. Richard, Les divinités sur les monnaies de Marseille, IVe-Ier siècles av. J.-C., dans Hermary, Tréziny 2000a, p. 191-196.

Rothé, Tréziny 2005 : M. P. Rothé et H. Tréziny (dir.), *Marseille et ses alentours*. Paris, 2005 (*Carte Archéologique de la Gaule* – 13/3).

Rouillard 1991 : P. Rouillard, *Les grecs et la Péninsule Ibérique du VIII^e au IV^e siècle avant Jésus-Christ*, Publications du Centre Pierre Paris 21, Paris, 1991.

Rouillard 1995 : P. Rouillard, Les *emporia* dans la Méditerranée occidentale aux époques archaïque et classique, *Les grecs et l'Occident. Actes du Colloque de la villa Kérylos (*1991*),* Col. École Française de Rome, 208, Roma, p. 95-107.

Ruiz de Arbulo 1994 : J. Ruiz de Arbulo, El gimnasio de *Emporion* (s. II-I aC), *Butlletí Arqueològic*, 16, 1994, Tarragona, p. 11-44.

Ruiz de Arbulo 1995 : J. Ruiz de Arbulo, El santuario de Asklepios y las divinidades alejandrinas en la Neapolis de Ampurias (s. II-I a.C.). Nuevas hipótesis, *Verdolay* 7, Murcia, 1995, p. 327-338.

Ruiz de Arbulo 2000 : J. Ruiz de Arbulo, El papel de los santuarios en la colonización fenicia y griega en la Península Ibérica, dans B. Costa, J.H. Fernández (eds.), *Santuarios fenicio-púnicos en Iberia y su influencia en los cultos indígenas. XIV Jornadas de Arqueología Fenicio-Púnica* (Eivissa, 1999), Eivissa, 2000, p. 9-56.

Ruiz de Arbulo 2002-2003 : J. Ruiz de Arbulo, Santuarios y fortalezas. Cuestiones de indigenismo, helenización y romanización en torno a *Emporion* y Rhode, *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología de la Universidad Autónoma de Madrid* 28-29, 2002-2003, p. 161-202.

Ruiz de Arbulo, Vivó 2008 : J. Ruiz de Arbulo, D. Vivó, Serapis, Isis y los dioses acompañantes en *Emporion*: una nueva interpretación para el conjunto de esculturas aparecido en el supuesto Asklepieion emporitano, *Revista d'Arqueologia de Ponent,* 18, 2008, p. 71-140.

Salviat 1992 : F. Salviat, Sur la religion de Marseille grecque, dans M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès et H. Tréziny (éd.), *Marseille grecque et la Gaule* (Actes du Colloque international d'Histoire et d'Archéologie et du V^e Congrès archéologique de Gaule méridionale - Marseille, 18-23 novembre 1990). Lattes/Aix-en-Provence, 1992, 497, p. 141-150.

Sanmartí 1992 : E. Sanmartí-Grego, Massalia et *Emporion*, une origine commune, deux destins différents, dans M. Bats *et al.* (ed.), *Marseille grecque et la Gaule*, Études Massaliètes, 3, Aix-en-Provence, 1992, p. 27-41.

Sanmartí 1996 : E. Sanmartí-Grego, La "Tumba Cazurro" de la necrópolis emporitana de "El Portitxol" y algunos apuntes acerca de la economía de *Emporion* en el siglo V a. C., *Archivo Español de Arqueología,* 69, 1996, 17-36.

Sanmartí *et al.* 1990 : E. Sanmartí-Grego, P. Castanyer, J. Tremoleda, *Emporion*: un ejemplo de monumentalización precoz en la Hispania republicana. Los santuarios helenísticos del sector meridional, *Stadbild und Ideologie. Die Monumentalisierung hispanischer Städte zwischen Republik und Keiserzeit* (Madrid 1985), München, 1990, p. 117-144.

Sanmartí *et al.* 1991 : E. Sanmartí-Grego, P. Castanyer, J. Tremoleda, Nuevos datos sobre la historia y la topografía de las murallas de *Emporion*, *Madrider Mitteilungen,* 33, 1992, p. 102-112.

Schroeder 1998 : S. F. Schroeder, *Emporion* y su conexión con el mundo helenístico oriental. Las esculturas de Agathos Daimon-Serapis y Apolo, dans P. Cabrera, C. Sánchez (eds.), *Los griegos en España, tras las huellas de Heracles*, Madrid, 1998, p. 122-137.

Theodorescu, Tréziny 2000 : D. Theodorescu, H. Tréziny, Le chapiteau ionique archaïque de Marseille, dans Hermary, Tréziny 2000a, p. 135-146.

Tréziny 2000 : H. Tréziny, Les lieux de culte dans Marseille grecque, dans Hermary, Tréziny 2000a, p. 81-99.

Tréziny 2004 : H. Tréziny, Sources écrites grecques et latines, dans C. Landuré et M. Pasqualini (éd.), *Delta du Rhône. Camargue antique, médiévale et moderne*. Aix-en-Provence, 2004 (*Bulletin Archéologique de Provence*, Suppl. 2), p. 93-104.

Tréziny 2006 : H. Tréziny, Marseille et l'hellénisation du Midi : regards sur l'architecture et l'urbanisme de la Gaule méridionale à l'époque hellénistique, dans *L'hellénisation en Méditerranée occidentale au temps des guerres puniques (260-180 av. J.-C.)*, (Actes du colloque international, Toulouse, 31 mars-2 avril 2004), *Pallas* 2006, p. 163-186.

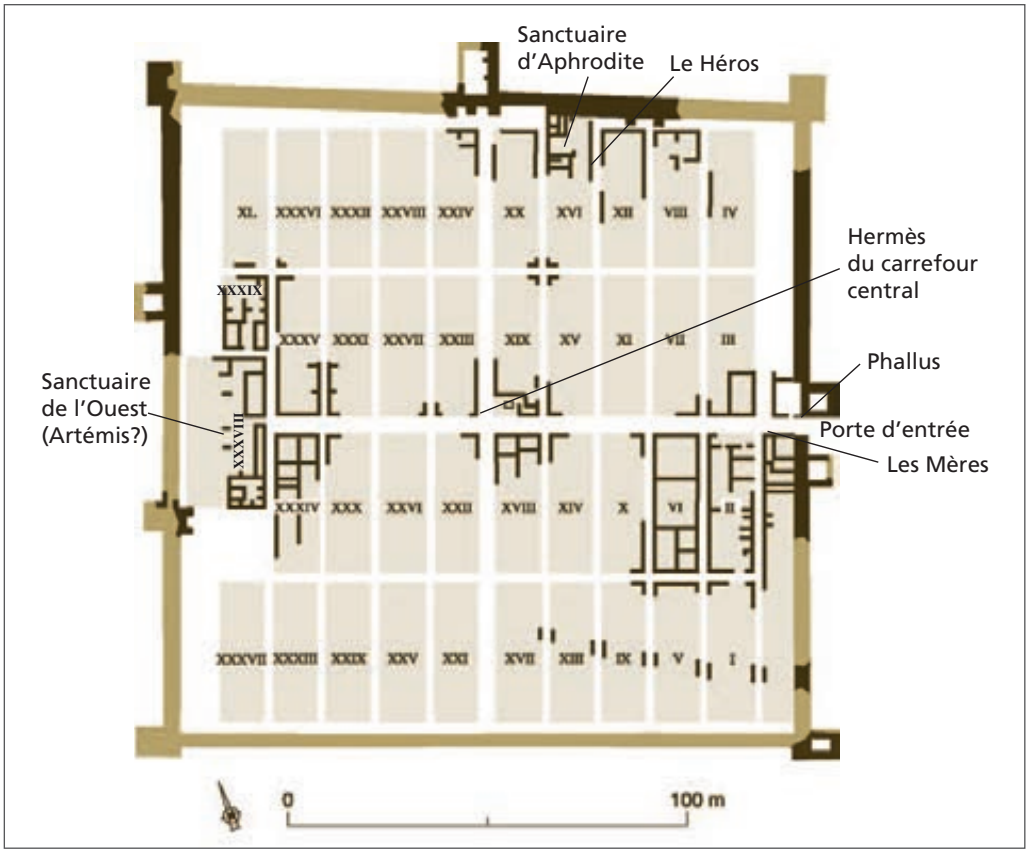
Michel Bats

Olbia de Provence

Hyères, Var

Olbia (« La Bienheureuse ») est le nom grec antique d'une petite ville fondée, selon les auteurs antiques (Scylax, Scymnos, Strabon), par les Grecs de Marseille (*Massalia*) vers 325 av. J.-C. Son emplacement à Hyères (Var), au lieu-dit L'Almanarre, est assuré par la découverte d'une inscription latine du III^e^ siècle de notre ère nommant ses habitants, les Olbiens (*Olbienses*). Cette petite ville, explorée par Jacques Coupry de 1956 à 1972, puis par Michel Bats, de 1982 à 1990 et de 2002 à 2010, présente un plan d'urbanisme géométrique organisé en 40 îlots d'habitation identiques à l'intérieur d'un carré fortifié de 160 m de côté (fig. 259). Bien que seulement environ un quart de la ville ait été fouillé, on y connaît un certain nombre d'éléments cultuels, aussi bien collectifs que domestiques.

Un bloc sculpté, retrouvé en réemploi (fig. 260) dans un mur tardif près de la porte d'entrée de la ville où il devait se trouver bien en vue à l'origine, représentait un phallus de bon augure pour accueillir toute personne franchissant le seuil de la ville et la placer sous sa protection. Mais il gardait aussi la communauté entière contre tout mal extérieur, complétant ainsi, magiquement, la force défensive de la muraille et manifestant la volonté de vivre de tous les habitants. Un peu plus loin, à l'autre extrémité de l'entrée, un bloc



259. Plan d'Olbia de Provence avec la situation des vestiges cités.

de grès taillé, approximativement cubique, portant sur deux faces l'inscription ΜΗΤΡΩΝ, *(propriété) des Mères*, devait clore la protection divine de la porte en invoquant les Déesses-Mères, divinités chthoniennes de la fécondité dans tout le monde méditerranéen (fig. 261).

Au carrefour central de la ville, débordant sur la rue nord-sud, contre l'angle sud-ouest de l'îlot XXIII, une base de pierre creusée d'un alvéole carré était manifestement destinée à recevoir un pilier hermaïque surmonté éventuellement d'un buste d'Hermès.

À l'extrémité occidentale de la grand'rue montant de la porte d'entrée de la ville, appuyé à la courtine ouest et dominant légèrement la ville, se dressait le sanctuaire principal. Délimité par un mur de clôture, il comprend une cour bordée d'un portique ; au centre, une double niche contenait des offrandes de masques ou de bustes votifs en terre cuite. Au sud, une salle au sol de béton de tuileau est divisée en plusieurs alvéoles par des murettes en épi : salle basse ou souterraine ? Les représentations votives de terre cuite retrouvées évoquent une déesse, probablement Artémis, qui était, selon Strabon, auteur antique du début du Ier siècle de notre ère, « la divinité que l'on vénérait au premier chef dans toutes les villes coloniales de Massalia ». On rapprochera du sanctuaire olbien une stèle, aujourd'hui au Musée d'Hyères, provenant de l'Almanarre et portant gravé le nom de Lêtô, la mère d'Artémis. C'est aussi dans ce sanctuaire qu'avait été clouée une tablette d'envoûtement (*defixio*) en plomb, en alphabet grec des IIe-Ier siècles avant notre ère, où l'auteur lie par une formule magique, écrite de droite à gauche, ses adversaires dans un procès. Témoignage intéressant dans la mesure où Artémis est rarement invoquée dans ce type de document.

À l'extrémité nord de l'îlot XVI, un grand bloc de grès portant une dédicace à Aphrodite révèle l'existence d'un sanctuaire consacré à la déesse (fig. 262). Mais ce n'est vraisemblablement pas le local réduit de 5 m x 5 m, appuyé contre le rempart, où avait été profondément enfouie la pierre. À un niveau supérieur, sur le remblai qui recouvrait la pierre, se trouvait un dépôt de plus d'une centaine de coupes en pâte claire empilées sur plusieurs rangées, comme témoignage vraisemblable d'une ultime offrande en sacrifice de réparation ou de clôture (fig. 263). Ce petit local, ouvrant sur la rue ouest par une porte étroite, représentait sans doute une réduction, en forme d'*abaton* (un lieu sacré où l'on n'entre pas), du grand sanctuaire au moment de sa désaffection lors de la construction d'un ensemble thermal, de l'autre côté de la rue, à l'emplacement de l'îlot XX à l'époque augustéenne. Le sanctuaire primitif occupait probablement le reste de l'îlot XVI où l'on a mis au jour tout un réseau énigmatique de canalisations et de bassins et, parmi le mobilier, un trésor de grands bronzes massaliètes de la deuxième moitié du IIIe siècle avant notre ère et un brûle-parfum à tête féminine (fig. 264). Déesse de l'amour, Aphrodite était aussi protectrice de la navigation, accueillante aux marins, bien à sa place à Olbia. Dans le mur est de l'îlot de l'Aphrodision se trouvait encastrée du côté de la rue une base (autel ?) portant une dédicace au « Héros », si bien connu des Olbiens qu'il était inutile de donner son nom (fig. 265).

La dévotion domestique n'est pas absente, mais plus difficile à saisir. On peut l'envisager à travers la présence récurrente dans le mobilier des

260. Le phallus en remploi dans le rempart est.

261. L'inscription aux Déesses-Mères.

262. L'inscription à Aphrodite : ΑΦΡΟΔΙΤΗC, (propriété) d'Aphrodite.

263. Le dépôt de coupes empilées dans le local réduit d'Aphrodite.

fouilles d'objets connus pour leur usage cultuel. C'est le cas de certaines formes de céramique : *unguentaria*, olpès, vases miniatures.

Dans le même domaine, on peut signaler la trouvaille, dans le remblai de la rue sud de l'îlot VI, d'une tête de figurine en terre cuite, qui devait figurer précédemment à l'intérieur de quelque autel domestique, avant un changement de locataire, vers le milieu du III^e^ siècle avant notre ère.

La fouille complète de l'îlot VI semble avoir révélé une pratique peu courante dans le monde grec, mais mieux documentée dans le monde celte : le dépôt de fondation. Il semble bien que nous en ayons le témoignage dans la maison du module central de l'îlot, au moment de sa construction dans le dernier quart du IV^e^ siècle. Les vestiges concernés se rapportent tous à la sphère des activités féminines. Dans la tranchée de fondation d'un mur de la pièce sud-ouest de la maison, définie comme « chambre », on a trouvé un biberon en pâte claire massaliète, tandis que dans la tranchée de fondation d'un mur de la pièce nord-est, définie comme pièce de vie commune, on a recueilli, bien groupés, un ensemble d'objets

De gauche à droite

264. Le brûle-parfum du sanctuaire d'Aphrodite.

265. L'inscription au Héros.

(un manche de fuseau (?) en os décoré, un peson en pierre, une fibule en bronze à décor de corail, un vase miniature [coupe-kylix], un fragment de plaquette de plomb perforé, plusieurs fragments d'un plat à poisson en céramique claire peinte, une monnaie perforée elle aussi) (fig. 266).

Orientations bibliographiques

Bats 1990 : M. Bats, Colonies et comptoirs massaliètes, Olbia de Provence, L'Acapte, dans B. Lescure (éd.), *Voyage en Massalie*. Marseille, 1990.

Bats, Giffault 1997 : M. Bats, M. Giffault, Une tablette d'envoûtement en plomb à Olbia de Provence, dans *Mélanges J. Coupry. RevEtAnc*, 99, 1997, p. 459-462.

Bats 2004 : M. Bats, Les colonies massaliètes de Gaule méridionale : sources et modèles d'un urbanisme militaire hellénistique, dans S. Agusta-Boularot, X. Lafon (éd.), *Des Ibères aux Vénètes, Coll. EFR n° 328*, Rome, 2004, p. 51-64.

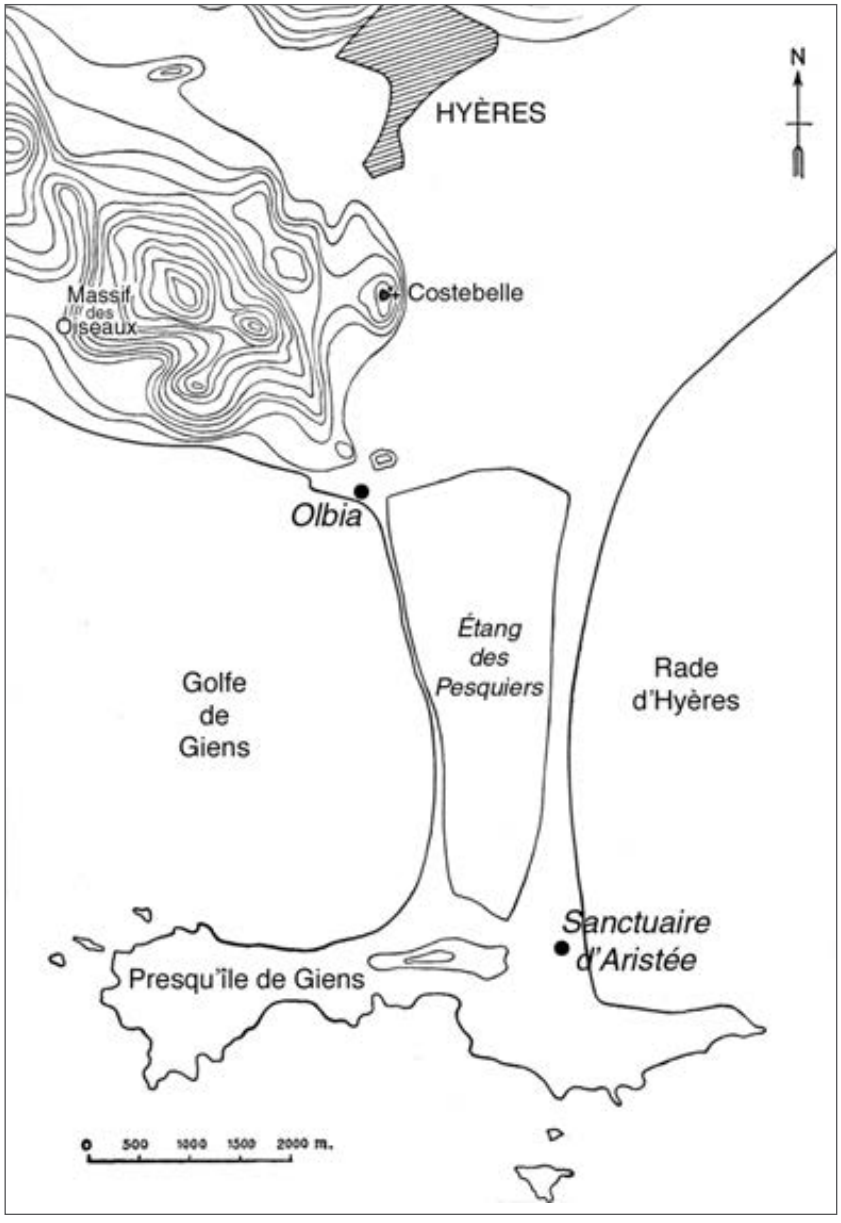
Bats 2006 : M. Bats (dir.), *Olbia de Provence (Hyères, Var) à l'époque romaine (I^er^ s. av. J.-C. -VII^e^ s. ap. J.-C.)*, Aix-en-Provence, 2006.

266. Objets du dépôt de fondation de l'îlot VI. En détail, la monnaie perforée.

Michel Bats

L'Acapte, Giens

Hyères, Var



267. Situation géographique de l'Acapte.

Un sanctuaire rupestre dédié à Aristée

Sur le flanc septentrional de la presqu'île de Giens, à environ 100 m à l'ouest de la mer, au lieu-dit la Tour de l'Acapte, un élément rocheux de schiste d'une dizaine de mètres de long sur 3 à 4 m de large et de 1 à 2 m de hauteur, émerge dans une zone de pinède plus ou moins marécageuse. Il est surmonté des ruines d'une tour de guet érigée au XVI^{e} siècle.

En 1972, une découverte fortuite, due à un adolescent du cru, Olivier Meyer (aujourd'hui chef de service du patrimoine culturel du département de Seine-Saint-Denis), a révélé au pied de sa face méridionale l'existence de restes d'offrandes d'un sanctuaire antique – vases céramiques brisés anépigraphes et avec inscriptions gravées, amphores, monnaies, objets métalliques –, dédiés au dieu Aristée.

Le site se trouve à 4 km à vol d'oiseau de l'établissement d'Olbia de Provence, colonie massaliète fondée dans le dernier quart du IV^{e} siècle avant notre ère, au point de contact de la flèche occidentale du tombolo de la presqu'île de Giens avec le continent, au lieu-dit L'Almanarre.

De 1973 à 1982, une fouille programmée s'y est déroulée sous la direction de Jacques Coupry, professeur à l'Université de Bordeaux, avec une partie de l'équipe qu'il avait réunie sur le chantier du site d'Olbia où il fouillait depuis 1956.

La fouille a montré que le mobilier du sanctuaire était concentré uniquement au sud, au pied du rocher, à parfois moins d'un mètre sous la surface actuelle et sur environ 200 m^{2}, au-dessus d'un sol stérile limono-sableux parsemé d'éclats schisteux. Une inscription indique l'existence d'un enclos (*téménos*) et d'un autel (*bômos*), deux éléments caractéristiques pour définir un sanctuaire en milieu grec : la dédicace est particulièrement soignée et énoncée en deux vers d'un distique élégiaque :

268. Le rocher de l'Acapte à la fin de la fouille en 1982.

Εἰς τέμενος με ἀνέθηκεν Ἀρισταίου παρὰ βωμὸν
Πουλύμαχος Δίου τεκτονικῆς μέτοχο[ς]

Dans l'enclos d'Aristée, m'a consacré auprès de l'autel,

Poulumakhos, fils de Diès, habile charpentier.

La fouille n'a livré aucune structure bâtie pouvant correspondre à un enclos ou un autel.

La couche d'occupation antique était recouverte par un comblement sableux, mêlé de plaquettes de schiste et de restes anthropiques (pierres à fusil, pipes de terre cuite, céramique, monnaies) témoignant de l'occupation moderne (XVI^e^-XVII^e^ siècles), lié à la tour de guet, puis par les couches d'accumulation récente (destruction de la tour, sable et humus).

Le dieu

Aristée est le fils de la nymphe Cyrène et d'Apollon. Il est assez bien connu à travers la littérature ancienne qui lui attribue une double spécialisation :

– l'art de la médecine et de la divination ;

– l'art de la laiterie, de l'élevage des abeilles, de la culture de la vigne et de l'olivier.

C'est vraisemblablement pour ces derniers dons qu'il était surtout invoqué ici par les hommes de la terre, mais c'est à coup sûr aussi le maître de la médecine qui était sollicité, non seulement par les femmes, mais aussi par les hommes comme, peut-être, le charpentier Poulumakhos, étranger aux travaux agricoles.

Son culte est attesté, par la littérature, en Grèce (Thessalie, Arcadie), dans les îles (Céos, Pharos) et en Occident (Corcyre, Syracuse, Sardaigne, Métaponte) et par une inscription à Ischia, mais aucun sanctuaire n'est connu archéologiquement : celui de L'Acapte de Giens à Hyères représente donc un *unicum* dans tout le monde grec.

Le mobilier

La céramique représente l'essentiel du mobilier recueilli : près de 40 000 fragments se distribuant dans les catégories suivantes :
– céramiques tournées fines : céramiques à vernis noir, de loin les plus nombreuses (céramique campanienne A, de Naples, majoritaire, et B-oïde, de Calès), céramiques à parois fines italiques, bols hellénistiques à relief d'Asie Mineure ;
– céramiques tournées communes : céramiques à pâte claire de Marseille et commune italique de Campanie ;
– céramiques non tournées locales et de la région de Marseille.

On a recueilli en outre les fragments d'une douzaine d'amphores italiques et les restes de neuf lampes.

Les monnaies sont au nombre de 172 : moyens et petits bronzes de Marseille (136), grand bronze des Neroncen (1), petits bronzes d'Ibiza (2), petits

bronzes d'Antipolis (3), bronzes de la République romaine (11), *as* de l'empire romain (5).

Il faut signaler enfin 3 intailles (agate et cornaline).

Les objets en métal sont essentiellement des clous en bronze (± 20) et en fer (± 100), de différents modules, vraisemblablement pour des fixations de charpentes et d'étagères.

La céramique et les monnaies donnent un horizon chronologique compris entre 150/125 avant notre ère et le premier quart du I^er^ siècle de notre ère, avec une fréquentation épisodique.

Les dédicaces

Durant le cours de la fouille, la priorité a été donnée à la reconstitution des dédicaces gravées sur les vases d'offrande. Ce travail de reconstitution d'environ 320 dédicaces a été réalisé au fur et à mesure par les fouilleurs, et, pour une grande partie, par Michèle Giffault (aujourd'hui conservatrice du Musée de la tapisserie d'Aubusson), qui en a présenté les résultats dans une thèse de III^e^ cycle soutenue en 1983 auprès de l'Université de Provence.

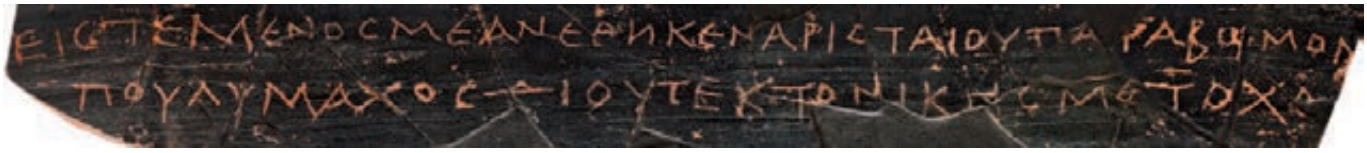
À l'exception de deux inscriptions en latin, toutes sont en langue grecque.

Elles s'adressent toutes explicitement au dieu Aristée.

La formule la plus courante de ces *ex-voto* est : Ὁ δεῖνα (Ἡ δ.) τοῦ δ. Ἀριστ[αίωι χάριν ἔχων/ἔχουσα (ou λεγόμενος/λεγόμενα), *Un tel (ou Une telle), fils (ou fille) d'Un tel, à Aristée avec reconnaissance (*ou *exprimant sa reconnaisssance)* ; d'autres formules expriment un vœu, un don ou une offrande (*anathéma*), mais sans en indiquer les circonstances ou les motivations.

Sur les 230 individus identifiés en 1983, 206 portent des noms grecs, 22 des noms gaulois et 2 des noms latins. 70 % sont des hommes, 30 % des femmes. Voici, par exemple, Dionysios, fils d'Hermokharis et Pytha, fille de Nikôn, qui tous deux font une offrande par reconnaissance :
Διονύσιος Ἑρμοχάριος Ἀρισταί[ωι] χά[ριν]
Πύθα Νίκωνος Ἀρισταίωι χάριν ἔχουσα

L'un des Gaulois se nomme Régoalos, fils de Ouélaunos ; il se retrouve sur deux inscriptions, une première où il fait un vœu, et une deuxième où il exprime sa reconnaissance, pour remercier le dieu de l'avoir exaucé (Ρεγοαλος Ουελαυνου Ἀρισταίω χάριν λεγόμενος, ***Regoalos, fils de Ouelaunos, à Aristée, exprimant sa reconnaissance***). Ouélaunos est d'ailleurs lui aussi présent avec une dédicace de reconnaissance.



269. Coupe inscrite : « dans l'enclos d'Aristée, m'a consacré auprès de l'autel, Poulumakhos, fils de Diès, habile charpentier ».

Le rituel

Le mobilier et les dédicaces montrent bien que le rituel de base était vraisemblablement celui d'une libation en l'honneur du dieu, auquel on dédiait le récipient utilisé, préalablement gravé avec la dédicace appropriée. D'ailleurs, un texte antique nous y invite. Le poète Nonnos de Panapolis (V^e siècle ap. J.-C.), l'auteur le plus prolixe sur le mythe d'Aristée, au livre V (v. 211-287) de son œuvre en 48 livres des *Dionysiaques*, raconte comment Aristée, pour plaire à Zeus, « allumant l'autel odorant de Zeus Icmaios, y fit couler, outre le sang des taureaux, une suave libation, une offrande étincelante, donnée par l'abeille butineuse, en remplissant d'élégantes coupes avec un breuvage mêlé de miel ». On peut facilement imaginer que c'est ce rituel, créé par le dieu lui-même, que les hommes ont voulu ensuite perpétuer...

Faut-il attribuer une signification particulière au fait que la plus forte concentration de tessons se trouve au niveau d'une faille centrale du rocher ? Deux explications ont été avancées : soit un bris rituel par projection du vase contre le rocher après la libation de consécration, soit plutôt, sans doute, le dépôt du vase sur des étagères édifiées à cet endroit contre le rocher.

Orientations bibliographiques

Bats 2010 : M. Bats, Les dédicants gaulois du sanctuaire d'Aristée de la *chôra* d'Olbia de Provence (Hyères, Var) connaissaient-ils le gallo-grec ?, dans *Studia celtica, graeca et romana Nicolae Szabó septuagesimo dedicata*, Budapest, 2010, p. 51-54.

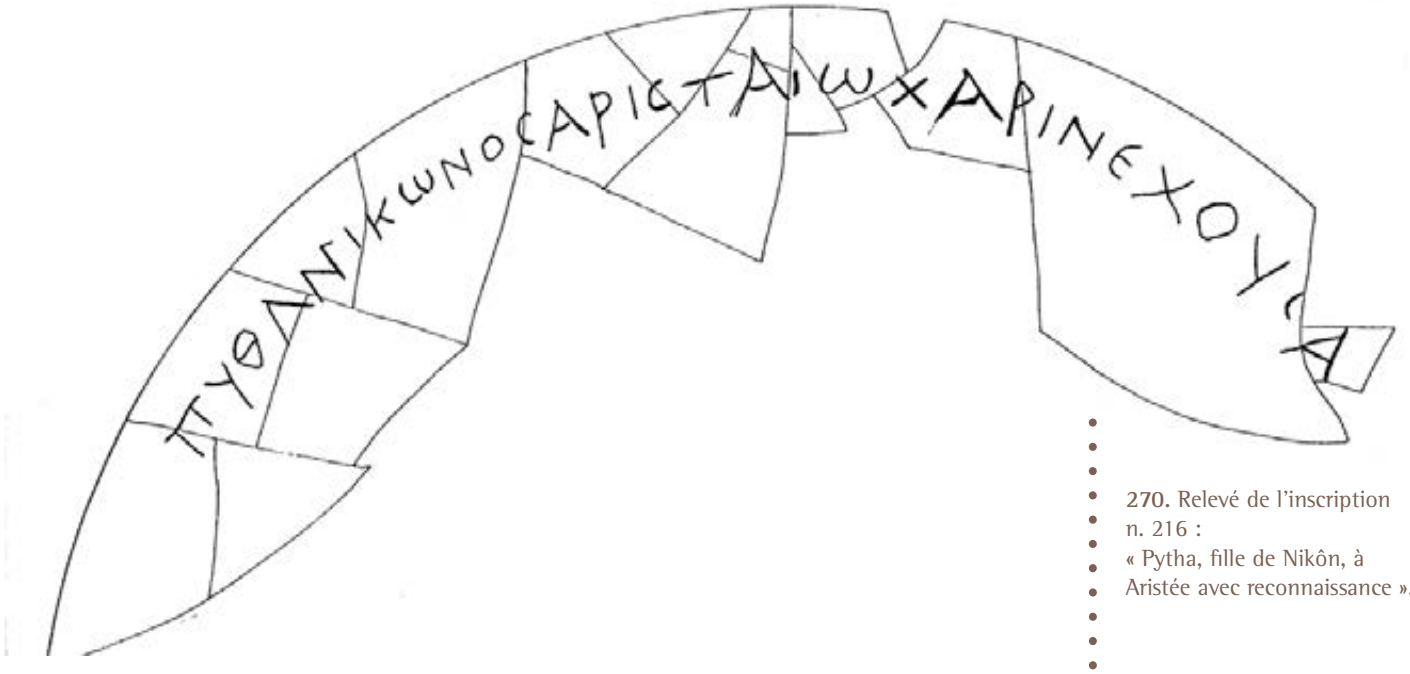
Coupry, Giffault 1982 : J. Coupry, M. Giffault, La clientèle d'un sanctuaire d'Aristée aux Îles d'Hyères (I^er s. av. J.-C.), dans *I Focei dall'Anatolia all'Oceano. Parola del Passato*, CCIV-CCVII, 1982, p. 360-370.

Coupry, Giffault 1984 : J. Coupry, M. Giffault, Onomastique non hellénique dans l'anthroponymie olbienne et massaliète, en Ligurie marseillaise, à la fin de l'époque hellénistique, d'après les ex-voto du sanctuaire de l'Acapte, dans *Hommages à L. Lerat*, I. Paris, 1984, p. 209-219.

Giffault 1983 : M. Giffault, *Un sanctuaire d'Aristée aux Îles d'Hyères (Var)*. Thèse de III^e cycle, Université de Provence, 1983 (dactylographiée).

Nony 1980 : D. Nony, Monnaies de bronze de la République romaine à l'Acapte, Hyères (Var). *Bull. Société Française de Numismatique*, 35, 1980, p. 735-737.

Nony 1985 : D. Nony, Les monnaies grecques du sanctuaire d'Aristée à l'Acapte, Hyères (Var). *Bull. Société Française de Numismatique*, 40, 1985, p. 689-690.



270. Relevé de l'inscription n. 216 : « Pytha, fille de Nikôn, à Aristée avec reconnaissance ».

Conclusion

Philippe Boissinot,
Réjane Roure

Au terme de ce parcours, riche et diversifié, qui a présenté un éventail assez complet des pratiques rituelles protohistoriques de Gaule et d'Espagne méditerranéennes, que pouvons-nous tirer de l'analyse de ces données ? Si l'on veut dépasser la simple description, il est nécessaire d'élargir nos perspectives, et l'une des solutions, qui ne doit pas être un palliatif, consiste à se tourner vers l'anthropologie.

Le rite vu par les anthropologues

Pour aborder la question des rites et proposer des interprétations, il peut alors sembler être de bonne méthode de commencer par la consultation des ouvrages les plus généraux sur la question, de partir en quelque sorte d'une théorie générale des rites, si cette anthropologie-là existe, pour voir en quoi elle permet de qualifier et de comprendre une partie des maigres vestiges exhumés par les archéologues. Car, de toute évidence, même les plus enclins à une primauté de l'économique l'admettent aujourd'hui, le rite est au fondement de bien des choses des sociétés humaines du passé et des contrées les plus exotiques (Godelier 2007). Il le demeure également de nos jours, chez nous, à l'heure où décline la pratique de certaines religions et s'installe un solide individualisme, puisqu'il semblerait qu'il soit impossible de vivre en communauté sans rituel ou ritualisme, une manière essentielle pour mettre de l'ordre dans le monde et accepter ses changements (Wulf 2005). L'étymologie du terme « rite », qui vient du latin *ritus*, évoque d'ailleurs cette question d'ordre, mais également ce qu'il faut faire pour y parvenir, en particulier, dans ses aspects les plus matériels (Scheid 1998). Ce constat ne va pas sans les petits déplacements sémantiques que l'on fait subir au concept, qui s'ajoutent aux longs débats déjà menés, d'abord dans le domaine exclusif de la religion et des mythes (Frazer, Otto, Eliade), pour quitter le registre de l'exégèse et gagner le monde profane des matchs de football, du bizutage ou de la vie politique la plus contemporaine (Abelès, Augé, Segalen, Bromberger). Il existe donc une définition large et une définition plus étroite, la première étant surtout retenue à des fins analogiques et heuristiques, comme lorsqu'on évoque par exemple le rituel du petit déjeuner (Mary 2010). Dans chaque cas, les rites, quand ils touchent au domaine du sacré, sont « fondés sur la croyance en la force agissante d'êtres ou de puissances sacrées, avec lesquelles l'homme tente de communiquer en vue d'obtenir un effet déterminé » (Rivière 1997, 81). C'est une affaire sérieuse qui recourt cependant parfois à des procédures ludiques.

Au fil des approches, le rite a été étudié pour ce qu'il n'était pas et les renseignements qu'il apportait à propos des structures et des valeurs de la société (Durkheim, Radcliffe-Brown, Turner, Van Gennep) ; puis, à travers sa signification culturelle et symbolique, sur ce qui échappait à la plupart de ses officiants, en structurant cependant leur conception du monde (Geertz, Goffman, Douglas, Levi-Strauss) ; enfin, en l'examinant dans son cadre et son déroulement, en ne s'interrogeant pas seulement sur les buts visés, pour privilégier le « comment » de l'agir rituel où le corps humain joue un rôle essentiel, et qui n'est pas sans liens avec la performance théâtrale (Barth, Houseman et Severi, Piette, Sperber, Smith). Il en résulte un bilan relativement complexe, des définitions souvent vagues et des constats plus ou moins utiles aux archéologues. Mais n'en est-il pas de même pour la plupart des concepts des sciences sociales (Lenclud 1995) ?

Brûle-parfum de l'espace 1 de Puntal dels Llops (Olocau) et imitation de brûle-parfum de Castellet de Bernabé (Llíria).

Tentons cependant d'en dégager quelques caractéristiques, afin de pouvoir éventuellement reconnaître immédiatement une pratique comme telle, avant de voir dans un deuxième temps comment l'archéologie peut éventuellement en réussir l'identification. L'enjeu n'est pas mince puisqu'il s'agit, à travers les rites, de la « cohésion » des sociétés, et cette étude peut donc apparaître comme une manière privilégiée d'aborder la question des stratégies identitaires. Les rites sont en effet déterminés par leur cadre relationnel (Goffman 1974), qu'ils contribuent en même temps à définir : quoi de plus pertinent pour se lancer dans un travail de compréhension desdites sociétés !

Les pratiques rituelles s'organisent en séquences d'actions formalisées, généralement prescrites, expressives et porteuses d'une dimension symbolique. Elles sont bornées par un début et une fin explicites, se déroulent de manière orientée (non circulaire), et tranchent de ce fait avec d'autres activités qui seraient plus quotidiennes ou banales ; elles se distinguent également de ces dernières dans la mesure où elles peuvent difficilement se comprendre en termes de rationalité, c'est-à-dire d'un ajustement optimal entre des moyens et des fins, ce qui n'interdit en rien qu'elles puissent s'avérer particulièrement efficaces. Ainsi, pour un observateur extérieur, ces actions peuvent-elles apparaître comme contre-intuitives ou contradictoires. On ne s'étonnera donc pas que le domaine religieux soit principalement concerné, celui-ci s'alimentant fondamentalement de contradictions ontologiques qui violent nos attentes intuitives (Boyer 2001) : ainsi, par exemple, une statue qui saigne ou qui pleure, ne serait-ce qu'à des occasions exceptionnelles, ne correspond-elle pas vraiment à ce que l'on est en droit d'attendre d'un artefact. Cependant, cela peut paraître paradoxal, tout en tranchant avec le quotidien, les pratiques rituelles règlent une partie des problèmes justement rencontrés dans la vie quotidienne, ceux de l'identité en particulier. Elles contribuent à définir ce qui peut sembler indéfini en surjouant la réalité par exemple, en l'inversant, ou encore en réunissant des segments de l'existence qui ne sont pas naturellement présents en même temps, dans un même lieu.

On évoque souvent le caractère répétitif des rites, mais il s'agit là d'une catégorie particulière obéissant à des circonstances périodiques (cycles cosmiques ou saisonniers, cycles de vie), à laquelle il faut ajouter celle des rites occasionnels, lorsque par exemple une épreuve ou, plus généralement, un désordre (guerre, maladie, catastrophe naturelle etc.) intervient dans une communauté qui le rencontre parfois pour la première fois à l'échelle d'une vie humaine (Smith 1979). Il peut également y avoir des répétitions mais pas forcément à des échéances très proches : à chaque fois qu'on construit une maison, les mêmes rites vont être reproduits, même si ces constructions sont espacées de plusieurs années ou de plusieurs dizaines d'années... Quoi qu'il en soit, qu'ils soient répétitifs ou non, les rites sont vécus par ceux qui les pratiquent comme des commencements. Ils forment en général systèmes – ils se répondent et sont connectés – et s'individualisent grâce à des éléments centraux et focalisateurs, des actes autour desquels tournent et s'ordonnent les différentes séquences ; un thème central est généralement reconnu par les officiants, ce qui confère à l'ensemble une certaine homogénéité, en condensant plusieurs relations. Par exemple, que serait une messe catholique sans la récitation d'une prière canonique (Le *Notre Père*) et la célébration de ce qui est nommé eucharistie ? Cependant, avec des pratiques identiques, les rites peuvent s'expliquer différemment s'ils s'insèrent dans d'autres réseaux de relations. Bien qu'il y ait des rites collectifs et individuels, ces deux dimensions se conjuguent dans la pratique, avec des investissements et des connaissances différenciés suivant les participants. Corporels et performatifs (ils réalisent une action par le fait même de l'énonciation), ils invitent à rentrer dans le jeu – si on n'en est pas franchement exclu –, et donnent l'impression d'être à la fois naturels et acceptés par tous ; et cela, à la différence par exemple d'un discours que les participants seraient tenus d'écouter sans broncher, lequel induirait une situation plus « artificielle » et une participation en partie distraite.

Souvent associés à la « tradition » et corsetés par une « autorité », les rites peuvent sembler immuables. Pourtant, le caractère performatif de l'affaire suggère qu'il n'y a pas deux représentations identiques, comme on peut le constater au théâtre, suivant les acteurs et le metteur

en scène, suivant les jours. Parfois même, des éléments peuvent être omis ou inversés sans que le rite perde sa signification ; en ce sens, on ne peut parler de grammaire rituelle. Lorsqu'il est possible de les observer dans la durée, on remarque généralement une complexification des rites, des séquences s'ajoutant à d'autres, plutôt que se retranchant ; il faut alors « déshabiller » les rites pour retrouver leur point de condensation. Ils peuvent également se métamorphoser (invention, inflation, contraction, capture de séquences rituelles, variations de l'obligation du don (offrandes), de la liste des acteurs, du lieu des festivités, contaminations horizontales (groupes d'amis) plutôt que verticales (ascendants)...) au gré des contextes sociaux, comme M. Segalen a pu le montrer dans le cas des rites de mariage du Poitou (Segalen 1981) ; ces changements accompagnent également un déplacement de la notion de sacré et sont tributaires de l'appartenance sociale des milieux familiaux. Des cas de résurgence, de syncrétisme (*solstice d'hiver/père Noël*) et, bien évidemment, d'oubli doivent encore être signalés ; ainsi, les cérémonies de mariage des mêmes poitevins émigrés au Québec se trouvent-elles appauvries et fragmentées, jusqu'à perdre leur scénario minimum, une fois le pied sur le nouveau continent (Segalen 1999).

Quelle définition du rite pour les archéologues

Une définition large mettant l'accent sur le caractère performatif de la séquence rituelle et sur la place occupée par le corps des officiants, éventuellement sur le rôle des émotions, peut sembler inopérante pour l'archéologie, sauf peut-être dans le cas particulier des représentations figurées elles-mêmes, ou de leur environnement immédiat – sans oublier les cas où des inscriptions (dédicaces) déterminent la nature des pratiques réalisées. D'autres objets du monde peuvent être également rattachés *de droit* à la sphère rituelle : il s'agit des restes humains qui ne sont pas des objets comme les autres, dans la mesure où ils sont effectivement reconnus comme tels. Dans ce domaine, les analyses du rituel funéraire connaissent depuis des années des raffinements majeurs en mettant l'accent sur des « gestes » spécifiques (Duday 2005 ; Barray 2004 ; Crubezy *et al.* 2000), révélant une complexité, des détails, que l'on ne soupçonnait pas (Scheid 2000 ; 2008) – les pratiques funéraires n'entrent pas dans le champ de l'exposition de Lattes, mais elles ont déjà fait l'objet de différentes manifestations, comme à Nîmes en 2007 pour citer l'une des plus récentes (Célié, Darde 2007). Dans le domaine celtique plus particulièrement, des observations sur les manipulations des cadavres humains entiers ou partiels, des crânes par exemple, ont permis d'élargir plus encore notre connaissance des rituels anciens, mal renseignés par les textes littéraires (Brunaux 2000, Verger 2000) ; le présent catalogue en illustre précisément l'un des aspects les plus spectaculaires avec la pratique des têtes coupées. L'étude soigneuse des contextes en relation avec lesdits vestiges permet de donner un cadre à des pratiques qui ne sont pas toutes nécessairement de l'ordre du rituel, qui ne sont souvent que des éléments fragmentaires de séquences plus élaborées, que l'on peut éventuellement tenter de reconstruire par analogie, mais qui ne sont pas intégralement matérialisées par des traces. Le deuxième écueil est celui de la dimension et de l'emplacement du cadre choisi : jusqu'où, dans l'imbroglio des vestiges – un emboîtement d'unités stratigraphiques et de faits archéologiques –, faut-il continuer à faire un lien avec lesdits vestiges *de droit,* des restes humains en l'occurrence ? Sachant qu'il existe souvent une limite franche entre le sacré et le profane, la plupart du temps opérante dans la pratique rituelle, on peut se livrer à quelques hypothèses. Mais, dans ce cas, il convient de veiller à ne pas confondre la mise en place de structures, telles des bornes par exemple, qui obéissent à des exigences juridiques, avec d'autres, plus directement liées à la pratique rituelle qui nous intéresse.

Nous l'avons vu, les pratiques rituelles ont une nette tendance à malmener la rationalité pragmatique, ce que les archéologues appellent généralement « fonction » à propos des objets et des structures mis au jour. Ce terme identifiant des artefacts est malheureusement ambigu : il peut caractériser l'intention du fabricant, la pratique effective de l'utilisateur (qui

ne coïncide pas toujours avec la première, particulièrement dans les échanges culturels), correspondre à un usage fréquent ou occasionnel. Généralement, pour éclaircir la question, on mobilise des considérations formelles, des analogies, des observations fines, voire des expérimentations qui nous renseignent sur les fonctionnements. Ces analyses faites, il peut s'avérer que les faits observés ne trouvent aucune explication de ce genre et soient rangés dans la catégorie « bizarreries ». Ces affaires constituent une double anomalie, dans la mesure où les faits archéologiques sont déjà en soi des anomalies comparées aux traces que laisseraient des phénomènes naturels qui, eux, ne relèvent pas directement de la discipline, ne matérialisant aucune intention humaine. Ne pas trouver une bonne raison à un dispositif ou un objet n'est pas une garantie d'appartenance à la sphère rituelle, mais invite au questionnement. Ainsi, par exemple, un vase entier (cruche) enfoui couché dans une fosse sous le sol d'une habitation ne correspond ni à la fonction supposée initiale du vase (contenir et verser des liquides), ni à une manière habituelle de se débarrasser d'un objet, qui, de surcroît, demeurant entier, n'aurait rien perdu de ses qualités potentielles. Cet objet aurait été disposé verticalement dans la fosse, il en aurait été autrement, puisque demeurait envisageable la possibilité d'un recueil par gravité de fluides (éventuellement indésirables) ; s'il avait contenu des pièces de monnaie, une intention de cachette aurait été préférentiellement retenue ; si la forme était plutôt celle d'un mortier incassable, d'autres pistes auraient pu être explorées... Mais cette même cruche, de ce type précis, aurait très bien pu être acquise pour cette fin précise (se retrouver là dans une fosse après une pratique spécifique) et pas une autre, ce qui n'aurait en rien contredit à sa fonction, nous ramenant à une ritualité *de droit* (c'est un vase rituel, donc il y a du rite), sans être obligé de la considérer comme relevant d'une probable ritualité *de fait* (c'est un vase ordinaire, mais disposé de manière rituelle).

De telles considérations ne doivent cependant pas nous faire oublier que les activités les plus techniques, *a priori* les plus « rationnelles », ne sont pas, elles non plus, dépourvues d'effets rituels ou, plus vaguement, non intentionnels, loin de la simple relation intuitive entre des moyens et des fins. En construisant des barrières de jardin, les Baruya de Nouvelle-Guinée produisent également du lien social, et cela compte tout autant que la mise en place de la clôture elle-même, car c'est ainsi qu'on fait société, en agissant et en faisant référence de plusieurs manières à ceux qui agissent (Lemonnier 2005). Un autre piège nous attend en raison de l'homologie entre rites et jeux, lesquels se distinguent aisément lorsqu'on est en situation participative, comme en ethnologie, mais qui deviennent plus ambigus dès lors que l'on dispose des seules ressources de l'archéologie : quelle place accordons-nous aux enfants protohistoriques ? Tel vase miniature découvert en dehors du cadre « sérieux » d'un sanctuaire est-il un jouet d'enfant ou accompagne-t-il une offrande ?

On le voit, comme bien souvent en archéologie, il est possible de suggérer au mieux qu'*il y a* du rituel derrière les faits mis en évidence, mais de là affirmer que *c'est le rituel de*..., en précisant le point de focalisation du rite et son déroulement probable, le cheminement est long et fort incertain au regard de l'inventivité humaine, opération qui se règle souvent par une montée en généralité dans le champ de l'analogie. Ce constat ne doit pas nous décourager car il fait partie des contraintes d'une discipline qui, tout en précisant progressivement ses questions, élabore chaque jour davantage de faits témoignant de la complexité humaine, même dans un domaine, celui du symbolique, où le stock des références semble plus nettement restreint.

Rites, territoires et acculturations autour de la Méditerranée

Les Celtes et les Ibères ont laissé nombre de ces manifestations sur les rivages de la Méditerranée nord-occidentale et l'anthropologie féconde notre réflexion sur ces pratiques rituelles et, plus largement, sur les sociétés qui les ont produites, même si elle est loin d'épuiser les questions que l'on se pose à leur sujet. Comme il est dit dans l'introduction à cet ouvrage, nous savons que pour ces populations protohistoriques nous n'atteindrons

jamais la pensée derrière le geste, mais on peut affirmer qu'il y a des gestes, des objets, des espaces qui témoignent de ces pratiques et nous en donnent un aperçu. On ne pourra jamais savoir si l'animal ou l'objet déposé dans le sol d'une maison l'a été pour éloigner le mal (valeur apotropaïque) ou pour attirer la bonne fortune (dimension prophylactique), mais on peut raisonnablement estimer qu'il a vocation à protéger l'espace domestique ou ses habitants, que ce soit en honorant une divinité ou en cherchant à se concilier les forces de la nature. Au-delà de la simple mise en évidence de ces gestes et de l'inventaire détaillé de ces pratiques, leur étude ouvre une nouvelle fenêtre sur l'appréhension de ces populations, en nous aidant à identifier et à définir des espaces publics – fondamentaux dans l'évaluation du caractère urbain de certaines agglomérations par exemple – et en illustrant les convergences éventuelles de certaines de ces pratiques chez les Celtes, les Ibères et les Grecs.

Le caractère individuel ou collectif de ces pratiques rituelles, notamment celles qui consistent en des dépôt d'objets, est souvent délicat à évaluer, encore plus que d'autres types de manifestations : la masse des objets déposés oriente vers une pratique collective, mais qui résulte en fait d'une série d'actes individuels. On touche là à un caractère important des pratiques rituelles protohistoriques – et de tout acte rituel d'après les anthropologues –, dont l'un des fondements et des aboutissants est d'être le ferment de la cohésion de la société. Il peut s'agir d'une communauté, établie dans un habitat groupé, qui va se retrouver autour de ces gestes d'offrandes similaires, en se réunissant dans ces espaces particuliers, que ceux-ci présentent des vestiges monumentaux ou des expositions d'armes, de têtes coupées ou d'autres vestiges. Il peut s'agir aussi éventuellement d'une communauté plus large : à l'échelle d'un territoire – on se demande parfois si certains dépôts ne marquent pas des limites territoriales, à l'image des sanctuaires de frontières du monde grec, ou des stèles marquant le territoire du monde ibérique ; ou même à l'échelle d'une région, voire d'un espace géographique plus vaste, au sein duquel les populations partagent justement un certain nombre de croyances et de pratiques communes, qui peuvent prendre des expressions matérielles légèrement différentes car chaque communauté garde ses spécificités et ses particularismes locaux, liés aux contacts qu'elle noue avec d'autres populations et à son propre développement – nous devons faire attention à ne pas priver les populations protohistoriques de leur histoire même si nous n'en connaissons pas les événements ; il faut toujours restituer une dynamique à ces sociétés qui ne sont pas restées statiques durant les huit siècles de l'âge du Fer. C'est pour cela qu'il est très délicat d'extrapoler des considérations sur la société celtique à partir des sources littéraires grecques et romaines qui datent du I^er^ siècle avant notre ère, et d'interpréter des pratiques datant du V^e^, IV^e^ ou même du III^e^ siècle avant notre ère à partir de ces textes, rédigés de plus par des auteurs qui n'appartenaient pas à ces sociétés et qui décrivent des faits à travers leurs propres structures mentales et des grilles d'analyse largement faussées par la dichotomie Barbares *versus* Grecs et Romains. Ainsi la vision d'une religion naturaliste des Celtes, largement inspirée par le texte de Pline l'Ancien, est battue en brèche par les découvertes archéologiques de ces trente dernières années. *A contrario*, le sanctuaire d'Aristée à L'Acapte rappelle que l'intégration d'espaces naturels dans les pratiques rituelles – et ici religieuses – existe dans le monde méditerranéen.

Les convergences avec les populations méditerranéennes classiques ne sont pas totalement absentes chez les Ibères et les Celtes, elles ont été plusieurs fois évoquées dans ce catalogue. Ce qui est clair aujourd'hui, c'est qu'elles ne se réduisent pas à une imitation par les peuples celtiques ou ibériques des expressions méditerranéennes du sacré. Des objets circulent d'un monde à l'autre : en Espagne notamment, les *thymiateria*, les masques, les figurines se retrouvent aussi bien en contexte grec qu'en contexte ibérique. L'autel de Pontós semble aussi témoigner d'une certaine appropriation des expressions grecques du culte, mais dans un contexte ibérique et avec des pratiques clairement locales.

En Provence et en Languedoc, les syncrétismes sont en fait extraordinairement faibles, notamment au regard de la situation en Italie du Sud ou en Sicile, à tel point que l'on en vient à s'interroger sur une certaine forme de résistance des populations celtes à l'acculturation

(dans le sens originel des ethnologues de « rencontres de cultures » bien entendu) avec le monde méditerranéen. Les seuls exemples d'acculturation sont de véritables réinterprétations, des appropriations ou plutôt des réappropriations, que ce soit dans la sculpture, l'architecture, ou encore l'écriture.

Certes, les exemples de convergence existent : le *naïskos* de Cavaillon – qui relève de la ritualité de droit dont nous avons parlé – est un bel exemple d'appropriation par les populations locales d'un objet lié à un culte pratiqué à Marseille, mais nous sommes là dans l'une des futures *poleis massalias* d'Étienne de Byzance (Arcelin 2003, Bats 2010). Cet objet du début du V^e^ siècle avant notre ère pourrait être interprété comme une sorte de signe d'allégeance à Marseille, ou comme la marque de ce statut particulier de « ville de Marseille » qui sera le sien vers les II^e^-I^er^ siècles avant notre ère. Le fait que les Cavares habitant la région aient pratiqué un culte identique à celui de la cité phocéenne est possible, ou éventuellement probable, mais pas certain cependant : on connaît maints exemples de détournement sémantique, de réappropriation, d'une image ou d'un objet, auquel les populations donnent un sens différent. Ici encore, la prudence est de mise, et il convient de mentionner toutes les éventualités possibles.

Autre exemple de croisement entre monde grec et populations celtes : les dédicaces portant des noms gaulois dans le sanctuaire d'Aristée à L'Acapte (Hyères). Le formulaire est strictement identique à celui des Grecs, il est donc ici plus fortement probable que la même pratique avait lieu, avec des vœux peut-être même similaires, et en tout cas des conditions d'accès au sanctuaire – au rocher – identiques. Leur nombre n'est pas très important, mais s'il y a des habitats indigènes à proximité, les Gaulois dont les noms apparaissent ici vivent peut-être à Olbia même, à moins qu'il ne s'agisse de marchands ou de navigateurs de passage ayant entendu parler de la réputation du sanctuaire ?

Les cultes aux Mères, par contre, que l'on retrouve aussi bien en milieu grec que dans le monde celte, ne doivent vraisemblablement pas être versés au dossier de ces convergences. Des inscriptions sont connues à *Glanum*, à Nîmes, au *Castellan* d'Istres, ainsi qu'à Marseille (à l'époque romaine, précisons-le) et à Olbia, mais nous sommes là dans le champ d'un culte quasiment universel, aux racines néolithiques, avec des expressions très diverses, et qui se perpétuera à l'époque romaine, durant laquelle il connaîtra maintes représentations figurées sous la forme d'une triade de femmes illustrant chacune un aspect de la fécondité à travers quelques symboles récurrents, enfant et corne d'abondance principalement.

Les convergences repérées entre les rites des Celtes et ceux des Ibères sont-ils liés également à un fonds commun méditerranéen, ou bien peuvent-ils relever de phénomènes plus complexes ? On observe de nombreuses similitudes dans les pratiques domestiques (offrandes animales, dépôts d'objets), dont certaines ne se retrouvent pas en dehors de ces régions comme les inhumations de nouveaux-nés dans l'espace de la maison ; les expressions monumentales semblent plus dissemblables au premier abord, mais révèlent finalement des comportements sociétaux relativement proches. La pratique des têtes coupées enfin est plus anecdotique car elle n'est attestée que dans une zone très restreinte de la Catalogne : elle illustre peut-être – avec toutes les précautions que suppose une telle hypothèse – une certaine acculturation entre Celtes et Ibères des côtes méditerranéennes : il s'agit de fait de populations qui se côtoient depuis plusieurs siècles, qui commercent et échangent, qui ont parfois combattu ensemble comme mercenaires au service des Phéniciens ou des Grecs. Le prélèvement spécifique de la tête et son exposition apparaît indubitablement lié au monde celtique, et ses quelques expressions en Catalogne pourraient relever de l'adoption de cette pratique par une certaine frange des populations ibériques, peut-être des guerriers qui s'étaient trouvés confrontés directement à cette pratique gauloise sur des champs de bataille.

Pour terminer, soulignons encore une fois la dimension polysémique des éléments : il faut se défier absolument de la tendance des archéologues à vouloir identifier leurs données en les mettant dans des cases, ou plutôt dans une seule case, alors que beaucoup de choses

ne se réduisent pas à une seule signification ou fonction, et que diverses interprétations ne sont pas obligatoirement exclusives les unes des autres : les foyers décorés servent sans doute à se chauffer, à éclairer, peut-être à cuire des aliments et, en même temps, ils ont une dimension symbolique, comme probablement tous les foyers dans ces sociétés : on ne doit ni exclure ni sous-estimer leur utilité fonctionnelle mais leur dimension symbolique ne doit pas non plus être éliminée, même si les ressorts de celle-ci nous resteront à jamais étrangers.

Orientations bibliographiques

Arcelin 2003 : P. Arcelin, Les *poleis massalias* d'Étienne de Byzance et les mutations culturelles de la Protohistoire récente dans la basse vallée du Rhône, dans *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barruol*, Montpellier, 2003, p. 131-145 (supplément 35 à la *Revue Archéologique de Narbonnaise*).

Barray 2004 : L. Barray (dir.), *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques*, 2004 (Bibracte 9).

Bats 2010 : M. Bats, Massalia et les formes d'organisation inter-*poleis* et supra-*poleis* en extrême-Occident, dans *Forme sovrapoleiche e interpoleiche di organizzazione nel mondo greco antico*. Convegno internazionale di studi (Lecce, 17-21 settembre 2008), Lecce, 2010, p. 492-504.

Boyer 2001 : P. Boyer, *Et l'homme créa les dieux*, Paris, Robert Laffont, 2001.

Brunaux 2000 : J.-L. Brunaux, *Les religions gauloises. Rituels celtiques de la Gaule indépendante*, Paris, Errance, 2000 (première éd. 1996).

Célié, Darde 2007 : M. Célié, D. Darde (éd.), *Mémoire du geste : les pratiques funéraires à Nîmes du néolithique à l'époque romaine*, Nîmes, 2007 (Bulletin de l'École Antique de Nîmes, 27)

Crubézy *et al.* 2000 : É. Crubézy *et al.*, *Archéologie funéraire*, Paris, Errance, 2000.

Duday 2005 : H. Duday, *Lezioni di archeotanatologia : archeologia funeraria e antropologia di campa*, Paris, SAR/EFR/EPHE, 2005.

Godelier 2007 : M. Godelier, *Au fondement des sociétés humaines : ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel, 2007.

Goffman 1974 : E. Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974.

Lenclud 1995 : G. Lenclud, L'illusion essentialiste. Pourquoi il n'est pas possible de définir les concepts anthropologiques, *Ethnographie*, 91, 117, 1995, p. 147-166.

Lemmonier 2005 : P. Lemonnier, L'objet du rituel : rite, technique et mythe en Nouvelle Guinée, *Hermès*, 43, 2005, p. 121-130.

Mary 2010 : A. Mary, *Les anthropologues et la religion*, Paris, PUF, 2010.

Rivière 1997 : C. Rivière, *Socio-anthropologie des religions*, Paris, Armand colin, 1997.

Segalen 1981 : M. Segalen, *Amours et mariages de l'ancienne France*, Paris, Berger-Levrault, 1981.

Segalen 1999 : M. Segalen, *Rites et rituels contemporains*, Paris, Nathan, 1999.

Scheid 1998 : J. Scheid, *La religion des Romains*, Paris, Armand Colin, 1998.

Scheid 2000 : J. Scheid, Pour une archéologie du rite, *Annales (Histoire, Sciences sociales)*, 55, 3, 2000, p. 615-622.

Scheid 2005, *Quand faire, c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris, 2005.

Scheid 2008 : J. Scheid, *Pour une archéologie du rite. Nouvelles perspectives de l'archéologie funéraire*, Rome, EFR, 2008.

Smith 1979 : P. Smith, Aspects de l'organisation des rites, dans M. Izard et P. Smith dir. *La fonction symbolique. Essai d'anthropologie*, Paris, Gallimard, 1979.

Verger 2000 : S. Verger, *Rites et espaces en pays celte et méditerranéen. Étude comparée à partir du sanctuaire d'Acy-Romance*, Rome, EFR, 2000.

Wulf 2005 : C. Wulf, Introduction. Rituels. Performativité et dynamique des pratiques sociales, *Hermès* 43, 2005, p. 9-20.

Notices des objets exposés

Description, dimensions, provenance, datation, lieu de conservation et numéro d'inventaire.
Pour la céramique, la matière n'est pas indiquée.

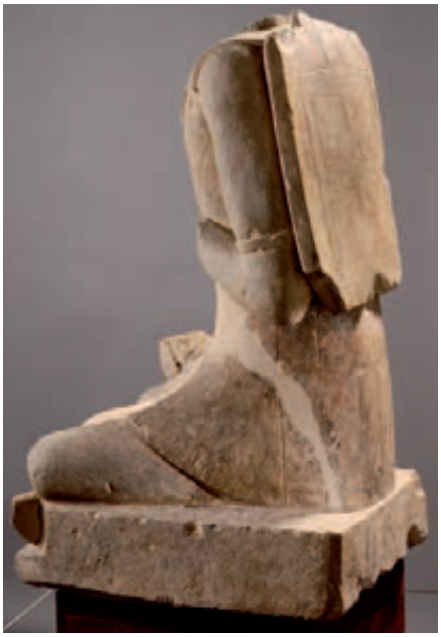
Abréviations

L. : longueur
l. : largeur
H. : hauteur
prof. : profondeur
ép. : épaisseur
diam. : diamètre
max. : maximal
min. : minimal
env. : environ
s. : siècle
av. : avant notre ère
mesures en cm

• Restes monumentaux

Roquepertuse

1. Guerrier assis en tailleur de Roquepertuse (moulage)



H. 100, l. 55, prof. 67
IIIe s. av.
Musée archéologique Henri Prades, Lattes

2. Linteau aux chevaux, calcaire peint

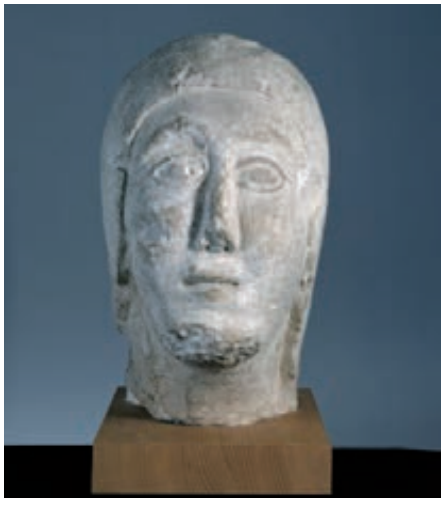
H. 33, L. 63, l. 32
IIIe s. av., fouilles Henri de Gérin-Ricard
Musée d'Archéologie Méditerranéenne, Marseille, MAM 6015.E

Entremont

3. Crâne humain cloué d'Entremont, os et fer

DRAC PACA, Service Régional de l'Archéologie

4. Tête d'Entremont, calcaire



H. 38,5, L. 23, prof. 15
IIIe-IIe s. av.
Musée de Grenoble, MG 1994-6-R

5. Bloc au cavalier avec trois faces gravées, calcaire

H. 40, l. 38, prof. 37
Ve-IIe s. av.
Musée Granet, Aix-en-Provence, 999.0.2825

Glanum

Centre des Monuments nationaux, Saint-Rémy-de-Provence, Site archéologique de Glanum

6. Linteau à alvéoles céphaloïdes, calcaire

H. 41, L. 249, prof. 49
Ve-IIe s. av.
4454

7. Autel aux mères glaniques (inscription gallo-grecque), calcaire

Translittération « *matrebo glaneikabo bratou dekanten* »,
« Aux mères glaniques avec reconnaissance »

H. 32, L. 19, prof. 12
I^er^ s. av.
4604

8. Guerrier assis en tailleur, calcaire

H. 77, L. 56, prof. 58
V^e^-II^e^ s. av.
6976

Sculpture languedocienne

9. Guerrier assis en tailleur de Nîmes *Villa Roma*, calcaire

H. 65, l. (épaules) 46, prof. 29
Site de « Villa Roma » à Nîmes, V^e^ s. av.
Musée archéologique de Nîmes, 992.1.1

10. Linteau de Nîmes *Villa Roma*, calcaire

H. 50, L. 85, l. 24,5
Site de « Villa Roma » à Nîmes, V^e^ s. av.
Musée archéologique de Nîmes, 992.1.2

11. Guerrier de Grézan (moulage)

H. 45, l. 42, prof. 32
Quartier de Grézan (Nîmes), fin V^e^ ou IV^e^ s. av.
Musée archéologique de Nîmes

12. Buste du Marduel, calcaire

H. 31, l. 36, prof. 27
St-Bonnet-du-Gard, VI^e^ s. av.
Musée archéologique de Nîmes,12

13. Buste de guerrier de Corconne, calcaire

H. 49, l. 35, prof. 26
Lieu-dit Valat de Creural, VI^e s. av.
Collection particulière

14. Buste de guerrier de Castelnau-le-Lez, calcaire

H. 50,5 env., l. 28,2 env., prof. 38,5 env.
Oppidum de *Sextantio*, VI^e s. av.
Société archéologique de Montpellier

15. Tête casquée de Castelnau-le-Lez, calcaire

Tête (sans le socle en pierre) : H. 31,5 env., l. 19 env., prof. 25 env.
Socle en pierre : diam. max. 23,5 env., H. 14,5 env.
Oppidum de *Sextantio*, datation discutée : âge du Fer ou plus tardif ?
Société archéologique de Montpellier

Stèles languedociennes

16. Stèle sculptée de Castelnau-le-Lez, calcaire

H. 102, l. 60 env., prof. 18.
Oppidum de *Sextantio*, IX^e-VIII^e s. av.
Société archéologique de Montpellier

17. Stèle gravée de la Ramasse, calcaire

H. 130, L. 34, prof. 17
Oppidum de la Ramasse à Clermont-l'Hérault, VI^e s. av.
Musée archéologique Henri Prades, Lattes

18. Stèle de Pech Maho gravée d'au moins un bateau

Face avant, partie haute de la stèle (a) : gravure combinant une vue de dessus (silhouette de la coque) et une vue latérale (rames, château avant, gréement,gouvernail).
Face latérale (b) : gravure constituée d'une série de lignes.
H. 65, L. 24, prof. 17
DRAC Languedoc-Roussillon, Service Régional de l'Archéologie, 72051-2

• Dépôts d'armes et têtes coupées

Le casque de Montlaurès

19. Partie sommitale de casque avec une frise de têtes coupées, fer, bronze, corail

H. 17, l. 20
Oppidum de Montlaurès 1990, IVe s. av.
Musée archéologique de Narbonne

Le Cailar, place Saint-Jean

IIIe s. av.
Ville de Le Cailar

20. Épée complète dans son fourreau, fer

L. 50, l. 5
N22-R11-700 (+ 4 rivets n° 701-702, 704-705), 2009, US2416

21. Élément court de chaîne de ceinture, fer

L. 14, l. 3
F15, 2003, US2046

22. Élément long de chaîne de ceinture, fer

L. 35, l. 3
F01, 2003, US2080

23. Élément court de chaîne de suspension, type torsadé à grands anneaux de diamètres différents, fer

L. 14, l. 5
L28-R2-405, 2010, US2458

24. Pointe de lance, fer
L. 18, l. 6
P23-R1-14, 2005, US2238

25. Talon de lance, fer
L. 10, l. 6
n° 94, 2010, US2467 (FS2383) (douille) et n° 1, 2007, US2306 (soie)

26. *Umbo* de bouclier à ailettes rectangulaires courtes, fer

L. 25, l. 12
N21-R2-n° 120, 2005, US2229

27. Manipule de bouclier, fer

L. 15, l. 8
S24-R10-n° 314, 2009, US2403

28. Orle de bouclier (avec 3 fragments, deux droits et un courbe), fer

L. 10, l. 1
M19-R2-38, 2005, US2130 ; O20-R5-154, 2007, US2308 et M18-R4-396, 2008, US2366

29. Fibule, fer

L. 8, l. 2
M18-R4-395, 2008, US2366

30. Fibule, bronze
L. 6, l. 2
J17-R8-338, 2009, US2403

31. Fibule, bronze
L. 8, l. 2
Q25-R0-1, 2008, US2358

32. Mandibules humaines, os

33. Masque facial humain, os
L. env. 12

34. Pariétal humain avec deux perforations, os

L. env. 12
J15-R5-371

35. Dix oboles massaliètes, argent
Diam. env. 1

36. Tête de chenet zoomorphe, terre cuite

L. env. 12

37. Figurine zoomorphe, terre cuite

L. env.12

Pech Maho

Bûcher collectif

Fin du III^e s. av.
DRAC Languedoc-Roussillon, Service Régional de l'Archéologie

38. *Umbo* de bouclier, fer

L. 26,3, ép. 0,2, H. 6 (au niveau de la coque)
Obj-74000-3

39. Umbo de bouclier, fer

L. 14,7, l. 9,8
Obj-74000-5

40. Fragment de lame, fer
L. 16,9, l. 3,7, ép. min. 0,1
Obj-74000-8

41. Bouterolle de fourreau d'épée, fer
L. 11, l. max 3
Obj-74000-10

42. Agrafe de ceinturon, fer
L. 4,6, ép. 0,5
Obj-74000-14

43. Agrafe de ceinturon, fer
L. 3,7, l. 1,5, ép. 0,2
Obj-74000-15

44. Fer de lance, fer

L. env. 12
Obj-74000-18

45. Fibule, fer
L. 5,4
Obj-74000-36

46. Fibule, fer
L. 4,5
Obj-74000-41

Objets associés à des épandages d'ossements animaux situés dans des espaces de circulation

Fin du III^e s. av.
DRAC Languedoc-Roussillon, Service Régional de l'Archéologie

47. Paire de forces, fer

L. 24,5
Obj-75011-5

48. Élément de harnachement, fer
Diam. anneaux 0,5, L. tige 17,8
Obj-75171-5

49. Élément de harnachement, fer
Diam. anneaux 0,5, L. tige 17,8
Obj-75171-5

50. Épée dans son fourreau, fer
L. 77, l. max. 6, l. min. 3,7, ép. 2
Obj-75171-8

51. Trois anneaux associés au fourreau 75171-8, fer
Diam. max. 3,6, ép. max. 0,8
Obj-75171-9

52. Talon de lance à douille, fer
L. 8,2, diam. max. 2,7
Obj-78019-10

53. Talon de lance à douille, fer
L. 8,2, diam. max. 3
Obj-78019-12

54. Talon de lance à douille, fer
L. 6,4, diam. 2,9
Obj-78019-15

« Tombe de chef »

Début du III^e s. av.
Musée des Corbières, Ville de Sigean

55. Collier de 78 osselets, os

2004.03.01 à 78

56. Cratère à pâte claire

H. 8,4, diam. 8,4
86.02.43

57. Cratère à vernis noir

H. 8,9, l. 15,8, diam. ouverture 8,5
86.02.46

58. Urne ossuaire

H. 10,5, diam. ext. à la lèvre 16, l. avec anses 21,2
86.02.34.1.2.3

59. *Askos*

H. 9,5, diam. 3,6, diam. panse 10,3
86.02.45

60. Canthare et 15 rondelles en os

H. 7,1, diam. panse 7
86.02.52 et 86.03.02

61. Disque, albâtre

Diam. de 3,4 à 3,6, prof. 1
86.03.01

Autres contextes

Musée des Corbières, Ville de Sigean

62. Rhyton (attique à figures rouges)

H. 30, diam. 9,8
V^e s. av.
2004.02.20

63. Trois crânes humains, os

L. 15,8, l. 14,7 pour chacun
86.03.08, 86.03.07, 86.03.06

Ullastret

III[e] s. av.
Musée d'Archéologie de Catalogne-Ullastret

64. Masque, terre cuite

L. 15,3, l. 10,1
Puig de Sant Andreu, acropole, temple A, n. 935

65. Masque, terre cuite

L. 11,3, l. 11
Puig de Sant Andreu, acropole, citerne 1, n. 945

66. Crâne humain cloué, os et fer

L. max. 18,5, l. 14,1, H. 13,8
Puig de Sant Andreu, zone Isthme, muraille secteur X-Y, silo 146, n. 3613

67. Crâne humain, os

L. max. 18,9, l. 13,7, H. 14
llla d'en Reixac, zone 9, US II finale, n. 3650

68. Épée et fourreau, fer

L. 63, l. 4,4
llla d'en Reixac, zone 15, secteur 2, US 15078, n. 4263.

69. Petite cruche rituelle

Diam. base 4,5, H. 6,6
llla d'en Reixac, zone 15, secteur 2, US 15099, n. 4858

70. Huit coupelles rituelles

llla d'en Reixac, zone 15, secteur 2, US 15099, n. 4859 à 4866

71. Dépôt d'os de suidé, 152 fragments

llla d'en Reixac, zone 15, secteur 2, US 15099, n. 4867

Bastida de les Alcusses, dépôt métallique (fouille 2010)

IV[e] s. av.
Musée de Préhistoire, Valence

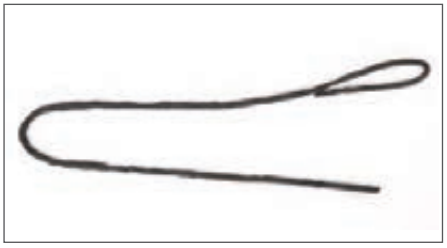
72. *Falcata*, fer

L. 51, l. de la lame 6, l. du manche 7
24. 868

73. *Falcata*, fer

L. 54, l. de la lame 5,5
24. 867

74. *Soliferreum*, fer



L. 60 env./ l. 12 ?
24. 865

75. Manipule de bouclier, fer

L. 28, l. 5,3
24. 866

76. Ferrure de porte, fer

L. 13, l. 7,5
24. 863

77. Clou, fer

L. 15, l. 3,5
24. 864

• Les Cultes grecs

Emporion

78. Statue d'Escualape ou de Zeus Sérapis (moulage)

H. 205
IIe s. av.
Musée d'Archéologie de Catalogne-Barcelone

Matériel rituel et votif

VIe-Ve s. av.
Musée d'Archéologie de Catalogne-Ampurias

79. Figurine féminine (moulage)

H. 16,5, l. 7,7, prof. 4,7
11535

80. Figurine féminine (moulage)

H. 14,1, l. 4,7, prof. 3,1
11534

81. Base de *thymiaterion*, terre cuite peinte

H. 7,9, diam. embouchure 9,7, diam. base 7,2
Fouille Neapolis, -550/-475
2605

82. Couvercle de *thymiaterion*, terre cuite peinte

H. 11,6, diam. max. 7
Fouille Neapolis, -550/-475
2657

83. Couvercle de *thymiaterion*, terre cuite

H. 11,3, diam. max. 8,8
Fouille Neapolis, torretalaia, 21/12/1943, -550/-475
2658

Matériel de la fouille du sanctuaire portuaire (secteur N-22)

Ve s. av.
Musée d'Archéologie de Catalogne-Ampurias

84. Figurine de tête féminine, terre cuite

H. 5,8, l. 3,1, prof. 2,6
Fouille Neapolis, 2008, -500/-400
11500

85. Figurine de tête masculine, terre cuite

H. 3,9, l. 2,5, prof. 2,5
Fouille Neapolis, 2008, -450/-400
11501

86. Figurine de tortue, terre cuite

H. 4, l. 4, L. 7,3
Fouille Neapolis, 2008, -500/-400
11502

87. *Kernos*, terre cuite

H. 7,5, l. max. 17,5, diam. inférieur 15,6
Fouille Neapolis, 2008, -500/-425
11503

88. *Kernos*, terre cuite peinte

H. 12, l. max. 17,5, diam. inférieur 17
Fouille Neapolis, 2008, -500/-455
11504

89. *Olpé* (petite cruche), céramique claire peinte

H. 10,4, diam. max. 6,7, diam. base 4,1, diam. embouchure 5,4
Fouille Neapolis, 2008, -500/-450
11505

90. *Oenochoé*, céramique claire peinte

H. avec anse 12,3, diam. max. 7, diam. base 4,6
Fouille Neapolis, 2008, -500/-450
11506

91. *Olpé*, céramique claire peinte

H. avec anse 10,6, diam. max. 7,1, diam. base 4, diam. embouchure 4,7
Fouille Neapolis, 2008, -500/-450
11507

92. Anse ou bracelet, bronze

L. max. 7,2, diam. max. 6,6, prof. 0,25-0,35
Fouille Neapolis, 2008, -500/-450
11508

93. *Olpé*, céramique claire peinte

H. 10,7, diam. max. 7, diam. base 4,3, diam. embouchure 4,7
Fouille Neapolis, 2008, -500/-450
11509

94. *Olpé*, céramique claire peinte

H. 11,6, diam. max. 7,1, diam. base 4,2
Fouille Neapolis, 2008, -500/-450
11510

95. *Olpé*, céramique claire peinte

H. 12, diam. max. 7,4, diam. base 4,1
Fouille Neapolis, 2008, -500/-450
11512

96. *Olpé*, céramique claire

H. 10,6, diam. max. 6,9, diam. base 3,9, diam. embouchure 5,1
Fouille Neapolis, 2008, -500/-450
11513

97. *Olpé*, céramique claire peinte

H. 11,9, diam. max. 6,9, diam. base 4,3, diam. embouchure 5,5
Fouille Neapolis, 2008, -500/-450
11517

98. *Olpé*, céramique claire

H. 8,9, diam. max. 5,9, diam. base 3,8
Fouille Neapolis, 2008, -500/-450
11518

99. *Olpé*, céramique claire peinte

H. avec anse 11,9, diam. max. 7,2, diam. base 4,5
Fouille Neapolis, 2008, -500/-450
11522

Matériel rituel et votif

III^e^-II^e^ s. av.
Musée d'Archéologie de Catalogne-Ampurias

100. Cratérisque (petit vase votif), terre cuite et bronze à l'intérieur

H. 6,5, diam. embouchure 6,4, diam. base 4,5
Fouille Neapolis, III^e^ s. av.
814

101. Cratérisque

H. 6, diam. embouchure 5,6, diam. base 2,6
Fouille Neapolis, III^e^ s. av
817

102. Cratérisque
H. 4,6, diam. embouchure 5,4, diam. base 2,6
Fouille Neapolis, III^e s. av.
822

103. Ex-voto, jambe humaine, terre cuite
L. 8,5, l. 2,9
Fouille Neapolis, « Asklepieion », 1988, -300/-200
2625

104. Ex-voto pied humain, terre cuite
L. 4,5, l. 2,5, l. base 3,6
Fouille Neapolis, « Asklepieion », 1988, -300/-200
2626

105. *Thymiaterion*, terre cuite

H. 16,7, l. 12,2
Fouille Neapolis, Agora, 1926, -300/-150.
2627

Marseille

106. *Naïskos*, calcaire

H. 48, L. 32, prof. 28
Marseille, rue Négrel, VI^e s. av.
Musée d'Histoire de Marseille, 1552

107. *Naïskos*, calcaire

H. 43, L. 28, prof. 15
Marseille, rue Négrel, VI^e s. av.
Musée d'Histoire de Marseille, 1535

Cavaillon

108. *Naïskos*, calcaire

H. 44, l. 24,5, prof. 16
VI^e s. av.
Coll. Morand – Hôtel d'Agar, Cavaillon

L'Acapte, sanctuaire d'Aristée

I^er s. av.
L'Autre Musée, Hyères

109. Coupe campanienne inscrite

« Dionysios, fils d'Hermokharis, à Aristée, avec reconnaissance »
Diam. 19
83

110. Coupe campanienne inscrite

« Dans l'enclos d'Aristée, m'a consacré auprès de l'autel, Poulumakhos, fils de Diès, habile charpentier »
Diam 15 env.
212

111. Coupe campanienne inscrite

« Pytha, fille de Nikôn, à Aristée, avec reconnaissance »
Diam. 14
216

112. Coupe campanienne inscrite

« Regoalos, fils de Ouelaunos, à Aristée, exprimant sa reconnaissance »
Diam. 18 env.
221

Olbia

Fin IV^e^-fin I^er^ s. av.
l'Autre Musée, Hyères

113. Lot de 10 coupes votives
Sanctuaire d'Aphrodite
Diam. env. 20
C.226.1 à 10

114. Tête féminine, terre cuite

H. 5, l. 5
Sanctuaire d'Artémis
M8582.A

115. Tête féminine, terre cuite

H. 13, L. 9, l. 6
Sanctuaire d'Artémis
M8936

116. Tête féminine, terre cuite

H. 4, L. 3, l. 1
Sanctuaire d'Artémis
M8582.B

117. Tête féminine, terre cuite

H. 8, L. 5, l. 3
Première moitié III^e^ s. av.
C174.1. 63172-1

118. Fragment de statuette de déesse assise, terre cuite

H. 7,5, l. 4
M2516

119. Tablette d'envoûtement et clou, plomb et bronze

L. 6, l. 4, clou L. 7
I221

120. Deux vases miniatures

H. 3, diam. 4
M6027 et M2478

Dépôt dans la tranchée de fondation du mur MR61196

Fin IV^e s. av.

121. Manche (de fuseau ?), os décoré
L. 10
DP61523-1

122. Peson, pierre
L. 6, l. 4
DP61523-2

123. Fibule, bronze à décor de corail
H. 2,5, L. 4,8, l. 0,8
DP61523-3

124. Vase miniature
H. 4, L. 6
DP61523-4

125. Fragment de plomb perforé
L. 5, l. 3
DP61523-5

126. Plat à poisson
H. 5, diam. env. 21
DP61523-6

127. Monnaie percée, bronze

Diam. 1,75, ép. 0.2, 12 h.
DP61523-7

• Rituels domestiques

Martigues

Ville de Martigues

128. Urne peinte à décor de chevrons incisé et peint à l'ocre (blanc et rouge)
H. 40, diam. 39,5
Fin II^e s. av.
SPLM 83 8 fosse 1

129. Coupelle à fond ombiliqué
H. 4,2, diam. 10
Fin II^e s. av.
SPLM 83 8 fosse 1

130. Croissant en calcaire coquillé

L. 98, prof. 23/30, H. max. 72, H. mini. 49
Milieu du IV^e s. av.
Mali 8502 S168 rue 2

Lattes

Musée archéologique Henri Prades de Montpellier Agglomération

131. Urne à fond percé

H. 11,4, diam. ouverture 9,9
Dépôt votif, US 35106
-25/-1

132. Urne à fond percé

H. 7,1, diam. ouverture 9,8
US 1206
-275/-250

133. Urne

H. 12,1, diam. ouverture 7,9
Dépôt avec restes de poisson, US 37173
-125/-100

134. Urne

H. 24,5, diam. ouverture 21
Dépôt 240, US 4201
-25/-1

135. Urne

H. 15,5, diam. ouverture 11
Dépôt 246, US 3244
-125/-75

136. Urne

H. 16, diam. ouverture 13,4
Dépôt votif, US 4231
-75/-50

137. Cruche

H. 16,5, diam. ouverture 15,2
Dépôt 1003, US 20064
-250/-225

138. Coupe et ossements

H. 4,9, diam. ouverture 10,4
Dépôt avec ossements de chien, US 27180
-375/-350

139. *Olpé*

H. 7,6
US 52938
-250/-225

140. *Olpé*

H. cons. 7,6
Dépôt 53345
-450/-425

141. Mortier

H. 8,1, diam. ouverture 23,5
Dépôt 37354
-425/-400

142. Serpette, fer

L. 21, l. 14
Dépôt 37354
-425/-400

143. Lampe à huile, terre cuite

L. 9, l. 5,8
US 35257
-100/-75

144. 19 osselets (astragales), os

US 52344
-225/-175

Pech Maho

145. Autel, calcaire

H. 14, l. 25,5
Entre le V^e^ et le III^e^ s. av.
Musée des Corbières, Sigean, 2004.03.19

Pontós

146. Autel votif (moulage)

H. 62, l. 48, prof. 37
Mas Castellar, Pontos, III^e^-II^e^ s. av.
Musée d'Archéologie de Catalogne-Barcelone

Silo 362

IV^e^ s. av.
Musée d'Archéologie de Catalogne-Gérone

147. *Skyphos*

L. max. 17,5, H. max. 13
Fouille archéologique Mas Castellar
40992

148. *Skyphos*

L. max. 18,5, H. max. 12,7
N° d'inventaire : 40993
Fouille archéologique Mas Castellar

149. *Skyphos*

L. max. 17,5, H. max. 11,4
N° d'inventaire : 40996
Fouille archéologique Mas Castellar

150. Jatte en céramique commune ibérique

L. max. 26,5, H. max. 37
Fouille archéologique Mas Castellar
41002

Silo 28

IIIe s. av.
Musée d'Archéologie de Catalogne-Gérone

151. *Unguentarium* à corps fusiforme
L. max. 5,7, H. max. 20
Fouille archéologique Mas Castellar
41293

152. *Thymiaterion*, terre cuite
L. max. 10, H. max. 14,5
Fouille archéologique Mas Castellar
30362

Silo 101

200-175 av
Musée d'Archéologie de Catalogne-Gérone

153. Figurine à visage de femme, terre cuite

L. max. 4,5, H. max. 5,3
Fouille archéologique Mas Castellar
23397

154. Faucille, fer
L. max. 29, l. max. 22
Fouille archéologique Mas Castellar
40890

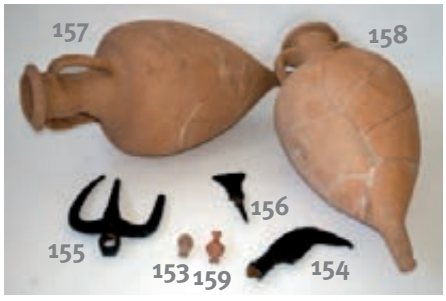
155. Croc à fumier, fer
L. max. 29, l. max. 22
Fouille archéologique Mas Castellar
41031

156. Hache/pioche, fer
L. max. 29, l. max. 22
Fouille archéologique Mas Castellar
41033

157. Amphore gréco-italique
Diam. max. 34, H. max. 81
Fouille archéologique Mas Castellar
41281

158. Amphore gréco-italique
Diam. max. 32, H. max. 85
Fouille archéologique Mas Castellar
41282

159. *Unguentarium* à corps ovale
L. max. 5, H. max. 7,5
Fouille archéologique Mas Castellar, 250-200 av.
41120



Puntal Dels Llops et Castellet Bernabé

IIIe s. av.
Musée de Préhistoire, Valence

160. Tête votive masculine, terre cuite
H. 18, diam. base 6,8
Puntal Dels Llops, fouille de 1983
13.594

161. Tête votive féminine, terre cuite
H. 17, diam. base 5,7
Puntal Dels Llops, fouille de 1983
13.595

162. Tête votive masculine, terre cuite
H. 16,5, diam. base 6,3
Puntal Dels Llops, fouille de 1983
13.597

163. Tête votive féminine, terre cuite
H. 11
Puntal Dels Llops, fouille de 1983
13.596

164. Tête féminine, ex-voto, terre cuite
H. 10,2
Puntal Dels Llops, fouille de 1983
13.599

165. Brûle-parfum, terre cuite
H. 17,2, diam. sup. 11,5, diam. base 9
Puntal Dels Llops, fouille de 1979
1904

166. Brûle-parfum, terre cuite
H. 20, diam. sup. 9, diam. base 7,1
Castellet de Bernabé, fouille de 1986
13.593

Dépôt de Tivissa

167. Plat, argent et or

H. 3,2, diam. 15,5
IIIe s. av., Castellet de Banyoles, Tivissa (Tarragone)
Musée d'Archéologie de Catalogne-Barcelone,
19445

Crédits des illustrations

Hors numérotation : p. 9, photo CNRS/CCJ, L. Damelet ; p. 14 et 18, photo M. Julliard, Laténium, Parc et Musée d'archéologie, Hauterive ; p. 16, photo R. Roure ; p. 17, Coll. Musée Saint-Rémi, Reims. Photo CNRS/CCJ, L. Damelet ; p. 19, en haut, photo Chr. Thioc, Musée gallo-romain de Lyon ; en bas, photos B. Roland, Musée Antoine Vivenel, Compiègne ; p. 20, photo M. Poux et Court-jus production ; p. 21, en haut, fouille Chr. Maniquet/Inrap, photo P. Ernaux/Inrap ; en bas, photo Archeodunum SA, Gollion ; p. 24, voir fig. 21 ; p. 38-39 Coll. Musée d'Archéologie Méditerranéenne. Musées de Marseille. Photos D. Giancatarina ; p. 112, voir fig. 97 ; p. 123-124, photos Centre Archéologique Européen du Mont-Beuvray, A. Maillier ; p. 130-131, photos CNRS/CCJ, L. Damelet ; p. 164, voir fig. 162 ; p. 179, Arxiu MAC-Barcelona ; p. 180, en haut, Arxiu MAC-Barcelona ; en bas à gauche et à droite, d'après Les Ibères 1997 ; en bas au milieu, d'après Raddatz 1969 ; p. 222, voir fig. 256 ; p. 264, voir fig. 194.

Chapitres 1 à 4 : 1, DAO P. Arcelin ; 2, Dessin A. Gory ; 3-4, photos Musée IRPA, Arles ; 5, photo P. Arcelin ; 6, photo P. Gruat, Service Départemental d'Archéologie de l'Aveyron ; 7, DAO P. Arcelin ; 8, Centre des Monuments Nationaux, photo D. Bordes ; 9, Dessin A. Barbet ; 10, Coll. Musée d'Archéologie Méditerranéenne. Musées de Marseille. Photos D. Giancatarina ; 11, photo Musée de Nîmes ; 12, photo CNRS/CCJ, A. Chéné, P. Foliot ; 13, photo M. Olive, SRA-PACA ; 14, photo M. Olive, SRA-PACA ; restitution V. Feruglio ; 15, DAO P. Arcelin ; 16, photo M. Py ; 17, Dessin A. Barbet ; 18, photo CNRS/CCJ, A. Chéné, G. Réveillac ; 19, Dessin A. Barbet ; 20, photo Centre Archéologique Européen du Mont-Beuvray, A. Maillier ; 21, photo CNRS/CCJ, L. Damelet ; 22, Dessin A. Barbet ; 23-30, photos M. Olive, SRA-PACA ; 31, Arxiu MAC-Girona. Photo M. Solé ; 32, Ajuntament de Cerdanyola ; 33, Taller de Arqueología de Alcañiz (Teruel). Photo V. Martínez ; 34, Dessin R. Alvarez Arza, Departament de Prehistòria, Història Antiga i Arqueologia, Universitat de Barcelona ; 35-36, Arxiu MAC-Barcelona ; 37, Taller de Arqueología de Alcañiz (Teruel). Photo V. Martínez ; 38, Dessin R. Alvarez Arza, Departament de Prehistòria, Història Antiga i Arqueologia, Universitat de Barcelona ; 39, Ajuntament Sant Martí Sarroca. Photo R. Grau ; 40, Arxiu MAC-Ullastret ; 41, DAO P. Arcelin ; 42, Gravures M. Reinaud ; montage P. Arcelin ; 43, DAO P. Arcelin ; 44, Coll. Musée Granet. Photos M. Olive, SRA-PACA (a, b et c) ; Musée de Grenoble (d) ; 45, Plans et photos P. Arcelin ; restitution 3D M. Blaustein ; 46, photos CNRS/CCJ, Chr. Durand (a) et M. Olive, SRA-PACA (b et c) ; 47-50, DAO et photo P. Boissinot ; 51, Coll. Musée d'Archéologie Méditerranéenne. Musées de Marseille. Photos D. Giancatarina. Dessin A. Barbet ; 52, Roth-Congès 2004, 33, fig. 16 ; 53-54, photos D. Bordes, Centre des Monuments Nationaux ; 55, Roth-Congès 2004, 27, fig. 8-9 ; dessins J. Bruchet, IRAA-CNRS et A. Barbet, CNRS ; 56, photo T. Béghin, Centre des Monuments Nationaux ; 57-59 et 61, DAO et photos M. Py ; 60, DAO M. Py, relevé A. Recolin ; 62, photo A. Barbet ; 63, photo P. Varène ; 64-68, DAO et photos M. Py ; 69-71 Photos CNRS/CCJ, L. Damelet ; 72-74 DAO et photos D. Garcia ; 75-78, photos CNRS/CCJ, L. Damelet ; 79-85, photos Ph. Gruat, Service Départemental d'Archéologie de l'Aveyron ; 86, photo CNRS/CCJ, L. Damelet ; 87, photo R. Roure ; 88-89, Coll. Musée d'Archéologie Méditerranéenne. Musée de Marseille. Photos D. Giancatarina et N. Rouzeau ; 90, photo CNRS/CCJ, L. Damelet ; 91, Dessin E. Ciesielski ; 92-93, photos H. Duday ; 94, photo E. Ciesielski ; 95 et 97, Coll. Musée Granet. Photo CNRS/CCJ, Chr. Durand ; 96, photo Centre Archéologique Européen du Mont-Beuvray, A. Maillier ; 98, photo M. Py ; 99, photo R. Roure ; 100, photo B. Girard ; 101, Coll. Laténium, Hauterive (Suisse), Musée Cantonal d'Archéologie et d'Histoire/Musée Schwab, photo Centre Archéologique Européen du Mont-Beuvray, A. Maillier ; 102-104, photos CNRS/CCJ, L. Damelet ; 105, photo M. Py ; 106-109 et 112, photos Arxiu MAC ; 110-111, photos B. Augusti ; 113, photo Archives du Musée de Préhistoire de Valencia ; 114-115 Coll. MAAOA, Musées de Marseille. Photo H. Maertens ; 116-118, DAO et photos R. Roure ; 119, photo E. Ciesielski ; 120-121, photos B. Girard ; 122, photos CNRS/CCJ, L. Damelet ; 123, photos M. Py ; 124, Aérophoto ; 125, photo CNRS/CCJ, L. Damelet ; 126-130, DAO et photos É. Gailledrat ; 131-135, Arxiu MAC-Ullastret ; 136, photos É. Molieres ; 137, photo GRACPE, Université de Barcelone ; 138, DAO S. Valenzuela-Lamas ; 139, photo C. Belarte ; 140, photo Service archéologique de Martigues ; 141, photo D. R. ; 142, photo UFRAL ; 143, photo M. Landolt ; 144, photo GRAPCE, Université de Barcelone ; 145, DAO J. Barberà, modifié ; 146, photo J. Barberà ; 147, Dessin F. Riart ; 148, photo UFRAL ; 149, photo M. Landolt, dessin V. Ropiot ; 150, Fouilles et photo ville de Martigues, service Archéologie, 1985 ; 151, photo UFRAL ; 152, Dessin E. Povo ; 153.1, photo J.-C. Roux ; 153.2-154, photos CNRS/CCJ, L. Damelet ; 155, Fouilles et photo ville de Martigues, service Archéologie, 1985 ; 156, photo Musée de Préhistoire de Valence ; 157, photo CNRS/CCJ ; 158, photo UFRAL ; 159-160 DAO et photo J. Chausserie-Laprée ; 161, Fouilles et photo C. Lagrand ; 162, photo CNRS/CCJ, L. Damelet ; 163-165, photos J. Chausserie-Laprée ; 166, Fouilles et photo C. Lagrand ; 167, UFRAL ; 168, photo CNRS/CCJ, L. Damelet ; 169-170, photos UFRAL ; 171-173, photos CNRS/CCJ, L. Damelet ; 174, photo IGN ; 175, DAO J. Gauthey, C.-A. de Chazelles ; 176 et 178, photos C.-A. de Chazelles ; 177, photo A.-M. Pierrat ; 179, photo CNRS/CCJ, L. Damelet ; 180, Dessin C.-A. de Chazelles ; 181, photo CNRS/CCJ, L. Damelet, dessin C.-A. de Chazelles ; 182-188, Arxiu MAC-Girona ; 189, D'après A. Sánchez ; 190, D'après Bonet et Mata 2002 ; 191 et 193-201, photos Musée de Préhistoire de Valencia ; 192, D'après Guérin 2005 ; 202, photo Olive/Heller, DRAC PACA ; 203, photo CNRS/CCJ, Durand-Foliot ; 204, photo J.-Cl. Decourt ; 205, photo P. Ghiron-Bistagne ; 206-207, Dessins H. Tréziny ; 208, photo CNRS/CCJ, Durand-Foliot ; 209-211 et 213, DAO et photo M. Moliner ; 212 et 214-215, photos Fr. Cognard ; 216-220 et 222-223, photos CNRS/CCJ, Foliot ; 221, photo CNRS/CCJ, Durand-Foliot ; 224-225, photos C. Chary, DRASSM ; 226-227, photos S. Cavillon, DRASSM ; 228-229, photos H. Bout de Charlemont (avril 1914), archives SRA-PACA ; 230-237, photos Ceter ; 238, photo CNRS/CCJ, Durand-Foliot ; 239, photo CNRS/CCJ, Ph. Groscaux ; 240-258, Arxiu MAC-Empuries ; 259, DAO M. Bats ; 260, photo J. Coupry ; 261, photo M. Bats ; 262-263 Photos J. Coupry ; 264, photo CNRS/CCJ, Chr. Durand ; 265, photo M. Bats ; 266, photos CNRS/CCJ, L. Damelet et M. Py ; 267, DAO M. Bats ; 268, photo CNRS/CCJ ; 269, photos CNRS/CCJ, L. Damelet ; 270, Dessin M. Giffault.

Notice des objets : toutes les photos CNRS/CCJ, L. Damelet à l'exception de : 2, Coll. Musée d'archéologie Méditerranéenne. Musées de Marseille. Photo D. Giancatarina ; 4, photo Musée de Grenoble ; 5, voir fig. 95 ; 6, voir fig. 54 ; 7, voir fig. 53 ; 8, voir fig. 56 ; 9-12, photos M. Py ; 34, voir fig. 119 ; 64-65, voir fig. 136 ; 66-70, Arxiu MAC-Ullastret ; 72-77, photos Musée de Préhistoire de Valencia ; 78-105, Arxiu MAC-Empuries ; 106-107, Coll. Musée Bourse. Musées de Marseille ; 108, voir fig. 239 ; 109-112, Coll. L'Autre musée, Hyères ; 127, photo M. Py ; 130, photo J. Chausserie-Laprée ; 145, voir fig. 157 ; 146-159, Arxiu MAC-Barcelona et Girona ; 160-166, photos Musée de Préhistoire de Valencia ; 167, Arxiu MAC-Barcelona.

Centre des Monuments Nationaux,
photo D. Bordes

crédit de fig 54 qui remplace la fig 8
pour vérif

Achevé d'imprimer en juin 2011
par Printer Portuguesa, Portugal
Dépôt légal : juillet 2011
N° d'imprimeur :